

1902

Volume 3, 1902

edited by Fernand Portal, C.M.

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/pannaales>

Recommended Citation

Portal, C.M., edited by Fernand. (1902) Volume 3, 1902.
<https://via.library.depaul.edu/pannaales/4>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Petites Annales by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.



PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations. — Anniversaire. — Troisième année. | |
| — Nos missions. — Départs. | 3 |
| Notes sur l'iconographie de saint Vincent de Paul, par M. Ed. DUBOIS. | 6 |
| Comment on enseigne la science ménagère, par M. MAX TURMANN. | 15 |
| Sœur Mathurine Guérin. | 25 |
| Bibliographie. | 32 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Clère (St-Midi)

PETITES ANNALES
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à **M. P. PORTAL**,
prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
88, rue du Cherche-Midi, Paris.

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon
François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle,
papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette,
héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir,
comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de
Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des
Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des
comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent
sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs
des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois
à **M. PORTAL**, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
rue du Cherche-Midi, 88



PETITES ANNALES
de
S^t VINCENT de PAUL

TROISIÈME ANNÉE

1902

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Commerce Midi

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations, p. 3. — Notes sur l'Iconographie de saint Vincent de Paul, par M. E. DIDRON, p. 6. — Comment on enseigne la science ménagère, par M. Max TUMMANN, p. 18. — Sœur Mathurine Guérin, p. 25. — Bibliographie, p. 32.

INFORMATIONS

Anniversaire. — 25 janvier. *Fête de la Conversion de saint Paul.*

« Il a plu à Dieu de donner commencement à la Mission en ce jour de la Conversion de saint Paul (1), la première prédication ayant été faite par lui (M. Vincent), pour disposer le peuple à la confession générale, à la prière que lui en fit feu Madame la Générale des galères, à laquelle prédication Dieu donna beaucoup de bénédictions. Hélas, messieurs et mes frères, jamais personne n'avait pensé à cela, on ne savait ce que c'était que missions, nous n'y pensions point et ne savions ce que c'était, et c'est en cela que l'on reconnaît que c'est une œuvre de Dieu; car là où les hommes n'ont point de part, c'est Dieu qui le fait, et cela vient immédiatement de lui; puis ensuite il se sert des hommes pour l'exécution de son œuvre (2). »

Troisième année. — Les *Petites Annales* commencent leur troisième année.

Si, comme l'a dit Buloz, une autorité dans la matière, « pour les revues, il n'y a que les cinquante premières années qui coûtent », nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Nous avons même la certitude qu'il en restera une bonne partie pour nos successeurs. Ces tristes prévisions ne nous empêchent pas de constater avec plaisir que nos chères *Petites Annales* sont en général très favorablement reçues et que le chiffre de nos abonnés augmente toujours.

Il n'est pas tel cependant que nous puissions encore donner à

(1) 25 janvier 1617, à Folleville.

(2) Conférence du 25 janvier 1655, faite par saint Vincent aux Prêtres de la Mission.

noire œuvre tout le perfectionnement qu'elle comporte. Nous voudrions, entre autres choses, une illustration plus soignée et plus abondante. Nos abonnés nous rendraient donc service si, par une active propagande, ils nous procuraient de nombreux abonnements. Nous pourrions alors donner aux *Petites Annales* une perfection matérielle plus digne de saint Vincent et de ses œuvres, plus digne aussi de nos lecteurs.

C'est le désir que nous nous permettons d'exprimer au commencement de cette année 1902, en offrant à nos abonnés et à nos lecteurs nos meilleurs souhaits de nouvel an.

Les missions. — Les journaux annoncent que la cour impériale est définitivement rentrée à Pékin. Le conseiller actuel de l'impératrice, Ouán-Chi-Kaï, est, dit-on, intelligent, honnête, énergique; on peut espérer que si l'impératrice continue à suivre ses avis, elle pourra résister à la tentation de retomber dans ses anciens errements.

Dans les différentes parties de l'empire, les missionnaires se sont remis à l'œuvre. A peu près partout règne une tranquillité suffisante pour rebâtir les églises et reconstituer les chrétientés. En quelques endroits cependant, le départ des troupes a été une nouvelle occasion de désordres. Ces diverses épreuves sont la vie du missionnaire et ne peuvent le surprendre. Il en est d'autres plus dures à supporter.

Nos lecteurs savent que des politiciens, dont l'idéal est de briser tous les rapports existant entre la France et le Saint-Siège, veulent que notre pays abandonne le protectorat des missions. De là les calomnies qui ont été lancées à l'occasion du rapport du général Voyron.

Les *Petites Annales* ont publié le récit du siège écrit par M^{re} Favier. Elles ont donné également les dispositions prises par le vaillant évêque en vue de dédommager les Chinois des pertes que les chrétiens leur auraient fait subir au lendemain de la délivrance. Deux mois d'un siège horrible et d'affreuses privations expliquent bien des choses dans tous les pays du monde, et il faut vraiment avoir la mémoire courte pour ne pas les comprendre même dans les pays les plus civilisés.

Il aurait été intéressant sans doute d'avoir tout le rapport du général Voyron et non pas une partie seulement. Et peut-être aurait-il été encore d'un plus haut intérêt de lire les rapports du général Frey qui commandait, au mois d'août 1900, nos troupes de Pékin. On sait que le général Voyron n'est arrivé en Chine que bien plus tard. L'histoire, espérons-le, sera plus impartiale que certaine politique.

— D'*Alitiëna*, M. Gruson nous écrit que la mission a repris sa première physionomie. « Les élèves, comme de gentils petits oiseaux, sont rentrés dans leur volière. Les Sœurs indigènes et leurs jeunes filles pareillement. On ne se douterait pas que nous venons d'échapper à un danger qui a mis la mission à deux doigts de sa perte. »

Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine apparition de la vie d'*Un martyr abyssin*, *Abba Ghebra-Mikaël*, prêtre de la Mission mort pour la foi, par M. COULBEAUX.

Départs de Lazaristes pour les missions étrangères en 1901. —

Pour Constantinople : MM. Denis BERGEROT, Alphonse BERNHARD, Théodore KATS, Joseph CHEFD'HOTEL, Léon DEIBER, Paul DEQUIDT, Simon REB, Michel LIOBARD.

Pour la Syrie : MM. Émile BOUDAT, Frédéric LAURENT, Frédéric COJEAN.

Pour l'Abyssinie : MM. Charles GRUSON, Louis RIVIÈRE.

Pour l'Amérique Centrale : M. Henri ENJALBERT.

Pour le Chili : M. Georges ROUYER.

Pour le Brésil : MM. Joseph RONKIER, Albert THOOR, Auguste FONSECA, Paul PANTHON.

Pour la République Argentine : MM. Fernand ALLOT, Paul FONTAINE, Joseph AVIZOU, Charles HÉTUIN, Adrien AVIZOU.

Pour Madagascar : M. Nathanaël DINKA.

Pour la Chine : MM. Jean DE VIENNE, Adrien DEKKERS, Louis POCHON, Adrien LEYMARIE, Clovis PRUVOT, Georges REMBRY, Pierre RASSAT, Henri FORSTMANN, Jean-Baptiste TISSERAND, Marie LIGNIER, Alfred BOUCHER, Benoît VIAL, Frédéric LEBBE, Joseph BETEN, Joseph VIDAL.

Délivrance jusqu'au 5 février 1902 inclus de billets d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classes de Paris à Cannes, Nice et Menton, valables pendant 20 jours, y compris le jour de l'émission. Viâ Dijon, Lyon, Marseille : Cannes, 1^{re} classe, 177 fr. 40 ; 2^e classe, 121 fr. 75. Nice, 1^{re} classe, 182 fr. 60 ; 2^e classe, 131 fr. 50. Menton, 1^{re} classe, 186 fr. 80 ; 2^e classe, 134 fr. 50.

Faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant un supplément de 10 % pour chaque période.

Ces billets donnent droit à deux arrêts en route, tant à l'aller qu'au retour.

On peut se procurer des billets et des prospectus détaillés aux gares de Paris-Lyon et de Paris-Nord, ainsi que dans les bureaux de ville de la Compagnie P.-L.-M. et dans les agences spéciales.

NOTES

SUR L'ICONOGRAPHIE DE SAINT VINCENT DE PAUL ⁽¹⁾

Les grandes actions de saint Vincent de Paul, l'influence durable de sa mission, les développements de son œuvre entourent ce bienfaiteur de l'enfance d'un rayonnement immortel. Son nom est devenu pour nous un symbole de la vertu de charité. L'admiration générale devait donc faire rechercher tout ce qui intéresse sa personnalité. Mais, en pareil cas, le cœur et l'esprit sont plus aisément satisfaits que les yeux. Effectivement, si l'éclat des actes traverse les siècles d'une trainée lumineuse, si les documents écrits et la tradition reconnaissante montrent et permettent de comprendre la personne morale dans toute son ampleur, il est plus difficile de donner une forme sensible à la physionomie d'un grand homme et de déterminer, avec une suffisante justesse, les traits qui caractérisèrent son visage.

Il n'est cependant pas indifférent de parvenir à se représenter un saint qui a vécu dans un temps peu éloigné du nôtre, tel que Vincent de Paul, d'entrevoir, par le secours de l'image, un reflet de son âme, de son amour pour les créatures de Dieu, de l'immense charité qui l'a rendu à jamais populaire.

(1) Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'étude que M. Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand, a publiée dans les *Petites Annales*, n° du 15 avril 1901, sur *Un nouveau portrait de saint Vincent de Paul*. Cette étude très intéressante sera contestée en quelques-unes de ses conclusions par le remarquable travail que notre savant ami M. E. Didron a bien voulu écrire pour nos lecteurs et qu'il intitule modestement : *Notes sur l'Iconographie de saint Vincent de Paul*. Ces divergences entre hommes d'un mérite reconnu ne feront qu'augmenter l'intérêt que tous ceux qui aiment saint Vincent prennent à leurs travaux et les *Petites Annales* garderont à tous deux une égale reconnaissance. M. Dujardin a fait une héliogravure de chacun de ces portraits que la rapidité de notre tirage nous oblige à reproduire en simili-gravure. Elles sont excellentes, comme tous les travaux qui sortent de chez M. Dujardin. Nos lecteurs voudront bien se rappeler que, pour comprendre parfaitement les articles de MM. Didron et Le Monnier, il faudrait avoir les héliogravures sous les yeux.

I

Jusqu'à l'époque où se produisit ce que l'on est convenu d'appeler la renaissance de l'art, c'est-à-dire vers la fin du xv^e siècle, le souci n'était pas grand de peindre des portraits donnant l'idée exacte de la ressemblance. Le portrait, comme nous le comprenons aujourd'hui, indépendant d'une composition décorative, fait pour lui-même et destiné à perpétuer dans une famille le souvenir d'un être aimé, ne semble pas, sauf en sculpture, avoir eu sa place dans les idées anciennes. Accessoire dans une scène historique ou religieuse, simple indication de l'offrande d'une œuvre d'art, l'image du donateur est empreinte de la marque très accentuée du style de son temps qui attribue à toutes les têtes certains caractères uniformes, encore soutenus par un genre d'exécution sans diversité. Cette image accuse moins la préoccupation de montrer la physionomie vraie du personnage représenté que celle de constater son rôle dans une circonstance spéciale. Avec la Renaissance, les maîtres italiens et flamands fournirent la preuve qu'ils voulaient reproduire fidèlement les réalités de la nature et donner à une individualité tous ses caractères propres. Toutefois, même pendant le cours des xv^e et xvi^e siècles, le portrait, si précieux qu'en fût le modelé, conservait un aspect légèrement conventionnel, sauf dans des cas assez rares, tel que celui de la Joconde de Léonard de Vinci ; on ne voit pas apparaître de façon saisissante l'intellectualité de l'être humain. Au xvii^e siècle, enfin, le portrait se dégage complètement des derniers vestiges d'une sorte d'archaïsme qui, jusque-là, en voilait l'expression et enlevait à l'image d'un homme illustre la plus grande partie de son intérêt psychologique.

On pouvait donc espérer que l'art du temps de Philippe de Champaigne nous avait légué la figure véritablement ressemblante du Père de la charité, si le peintre chargé de cette mission avait su faire resplendir sur ses traits un peu du génie de la bonté dont l'âme de Vincent de Paul était imprégnée. Nous avons à rechercher si l'important problème a été résolu.

Est-ce au cours des longues années de la vie la plus militante

du saint que le désir de voir ses traits reproduits pouvait naître chez ses admirateurs et, surtout, se réaliser? Même lorsqu'il fut parvenu au seuil de la vieillesse, eut-on cette pensée avec l'espérance d'obtenir le résultat souhaité? On devrait le croire, si l'intéressante peinture découverte et acquise par M. l'abbé Le Monnier (1) possédait les caractères d'authenticité que le vénérable ecclésiastique lui attribue. Nous examinerons plus loin les réserves qu'il convient de faire à cet égard, sans nier la valeur sérieuse des motifs allégués pour légitimer des conclusions dont, néanmoins, les bases paraîtront, à quelques-uns, assez fragiles. Disons de suite qu'il serait déjà difficile d'admettre l'authenticité du seul portrait connu, peint par Simon François, sans les preuves incontestables que ce portrait a été exécuté du vivant de saint Vincent de Paul, car il le fut, — on en a la certitude — en dehors de la présence du saint, et sans son consentement. Effectivement, il n'est point aisé de concevoir que l'humble missionnaire se soit prêté à la reproduction de ses traits; son extrême modestie, tout ce que l'on sait de son caractère le lui interdisait.

Le portrait découvert par M. l'abbé Le Monnier aurait-il donc, lui aussi, été exécuté par surprise? Mais la réalisation d'un pareil projet ne pouvait guère être effectuée qu'au temps où saint Vincent, très âgé, forcé de prendre le repos que lui imposaient ses infirmités, mettait une inconsciente complaisance à l'accomplissement du vœu de ses disciples. Ce n'est pas lorsque, en quête d'âmes à sauver, il parcourait les rues de Paris, comme au milieu de ses courses apostoliques dans les villes et les campagnes, qu'un peintre serait parvenu à fixer, de mémoire, ses traits sur la toile. Toutefois, il convient de le reconnaître, il serait téméraire de procéder par affirmations; le champ des hypothèses est vaste et on peut le parcourir à son aise. Notre opinion n'a pour elle que la plus grande somme de probabilités dont on dispose.

Quoi qu'il en soit, une seule certitude est acquise; elle con-

(1) *Un nouveau portrait de saint Vincent de Paul*, par M. l'abbé LE MONNIER, curé de Saint-Ferdinand. Paris, F. Levé, 17, rue Cassette. Librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères.

cerne le portrait exécuté par Simon François, à la demande des disciples de Vincent de Paul, lorsque le saint octogénaire, affaibli et infirme, assistant à la Sainte Messe qu'il ne pouvait



Vincent de Paul Prêtre, Fondateur, Instituteur et premier Supérieur Général de la Congrégation de la Mission, très recommandable pour ses excellentes Vertus, spécialement pour sa profonde Humilité, et sa grande Charité, son Père des Pauvres, Docteur d'un zèle Apostolique pour l'état Ecclésiastique, et pour le salut des Âmes, s'étant toujours appliqué lui et les siens à quantité de bonnes œuvres, mais principalement aux Missions, aux Séminaires Ecclésiastiques, aux Exercices des Ordreurs, et aux Retraites spirituelles, est décédé à Paris en la maison de S.^t Lazare le 27 septembre 1660 âgé de 85 ans.

D'après la gravure de Pitau.

plus célébrer, facilitait, sans s'en douter, la mission de l'artiste. Simon François voyait fréquemment Vincent de Paul : on s'était arrangé à cet effet ; d'ailleurs, très pieux, il prenait part aux exercices religieux présidés par le saint et profitait de

toutes les circonstances qui lui permettaient de venir près de lui et d'étudier sa physionomie; il fit donc ce portrait souhaité depuis longtemps et pour lequel l'humble Monsieur Vincent avait toujours refusé son autorisation.

A l'issue de ses visites à la maison de Saint-Lazare, François se retirait dans une salle mise à sa disposition et se hâtait de reproduire ses impressions d'artiste, se servant vraisemblablement de papier et de crayons. La peinture fut, de toute évidence, d'exécution ultérieure et l'œuvre définitive à réaliser au moyen des matériaux réunis si péniblement à Saint-Lazare. Mais cette peinture a-t-elle été exécutée? La preuve a manqué jusqu'ici. L'opinion qu'elle a existé nous a toujours paru reposer sur une base peu solide, l'ouvrage de François ayant disparu sans laisser d'autre trace que le fait incontestable d'une peinture ou d'un dessin, dû au maître tourangeau, ayant servi de modèle aux estampes célèbres de deux graveurs anversoïis, Nicolas Pitau et Van Schuppen. Les épreuves, en plusieurs états, sont conservées à la Bibliothèque nationale. Ces belles estampes, exécutées d'après une peinture ou un dessin, déterminent, surtout celle de Pitau, le véritable portrait de saint Vincent de Paul. Elles ont créé le type, assurément admirable, qui a inspiré toute son iconographie dans l'ordre des scènes réelles et dans l'ordre mystique, comme elles servirent aux imitations, traductions et déformations innombrables de la ressemblance du saint, répandues, depuis deux siècles, sous la forme de l'imagerie populaire, dans tout l'univers chrétien.

Aucun doute n'est permis au sujet de la reproduction directe, par Pitau, de l'œuvre de Simon François et avec l'approbation de celui-ci. Effectivement, la gravure fut exécutée en 1660, vers le moment de la mort de Vincent de Paul, avec une dédicace du peintre lui-même à la reine Anne d'Autriche, grande admiratrice du saint missionnaire dont elle avait fait un membre de son conseil de conscience. Cette si complète approbation donnée à l'estampe de Pitau par l'auteur du modèle doit nous suffire. Toutefois, elle ne fournit pas la preuve que la gravure ait eu pour modèle une peinture, car il est admissible qu'il eut seulement sous les yeux un dessin très achevé, résultat final, peut-

être, des études furtives de François d'après le saint encore vivant. La mention « Simon François pinxit » ne semble pas rigoureusement probante, celle de « delineavit » qui, en ce cas, il est vrai, aurait dû être inscrite, s'appliquant surtout à l'exécution du modèle intermédiaire, dessiné d'après une œuvre originale peinte ou sculptée, pour faciliter la tâche du graveur. Peut-être le terme de « pinxit » avait-il un sens très large. Bref, un doute était permis, en raison de l'absence de toute preuve certaine de l'existence d'une peinture restée à l'état de simple hypothèse.

Telle était la situation, il y a peu de jours encore, et l'on se demandait comment le portrait, supposé peint à l'huile par Simon François, avait pu disparaître sans laisser derrière lui la moindre trace authentique, au moins écrite. Une circonstance banale, qui s'est produite récemment, devait enfin nous révéler et mettre au jour la peinture du maître tourangeau. Le fait est considérable et vaut d'être rapporté en ses détails.

Un prêtre de la Mission, se trouvant chez le notaire de la Société, à Paris, M. Durant des Aulnois, aperçut une peinture appendue au mur du cabinet de l'officier ministériel et reconnut le portrait de saint Vincent de Paul. Il en témoigna son contentement et posa quelques questions qui amenèrent M. Durant des Aulnois à raconter comment le tableau se trouvait dans l'étude et à dire que, d'après certaines notes, il était de tradition que c'était bien un portrait authentique de saint Vincent de Paul. Très obligeamment, le notaire voulut bien laisser faire une étude plus approfondie en prêtant le tableau qui, nettoyé, confirma la pensée que l'on était bien en présence de l'œuvre de François. Malgré quelques retouches fâcheuses, l'œuvre est belle, bien dessinée, d'une bonne couleur, et se rapporte avec exactitude à la gravure de Pitau montrant le saint en soutane, coiffé d'une calotte. La tête est tournée à droite, quand, dans la gravure, elle regarde à gauche. Cette différence s'explique naturellement, Pitau ayant copié son modèle dans le même sens et, à l'impression, la planche s'étant reproduite en sens contraire dans les épreuves. La peinture n'est pas signée, ce qui ne prouve rien.

Une certitude absolue manque évidemment sur l'authenti-

citée de cette peinture, en tant qu'elle serait l'œuvre de la main même de Simon François. Est-ce une copie ancienne de l'original? La qualité n'autorise guère à le supposer. Tout au plus pourrait-on croire à une répétition, ce qui ne diminuerait pas sa valeur. Il est aussi admissible de penser que l'ouvrage est l'unique portrait exécuté par le maître de Tours, à la demande des disciples du saint, et que l'on croyait perdu. Les variantes en habit de chœur doivent être attribuées aux seuls graveurs Pitau et Van Schuppen, à moins que les études dessinées à Saint-Lazare par François en aient été les modèles. D'ailleurs, la vérité de la peinture appartenant à l'étude de maître Durant des Aulnois apparaît clairement lorsque l'on connaît l'histoire authentique du portrait depuis la Révolution. Nous en devons les éléments au vénérable M. Barre, ancien titulaire de l'étude. Nous les reproduisons dans leurs parties essentielles avec la pensée que ces renseignements intéresseront le lecteur.

Le corps de saint Vincent de Paul reposait, on le sait, dans la maison de la Société de Saint-Lazare au faubourg Saint-Denis. Or, le 30 août 1792, après une première dévastation par la populace qui avait épargné la chapelle, les commissaires des biens dits nationaux pénétrèrent dans l'établissement, afin d'enlever les vases sacrés, l'argenterie et la châsse qui contenait les reliques du saint bienfaiteur des pauvres. Les Prêtres de la Mission obtinrent du commissaire Devitry d'extraire de la châsse le corps qu'ils placèrent pieusement dans une caisse en bois de chêne, avec le coussin, l'aube, l'étole, les pantoufles et les gants du saint.

Les scellés furent apposés sur cette caisse par le Supérieur général et ses quatre assistants ; puis, M. Daudet, procureur général de la Congrégation, pria maître Louis-André Clairét, notaire de la maison de Saint-Lazare, de recevoir en dépôt la précieuse boîte jusqu'au retour de temps moins orageux.

En 1793 ou 1796, maître Clairét, à qui ce dépôt sacré porta bonheur, car il fut l'un des très rares notaires de Paris qui évitèrent la guillotine ou la prison, restitua la sainte relique à Messieurs de Saint-Lazare.

C'est vraisemblablement à cette époque que, par reconnais-

sance pour le grand et si dangereux service rendu, la congrégation de la Mission offrit à son notaire le portrait de son saint fondateur. Il est possible que le don ait été fait à maître Mailand, successeur de maître Clairét, lors de la translation solennelle des reliques de saint Vincent de Paul, en avril 1830; mais toutes les probabilités sont pour la première date. On comprend le sentiment qui voulut assurer la conservation du précieux portrait, au moment où l'on se préoccupait de soustraire les reliques du saint à la profanation qui les menaçait.

En confirmant à maître Barre, l'un des derniers titulaires de la charge, le fait du don du portrait à l'étude, maître Jean Baptiste-André Clairét, fils du dépositaire du corps de saint Vincent de Paul racontait les terreurs de sa première enfance en songeant que les restes du saint étaient placés près de l'alcôve abritant son petit lit.

Maître Mailand, successeur de Louis-André Clairét, considérant le portrait de saint Vincent comme sa propriété personnelle, le légua, par testament, à son propre successeur, maître Bouclier. Celui-ci, prenant sa retraite, acquit une maison à Bougival où il transporta l'œuvre présumée de Simon François. Lorsque Paris fut investi en 1870, cette maison de campagne, abandonnée par ses habitants, fut occupée par les Allemands et dévastée. Le portrait disparut. Plus tard, on retrouva, dans le parc, la toile pliée en quatre et assez gravement endommagée; elle fut longtemps conservée en cet état par M^{me} veuve Bouclier. Sa fille, M^{me} de la Fizelière, la montra au titulaire de la charge, maître Bouvin; celui-ci sollicita sa remise à l'étude qui était restée au service de la Congrégation de Saint-Lazare et conservait le souvenir du dépôt des reliques de saint Vincent pendant la Révolution. La demande de maître Bouvin fut agréée et le portrait du saint, restauré par M. Haro, l'expert bien connu, retourna définitivement dans le cabinet du notaire de Messieurs les Lazaristes.

Il n'était pas inutile de donner ces détails sur l'histoire de la peinture qui nous occupe; ils nous permettent d'en suivre les péripéties certaines depuis 1792 et cela est fort important. Or,

il ne faut pas un grand effort de raisonnement pour faire remonter cette œuvre, entièrement conforme à l'estampe de Pitau, jusqu'à l'époque où Simon François fut chargé de l'exécution du portrait. La facture est évidemment ancienne, malgré quelques repeints heureusement maladroits; elle est remarquable et présente la solidité de touche des maîtres du xvii^e siècle. Les qualités de l'ouvrage, nous l'avons dit, ne permettent pas de supposer que nous sommes en présence d'une copie; celle-ci, d'ailleurs, serait contemporaine de l'original. D'autre part, la Congrégation de la Mission attribuait, en toute certitude, une grande valeur à ce portrait pour avoir eu le souci de le remettre à maître Clairet, en même temps que les reliques de saint Vincent de Paul, soit également à titre de dépôt, pour le sauver d'une spoliation criminelle, soit même, dès ce moment, comme un don, en reconnaissance d'un très éminent service. Le dépôt ou l'offrande d'une copie sans valeur morale sérieuse ne s'expliquerait pas. Dans le premier cas, on a la preuve de l'importance considérable attachée au portrait original, et probablement unique du saint fondateur, possédé par les Lazaristes; dans le second, on ne saurait se défendre de croire à un sacrifice suffisant pour justifier la nature de la récompense accordée au dépositaire qui, avec tant de dévouement et de vaillance, n'avait pas craint de compromettre sa propre sécurité.

L'examen attentif de notre peinture, il convient d'y insister, montre clairement le rapport exact qui existe entre elle et l'estampe de Nicolas Pitau. La seule différence à constater est celle qui résulte du procédé employé. La sécheresse du burin donne un caractère de netteté assez particulier au dessin, dans la gravure. La facture de l'œuvre peinte est plus grasse, la touche plus large et plus simple; mais une pareille observation semble inutile lorsqu'on est habitué à l'interprétation des graveurs. Le travail de Pitau, si merveilleusement habile, a su pourtant conserver le beau sentiment de l'original, avec toute la douceur de la physionomie de Vincent de Paul. L'exquise bonté de son sourire, l'intelligence qui illumine son regard, l'espèce de rusticité empreinte sur ses traits sont exprimées également dans les deux ouvrages. L'admirable tête! Il semble

que, à défaut de tout renseignement plastique, l'on doive nécessairement se figurer le grand apôtre de la charité tel que nous le montrent Simon François et Nicolas Pitau. L'estampe de Van Schuppen, bien que fort belle d'exécution, et dont la date



D'après le tableau de M. Durant des Aulnois.

est seulement postérieure de trois ans à celle de la mort du saint et, par conséquent, de la gravure de Pitau, est inférieure à celle-ci sous le rapport de l'expression. M. Vincent n'est déjà plus là tout entier; son sourire est trop accentué. Sous ce rapport, une très belle gravure de Renatus Lochon, en date de

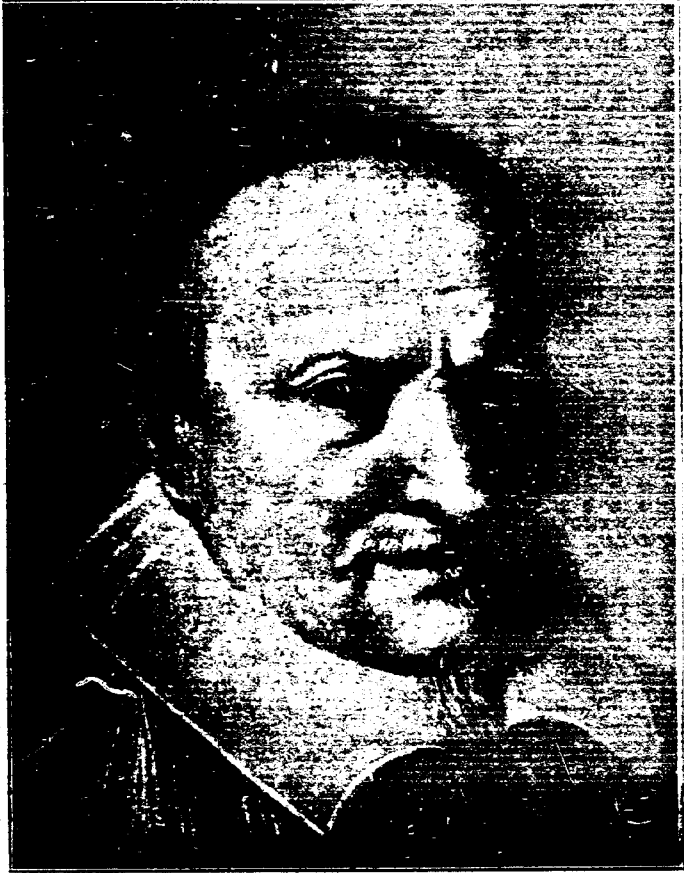
1664, toujours d'après l'original de François, est bien supérieure et vaut à peu près l'œuvre de Pitau.

Il y a lieu de revenir au portrait découvert et publié par M. l'abbé Le Monnier. Notre doute sur son authenticité est basé principalement sur la différence notable qu'il est facile de remarquer dans la construction et la physionomie des deux têtes. On ne sent pas assez le bon Monsieur Vincent dans celle que M. Le Monnier nous a fait connaître. Un saint comme celui-là, qui ne l'est pas devenu sur le tard, a dû se ressembler à lui-même toute sa vie, si l'on tient compte de certaines modifications physiques apportées par l'âge. Du moins peut-on croire que la vieillesse n'a guère altéré les caractères de l'extrême maturité que nous présente le portrait appartenant à M. le curé de Saint-Ferdinand et peint par Chalette.

Entre ce dernier portrait et l'œuvre de François (1), interprétée par Pitau, les différences les plus saisissantes portent sur trois points essentiels, le front, le nez et les sourcils, car il n'est pas opportun de signaler la manière de porter la barbe et le plus ou moins de richesse du surplis, M. Le Monnier ayant donné, à cet égard, des explications satisfaisantes. Dans le portrait de François, les deux bosses frontales sont fort développées ; le nez est long mais lourd, avec l'extrémité grosse, divisée en deux saillies ; enfin, les sourcils sont épais et larges, garnis de poils très longs. Ces trois caractères contribuent à donner un air de grande bienveillance à la physionomie du saint. Or, dans la peinture de Chalette, si la boîte crânienne a le même développement considérable, les bosses frontales sont peu apparentes ; le nez très long, presque aquilin, est assez mince jusqu'à son extrémité ; en outre, les sourcils, forment une ligne tourmentée, maigre et pauvre, peu fournie de poils. Il est difficile d'admettre que de semblables parties de la face se soient

(1) En écrivant ces lignes, il nous paraissait utile, pour nous confirmer dans la pensée que la peinture appartenant à M. Durant des Aulnoys était authentiquement due à la main de Simon François, de la comparer à d'autres tableaux du maître tourangeau ; mais il n'en existe pas à Paris. Notre ami M. Lafenestre, conservateur de la peinture et des dessins au Musée du Louvre, une autorité en la matière, nous dit que les musées et palais nationaux de Paris et de Versailles ne possèdent aucune œuvre de François. En existe-t-il dans les musées provinciaux ? Nous l'ignorons, comme M. Lafenestre lui-même.

transformées en une vingtaine d'années. La construction du crâne et la forme du nez n'ont pas dû se modifier avec le temps. Il en est de même des sourcils, croyons nous, dont tout au plus le poil pouvait s'être allongé sans être plus touffu. M. l'abbé Le Monnier a fort insisté sur les plis de la peau à la



D'après le tableau peint par Chalette.

racine du nez et entre les sourcils. Certes, nous constatons que les deux lignes horizontales formant une démarcation nette entre le front et le nez existent dans les deux portraits, mais leur courbe n'est pas identique : chez François et Pitau, elles se creusent en bas, lorsque le sommet de la courbe est en haut dans Chalette ; cela est très évident pour la ligne supérieure. En

outré, Chalette nous montre les plis verticaux, se dirigeant de la racine du nez vers le front, très saillants et assez rapprochés l'un de l'autre, tandis que, dans les deux ouvrages de François et de Pitau, ces plis, bien moins accentués, sont fort écartés, donnant ainsi plus de calme et de douceur à la physionomie.

Il serait fastidieux de poursuivre davantage une pareille analyse ; elle suffit, dans ces limites, pour faire comprendre que, si le très intéressant portrait de Chalette présente quelques analogies curieuses, surtout dans la grande ride très connue qui, partant des ailes du nez, vient rejoindre l'extrémité souriante des lèvres, les autres caractères de la tête autorisent un doute très sérieux sur l'attribution dont M. le curé de Saint-Ferdinand est l'auteur.

ED. DIDRON.

(*La fin prochainement.*)

COMMENT ON ENSEIGNE LA SCIENCE MÉNAGÈRE

Ce n'est pas dans les *Petites Annales* qu'il peut être nécessaire d'insister sur l'utilité, voire même sur la nécessité de l'enseignement ménager, distribué à l'école primaire. Toutes nos lectrices seront d'accord sur ce point qu'une des premières choses à faire connaître à la jeune fille, c'est ce qu'elle sera appelée à exécuter, plus tard, tous les jours. Cette éducation est de toute importance pour la future maîtresse de maison, mais elle est peut-être encore plus indispensable pour les futures femmes du peuple : que de fois l'inconduite et l'ivrognerie du mari seraient évitées, si celui-ci, en rentrant de l'usine, trouvait un intérieur propre et bien tenu, une cuisine appétissante sans être cependant fort coûteuse. Certes, les ligues de tempérance sont choses excellentes et Dieu me garde d'en médire. Mais, dans la lutte contre l'alcoolisme, je crois que l'affabilité des

épouses et leur science ménagère seront des armes plus efficaces. Et d'ailleurs les deux méthodes ne sont certes pas contradictoires.

Mais, nous le répétons, inutile d'insister ici sur les avantages sociaux de l'enseignement ménager : nous nous adressons à des personnes convaincues et dont beaucoup, j'en suis certain, ont sur ce point une expérience personnelle.

Par contre, il peut être intéressant d'examiner comment, en dehors de France, on s'y prend pour distribuer cet enseignement. En matière pédagogique, il faut toujours regarder ce que font les voisins : il y a souvent matière à s'instruire. Sans doute, tout n'est pas à copier : il faut tenir compte des différences de milieux, mais il est rare qu'il n'y ait pas tel ou tel détail susceptible d'adaptation.

Or, nous venons de lire avec grand profit une étude sur *le développement et l'organisation de l'enseignement ménager en Suisse et particulièrement dans le canton de Fribourg* (1). Ces pages, remarquables par leur clarté et leur documentation précise, sont dues à la plume compétente de M^{me} Henriette-Jean Brunhes : l'auteur, qui a vu fonctionner les institutions qu'elle décrit, qui a tenu à acquérir elle-même les connaissances nécessaires à un professeur de l'enseignement ménager, parle et agit en apôtre convaincue. Cette Française, fixée à l'étranger, voudrait contribuer à multiplier dans sa patrie ces institutions si fécondes pour la paix sociale. Nous sommes heureux de collaborer à son œuvre de bien en signalant et recommandant son étude : la lecture en serait extrêmement profitable à quiconque s'occupe de ces questions, car il y a là, méthodiquement exposée, une merveilleuse organisation dont on nous montre, par le détail, tous les rouages. Pour notre part, nous en présenterons un simple résumé, nous contentant de noter les idées et les faits dominants.

(1) Cette étude a été publiée dans la *Circulaire* de novembre 1901 du *Musée Social*. (Paris, A. Rousseau éditeur, 14, rue Soufflot.) Nous espérons bien qu'elle sera tirée à part et qu'elle pourra être répandue en France où sa lecture serait fort opportune.

L'enseignement ménager n'est pas de date très ancienne dans la République helvétique: sa diffusion est due surtout à l'initiative et à la persévérante action de la « Société d'Utilité publique des Femmes Suisses ».

Les efforts de cette fédération féminine ont obtenu, en 1895, un arrêté fédéral qui devait être le point de départ d'un puissant mouvement: désormais l'État accorde une subvention à tout établissement, public ou privé, qui se propose de « développer l'enseignement de l'économie domestique et l'instruction professionnelle à donner à la femme »; l'arrêté stipule seulement que « l'on s'attachera à tenir compte, aussi largement que possible, des classes moins aisées de la population ».

Parmi les institutions qui, en Suisse, donnent plus particulièrement l'enseignement ménager, on peut distinguer quatre types principaux:

- 1° Les écoles ménagères proprement dites;
- 2° Les écoles domestiques;
- 3° Les cours de cuisine facultatifs et cuisines d'écoles;
- 4° Les écoles normales pour maitresses d'écoles ménagères.

D'après l'étude de M^{me} H.-J. Brunhes à laquelle nous ferons fréquemment de textuels emprunts, nous allons examiner rapidement ces différents types.

Les *Écoles ménagères proprement dites*, dans lesquelles l'enseignement dure cinq mois, ont été faites pour les jeunes filles qui ont terminé leur éducation et qui, ne devant pas avoir vraisemblablement de servantes, doivent porter seules le fardeau du ménage. Les frais d'inscription et de pension sont peu élevés; quelques places gratuites sont réservées pour les plus pauvres. L'enseignement qui y est donné est avant tout pratique et tend à former de bonnes ménagères économes et travail-

leuses. Toute connaissance qui leur serait superflue est bannie du programme : les élèves qui sortent des écoles ménagères ne sauraient peut-être pas faire de fines broderies ou des festons ouvragés, mais elles sauront raccommoder et faire des reprises, elles sauront comment préparer économiquement une cuisine saine, et elles réaliseront le désir d'une des plus vaillantes apôtres de l'enseignement domestique, M^{lle} Coradi-Stahl : « Non seulement nous voulons donner à la jeune fille un enseignement théorique et pratique, mais nous voulons lui faire comprendre sa mission de *ménagère*, et, par là, lui donner l'amour des devoirs domestiques, ainsi que l'habitude du dévouement éclairé. »

L'école est, en général, installée dans une maison simple, mais d'agréable aspect. Quelques-unes sont admirablement situées, ainsi par exemple celle de Weggis, établie au pied du Righi, sur les bords du lac des Quatre-Cantons.

L'enseignement, sous la surveillance de la directrice, est donné par deux institutrices ménagères, dont l'une s'occupe de la cuisine et l'autre de la tenue de la maison.

Les élèves sont préparées à la cuisine pratique par un enseignement théorique qui comprend l'étude des principes d'alimentation, la composition rationnelle d'un menu, la manière de faire ses achats, les procédés de chauffage, l'ordre à entretenir dans la cuisine, etc.

Le matin, les élèves sont partagées en deux groupes. L'un s'occupe de la préparation du repas de midi, tandis que l'autre est chargé du service des chambres (nettoyage des planchers, aération de la literie, entretien des meubles, chauffage, etc.). Une leçon théorique est donnée à ce groupe sur les principes d'hygiène qui doivent être la base de ces exercices pratiques et qui en sont la raison d'être.

Le repas de midi est servi par les élèves à tour de rôle. Une partie de l'après-midi est consacrée au travail à l'aiguille : reprise des bas, soins à donner aux vêtements, travaux simples de lingerie, raccommodage, exécution de patrons faciles se rapportant au vêtement féminin, blouses, robes d'enfants, etc.

La lessive et le repassage prennent deux ou trois journées par quinzaine.

En outre les jeunes filles doivent consigner sur des cahiers qu'elles garderont les leçons qui leur sont données, inscrire les menus avec leur prix de revient et apprendre à tenir un livre de comptabilité domestique.

Telle est dans son ensemble l'organisation d'une école ménagère suisse. Le principe qui a dirigé les initiateurs nous paraît fort bien résumé dans cette parole de M^{lle} Coradi-Stahl : « Nous apprenons à nos élèves à faire paisiblement et gaiement leur besogne. »

..

La campagne générale en faveur de l'enseignement ménager a eu aussi pour résultat d'amener la création d'*Écoles de domestiques*.

Ce fait paraît assez naturel, dit M^{me} H.-J. Brunhes que nous continuons à suivre, si l'on se rappelle les conditions économiques spéciales des classes rurales de la Suisse : à côté de l'émigration en masse des habitants de certaines régions pauvres vers l'étranger, il s'est aussi produit une émigration à peu près générale des filles de la campagne vers les villes suisses. Ces jeunes filles sont, pour la plupart, très inexpérimentées, ignorantes de tout ce qui regarde la tenue d'une maison. Arrivant ainsi dans un bureau de placement quelconque, sans protection, ou bien elles se trouvent soumises, à cause de leur ignorance même, à l'exploitation de maîtres peu scrupuleux, ou bien elles sont condamnées à faire un dur apprentissage pour un salaire insuffisant. La plupart s'en vont de maison en maison, prenant en dégoût leur travail et leur place, jusqu'au jour où elles abandonnent le métier de servantes pour aller grossir lamentablement les rangs des ouvrières de fabrique.

C'est pour réagir contre cet état de choses, pour relever le métier de domestique par la formation de *professionnelles*, que la « Société d'Utilité publique des Femmes Suisses » a tout spécialement encouragé la création des écoles de domestiques.

Les premières écoles commencèrent petitement, modestement. L'école de domestiques de Lenzbourg, quand elle s'ouvrit en 1889, n'avait même pas tout le mobilier nécessaire.

Mais la fondatrice mettait en pratique ce principe, si juste et si fécond, qu'une installation coûteuse n'est pas plus nécessaire qu'un comité aux noms retentissants pour mener à bien une entreprise.

Une très grande simplicité est le caractère spécial de ces écoles. Les jeunes filles qui doivent y recevoir une formation ménagère sortent d'intérieurs pauvres et elles sont destinées plus tard à vivre de leur travail; il serait donc imprudent autant que malhabile de leur donner des habitudes de confort et de luxe.

Les élèves sont internes et doivent faire, dans ces écoles, un apprentissage de trois à six mois; mais les directrices estiment que ce laps de temps est parfois insuffisant pour faire acquérir une formation sérieuse et stable à des jeunes filles qui arrivent de la campagne, à peine dégrossies, sans rien savoir, et auxquelles il faut donner une éducation complète.

M^{me} H.-J. Brunhes publie le programme d'une de ces écoles. Nous ne disposons pas de la place nécessaire pour le reproduire. Nous dirons seulement qu'il comporte un enseignement théorique et un enseignement pratique. Dans le premier, nous trouvons : l'économie domestique, la théorie de l'alimentation et de la cuisson ; la tenue des livres en partie simple et l'hygiène. Dans le second : cuisine ordinaire, préparation de conserves, confitures et pâtisserie, travail à l'aiguille, lavage et repassage, culture des jardins et des légumes, enfin tous les travaux nécessaires à la bonne tenue d'un ménage (service des chambres, propreté, balayage, etc.).

Le prix du cours varie suivant les localités. A Lenzbourg, pour 3 mois, il est de 70 francs pour l'enseignement, la pension et le logement. Les associations de charité obtiennent un prix de faveur pour leurs protégées.

Les jeunes filles pauvres qui désirent jouir de la gratuité complète doivent présenter un certificat d'indigence délivré par l'autorité communale.

On ne reçoit que douze jeunes filles par cours. Elles doivent avoir 16 ans révolus, être en bonne santé et avoir une bonne réputation.

Un certificat est délivré aux jeunes filles à leur sortie de l'école et des places sont indiquées à celles qui veulent entrer en service.

Une surveillance générale est exercée par le Comité directeur. Les dames qui composent ce comité ont chacune leur semaine et doivent venir se rendre compte des progrès des élèves, visiter les armoires, etc.

..

Mais ici se pose une question : comment ces écoles privées arrivent-elles à vivre avec la petite pension payée par les élèves, étant donné surtout que celle-ci est fréquemment diminuée, voire même totalement supprimée ? Elles sont aidées, il est vrai, par les subventions de la Confédération, du Canton et de la Commune, mais elles doivent pour subsister se créer des ressources par ailleurs. Ces ressources supplémentaires leur sont procurées par les personnes qui viennent prendre leur repas à l'école de domestiques et aussi par celles qui y prennent pension complète. L'entretien des pensionnaires permet d'introduire une plus grande variété dans les menus, d'habituer les élèves au service, etc. Mais il a encore d'autres avantages à un point de vue plus général et bien actuel : il est une des solutions excellentes du problème si délicat du logement pour la jeune fille ou pour la femme isolée et peu fortunée. Le prix des chambres varie entre 50 centimes et un franc par jour ; la pension entière (chambre et repas) est donnée pour 65 francs par mois. A ce titre les écoles ménagères et les écoles de domestiques prennent place parmi « les hôtels pour jeunes filles », et celles-ci y trouvent, sinon le luxe, du moins d'excellentes conditions au point de vue de la morale et de l'hygiène.

M^{me} H.-J. Brunhes ajoute, avec juste raison, que certaines écoles même, par leur situation charmante au pied des montagnes, au bord des lacs suisses, peuvent procurer aux femmes et aux jeunes filles qui ne sont pas assez riches pour aller à l'hôtel le moyen de faire elles aussi, et à peu de frais, une cure d'air et de repos dans un beau pays. Parmi ces écoles, elle signale notamment celle de Boniswyl, auprès du lac de Hallwyl : il y a

là une indication dont pourront peut-être profiter quelques-unes de nos lectrices.

Dans un prochain article, nous étudierons, toujours d'après la remarquable et précieuse publication de M^{me} H.-J. Brunhes, les deux autres types suisses d'institutions ménagères. Et nous verrons comment un gouvernement catholique, celui du canton de Fribourg, a eu le premier l'honneur de *rendre obligatoire et d'organiser en conséquence* cet enseignement qui est appelé à améliorer la condition des gens du peuple. Il y a là, nous le montrerons, un nouvel argument de fait à opposer à ceux qui accusent le catholicisme de toujours négliger les intérêts matériels des classes pauvres.

MAX TURMANN.

SŒUR MATHURINE GUÉRIN ⁽¹⁾

SA NAISSANCE ET SON ÉDUCATION

Ma sœur Mathurine Guérin naquit le 16 mai 1634 dans la ville de Moncontours, diocèse de Saint-Brieuc, province de Bretagne, d'honnêtes parents médiocrement pourvus des biens de fortune, fort craignant Dieu. Son père se nommait Maurille Guérin, et sa mère Jeanne Philippes. Ils étaient fermiers des moulins du seigneur de Langourla; ils prirent un très grand soin d'élever leur fille dans la piété, et de lui faire apprendre à lire et à écrire. Elle reçut dès sa naissance de grandes faveurs de Dieu, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce; sitôt qu'elle commença d'atteindre l'usage de la raison

(1) Nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire la notice de sœur Mathurine Guérin. Nous la donnons telle que nous l'ont conservée les vieux recueils des Notices des Filles de la Charité. Nos lecteurs auront, nous n'en doutons pas, un plaisir tout particulier à lire ces pages qui nous racontent d'une manière si simple et si profondément chrétienne la vie d'une Fille de la Charité des premiers temps de la Compagnie.

on remarqua en elle tous les avantages du corps et de l'esprit que l'on pouvait souhaiter dans une fille bien née ; c'est-à-dire la beauté, la bonne grâce, une taille fort avantageuse accompagnée d'une modestie angélique.

Les qualités de son âme surpassaient encore celles de son corps, elle avait un bel esprit, fort vif et pénétrant ; un jugement solide, une mémoire très heureuse, un naturel candide, honnête et obligeant, qui la rendait aimable à tout le monde, ce qui la rendit digne de l'affection singulière d'une très honnête et vertueuse demoiselle, fille du seigneur de Langourla, qui eut fort à cœur l'éducation de cette jeune enfant.

Dieu, qui prend un soin tout particulier de ses élus, se servait de cette pieuse demoiselle et d'une autre bonne fille dévote que ses parents lui avaient donnée pour maîtresse d'école, aussi bien que d'un saint ecclésiastique, son oncle, pour lui inspirer la piété répandant en même temps dans son âme une infinité de lumières et de grâces, auxquelles sa divine Majesté connaissait qu'elle serait fidèle dans la suite de sa vie. Sa maîtresse d'école avait un talent particulier pour inspirer la piété à la jeunesse : ce fut auprès d'elle que notre chère sœur Mathurine commença de sucer le lait de la dévotion, et qu'elle fit le bon fondement de la sainte vie qu'elle a menée. Elle s'attacha dès lors si fortement à la vertu, qu'elle étouffa d'abord, malgré le penchant de la nature corrompue, les sentiments des choses du monde ; elle en conçut un tel dégoût et mépris, qu'elle fit divorce avec lui avant même de le connaître, de manière que tous les vains et frivoles plaisirs et amusements de la vie qui ont ordinairement tant de charmes pour les jeunes gens, n'ont jamais eu aucun avantage sur elle, et s'ils ont eu quelque entrée dans son âme ce n'a été que pour en concevoir une très parfaite horreur, car les divertissements, même les plus innocents, lui étaient des supplices. Il serait à souhaiter que son humilité ne nous eût pas ôté la connaissance de tant de petites pratiques de piété et de mortification auxquelles elle se façonna dès sa plus tendre jeunesse, et de tous les autres moyens dont elle se servait alors pour s'affermir contre elle-même, et pour se rendre victorieuse de ses ennemis visibles et invisibles du salut. Ce serait à la Compagnie un grand

sujet d'éducation si l'on en était assez amplement informé, pour pouvoir en toute vérité rapporter en détail quelle était sa grande assiduité à la prière, sa fidélité à se retirer des compagnies, son soin à fréquenter souvent les divins Sacrements, sa grande confiance en Dieu, sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge, et quantité d'autres vertus sur lesquelles nous n'osons nous étendre pour ne pas nous éloigner d'un seul pas de la vérité et de la simplicité qui font l'ornement de ce recueil.

Nous pouvons seulement dire avec certitude qu'elle a passé sa jeunesse dans une grande innocence et retenue. Quelques-unes de nos Sœurs, qui ont demeuré à Vannes, ont rapporté à ce sujet avoir ouï dire à deux vertueuses filles du pays de notre chère défunte, lesquelles demeuraient Maison des retraites des Dames établies en cette ville, que l'on conservait dans leur pays une haute estime d'elle; qu'elle avait dès sa jeunesse de très bonnes inclinations; que l'on remarquait en elle un certain air de modestie et de piété qui n'était pas commun aux autres jeunes filles : elle était l'exemple du pays, en sorte que toutes les mères la proposaient à leurs filles pour modèle. Elle a eu le bonheur d'être du nombre de ceux et de celles qui ont porté le joug du Seigneur dès leur enfance. L'on peut facilement juger, par les premiers sentiments de piété que Dieu lui inspira, les grands desseins qu'il avait sur elle de toute éternité. Il lui donna dès ses plus tendres années, comme nous l'avons vu, un parfait mépris du monde, et une forte inclination de se faire religieuse. Elle ne respirait qu'après le cloître, et se sentait au dedans d'elle-même fortement pressée de se consacrer à Dieu. Ce désir fut si véhément qu'il l'obligea de le faire dans le secret de son cœur, en attendant l'heureux moment de le pouvoir faire d'une manière plus ouverte. Il fallait que son confesseur reconnût en elle un attrait bien extraordinaire de la grâce, pour lui permettre de faire des vœux à l'âge de onze à douze ans. Notre chère sœur n'en demeura pas là, elle cherchait sans cesse un asile assuré contre la corruption du siècle, afin de conserver inviolablement la virginité qu'elle avait promise à Dieu; elle tentait toutes les voies imaginables pour réussir dans son dessein, elle fit une infinité de projets pour se retirer du monde,

duquel les maximes lui étaient insupportables, mais sans en pouvoir venir à bout, car les endroits où elle se proposait de se retirer n'étaient pas ceux où Dieu la destinait, et cet heureux moment auquel sa divine Majesté avait déterminé de lui faire connaître clairement sa volonté sur elle, n'était pas encore arrivé.

La Providence a des ressorts bien admirables pour conduire les choses à leur fin, qui souvent nous sont inconnus et nous paraissent même étranges. Elle se servait en cette rencontre de l'autorité de ses parents pour l'empêcher d'entrer en Religion. La tendre affection qu'ils lui portaient, la crainte de perdre en elle une fille si bien née, les engageaient à la retenir de si près, qu'elle ne trouvait pas le moyen de postuler à son gré nulle part : car dès la première fois qu'elle avait pu parler aux Supérieurs de quelque Maison religieuse pour leur témoigner sa bonne volonté, elle n'avait pas la liberté d'y retourner davantage ; aussi n'avancait-elle à rien de ce côté-là, ce qui l'affligeait beaucoup, sans toutefois la décourager : au contraire ce désir allait s'augmentant en elle de jour en jour. Son père et sa mère, voyant enfin sa constance, lui donnèrent permission d'entrer au couvent des Carmélites à Rennes. Elle y alla avec une joie indicible, croyant à cette fois avoir trouvé cet heureux rempart qu'elle désirait avec tant de passion, mais cette joie ne fut pas de longue durée. Dieu qui avait d'autres desseins sur elle, et la réservait à bien d'autres choses, renversa son entreprise par l'occasion d'une grande maladie qu'il lui envoya avant qu'elle fût reçue au noviciat, ce qui l'obligea de retourner chez son père, lequel après sa parfaite guérison se résolut de la marier, la pressant fortement de ne plus penser à l'état de Religieuse. Oh ! mon Dieu ! combien cette proposition fut dure à notre chère Sœur, qui depuis longtemps déjà avait fait choix de Notre-Seigneur pour époux, et eût certainement mieux aimé mourir que de lui manquer de fidélité. Elle pria tout d'abord son père de ne lui faire à cet égard nulle instance, alléguant qu'elle était encore trop jeune pour penser à entrer dans le mariage, et elle fit tous ses efforts pour divertir son père de ce dessein qu'il avait sur elle, mais en vain ; car nonobstant toutes ses représentations, il per-

sista toujours si fortement dans sa résolution, qu'il la promit à un jeune homme, et commença tout de bon à disposer ce qui était nécessaire et convenable pour en venir à l'effet. Voilà donc notre chère Sœur bien étonnée et consternée de voir ses parents invincibles là-dessus : ne sachant plus quelle machine remuer pour détourner ce rude choc, elle se détermina enfin de mettre au jour ce qu'elle tenait bien secret, savoir qu'elle avait fait vœu de virginité. A ces paroles le bon père soupira grandement, et lui promit de la laisser en repos à l'avenir. Elle demeura donc encore quelque temps en cette situation, espérant avec confiance que tôt ou tard la divine Providence lui présenterait les moyens de se retirer du monde, dont elle avait toujours un parfait éloignement ; et encore que pour lors elle ne vît aucune apparence à cela, sa confiance en Dieu ne diminua point non plus que pour toutes les traverses qu'elle avait eues à ce sujet ; elle lui fit toujours avec persévérance la même demande, et avec une nouvelle ferveur.

Certainement, une âme moins généreuse que la sienne se serait rebutée à la vue de tant d'obstacles, qui ne furent pour elle que des épreuves de sa fidélité, et Dieu, qui ne manque jamais de seconder les justes desseins de ses élus, vint, sur ces entre-faites, à son secours, lui faisant enfin connaître l'état de vie où il la voulait, par le moyen des MM. de la Mission établis à Saint-Méen, qui, par l'ordre de la sainte Providence, allèrent faire la Mission aux environs de Langourla, où notre Sœur demeurait pour lors. Elle s'y rendit assidûment pour entendre la parole de Dieu, qu'elle gravait au milieu de son cœur, et pour participer aux grâces que Dieu accorde aux personnes qui assistent assidûment aux exercices. Elle fit sa confession générale à M. Thibaut, très saint Prêtre de la Mission, elle lui communiqua le dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu dans un Ordre religieux, mais qu'elle y trouvait d'étranges obstacles de la part de ses parents, qui n'y voulaient point consentir ni lui donner de dot pour y entrer. Ce bon monsieur, qui était fort éclairé intérieurement, reconnut bien que de si pressants mouvements devaient avoir leurs effets, et que Dieu avait de grands desseins sur cette âme, et qu'il la voulait dant un état de

perfection ; il lui proposa notre Compagnie, et lui dit à peu près ce qui en était, qu'elle aurait pour modèle Jésus-Christ, auquel il lui faudrait tâcher de se conformer, embrassant à cet effet la pauvreté, les mépris et les souffrances ; qu'en un mot, il faudrait renoncer à ses sentiments et à ses lumières particulières, à ses inclinations et à sa propre volonté, pour se sacrifier comme une victime au service de Dieu et des pauvres malades ; mais aussi, que si elle remplissait bien le nom et l'état de Fille de la Charité, elle serait infailliblement du nombre des prédestinées. Notre Sœur écoutant avec attention la proposition que lui faisait ce saint Missionnaire, et les bons et salutaires avis qu'il lui donnait, pensa que c'était là le lieu où Dieu, de toute éternité, l'avait destinée ; elle le pria fort de lui procurer ce bonheur, ce qu'il fit ; écrivant au plus tôt aux Supérieurs de Paris, et quelque temps après, il en eut réponse en sa faveur : on lui manda que la Communauté l'agréait sur son rapport, et qu'elle était reçue. Il lui fit aussitôt savoir cette si agréable nouvelle, qui lui causa une joie qui ne saurait s'exprimer : mais la difficulté était d'avoir l'approbation de ses parents qui n'y voulaient point entendre. Cependant le jour de son départ fut assigné par MM. de la Mission, qui eurent même la bonté d'aller la quêrir avec quelques autres filles de ce pays, qui étaient aussi reçues en la même Compagnie. Il fut donc pour lors question d'en faire hautement la proposition à ses parents ; son père, surtout, en fut si consterné, qu'il en resta tout hors de lui, et sans vouloir entendre raison, il sortit promptement, et s'en alla faire quelques affaires qu'il avait dehors. Voilà encore notre chère Sœur bien en peine, et embarrassée en cette conjoncture : quel parti prendra-t-elle pour le meilleur ? D'un côté elle se sent intérieurement et fortement appelée de Dieu en la compagnie des Filles de la Charité : de l'autre, elle n'ignore pas l'obéissance qu'elle est obligée de rendre à ses parents, et n'ose, pour ce sujet, disposer d'elle-même sans leur agrément ; enfin elle se voit avec douleur sur le point d'être obligée de faire ses excuses aux MM. de la Mission. Mon Dieu, qui pourrait exprimer la peine et l'anxiété où elle était comme abîmée ? Il est cependant bien de dire que Dieu se sert des contradictions et des diffi-

cultés pour disposer les âmes de ses plus chers élus aux opérations de sa grâce, et que quand on s'abandonne totalement à lui, toutes choses succèdent à sa gloire et à notre vrai bien.

Dans cette perplexité d'esprit, notre chère Sœur Mathurine fut inspirée de s'adresser à la Sainte Vierge, à laquelle elle portait vénération une singulière et une tendre confiance ; elle la pria humblement de fléchir le cœur de son bon père, afin qu'il lui donnât son consentement. Avec cette confiance et cette dévotion, elle quitta tout sur-le-champ, et s'en alla dans une chapelle voisine qui lui était dédiée ; elle y fit sa prière avec toute la foi et la ferveur possible, pendant laquelle il lui vint en pensée d'attendre là son père, qui devait y passer en s'en retournant à la maison ; ce qu'elle fit ; et aussitôt qu'elle l'aperçut elle courut se jeter à ses pieds, lui parlant de cette sorte : « Serait-il bien possible, mon très cher père, que vous voulussiez vous opposer plus longtemps à la sainte volonté de Dieu et à mon bonheur ? Vous souhaitez, dites-vous, que je reste auprès de vous ; mais je vous prie de vous souvenir que vous ne vivrez pas toujours, et que peut-être vous me laisserez bientôt orpheline au monde, qui m'est insupportable, et auquel, par la miséricorde de Dieu, il ne m'est plus permis de penser. Ah ! mon cher père, si vous m'aimez autant que vous dites, ne retardez pas davantage mon bonheur, et ne vous opposez plus à mon vrai bien ; laissez-moi quitter tout à fait ce siècle corrompu : puisque la divine Providence en fait naître une occasion si favorable, ne me la laissez pas échapper, je vous en conjure ; vous en auriez un éternel regret vous-même. » Ce pauvre bon père se sentit si fort touché et attendri de ces paroles, qu'il se trouva tout à coup changé, et qu'il consentit sur-le-champ à tout ce qu'elle désirait. Dieu sait quelle joie elle ressentit alors. Elle ramassa promptement ses hardes, et prit le chemin de Rennes, ville qui commence la route de Paris. Son père voulut tout au moins l'accompagner jusque-là, tout pénétré qu'il était de douleur de la perte qu'il faisait d'une si chère et si bonne fille ; il eut cependant assez de constance pour la voir partir de Rennes pour Paris. Mais hélas ! peu de temps après l'avoir perdue de vue, ses regrets s'augmentèrent si vivement qu'il retourna sur ses pas, à dessein de la

ramener chez lui; mais Dieu, toujours très attentif au bien de ses élus, ne permit pas qu'il pût la rejoindre. Il s'en retourna donc seul, fort affligé. Sa bonne mère pareillement demeura fort désolée de la privation d'une si bonne fille, qu'elle avait bien raison d'aimer tendrement pour tant de belles et bonnes qualités dont Dieu l'avait partagée; elle fut plusieurs années sans pouvoir se consoler de son absence, et quand elle recevait quelque sujet de mécontentement de ses autres enfants, sa menace ordinaire était qu'elle les quitterait et s'en irait demeurer avec sa fille Mathurine, auprès de laquelle elle finirait ses jours en paix. En effet, Dieu lui donna cette consolation; car notre dite Sœur ayant été envoyée par nos Supérieurs avec quelques autres pour commencer l'établissement de l'hôpital royal de Belle-Isle en Bretagne, sa bonne mère y alla pour la voir. Dieu voulut qu'elle y tombât malade et y mourût en paix entre les bras de sa très chère fille, notre Sœur Mathurine.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Les Sœurs aveugles, par Maurice DE LA SIZERANNE. Lecoffre, Paris, 3 fr. 50.

L'auteur ne se borne pas à faire connaître une congrégation nouvelle qui présente d'ailleurs le plus haut intérêt; il a voulu, en outre, nous montrer les impressions, la manière d'être, de sentir, d'agir de la femme aveugle. C'est dire que son livre intéresse les amateurs de psychologie et les amis des œuvres charitables.

Le R. P. Potton, de l'ordre des Frères Prêcheurs (1825-1898), par le R. P. Ignace Body, du même ordre. Un vol. in-8° de viii-475 pages, orné d'une vingtaine de gravures, dont dix hors texte. Prix : 4 fr. (Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Entretiens sur l'Église catholique, par l'abbé Henri PERREYVE, 4^e édition, revue par S. Em. le cardinal Perraud, de l'Académie française, 2 vol. in-12. Prix : 8 fr. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Le Gérant : A. MARTIAL.

POMMADE FONTAINE

Le pot : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 15 en timbres-poste

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pommade Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

LIN-TARIN

Graine spécialement préparée pour combattre avec succès : Constipations, Échauffements, Maladies du Foie et de la Vessie.

LA Boîte : 1 fr. 30 (Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique).

Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier)

TARIN, pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dartres, Eczémas,
Démangeaisons, Rougeurs de la
Face, Chute des Cheveux.

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auher (Téléph. 225-97)

A SAINT-JOSEPH C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne
BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Mate, Inaltérable, Incrustante

Éminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48, Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations. — Madère. — Chine. — « Collationes ». | |
| — Nécrologie..... | 32 |
| Mission d'Abyssinie, par F. P..... | 36 |
| L'Enseignement ménager, par M. MAX THERMANT. | 48 |
| Sœur Mathurine Guérin..... | 57 |
| Bibliographie..... | 63 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue de Clugny, Orléans

PETITES ANNALES
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à **M. F. PORTAL**,
prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 FÉVRIER :

La question des manuels.

Bulletin d'Écriture sainte, par R. F.

Notes de Philosophie, par X.

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon
François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. in-8° aigle.
papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette,
héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir,
comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de
Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des
Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des
comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent
sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs
des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois
à **M. PORTAL**, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
rue du Cherche-Midi, 88

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations, p. 33. — Mission d'Abyssinie, par F. P., p. 36. — L'enseignement ménager dans le canton de Fribourg, par MAX TURMANN, p. 48. — Sœur Mathurine Guérin, p. 57. — Bibliographie, p. 63.

INFORMATIONS

Madère. — M^{sr} Barreto, évêque de Funchal, a célébré dernièrement le 25^e anniversaire de sa consécration épiscopale. L'éminent prélat a reçu dans cette circonstance, de la part de ses diocésains et de nombreux catholiques portugais, les plus touchants témoignages de reconnaissance et de respectueux attachement. Tout le monde a constaté avec bonheur que M^{sr} Barreto éprouve la joie de recueillir dès maintenant les fruits de son zèle pour la formation et l'instruction de son clergé, pour la défense de ses ouailles contre une franc-maçonnerie jadis toute-puissante et pour toutes les œuvres chrétiennes.

Les fils de saint Vincent, qui prêtent à Sa Grandeur leur modeste concours au grand séminaire, à l'hospice et à *Nossa Senhora da Penha*, ont été particulièrement heureux de témoigner une fois de plus au vénéré prélat leurs sentiments respectueux de filiale affection et d'entier dévouement. — VIATOR.

Chine. — Nous avons formé dans la capitale un grand collège franco-chinois, qui a pu donner à l'expédition française plus de 50 interprètes; 8 missionnaires connaissant bien la langue, sur la demande du général en chef, ont été mis à la disposition des colonels, non pas, comme on a osé le dire, pour faire brûler tel ou tel village et fusiller tel ou tel Boxeur, mais pour donner aux chefs de corps les renseignements qu'ils désiraient et qui ne leur ont pas été inutiles : tous ont été remerciés et félicités par les généraux français. A ce propos, je vous dirai qu'ayant eu entre les mains des listes complètes de chefs de Boxeurs, ayant connu la retraite de plusieurs

d'entre eux, même de celui qui avait assassiné M. Doré, j'ai jeté au feu ces listes sans en parler à personne; plusieurs fois interrogé, j'ai répondu « que nous n'étions pas venus en Chine pour faire tomber des têtes et que nous ne dénoncerions jamais même les plus coupables ».

A l'attaque du Pé-tang, on nous a amené deux soldats blessés et le capitaine Marty, qui avait reçu une balle dans le genou. Ce dernier fut soigné pendant quarante jours dans ma chambre. Je licenciai le grand séminaire pour y organiser un hôpital, qui contient jusqu'à cinquante-deux lits, y compris les nôtres et ceux des Sœurs, que nous avions abandonnés aux malades. Le docteur Ph... vous dira si nous nous sommes épargnés pendant ce premier mois. C'était, du reste, pour nous un devoir, et nous n'avons en cela aucun mérite.

Trois semaines après l'entrée des troupes, le collège franco-chinois était réorganisé dans une maison provisoire. Il compte aujourd'hui plus de 200 élèves tant païens que chrétiens, sans distinction; l'année prochaine, nous aurons 300 élèves. Nous allons construire une grande institution destinée aux fils de mandarins qui pourront, sous la direction de professeurs diplômés de premier ordre, s'y préparer aux grandes écoles de France, où ils iront ensuite et d'où ils reviendront, il est à croire, avec l'amour de notre pays.

Nous construisons actuellement au quartier des Légations, avec tous les perfectionnements modernes, un hôpital destiné aux officiers et aux soldats du corps d'occupation, aux employés du chemin de fer *Han-Kéou-Péking*, et aux autres Européens qui pourraient en avoir besoin. De plus, nous élevons la grande église Saint-Michel dans le même quartier pour tous les Européens catholiques; enfin, à Tientsin, un grand hôpital militaire, sans préjudice de celui qui existe déjà depuis trente ans.

Toutes ces œuvres, toutes ces dépenses ne seront pas faites, vous le comprenez, dans un but de propagande, mais seulement dans l'intérêt de l'influence française, et pour montrer que, si la France nous protège, nous ne voulons pas être ingrats. — M^{re} FAVIER.

Collationes (1). — *Revue pieuses et recommandations.* — NN. SS. les évêques de Belgique ont pris de commun accord la décision suivante.

Les directeurs des *revues pieuses* qui publient sous le titre de *recommandations* des demandes de prières pour faveurs à obtenir, ou sous le titre d'*actions de grâces* les faveurs spéciales obtenues, se contenteront dans la suite de mentionner les unes et les autres d'une manière

(1) Recueil périodique du diocèse de Tournai paraissant huit fois par an. Extrait du numéro de décembre 1901.

générale, à titre d'accusé de réception. Ils voudront bien se borner à donner les initiales du nom des personnes intéressées avec le nom de la localité qu'elles habitent sans indiquer les faveurs à obtenir ou déjà obtenues, les offrandes faites à cette occasion, etc.

Modèle à suivre.

Recommandations : J. B. D., Mons.

Actions de grâces : J. B. D., Mons.

L'imprimatur du diocèse sera refusé aux revues pieuses qui ne se conformeraient pas à la présente disposition.

Nécrologie. — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :

M. François Aroud, décédé à Lyon le 10 janvier, dans la 60^e année de son âge. Trois fils du regretté défunt sont membres de la congrégation de la Mission.

M^{lle} Marguerite Henry, sœur du héros du Pé-tang, décédée à Angers à l'âge de 18 ans.

Sœur Braun, supérieure de l'hôpital de Fontainebleau, qui, dès l'origine, s'intéressa très vivement à la publication des *Petites Annales*.

Publications éditées par les soins de la Compagnie d'Orléans et mises en vente dans ses gares. — Le livret-guide illustré de la Compagnie d'Orléans (notices, vues, tarifs, horaires) est mis en vente au prix de 30 centimes :

1^o A Paris : dans les bureaux de quartier et dans les gares du quai d'Orsay, du pont Saint-Michel, d'Austerlitz, Luxembourg, Port-Royal et Denfert;

2^o En province : dans les gares et principales stations.

Les publications ci-après, éditées par les soins de la Compagnie d'Orléans, sont mises en vente dans toutes les bibliothèques des gares de son réseau au prix de 25 centimes.

Le Cantal; le Berry (au pays de George Sand); Bretagne; de la Loire aux Pyrénées; la Touraine; les gorges du Tarn.

La France en chemin de fer (itinéraires géographiques) : 1^o De Paris à Tours. — 2^o De Tours à Nantes. — 3^o De Nantes à Landerneau, et embranchements. — 4^o D'Orléans à Limoges. — 5^o De Limoges à Clermont-Ferrand, avec embranchement de Laqueuille à La Bourboule et au Mont-Dore. — 6^o De Saint-Denis près Martel à Arvant, ligne du Cantal. (Premières livraisons d'une collection qui sera continuée.)

MISSION D'ABYSSINIE⁽¹⁾

Le royaume d'Abyssinie comprend quatre provinces : l'Amhara, le Goggiam, le Choa et le Tigré, qui sont gouvernées par des rois, *negous* ou *räs*, soumis à l'empereur, le roi des rois, *Negous-æ-Néghest*. La population ne s'élève guère à plus de 4.000.000 d'habitants. Elle compte 100.000 païens, 50.000 israélites, 20.000 musulmans et environ 3.500.000 chrétiens schismatiques. Le nombre des catholiques était, il y a quelques années, de 50.000; il a beaucoup varié, comme nous le verrons par la suite, à cause des guerres et des persécutions.

Les premières données historiques sur l'évangélisation de l'Abyssinie remontent au iv^e siècle. C'est Rufin, le continuateur de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, qui nous en donne le récit fort curieux (2). « Un philosophe appelé Métrodore avait fait un voyage de ce côté. A son exemple, un autre philosophe, Mérope de Tyr, entreprit le même voyage, en compagnie de deux enfants, Frumentius et Edesius, dont il faisait l'éducation. Dans une relâche, à Adoulis, vraisemblablement, une querelle s'éleva entre les indigènes et les gens de l'équipage; ceux-ci furent tous massacrés, sauf les deux enfants, qui furent recueillis à la cour du roi, et parvinrent à une grande faveur; de l'un d'eux, Frumentius, ce prince fit son secrétaire; de l'autre, Edesius, son échanson. Le roi étant venu à mourir, la reine garda les deux Tyriens pour diriger l'éducation de son fils en bas âge. Ils ne

(1) Cf. les MISSIONS CATHOLIQUES FRANÇAISES AU XIX^e SIÈCLE, par le Père J.-B. PROLET, S. J. Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris. Nos lecteurs trouveront au commencement du deuxième volume de ce magnifique ouvrage un excellent travail sur l'Abyssinie par M. COULBEAUX.

Le troisième volume : *Chine et Japon* a paru. Prix de chaque volume : 12 francs. Le volume est de 500 pages in-8^o Jésus et contient plus de 500 gravures. — Nous devons à l'obligeance de la maison Colin les gravures qui paraissent dans cet article, à l'exception du portrait de M^{rs} de Jacobis.

(2) Cf. DUCHESNE, *Églises séparées*, p. 309. Paris, 1896.



L'empereur Ménélik.

manquèrent pas de profiter de leur influence pour favoriser la pratique religieuse parmi les marchands chrétiens que le commerce avec l'empire romain amenait à séjourner dans le royaume; eux-mêmes donnaient l'exemple de la piété; quelques églises furent bâties dès ce temps-là. Le jeune prince étant arrivé à sa majorité, ils demandèrent et obtinrent de retourner dans leur pays. *Ædesius* se fixa à Tyr; il y devint prêtre et fit lui-même à *Rufin* le récit de ses aventures. Quant à *Frumentius*, il alla à Alexandrie, où *Athanase* était évêque (1), lui raconta ce qui s'était passé, l'engageant à envoyer un évêque dans un pays si bien préparé à recevoir l'Évangile. *Athanase* jugea que nul n'était plus propre que *Frumentius* à remplir cette mission. Il l'ordonna évêque et le renvoya en Abyssinie où son ministère eut le plus grand succès. »

Cependant l'Abyssinie ne se convertit pas tout entière ni à cette époque ni dans la suite. Aux portes mêmes de Gondar, les tribus des *Kamant* sont toujours restées païennes et jusque dans les milieux devenus chrétiens, des superstitions idolâtriques ont survécu à quatorze siècles de christianisme. Lorsque survinrent l'hérésie et le schisme, ce qui ne pouvait guère tarder comme chez tous les Orientaux, la vitalité chrétienne en fut encore diminuée.

Dans les groupements religieux qui s'opérèrent en Orient, la politique et les prétentions locales jouèrent un très grand rôle. Le concile de Chalcédoine condamna les monophysites, très répandus à Alexandrie, et fut sur ce point approuvé par le Pontife de Rome, mais il reproduisit également les prétentions du concile de Constantinople qui attribuaient au patriarche de cette ville des droits égaux à ceux du successeur de Pierre. Les chrétiens d'Alexandrie se trouvèrent du coup en opposition avec Rome et avec Constantinople : avec Rome, pour soutenir les doctrines indûment mises sous le convert de saint Cyrille, leur ancien patriarche; avec Constantinople, pour défendre les privilèges de la glorieuse église de Saint-Marc. Ils se réunirent en grand nombre sous le nom de Coptes (2), restèrent séparés de

(1) Vers 340 ou 350.

(2) Le mot Copte, en arabe, signifie « Égyptien ». — Le monophysisme fut une réaction contre les erreurs de Nestorius. Les Nestoriens n'avaient vu qu'un homme, en

Rome et firent la guerre à l'église officielle de l'empire byzantin. Les chrétiens d'Abyssinie suivirent le sort de l'église qui avait été leur mère dans la foi; mais on ne sait trop pourtant de quelle façon les doctrines monophysites des Coptes pénétrèrent dans cette contrée.

« Rien n'empêche de croire que le monophysisme s'est introduit par infiltration en remontant la vallée du Nil; les Coptes,



L'impératrice Thaltou.

persécutés par les Arabes, ont pu se réfugier dans le royaume chrétien qui s'étendait aux confins de la Libye et ont très bien pu y apporter leurs commentaires hérétiques de la doctrine orthodoxe. Ce qui ne fait aucun doute, c'est que l'Éthiopie relève religieusement de l'église copte d'Alexandrie; son clergé est gouverné par un évêque (aboun) qui est désigné par le patriarche monophysite et qui souvent même est un Égyptien (1). »

L'Église d'Abyssinie fut ainsi totalement séparée de l'Église romaine. Il y eut bien à l'époque du concile de Florence (1452) une tentative d'union, mais elle échoua par suite des intrigues

Notre-Seigneur Jésus-Christ : les monophysites, au contraire, dans leur amour pour le Fils de Dieu, en vinrent à nier qu'il eût pris ou conservé la nature humaine qui le faisait semblable à nous.

(1) *A Travers l'Orient*, par l'abbé PISANI. Paris, Bloud et Barral.

des Coptes et des Musulmans d'Alexandrie qui firent massacrer les délégués abyssins à leur retour de Rome.

En réalité, l'église de saint Frumence, comme les autres églises d'Orient, ne fut désormais en contact avec nous que par des tentatives isolées d'évangélisation qui eurent plus ou moins de succès pour attirer des individus, mais qui jamais n'entamèrent à fond ce peuple définitivement acquis au monophysisme. La terre chrétienne d'Abyssinie devint, elle aussi, et elle est restée, un pays de *missions*.

L'histoire a conservé le souvenir des travaux apostoliques entrepris par les Dominicains au ^{xiii}^e siècle, par les Jésuites aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e, par les Franciscains au ^{xviii}^e.

Les derniers franciscains furent lapidés sur la place publique de Gondar en 1752.

..

En 1837, deux savants français, MM. Antoine et Arnauld d'Abbadie, accompagnés d'un lazariste italien, M. Sapeto, missionnaire en Orient, pénétrèrent en Abyssinie. Ils y gagnèrent bientôt de profondes sympathies, et lorsque, quelque temps après, Antoine d'Abbadie retourna en Europe pour se munir des instruments nécessaires à ses observations, il se rendit à Rome et exposa les bonnes dispositions qui leur avaient été témoignées par le prince, le clergé et le peuple. Sur ses instances, le cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, décida l'envoi de plusieurs missionnaires et, d'accord avec le supérieur général des Lazaristes, deux prêtres de cette congrégation, MM. de Jacobis et Montuori, allèrent rejoindre leur confrère M. Sapeto qui s'était établi à Adoua (1839). M. de Jacobis avait été nommé supérieur de la nouvelle mission, et préfet apostolique. La préfecture comprenait la Haute-Éthiopie et toutes les régions limitrophes.

Nos trois missionnaires entreprirent avec courage l'évangélisation du champ immense qui était confié à leur zèle : M. Sapeto se rendit à Gondar, M. Montuori se dirigea vers Khar-toum, M. de Jacobis resta à Adoua. En 1845, M. de Jacobis avait déjà fondé :

1° Les centres d'Adoua, d'Entichio, d'Emcoullou ;

2° Le collège de Gouala ;

3° Quatre églises paroissiales dans l'Agamié.

En 1853, la mission comptait 5.000 catholiques.

M. de Jacobis évangélisa ce pays pendant plus de vingt ans, d'abord comme simple missionnaire, puis, à partir de 1848, comme vicaire apostolique. A cette époque, il fut sacré



Le prince impérial mort en 1888.

évêque par M^{sr} Massaia, vicaire apostolique des Galla. L'histoire du sacre rappelle les temps primitifs et vaut la peine d'être contée.

Il ne fut pas facile, tout d'abord, de faire accepter la dignité épiscopale par M. de Jacobis. Ses résistances durèrent des mois : la ruse, car il commença par taire l'arrivée des bulles, les larmes, les plus forts raisonnements que lui fournissait son humilité, tout lui servait. Enfin, au milieu d'un soulèvement du peuple qui se produisit à Massaouah, pris de remords d'avoir, par ses refus, prolongé le séjour de M^{sr} Massaia et par conséquent de l'avoir exposé à de graves dangers, il se soumit. Le sacre eut lieu dans une chambre qui donnait sur le bord de

la mer et d'où, en cas d'alarme, on pouvait facilement sortir et descendre sur des barques.

Un peu après minuit, raconte le consécrateur (1), ayant d'un



Types Irob-brocknaito (Alitienna).

côté les soldats qui gardaient tous les passages donnant sur notre maison, et de l'autre les Européens qui nous gardaient du côté de la mer, assisté seulement de deux prêtres indigènes, je

(1) *Vie de M^{sr} de Jacobiq.*, Rapport de M^{sr} MASSAIA, p. 292 et suiv., *passim*.

commençai la cérémonie qui se termina vers le lever du jour. M^{sr} de Jacobis fut sacré de nuit, comme on prend un voleur, dans une chaumière, avec la seule assistance de deux prêtres indigènes. Nous devions nous-mêmes remplir les fonctions de clercs et de servants, obligés quelquefois de quitter l'autel quand il manquait quelque chose, parce que les deux prêtres indigènes assistants, ne connaissant que le rite éthiopien, ne savaient pas le latin et ne pouvaient assister que comme des statues. Nous entendions les hurlements de la populace et les menaces de mort qui partaient de tous les points de la ville.



Addis Abeba.
Départ de M. Coulbeaux pour le Tigré.

J'ôtai la mitre de ma propre tête, pour en couronner sa tête nouvellement consacrée, mon propre anneau pour le mettre à son doigt, mon bâton pastoral pour inaugurer son nouveau pouvoir, et il en fut de même de la croix pastorale. La cérémonie terminée, il reprit ses vêtements pauvres et son genre de vie d'apôtre-pèlerin. M^{sr} de Jacobis fut évêque pendant près de douze ans, mais il ne vit jamais d'ornements pontificaux. »
« Bon, doux, mortifié, patient, il ne se distingue en rien du dernier de ses prêtres, disait un de ses visiteurs, mangeant comme eux, couchant comme eux, il va toujours nu-pieds, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon, une grossière chemise pour

s'envelopper et une petite coiffe de toile pour la tête. Son lit est une peau de vache... Cette vie simple, frugale et très dure pour un Européen qui a eu d'autres habitudes, lui a acquis l'estime générale. Il est regardé comme un saint (1). »

La mort de M^{re} de Jacobis fut vraiment digne d'une si belle vie. Au mois de juillet 1860, épuisé de fatigues et de privations, brûlé par la fièvre, il voulut quitter la côte où les chaleurs devenaient très pénibles pour lui et pour la plupart de ses moines abyssins, et revenir dans les montagnes. Il semit en route malgré son extrême fatigue avec tous ses moines et une dizaine de séminaristes. La petite caravane parvint deux jours après dans la vallée de Zarayé, une des plus chaudes et des plus redoutées de toute l'Abyssinie. La chaleur était intolérable. On respirait un air de feu, la terre brûlait sous les pieds, les chameaux eux-mêmes ne pouvaient rester en place. Arrivé dans la vallée d'Alghedien à onze heures du matin, M^{re} de Jacobis dut s'arrêter parce qu'il ne pouvait plus se tenir sur sa monture. Il s'assit sur une pierre et se reposa quelques instants; sentant sa fin prochaine, il se confessa une dernière fois, s'étendit sur le sol, fit placer une pierre sous sa tête et reçut l'Extrême-Onction, puis se releva encore, demanda pardon à tous des scandales qu'il avait donnés, les exhorta à la persévérance dans la foi catholique et parla de sa confiance en Marie Immaculée. Le pauvre moribond s'assit de nouveau sur la pierre et dit encore ces mots : « Priez beaucoup, mes enfants, car je vais mourir... Je meurs. » Il appuya sa tête contre un rocher, couvrit son visage avec le manteau des moines, le *natlah*, et s'endormit pieusement dans le Seigneur.

Ainsi mourut l'apôtre de l'Abyssinie contemporaine, à l'âge de 60 ans. « Si un jour, disait M. Vincent à sa communauté, on venait à trouver un missionnaire épuisé de fatigue et d'inanition, dépouillé de tout et couché au pied d'une haie et qu'on vint lui dire : Pauvre prêtre de la Mission, qui t'a réduit à cette extrémité ? quel bonheur, Messieurs, de pouvoir répondre : C'est la charité ! Oh que ce pauvre prêtre serait estimé devant Dieu et devant les anges ! » M. de Jacobis, qui toujours mena une vie exemplaire et qui durant vingt ans sup-

(1) Cf. Rapport de M. Poussou. *Vie de M^{re} de Jacobis*, p. 340.

porta les plus durs travaux et de cruelles persécutions, eut ce bonheur inestimable.

M^{re} Bel succéda à M^{re} de Jacobis. Il mourut bientôt après, épuisé de fatigue, à Alexandrie. M^{re} Touvier, qui le remplaça



Monseigneur de Jacobis.

après un certain intervalle, mourut le 4 août 1888, à peu près dans les mêmes circonstances que M^{re} de Jacobis. Enfin, M^{re} Crouzet, actuellement vicaire apostolique de Madagascar Sud, eut la douloureuse tâche de fermer la mission française expulsée de l'Ery-

thrée où se trouvaient les meilleurs postes, par les Italiens (1895).

Elle comptait à ce moment : 20 lazaristes, prêtres ou frères, 15 sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 30 prêtres indigènes, 15 sœurs indigènes, 30 paroisses, 30.000 catholiques ou néophytes. Les capucins italiens et des sœurs dites de Sainte-Anne, italiennes aussi, remplacèrent nos missionnaires et nos sœurs.

Cependant le vicariat confié aux Lazaristes n'était pas supprimé. La défaite d'Adoua ayant calmé momentanément les ambitions de l'Italie, les lazaristes français songèrent à occuper de nouveau les stations du Tigré. M. Coulbeaux, un des plus anciens missionnaires d'Abyssinie, reprit le chemin de l'Agamié et d'Alitiena; il dut contourner l'Erythrée et passer, avec la permission de Ménélik, par Addis-Abeba, la capitale de l'empire (1898).

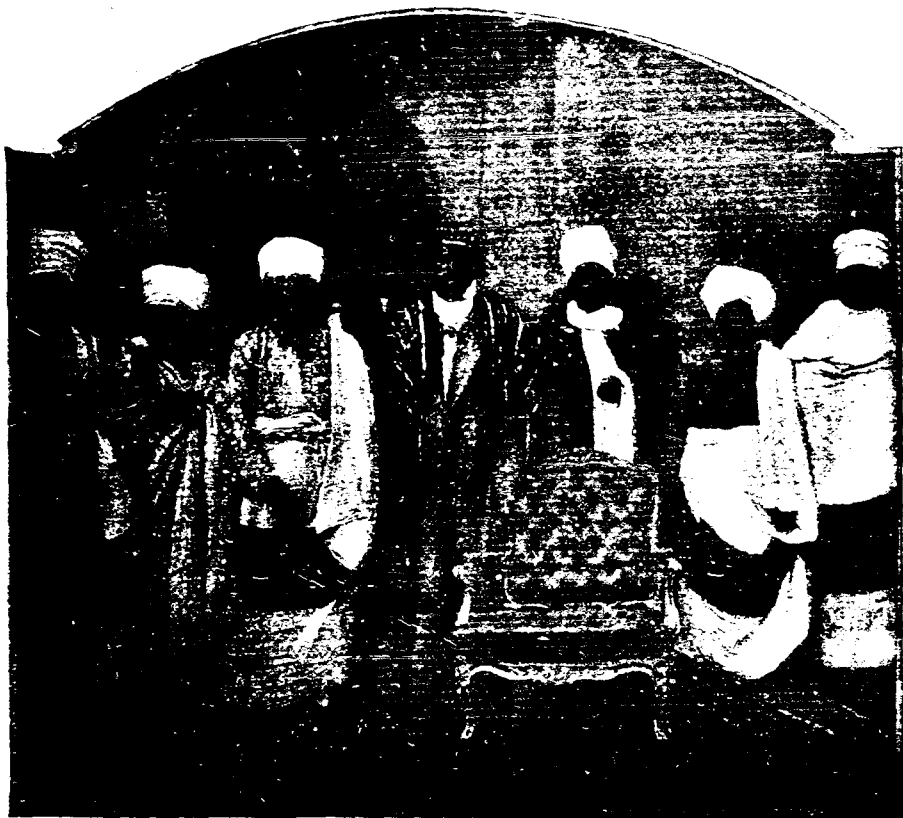
La mission se compose, à l'heure actuelle, de 4 missionnaires, 2 frères, 5 prêtres indigènes, 2 diacres, 2 religieux indigènes, 8 sœurs indigènes.

M. Coulbeaux, directeur de la mission il y a quelques jours à peine, songeait à porter ses efforts dans le Choa et dans l'Amhara, tout en maintenant les positions du Tigré. D'accord avec M. Lagarde, notre ministre plénipotentiaire auprès de Ménélik, on devait créer des écoles primaires, des orphelinats, des écoles professionnelles, des dispensaires, des hôpitaux et des léproseries. Tous ces projets, dont quelques-uns étaient déjà en voie d'exécution, sont bien compromis en ce moment, car les journaux nous annoncent que S. Em. le cardinal préfet de la Propagande vient de relever de ses fonctions M. Coulbeaux, actuellement à Rome. Cette grave décision marquerait une nouvelle phase dans l'histoire, déjà si tourmentée, de cette pauvre mission d'Abyssinie.

..

Ces quelques pages suffisent, croyons-nous, malgré leur imperfection et leur brièveté, pour faire connaître l'intérêt que mérite au point de vue religieux un pays dont le monde politique s'occupe depuis quelques années avec une attention de plus en plus vive. Nous souhaitons, en outre, qu'elles lui attirent

d'actives sympathies, nécessaires surtout dans les temps d'épreuves. Il semble bien, en effet, que l'ère des difficultés ne soit pas close et on ne peut prévoir comment l'avenir va les résoudre; car en Abyssinie comme en Chine, comme en bien d'autres endroits, les compétitions européennes qui sont déjà très sensibles deviendront de plus en plus violentes.



Clergé d'Adoua.

Les Italiens, battus à Adoua, ont repris leur marche en avant par la voie plus lente mais plus sûre de la diplomatie. On considère déjà que le Tigré est dans leur sphère d'influence et Ménélik lui-même n'est pas éloigné d'abandonner ce royaume turbulent, sans cesse en révolte.

L'Angleterre, qui poursuit toujours son projet gigantesque de réunir le Cap à Alexandrie, a dû renoncer à traverser les marais

du Bahr-el-Gazal. Il a fallu changer le tracé du chemin de fer et passer de la rive droite du Nil sur la rive gauche. Or sur ce tracé se trouve le plateau abyssin : il faut évidemment que cet obstacle disparaisse.

La France, par sa colonie d'Obock et de Djibouti, avoisine le Choa et elle vient d'obtenir que ses intérêts soient prépondérants dans l'exploitation d'un chemin de fer qui doit relier Addis-Abeba à Djibouti (1).

Tels sont les principaux compétiteurs. Leurs intentions ne paraissent pas douteuses. Les circonstances seules décideront du moment de leur entrée en scène, des exigences de chacun ainsi que des résultats. Et alors comme par le passé, comme à l'heure actuelle, la mission française subira le contre-coup des fluctuations politiques. C'est dire que la Providence réserve encore là-bas aux ouvriers évangéliques, pour longtemps peut-être, des épreuves et des sacrifices. — F. P.

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER DANS LE CANTON DE FRIBOURG

Dans un précédent article (2), nous avons donné quelques détails sur les écoles ménagères et sur les écoles de domestiques, récemment organisées en Suisse. Nous voudrions aujourd'hui en mettant encore à profit la belle et lumineuse étude de M^{me} H.-J. Brunhes (3), exposer comment le gouvernement catholique du canton de Fribourg a compris et établi l'enseignement de la science ménagère.

(1) Cf. Discours de M. Etienne sur notre politique coloniale prononcé à la Chambre des députés le 21 janvier et reproduit dans les *Questions Diplomatiques et Coloniales*, 1^{er} février 1902.

(2) Cf. *Petites Annales*, 15 janvier 1902, p. 48.

(3) *Circulaire du Musée social* de novembre 1901 (A. Rousseau, éditeur) : « Le développement et l'organisation de l'enseignement ménager en Suisse et particulièrement dans le canton de Fribourg. »

*
*
*

Au point de vue qui nous occupe, le canton de Fribourg est, en effet, dans une situation exceptionnelle et qui mérite de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'éducation féminine : non seulement l'enseignement ménager y est accessible aux jeunes filles et femmes de toutes conditions, mais il s'y présente — c'est là une innovation — avec les caractères d'enseignement *obligatoire* pour toutes les élèves qui fréquentent les écoles de l'État.

Sous l'inspiration de M. Georges Python qui, depuis une quinzaine d'années, a presque toujours été chargé du portefeuille de l'Instruction publique, le gouvernement fribourgeois désirait depuis longtemps faire une place importante à l'enseignement ménager dans l'éducation des filles à tous les degrés.

Mais, à la différence de ce que l'on a fait parfois en d'autres pays, nos voisins ne crurent pas qu'il suffisait de charger les programmes et d'y introduire purement et simplement les matières en question. Avant d'ordonner la réforme, ils voulurent s'assurer le personnel enseignant nécessaire à la réalisation de cette réforme. « M. Georges Python est parti de cette considération juste : que cet enseignement ne saurait être organisé sans qu'une femme spécialement formée au point de vue théorique et pratique en prit la direction. Une semblable directrice n'existait alors nulle part. On chargea une jeune institutrice sortant des écoles de Fribourg et ayant le brevet supérieur, M^{lle} Mouret, d'aller étudier la science ménagère dans les différents cours ou les différentes écoles de l'étranger, les frais de séjour et de scolarité devant être à la charge du gouvernement de Fribourg. Partie de Fribourg en décembre 1893, M^{lle} Mouret passa d'abord six mois à Paris où elle suivit les cours de MM. Driessens et Colombier, puis six mois à Londres dans la célèbre école normale ménagère, *National training School of Cookery*. L'année 1895 fut employée par elle à faire des stages dans les écoles professionnelles ménagères de Bruxelles et d'Anvers, de Berlin, Francfort, Wiesbaden et à l'école de cuisine de Cassel. »

En octobre 1895, M^{lle} Mouret revenait à Fribourg et l'on pouvait dès lors entreprendre l'œuvre de réforme.

On commença d'abord par introduire l'enseignement ménager à l'École secondaire de Fribourg d'où sortent la plupart des institutrices laïques du canton. M. le chanoine Quartenond, directeur de l'école, « s'employa, avec toute son activité expérimentée, à réaliser les intentions du gouvernement » et remania en conséquence le règlement et l'horaire, afin de faire une place à la nouvelle science féminine.

Dans ces quelques pages, nous ne pouvons malheureusement reproduire les documents vraiment suggestifs que contient l'étude si précise de M^{me} H.-J. Brunhes. Toutefois nous croyons devoir faire une exception pour le programme de l'enseignement ménager à l'École secondaire de Fribourg, tant il nous a paru heureusement conçu et distribué.

Le voici :

1^{re} année. — *Économie domestique et hygiène* (1 heure par semaine).

Les travaux de la maison. L'habitation : aération, éclairage et chauffage. Le vêtement : blanchissage, entretien.

2^e année. — *Économie domestique et hygiène* (1 heure par semaine).

Les aliments, les boissons : choix, valeur nutritive, préparation, traitement culinaire. Conservation des aliments ; principales falsifications. Provisions. L'eau : contaminations diverses ; moyens de la purifier.

3^e année. — *Économie domestique et hygiène* (1 heure par semaine).

L'exercice. Fonction de la peau. Propreté corporelle. Maladies contagieuses : voies de transmission, mesures de précautions. Hygiène de l'enfance. Soins à donner aux malades. Premiers secours en cas de maladie et d'accident. Jardinage, jardinet médicinal. L'hygiène à l'école.

Cuisine pratique (3 heures par semaine).

Entretien et propreté des ustensiles de cuisine. Démonstrations et leçons pratiques : soupes, légumes, viande, les œufs, le poisson. Diverses manières d'utiliser les restes. Fritures. Puddings et farineux. Boissons alimentaires. Pâtisserie simple. Confitures, conserves.

4^e et 5^e années. — *Cuisine pratique* (3 heures par semaine).

Démonstrations. Leçons pratiques. La base du programme est la même qu'au 3^e cours, mais le programme est plus étendu. La différence consiste surtout dans les matières employées et l'exécution des menus qui sont plus compliqués et raffinés.

Les cours ne comprennent jamais plus de huit à dix élèves. Des groupes de deux élèves sont chargés de la confection de chacun des plats du menu. Elles doivent travailler sans l'aide

de la maîtresse, mais peuvent naturellement lui demander des indications. Elles inscrivent les recettes et les prix de revient de chaque plat. Les élèves ne prennent pas leur repas au cours. Les plats sont vendus au prix coûtant à des personnes de la ville ou aux élèves auxquelles on fait l'escompte de 15 %; la vente des plats couvre à peu près la moitié des frais du cours.

Ces cours une fois organisés, on modifia le programme de l'examen (brevet supérieur) auquel se présentent les jeunes filles qui ont terminé leurs études secondaires régulières : on y introduisit toute une partie ménagère. « Or, dit M^{re} H.-J. Brunhes, il est bon de noter les conséquences spéciales de cette réforme du programme de l'examen. Le diplôme est un diplôme d'État : l'examen est subi devant une commission nommée par le Directeur cantonal de l'instruction publique et sous la surveillance d'une inspectrice désignée et envoyée par le gouvernement fédéral. Les jeunes filles qui ont suivi les cours de l'École secondaire de Fribourg ne sont pas les seules qui se présentent au brevet ; un certain nombre de jeunes filles ayant fait leurs études secondaires dans d'autres établissements secondaires libres de la ville ou du canton (couvents des Ursulines et de la Visitation, Institut normal, etc.), se présentent aussi au même examen et doivent par conséquent se soumettre aux exigences nouvelles du programme. De la sorte, le gouvernement a exercé son influence réformatrice au point de vue de l'enseignement ménager jusque dans les établissements secondaires libres; plusieurs de ces établissements d'ailleurs se sont prêtés spontanément à l'adoption des nouveaux programmes. Et c'est ainsi que, par la réforme du programme du brevet, le gouvernement a pu imprimer indirectement à tout l'enseignement secondaire du canton l'orientation plus pratique d'abord imposée à l'établissement secondaire de la ville de Fribourg. »

Cette réforme a eu pour premiers résultats d'assurer à toutes les institutions brevetées une formation ménagère générale : désormais les élèves de l'enseignement primaire, « dès leurs premières classes, auront des maîtresses qui, ayant appris par exemple ce qu'est l'hygiène et ce qu'est la cuisine hygiénique, les initieront progressivement aux saines idées pratiques qui

sont la base des connaissances ménagères. » Voilà qui, au point de vue social, n'est certes pas à dédaigner : les gouvernants catholiques de Fribourg ont, ce nous semble, utilement travaillé au bonheur du peuple — et je donnerais volontiers tous les discours de M. Jules Guesde pour l'adoption de cette simple petite réforme dans nos écoles de filles.

..

Mais il ne suffisait pas d'avoir introduit les éléments des connaissances ménagères dans le programme des premières classes de l'école primaire, il fallait encore assurer aux jeunes filles un enseignement ménager plus développé qui serait donné — *obligatoirement* — dans ce qu'on appelle les cours complémentaires (suivis par les élèves de 13 à 15 ans) et facultativement dans les institutions postsecondaires.

Pour cet enseignement, les notions de science ménagère données aux institutrices durant leur séjour à l'École secondaire de Fribourg ne devaient plus suffire. Il fallait donc former un personnel spécial et compétent.

Le gouvernement fribourgeois, fidèle à sa méthode, a voulu recruter des maîtresses avant d'avoir des élèves.

Afin de constituer ce personnel d'*institutrices ménagères*, on a eu recours à une organisation originale : on a institué un « cours normal rapide » donnant, en quatre mois, à des institutrices brevetées la formation complète qui doit en faire d'excellentes maîtresses.

Ce cours a fonctionné à Fribourg, pour la première fois, l'an passé, durant les vacances scolaires, du 1^{er} juillet au 30 octobre.

Nous empruntons textuellement à l'étude de M^{me} H.-J. Brunhes les détails qui suivent sur la façon, fort intéressante, dont les organisateurs ont compris l'institution nouvelle.

Les leçons ont été données tous les jours de 8 heures du matin à 6 heures du soir.

De 8 heures à 9 heures, leçons théoriques sur l'hygiène, l'économie domestique ou sur la méthodologie de la cuisine et de la coupe.

De 9 heures à midi, préparation du repas de midi. Les élèves étaient obligées de prendre leur repas au cours. Elles étaient

chargées à tour de rôle du service de la table et du nettoyage des ustensiles de cuisine (tous les ustensiles employés devaient être nettoyés et remis en place avant le repas de midi). Elles étaient initiées aussi aux travaux de boucherie : manière de dépécer un porc, de détailler une grosse pièce de viande, etc... Elles allaient à tour de rôle faire le marché.

De midi à 1 heure, repas. Les élèves étaient dispensées du lavage de la vaisselle et une récréation d'une heure leur était accordée.

De 2 heures à 6 heures, couture et lingerie, coupe et dessin géométrique, préparation au dessin des patrons.

Deux fois par semaine un cours théorique d'une heure était donné par un professeur d'agriculture sur le jardinage.

Une fois par quinzaine, une journée entière était consacrée à la lessive et au repassage, et une après-midi par quinzaine était employée à des travaux de jardinage dans une ferme de l'État à une heure de Fribourg.

En somme, le programme du cours normal correspondait exactement au programme déjà élaboré des « cours complémentaires » ; il était seulement plus complet dans la mesure où un professeur doit mieux savoir et savoir plus que ses élèves. Il comprenait donc l'hygiène, la cuisine, le blanchissage, le repassage, le jardinage, la couture, la lingerie, la coupe élémentaire, les soins à donner aux malades et aux enfants, etc., et en outre les méthodes d'enseignement des différentes branches de l'enseignement ménager. Quand les institutrices eurent étudié toutes les branches du programme, elles durent en effet apprendre à les enseigner. Tout le dernier mois fut consacré à des exercices de méthodologie et de pédagogie pratique. Chaque élève, à tour de rôle, donna, sous la surveillance des maîtresses et devant ses compagnes, des cours de cuisine et de coupe.

A la fin du cours, une vingtaine d'élèves aspirantes au diplôme d'institutrice ménagère ont subi les examens théoriques et pratiques.

M^{me} H.-J. Brunhes rapporte, en détail, les sujets qui ont été proposés aux candidates et elle conclut en ces termes : « Il serait téméraire de formuler, d'après cette expérience unique et

si récente, un jugement définitif. Mais tous ceux qui ont suivi les examens et qui ont vu de près toutes les copies ont eu du moins le moyen d'appuyer sur ces premiers résultats une opinion sérieuse. Quatre mois d'un travail aussi méthodiquement organisé paraissent tout à fait suffire pour les institutrices intelligentes, instruites, bien douées au point de vue du savoir-faire pratique et ayant déjà l'habitude de l'enseignement. Les premières institutrices reçues ont passé, somme toute, un examen très brillant. Mais c'étaient, nous le répétons, des institutrices déjà exercées (notamment *quelques religieuses enseignant dans des écoles communales depuis plusieurs années*). Pour quelques autres, — soit plus jeunes, soit n'ayant pas encore débuté dans l'enseignement, soit moins solidement instruites, soit enfin un peu plus malhabiles de leurs mains, — cette période de quatre mois serait avec profit allongé d'un mois ou deux. Il n'en reste pas moins vrai, remarque M^{me} H.-J. Brunhes, que le principe du cours normal rapide est excellent : ce régime un peu forcé offre le bénéfice d'un véritable entraînement ; le surmenage est moins à craindre pour un enseignement de cet ordre, qui est aussi pratique que théorique ; et quand il s'agit surtout d'un dressage pratique, qui peut se résumer aisément en cette expression courante : « se former la main » — c'est par exemple le cas pour la cuisine et pour la coupe — la répétition quotidienne des exercices présente des avantages. »

Les institutrices qui ont passé ces examens ont pris, cet hiver, la direction des « cours complémentaires ménagers (1) », qui devront *obligatoirement* être suivis par toutes les jeunes filles de 13 à 15 ans, même par celles qui, à cause de leurs bonnes notes et de diverses raisons de famille, ont obtenu d'être dispensées des deux dernières années de l'école primaire.

Le gouvernement catholique du canton de Fribourg fait là un essai des plus intéressants et, après M^{me} H.-J. Brunhes, nous tenons à louer cette œuvre féconde. Entre autres bienfaits sociaux, ces institutions contribueront, nous en sommes certain, à diminuer l'alcoolisme : en rendant attrayant pour

(1) On trouvera dans l'étude de M^{me} H.-J. Brunhes le programme détaillé de ces cours complémentaires ménagers.

le mari et pour le père le foyer familial, on travaille efficacement à affaiblir l'attraction du cabaret.

L'insuffisance numérique du personnel enseignant empêche encore d'établir cet enseignement obligatoire dans toutes les communes du canton de Fribourg. En attendant que les règlements puissent avoir leur plein effet, et aussi pour aider à la formation ménagère des femmes adultes, on a eu l'heureuse idée d'organiser à la campagne des cours temporaires ou *écoles volantes*.

Il y a là une institution curieuse sur laquelle nous appelons l'attention et qui, peut-être avec certaines modifications, pourrait être essayée en France. Sur ce point encore, nous emprunterons les renseignements à la suggestive étude de M^{me} H.-J. Brunhes.

Ces cours ont été organisés depuis 1898 par des Sociétés d'agriculture soucieuses de faire profiter les filles de la campagne de l'enseignement ménager. L'État de Fribourg fournit la maîtresse et la Société d'agriculture doit se charger du traitement de celle-ci (10 francs par journée d'enseignement), de son entretien, de ses frais de déplacement. En outre, un local (cuisine et salle à manger) et les ustensiles nécessaires doivent être préparés et disposés d'avance. Mais les frais d'installation sont peu onéreux, le local et les ustensiles de cuisine étant généralement prêtés par des particuliers.

Les cours n'ont jamais lieu en été, à cause des travaux des champs. On choisit plutôt les mois d'hiver et les vingt leçons qui composent le cours sont données selon les préférences des élèves, soit pendant vingt jours consécutifs, soit deux ou trois fois par semaine. Elles commencent à 8 heures du matin et se continuent, avec de courts intervalles de repos, jusqu'à 6 heures du soir.

Le nombre des élèves est fixé à 20. Elles sont partagées en deux groupes de 10. Un roulement est établi entre ces deux groupes : l'un prépare le matin le repas de midi ; l'autre, dans l'après-midi, le repas du soir. Pendant que les unes travaillent.

à la cuisine, les dix autres *sont occupées à recopier des leçons théoriques sur des cahiers qu'elles conserveront*. C'est en effet une maîtresse unique qui est chargée de la direction de cette école volante et elle ne peut pas être à la fois à la cuisine et à la salle à manger (qui sert de salle d'étude). Aussi a-t-on recours à ce procédé ingénieux des copies pour tout l'enseignement théorique; cet enseignement se trouve consigné en trois cahiers dont chacune des élèves doit prendre une copie entière dans l'espace de vingt jours de cours.

Le cahier n° 1 est divisé en deux chapitres : dans l'un sont développés en termes simples et clairs les principes d'une alimentation rationnelle : valeur des aliments, règles pour la composition d'un repas économique et substantiel ; dans l'autre, des conseils très pratiques sont donnés sur l'hygiène, l'alimentation des nouveau-nés et des enfants en bas âge.

Le cahier n° 2 contient l'indication de la préparation des menus exécutés pendant le cours. La maîtresse s'attache à composer des menus faciles à exécuter à la campagne, à donner une grande place aux préparations au lait, aux œufs, au fromage, aux légumes, à tirer parti des ressources naturelles du pays.

Le cahier n° 3 est un cahier de comptabilité. Le prix de revient de toutes les matières qui composent les plats de chaque jour s'y trouve inscrit.

Il va sans dire que la maîtresse donne pour l'exécution de ces copies une foule d'indications orales et qu'elle y ajoute beaucoup de compléments sous la forme d'explications ou de récapitulations, mais il faut bien noter ce fait intéressant : la substance de l'enseignement théorique est semée, pour ainsi dire, dans les campagnes, sous cette forme de copies des trois cahiers ; et, après expérience faite, on paraît se féliciter des résultats, car les jeunes filles de la campagne sont plus capables de profiter d'un enseignement écrit ainsi condensé que de prendre des notes au cours de leçons orales.

Il nous semble — et ce sera notre conclusion essentiellement pratique — qu'il y a là quelque chose que l'on pourrait tenter chez nous. Sans doute, dans nombre d'écoles libres et de patronages catholiques de jeunes filles, on s'occupe plus ou moins des

questions ménagères. Mais ces connaissances devraient être plus répandues qu'elles ne le sont : je suis certain que, pour cette diffusion, les maitresses chrétiennes trouveraient un appui efficace auprès de MM. les Curés et aussi, surtout au point de vue financier, auprès des syndicats agricoles qui auraient tout intérêt à faire instruire sur ces matières les filles et les femmes de leurs adhérents.

MAX TURMANN.

SŒUR MATHURINE GUÉRIN (1)

II

SON ENTRÉE DANS LA COMPAGNIE, SON TEMPS DE SÉMINAIRE, ET LES
ENDROITS OÙ ELLE A DEMEURÉ.

Il est assez facile de déterminer le temps auquel on doit se donner à Dieu dans les Maisons religieuses ou Communautés; quelques-uns prétendent qu'il est fort avantageux d'attendre un âge tout à fait mûr, afin de bien connaître ce que l'on fait, et d'avoir moyen de mieux revenir des vains amusements du siècle : cependant personne ne doute que l'enfance et la tendre jeunesse n'y soient encore plus propres, parce qu'elles fournissent de très grands avantages pour la vie religieuse ou de communauté, à cause de l'innocence et de la docilité qui en sont comme inséparables.

Notre vénérable Sœur Mathurine était en cette belle disposition, âgée seulement de dix-sept ans, lorsqu'elle quitta son pays et ses parents pour lesquels elle n'avait pas moins de tendresse qu'ils en avaient pour elle. L'amour de Dieu dont elle était remplie et le désir qu'elle avait d'être à lui sans réserve, étouffaient chez elle les sentiments de la nature, et la détachèrent généreusement de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde pour s'unir

(1) Voir le numéro du 15 janvier 1902.

étroitement à Notre-Seigneur, et se venir joindre à notre Communauté; elle y entra le douzième de septembre de l'année 1648. Sitôt qu'elle fut arrivée dans ce lieu qu'elle désirait avec tant d'empressement, elle se jeta aux pieds de M. Vincent et de M^{lle} Legras les priant de la recevoir au nombre de leurs Filles, ce qu'ils firent en effet comme des pères et mères fort charitables.

Quelques jours après son arrivée, ils lui firent faire la Retraite, où elle renouvela sa constante résolution d'être tout à Dieu, et d'obéir toute sa vie très ponctuellement à tout ce que les Supérieurs lui ordonneraient de sa part. Elle ne fut pas plus tôt entrée au Séminaire (1) qu'elle s'y appliqua avec tout le soin possible à en bien prendre et conserver l'esprit.

Nous avons cette consolation que, quoique nous traitions en ce chapitre d'un temps fort reculé du nôtre, nous n'y disons cependant rien qui ne soit véritable et rapporté par nos Sœurs ses contemporaines. Les vertus qui reluisaient le plus en elle étaient sa piété, son humilité, son exactitude, sa douceur inaltérable et sa rare et angélique modestie, avec un religieux silence : elle parlait peu et toujours à propos. Elle sut tout d'abord allier si bien la mortification intérieure et extérieure avec l'raison mentale, qu'elle devint en peu de temps maîtresse de ses passions, et purifia si bien son cœur de tout amour-propre, qu'il fut pur, généreux et constant, ce qui a été le principe d'une infinité de biens qu'elle a faits dans la suite de sa vie, tant au dedans qu'au dehors de la Compagnie. On lui donna l'habit le 24 décembre 1648. Elle fit au bout de cinq ans ses premiers vœux, usités parmi nous; elle eut le bonheur de voir longtemps M. Vincent et M^{lle} Legras, et nos premières Sœurs, dont les exemples et pieux discours lui donnèrent, avec la grâce de Dieu, tant d'estime et d'amour pour sa vocation, qu'elle se proposa fortement d'en remplir très parfaitement tous les devoirs : ce qu'elle fit aussi, embrassant d'abord, mais tout de bon et de tout son cœur, la vertu et la pratique de nos saintes Règles, aussi bien que l'attention aux plus petites choses et l'exactitude à toutes les pratiques de vertu et de piété qui sont plus particulièrement en usage dans le Séminaire, ce qu'elle a toujours conti-

(1) Noviciat.

nué de faire avec la même ferveur dans les emplois qu'elle a eus, et dans toutes les maisons où elle a demeuré, quelques oppositions et difficultés qu'elle y ait rencontrées, s'attachant si fortement à Dieu et à son cher état, que rien ne fut jamais capable de ralentir son zèle. Bientôt après son arrivée, ses compagnes s'en retournèrent à leur pays; cela ne la dégoûta nullement; au contraire, elle redoubla sa ferveur pour s'acquitter toujours de mieux en mieux de son devoir. Il se trouva encore bientôt après une Sœur qui avait un si mauvais esprit et de pernicious conseils, qu'elle fit tous ses efforts pour la dégoûter de son état, lui en disant des choses étranges; entre autres qu'on lui ferait souffrir des choses inouïes, et qu'après en avoir tiré de bons services et avoir épuisé ses forces, on la renverrait chez elle. Ces discours eussent sans doute ébranlé une âme moins constante que la sienne; mais elle, sans s'émouvoir de tout cela, s'en alla trouver M^{lle} Legras, lui raconta doucement ce qui s'était passé, ajoutant d'une manière simple et humble que si elle ne la trouvait pas bonne pour la Compagnie, elle eût la charité de la congédier, plus tôt que plus tard, afin qu'elle pût trouver où se placer en quelque autre endroit au service du bon Dieu.

M^{lle} Legras, notre très honorée Mère, la pria de lui nommer la Sœur qui lui avait tenu de tels propos, mais ne sachant plus son nom, elle la lui dépeignit seulement. Mademoiselle dit à notre sœur Mathurine : Allez, ma Fille, n'ajoutez point foi à tous ces mauvais discours, celle qui vous les a tenus est bien mal intentionnée, elle n'a point certainement l'esprit de Notre-Seigneur; continuez à bien faire votre devoir, et vous persévérerez, Dieu aidant, dans notre Communauté, et y serez bien contente si vous cherchez la gloire de Dieu et votre salut. Sachez, ma chère Fille, que l'on ne renvoie point celles qui ont bonne volonté comme vous. Notre chère Sœur, dont l'esprit était docile et très soumis, demeura en paix sans s'arrêter jamais plus à aucune pensée de découragement; elle ne s'embarrassait de rien que de suivre ponctuellement et docilement les ordres ou avis qu'on lui donnait. Après qu'elle eut pris l'habit de la Communauté, on l'envoya servir les pauvres malades de la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, mais elle y tomba presque aussitôt malade, ce qui obligea

nos Supérieurs de l'en retirer. Après sa guérison, elle fut envoyée à Liancourt, où Dieu l'éprouva par les contradictions et les humiliations comme l'or dans la fournaise. En effet, elle fut très rigoureusement exercée par la Sœur servante sous la conduite de laquelle elle se trouva. C'était une Fille remplie de l'esprit du monde, et n'ayant point celui de son état, qui, après avoir beaucoup fait souffrir la Compagnie, en sortit finalement. Cette Fille voulait obliger notre Sœur à faire quantité de choses directement opposées à notre sainte vocation, comme d'aller manger chez les externes, se trouver aux assemblées, et autres choses semblables contraires à nos saintes Règles et à la modestie de notre Institut. Notre sœur Mathurine, quoique fort jeune pour lors, avait tout le discernement qu'il lui fallait pour savoir qu'elle n'était pas obligée de lui obéir en choses semblables; et inspirée et fortifiée de l'esprit de Notre-Seigneur, elle lui résistait fortement, étant toujours d'ailleurs soumise à ses volontés; et bien loin de se relâcher par ses mauvais exemples, ils lui servaient au contraire à la faire pratiquer la vertu, tantôt d'humilité, tantôt de charité, tantôt de mortification, de vigilance et d'attention sur soi-même pour se tenir sur ses gardes, et ne s'attacher qu'à Dieu et à son devoir. En cela semblable aux abeilles qui amassent du miel sur les plus amères plantes, ce lui fut un nouveau motif de se méfier d'elle-même et de se confier uniquement en Dieu. Sa Sœur servante s'attira la raillerie de plusieurs par ses manières trop libres avec les externes, et elle donna à certains esprits mal bâtis et animés contre elle occasion de la calomnier injustement en son honneur : je dis injustement, car, quoiqu'elle fût fort irrégulière, il n'est pas vrai de dire que jamais elle en fût venue à cette extrémité de donner sujet d'aucune atteinte en cette matière; on ne laissa pas néanmoins de l'accuser sur l'honneur, et le vice qu'on lui imputa faussement rejaillit sur ses compagnes, et premièrement sur notre sœur Mathurine qui en était l'aînée, l'autre étant la plus jeune.

Les moyens dont Dieu se sert quelquefois pour purifier les âmes sont bien amers, car peut-il y avoir quelque chose de plus sensible à une âme pure et chaste que de se voir taxée à cet

égard. Nos dites trois Sœurs étaient regardées à Liancourt comme des filles de mauvaise vie, on les montrait au doigt avant même qu'elles s'en aperçussent; ce qu'elles commencèrent de faire le jour de la fête de saint Joseph, allant à confesse, à l'ordinaire. Le confesseur prévenu à leur désavantage sur le crime prétendu, sans cependant s'en expliquer ouvertement avec elles, commençant par notre Sœur, lui dit au tribunal : Allez, vous êtes une fourbe, vous venez vous accuser de petites fautes, et vous recelez les énormes péchés que vous commettez; cherchez un autre confesseur, car pour moi, je n'ai pas d'absolution à vous donner, ni à vos deux autres Sœurs, auxquelles il parla de la même sorte, selon toute apparence.

Elles se retirèrent toutes trois humblement et restèrent en cette situation l'espace de quatre mois, privées de la réception des Saints-Sacrements, ne satisfaisant pas même à leur devoir pascal. Enfin notre sœur Mathurine, ne sachant le pourquoi d'une telle conjecture, donna avis à M. Vincent de ce qui se passait; il jugea à propos qu'elles restassent en cet endroit jusqu'à ce que Dieu, par sa bonté ordinaire, eût dissipé une si noire calomnie, en les exhortant à en faire un saint usage.

M^{lle} Legras, notre très honorée Mère, alla ensuite trouver M^{me} de Liancourt à Paris, pour la prier d'avoir la bonté de remédier à ce mal, quand elle serait à Liancourt, ce qu'elle ne manqua pas de faire dès qu'elle y fut arrivée. Premièrement, elle s'informa de M. le Curé des raisons pour lesquelles il traitait ainsi les Filles de la Charité établies en sa paroisse, refusant même au temps pascal de les admettre aux sacrements divins, ce qui était notoire à tout le monde du pays. Il lui dit qu'elles étaient très mal notées, que deux jeunes garçons, qu'il lui nomma, lui avaient hautement soutenu devant la Communauté des Prêtres, qu'ils avaient vu entrer deux hommes en leur hôpital en plein minuit, et même pendant la grand'messe et vêpres, fêtes et dimanches, citant tant de particularités qu'il était presque impossible de ne pas les croire.

M^{me} la duchesse de Liancourt envoya chercher notre sœur Mathurine, et elle lui dit ouvertement le crime qu'on lui imposait, aussi bien qu'aux deux autres, ce qu'elles n'avaient pu

jusqu'alors découvrir. Notre dite Sœur, sans s'émonvoir du tout d'une telle calomnie, qu'elle supporta, au contraire, avec une douceur et une patience capables d'édifier cette bonne duchesse, lui répondit : Madame, je mets toute ma confiance en Dieu et j'espère de lui seul toute ma justification, c'est plus son affaire que la mienne, et ma cause est la sienne.

M^{me} de Liancourt étant inspirée sur-le-champ, pour savoir le fond de la calomnie, de faire ce que fit Daniel, en faveur de la chaste Suzanne, c'est-à-dire d'interroger séparément et ensuite ensemble les deux garçons qui en étaient les auteurs, elle pria M. le Curé de se placer à point dans une chambre prochaine, d'où il pût les entendre répondre aux interrogations : or, comme l'injustice était de leur côté, ils se coupaient à toutes paroles et se contredisaient de cette sorte, qu'ils se seraient fait faire leur procès. Ils se trouvèrent si déconcertés qu'ils furent obligés d'avouer ingénument leurs mensonges et malicieuses calomnies ; ce qu'ayant entendu, M. le Curé resta confus d'avoir ajouté foi à tous ces faux rapports et d'avoir si indignement traité nos chères Sœurs.

M^{me} la duchesse de Liancourt était si fâchée contre ces calomniateurs, qu'elle les eût fait punir publiquement, si notre sœur Mathurine n'eût encore après cela demandé grâce pour eux, ne voulant pas même les connaître, étant si morte à elle-même qu'elle se refusa courageusement cette satisfaction.

M. Vincent, notre très honoré Père, fut fort édifié de sa rare prudence dans un âge si peu avancé, et de la conduite qu'elle avait gardée avec sa Sœur servante ; il la blâma seulement d'avoir soutenu tant et de si rudes épreuves et combats, sans lui en avoir donné avis plus tôt. Il la désigna dès lors à M^{le} Legras pour secrétaire ; il la chargea en outre de l'économie de la maison, du soin de fournir les besoins à nos Sœurs, et de l'éducation des jeunes filles du Séminaire, offices desquels on remarqua qu'elle s'acquittait parfaitement bien, de paroles et d'exemples, ainsi que plusieurs de nos chères Sœurs qui étaient de son temps, et celles qui furent confiées à sa conduite dans leur Séminaire l'ont rapporté à la Conférence faite sur ses vertus.

(A. suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Recueil de chants français et latins. Caritas. Première série :
Cantique à saint Joseph. — Pauperes Sion. Cantate pour les
vœux. — Net 2 fr. 50. René Haton, 35, rue Bonaparte, Paris.

Bossuet et les extraits de ses œuvres diverses, par M. Fortunat
STROWSKI, ancien élève de l'École normale supérieure, doc-
teur ès lettres. Un vol. in-12 : 2 fr. 80.

L'Église et les origines de la Renaissance, par M. Jean GUIRAUD,
ancien membre de l'École française de Rome, professeur à la
faculté des lettres de l'Université de Besançon. Un vol. in-12.
Prix : 3 fr. 50. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90,
Paris.

La bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique vient
de s'enrichir d'un cinquième volume, qui forme une suite naturelle
au *Grand Schisme* paru l'an dernier. M. Guiraud expose l'accueil fait
par les papes à la renaissance humaniste et artiste, depuis le moment
où cette renaissance sort péniblement de la culture médiévale,
représentée par Giotli et par Dante.

Par sa haute valeur scientifique comme par ses croyances,
M. Guiraud est tout à fait à même de comprendre, de bien juger et
de nous faire connaître le rôle de l'Eglise dans une des périodes
les plus complexes de son histoire.

Mois de la Sainte Enfance, par M^{re} LE TOURNEUR, disposé sous
forme de lectures pieuses par P. Goedert, E. M. Gracieux vo-
lume in-32 (xvi-384 p.); broché, 1 fr. P. Lethielleux, éditeur,
10, rue Cassette, Paris-6^e.

Cet ouvrage de piété sur l'enfance de Jésus n'est pas nouveau,
mais il a le rare mérite d'offrir une doctrine solide, des sentiments
vrais et des résolutions pratiques. Il contient 31 lectures, qu'on lit
avec agrément et profit.

Sainte Elisabeth de Hongrie, par E. HORN, lauréat de l'Académie
française. In-12, Perrin, Paris.

Le nom de sainte Elisabeth évoque celui de Montalembert qui l'a

si bien fait connaître du public français. M. Horn a pensé qu'on pouvait, après l'illustre, écrivain reprendre cette belle vie et la présenter sans doute avec moins de poésie et de grâce, mais avec des détails historiques plus précis et plus abondants.

Les Raisons actuelles de croire. — Discours prononcé à Lille, le 18 novembre 1900, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE, avec préface et notes. Bloud, Paris. — Collection *Science et Religion*.

La Vocation et la Vie d'un Curé de Village, par M^{re} BLAMPIGNON, protonotaire apostolique, professeur honoraire à la Sorbonne. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris. In-32 de 90 pages. Prix : 0 fr. 75.

Sainte Thérèse, par M. Henri JOLY, ancien professeur à la Sorbonne et au Collège de France. Un vol. in-12 de 244 pages de la collection « Les Saints ». Prix : 2 fr. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

La publication d'une vie de sainte Thérèse par le directeur si connu de la collection « Les Saints » ne peut manquer d'exciter un vif intérêt.

On avait des vies de sainte Thérèse en deux volumes qui avaient eu un légitime succès. Mais le public attendait encore un autre travail plus condensé, plus à la portée de tout le monde, où le portrait de la grande carmélite fût retracé d'une façon saillante, lumineuse, colorée. Cette lacune est enfin comblée; elle ne pouvait l'être mieux que par l'auteur de la *Psychologie des saints* et de *Saint Ignace de Loyola*, dont le succès considérable a couronné tant de services rendus à la science, aux œuvres sociales et à la défense de la vérité.

L'Apostolat intellectuel de Mgr d'Hulst. Discours prononcé par le R. P. BAUDRILLART. Poussielgue, Paris. 1 fr.

A propos de la loi sur les Associations. Trois brochures par M. le vicomte de PELLEPORT-BURETE.

- 1^{re} L'organisation de l'action catholique.
 - 2^{re} Nécessité de fonder des comités catholiques.
 - 3^{re} De l'application du titre premier de la loi sur les Associations aux comités catholiques diocésains.
- Paris, Lecoffre. — Bordeaux, Feret.

Le Gérant : A. MARTIAL.

POMMADE FONTAINE

La rose : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 15 en timbres-poste

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pommade Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

LIN-TARIN

Grains spécialement préparés pour combattre avec succès : Constipations, Échauffements, Maladies du Foie et de la Vessie.

La Boîte : 1 fr. 30 (Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique).

Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier)

TARIN, Pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dartres, Eczèmes, Démangeaisons, Rougeurs de la Face, Chute des Cheveux.

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

DIVUS THOMAS

REVUE PHILOSOPHICO-THÉOLOGIQUE

PARAISANT TOUTS LES DEUX MOIS

Abonnements :

| | |
|---------------|-----------|
| Italie..... | 10 francs |
| Etranger..... | 12 — |

PLACENTIA (Italie)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Murs, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Luminieuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48, Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

St VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|--|-------|
| Informations : Anniversaires. — Costume des Filles de la Charité. — Séminaire St-Vincent de Paul. — Grand Séminaire de Châlons. — Nécrologie : M. l'Abbé Léonce Couture..... | 65 |
| Louise de Marillac et les Filles de la Charité, par F. P..... | 70 |
| Mission de Macédoine..... | 80 |
| Sœur Mathurine Guérin..... | 88 |
| Bibliographie..... | 95 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Cherche-Midi

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à **M. F. PORTAL**,
prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 MARS :

Développement doctrinal et histoire des dogmes,

par **M. l'Abbé H. HEMMER**.

Notes sociales, par **MAX TURMANN**.

Mémoire pour servir au projet des grands séminaires

Bibliographie.

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon
François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle,
papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette,
héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir,
comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de
Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des
Filles de la Charité.

Les « **PETITES ANNALES** » publient régulièrement des
comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent
sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs
des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois
à **M. PORTAL**, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
rue du Cherche-Midi, 88

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations, p. 65. — Louise de Marillac et les Filles de la Charité, par F. P., p. 70.
— Mission de Macédoine, p. 80. — Sœur Mathurine Guérin, p. 88. — Bibliographie, p. 93.

INFORMATIONS

Anniversaires. — 12 mars 1874, mort de M. Etienne, supérieur général de la congrégation de la Mission et des Filles de la Charité. Jean-Baptiste ETIENNE naquit le 10 août 1801 à Longeville près Metz. Il entra dans la Compagnie le 29 septembre 1820 et fut élu supérieur général le 4 août 1843. Ses restes reposent dans le chœur de la chapelle de la Maison-Mère auprès des reliques de saint Vincent de Paul. M. Etienne réorganisa les œuvres de saint Vincent et en particulier les Prêtres de la Mission, les Filles de la Charité et les Dames de la Charité qui prirent durant son généralat un très grand développement.

— 15 mars 1660, mort de Louise de Marillac, la pieuse fondatrice des Filles de la Charité.

— 25 mars 1634, Louise de Marillac se consacrait par vœu à la formation des premières Filles de la Charité.

— 25 mars 1642, quatre Filles de la Charité furent autorisées à prononcer des vœux pour un an.

Chaque année, toutes les Filles de la Charité sont libres ce jour-là de tout engagement. Elles peuvent reprendre la vie du monde ou émettre de nouveau des vœux pour un an.

Costume des Filles de la Charité. — Les Filles de la Charité portèrent d'abord simplement le costume et la coiffure des paysannes des environs de Paris. « Vous, pauvres filles de couvre-chefs », disait saint Vincent en 1640. Vers 1641, il s'établit une certaine uniformité. Louise de Marillac écrivait à M. l'abbé de Vaux, à Angers : « Monsieur, depuis ma dernière lettre écrite, je me suis souvenue vous supplier très humblement de prendre la peine de parler à ces bonnes filles du changement d'habit. Nous avons une damoiselle de très bon lieu et des mieux ajustées qui n'en a fait nulle difficulté

il semble que cet exemple soit un témoignage manifeste de la nécessité de cette uniformité (1). »

Mais le type du costume restait le même et on gardait « de pauvres habits et viles coiffures (2) ». Il est question de la cornette pour la première fois dans une lettre de M^{lle} Le Gras à M. Portail datée du 13 août 1644 : « Je n'oserais rien vous dire sur cette proposition du petit voile sinon que je crois que M. Vincent l'apprehende grandement, et avec raison, quoique plusieurs fois je lui aie fait la proposition, *non pas d'un voile, cela est tout à fait à craindre*, mais de quelque chose qui pût un peu cacher le visage du froid et du grand chaud, et pour cela nous a permis que les sœurs nouvellement coiffées portassent une cornette de toile blanche sur leur tête dans ces besoins ; mais pour du noir, oh ! Monsieur, cela ne me paraît point faisable (3). » On constate ici, à propos du costume, une nouvelle preuve de la crainte de saint Vincent que les Filles de Charité ne fussent regardées comme des religieuses, tandis qu'elles ne devaient être que de bonnes filles de paroisse.

La cornette prit sa forme actuelle lorsque par l'usage de l'empois on put relever les deux ailes tombantes. D'après la galerie des supérieures générales, elle a dû s'introduire vers 1750.

Dès les commencements le costume fut de couleur grise. Le peuple de Paris en avait même pris l'habitude de ne désigner les sœurs que sous le nom de « Sœurs grises ».

Institut catholique. — Le 7 mars, une séance solennelle a eu lieu à l'Institut catholique en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, patron des Études ecclésiastiques. Elle était présidée par M^{sr} Meunier, évêque d'Évreux.

M. Ponsard, de l'Oratoire, a soutenu une thèse sur le « Souverain bien ». Elle a été attaquée par M. l'abbé Clamer, du diocèse de Nancy.

M. l'abbé Amann, du diocèse de Nancy, a lu ensuite une étude sur « l'instinct » des animaux. Elle a été attaquée par M. l'abbé Habert, du diocèse de Saint-Dié.

Sa Grandeur M^{sr} Meunier a prononcé un remarquable discours sur le mouvement théologique actuel.

Séminaire Saint-Vincent de Paul. — Le mercredi 19 février M. l'abbé Fénelon a soutenu une thèse de doctorat en droit devant la Faculté de droit de l'Université de Paris. Il a été reçu *avec éloges*.

M. Fénelon a pris pour sujet : *Les Fondations et les établissements ecclésiastiques ; historique, principes, application*. Les examinateurs ont

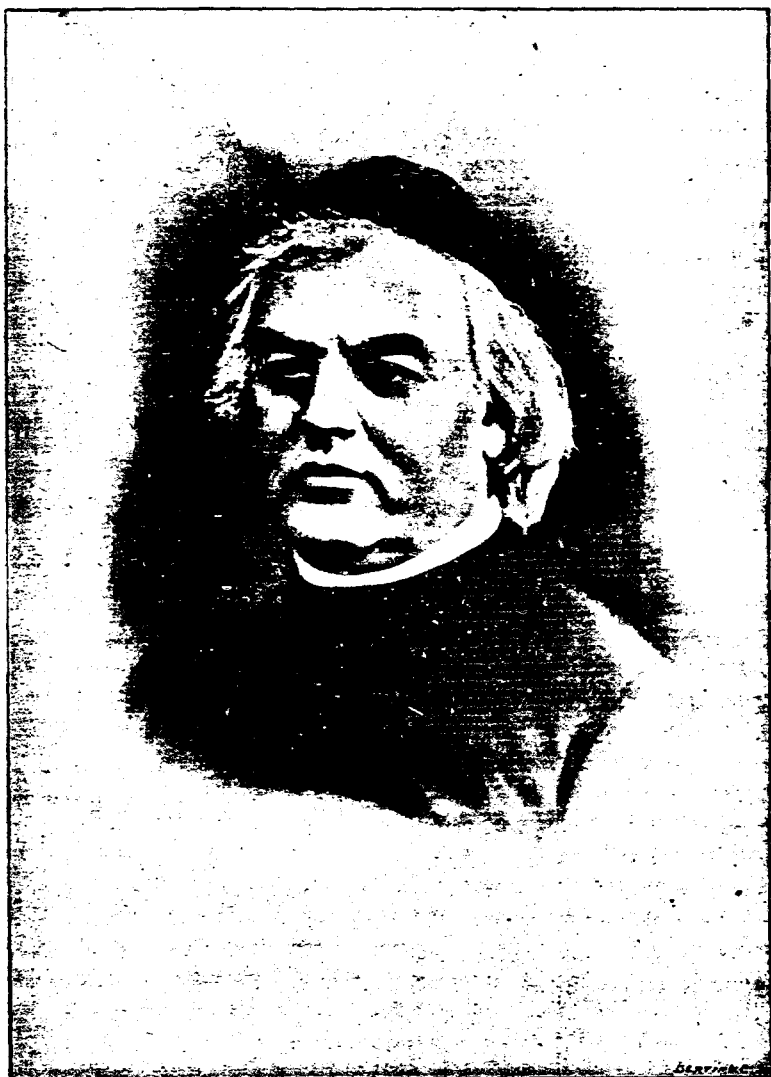
(1) T. III, p. 42.

(2) Lettre aux sœurs d'Angers, année 1644, p. 88.

(3) *Loc cit.*, p. 165.

loué très sincèrement le travail qui leur était présenté. Ils ont constaté aussi que le candidat avait fait preuve d'un véritable esprit juridique.

La soutenance a été excellente.



M. Étienne, supérieur général de la Congrégation de la Mission
et des Filles de la Charité, 1843-1874.

Grand Séminaire de Châlons. — Le 25 février, la veille de son voyage *ad limina*, M^{sr} l'évêque de Châlons a voulu offrir, pour la pre-

mière fois, le saint sacrifice de la Messe dans la chapelle du nouveau grand séminaire.

La fête a gardé un caractère de stricte intimité. Elle n'en a pas moins impressionné très vivement ceux qui y ont pris part. M^r l'Évêque a prononcé une allocution très paternelle, très épiscopale dont la *Semaine religieuse* nous apporte quelques échos : « Je vous livre un monument qui est beau et bien ordonné : dans un an, dans deux ans, grâce à vous, il sera encore mieux ordonné et encore plus beau... Je vous livre un monument qui est saint : l'an prochain, dans deux ans, il sera plus saint encore. Il n'y a rien, dans cette maison, que de pur ; toutes ses pierres sont immaculées ; elle n'a encore été profanée par aucun scandale, attristée par aucune faute ecclésiastique.... » — On devine les applications et les conseils que cette pensée amène sur les lèvres de l'Évêque ! « La sainteté, continue Sa Grandeur, rayonnera ici comme d'un double foyer : du tabernacle, où Jésus vient d'entrer pour les siècles et d'où, nous l'espérons, il ne sera jamais chassé ; et de l'âme, toujours plus vertueuse, toujours plus fervente, des aspirants au sacerdoce. Aussi la sainteté ira se développant sans cesse, imprégnant en quelque sorte de son parfum toutes les pierres de cet édifice... Il en sera de même de la science. Il faudra qu'un jour tous les habitants de cette ville, en passant devant cette demeure, soient frappés de sa lumière constamment grandissante, et puissent la saluer comme l'École où fleurit, avec éclat, la plus haute, la plus féconde, la plus nécessaire de toutes les sciences : la science de Dieu.... »

Nécrologie. — *M. l'abbé Léonce Couture.* — L'Institut catholique de Toulouse vient de perdre un de ses plus anciens professeurs, M. l'abbé Couture doyen de la Faculté des Lettres. Les *Petites Annales* ne sauraient être indifférentes à cette mort : M. Couture avait des relations d'amitié avec plusieurs prêtres de la Mission et il professait une admiration très vive et très raisonnée pour saint Vincent de Paul et M^{lle} Le Gras. Nos lecteurs connaissent, au moins par quelques citations faites ici même, un intéressant article sur les lettres de M^{lle} Legras que M. Couture fit paraître il y a quelques années dans sa *Revue de Gascogne* (1). A certains traits pénétrants et délicats, on comprend ce qu'aurait été le livre que le brillant professeur rêvait d'écrire sur cette correspondance.

Pas plus que d'autres, ce livre n'a pu être écrit parce que M. Couture donnait avec générosité tout son temps. Ce qui le distinguait, c'était sa bonté toujours accueillante et l'incessant besoin qu'il avait de rendre service. Sa riche bibliothèque était à ses amis et à ses

(1) Cf. *Petites Annales*, 15 mars 1901.

élèves autant qu'à lui-même ; à toute heure et sur tous sujets il était prêt à fournir des renseignements précieux, et ainsi lui appartenent bien des articles de revue qu'il n'a pas signés. Il s'est dévoué aux jeunes prêtres de l'Institut catholique ; il les aimait assez pour les aider dans leurs débuts et pour s'effacer ensuite devant eux. Et il croyait que cela vaut mieux que d'écrire des livres. — J. C.

Bibliothèque de théologie historique.

Nous aurons occasion de parler prochainement de l'heureuse initiative que viennent de prendre les professeurs de théologie de l'Institut catholique de Paris : MM. Auriault, de la Barre, Bainvel. Disons seulement aujourd'hui que ces messieurs se proposent de commencer bientôt la publication d'une bibliothèque de théologie historique qui sera très considérable.

Les volumes (format in-8°) seront de 350 à 450 pages. Le prix du volume est fixé à 6 francs, prix fort. Ce prix sera le même, quel que soit le nombre de pages.

Une remise de 33 % (mettant le volume à 4 francs) sera faite en faveur de ceux qui souscriraient à toute la collection (laquelle sera de 60 volumes environ).

On peut souscrire, dès à présent, chez MM. G. Beauchesne et C^{ie}, éditeurs, 83, rue de Rennes, Paris-VI^e.

Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Régates internationales de Cannes (17 mars au 7 avril). Vacances de Pâques, tir aux pigeons de Monaco. Délivrance, du 23 février au 30 avril 1902 inclus, de billets d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classes de Paris à Cannes, Nice et Menton valables pendant 20 jours, y compris le jour de l'émission. Viâ Dijon, Lyon, Marseille, Cannes : 1^{re} cl. 177 fr. 40, 2^e cl. 127 fr. 75 ; Nice 1^{re} cl. 182 fr. 60, 2^e cl. 131 fr. 50 ; Menton 1^{re} cl. 186 fr. 80, 2^e cl. 134 fr. 50.

Faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant un supplément de 10 % pour chaque période. Ces billets donnent droit à deux arrêts en route, tant à l'aller qu'au retour. On peut se procurer des billets et des prospectus détaillés aux gares de Paris-Lyon et de Paris-Nord, ainsi que dans les bureaux de ville de la C^{ie} P.-L.-M. et dans les agences spéciales. On peut aussi se procurer des renseignements sur ces billets dans toutes les gares du réseau.

LOUISE DE MARILLAC ET LES FILLES DE LA CHARITÉ

Lorsque saint Vincent de Paul s'adonna à l'œuvre des missions des campagnes, il établit dans la plupart des paroisses les confréries des Dames de la charité dont les membres allaient à domicile porter des secours et donner des soins aux malades pauvres.

D'après le règlement de l'association : « Toute femme chrétienne, tant veuve que mariée ou fille, pourra en faire partie pourvu que les mariées et filles aient la permission de leurs maris, pères et mères et non autrement. » Une prieure, une assistante, une trésorière, un procureur constituaient le conseil d'administration. Chacune des dames à tour de rôle portait aux malades les remèdes et la nourriture. Le règlement ajoutait : « La confrérie devra faire choix de deux pauvres femmes d'honnête vie et dévotion qui s'appelleront gardes des pauvres malades, pour ce que leur devoir sera de garder ceux qui seront seuls et ne pourront remuer et de les servir selon l'ordre que leur en donnera la prieure, en les payant honnêtement(1). » Les confréries passèrent des petites paroisses des champs dans les villes et à Paris même. Mais ici surtout les choses n'allèrent pas aussi facilement. « Dans cette ville de Paris, disait saint Vincent aux premières Filles de la Charité, quelques dames avaient eu le désir de vouloir assister les pauvres malades des paroisses. Mais quand il fallut exécuter ce projet si utile, elles se rebutèrent, malgré leur bonne volonté, de rendre aux malades les services bas et pénibles que leur état exige... Les malades des paroisses étaient mal

(1) Cf. *Petites Annales*, 15 mai 1900, p. 136.

servis à cause de leur grand nombre, et parce que les dames ne pouvaient point s'assujettir à les aller servir, ne leur étant point loisible, à cause de leurs maris et de leurs ménages; et les pères et les mères avaient de la peine à le permettre à leurs filles. Enfin cela n'allait pas bien... Dans les missions, je rencontrai de bonnes filles de village à qui je proposai de servir les malades. »

Ces bonnes paysannes qui consentaient ainsi à soigner gratuitement les malades, étaient envoyées par M. Vincent et ses missionnaires à M^{lle} Legras. On sait que Louise de Marillac était devenue une intendante générale pour les œuvres de son directeur et qu'elle s'occupait particulièrement de l'organisation et du fonctionnement des Confréries de la Charité. Il était donc tout naturel qu'elle reçût ces braves filles, qu'elle s'occupât de les attacher à telle ou à telle paroisse et que les prieures ou présidentes des Dames de la Charité lui adressassent les demandes et les plaintes. Ainsi fut résolu, par la piété et le dévouement de pauvres filles, un problème qui paraissait insoluble. Les Dames se trouvèrent déchargées de ce qu'il pouvait y avoir d'excessif dans les occupations qu'entraînaient les soins des malades et on économisait pour les pauvres les traitements des « gardes » qui, dans les villes surtout, auraient absorbé la plus grande partie des ressources des confréries. Le nom de ces nouveaux auxiliaires devait être modeste comme l'emploi. La confrérie s'appelait Confrérie de la Charité, et plus brièvement la Charité; les membres se désignaient sous le nom de Sœurs ou Dames de la Charité, les humbles servantes qui vinrent les aider se nommèrent les Filles de la Charité, ou en d'autres termes, les Servantes de la confrérie appelée la Charité.

Louise de Marillac s'occupa donc de recevoir, de placer et de déplacer ces bonnes filles, de les envoyer dans une Charité ou dans une autre, de les rappeler à la maison quand les Dames n'étaient pas satisfaites de leurs services. Une certaine formation pour la piété comme pour le soin des malades s'imposa sans tarder, et Louise de Marillac réclama cette charge bien absorbante et pas toujours aisée avec des natures, très bonnes sans doute, mais un peu rudes et grossières pour la plupart. Il

semble que saint Vincent ait hésité à lui accorder ce qu'elle demandait : « Vous cherchez à demeurer la servante de ces pauvres filles et Dieu veut que vous soyez la sienne, et peut-être de plus de personnes que vous ne seriez en cette façon. » De celle qu'il regardait comme la supérieure générale des confréries, pour qui peut-être il rêvait une mission plus grande, il ne voulait pas faire une simple maîtresse des novices. Il semble qu'une fois en charge elle-même en éprouva vivement toute la difficulté : « Demandez à Dieu, écrivait-elle à saint Vincent, quelqu'un qui leur puisse mieux servir. »

Louise de Marillac s'occupa donc des servantes de la Charité. Elle prit soin de les former aux malades, de leur apprendre à préparer des remèdes, à saigner, à panser. Elle les formait aussi à la piété et à la vertu par une vie de communauté régulière, par des avis fréquents et même par des instructions. Pour ce dernier point, elle demandait secours à son directeur : « S'il plaît à votre charité, écrivait-elle à M. Vincent, se souvenir du papier qu'elle m'a promis pour m'aider à parler à nos sœurs deux ou trois fois par semaine pour essayer de les encourager. » Surtout elle procurait à ses chères filles le bonheur d'entendre le saint fondateur. Que de fois n'a-t-elle pas écrit à son père spirituel : « Ne pouvons-nous point espérer le bien d'une conférence » ou : « Je supplie très humblement votre charité, s'il y a moyen, nous donner demain la conférence. » A titre de retour, elle allait même jusqu'à indiquer le sujet.

M. Vincent s'occupait aussi des confessions et des retraites et quand il ne pouvait pas donner ses conseils de vive voix, on les lui demandait par lettres. Lettres pour la communauté que Louise de Marillac commentait, lettres pour chaque sœur qui apportaient à une pauvre fille désespérée par des troubles de conscience ou des ennuis d'administration un peu de paix et de courage. La Supérieure de la petite communauté dérobait sans scrupule, pour elle et pour ses filles, le plus de temps possible aux innombrables occupations qui prenaient la vie de M. Vincent. Elle poussait même dans cette voie d'invasion ses Sœurs plus craintives. « Dieu soit béni de votre arrivée. J'ai encore vos lettres à M. Vincent; vous savez ses continuelles occupa-

tions qui ne vous doivent pas néanmoins empêcher d'en augmenter le nombre dans votre besoin, vous savez sa charité (1). » De même pour les missionnaires. « Il est vrai, mes chères



Sœurs, que vous êtes beaucoup à charge à nos bons messieurs, mais vous n'en devez pas avoir peine puisque vous savez leur charité. »

(1) *Loc. cit.*, p. 227.

Envérité elle savait bien aussi les défendre à l'occasion. Les hommes, même les plus fins, sont toujours un peu naïfs. Louise de Marillac ne l'ignorait pas, comme en témoignent les lignes suivantes adressées à M. Vincent : « Nos Sœurs, qui sont en retraite, feront, quand il vous plaira, leur confession. La Lorraine (2), qui vous parla samedi, ne trouve point de condition ; il y a bien quinze jours qu'elle est à l'Hôtel-Dieu pour cela. Qu'en ferons-nous ? ne lui baillez point d'argent, s'il vous plaît. J'ai dit à ma sœur Geneviève de lui faire faire ce qu'elle a besoin ; elle ne demanderait pas mieux que de vivre là, à ne rien faire et avoir de l'argent. » Et à propos d'une autre sœur : « Si vous pouviez aller à la chapelle samedi (pour confesser), ce nous serait un grand bien. Je crains bien que notre sœur Marguerite, la *demoiselle*, ne se détraque à la fin. Si votre commodité permettait que je vous puisse parler *avant*, j'en serais bien aise » Et comme le disciple n'est pas plus grand que le maître, M. Portail, qui aidait saint Vincent dans la direction des Filles de la Charité, recevait de Louise de Marillac ce petit avertissement : « Prenez garde, Monsieur, s'il vous plaît, que ç'a été plutôt la sœur Anne que la sœur Marguerite qui a introduit la manière de coiffure que vous me faites l'honneur de me mander, car je sais que son esprit a grande pente à faire l'entendue, la bien dévote et savante, pour ne pas dire petite vaniteuse, et cela partout, autant avec les dames qu'avec les pauvres, et aime à dire quantité de paroles d'humilité qui ont apparence d'affecter la louange. »

Voilà certes un homme averti. Ne croirait-on pas lire la spirituelle sainte Thérèse écrivant à un religieux : « Je n'ai pu m'empêcher de rire quand j'ai vu dans votre lettre que vous vous faisiez fort de connaître cette fille, seulement à la voir. Hélas ! mon Père, les femmes ne sont pas si faciles à connaître que vous pensez, puisque leurs confesseurs mêmes, après les avoir pratiquées longtemps, sont souvent fort surpris de les avoir si peu connues. »

Toutes ces préoccupations, toutes ces nuances délicates

(2) Une postulante, originaire de la Lorraine, qu'on ne jugeait pas propre au service des pauvres.

d'un dévouement sans cesse en éveil nous indiquent à quel point Louise de Marillac s'était donnée à l'œuvre, si modeste dans son origine mais si glorieuse dans les siècles à venir, de la formation des premières Filles de la Charité. Les preuves abondent en particulier dans sa correspondance. Nous voudrions



Soeur de la Charité.

*de Poilly f.
19*

mettre sous les yeux de nos lecteurs toutes celles que nous fournissent les lettres si intéressantes de la pieuse fondatrice, mais il faut nous borner à quelques extraits. Ils suffiront cependant, quoique trop peu nombreux, pour nous montrer son action très personnelle, très intense, et pour faire apprécier les

qualités d'un esprit clair, d'un jugement droit et pratique, d'une volonté ferme en même temps que douce. Très belles qualités que l'amour de Dieu et des pauvres et aussi un amour vraiment maternel pour ses filles grandissaient encore.

..

Le but de la Compagnie était d'aider les Dames et de *servir* les pauvres. Il fallait donc de bonnes filles « faites à tout », bien simples, laborieuses, fortes. Les demoiselles n'y étaient guère à leur place. Il en vint quelques-unes, même dès l'origine, mais peu ; et M. Vincent eut toujours soin de leur donner comme modèle « les bonnes filles de village ». « Sachez que si je vous ai jamais dit chose d'importance et véritable, c'est ce que je viens de vous dire maintenant qui est que vous devez vous exercer et maintenir dans l'esprit de bonnes filles de village. . Quant à celles qui sont de familles plus relevées, si elles ont désir d'entrer dans la Compagnie, il faut que ce soit à condition qu'elles vivent, selon l'esprit et le corps, comme les filles de village. » Voici d'après Louise de Marillac quelles devaient être les qualités des postulantes. Elle écrivait à M. l'abbé de Vaux, un grand protecteur de la Compagnie, à Angers :

« Vous savez, Monsieur, l'importance que c'est d'admettre en communauté les personnes qui n'y sont pas propres... S'il vous plaît prendre garde que ce ne soit point le désir de voir Paris qui les fasse désirer de venir, ni le besoin qu'elles ont d'assurer leur vie. Et aussi qu'elles soient bien fortes et saines. » « Il nous faut des filles qui aient tout à fait désir de la perfection et je crois que celle-ci a un peu le désir de voir et goûter le monde. » « Je ne sais que vous dire, écrivait-elle à la supérieure de l'hôpital d'Angers, des personnes que vous proposez ; il ne nous en faut que de très propres à la Compagnie tant pour les forces du corps que pour celles de l'esprit. Informez-vous-en bien exactement, et puis vous nous en écrirez ; de même il ne faut pas qu'elles passent trente ans, et en avoir connaissance s'il se peut dès le berceau. » Plus tard elle écrivait à la Supérieure de la même maison. « Je n'ai nul temps pour vous écrire



Fondation de l'hôpital des Enfants trouvés.
(Les dames, pendant l'exhortation de saint, Vincent, se dépouillent de leurs bijoux.)

tout à loisir. Je vous dirai seulement que, pour les Filles que M. Lambert (prêtre de la Mission) a reçues, si vous les croyez propres et que vous n'ayez rien reconnu depuis son départ qui soit contraire à notre vocation, vous les pouvez envoyer. Mais il ne nous faut pas de fainéantes, ni de babillardes, ni de celles qui pensent se servir du prétexte d'être Fille de la Charité pour venir à Paris et n'ont aucune volonté de servir Dieu, ni de se perfectionner, car c'est cela qui nous les fait renvoyer ou qui les fait sortir d'avec nous (1). »

Après quelques mois de formation, les jeunes sœurs étaient envoyées aux paroisses où elles devaient, sous la direction des Dames, soigner les malades et faire la classe. Bientôt l'hôpital d'Angers et plus tard celui de Nantes demandèrent des Filles de la Charité. Louise de Marillac entretenait avec toutes les maisons une correspondance très suivie.

Les lettres ne sont pas longues en général, mais elles étaient fréquentes : « Il est vrai qu'il y a quinze jours ou trois semaines que je ne me suis donné la consolation de vous écrire, non pas que je ne l'aie beaucoup désiré, mais j'en ai été empêché par quelque indisposition, et par quantité de malades et de petites affaires qui nous occupent plus que nous n'avons de temps. » Tous les quinze jours ou tous les mois elle voulait une ou plusieurs lettres de chaque maison. Elle s'excusait si elle restait plus longtemps sans écrire et se plaignait, si on ne lui écrivait pas, d'une manière assez piquante.

« Je demande pardon à ma chère sœur Anne à qui je ne puis écrire encore pour cette fois. Je crois que vous m'avez fait la charité de l'assurer de la volonté que j'en ai, mais à cause que je veux épanouir mon cœur avec elle, j'attends que j'en aie le temps, et aussi qu'elle me mande amplement de ses nouvelles.

« Mais d'où vient, ma sœur Anne, que vous ne m'écrivez point ? Oh ! je vous supplie de m'écrire et de votre main, et me mander tous vos secrets. » « Ma sœur Marguerite m'étonne beaucoup de me tant mépriser qu'elle ne m'écrive pas... »

(1) *Lettres à M. de Vaux*, p. 40, 85.

Et à la sœur Charlotte qui avait eu beaucoup de peine de son changement :

« N'est-il pas vrai que vous avez bien bray (pleuré) depuis que vous êtes partie de Paris et que si vous pouviez parler à cette méchante sœur Louise (elle-même) qui vous a envoyée, vous lui diriez bien son fait. Au défaut de cela mandez-moi tout par écrit ; vous êtes assurée que je lirai bien votre lettre. »

Dans ses lettres, Louise de Marillac donne des conseils à ses filles sur leurs relations avec les personnes du dehors, sur les soins à donner aux pauvres. Elle les pousse à la pratique des vertus de leur état, à l'amour de Dieu et de leur vocation. Elle les excite et les guide avec l'autorité d'une vraie supérieure, l'amour d'une mère et la foi d'une sainte. Nous essaierons de le montrer, brièvement, dans un prochain numéro.

F. P.

MISSION DE MACÉDOINE

MISSION DE ZEITENLIK

Les Bulgares avaient trouvé dans le patriarcat grec, lorsqu'ils en acceptèrent l'autorité, une domination superbe et simoniaque et une tyrannie intolérable ; ils avaient perdu avec l'intégrité de la foi leur indépendance religieuse et politique ; et les neuf siècles qu'ils ont passés sous la dépendance du Phanar furent neuf siècles d'asservissement : les documents nationaux et historiques furent partout détruits, et la langue grecque substituée à la langue nationale. Quant aux tournées pastorales exécutées par les évêques phanariotes, on les a justement comparées à des razzias militaires, tant elles étaient oppressives et inhumaines pour le pauvre Bulgare. Avec pareil régime, une ignorance effroyable s'étendit sur la nation bulgare.

Mais en ce siècle qui vit le réveil des nationalités, les Bulgares, eux aussi, commencèrent à sentir le joug du despotisme exercé par le clergé grec, et pour le secouer, ils voulurent, tout d'abord, rétablir les rites de l'ancienne Église bulgare. Comme l'épiscopat byzantin redoublait d'effort pour retenir sous son joug cette nation qui semblait lui échapper, les Bulgares cherchèrent alors un auxiliaire. On se tourna d'abord du côté de la Russie ; mais la Russie venait de perdre son prestige dans la guerre de Crimée. On jeta alors les yeux du côté de Rome. D'ailleurs un des hommes qui avait été le promoteur de ce mouvement à Constantinople et avait travaillé à ruiner l'autorité du Phanar, était un Lazariste, M. Faveyrial, dont il est parlé à la Mission de Monastir ; puis, quand il s'agit de l'union avec Rome, ils trouvèrent un aide puissant dans le supérieur de la Mission à Constantinople, M. Eugène Boré. Pendant que les négociations se poursuivaient à Constantinople, de 1848 à 1860, les Lazaristes de Salonique travaillaient de leur côté à affranchir du joug grec les Bulgares de la Macédoine. A la tête du mouvement

se trouvait M. Turroques, supérieur de la Mission de Salonique, et de belles espérances s'annonçaient partout pour le catholicisme. Enfin, le 28 décembre 1860, en présence de M^{re} Brunoni, délégué apostolique, et de M^{re} Hassoun, patriarche des Arméniens, les Bulgares de Constantinople faisaient leur profession de foi et prenaient les noms d'Uniates. Parmi les membres du clergé qui venaient de s'unir, il y avait deux archimandrites, deux prêtres et deux diacres. Ce fut l'un d'eux, l'archimandrite Yocif, qui fut choisi pour être évêque, et qui, envoyé à Rome pour y être sacré par Pie IX, devint le fameux archevêque Sokolski. Trois mois après, c'est-à-dire le 18 juin 1860, Sokolski, qui résidait à Constantinople, avait disparu, volontairement enlevé par les Russes qui l'enterrèrent à Kiew. Ce fut un coup terrible porté au mouvement catholique bulgare, et c'est alors qu'on le qualifia d'œuvre manquée. A Coucouch, où le mouvement commença en 1858, à Andrinople vers 1860, tout fut à refaire; à Monastir, le mouvement commençait en 1866 pour finir en 1868.

Cependant les Lazaristes ne se découragèrent pas; en 1875, le mouvement bulgare se réveillait une seconde fois à Salonique, et les villages qui demandaient l'Union étaient nombreux. Instruits par le passé et faisant peu de fond sur la sincérité et les intentions d'un peuple qui, à plusieurs reprises, était passé du schisme à la vérité, les Missionnaires hésitèrent à croire à la sincérité de leurs démarches. Mais à la vue de la constance avec laquelle leurs nouveaux néophytes supportaient les épreuves et les persécutions auxquelles étaient soumis les villages convertis, ils s'ouvrirent à l'espérance et à la confiance. En 1875, M^{re} Nil, qui avait été nommé exarque bulgare, se convertit et devint évêque des Bulgares-Unis. Ce fut M. Bonetti, alors Supérieur de Salonique, et depuis vicaire patriarcal et délégué apostolique à Constantinople, qui contribua beaucoup à favoriser ce mouvement. Du reste, il n'avait cessé de s'occuper des Bulgares depuis son arrivée à Salonique en 1859. Devant ce mouvement puissant, qui poussait les Bulgares de la Macédoine vers le catholicisme, Rome voulut en faire une mission particulière et la confia aux Lazaristes qui avaient été les promoteurs

du mouvement ; en 1883, Rome établissait la Macédoine en vicariat patriarcal et nommait comme vicaire apostolique M^{re} Mladenoff, un Bulgare élevé chez les Sœurs de Charité à Saint-Vincent de Macédoine, autrement dit Zeitenlik près Salonique, et qui, après avoir fait ses études au collège Saint-Benoît, était entré dans la Congrégation de la Mission.

La Macédoine étant constituée en vicariat apostolique, deux œuvres s'imposaient : les missions pour l'instruction du peuple et un séminaire pour l'éducation du clergé. D'ailleurs, cette mission demandait une organisation propre, différente de la mission latine de Salonique. Dès 1860, on s'était occupé à Salonique d'élever quelques enfants bulgares : en 1864, on fondait à Zeitenlik la maison de Saint-Vincent de Macédoine, confiée aux Filles de la Charité et destinée à recevoir, avec les orphelins catholiques, un certain nombre d'enfants bulgares. Vers 1880, on organisa la chose plus sérieusement ; on avait alors vingt-deux enfants bulgares.

M. Fiat, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, entrant parfaitement dans les vues de N. S.-P. le Pape Léon XIII, prit à sa charge l'érection d'un séminaire, qui fut élevé en 1883, dans cette même campagne de Zeitenlik. Les belles espérances que faisaient concevoir la mission de Macédoine amenèrent à construire une maison assez vaste pour recevoir de 100 à 120 élèves.

C'est au mois d'octobre 1885 que l'on s'établit dans le séminaire de Zeitenlik ; il resta sous la dépendance de M. Bonetti, Supérieur de la Mission de Salonique, jusqu'en 1886. En 1886, la maison fut définitivement constituée et le premier supérieur en fut M. Droitecourt, qui ne resta qu'un an ; en 1887, M. Gorlin, qui s'occupait des Bulgares depuis 1883, fut nommé Supérieur. Il se livra à l'œuvre corps et âme, et ce fut le plus beau temps du séminaire.

On s'occupa à Zeitenlik d'abord du séminaire qui a un triple but : 1^o former un clergé indigène instruit ; on comprend que c'est là une nécessité et qu'on n'aura des catholiques sûrs qu'autant que le clergé sera instruit et sincèrement catholique ; 2^o former des instituteurs pour les villages ; et ici, les candidats

ne devaient pas manquer : autant le pope est méprisé dans les villages, autant le maître d'école est respecté ; c'est lui qui fait la loi ; et le rêve de tous les pères, c'est de faire de leur fils un maître d'école ; aussi, si peu de prêtres sont sortis de Zeitenlik, il en est sorti des légions de maîtres d'école, qui, hélas ! sont allés se mettre au service des exarchistes ; 3° on avait ajouté au séminaire une petite école professionnelle qui renfermait une quinzaine d'enfants et qui avait pour but de former de bons ouvriers pour les villages. Elle a donné les meilleurs résultats, et c'est parmi les apprentis qu'on a compté le plus de persévérance.

Outre ces œuvres d'éducation, Zeitenlik est comme le centre de l'administration épiscopale. C'est à Zeitenlik que viennent les prêtres catholiques, quand ils ont des affaires à traiter avec leur évêque ou leur gouvernement ; c'est à Zeitenlik qu'ils trouvent de quoi pourvoir à leur subsistance et à celle de leur famille, car tous les popes catholiques venant du schisme sont mariés. Enfin, comme on ne pouvait attendre que cette jeunesse eut grandi pour ordonner des prêtres, on recueille à Zeitenlik ceux qui semblent avoir la vocation ecclésiastique ; on les prépare à leurs nouvelles fonctions et on les ordonne. On a établi aussi à Zeitenlik l'Œuvre des retraites ecclésiastiques ; le mot est peut-être un peu prétentieux, car ces retraites consistent bien à réunir pendant une dizaine de jours ce pauvre clergé et à l'instruire de ses devoirs ; mais elles ne ressemblent guère à ce qu'on appelle en France des retraites ecclésiastiques.

Ces retraites, qu'on ne peut faire assez souvent, font un bien immense à ces pauvres prêtres et on peut dire que si, malgré les persécutions, les épreuves et les défections innombrables, il est resté des catholiques en Macédoine, c'est aux retraites ecclésiastiques qu'on le doit.

Il y a aussi l'Œuvre des Missions qui consiste à parcourir les villages bulgares pour confesser, prêcher, catéchiser, etc., et on comprend que cela soit plus nécessaire que partout ailleurs. Les popes sont ignorants : pas un qui puisse prêcher ou catéchiser ou confesser ; ils sont bons tout au plus pour le ministère extérieur du culte. Mais pour se faire admettre par les

Bulgares-Unis, il fallait embrasser leur rite, le rite slave ; aussi, trois missionnaires passèrent au rite slave, et purent alors évangéliser plus sérieusement les villages. Aujourd'hui, les préjugés sont tombés et on reçoit volontiers dans les villages le missionnaire latin.

De 1884 à 1894, on compte une soixantaine de villages catholiques : le nombre des fidèles, difficile à évaluer, allait de vingt à trente mille. La tempête de 1898 porta un coup funeste à la mission ; la plupart des villages firent défection ; actuellement, il ne reste que vingt-cinq villages et de six à huit mille catholiques.

Peut-on compter sur ceux-là ? On ose l'espérer ; car, cette année, nos catholiques ont subi la plus odieuse persécution dans notre centre principal, à Coucouch : pas de travail à quiconque ose se dire catholique, sans compter les mauvais traitements qu'on leur départit libéralement sous les regards bienveillants des autorités turques. Et cependant, sur 300 familles catholiques, une vingtaine à peine firent défection.

État actuel de Zeitenlik :

Vicaire apostolique : M. Chanoff.

Personnel : Missionnaires, 6 ; frères coadjuteurs, 3 ; professeurs bulgares, 2

Élèves, 56 : 1^o Grands séminaristes, 7 ; 2^o petits séminaristes, 33 ; 3^o apprentis, 12.

Villages catholiques, 23 ; églises, 16 ; écoles, 15 ; popes, 23 ; maîtres et maîtresses d'école, 21.

MISSION DE MONASTIR

Monastir, chef-lieu de la province de ce nom, est située au nord-ouest de Salonique et en est éloignée de 36 lieues environ. Assise au pied du mont Perister, à un kilomètre des ruines de l'ancienne Héracée, elle est arrosée par des eaux abondantes et divisée en deux parties à peu près égales par le Drager, affluent du Karassou, qui se jette dans le Vardar près de Demir-Kapou. Son altitude est de 1.600 pieds et sa population est de 70.000 habitants. Monastir renferme 35.000 Bulgares exarchistes, 15.000 Kutso-Valaques ; 15.000 Musulmans et 5.000 Juifs.

Quant aux catholiques, tous d'une origine européenne, on n'en compte qu'une quinzaine de familles.

C'est vers 1835 que les Missionnaires commencèrent à s'occuper des catholiques de Monastir; ils s'y rendaient deux fois par an et leur ministère était toujours bien accueilli et très fructueux. Cet état ne pouvait durer longtemps; le voyage était trop long et trop dangereux et le ministère insuffisant. Pendant de longues années on poursuivit les négociations jusqu'à ce qu'en 1856 Monastir fut confiée aux prêtres de la Mission. Il y avait en ce moment-là 150 catholiques à Monastir. M. Lepavec en fut le premier supérieur. Avant son arrivée, il avait fait acheter par l'intermédiaire d'un Arménien, une vaste maison, que le mouchir Réchid pacha avait fait construire pour servir d'hôtel aux officiers du quartier général, d'où lui était venu son nom de Locanda, sous lequel l'établissement des Missionnaires est encore connu. Le terrain sur lequel est bâti l'établissement des Missionnaires renfermait autrefois une Église grecque de Saint-Nicolas. Terrain et église furent livrés aux derviches turcs par un prêtre apostat dont le tombeau se trouve encore là et dont les Turcs ont fait un saint.

M. Lepavec demeura seul à Monastir près d'un an et demi. M. Cassagne lui fut donné comme compagnon à la fin de 1857.

Pour éviter les difficultés avec les Turcs, il construisit la chapelle à l'intérieur de la maison, sans que rien en parût au dehors. La cloche était à l'intérieur également. En 1879, comme on s'était avisé de suspendre ladite cloche à une petite tour en bois, élevée sur le toit de la maison, la première et unique fois qu'elle sonna, il faillit se produire une révolution à Monastir et on dut descendre la cloche et le clocher, et tout cela à l'instigation des Grecs.

Les deux missionnaires se dévouèrent tout entiers à leur œuvre. M. Lepavec prêchait en français, en italien et en grec et M. Cassagnes s'occupait de la classe et des enfants.

En 1859, M^{sr} Brunoni, vicaire patriarcal de Constantinople, vint à Monastir et y fit sa visite apostolique. Depuis des siècles un évêque catholique n'avait pas mis les pieds dans cette ville.

En 1864, les Missionnaires tournèrent leurs efforts vers la

conversion des Bulgares soumis encore alors au patriarche de Constantinople. En cette même année, ils ouvrirent un internat pour de grands jeunes gens bulgares et ils en reçurent 13, puis 20 : on se proposait d'en faire des prêtres et des instituteurs pour les villages. En ce temps-là, une quinzaine de villages s'unirent à la foi catholique.

M. Lepavec fit des prodiges de charité en faveur de ces villages, de leurs popes et de leurs instituteurs, et, quand il fut rappelé en France en 1868, il avait dépensé 37.000 francs pour eux. Les résultats ne répondirent point aux sacrifices; tous les villages retournèrent au schisme et il en fut de même des enfants élevés par les Missionnaires. M. Lepavec revint à Monastir en 1874. Hélas ! c'était pour y mourir trois mois après. Sa perte fut vivement ressentie à Monastir et une pierre tombale rappelle au cimetière de Sainte-Médélée sa vie et ses travaux. En 1867 était arrivé à Monastir un Missionnaire qui devait y exercer une profonde influence. M. Faveyrial avait déjà puissamment contribué à Constantinople à la réunion des Bulgares avec l'Église catholique; et quand se dessina ce qu'on a appelé le mouvement bulgare, c'est lui qui en avait reçu l'ouverture. Quand il avait été obligé de s'éloigner pour aller soigner les blessés dans les ambulances pendant la guerre de Crimée, il avait adressé ses Bulgares à M. Boré, qui conduisit à Rome pour l'y faire sacrer le célèbre Sokolski. Lorsque Sokolski eut été enlevé par les Russes et enfermé à Kiew, M^{re} Hassoun, patriarche des Arméniens catholiques, voulut faire sacrer M. Jean Faveyrial; l'humble Missionnaire écarta ses projets : il était appelé à une autre mission. M. Faveyrial, qui avait commencé le mouvement bulgare à Constantinople, le poursuivit avec courage à Monastir; mais à côté de ce mouvement bulgare il réussit à en créer un autre, le mouvement valaque. Plus haut nous disions que Monastir renferme 15.000 Valaques; dans toute la région on en rencontre une colonie assez nombreuse. Or, ce sont ces Valaques à qui M. Faveyrial vint proposer de secouer le joug du Phanar, et chez qui il réveilla puissamment le sentiment national. Sous son impulsion et avec le secours d'un Valaque, M. Apostol Margarit, les Valaques eurent à Monastir un collège florissant, qui

se trouve dans les maisons mêmes appartenant à la Mission ; et dans le rapport qu'il fit quelques jours avant sa mort, M. Faveyrial comptait autour de Monastir 74 écoles valaques. Aussi les Valaques l'avaient-ils en profonde vénération, et sa mort, arrivée le 25 novembre 1893, a été regardée comme un deuil national. — « Les dernières années de sa vie, a dit un professeur du lycée de Monastir sur sa tombe, ont été consacrées spécialement au lycée roumain, et d'une manière générale à la cause roumaine. Aussi, le P. Jean Faveyrial a-t-il exercé parmi nous une action décisive en ces temps de tourmentes et de tempêtes. Béni soit le pays qui a donné le jour à cet homme distingué et qui fut pour nous un homme providentiel..... »

En effet, si Bulgares et Valaques ont secoué dans la Macédoine le joug et la tyrannie du Phanar, si leurs nationalités se sont réveillées, c'est M. Faveyrial, qui a été le premier instigateur de ce mouvement. Mais hélas ! s'il a réussi à les détacher du Phanar, il n'a pas réussi à les unir à Rome, et l'œuvre est encore à faire. Ce sera l'œuvre de ses successeurs, nous l'espérons.

M. Hypert, le supérieur actuel, continue auprès des Valaques l'influence de M. Faveyrial ; il est professeur de français et de philosophie au Collège roumain. Ajoutons que de tout temps a été jointe à la mission une école externe pour les enfants catholiques de la ville et une école externe de français pour les jeunes gens de toutes religions et nationalités qui veulent apprendre cette langue. Elle est très florissante. En résumé, la mission de Monastir a été comme un coin enfoncé dans l'empire de l'Orthodoxie en Macédoine, et elle en a détaché les deux fragments les plus importants, les Bulgares et les Valaques. Puisse-t-elle mener à bien son œuvre jusqu'au bout !

SŒUR MATHURINE GUÉRIN (1)

CHAPITRE III

LE TEMPS ET LES LIEUX OU ELLE A ÉTÉ SŒUR SERVANTE;
LA BONNE MANIÈRE DONT ELLE S'Y EST TOUJOURS COMPORTÉE.

Pendant les trois ou quatre années que notre sœur Mathurine demeura à la Maison, sous la conduite de M. Vincent et de M^{lle} Legras, nos très honorés Père et Mère, elle avança à grands pas dans la voie de perfection; elle était l'exemple de toute la Communauté, qu'elle gouvernait bien souvent avec beaucoup de sagesse, dans l'absence de Mademoiselle, qui l'estimait comme ayant une rare prudence; elle se forma en peu de temps à toutes sortes d'emplois, à saigner, à panser, à composer les remèdes, etc. Elle n'ignorait rien de ce qui peut rendre une Fille de la Charité utile aux pauvres malades. Elle avait un style admirable pour dicter les lettres, s'énonçant en peu de mots, clairement et d'une manière honnête et simple, selon les personnes avec lesquelles elle traitait; et tout si conforme à l'esprit de notre Compagnie, qu'on a toujours tâché, jusqu'à présent, de le suivre de plus près qu'on peut.

M. Vincent et M^{lle} Legras la regardaient comme un sujet accompli et très propre à être mis en œuvre, ce qu'ils firent en effet, l'envoyant à La Fère en Picardie en qualité de Sœur Servante (2), où elle commença de faire valoir son talent; elle y fit beaucoup de bien aux pauvres, édifia fort le prochain par les exemples d'une rare piété; et plusieurs personnes, touchées et animées par ses bons avis, se consacrèrent à Dieu. Elle était fort exacte au dedans de la Maison, et par là elle y maintenait en vigueur la règle et le bon ordre. Jamais elle n'eût changé, résolu ni entrepris quoi que ce soit sans l'avoir auparavant proposé aux Supérieurs et aux personnes de qui elle dépendait pour la conduite de cet hôpital ou Hôtel-Dieu. Sa fidélité à l'oraison, au lever de quatre heures et aux autres exercices spirituels de la Compagnie, était admirable. Elle fut fervente depuis son Séminaire (2) jusqu'à la mort, en quelque charge ou emploi qu'elle fut

(1) Voir les numéros du 15 janvier et du 15 février 1902.

(2) Supérieure.

(3) Noviciat.

appliquée, sans s'épargner, choisissant toujours ce qu'il y avait de plus bas et de plus pénible à faire. Nos Sœurs de son temps ont en effet rapporté qu'on l'a toujours regardée comme un trésor que Dieu avait donné à la Compagnie : elle s'y sacrifia aussi à tout comme une victime, montrant toujours à ses Sœurs le bon exemple et contribuant de tout son pouvoir à les bien perfectionner, principalement celles qu'elle avait sous sa conduite, auxquelles elle témoignait, comme une bonne mère, toute sorte de confiance, de tendresse et de vraie cordialité. Après s'être parfaitement bien acquittée de son devoir à l'hôpital de la Fère, elle fut rappelée à Paris par M. Vincent, et envoyée par lui, avec deux de nos Sœurs, commencer notre Établissement à Belle-Isle, que M. Foucquet avait entrepris. Elle y trouva beaucoup d'exercice, et y eut des peines incroyables pour s'accommoder, car un peu après leur arrivée en cette île, mondit sieur Foucquet fut destitué de sa charge, et tous ceux qui étaient employés de sa part furent obligés de se retirer; en sorte que le port de cette île resta presque désert. Nos Sœurs furent aussi sur le point de se retirer à Paris; elle alla pour cet effet trouver M. de Chevigny, lieutenant du roi à la citadelle, pour prendre congé de lui et se retirer, avec son agrément, ce qu'il ne lui voulut pas permettre; il la pria, au contraire, de faire en ces pénibles commencements tout de son mieux pour rétablir cet hôpital, fort délabré, que l'on verrait dans la suite ce qui se pourrait pour l'y aider. Elle y ménagea si bien toutes choses, qu'en peu de temps elle l'accommoda à merveille. Elle y a fait bâtir une chapelle, dédiée à Notre-Dame, qui, depuis, a toujours été fort fréquentée de toutes les personnes du pays par une singulière dévotion. Pendant que l'on bâtissait cette chapelle, notre Sœur Mathurine servait de manœuvre, portant elle-même les pierres et autres matériaux pour sa construction. Elle était infatigable au travail sans cependant négliger en un seul point le soin des malades, ni l'observance exacte des Règles. Sa charité toujours agissante portait tout le monde à la piété; de paroles et d'exemples, elle contribua par là à la sanctification et conversion de plusieurs personnes, et, entre les autres, de M. de Chevigny, qui était lieutenant du roi à Belle-Isle. Notre-Seigneur, par un effet tout particulier de sa miséricorde, voulant attirer à son service ce sien serviteur qui était du grand monde, et pensait peu sérieusement à l'affaire de son salut, se servit du bon exemple, de la rare piété de notre chère Sœur pour l'exciter intérieurement à quitter sa charge et à renoncer aux vanités du siècle pour se faire prêtre de l'Oratoire, à Paris, où il s'est signalé en toute sorte de vertus. Il reconnut toujours notre Sœur Mathurine comme la cause seconde de sa conversion, avouant que jamais il n'avait pu résister à sa modestie angélique, et qu'il avait été obligé de lui rendre les armes; aussi il lui en témoigna toute sa vie une vraie

reconnaissance et la regarda comme sa mère spirituelle; il la venait voir de temps en temps à la Communauté, et l'honora toujours comme une sainte Fille.

Les habitants de Belle-Isle l'ont aussi toujours fort honorée, et ils conservent actuellement beaucoup de vénération pour sa mémoire. Enfin, après avoir accompli la volonté de Dieu et ses desseins à Belle-Isle, elle fut élue Assistante de la Communauté; elle reçut ordre de se rendre à Paris, et, en y venant, de se rendre à Angers, je veux dire d'y passer. Elle partit donc incessamment, et elle fut obligée, dans la saison la plus rude de l'année, de marcher à pied une grande partie du chemin parce que tout était couvert de neiges épaisses, portant ses hardes sur son dos. En cet équipage, elle se fit une dangereuse entorse au pied, qui lui causa d'extrêmes douleurs; et se faisant toujours violence pour avancer chemin, elle anima tellement cette entorse, qu'elle fut obligée de se mettre au lit, et de séjourner à Angers pendant quelques mois. Dieu sait combien, pendant ce temps, elle y fit de bien de toutes manières, et quelle consolation ce fut à nos Sœurs de la posséder ce peu de temps. Elle y reçut un second ordre de revenir à Paris, où elle fut élue Supérieure, et non plus Assistante. Après six années de Supériorité, elle fut renvoyée à Angers, où elle resta trois ans Sœur Servante. Elle fut derechef élue Supérieure générale; et ma Sœur Marie Moreau, nommée Sœur Servante en sa place à Angers, a rapporté avoir été charmée et édifiée du bon ordre qu'elle y gardait et faisait garder pour le spirituel et le temporel. Notre dite sœur Mathurine termina à Angers plusieurs affaires assez difficiles. Elle y fit augmentation de Sœurs fort nécessaires; car en cet hôpital nous étions obligées de nous faire aider par des personnes externes, ce qui ne nous convenait nullement. MM. les Administrateurs, gens fort difficiles, n'y voulaient point du tout entendre, et croyaient pouvoir réduire ma Sœur Mathurine de même qu'ils avaient réduit celles qui l'avaient devancée; mais elle leur fit certainement voir qu'ils se trompaient. Elle leur dit, avec autant de résolution que de bonne grâce et d'honnêteté, qu'il lui fallait encore cinq Sœurs de Paris, qu'elle ne pouvait plus souffrir davantage ce mélange d'externes entre elles, et qu'en un mot, elle remènerait toutes ses Sœurs à Paris, ou qu'ils lui en feraient venir cinq d'augmentation. Elle fut autorisée à cet effet de M. Joly, notre très honoré Père, et elle tint si ferme contre tous les trains de ces Messieurs, que, ne pouvant résister à sa fermeté, ils en passèrent enfin par où elle voulut, et lui accordèrent autant de Sœurs d'augmentation qu'il en était besoin, disant que jamais ils n'avaient vu une fille si masculine et généreuse, qu'elle avait un grand cœur et un esprit supérieur; cependant elle eut toujours leur parfaite approbation et estime, et n'en sortit qu'à leur extrême regret,

lorsque, à cause de sa très sage et prudente conduite, elle fut élue Supérieure générale pour la troisième fois (1).

CHAPITRE IV

SA VIE DANS LA SUPÉRIORITÉ ET DANS LES BONS SERVICES QU'ELLE A
RENDUS A LA COMPAGNIE EN GÉNÉRAL ET DANS LE PARTICULIER

Encore que l'honneur et la vertu soient ordinairement incompatibles, l'orgueil étant si naturel à l'homme qu'il est besoin d'une grâce toute divine pour ne pas dégénérer de la sainte humilité lorsqu'on se voit élevé en dignité, notre chère Sœur sut si parfaitement joindre cette aimable vertu à son élévation, qu'elle fut toujours la même dans la Supériorité, qu'elle avait été auparavant; toujours fervente et fidèle aux mêmes saintes pratiques, toujours humble et soumise, exemplaire et zélée en toute sa conduite, entièrement dévouée au service de la Compagnie. Elle avait seulement environ trente-sept ans la première fois qu'elle fut élue Supérieure : ce lui fut dès lors une extrême angoisse, qu'elle ne ressentit pas moins par la suite toutes les autres fois qu'elle fut nommée au même office. La seule soumission à la volonté de Dieu était capable de lui faire baisser le col sous un si pesant fardeau : aussitôt qu'elle l'avait endossé, elle demandait des prières de toutes parts pour ses besoins particuliers, et s'attachait plus que jamais à bien remplir ses devoirs, au lieu de rechercher les privilèges et autres petites satisfactions de l'amour-propre. Elle n'épargnait ni soins ni peines pour le salut des âmes qui étaient commises à sa conduite, elle faisait une attention toute particulière à employer les sujets selon leurs talents, dissipait leurs tentations, les traitait avec douceur et bonté, et quand il était besoin de quelques avertissements plus forts à l'égard de certains esprits, c'était toujours avec grande sagesse et prudence qu'elle le faisait; enfin on peut dire qu'elle avait toutes les qualités convenables à l'office de Supérieure. M. de Chevremont, d'heureuse mémoire, notre Directeur, a dit à la Conférence avoir connu cette chère défunte en l'année 1683, et en avoir été fort édifié; elle s'est consumée à la

(1) M. Moreau, prêtre de la Mission, ancien directeur des Filles de la Charité, dans une lettre écrite à l'occasion de la mort de Sœur Mathurine, raconte un trait de fermeté à peu près semblable à celui qu'on vient de lire : « Une affaire considérable arriva un jour, écrit-il à la Supérieure générale, dans un de vos établissements, le remède y devait être apporté aussi à-propos qu'il le fut. Une de nos Sœurs employa un ministre d'Etat pour empêcher de faire ce que les Supérieurs souhaitaient pour de bonnes raisons; M., notre Supérieur général ne fut point écouté : notre Sœur Mathurine Guérin, toute pleine de confiance en Dieu et de courage, s'en va trouver le ministre d'Etat. Elle lui représenta, par des raisons si vives et si fortes, la nécessité du changement qu'on souhaitait, qu'il fut obligé gracieusement de le lui accorder ajoutant ces remarquables paroles : « Ma chère Sœur, vous avez trop d'esprit pour une fille. »

façon du flambeau, c'est-à-dire en éclairant le prochain. Ma Sœur Marie Guérin, supérieure, a dit avoir remarqué tant de vertus et de grâces en cette chère défunte, qu'elle n'y pouvait penser sans s'abaisser profondément devant Dieu, de lui succéder en la Supériorité, se reconnaissant si éloignée de son mérite et de ses rares vertus.

M. Joly, notre très honoré Père, avait pour elle une très grande estime, aussi bien que MM. nos Directeurs de son temps. Elle avait une pénétration admirable dans les affaires spirituelles et temporelles; M. Vincent et M^{lle} Legras, nos très honorés Instituteurs, n'avaient pour ainsi parler eu que le temps de faire le projet de notre Compagnie, et notre Sœur Mathurine était destinée de la divine Providence pour accomplir et suivre à la lettre leurs desseins, et conserver l'esprit primitif de la Compagnie, à qui de son temps elle a donné le lustre et la perfection. Elle remédia fort sagement à un certain abus et petit désordre qui se trouvait au commencement parmi nous, en ce que chacune tirait copie de nos saintes Règles selon sa dévotion, en sorte qu'il ne se trouvait presque point de livres entiers, outre qu'elles se trouvaient répandues au dehors par le moyen de celles qui sortaient de la Compagnie; notre Sœur y pourvut dans peu par la remontrance qu'elle fit à M. Alméras (1), notre très-honoré Père, qui donna ordre à M. Fourrier, très saint et vertueux Missionnaire, d'arranger nos Règles par chapitres, afin qu'on en donnât ensuite un livre à chacun de nos établissements, et qu'on obligeât en même temps la Sœur Servante de les tenir sous la clef pour en faire la lecture au moins une fois par mois, comme il se pratique présentement partout, c'est un bon office qu'elle a rendu en cela à la Compagnie. Il s'est cependant trouvé quelques esprits mal faits, qui se sont érigés en critiques sur sa conduite, disant que nos Règles n'étaient plus de M. Vincent ni de M^{lle} Legras, mais celles de ma Sœur Mathurine, qui, selon leur sens, les a réformées à son gré; ce qui ne fut jamais, puisqu'elle n'y a rien changé ni n'a même contribué à leur arrangement que par ses bons avis et par les lumières qu'elle a données à mesure qu'elle a été interrogée seulement. On lui est encore redevable de quatre gros volumes de Conférences de M. Vincent, notre très honoré Instituteur, que notre vénérable mère Legras, avait recueillies sans avoir eu le temps de les rédiger; outre celles-là, elle a encore rédigé celles où l'on s'est entretenu des vertus de nos Sœurs défunes, rendant en cela de très excellents services à la Compagnie, qui se nourrit actuellement en notre principale Maison de Paris du bon lait de cette parole de Dieu, convenable à nos besoins.

(1) Successeur de saint Vincent comme Supérieur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.

Pendant sa Supériorité, elle a encore fait faire plusieurs bâtiments qui composent la plus grande partie de la Communauté, qui lui ont coûté beaucoup de soins et de fatigues. Mais avec quel zèle et quel soin n'a-t-elle pas soutenu les pierres vives de l'édifice spirituel de la Compagnie, y travaillant sans relâche, et priant Dieu incessamment de la protéger. Ce fut à l'époque de sa troisième élection à la Supériorité, que Dieu, pour récompenser ses vertus, et surtout cette foi vive dont toutes ses actions étaient animées, accorda à ses prières et par l'intercession de saint Vincent, la guérison miraculeuse d'un ulcère qui lui était survenu à la jambe, et qu'elle portait depuis trois ans. Ce mal qui faisait horreur à voir, et qui ronge jusqu'aux os avait été jugé incurable par de célèbres médecins; et ma sœur Mathurine, fatiguée des remèdes et de leur inutilité, avait fini par tout abandonner. Cependant, pleine de confiance et de foi, elle s'adressa à notre saint Fondateur, commença une neuvaine à son tombeau; et le dernier jour de cette neuvaine, en un instant, elle se trouva parfaitement guérie.

CHAPITRE V

SES INFIRMITÉS, SA SAINTE MORT

Tous les hommes veulent être heureux, les justes et les impies; mais tous n'ont pas les mêmes sentiments de la béatitude. Les uns mettent leur félicité dans les plaisirs, dans les honneurs, dans les agréables passe-temps, etc., et les autres mettent la leur dans la possession de Dieu, source de tout bien, et dans les croix et les souffrances. Il était nécessaire à notre chère Sœur Mathurine Guérin, pour rendre son sacrifice plus parfait, de joindre le mérite des souffrances à toutes les autres bonnes œuvres de son état et de sa vie si pieuse et si sainte. Il fallait, sans doute, qu'elle fut exercée comme elle l'a été par de grandes et fréquentes maladies, particulièrement sur ses dernières années. Quoique Dieu l'eût avantagée d'un bon tempérament, elle ne laissa pas de ressentir plusieurs incommodités et fâcheuses maladies, même dès sa jeunesse, tant à Paris qu'aux autres endroits; et, outre ces grandes maladies, elle a toujours eu des infirmités habituelles depuis sa seconde élection à la supériorité, qui fut en l'an 1675. Son grand zèle et son soin infatigable pour son troupeau lui causèrent des douleurs extrêmes de tête à la suite des temps; mais quelques souffrances qu'elle endurât, on ne l'entendit jamais pousser une parole de plainte, elle était toujours d'une égalité d'esprit et d'une tranquillité très édifiante. Aussitôt que son mal lui donnait quelque peu de relâche, elle était la première à consoler celles qui étaient auprès d'elle, par qui elle se

laissait gouverner comme un petit enfant ; obéissant de même aux ordres du médecin, qui disait quelquefois n'avoir jamais vu un esprit mieux fait et plus soumis. On lui donna une fois par mégarde un remède à contretemps, qui faillit lui causer la mort ; on courut à l'Extrême-Onction, et très certainement il n'y eut que les ferventes prières offertes à Dieu pour elle par toute la communauté, capables de la sauver d'un pareil danger. Quand elle fut revenue d'un tel accident, jamais elle n'en témoigna la moindre peine à celle qui lui avait donné ce remède ; elle reçut ensuite encore de sa main, avec douceur et sans témoigner aucune répugnance, tous les remèdes qu'elle lui présenta. Et lorsqu'elle était à l'infirmerie, elle ne se couchait point avant l'heure, et ne reposait jamais le matin sans en avoir demandé et obtenu la permission. Elle assista toujours autant et même plus qu'elle ne put, s'il faut ainsi dire, aux exercices spirituels de la Communauté. Elle prenait un plaisir singulier à entendre chanter des cantiques spirituels ; c'était là le meilleur moyen de la récréer pendant ses infirmités. Elle en faisait le sujet de ses méditations, aussi bien que des lectures spirituelles qu'elle entendait toujours avec goût et dévotion. Elle avait une ardeur extrême pour la sainte Communion ; aussi Dieu lui fit la grâce de la recevoir avec toute la Communauté le matin du jour de sa mort, en des sentiments de dévotion et de piété angélique, après avoir assisté de même, non sans fatigue, à la sainte messe, avec la permission de ma Sœur la Supérieure, à qui elle l'avait fait demander par son infirmière. Le reste de la journée, elle ne cessa de remercier Dieu du bonheur qu'elle avait eu de communier ; enfin l'après-midi, comme l'on s'aperçut que ses forces diminuaient beaucoup, on lui administra l'Extrême-Onction qu'elle reçut avec beaucoup de religion ; et sur les trois heures elle rendit son esprit avec une paix si parfaite, qu'elle paraissait au dehors en mourant, et même après son décès. Plusieurs personnes de mérite, tant ecclésiastiques que séculiers, l'estimaient comme une Sainte, et la croient au rang des bienheureux, selon le témoignage qu'ils en ont rendu de vive voix et par lettres. On lui a fait célébrer en plusieurs endroits des messes et des services fort solennels pour la perfection de son bonheur éternel.

BIBLIOGRAPHIE

Méditations sur la Passion et le Sacré-Cœur, par un prêtre de la congrégation de la Mission. In-12. Desclée, Paris.

Les personnes pieuses se font ordinairement un devoir de méditer le vendredi sur la Passion de Notre-Seigneur. C'est pour les aider dans ce pieux exercice que l'auteur de ce livre a composé les méditations qu'il offre aux prêtres et aux fidèles. Il n'a jamais été plus nécessaire qu'aujourd'hui de retremper les âmes dans ces fortes dévotions qui nous enseignent, par l'exemple du Sauveur, le prix de la souffrance et le rôle de la divine charité. Et c'est une belle œuvre d'apostolat que de les y pousser, comme le fait notre auteur, avec une persuasive et forte piété.

Probation sur la pénitence, par Olivier LEFRANC, auteur de la *Vie intérieure de Jeanne d'Arc*. In-12 écu (xii-276 p.). 2 francs. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette. Paris, 6^e.

Ce petit ouvrage est un guide, un initiateur : il conduit l'âme dans la pratique éclairée et énergique de l'immolation, du renoncement sous leurs formes les plus humbles comme les plus élevées, après lui en avoir inspiré l'estime et le goût par l'exemple des saints de tous les âges.

L'ouvrage témoigne par lui-même de la compétence de l'auteur en matière spirituelle ; mais il est recommandé aussi par « l'imprimatur » de l'autorité diocésaine de Lyon et de Paris, par un sympathique avant-propos dû à la plume d'un prêtre éminent et une lettre des plus bienveillantes du Cardinal archevêque de Lyon.

Abus dans la dévotion. Avis d'évêques français et étrangers publiés par le Comité catholique pour la défense du droit. Lethielleux, Paris, 1 franc.

Cette brochure renferme des documents intéressants sur les dévotions contemporaines. Elle poursuit la campagne menée avec talent par l'abbé Hemmer dans la *Semaine religieuse de Paris*.

Montalembert, par le R. P. LECAUNET, in-8°. Poussielgue.

Le troisième volume de cette belle vie vient de paraître. Il va de 1850 à 1878, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Montalembert. L'ouvrage du P. Lecaunet fournira une contribution importante à l'étude du XIX^e siècle. Ce n'est pas encore évidemment l'histoire définitive, mais il y a là une des meilleures études préparatoires qui aient été écrites dans ces dernières années.

La Légende dorée, par JACQUES DE VORAGINE, traduite du latin par M. Theodor de Wizeva, 1 vol. in-8°. Perrin, 5 francs.

Excellente traduction du livre célèbre composé par le savant évêque de Gênes, ouvrage sans prétentions historiques mais très poétique et très chrétien.

Avant et après la communion, par M. l'abbé LEJEUNE.

Lethiellieux, Paris. 3 francs.

Pour nourrir la piété chrétienne, l'auteur a pensé qu'il devait mettre à la portée des fidèles le haut enseignement de nos théologiens. Il l'a fait avec une grande sûreté de doctrine et une très grande simplicité.

Du même auteur : la Confession et la sainte Communion des enfants et des jeunes gens (0 fr. 60).

Les Martyrs, par le R. P. DOM H. LECLERC, bénédictin de Saint-Michel de Farnborough. Un volume in-8°, 3 fr. 50. H. Oudin, éditeur, 10, rue de Mézières, Paris.

Ce livre est le premier d'une collection où le savant bénédictin se propose de recueillir les pièces authentiques sur les martyrs depuis les origines du christianisme jusqu'au XX^e siècle.

Le premier volume, celui qui vient de paraître, est intitulé : *les Temps neroniens et le II^e siècle*. Il est précédé d'une longue *Préface*, de plus de cent pages, où l'auteur a condensé tout ce qu'il était nécessaire de savoir sur les « Actes des Martyrs » et leurs sources, le régime des persécutions et le « martyr » lui-même, dont il nous explique, avec beaucoup de science, en y joignant des détails pleins d'intérêt, les différentes phases, depuis « la préparation au martyr » jusqu'à « la confiscation » qui le suit et le termine.

Une âme de prêtre, par M. l'abbé NAUDET. 1 vol. in-12, XXXI-319 p., 2^e éd. Aux bureaux de la *Justice Sociale*, 12, rue Littré.

Belle vie de prêtre écrite avec cœur et avec talent.

Le Gérant : A. MARTIAL.

TRÈS RÉDUIT
 PRIX DE REVIENT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc.,
 ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite
 avec le

SUC-REVEL (HORS CONCOURS
 EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897)

Le **SUC-REVEL** est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la
 Pharmacie **REVEL**, 23, route de Vienne, — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
 la santé
 de
 l'estomac



s'emploie
 dans tous
 les
 Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

DIVUS THOMAS

REVUE PHILOSOPHICO - THÉOLOGIQUE
 PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Abonnements : { Italie..... 10 francs
 { Etranger..... 12 —

PLACENTIA (Italie)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
 Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Mate, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48, Rue Saint-Placide, 48 — PARIS



PARIS. — IMPRIMERIE V. LEVÉ, RUE CASSETTE.



PETITES ANNALES

de

St VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES: |
|---|--------|
| Informations: Anniversaires. — Grands Séminaires. — Chine. — Varèse..... | 97 |
| Louise de Marillac et les Filles de la Charité, par F. P..... | 100 |
| Questions féminines, par MAX TURMANN..... | 106 |
| Beyrouth et les œuvres catholiques, par M. BOUVY, supérieur de la mission à Beyrouth..... | 110 |
| Bibliographie..... | 127 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Cherche-Midi

PETITES ANNALES **DE** **SAINT VINCENT DE PAUL**

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 AVRIL :

L'Infaillibilité du Pape et les Russes, par EUGÈNE TAVERNIER.

Le manuel et l'enseignement, par A. BOUDINON.

Bibliographie.

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. in-8° aigle, papier de Hollande. 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande. 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Anniversaires. Grands séminaires. Chine. Variété, p. 97. — Louise de Marillac et les Filles de la Charité, par F. P., p. 100. — Questions féminines, par MAX TURMANN, p. 106. — Beyrouth et les Œuvres catholiques, par M. BOUVY, supérieur de la Mission à Beyrouth, p. 110. — Bibliographie, p. 127.

INFORMATIONS

Anniversaires. — *Deuxième dimanche après Pâques. Fête de la Translation des reliques de saint Vincent de Paul.* — Durant les neuf jours qui suivent, les reliques de saint Vincent demeurent exposées à la vénération des fidèles, rue de Sèvres, 93.

24 avril. — 1576. Naissance de saint Vincent de Paul.

Grands séminaires. — Nous avons reçu du grand séminaire d'Angers une intéressante communication qui paraîtra dans notre prochain numéro.

Les élèves du grand séminaire de Saint-Flour nous ont envoyé les *Comptes rendus des conférences tenues au grand séminaire*. Nous ne pouvons en parler longuement à cause du défaut d'espace. Nous voulons cependant reproduire les titres des sujets qui ont été traités :

Les catéchistes volontaires : rapporteur, M. Arnal. — L'œuvre des Campagnes; l'œuvre des Tabernacles : rapporteur, M. Paulin Fabre. — Le secrétariat du peuple : rapporteur, M. Louvel. — La liberté des échanges; rapporteur, M. Gustave Théron. — La liberté du travail : rapporteur, M. Gustave Théron. — La législation du travail : rapporteur, M. Léon Douhet.

Voici, en outre, le *Règlement de la conférence* :

RÈGLEMENT DE LA CONFÉRENCE

Désormais, une Association libre existera entre les anciens

membres de la Conférence des Œuvres du grand séminaire et leurs jeunes confrères en cours d'études.

Article premier. — Le Bureau de la Conférence des Œuvres s'engage, vis-à-vis des membres de la Conférence qui ne sont plus au séminaire :

1° A leur faire parvenir, chaque semestre, c'est-à-dire deux fois par an, le compte rendu imprimé des travaux ;

2° A leur prêter, sous condition de les retourner dans la quinzaine, les livres, brochures ou Revues de la bibliothèque des Œuvres.

Art. II. — Les membres de la Conférence sont engagés :

1° A correspondre, au moins une fois par an, avec le Président du Bureau, pour faire part à la Conférence de leurs idées sur telles ou telles œuvres qu'ils auront pu étudier ;

2° A verser une cotisation de trois francs par an, pour frais de correspondance, de bibliothèque et autres.

Art. III. — Les membres du Bureau de la Conférence des Œuvres pourront faire au présent règlement telles modifications qu'ils jugeront convenables, à condition de les soumettre au préalable à M. le Supérieur et de les faire approuver par la majorité des membres présents à une réunion générale.

Ainsi arrêté en juin 1898, avec l'approbation et la bénédiction de Monseigneur.

Chine. — Les *Missions catholiques* ont publié une longue réponse de M^{re} Favier aux diverses accusations qui ont été portées contre lui.

L'illustre vicaire apostolique de Pékin produit à cette occasion une lettre du général en chef que nos lecteurs liront avec plaisir :

« Tien-tsin, le 26 février 1901.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

1^{er} BUREAU

—

N° 1773 A.

—

Monseigneur (1),

« Depuis l'arrivée des troupes françaises dans le Tchély, vous avez bien voulu mettre à la disposition du corps expéditionnaire des Pères lazaristes, à titre d'aumôniers auxiliaires.

« J'avais tenu à ce qu'ils fussent traités avec toute la considération à laquelle ils ont droit, et j'avais pris sur moi de leur attribuer, en les assimilant aux aumôniers titulaires nommés par le ministre,

(1) M^{re} Jarlin.

une solde et des indemnités qui ne sont pas prévues par les tarifs du budget de l'expédition de Chine.

« Le ministre de la Marine, ayant à plusieurs reprises appelé mon attention sur la nécessité de n'engager aucune dépense non prévue par ces tarifs, et la période de stationnement dans laquelle se trouve maintenant le corps expéditionnaire ne pouvant plus permettre de justifier le maintien d'un nombre d'aumôniers supérieur à celui fixé par le ministre, j'ai dû réduire ce nombre et ne maintenir à ceux qui voudraient bien encore nous continuer leur concours dévoué qu'une faible indemnité, dont j'espère pouvoir faire approuver l'attribution, en la motivant par les services qu'ils rendent comme aumôniers interprètes.

« Je suis heureux de saisir cette occasion, Monseigneur, pour vous adresser et vous prier de transmettre aux intéressés tous mes remerciements pour le zèle et le dévouement avec lequel les Pères lazaristes se sont acquittés de leurs fonctions, et pour les services éminents qu'ils ont rendus au corps expéditionnaire en toutes circonstances, et notamment pendant la période des opérations militaires.

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération et de mon respectueux dévouement

« VOYRON. »

« Inutile de dire, ajoute M^{re} Favier, que chacun de nous a continué ses services comme par le passé. Toucher une solde n'a pas été et ne sera jamais notre but ; nous n'avons qu'un désir, celui de travailler pour le bon Dieu et pour la gloire de la France. »

Variété. — « *Aux Filles de la Charité de l'hôpital d'Ussel en Limousin. Ce 26 octobre 1658.* — ...Peut-être trouvez-vous étrange la nourriture de ce pays-là, qui est de potage à l'huile ; mais quand vous verrez que c'est la coutume, et que la personne que je crois que vous aimez le mieux, ne relève jamais de maladie, qu'il ne mange du potage à l'huile pour se mettre en appétit, le peuple ne vous fera pas tant de pitié (1). — LOUISE DE MARILLAC. »

(1) T. IV, p. 262.

LOUISE DE MARILLAC ET LES FILLES DE LA CHARITÉ

II

Après quelques mois de formation, les Filles de la Charité étaient envoyées aux confréries des paroisses ou dans les hôpitaux. De Louise de Marillac et de saint Vincent, les jeunes Sœurs avaient appris qu'elles n'étaient point religieuses mais qu'elles devaient être aussi parfaites et aussi saintes que des religieuses. « Mes Filles, disait saint Vincent, vous n'êtes pas des religieuses ; et s'il se trouvait parmi vous quelque esprit brouillon qui dit : il faudrait être religieuses, cela est bien plus beau ! ah ! mes Sœurs, la Compagnie serait à l'extrême-onction. Craignez cela, mes Filles ; et tant que vous vivrez, ne permettez pas ce changement. Pleurez, gémissiez, et représentez-le aux supérieurs, n'y consentez en aucune sorte, car qui dit religieuses dit un cloître, et les Filles de la Charité doivent aller partout. » « Si M^{re} l'évêque de ce pays vous demande, si vous êtes religieuses, vous lui direz que non par la grâce de Dieu ; que ce n'est pas que vous n'estimiez beaucoup les religieuses, mais que si vous l'étiez il faudrait que vous fussiez enfermées et que, par conséquent, il faudrait dire, adieu le service des pauvres ; mais dites-lui que vous êtes de pauvres filles de la Charité, qui vous êtes données à Dieu pour le service des pauvres, qu'il vous est permis de vous retirer et aussi de vous renvoyer. »

Cependant, comme nous le verrons par la suite, les Sœurs devaient travailler premièrement à leur sanctification. Leur idéal était, suivant une comparaison familière, d'unir le travail de Marthe à la ferveur de Marie. Humbles servantes par le côté

matériel de leurs occupations, par les rudes besognes accomplies, elles devaient sanctifier tous les instants de la journée, par un amour très vif, très délicat à l'égard du céleste Époux des Vierges. Mais, tandis que la religieuse se donne principalement au Jésus du tabernacle et, pour lui, se garde du monde au moyen des grilles et des murailles, la Sœur de Charité, toute confiante dans les paroles du Maître qui a dit : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre eux, c'est à moi que vous le ferez », va vers un Dieu qui a revêtu d'autres espèces, d'autres apparences, elle va aux pauvres. Elle n'hésite même jamais à laisser une prière, l'oraison, le tabernacle pour aller aux malheureux qui la réclament, car elle sait bien, suivant la maxime du Fondateur, que « c'est quitter Dieu pour aller à Dieu ». Son Dieu à elle, en toute vérité, réside sur les grands chemins, dans une mansarde ou sur un lit d'hôpital. C'est le même Dieu pourtant et il réclame de ses Vierges, des âmes qui lui sont vouées et consacrées, les mêmes délicatesses, les mêmes séparations. Seulement, pour servir un Dieu qui habite au dehors, il faudra employer d'autres moyens. Saint Vincent l'a dit à ses Filles en des termes devenus célèbres :

« Les Filles de la Charité auront pour monastère la maison des malades, pour cellule une chambre de louage, pour chapelle l'église de la paroisse, pour cloître les rues des villes ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie. » La supérieure rappelait ces enseignements à la petite communauté de Richelieu. « Vous souvenez-vous souvent de l'avertissement que notre très honoré Père nous a donné en une conférence que nous avons un cloître aussi bien que les religieuses, et qu'il est aussi difficile aux âmes fidèles à Dieu d'en sortir qu'aux religieuses du leur, quoique ce ne soient pas des pierres, mais la sainte obéissance qui doit être la règle de nos désirs et actions ? Je supplie Notre-Seigneur de qui l'exemple nous a enfermées dans ce saint cloître, qu'il nous fasse la grâce de ne le fausser jamais (1). » Et il faut bien dire que ce cloître de l'obéissance qui

(1) Tome IV, p. 84.

dresse en face de la volonté, même pour les actions les plus ordinaires, des barrières morales tout aussi réelles que des murailles, donne à l'âme une force et des mérites que les clôtures des couvents ne produisent pas toujours.

« De tous les ordres qui sont déjà établis dans l'Eglise de Dieu, disait saint Vincent, y en a-t-il aucun qui renonce autant et plus continuellement à soi-même que le vôtre? Je vous avoue, mes filles, que je n'en connais point (1). »

« Vous faites à peu près ce que Notre-Seigneur faisait sur la terre, lequel, n'ayant pas de demeure arrêtée, allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, et guérissait tous ceux qu'il rencontrait. Eh bien, mes Sœurs, cela ne vous fait-il pas bien connaître quelle est la grandeur de votre vocation? Y avez-vous jamais pensé? Quoi! faire ce qu'un Dieu a fait sur la terre! Ne faut-il pas que vous soyez bien parfaites, et que vous soyez des anges incarnés. Oh! oui, demandez bien à Notre-Seigneur qu'il vous fasse la grâce de connaître la grandeur de vos emplois et la sainteté de vos actions, afin que vous voyiez combien ils excellent au-dessus de beaucoup d'autres emplois (2). » Louise de Marillac en envoyant à Chantilly la Sœur Françoise, « qui est d'humeur fort douce et qui a grand désir d'être à Dieu de bonne sorte », résume en deux mots les obligations des Sœurs : « Enfin, les Filles de la Charité sont obligées de travailler à se rendre plus parfaites que des religieuses. Notre Sœur vous dira ce qu'elle en a appris de M. notre T. H. Père en sa dernière conférence (3). »

Comme les religieuses, les Filles de la Charité vivront séparées du monde. « Vous serez, écrit la fondatrice, bien exactes à la fidélité que vous devez à Dieu pour l'observance de vos Règles, particulièrement pour la retenue de la fréquentation du monde, sans des nécessités très importantes (4). » « Pour ce qui est de ne point sortir, cela s'entend sans une grande nécessité, quoique je pense bien que vous ne rendez aucune visite ni de compliment ni de satisfaction. » Les Sœurs doivent « éviter

(1) Conf. I, p. 270.

(2) Conf. I, p. 511.

(3) Tome IV, p. 295.

(4) Tome IV, p. 296.

les caquets que font souvent les villageoises ». Elles se garderont bien d'être « Filles de la Charité seulement de nom, qui n'en font rien moins que les œuvres, et n'ont rien moins en l'esprit que l'observance de leurs Règles, se laissant aller au babil et au relâche de toutes leurs pensées (1) ».

Elles chercheront, par-dessus tout, à vivre entre elles. « Je vous prie d'être à exemple d'une vraie Fille de la Charité... qui a des règles à observer, pour lesquelles il ne faut point perdre de temps; mais, hors la nécessité de la visite des pauvres, elle doit aimer sa demeure et la compagnie de sa Sœur, dont elle ne se doit jamais plaindre ni dire à qui que ce soit ce qui se passe ensemble, non pas même en confession, où l'on se doit garder de faire connaître le tiers et le quart (2). »

Cependant, certaines relations s'imposent d'après le genre de vie même. Elles peuvent bien être réduites, mais on ne saurait les supprimer complètement; dès lors, il est nécessaire de les sanctifier. Louise de Marillac s'applique à faire comprendre à ses filles quelle doit être la nature de ces relations et comment il faut s'y comporter.

..

Les Sœurs devaient tout naturellement avoir des rapports avec les prêtres, aumôniers et curés. Elle leur écrivait à ce sujet :

« Je vous prie, ma Sœur, de prendre garde que toutes nos Sœurs aient une grande modestie et retenue, et surtout qu'elles portent un grand respect aux prêtres, prenant garde de ne point abuser de leur grande bonté et douceur, à ce que la vertu qu'ils exerceront d'humilité et de charité ne vous soient à confusion, si vous ne les imitez (3). »

Et voici une lettre bien digne d'une femme en même temps que d'une sainte : « Je supplie Dieu vous faire aussi la grâce de bien faire entendre à notre bonne Sœur Marguerite qu'elle n'aura point tant de peine, ni les autres Sœurs, à contenter M. le

(1) Tome III, p. 342.

(2) Tome IV, p. 292.

(3) Tome IV, p. 295.

Curé qui a pris ce matin la peine de nous venir voir et me paraît fort raisonnable. Il est un peu prompt; mais il y a moyen de l'avoir par la douceur et soumission de parole, et d'effet aussi quand vous pourrez faire ce qu'il vous proposera; quand les choses ne se peuvent, il lui en faut faire entendre les raisons doucement et humblement, et je m'assure qu'il sera très facile à contenter (1). »

Quand il survenait « une prise » avec M. le Curé, Louise de Marillac en témoignait ses regrets, excusant l'autorité et prenant son parti. Une fois même que des administrateurs voulaient faire expier à un Curé sa conduite à l'égard des Sœurs, elle menaça de les rappeler toutes. Elle écrivait à un de ces messieurs :

« Je vous supplie très humblement d'empêcher que cela soit pour le respect que nous devons au caractère et à la vertu de M. le Curé, dont notre Sœur s'est souvent édifiée et nous l'a témoigné plusieurs fois.... Vous écrivant, il me vient en l'esprit, que vous le connaissez mieux que moi, que tous Messieurs les Maîtres savent assez le besoin qu'ils ont de maintenir son autorité pour la gloire de Dieu et le bien des âmes qu'il a comises en sa charge, et aussi que s'il arrivait la moindre disgrâce à cette personne que nous devons honorer, nous serions contraintes de retirer nos Sœurs pour plusieurs raisons (2). »

Sur le point de partir pour Nantes, Louise de Marillac indique à chacune des Sœurs de la Maison quel sera son office pendant son absence. Elle termine par cette recommandation générale : « Il est nécessaire de penser souvent qu'est-ce que Dieu demande de nous : une grande douceur envers les pauvres, un grand respect envers les prêtres, MM. les médecins et les dames; sans cela, nous deviendrons insolentes jusqu'à un tel point que les dames seront contraintes de nous chasser (3)... »

Pour ces dernières, les recommandations reviennent assez souvent à cause de la multiplicité des rapports : « Au nom de

(1) Tome III, p. 332.

(2) *Ibid.*, p. 431.

(3) *Loc. cit.*, p. 155.

Dieu, mes Sœurs, prenez garde de ne vous lier d'attache avec pas une dame, pour ne vous pas engager à perdre beaucoup de temps (1). » « Je vous recommande tant que je puis de leur porter honneur et de les bien affectionner, autrement vous feriez grande faute. Cela n'empêche pas que vous soyez très exactes à ne rien faire contre vos règlements (2). »

Ce respect à l'égard des dames était dû à toutes sans exception. « Pour les dames de la Charité, vous ne devez point regarder de quelle qualité elles sont pour leur porter respect; c'est assez que vous sachiez qu'elles sont reçues en la Compagnie pour les honorer comme mères de vos maîtres les pauvres, quand bien même elles ne contribueraient point du leur (3). »

Mais les Sœurs de Fontainebleau surtout devaient être attentives à ne pas laisser altérer les vertus des vraies Filles de la Charité. « Eh bien ! vous voilà encore une fois à la cour et employées par l'ordre de notre très bonne et très dévote reine. Que ses saints exemples vous donnent grande humiliation, et que le choix que la divine Providence a fait de vous, vous remplisse de confusion. Mais, prenez garde, mes chères Sœurs, que l'homme ennemi ne jette l'ivraie parmi cette bonne semence; vous le connaîtrez si, durant le séjour de la cour, la fréquentation que vous avez avec ces dames altère tant soit peu votre dévotion; si vous êtes moins douces et humbles, moins soigneuses de l'observance de vos Règles. A propos d'humilité, prenez-vous bien garde que celle que le monde exerce envers vous ne vous donne trop de hardiesse à parler aux dames, tant celles de la cour que celles de leur suite, comme aussi à M. le médecin ? Que l'usage de traiter les malades et ce que vous avez appris des médecins ne vous rende pas trop hardies, ne vous fasse faire les entendues pour ne pas écouter les ordonnances et obéir aux ordres que l'on pourra donner (4). »

Telles sont les règles très sages que Louise de Marillac donnait aux Sœurs sur la fuite du monde et sur les rapports nécessaires avec les prêtres, les médecins, les administrateurs et les

(1) Tome III, p. 151.

(2) *Loc. cit.*, p. 315.

(3) Tome IV, p. 238.

(4) Tome IV, p. 133.

Dames. Il nous reste encore à voir de quelle manière elle comprenait le service des pauvres, qui fait l'objet propre de la vocation d'une Fille de la Charité, avant d'en venir au travail direct, à l'action immédiate qu'elle exerçait sur l'âme de ses Sœurs pour le développement de leur vie surnaturelle.

F. P.

QUESTIONS FÉMININES

Sous la rubrique *les Femmes et le mouvement social*, l'excellente revue *l'Association catholique* publie tous les deux mois des pages suggestives dues à la collaboration de chrétiennes qui, depuis longtemps, se consacrent à l'étude des questions féminines et à la pratique des œuvres.

Nos lectrices — et sans doute aussi nombre de nos lecteurs — apprendront avec plaisir ce qui y est dit sur ces problèmes d'une actualité parfois bien aiguë.

* *

Tout d'abord, M^{me} Paule Vigneron insiste avec beaucoup de raison sur « la nécessité d'une élite spécialement formée à l'action sociale féminine ».

Elle met en lumière une douloureuse contradiction dont souffre notre société : d'un côté, une armée de femmes qui, dans les classes aisées, végètent à peu près inutiles, sans rendre de vrais services au corps social ; de l'autre, les œuvres d'organisation et de propagande qui manquent trop souvent du personnel nécessaire à les promouvoir.

Une des causes de ce regrettable état de choses réside évidem-

ment dans la mauvaise éducation qui est fréquemment donnée aux jeunes filles. A ce propos, M^{me} Paule Vigneron fait des remarques du plus haut intérêt dont on nous saura gré de citer une partie : « A seize ou dix-sept ans, écrit-elle, une jeune fille de la classe moyenne a fini son éducation ; il est d'usage qu'elle emploie les années qui la séparent du mariage à une vie futile et malsaine, qui affaiblit le corps, surexcite le système nerveux, émeut et fausse l'imagination, désordonne le temps, disperse les facultés, habitue l'esprit au jeu puéril des notions superficielles, détruit la volonté accrochée aux facettes des passe-temps vains. En cet état de dispersion, de décomposition s'usent les années les plus fécondes de la vie, celles qui devraient être vraiment laborieuses ; celles où la jeune fille près de devenir femme, devrait assurer les bases de son esprit, de son jugement, de sa santé, former à la fois sa vie intérieure et sa vie pratique, se rendre compte de sa vocation personnelle et de la situation qu'elle occupe dans le milieu où elle doit être, s'essayer aux méthodes qui l'aideront à tirer le meilleur emploi de ses forces d'âme et de corps. Non seulement cette seconde éducation qui ferait d'elle une personne en même temps qu'une valeur pour la famille et la société, est sacrifiée, mais la première éducation même qu'elle a reçue en son enfance, est ébranlée dans ses principes par les nouvelles habitudes et les influences qu'elle subit ; désorientée, en conflit entre ce qu'elle a appris et ce qu'elle voit, elle arrive non sans souffrance à cette conclusion que les principes doivent être respectés comme vénérables, mais que l'usage en est impraticable dans la vie courante. »

Sans doute, le jugement porté par M^{me} Paul Vigneron est quelque peu sévère ; malheureusement, il n'est que trop exact pour un certain nombre de familles bourgeoises.

*
* *

Deux autres collaboratrices de l'*Association catholique*, M^{mes} H.-J. Brunhes et Léra, traitent une question du plus haut intérêt pratique : elles se proposent d'étudier l'organisation, à

l'étranger, des professions féminines qui pourraient procurer à des Françaises non seulement le moyen de vivre, mais encore le moyen de vivre d'une vie intéressante et réellement utile au corps social. Se plaçant à ce point de vue, elles examinent trois professions, celles de garde-malade, de gérante de maisons ouvrières et de directrice d'école ménagère.

Comme il y a là une voie nouvelle, et dans laquelle il peut être intéressant et utile d'entrer, nous allons résumer ici les indications données : il sera peut-être bon d'orienter de ce côté les efforts de celles qui sont obligées de travailler pour vivre, en les détournant de l'effort vain qui les poussent vers des carrières aujourd'hui encombrées.

..

La première profession analysée est celle de « nurse » ou garde-malade en Angleterre.

Cette profession occupe honorablement dans les pays britanniques plusieurs milliers de femmes, femmes de bonnes familles, bien élevées, instruites pour la plupart, qui se consacrent aux soins des malades, soit pour exercer leur dévouement, soit pour gagner leur vie.

Les gardes-malades anglaises se divisent en trois catégories : les nurses d'hôpitaux, les gardes-malades de districts ou des pauvres, enfin les gardes-malades privées.

M^{me} Léra, dans son étude, ne parle guère que de ces dernières.

Celles-ci se subdivisent en trois groupes : les gardes indépendantes dont le nombre tend à décroître de jour en jour, la garde dépendant d'une institution et sous la tutelle de l'institution, et enfin la garde libre, mais membre d'une société coopérative.

Mais n'est pas nurse qui veut et comme il veut : pour obtenir un diplôme de garde-malade, on exige un cours d'études de trois années dans un hôpital (1).

De plus en plus, c'est l'association des gardes-malades

(1) Dans quelques hôpitaux, la future nurse doit payer une somme variant entre 600 et 1.250 francs ; mais presque toujours elle reçoit un salaire égal à cette même somme, comme aide-infirmière.

libres sous forme de société coopérative qui tend à se développer.

La plus importante de ces sociétés coopératives, celle qui sert actuellement de modèles aux sociétés du même genre qui se fondent sur les autres points du Royaume-Uni, est la *Royal British Nurses Association*. Pour en faire partie, il faut fournir la preuve d'un séjour de trois ans dans un hôpital, et la dernière année d'apprentissage doit avoir été faite dans un « hôpital général ». L'inscription comme membre coûte une guinée (26 francs) et la cotisation annuelle est de cinq shillings (6 fr. 25). Ladite association possède un home et un club à l'usage de ses membres. Ce home est dû à la générosité de la douairière Lady Howard de Waldew. Là, les nurses ont un salon de conversation, une bibliothèque, même quelques chambres et la facilité de se procurer, à bon compte, rafraîchissements ou repas. Dans ce même local, ont lieu de temps à autre des conférences; enfin, les adhérentes se réunissent, une fois par semaine, à un jour déterminé.

Ainsi donc, grâce à l'association, la nurse voit sa situation s'améliorer. Il faut noter, d'ailleurs, que, même en tout état de cause, celle-ci est loin d'être mauvaise. Une nurse, en effet, gagne, par jour, 40 shillings (12 fr. 50); par semaine, de 2 à 3 livres (50 à 75 fr.) et plus dans le cas de maladie contagieuse; le gain d'une année est donc en moyenne de 80 livres (2.000 fr.) N'oublions pas qu'elles n'ont *aucun frais* pendant qu'elles sont près des malades, c'est-à-dire pendant une grande partie de l'année.

M^{me} Léra remarque, en terminant, que la profession de gardes-malades n'est pas regardée, en Angleterre, comme servile. « Elle met en jeu les dons de l'intelligence et du cœur; par certains côtés, par le contact de la souffrance, elle affine les sentiments et, par là même, attire les femmes qui, ayant besoin de travailler, sont séduites par ce désir si féminin, de soulager la douleur. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que ces nurses se recrutent dans toutes les classes sociales, qu'il y a parmi elles nombre de femmes (jeunes filles ou veuves) de très bonnes familles et très distinguées. Les autres appar-

tiennent généralement à la classe des petits commerçants. Il faut, en effet, pour embrasser cette carrière, ne pas être pressée par un trop grand besoin de gagner sa vie, les études professionnelles n'étant autorisées qu'après vingt et un ans (1). »

(A suivre.)

MAX TURMANN.

BEYROUTH ET LES ŒUVRES CATHOLIQUES

Vous me demandez un travail sur les œuvres catholiques à Beyrouth, état actuel, accompagné d'une courte notice historique et de photographies.

Je tiens trop à vous faire plaisir ainsi qu'aux lecteurs des *Petites Annales* pour vous refuser ce service quoique je n'aie guère le temps ni le talent requis pour bien remplir cette tâche. J'essaierai tout de même.

NOTICE HISTORIQUE

D'abord qu'est-ce que Beyrouth ? Au point de vue historique cette ville est loin d'éveiller les grands souvenirs de Damas, de Jérusalem, de Tyr et Sidon ses voisines. Son histoire n'est pas connue et son rôle dans l'antiquité est resté dans l'ombre. La fable fait remonter son origine dans la nuit des temps ; elle fut, dit-on, la patrie de Sanchoniaton que plusieurs font contemporain de Sémiramis (xx^e siècle avant Jésus-Christ).

Quoi qu'il en soit, Beyrouth ne commence à faire parler d'elle que sous le règne de l'empereur Auguste qui améliora sa position, en la reportant du sud du cap sur lequel elle était bâtie, et exposée à l'en-

(1) Les femmes du monde que recouvre le sobre et gracieux uniforme de la garde-malade, se vouent, en général, au soin des pauvres : elles deviennent des nurses de districts.

vahissement des sables de la mer, au versant nord, mieux protégé et plus accessible aux navires des Phéniciens. Le même empereur la prit en affection et l'honora de grands privilèges ; entre autres, il accorda celui de citoyens romains à ses habitants. Il voulut même que la ville s'appelât de son nom Augusta-Félix. Auguste accorda encore à Beyrouth le privilège d'enseigner le droit.

Après lui, celui qui contribua le plus à l'embellissement de Beyrouth, ce fut Hérode le Grand, le même qui fit massacrer les enfants à la naissance de Notre-Seigneur. Il y fit construire des temples, des théâtres, un forum et de grands magasins. Hérode Agrippa II éleva à Beyrouth un théâtre magnifique et y transporta toutes les statues de ses États ; et l'historien Josèphe dit que les fêtes et les jeux qui y furent alors donnés pouvaient soutenir la comparaison avec ceux qu'on célébrait à Rome. En tout cas, les victimes humaines y furent innombrables.

L'histoire religieuse de Beyrouth n'est guère plus connue que son histoire civile ; on sait toutefois qu'elle fut convertie au christianisme dès les commencements de la prédication apostolique. Saint Pierre passa et prêcha dans cette ville, et y établit pour premier évêque Quartus dont il est fait mention à la fin de l'Épître aux Romains. Dans la suite, Beyrouth ne se signale guère à l'attention des historiens que par quelques faits d'importance médiocre, entre lesquels il faut cependant remarquer le miracle de l'image de Jésus-Christ qui répandit du sang sous le couteau des Juifs, et dont il est fait mention au Martyrologe romain, le 9 novembre.

La principale gloire de l'antique Beyrouth est son école de droit dont la réputation devint universelle, gloire qu'elle partageait seulement avec Rome et Constantinople. Sozomène, saint Jérôme, Eusèbe de Césarée en font mention. Socrate, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit que saint Grégoire le Thaumaturge avait quitté les écoles d'Athènes pour venir étudier le droit à Beyrouth. Sa réputation alla si loin que Nomus n'hésita pas à l'appeler la *patrie* des juriconsultes, la *ville de l'éloquence*, la *nourrice de la vie*, le *repos de la gloire*.

Mais il n'y a pas de si grande célébrité qui ne succombe. L'heure des tribulations a sonné pour Beyrouth. Ce furent d'abord, au milieu du vi^e siècle, des tremblements de terre épouvantables qui bouleversèrent toute la province et firent de Beyrouth un monceau de ruines. Après, vinrent les musulmans, au vii^e siècle, qui placèrent sous leur joug toutes les villes de la Syrie et de la Phénicie, non pas sans efforts, car ils eurent à lutter longtemps contre les chrétiens du Liban.

A l'époque des croisades, Beyrouth était une ville de médiocre importance, et Godefroy de Bouillon qui la trouva sur son chemin ne jugea pas à propos de s'en emparer avant d'avoir pris Jérusalem. Ce

fut Baudoin, frère de Godefroy, qui la prit en 1108. Dès que Beyrouth fut tombée au pouvoir des Croisés, on en fit le siège d'un évêché latin. Son premier évêque, nommé Baudoin, fut placé dans la dépendance du métropolitain de Tyr, qui relevait lui-même du Patriarche latin de Jérusalem. Les Croisés restèrent maîtres de Beyrouth pendant quatre-vingts ans. Après la bataille de Tébériade, elle fut reprise par les musulmans (1187), qui y accumulèrent des richesses considérables, produit de leurs rapines sur les chrétiens; mais Malek-Addel ayant été défait par les Croisés, Beyrouth retomba au pouvoir des chrétiens qui la conservèrent jusqu'en 1197, où elle fut prise par le sultan d'Égypte. Pendant trois siècles elle resta sous la domination de l'Égypte, jusqu'à ce que le sultan ottoman Sélim 1^{er} mit fin à la puissance des mamelouks Coharistes en 1517. Depuis ce temps la Syrie a toujours été une province ottomane, sauf les intermèdes de quelques révoltes particulières.

La ville de Beyrouth, qui, en 1849, n'avait que 12.000 habitants, a commencé alors à prendre de grands développements. Les massacres de Damas et de l'intérieur en 1860 furent le point de départ d'une immigration qui n'a cessé d'aller en augmentant, et la population de cette ville a atteint aujourd'hui le chiffre de 130.000 habitants chrétiens en majorité et catholiques; c'est la seule ville de l'empire turc qui soit dans une semblable condition.

Cette augmentation de la population de Beyrouth a naturellement accru son importance. Toutes les nations étrangères y entretiennent des consuls généraux et d'importantes maisons de commerce. La route carrossable entre Damas et Beyrouth a été profitable surtout à cette dernière. Aujourd'hui elle possède un port, une ligne de chemin de fer de Beyrouth à Damas-Hauran, et une autre de Beyrouth à Journieh avec prolongement projeté du côté de Saïda et de Tripoli. Sans être la capitale de la Syrie, Beyrouth en est certainement la ville la plus importante au point de vue des affaires, des relations avec l'Europe et le reste du monde, de l'influence politique, et aussi de l'influence morale, en bien comme en mal. C'est à Beyrouth que se trouve le centre d'action de tous les gouvernements étrangers sur le pays, de toutes les missions religieuses, le centre de l'instruction sous toutes ses formes. Sur tous les points de la ville on voit flotter les drapeaux de toutes les nations; partout s'élèvent des établissements d'instruction, des hôpitaux, des temples chrétiens. A chaque instant on entend sonner les cloches annonçant les fêtes et les cérémonies religieuses des différents rites, des sectes de toutes formes dont l'Orient s'est enrichi depuis longtemps, et qui font l'étonnement des étrangers. Voilà Beyrouth aujourd'hui.

ÉTAT DES ŒUVRES CATHOLIQUES A BEYROUTH

Je vous ai dit que la population de Beyrouth était en grande majorité chrétienne et que les chrétiens étaient en grande majorité catholiques. Malheureusement tous ces catholiques sont loin d'être unis entre eux. Pour un grand nombre, le rite passe avant la charité : ils sont Maronites, Syriens, Arméniens, Grecs, avant d'être catholiques romains. Ils sont soumis à N. S.-P. le Pape, mais à la condition qu'il respectera leur indépendance, leurs privilèges, leur discipline propre. Ces sentiments de défiance, qui tendent à disparaître parmi le peuple, sont encore vivaces dans le clergé.

De plus, entre les différents rites il règne une antipathie peu accentuée chez les simples fidèles, à cause de la fusion produite par les relations ordinaires, plus invétérée chez les ecclésiastiques. Les musulmans remarquent fort bien cette division entre les chrétiens et ce n'est pas ce qui leur en donne de l'estime. Cette division est le défaut principal des églises d'Orient, la cause de leurs revers et de leur décadence. Aussi les Turcs font-ils tous les efforts possibles pour l'entretenir et l'augmenter même en suscitant de nouveaux schismes et en mettant des entraves à l'action de Rome.

Un nouveau principe d'affaiblissement a été apporté en Syrie par les protestants qui se sont moqués de tous ces rites et de toutes ces sectes ou confessions différentes, et ont travaillé à déraciner les antiques pratiques religieuses qui, chez un grand nombre de ces chrétiens, tenaient lieu de tout le reste. Les populations orientales sont naturellement religieuses; mais leur religion n'a pas de racines, elle est superficielle. La forme tient trop souvent lieu du fond. A qui la faute?....

Les protestants avaient donc une carrière facile pour leur propagande. Malheureusement pour eux, et heureusement pour nos chrétiens, ils n'ont pas su ou voulu s'adapter au génie du caractère oriental, à sa tournure d'esprit propre, à ses besoins religieux. En place de l'antique religion si belle et si attrayante par l'éclat de ses cérémonies, si conforme dans sa discipline pénitentielle aux aspirations des âmes malades, si féconde en consolations, en secours pour tous les états, ils ont voulu substituer une religion sèche et aride, ne parlant ni au cœur ni aux sens, une religion qui, contrairement à l'évangile de Jésus-Christ, n'offre à l'homme que des satisfactions sensibles, souvent brutales. Mais, pour atteindre leur but, ils ont acheté les consciences par l'appât des avantages temporels, égaré les intelligences par le miroitement d'une vaine science, ne reculant même pas devant la calomnie, le mensonge et la provocation des

pires passions pour écraser leurs adversaires et faire des prosélytes. Ces procédés anti-évangéliques, loin d'attirer les âmes vers eux, ont soulevé les consciences où vivait encore la flamme du sentiment religieux, et les peuples n'ont vu en eux que de faux pasteurs incapables de les conduire vers leurs destinées éternelles. Voilà ce qui explique la stérilité étonnante des efforts des protestants en Syrie. Ils ont fondé une multitude d'établissements scolaires, des hospices, des orphelinats, des hôpitaux où rien ne manque ; ils ont dépensé des sommes immenses, fait jouer les ressorts de la politique ; et c'est à peine si on s'aperçoit de leur présence dans le pays.

Leurs adeptes sont si clairsemés qu'ils n'osent les compter ; et encore ceux qu'ils croient avoir gagnés à leur parti leur échappent-ils souvent dès qu'ils cessent de les assister. Beyrouth est pour eux un centre d'action, et ils y ont développé leurs œuvres sur une grande échelle. Trois sectes principales y ont fondé de très beaux établissements : ce sont les protestants d'Angleterre, les méthodistes d'Amérique et les évangélistes de Prusse. Les Anglais possèdent un vaste établissement scolaire fréquenté par une multitude d'enfants des deux sexes à qui ils donnent l'instruction primaire imprégnée de protestantisme. Leur méthode consiste surtout à détruire dans le cœur de leurs jeunes élèves toute trace de foi catholique en tournant en dérision notre sainte religion. Les Américains ont une université où ils enseignent la médecine et forment des maîtres et des ministres pour les écoles des villages. Ils possèdent aussi une imprimerie d'où sortent un grand nombre de livres de toutes sortes destinés à combattre la religion catholique. Les Prussiens ont un bel hôpital, un orphelinat et des écoles dirigées par des diaconesses. Ces différentes sectes entretiennent en outre un certain nombre de petites écoles dans les divers quartiers de la ville. Ce qui attire les enfants chez les protestants, c'est d'abord la gratuité complète et ensuite l'excellence de leur méthode d'enseignement. A cause de cela, beaucoup de parents catholiques, moins soucieux d'assurer une éducation religieuse à leurs enfants que de leur procurer une instruction à bon marché, ne se font pas scrupule de les envoyer dans ces écoles si nuisibles à leur foi. Les évêques ont beau élever la voix contre cette trahison des parents, on ne les écoute plus : les catholiques, habitués depuis longtemps à toutes sortes de concessions de la part de leurs pasteurs, s'étonnent de leur sévérité sur ce point et se moquent de leurs censures.

Pour combattre des adversaires si puissamment outillés et si entreprenants, quelles sont les ressources des catholiques ?

Ces ressources sont : 1° le clergé séculier et régulier indigène, et 2° les congrégations religieuses latines.

A. — LE CLERGÉ INDIGÈNE.

Les prêtres ne manquent pas en Syrie ; ils sont même très nombreux, surtout dans le Liban. Avec cela le service paroissial laisse beaucoup à désirer. A Beyrouth tous les rites orientaux sont représentés, quoique en proportions différentes.

1. *Les Maronites* possèdent un archevêque dont la cathédrale est en même temps église paroissiale. Outre la cathédrale, ils ont trois autres paroisses avec une population de plus de trente mille âmes. Une dizaine de prêtres desservent ces paroisses : ils suffisent à peine pour le ministère ordinaire, ne font ni prônes ni catéchismes. Pendant le carême ils invitent des prédicateurs extraordinaires d'un talent très remarquable, mais ordinairement plus préoccupés de parler doctement qu'utilement. Ils ont plusieurs confréries d'hommes et de femmes destinées à venir en aide aux pauvres de la nation qui se plaignent qu'on ne les assiste pas suffisamment. Aucun lien religieux n'unit les membres de ces associations ; aucun exercice de piété commun ne les rassemble. Il y a encore les moines ; mais ils ne font absolument rien. Le clergé maronite est donc insuffisant pour les besoins de la population ; à plus forte raison est-il incapable d'empêcher les ravages du protestantisme et le prosélytisme des musulmans. M^{re} Debs, archevêque maronite, a fondé à Beyrouth un collège où sont instruits les enfants des familles aisées ; ce collège sert en même temps de séminaire. Le nombre des élèves monte à 350.

Ce prélat, qui passe pour un des plus instruits et des plus zélés de sa nation, a construit, en outre, dans la même ville, plusieurs églises, entre autres sa cathédrale. C'est à cette entreprise qu'il a consacré la plus grande partie des revenus du diocèse qui sont très grands. Les prêtres, eux, ne sont pas riches et ne peuvent pas bâtir d'églises ; ils n'ont pas même de quoi vivre dans l'exercice de leur ministère. Leur grande préoccupation est de se procurer de quoi s'entretenir, eux et leur famille. La conséquence de cet état de choses, c'est que les fidèles ne sont pas instruits, négligent leur devoirs et ne conservent guère de la religion de leurs pères que les pratiques extérieures. Malgré cet abandon, ils ont gardé la foi ; mais comme cette foi n'a pas de racine, elle est exposée à tomber au premier souffle des tentations, comme on le voit tous les jours.

2. *Les Grecs Melchites*, bien moins nombreux que les Maronites, ont un évêque, plusieurs paroisses desservies par des religieux basilien. Ils sont plus actifs que les Maronites ; mais comme ces derniers, ils

ne s'occupent pas de leurs sujets. Ce qui les occupe surtout, c'est le soin des affaires temporelles de la nation qui se traitent chez eux, On les dit moins attachés à Rome que les Maronites : le fait est qu'ils ont une haute idée de leur nation et n'aiment pas qu'on se mêle de leurs affaires religieuses.

Les Grecs possèdent à Beyrouth un collège patriarcal qui renferme environ deux cents élèves. Il est tenu par des prêtres grecs, mais séculiers, dont la plupart ont fait leurs études chez les Pères Blancs de Sainte-Anne, à Jérusalem : ils sont très instruits, pieux, bien formés, mais pour cela même très mal vus des autres prêtres, et même quelquefois maltraités. Cette nouvelle génération de prêtres, moins infatués des vieux préjugés grecs que les autres, est appelée à faire un grand bien à la nation. Formé par les prêtres latins, elle a des idées plus élevées, des notions plus exactes de ses devoirs. Que Dieu l'augmente et la bénisse ! Chaque paroisse grecque a une école de garçons assez fréquentée, même par les enfants des familles schismatiques.

L'avantage de ces écoles paroissiales est de ramener un grand nombre de ces enfants dans le giron du catholicisme, presque sans qu'ils sans doutent. Les parents, presque tous gens du peuple, ne voyant pas de différence extérieure entre les deux églises, croient que c'est la même chose, et laissent leurs enfants libres de fréquenter l'église catholique. Une fois l'habitude prise, ils ne retournent plus à l'église schismatique.

3. *Les Syriens* (ou plutôt *Syriaques*), à cause de leur petit nombre, n'ont qu'une église, à laquelle est attachée une école de garçons.

4. *Les Arméniens catholiques*, à peu près aussi nombreux que les Syriens, ont aussi une église. Ils ne possèdent pas d'école et les enfants de cette nation fréquentent les classes des autres rites.

5. *Les Chaldéens*, en très petit nombre, n'ont pas encore d'église. Le prêtre de leur rite qui s'occupe d'eux a le titre de vicaire patriarcal, comme le curé arménien, et dit la messe chez les Syriens. Ses sujets, presque tous étrangers à la ville, viennent la plupart de la Mésopotamie.

6. On trouve encore à Beyrouth un petit nombre de *Coptes*, originaires de l'Égypte, qui n'ont ni église ni prêtre. Autrefois ils relevaient des Latins ; mais depuis la publication de la *Constitution Orientalium Ecclesiarum*, il est difficile de savoir de qui ils relèvent.

Deux patriarches catholiques font depuis quelque temps leur résidence d'hiver à Beyrouth : ce sont les Patriarches Grec-Melchite et Syrien. Jusqu'ici on n'a pas pu apprécier les avantages qui peuvent résulter pour cette ville de la présence de ces deux éminents prélats ; car ils n'ont guère paru en public que dans des cérémonies religieuses et des funérailles.

Assurément, il est peu de villes au monde qui présentent une pareille variété de rites et autant d'autorités religieuses. Et je ne parle ici que des catholiques, car presque chaque rite catholique a son pendant schismatique. Les juifs, les musulmans, les protestants, etc. etc., ont aussi leurs autorités respectives. Si c'est un avantage, la ville de Beyrouth doit s'estimer heureuse entre toutes. Mais beaucoup de gens ne veulent pas le comprendre et osent croire que si toutes les forces isolées qui constituent à Beyrouth l'église catholique étaient plus unies entre elles et ne formaient qu'un seul faisceau compact, la même église serait plus forte et y gagnerait beaucoup en influence, en vitalité, en toutes sortes de bonnes œuvres, en charité surtout.

C'est précisément ce que le Saint-Siège a compris depuis longtemps en faisant pénétrer dans ce vieil édifice, si vénérable par son antiquité et ses souvenirs religieux, un élément nouveau, capable de le soutenir contre ses ennemis, de lui rendre une nouvelle vie et de grouper toutes les bonnes volontés, je veux parler de l'élément latin.

B. — LES COMMUNAUTÉS LATINES.

L'Eglise latine à Beyrouth n'a pas de clergé séculier. La seule paroisse de ce rite est desservie par les religieux capucins.

A la tête du clergé latin se trouve un vicaire apostolique qui est en même temps délégué du Saint-Siège auprès des rites orientaux. Il a sous sa dépendance tous les fidèles du rite latin, et toutes les communautés religieuses qui suivent le même rite.

Les communautés latines de Beyrouth ont pour but, comme partout ailleurs, d'aider le clergé séculier dans la grande œuvre de la sanctification des âmes, de soutenir l'Eglise catholique dans sa lutte contre l'ennemi commun, par leurs écoles, leurs prédications, et de secourir les malheureux par les œuvres de charité.

On s'est demandé bien des fois si cette intervention des communautés latines en plein pays catholique où le clergé ne manque pas était bien opportune. Je n'hésite pas à déclarer qu'à l'époque où ces communautés ont commencé à prendre pied en Orient, cette intervention était reconnue nécessaire soit pour préserver le catholicisme d'une ruine totale, soit pour l'aider à se relever. C'est de cette époque, en effet, que date son relèvement. L'islamisme et le schisme jouissaient seuls de la liberté religieuse, le premier par le droit de la force, le second par celui du nombre et de la richesse. Les Grecs, les Syriens, les Arméniens catholiques ou n'existaient pas ou vivaient

confondus avec les hétérodoxes : ils n'étaient pas reconnus officiellement par la Sublime Porte, et n'avaient pas d'églises à eux. Leurs affaires civiles devaient être traitées par les évêques schismatiques, seuls reconnus par le Gouvernement. Par leur quasi-indépendance politique, les Maronites étaient moins exposés à perdre leur foi, grâce au zèle du clergé et aux luttes qu'ils eurent à soutenir, grâce aussi au sang de leurs martyrs. Mais la décadence est venue avec la paix, avec l'abondance. Et là aussi, l'intervention des missionnaires latins a été jugée nécessaire. Ils sont venus, parce qu'on les a appelés, parce que Rome les a envoyés. Ils ont fondé des établissements, relevé le catholicisme, organisé des œuvres de charité. Sous leur impulsion, et entraîné par leur exemple, le clergé oriental a pris pied, s'est organisé, a acquis l'indépendance, et sur plusieurs points peut se passer des religieux latins. Faut-il en conclure que le rôle de ces derniers est terminé, qu'ils n'ont plus rien à faire en Syrie, et que le temps est venu pour eux de se retirer ? On l'a insinué ; et on ne serait pas fâché, dans certains milieux, d'en être débarrassé. Leurs établissements sont un objet d'envie pour plusieurs, et leur départ enrichirait ceux qui comptent sur leur succession. Mais quel serait le sort de leurs œuvres ? On ne peut y penser sans tristesse. Disons-le franchement : si les Orientaux peuvent se suffire pour la partie essentielle du ministère des âmes et pour les collèges, ils ont, et ils auront encore pendant longtemps, besoin des Latins pour tout le reste. Pour en juger, il suffit de jeter un coup d'œil sur la nature et l'état de leurs œuvres à Beyrouth.

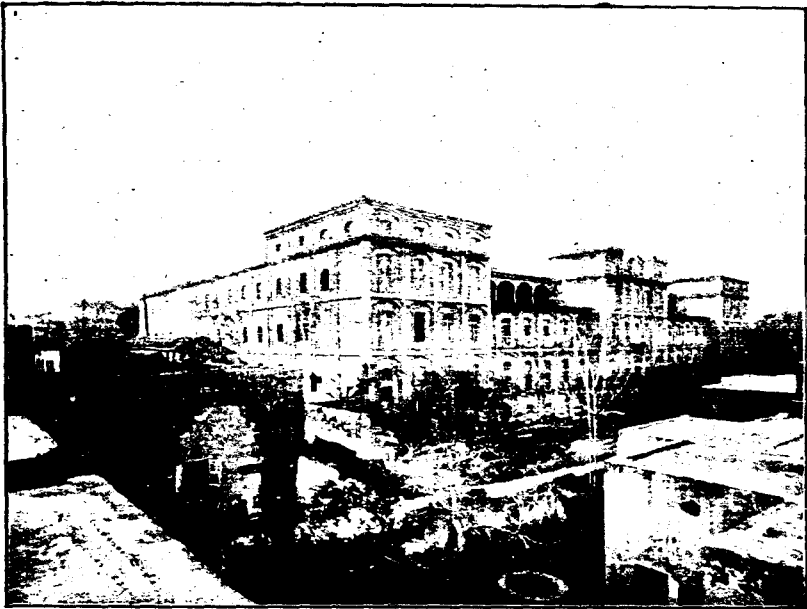
Les fidèles du rite latin sont peu nombreux en cette ville ; mais en revanche les communautés abondent. Les Ordres anciens y sont représentés par les Capucins et les Franciscains ; les Instituts plus modernes, par les Jésuites, les Lazaristes, les Frères des Écoles chrétiennes. Les Petits Frères de Marie sont venus depuis quelques années prêter aux Jésuites le concours de leur dévouement. Voilà pour les instituts d'hommes. Les communautés de femmes ne sont pas moins nombreuses.

Par ordre d'ancienneté, nous possédons les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, les Filles de la Charité, les Dames de Nazareth, les Sœurs de la Sainte Famille. On peut y ajouter les Mariannettes qui, quoique indigènes, ont été fondées et sont dirigées par les Jésuites. Évidemment toutes ces communautés ne s'occupent pas exclusivement des Latins ; leur action embrasse toute la population, sans distinction de nationalités, de rites et de religions. La plupart de leurs membres sont Français, mais l'élément indigène commence à y entrer pour une large part.

§ 1^{er}. — LES COMMUNAUTÉS D'HOMMES.

Les plus anciens religieux latins de Beyrouth sont les *Capucins*. Ils s'occupent exclusivement de desservir la paroisse latine. A cette paroisse est adjointe une école gratuite fréquentée par les enfants du quartier sans distinction de rites. Le petit nombre de ces religieux les met dans l'impuissance d'étendre leur action. Leur maison est la résidence ordinaire du Supérieur de la mission, qui compte en Syrie plusieurs maisons ou paroisses latines.

L'ordre des *Franciscains* est représenté ici par un Père qui exerce



Beyrouth. -- Université des RR. PP. Jésuites.

les fonctions de procureur des maisons que l'Ordre possède dans le pays. Dans ces conditions, il ne peut pas exercer de ministère utile auprès de la population. L'église de la résidence est cependant assez fréquentée par les gens du quartier.

Il n'en est pas de même des *Jésuites*. Ces RR. Pères occupent à Beyrouth une situation prépondérante, grâce à leur nombre et à leur activité. Ils ont fondé dans cette ville des œuvres aussi importantes que variées dont les principales sont :

1. Une université qui comprend : un collège où ils donnent l'enseignement classique comme en France, et qui comprend 450 élèves tant internes qu'externes; une faculté de théologie et de philosophie

donnant les grades, avec 55 élèves ecclésiastiques; une faculté de médecine conférant les grades et délivrant des diplômes valables en France et en Turquie, et fréquentée en ce moment (1902) par 145 élèves. Les professeurs sont ou des médecins français rétribués par la France ou des Pères de la Compagnie. Le chancelier de la faculté est jésuite;

2. Quatre écoles en ville ou dans la banlieue, donnant l'instruction à un millier d'enfants pauvres ;

3. Des congrégations d'hommes et de femmes, des patronages de jeunes gens. La principale de ces congrégations est celle qui fut fondée par le P. Fiorovich, et qui comprend plus de 2.000 membres inscrits, tous recrutés dans la classe ouvrière;

4. Une imprimerie occupant 80 ouvriers et pourvue d'un outillage de premier ordre, qui publie un très grand nombre de livres religieux et scientifiques, d'ouvrages classiques, en français, en arabe et en plusieurs autres langues. Les Jésuites ont par leur imprimerie reconstitué et mis au jour l'ancienne littérature arabe, grâce aux précieux manuscrits qu'ils sont parvenus à réunir d'un peu partout. Ils ont également traduit en arabe beaucoup de bons ouvrages français destinés à soutenir et à fortifier la religion catholique. En outre, ils publient, toujours en arabe, le *Béchir*, journal de propagande et de défense religieuse, et le *Meschreq*, revue savante où sont traités à fond les sujets les plus intéressants de la science, sous toutes ses formes.

Cette maison est la résidence du Supérieur de la province de Syrie, lequel, outre les maisons de la Compagnie, surveille plus de 180 écoles entretenues par la même Compagnie dans les villages chrétiens de la province.

Une autre Communauté d'hommes établie depuis peu de temps à Beyrouth est l'*Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*. Ils sont chargés de l'école des garçons fondée depuis longtemps par la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et qui contient environ 300 enfants. A côté de cette école ils ont ouvert un externat payant qui compte environ 80 élèves. Dans le quartier de Ras-Beyrouth, ils entretiennent une école gratuite qui réunit plus de 150 enfants. Par le moyen de ces écoles, les Frères donnent l'instruction et l'éducation chrétienne à un grand nombre d'enfants du peuple qui sans eux seraient privés de ce bienfait.

Enfin il reste un mot à dire des *Lazaristes* qui, par la nature de leurs œuvres, très nombreuses cependant et très intéressantes, remplissent à Beyrouth un rôle assez effacé. Les prêtres de la Mission sont chargés en cette ville du service spirituel des maisons des Filles de la Charité, ce qui comprend de nombreux catéchismes, d'innombrables confessions, la direction d'un grand nombre d'asso-

ciations pieuses, les offices célébrés dans leur église, l'entretien et la surveillance de 140 écoles dans la Montagne, la Procure de la province, de nombreuses retraites d'enfants, de femmes, soit en ville, soit au dehors. Leur petit nombre ne leur permet pas d'en faire davantage. La clientèle ordinaire des Lazaristes de Beyrouth, ce sont, comme partout, les pauvres, c'est-à-dire les enfants du peuple, les orphelins et orphelines, les délaissés, les malades. C'est celle qui donne le plus de consolations au cœur du prêtre, parce qu'elle est la plus docile aux enseignements de l'Église, la plus facile à conduire.

§ 2. — LES COMMUNAUTÉS DE FEMMES.

Pendant longtemps l'éducation de la femme syrienne a été fort négligée. On connaît les préjugés des peuples orientaux à cet égard : c'était un axiome indiscutable que la femme n'avait pas droit



Beyrouth. — Hôpital.

à l'instruction, qu'elle lui était même nuisible. Pour détruire ce préjugé, il fallait l'intervention des missionnaires européens ; il fallait des écoles. Les missionnaires chargèrent d'abord du soin de les instruire quelques femmes ou filles pieuses moins ignorantes que les autres ; mais ils reconnurent bientôt que pour obtenir de bons

résultats il fallait recourir au dévouement des Communautés religieuses. Et comme celles du pays n'étaient pas en état de se charger de ce soin, ils firent appel aux Communautés d'Europe qui ne tardèrent pas à triompher des préjugés et à changer entièrement la face des choses. A l'instruction de la jeunesse elles joignirent les œuvres de miséricorde entièrement négligées avant leur arrivée; elles devinrent par là des apôtres de la religion chrétienne, et, par leur charité et l'exemple de leurs vertus, la firent honorer et respecter des musulmans aussi bien que des dissidents. C'était une ère nouvelle qui se levait pour la Syrie. On peut en juger par le simple exposé de ce qui revient à chaque Communauté de la part prise à cette rénovation sociale.

1. *Les Filles de la Charité* occupent le premier rang par l'importance de leurs œuvres et le nombre de leurs établissements. Quand elles arrivèrent en 1847, elles jetèrent du premier coup les fondements de toutes leurs œuvres futures : classes, enfants trouvés, soin des pauvres et des malades. Faire voir le développement de ces œuvres, ce serait raconter la vie admirablement féconde de la Sœur Gêlas qui, pendant cinquante ans, y a dépensé sa vie, ses forces et son cœur. En ce moment les Filles de la Charité à Beyrouth sont au nombre de 83, distribuées entre six établissements :

1) Le premier en date comme en importance est la Miséricorde, qui comprend un pensionnat de 93 élèves, un externat qui en a 143, des classes gratuites et asile avec 365 élèves, une école normale de 36 jeunes filles, pour préparer des maitresses aux écoles de la Montagne, un collège de petits garçons qui sont au nombre de 150, tous externes, ce qui fait un total de 791 élèves.

| | | |
|--|-----|---------------|
| Il y a de plus un ouvroir externe de . . . | 70 | jeunes filles |
| Une association d'enfants de Marie de . . | 180 | — |
| Une association des Saints-Anges de . . | 75 | — |
| Une association de jeunes économes de . | 30 | — |
| Un patronage de jeunes filles pauvres . | 150 | — |

Un patronage de 250 pauvres femmes à qui on fait le catéchisme tous les dimanches et une retraite tous les ans, une association d'environ 100 Dames de Charité; un dispensaire où l'on soigne tous les jours 300 pauvres. La maison entretient en outre 135 enfants trouvés, les uns en nourrice, les autres à Zouk ou à Broumana.

Elle a encore à sa charge 21 écoles de filles dans le Liban. Enfin elle envoie des sœurs visiter les malades pauvres à domicile.

2) L'orphelinat des filles fondé en 1860 avec l'assistance de l'abbé Charles Lavigerie qui lui a donné son nom. L'orphelinat Saint-Charles comprend en ce moment 360 jeunes filles qui vivent principalement de leur travail. La maison s'applique, surtout, à en faire de bonnes

ouvrières chrétiennes. Une partie de la journée est consacrée à la classe, et le reste aux travaux manuels, comme couture, confection, broderie, blanchissage pour le dehors et aussi pour la maison. Toutes ces enfants parlent le français et l'arabe. Plusieurs ne sont pas entièrement orphelines; mais elles ont été recueillies pour ne pas les laisser tomber entre les mains des protestants.

3) L'orphelinat des garçons, établi dans le même esprit que l'orphelinat des filles, occupe un local très vaste et très bien organisé pour les différentes œuvres qui y ont été créées. Il a été ouvert le 1^{er} janvier 1882. Les orphelins sont en ce moment au nombre



Beyrouth. — Maison centrale des Filles de la Charité : Ouvroir externe.

de 170. Outre l'instruction qu'ils reçoivent dans l'établissement, ils apprennent un métier qui doit les faire vivre plus tard, et sont distribués en plusieurs ateliers de charpentiers, menuisiers, ébénistes, de forgerons, de cordonniers, de tailleurs, de tisseurs. Dans ce dernier atelier, les sœurs ont établi les métiers Jacquard, pour la fabrication des étoffes, qui font l'admiration non seulement des Beyroutiens, mais encore de tous les étrangers. Des commandes très importantes y ont été faites récemment pour le palais du sultan à Constantinople.

4) L'hôpital français, construit avec les aumônes recueillies par M. Devin, le supérieur des Lazaristes, et complété par le moyen

d'une généreuse allocation du Parimutuel, peut contenir 130 lits. Il sert de clinique à la faculté de médecine des RR. PP. Jésuites et le service médical y est fait par les médecins de la même faculté. C'est le plus vaste établissement de ce genre qui existe à Beyrouth. Si les Sœurs qui le dirigent ont soin des corps de leurs chers malades, elles ont aussi un soin spécial de leurs âmes et bien peu en sortent sans avoir auparavant mis bon ordre à leur conscience.

A l'hôpital proprement dit on a adjoint depuis quelques années un dispensaire où chaque professeur de la faculté donne des consultations gratuites et traite les malades selon sa spécialité; et une maternité qui répond à un véritable besoin.

Durant le cours de l'année 1901 le nombre des malades soignés à l'hôpital a été 1.730 et le total des journées atteint le chiffre de 16.950.

5) Ras-Beyrouth. Le besoin d'ouvrir des classes aux enfants de ce quartier abandonné jusque-là à l'influence protestante donna naissance à cette maison. Par l'enseignement chrétien, par les réunions de jeunes filles et les ouvroirs, les Sœurs ont transformé le quartier. Au commencement, nous disait un missionnaire de la première heure, les filles de Ras-Beyrouth étaient de véritables sauvagesses, des êtres indisciplinés; aujourd'hui, tout est changé, et la population chrétienne y est aussi édifiante que dans les meilleures paroisses. Un missionnaire consacre à cette œuvre intéressante la plus grande partie de son temps; et par ses catéchismes, ses instructions et l'administration des sacrements, entretient dans les âmes la foi chrétienne que d'autres cherchent à leur ravir. Les classes sont fréquentées par environ 500 enfants. L'Association des enfants de Marie compte 100 jeunes filles, recrutées dans le quartier. C'est par elles surtout que l'esprit chrétien pénètre et se maintient dans les familles.

A l'école de Ras-Reyrouth est joint un dispensaire fréquenté par une soixantaine de malades sans distinction de religion et de nationalité.

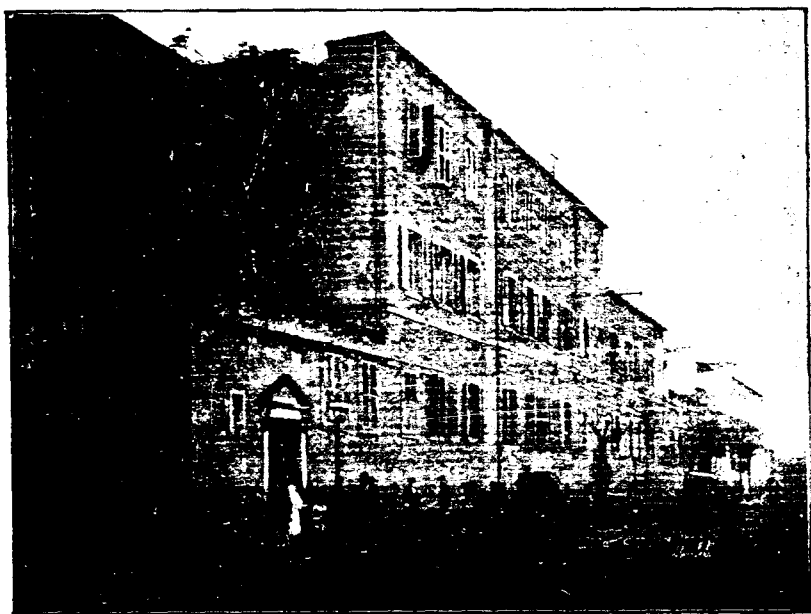
6) A l'autre extrémité de la ville, dans le quartier appelé *la Quarantaine*, les Sœurs ont ouvert une école qui était bien nécessaire: elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop petite. Les enfants y sont entassés au nombre de près de 600.

L'an dernier, l'école avait un certain nombre d'élèves payantes; mais les Sœurs de la Sainte-Famille étant venues s'établir dans les environs, ces élèves sont allées chez elles, et les Filles de la Charité n'ont gardé que les pauvres. Il y a là aussi un bon noyau d'enfants de Marie qui ont largement contribué à relever le niveau moral et religieux de la population.

Pour suppléer aux catéchismes que personne ne fait dans la paroisse, les Sœurs réunissent chez elles, à jour fixe, le plus de

femmes qu'elles peuvent, et un missionnaire vient leur enseigner leur religion. Ce n'est pas une confrérie; y vient qui veut. En résumé, les Filles de la Charité de Beyrouth instruisent 2.420 élèves dont plus de 300 orphelins et orphelines entièrement à leur charge. Le nombre des malades soignés par elles s'élève par an, en moyenne, à 1.730 donnant 16.950 journées d'hôpital et 135.000 consultations au dispensaire. On ne compte pas le nombre des pauvres assistés dans les différentes maisons de Sœurs. A la Miséricorde, plus de 200 enfants sont nourries tous les jours du pain de la charité.

2. *Les Dames de Nazareth* possèdent à Beyrouth un pensionnat destiné à l'éducation des jeunes filles de la classe riche. Elles sont au



Beyrouth. — Façade de la Mission.

nombre de 50 religieuses dont une trentaine de sœurs de chœur et 20 sœurs converses. Le Pensionnat renferme 100 élèves. Elles ont en outre une école gratuite fréquentée par 300 enfants, et un ouvroir. L'élite des dames catholiques s'y réunit pour les exercices de la retraite annuelle. Ces religieuses sont dirigées par les RR. PP. Jé-suites.

3. *Les Sœurs de Saint-Joseph* de l'Apparition sont les plus anciennes religieuses latines du pays. Elles ont à Beyrouth une maison d'éducation qui renferme environ 70 pensionnaires et 250 internes, la plupart gratuites.

4. *Les Sœurs de la Sainte-Famille*, les dernières arrivées, ont ouvert un pensionnat-externat payant qui comprend une centaine d'élèves.

La population chrétienne de Beyrouth est une des plus favorisées sous le rapport des œuvres catholiques. Si le clergé indigène laisse un peu à désirer sous le rapport du nombre et de l'entrain, il est largement assisté par les communautés latines de l'un et de l'autre sexe.

On serait même tenté de croire que ces communautés sont trop nombreuses pour certaines œuvres, pour les collèges et les pensionnats en particulier.

De Beyrouth, ces collèges et ces pensionnats se sont répandus dans la Montagne et produisent une multitude de déclassés qui sont la plaie de la société, ici comme ailleurs. Ce qui ne sera jamais de trop, ce sont les écoles pour les pauvres, les œuvres de charité.

Avant de terminer ce tableau, il est juste de mentionner aussi les sociétés de bienfaisance que la charité chrétienne a fondées à Beyrouth. La principale est la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, dont les membres se recrutent dans tous les rites ; par là même les membres de cette conférence assistent les pauvres sans distinction de nationalité et de rite. Les Grecs et les Maronites ont aussi leur société de bienfaisance ; mais ils n'assistent que leurs pauvres respectifs, et dans une mesure assez restreinte.

Toutes les œuvres catholiques s'épanouissent au soleil sans entraves d'aucune sorte de la part du gouvernement ottoman. Il faut rendre cette justice aux Turcs qu'ils sont vraiment libéraux et qu'ils savent apprécier le bien que les missionnaires et les sœurs font dans leur pays, à condition toutefois qu'ils ne feront pas de politique. La plupart de nos établissements étant déclarés d'utilité publique jouissent de la franchise de douane et sont exempts de l'impôt foncier. De plus, ils sont gratifiés d'une concession d'eau en rapport avec leur importance. S'il y a par-ci par-là quelques tracasseries, c'est plutôt le fait des autorités locales que du gouvernement. Du reste, où n'y a-t-il pas de ces tracasseries ?

J'ai fini mon petit travail. Dieu veuille qu'il vous soit agréable et serve à sa plus grande gloire.

E. BOUVY,
Prêtre de la Mission.

BIBLIOGRAPHIE

Une faute, par M. MARYAN, 1 vol. in-12, 3 francs.

M. Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris. Ajouter 0 fr. 50 pour recevoir le volume relié en toile bleue, avec fers spéciaux et tranches marbrées.

L'Idéal de l'oncle Caillon, par CHAMPOL, 1 vol. in-12, couverture illustrée, 3 francs.

M. Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris. Ajouter 0 fr. 50 pour recevoir le volume relié en toile bleue, avec fers spéciaux et tranches marbrées.

Deux nouveaux volumes de la *Bibliothèque de ma Fille* que nous avons déjà eu occasion de recommander aux familles chrétiennes.

Père d'Argentan. — Lectures spirituelles sur la Très Sainte Vierge, disposées par P. GÆBERT, 1 vol. in-12, prix 3 francs. (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris-6°.)

Nous savons gré à l'auteur d'avoir disposé dans ce volume les meilleures pages des Conférences du Père d'Argentan sur la Dévotion à Marie. Ces lectures savantes et pieuses feront les délices des chrétiens instruits qui ne se contentent pas des considérations vagues et superficielles trop répandues aujourd'hui dans les ouvrages dits de piété.

Vénérable Père de la Colombière. — Lectures pieuses sur les fêtes de la Très Sainte Vierge et de saint Joseph, disposées par P. GÆBERT, E. M. (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris-6°.) Vol. in-32. — Prix : 4 franc.

C'est une inspiration très heureuse et pleine d'opportunité de nous offrir ces excellentes pages au moment même où l'Eglise se prépare à placer sur les autels leur vénérable auteur, le Père Claude de la Colombière.

Mois de Marie. — Les vertus de la Très Sainte Vierge, avec des exemples, par l'abbé PILLE. In-12 écu, 1 fr.25 (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris-6°).

Memento de vie sacerdotale, ou directoire du jeune prêtre au temps présent, par l'abbé CHARLES DEMENTHON, Delhomme et Briguet, Paris.

Cet ouvrage a été honoré de plusieurs approbations épiscopales. M^{re} l'évêque de Belley écrit à l'auteur : « Doctrine irréprochable, utiles directions pour les différents ministères que peut exercer un jeune prêtre dans son diocèse, sages conseils pour la sanctification personnelle et pour la pratique des œuvres, tel est le témoignage favorable qu'on a rendu de votre *Memento de vie sacerdotale*. » Nous sommes heureux de recommander cet ouvrage dont l'auteur est déjà si avantageusement connu dans le clergé.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Excursions en Touraine, aux Châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande. — Tarif G. V. n° 5 (Orléans).

1^{re} Itinéraire. — 1^{re} classe : 86 francs. — 2^e classe : 63 francs. — Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, viâ Blois ou Vendôme, ou par Angers et Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2^e Itinéraire. — 1^{re} classe : 54 francs. — 2^e classe : 41 francs. — Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais et retour à Paris, viâ Blois ou Vendôme.

Les voyageurs porteurs de billets du premier itinéraire auront la faculté d'effectuer sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire dans les bateaux de la Compagnie française de navigation et de constructions navales.

La durée de validité du premier de ces itinéraires peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % du prix primitif du billet.

Billets de parcours supplémentaires.

Il est délivré, de toute station du réseau pour une autre station du réseau située sur l'itinéraire à parcourir, des billets aller et retour de 1^{re} et de 2^e classe aux prix réduits du tarif spécial G. V. n° 2.

Le Gérant : A. MARTIAL.

PRIS DE REVIENT
TRÈS RÉDUIT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc.,
ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite
avec le

SUC-REVEL (HORS CONCOURS
EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897)

Le SUC-REVEL est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la
Pharmacie REVEL, 83, route de Vienne. — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

DIVUS THOMAS

REVUE PHILOSOPHICO - THÉOLOGIQUE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Abonnements : { Italie..... 10 francs
Etranger..... 12 —

PLACENTIA (Italie)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Gajardin.

60, rue de la Montagne
BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Malt, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48, Rue Saint-Pierre, 48 — PARIS



PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE,



PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations: Anniversaires. — Grands Séminaires: <i>La Rochelle, Angers.</i> — Mutualités. — Nécrologie: M. Ed. Didron. — F. Asmann. | 129 |
| Correspondance entre saint Vincent de Paul et Louise de Marillac. | 134 |
| Ecoles d'infirmières, par F. P. | 138 |
| Questions féminines, par Max FOMMANN. | 146 |
| Smryne catholique, par A. S. | 150 |
| Bibliographie. | 159 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Cherche-Midi

PETITES ANNALES
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88.

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 MAI :

Publications allemandes, par G. MOREL.

Grands Séminaires, Règlements.

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Ghalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Anniversaire. Grands séminaires : *La Rochelle, Angers, Chine*. Mutualités, p. 129. Nécrologie : *M. E. Didron, F. Asseman*, p. 133. Variété, p. 134. — Correspondance entre saint Vincent de Paul et Louise de Marillac, p. 134. — Écoles d'infirmières, par F. P., p. 138. — Questions féminines, par Max TURMANN, p. 146. — Smyrne catholique, par A. S., p. 150. — Bibliographie, p. 159.

INFORMATIONS

Anniversaire : Pentecôte. — *Lettre de Louise de Marillac à saint Vincent.* — « Ce jeudi 25 mai 1643. — Monsieur, je vous supplie pour l'amour de Dieu me donner une ou plusieurs des intentions que je dois avoir en ma petite retraite, et me faire cette grâce que je puisse entendre demain de vous la sainte messe, pour y recevoir votre paternelle bénédiction. Cette grande fête prochaine m'est à une très singulière recommandation, pour toutes les grâces signalées que Dieu a faites à son Église, et en mon particulier pour celle que sa bonté me fit il y a vingt-deux ans, qui m'a rendue si heureuse d'être à lui en la manière que votre charité sait (1). Je sens en mon intérieur je ne sais quelle disposition qui, ce me semble, me veut attacher à Dieu plus fortement, mais je ne sais comment. Dites, s'il vous plaît, mon très honoré Père, à votre pauvre fille et servante ce que vous en pensez, au nom de Jésus, par lequel nous sommes à Dieu ce que nous lui sommes. J'attends beaucoup d'aide de vos saintes prières et prie votre très honoré ange vous en faire souvenir. — LOUISE DE MARILLAC. »

Grands Séminaires. — Dans un récent voyage à Rome, M^{re} Le Camus, évêque de La Rochelle, a donné au Pape des renseignements sur les résultats obtenus par la nouvelle réforme des études dans son grand séminaire.

« Quand le Saint-Père a appris, nous dit la *Semaine Religieuse* de la

(1) Cf. *Vie de Louise de Marillac*, par Mgr BAUNARD. — Poussielgue, 1898; p. 26.

Rochelelle, les efforts des maîtres et des élèves, le résultat non seulement comme science, mais comme esprit de piété, fruit immédiat de la véritable science, il a levé ses mains diaphanes en s'écriant : « Dieu soit béni ! Dites à ces Fils de saint Vincent de Paul combien je suis heureux de les voir si courageusement à l'œuvre. Eux aussi, comme leur saint fondateur, vont faire un grand bien à l'Église. Dites à leurs élèves que Notre cœur suit et accompagne de ses plus affectueuses bénédictions leur travail. Nous tenons à ce qu'on le sache partout. La science religieuse, qui marche et qui marche sagement comme chez vous, c'est notre espérance, car ce sera le triomphe de la religion. »

Musée des missions du séminaire d'Angers. — Le musée des missions du grand séminaire d'Angers a été fondé il y a cinq ou six ans par M. l'abbé Gontier, alors professeur de morale au grand séminaire. M. l'abbé Gontier voulait tenter un essai de musée, à l'imitation de celui du séminaire de Nantes. En effet, depuis une dizaine d'années le grand séminaire de Nantes possède un musée des missions absolument remarquable : dans une très belle salle sont réunis un grand nombre de curiosités des pays exotiques et d'objets ayant appartenu aux missionnaires. Le musée du séminaire d'Angers débuta modestement par une petite vitrine exposée dans l'antichambre de M. Gontier : les séminaristes qui venaient en direction pouvaient, en attendant leur tour, contempler deux ou trois boudhas à figure rébarbative et toute une collection de coquillages fidjiens, cadeau des missionnaires d'Océanie. Lorsque M. Gontier eut quitté le séminaire d'Angers pour devenir supérieur du séminaire Saint-Jacques à Paris, on put croire un moment que le musée allait disparaître avec lui : il n'en fut rien, Dieu merci. Le musée descendit du troisième étage en une vaste salle du rez-de-chaussée et un séminariste ami des choses exotiques et encore plus des missions, fut chargé de sa direction. Son premier soin fut d'examiner les richesses laissées par M. Gontier : à son grand bonheur, il découvrit une foule d'objets curieux qui se dissimulaient au fond des rayons de la petite vitrine : entre autres, toute une série de curiosités provenant de la mission des sauvages Bah-nars. Peu à peu les jeunes missionnaires qui avaient connu le musée au séminaire et des vieux qui en entendirent parler par delà l'Océan s'intéressèrent à l'œuvre et les divinités de l'Asie et du centre de l'Afrique vinrent peupler une sorte de panthéon ou s'aligner en file en témoignage des victoires des missionnaires angevins. Il serait bien trop long d'énumérer toutes les curiosités de notre cher musée des missions, donnons cependant quelques spécimens.

Voici d'abord les instruments de musique ; dont un orchestre oriental, flûtes, hautbois de Malaisie, tam-tam, tambour dragon,

clochettes, harpe chinoise, violons, guitare montée sur peau de boa, etc., etc.; la pièce la plus intéressante est un orgue portatif ou Ken des sauvages Bah-nars : cet instrument, dont on peut jouer au bout de deux ou trois heures d'exercice, a des sons on ne peut plus mélodieux et l'on en joue toujours pendant quelques instants aux visiteurs du musée. Puis ce sont des armes en panoplie, une série de grossiers fétiches, des poteries carthaginoises; les murs sont tapissés de grandes pancartes représentant le dieu des richesses avec un lingot à la main, et d'autres divinités bouddhistes; il y a en particulier un général canonisé il y a 2000 ans qui a toujours beaucoup de succès. Une grande toile annamite représente la mort de M^{re} Borie, les idoles asiatiques occupent une grande vitrine, on y voit les sept immortels, la vierge bouddhiste, etc.; un grand lézard en bois sculpté constitue un peu plus loin le seul spécimen des dieux océaniens.

Les deux derniers envois faits au musée intéresseront particulièrement les lecteurs des *Annales*. Le premier consiste en curiosités du Nyassa apportées directement par M^{re} Dupont, évêque du Nyassa; la pièce la plus importante est une grande corne contenant à sa base un cœur d'homme recouvert par une agglomération de sang humain coagulé, grosse comme une tête d'enfant. Ce dieu rendait des oracles au moyen d'une cloche en fer située à son extrémité. Les *Missions Catholiques* ont donné ou donneront prochainement l'histoire et la photographie de ce fétiche épouvantable.

Le second envoi a été fait par M^{re} Favier. M^{re} Favier est un grand ami de la ville d'Angers. L'enseigne de vaisseau Henry, le sauveur du Peï-tang, est un Angevin; lors de son passage en notre ville, M^{re} Favier parla au séminaire, et son éloquence ne fut pas inutile, car il prit dans ses filets deux jeunes minorés qui sont en ce moment à Pékin. Le musée des missions s'en ressentit bientôt — une longue caisse arriva de Pékin; elle contenait des dieux, des bâtons d'encens, des pancartes et surtout, chose bien plus précieuse, des sabres de boxeurs et des obus tirés sur le Peï-tang.

On attend encore ou plutôt on espère un troisième envoi du P. Baudry, un Angevin, qui fut aumônier de plusieurs commandos catholiques pendant la guerre du Transvaal.

Notre musée commence donc à se développer, mais il est encore bien petit, si nous le comparons au splendide musée des missions nantaises. Espérons que quelque bon Père lazariste, après avoir détrôné des bouddhas ou des fétiches, voudra bien nous les réserver au lieu de les livrer aux flammes. — Espérons aussi qu'à l'exemple du séminaire d'Angers tous les séminaires auront bientôt un musée des missions. Rien, en effet, qui fasse mieux comprendre la Catholicité de l'Église que la vue de toutes ces dépouilles du paganisme

du milieu desquelles émergent les photographies de nos braves missionnaires. Si le musée des missions n'a pas le pouvoir de susciter des vocations, car cela dépend du Saint-Esprit, il a du moins le pouvoir de faire penser aux absents qui travaillent là-bas, et de leur valoir une petite aumône que ne refuse jamais le visiteur, et, ce qui est encore mieux, une bonne prière pour les pauvres infidèles. — J. M., ancien directeur du musée des missions.

Chine. — M^{re} Favier a été informé que 10.000 hommes armés, possédant plusieurs canons et un grand nombre de pièces d'artillerie, prennent part au soulèvement du Tché-Ly. M^{re} Favier doute que les soldats envoyés par Yuan-Chi-Kai soient assez nombreux pour soumettre les rebelles. Les troupes de Yuan-Chi-Kai doivent être arrivées avec dix canons Gatling sur les lieux des troubles.

C'étaient des recrues qui avaient pris part aux rencontres précédentes. Le chef du soulèvement est un mandarin militaire qui a massacré sa famille pour la soustraire à des châtiments au cas où il subirait un échec.

Les récentes nouvelles de Chine ont mentionné le massacre d'un missionnaire français dans la région de Wei-Hien et de Tai-Ming-Fou. D'après les *Missions Catholiques*, il s'agit du P. Lomüller, jésuite, originaire de Saint-Dié. Il était âgé de cinquante ans, et il y avait treize ans qu'il était en Chine. C'était un ancien médecin-major de l'armée française.

Les Mutualités. — Il vient de se fonder, avec la haute approbation de Son Em. le Cardinal Richard, une Société de secours mutuels et de retraite sous le titre de la « Jeunesse prévoyante du diocèse de Paris » pour les écoles et les patronages catholiques.

Les membres du bureau du conseil d'administration sont : MM. Amédée Dufaure, président; Léon de Crousaz-Crétet et Max Turmann, vice-présidents; baron de Meaux, trésorier; André Hua, secrétaire.

Pour tous les renseignements complémentaires, on peut s'adresser à M. André Hua, 2, rue de Villersexel, Paris-7^e.

Son Em. le Cardinal-Archevêque de Paris a bien voulu approuver l'œuvre naissante :

« Nous avons encouragé la fondation d'une Société de secours mutuels pour les écoles et les patronages catholiques de notre diocèse. Nous demandons à Notre-Seigneur de bénir tous ceux qui voudront bien s'intéresser à cette œuvre née d'une pensée de foi et de charité.

« Paris, le 21 avril 1902.

« † FRANÇOIS, card. RICHARD,
Archevêque de Paris. »

Nécrologie. — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :

M. Edouard-Amédée DIDRON, décédé le 14 avril. M. E. Didron, peintre verrier et écrivain d'art, était né à Paris le 13 octobre 1836. Il avait été élevé par son oncle et père adoptif, M. Didron aîné, l'éminent archéologue, mort en 1867, et il a continué pendant plusieurs années la grande entreprise fondée par son oncle : *les Annales archéologiques*, dont il acheva le 27^e volume et publia le 28^e et dernier, formant table générale.



M. E. DIDRON.

Nous espérons pouvoir donner bientôt une étude assez complète sur l'œuvre de cet éminent artiste qui a exercé une influence considérable sur la renaissance de l'art chrétien au XIX^e siècle par de nombreux travaux de critique et surtout par ses œuvres véritablement artistiques répandues dans un grand nombre d'églises de France et de l'étranger.

M. E. Didron a fait pour la chapelle du nouveau grand séminaire de Nice un vitrail que nous reproduisons.

Il a donné aux *Petites Annales*, dans le n^o d'avril 1900, un article sur un tableau peint par Louise de Marillac. Il avait commencé dans



Vitrail. Grand séminaire de Nice.

le n° de janvier 1902 un travail sur l'iconographie de saint Vincent, qui malheureusement restera incomplet.

— Le Frère ASSEMANN, sacristain de notre maison mère, décédé le 28 avril, après quelques jours de maladie seulement, à l'âge de 60 ans.

Variété. — De Croisilles, marié clandestinement à Linas, prétendait que c'était son valet Pilot, et non lui, qui était marié. Sa belle-mère voulait faire tapage. M^{me} d'Aiguillon s'y opposa.....

« Elle envoya chercher M. Vincent, qui fut d'avis d'aller à Linas, y alla en effet, et amena le prêtre qui avait marié Croisilles, et deux marguilliers qui y avaient assisté. Il plante ces trois hommes en sentinelle à un coin de rue, d'où l'on voyait au visage tous ceux qui sortaient de l'hôtel de Soissons. Ces gens reconnurent Croisilles entre cent autres : il était rousseau et facile à reconnaître. »

(TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, t. IX, p. 21.)

CORRESPONDANCE

ENTRE SAINT VINCENT DE PAUL ET LOUISE DE MARILLAC

Lettres de saint Vincent.

Paris Saint-Lazare, ce jour de Saint-Mathias, 24 février 1631.

Vous pouvez penser, Mademoiselle, si mon cœur ne sent pas la peine du vôtre ; de danger pour vous, il n'y en a pas par la grâce de Dieu. Quant à Marguerite, il serait bon de la faire visiter par le chi-

rurgien de la Santé, au cas que le médecin fasse difficulté d'y aller. M. Cotti s'effraye facilement, et néanmoins je pense qu'il sera bon de faire faire cela au plus tôt.

M. Bourdoise donnera ordre à cela; faites-l'en prier s'il vous plaît, il sait ce qu'il faut faire pour cela, il y a passé d'autres fois. Et pour le regard des pauvres malades, je pense qu'il faudrait surseoir l'exercice : il est à craindre, si on leur distribue l'argent, que les dames se contentent après de faire cela. Toutefois, proposez-le à M. le Curé et suivez son ordre. Si cette pauvre fille est apportée à Saint-Louis, il faut bailler de l'argent à l'autre et l'envoyer promener. Et pour vous, je ne sais s'il ne serait pas à propos que vous allassiez un peu vous divertir aux champs et d'aller visiter les Charités de Verneuil, Pons, Gournay (1) et les autres. J'ai donné charge à Jourdain de vous aller trouver et vous dire quand le coche de Senlis partira, et vous servira en ce qui vous plaira. Monseigneur me vient demander que je l'aïlle trouver dès que je le pourrai. Je vous irai voir : écrivez-moi cependant votre pensée sur ce que je vous propose. Et si vous avez besoin de l'argent, vous prendrez votre voyage sur les fonds de votre Charité, s'il vous plaît, et je vous en prie, que cela soit ainsi et de vous tenir bien gaie. Je suis, cependant, en l'amour de Notre-Seigneur, etc.

P.-S. — M. de Horgny (2) vous ira voir incontinent après le dîner.

Montreuil, le 11 avril 1631.

Mademoiselle,

Mon petit voyage que j'ai fait aux champs, dont je revins avant-hier au soir, m'a empêché de vaquer à l'affaire de Monsieur votre fils, joint l'occupation des ordinands. L'on m'a dit que Dieu bénit votre travail, dont je le remercie de tout mon cœur, et le prie qu'il vous ramène pleine de santé et de bonnes œuvres, un des jours de la semaine prochaine que vous jugerez à propos pour être ici aux offices de la semaine sainte.

Paris, ce 4 mai 1631 (3).

Béni soit Dieu, Mademoiselle, de ce que j'ai plus tôt la nouvelle de votre guérison que de votre maladie, et je le prie qu'il vous fortifie entièrement, et en façon qu'il se puisse dire ainsi de vous, que ces paroles de la Sainte Écriture vous regardent, qui sont : *Mulierem*

(1) Petites localités des environs de Paris.

(2) M. Jean d'Horgny, né en 1597, fut le plus jeune des sept premiers compagnons de saint Vincent et aussi le dernier survivant. Entré dans la Compagnie en 1627 et ordonné en 1628, il succéda à M. Portail dans la direction des Filles de la Charité et mourut en 1667.

(3) A Mademoiselle Le Gras, à Villepreux.

fortem quis inveniet: vous entendez ce latin, c'est pourquoi je ne vous l'expliquerai point. Pour le temps que vous dites que les enfants sont à l'école, qui ne suffit pas pour leur pouvoir profiter, et les deux jours qu'ils ont encore de campos (1), je ne vois pas d'inconvénient que vous longiez un peu ce temps-là, et que pour les raisons que vous m'alléguez, vous les occupiez ces deux jours-là, ni que vous tâchiez de faire venir à l'école celles qui n'ont point accoutumé d'y aller. Mais je pense qu'il sera bon de le faire agréer au bon M. Belin (2) et de rendre capables ceux qui en parleront, que vous en usez ainsi pour le peu de temps que vous avez à demeurer, et leur dire que ce n'est pas là une école, mais un exercice de piété pendant quelques jours. Pour le petit Michel, soyez-en en repos : il n'y a que deux ou trois jours que je le vis aller à sa leçon et qu'il se portait bien. J'ai fait tenir votre lettre à M^{lle} Dufay et encouragé M^{lle} Dufréne d'aller à Villepreux, ce qu'elle a toutes les envies du monde de faire; mais, certes, son indisposition ne lui permettra pas ce contentement qu'elle désire extrêmement; je la recommande à vos prières, et vous de bien prendre garde à votre santé, et de ne pas trop prendre sur vous, ce que j'ai peur pourtant que vous fassiez en ne voulant pas prendre le relâche de ces deux jours, ni vous tenir au temps qu'on a accoutumé d'employer à l'école. C'est pourquoi en cette appréhension, je vous prie de vous contenter, quoique je vous aie dit ci-dessus, de vous contenter du temps ordinaire; ce procédé sera plus au gré, comme je pense, du bon M. Belin; que si vous y voyez un notable détriment, écrivez-m'en s'il vous plaît une autre fois après que vous aurez commencé, etc.

31 mai 1631.

Béni soit Dieu, Mademoiselle, de la bénédiction et de la santé qu'il vous donne. Je vous enverrai, par M. le Curé ou par quelque autre, le règlement de la Charité que j'ai ajouté à ce qui est convenable à Montreuil; vous le verrez, et s'il y a quelque chose à ôter ou à ajouter, mandez-le-moi, s'il vous plaît. Pour ôter quelqu'une, je pense qu'il vaut mieux tolérer toutes celles qui promettent faire bien leur devoir et réduire le nombre, par la mort de celles qui décéderont, à soixante. Il y a trois choses à faire aujourd'hui: leur proposer le règlement de la part de M^{sr} l'Archevêque et de M. le Curé, procéder à une nouvelle élection et, en troisième lieu, arrêter le nombre de celles qui seront de bonne volonté. Pour le surplus, vous l'introduirez, en les renvoyant dimanche, et faudrait retirer parole d'elles de se rassembler ce jour-là, ou bien pour le

(1) Temps de vacances.

(2) M. Belin, ami de saint Vincent, et qui l'avait aidé dans ses premières missions.

moins les officières auxquelles vous inculquerez, s'il vous plaît, leur devoir et celui de la confrérie. M. Bécu (1) dira et fera tout ce que vous trouverez à propos, par-dessus ce que je vous écris, ou s'il faut faire autrement que je vous dis, faites-le, s'il vous plaît.

Mandez-moi, je vous supplie, comment vous vous portez et combien vous faites état d'être à Montreuil et ressouvenez-vous particulièrement de prier Dieu pour moi.

2 septembre 1631 (2).

Mademoiselle,

Ces lignes seront pour vous dire de rechef adieu, et, pour vous prier d'avoir bien soin de votre santé; pour celle de Monsieur votre fils, ne vous en mettez pas en peine, nous en avons soin. Écrivez-nous souvent, s'il vous plaît. J'écris au Père de Gondi qu'il me semble qu'il est bon que vous alliez commencer au Mesnil (3) et selon que la chose réussira, nous aviserons à l'autre lieu; et, si je ne vous en adresse point d'autres, celui de Bergier me semble le plus convenable, puis Loisy (4). M. Ferrat, bailli des Terres, qui se tient à Vertus (5), et vous adressera partout. J'écrirai audit sieur Ferrat et à M. le Curé du Mesnil, vous recevrez les lettres, vendredi matin, à Montmirail. Effacez cependant de votre esprit la raison que vous m'aviez alléguée pour laquelle vous alliez faire ce voyage; vous ne sauriez croire que cela a contristé mon cœur. Oh! non, je ne suis pas fait de la sorte, Dieu merci, mais Dieu sait ce qu'il m'a donné pour vous, et vous le verrez au Ciel. Je souhaite le bonjour à M^{lle} Dufay et à vous, que vous reveniez chargée de mérites et de bonnes œuvres; et suis en l'amour de Notre-Seigneur, etc.

(1) M. Jean Bécu, né en 1592, fut un des sept premiers compagnons de saint Vincent. Ordonné prêtre en 1616, il fut reçu, dans la Compagnie, en 1626 et y travailla avec fruit, jusqu'à sa mort, vers 1667.

(2) A M^{lle} Le Gras, à Montmirail.

(3) Petite localité de la Brie-Champenoise, aujourd'hui dans la Marne.

(4) Loisy-le-Roi, petite localité non loin de Vertus (Marne).

(5) Chef-lieu de canton, près de Montmirail (Marne).

ÉCOLES D'INFIRMIÈRES

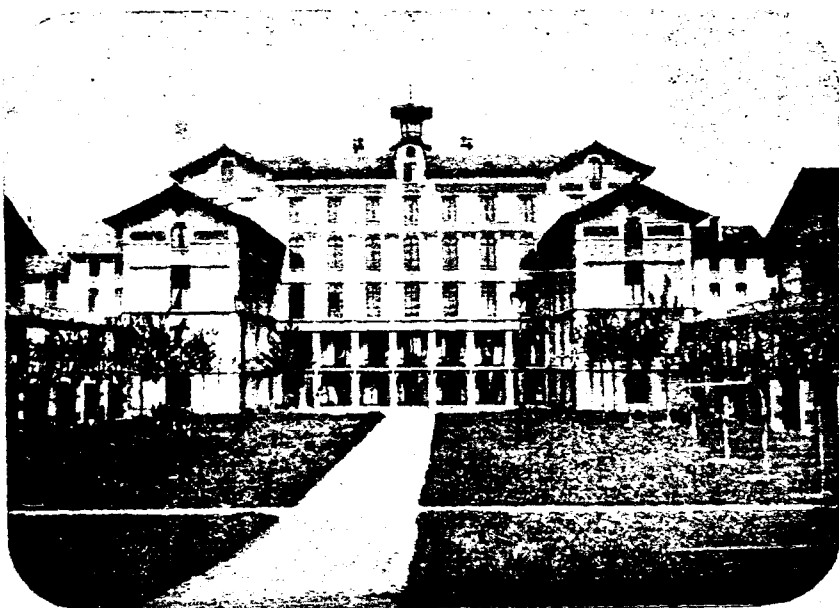
Depuis trente ans les catholiques de France ont fait de grands sacrifices pour soutenir leurs œuvres. Les écoles, les instituts ont absorbé des ressources considérables sans atteindre d'une manière sensible le budget ordinaire des œuvres de charité. Sur ce point même, il s'est produit des initiatives nouvelles qu'on aurait facilement jugées imprudentes et qui se développent au contraire sous nos yeux par de constants et généreux efforts. Telle est en particulier l'œuvre de l'hôpital Saint-Joseph.

« Elle devait paraître bien téméraire, disait dernièrement le vicomte E. Melchior de Vogüé, la main confiante qui jetait sur le papier, il y a moins de vingt ans, le plan grandiose du futur hôpital Saint-Joseph. Et voici que la réalisation de ce plan est presque achevée ! Tout y est dû à l'initiative privée ; vous n'avez sollicité le concours d'aucun pouvoir public ; vous êtes toujours allées de l'avant, donnant à vos créanciers assignation sur la Providence et sur la générosité des cœurs qu'elle incline au bien. Rien de plus instructif, rien de plus consolant que l'échelle, toujours ascendante, où l'on suit la progression de vos services hospitaliers. En dix ans, les chiffres ont presque doublé : de 44.000 journées de malades, chiffre rond, en 1892, vous passiez l'an dernier à près de 80.000 ; de 1.500 entrées à près de 2.400. Votre budget enflait naturellement dans la même proportion ; il dépasse aujourd'hui un demi-million de recettes, tant ordinaires qu'extraordinaires (1). »

L'œuvre progresse chaque année par l'adjonction d'une construction nouvelle ou de quelque perfectionnement. Elle réalise de plus en plus le but poursuivi par les fondateurs qui ont

(1) Rapport de M. de Vogüé : Assemblée générale, 1902.

voulu faire de l'hôpital Saint-Joseph un centre de travaux scientifiques en même temps qu'un milieu de charité chrétienne. M^r d'Hulst et ses collaborateurs l'ont créé parce qu'un hôpital était la condition indispensable d'une Faculté ou d'une École de médecine. Jusqu'ici l'Institut catholique n'a pas pu exécuter de si grandioses projets, et il paraît bien qu'on doit attendre de longues années avant de pouvoir tenter l'entreprise



Hôpital Saint-Joseph.

avec quelque chance de réussite. Mais si l'hôpital Saint-Joseph ne peut aider à former des médecins, il peut encore cependant nous rendre, dans le même sens, d'inappréciables services, par exemple, dans la formation du personnel des hôpitaux et des gardes-malades. Ce rôle est plus modeste, mais il est non moins utile et peut-être, vu les circonstances présentes et les menaces de l'avenir, est-il plus nécessaire.

Pour bien le comprendre, nous ne devrions jamais oublier ce qui s'est produit dans ces dernières années au sujet des diverses laïcisations.

Il ne faudrait pas nous bercer encore une fois d'illusions très

douces à entretenir, mais dont les résultats sont vraiment lamentables. Nous avons cru qu'on ne pourrait se passer de nous dans l'instruction des enfants ni dans le soin des malades. L'expérience prouve que, pour les écoles primaires, pour les collèges et les lycées de jeunes filles, comme pour le personnel des hôpitaux, on peut donner sans nous une formation professionnelle au moins égale — beaucoup disent supérieure — à la nôtre. Nous disons une formation professionnelle, car il est évident que, à d'autres points de vue, la Sœur de Charité est incomparable. Mais cette supériorité n'éclatera aux yeux de tous et ne s'imposera aux médecins, aux administrateurs et aux malades que si, à un dévouement unique, à un esprit d'ordre et d'économie que tout le monde reconnaît, elle joint une science d'infirmière qui ne redoute aucune comparaison. C'est, d'abord, une question d'honneur pour l'Église et cela devrait bien suffire à régler notre conduite. C'est de plus une nécessité contre laquelle nous ne pouvons rien : si nos gouvernants et nos maîtres jugent que le dévouement le meilleur ne suffit pas et qu'il faut un degré de science déterminé, raisonner contre eux ne peut servir à grand'chose, il faut les satisfaire pour qu'ils ne nous enlèvent pas les malades comme ils nous ont enlevé les enfants.

Le jour où on exigera des brevets d'infirmières pour tous les hôpitaux comme on a exigé des brevets pour toutes les classes, il faudra être prêt. Le jour où la profession de garde-malade sera rangée parmi les innombrables professions qu'on ne peut exercer sans le contrôle de l'État et, par conséquent, sans un brevet, il faudra que les sœurs et les femmes chrétiennes ne soient pas prises à l'improviste. Déjà, en dehors des écoles d'infirmières établies par le gouvernement, il s'est fondé, comme nous le disions l'an passé (1), une *Association pour le développement de l'assistance aux malades*, patronnée surtout par des protestants et des juifs, dont le but est d'entretenir une école professionnelle d'infirmières. Il y a d'autres initiatives encore. Tout cela prouve que si les catholiques veulent être en mesure de parer à toutes les éventualités et lutter à armes égales, de manière à ne

(1) Cf. *Petites Annales* 1901, p. 201.

pas fournir de raison ou de prétexte contre eux à leurs adversaires, il n'est que temps d'agir. On l'a compris de différents côtés et des cours sont déjà établis dans certains hôpitaux, à Bordeaux, à Lyon, etc., afin de permettre aux Sœurs de prendre le brevet d'infirmières. L'Association de la Croix-Rouge, qui multiplie ses dispensaires dans les quartiers pauvres des grandes villes, y adjoint, quand cela est possible, des cours pour infirmières. Enfin l'hôpital Saint-Joseph a inauguré, dans le même but, au mois d'avril dernier, une série de cours et de conférences. Trente sœurs environ et quelques dames ou demoiselles les suivent. C'est un commencement que nous sommes heureux de signaler. Il ne sera peut-être pas inutile, à cette occasion, de faire connaître à nos lecteurs ce qu'on fait en dehors de nous, principalement à l'étranger. Cela nous empêchera peut-être d'avoir l'admiration facile pour nos premiers efforts, et de croire trop aisément que le problème est résolu quand il est à peine posé. Nous empruntons les éléments essentiels des pages qui vont suivre à une étude de M. Louis Rivière parue dans la *Revue de Philanthropie* (septembre 1901), étude excellente à tous points de vue, pleine de renseignements et impartiale.

..

Il s'est produit en Amérique et en Angleterre quelques tentatives pour former des infirmières par des cours professés aux « nurses » de l'hôpital municipal de New-York et à celles du Guy's Hospital de Londres, mais l'institution la plus solidement organisée et qui a pour ainsi dire absorbé toutes les autres est celle de Miss Florence Nightingale.

En 1853, miss Nightingale fut chargée par le gouvernement anglais d'organiser à Scutari un hôpital destiné à recevoir les blessés de l'armée anglaise. Miss Nightingale vint en France étudier nos hôpitaux. Elle s'adressa en particulier aux supérieurs des Sœurs de la Charité et demanda communication des règles et des divers documents qui pouvaient l'intéresser. Elle fut accueillie partout avec une véritable largeur de vue, mais, il faut bien le dire aussi, avec quelque scepticisme. Miss Nightingale n'en poursuivit pas moins sa mission. Elle la

remplit avec un tel succès aux yeux de ses compatriotes que, par souscription nationale, on lui remit après la guerre la jolie somme de 1.250.000 francs. Miss Nightingale en fit une fondation, le « Nightingale Fund », dont les revenus sont destinés à une école professionnelle rattachée à l'hôpital Saint-Thomas, de Londres. Les cours furent inaugurés en 1860 avec 13 élèves. Ces élèves devaient séjourner un an à l'hôpital et recevoir ensuite, après examen, un certificat. Celles qui avaient été admises à l'école aux frais de la Fondation devaient s'engager à rester trois ans à l'hôpital. Depuis 1871 l'école est installée dans de meilleures conditions avec un amphithéâtre pour conférences, une salle pour préparer les médicaments, des salons et des chambres destinés aux élèves. On peut comparer cette école et celles qui se sont fondées depuis à nos écoles normales d'institutrices. L'école de Saint-Thomas avait formé, en 1896, 1.375 infirmières ; 875 avaient été placées à l'expiration de leur temps d'étude. D'après sir Henry Burdett, 524 hôpitaux du Royaume-Uni possèdent une organisation pour l'enseignement de leur personnel. On a également créé des écoles auprès de certains établissements spéciaux : asiles d'aliénés, maternités, hôpitaux d'enfants, hôpitaux pour maladies contagieuses.

Il s'est formé encore des sociétés qui se préoccupent de fournir des gardes-malades à domicile dans les villes comme dans les villages.

Notre excellent collaborateur, M. Turmann, a fait remarquer ici même (1), que « la profession de garde-malade occupe honorablement dans les pays britanniques plusieurs milliers de femmes, femmes de bonnes familles, bien élevées, instruites pour la plupart, qui se consacrent aux soins des malades, soit pour exercer leur dévouement, soit pour gagner leur vie ». Et il a donné des chiffres qui dépassent l'ambition de nos institutrices, de nos employées de magasins et des postes. Ajoutons qu'il s'est formé différentes sociétés pour leur assurer une retraite honorable et des pensions en cas de maladie.

(1) Cf. *Petites Annales*, avril 1902, p. 108.

En Allemagne, les diaconesses fondées à Kaiserswerth (1837) par le pasteur Th. Fliedner n'ont guère que trois mois de formation professionnelle. Ces diaconesses sont soumises à des règles, dépendent des supérieures et, bien qu'elles soient libres de rentrer dans le monde, ne gagnent rien pour elles-mêmes tant qu'elles font partie de l'Association. Leur nombre dépasse aujourd'hui 15.000.

En 1894, le professeur Zimmer fonda à Herbronn la *Société évangélique de la Diaconie*. Les membres conservent leur indépendance et touchent une rémunération pour leur travail. La Société conclut des traités avec les hôpitaux qui donnent aux infirmières de la Diaconie un enseignement spécial. Le premier stage dure un an. Les candidates admises vont ensuite dans une maison centrale passer une autre année pour se former à toutes les œuvres de charité chrétienne. Si elles ne sont pas susceptibles d'une formation supérieure, les candidates suivent des cours pendant six mois et sont ensuite placées dans un hôpital à raison de 150 ou 200 marcs par an, outre leur entretien.

Depuis 1899, la Société de la Diaconie a inauguré, en différents endroits, des cours d'une durée de cinq semaines à l'usage des dames et des jeunes filles du monde.

Mais, il semble qu'en Allemagne l'initiative principale pour les écoles d'infirmières appartienne à la *Société patriotique des Femmes allemandes*, fondée il y a trente-deux ans en vue d'assurer des secours aux malades et blessés en temps de guerre. Huit centres de la Société possèdent des écoles particulières dont les cours durent un an et sont gratuits. Les élèves qui obtiennent le certificat sont appelées « Sœurs de la Croix-Rouge ». Elles peuvent rester dans les hôpitaux; le plus souvent elles s'adonnent à l'assistance à domicile. L'école de Berlin a été fréquentée en 1897-98 par 140 élèves.

Dans d'autres centres, la Société possède des hôpitaux et des asiles d'incurables : en tout 56 établissements, avec 834 infirmières et 361 auxiliaires. En quelques endroits, elle a organisé

des cours pour les dames du monde qui veulent acquérir des notions générales sans aller dans les salles d'hôpital.

On s'est également occupé des gardes-malades pour la campagne, et voici comment l'*Union des femmes badoises* a procédé; « La Société locale des Dames désigne une personne choisie avec soin pour recevoir l'instruction technique. Celle-ci se rend, aux frais de l'Union, dans un hôpital de cercle ou de district, pour y suivre un cours théorique et pratique d'une durée de trois mois. Elle rentre ensuite dans son village pour y exercer les fonctions de garde-malade communale : elle est rétribuée par la Société et ne doit rien recevoir de ceux qui l'emploient. On la prie de se préoccuper de trouver autour d'elle une candidate susceptible de la remplacer au cas où elle devrait laisser ses fonctions et qui se formera sous sa direction à la visite et aux soins (1). »

Une association catholique, la « Charitas », a organisé quelque chose d'analogue. Les candidates passent d'abord une quinzaine de jours au couvent des Dominicaines d'Arenberg, près Ehrenbreinstein (Coblentz) où elles ont trois cours par jour. Puis, elles sont distribuées dans les hôpitaux catholiques tenus par des Sœurs et y font un stage de quatre semaines. Les jeunes filles retournent ensuite dans leur village et reçoivent en dépôt une armoire garnie de linge, de médicaments usuels et d'ustensiles pour les soins urgents. Leur concours est gratuit. Les frais de formation sont à la charge de la Société.

Elles ne soignent pas les malades, mais les visitent seulement, conseillent les familles, informent les médecins et donnent les premiers soins, en cas de nécessité. Aussi ne prennent-elles pas le nom de gardes-malades, mais de *visiteuses*. Elles sont, on le comprend aisément, des auxiliaires précieux pour les médecins et pour les curés. D'ordinaire, on les choisit parmi les personnes qui se trouvent dans une indépendance relative de situation et qui désirent employer leur vie d'une manière charitable, tout en restant chez elles.

Nous pourrions citer encore bien d'autres fondations d'écoles

(1) *Revue de Philanthropie*, 10 sept. 1901, p. 57.

en Amérique, en Suisse, en Italie, en Russie, ou bien d'autres institutions qui ont pour but de donner aux gardes-malades la formation professionnelle. Mais nous n'avons pas prétendu en faire une énumération complète. Nous avons voulu seulement montrer ce que l'on fait en dehors de nous, en dehors de nos communautés, laissant à nos lecteurs le soin de comparer et de conclure. Nous nous bornerons à demander si certains rapprochements ne s'imposent pas entre beaucoup d'œuvres nouvelles et ces admirables confréries des Dames de la Charité que saint Vincent établissait par lui-même ou par ses missionnaires dans les villes et dans les villages, entre les gardes-malades que d'abord la confrérie payait, et mieux, entre les Filles formées par Louise de Marillac aux soins des malades, selon la médecine du temps, et les infirmières d'aujourd'hui.

Au progrès accompli par saint Vincent sont venus s'ajouter d'autres progrès dus à la diffusion générale de la science et à de nouvelles découvertes qui ont transformé la médecine et le soin des malades; mais les principes sont les mêmes, et il suffit de les bien comprendre pour que la transformation s'opère sans secousse. Tout en restant fidèles à leurs vieilles traditions et en s'inspirant même des initiatives d'autrefois, nos gardes-malades, nos Sœurs de Charité, sauront bien acquérir les connaissances nouvelles et conserver intact l'amour des pauvres et des malades, qui seul, après comme avant les créations scientifiques, rend capable des grands sacrifices et des suprêmes générosités.

F. P.

QUESTIONS FÉMININES

A côté de la profession de gardes-malades dont nous avons parlé dans le précédent numéro, profession essentiellement féminine, l'*Association catholique* en étudie deux autres qui présentent le même caractère et qui, jusqu'à présent du moins, sont peu exercées en France : ce sont les professions de directrices d'écoles ménagères et de gérantes de maisons ouvrières.

Des premières, nous ne dirons rien, priant seulement nos lecteurs d'avoir la bonté de se reporter aux pages que nous avons publiées dans les *Petites Annales* sur l'enseignement ménager en Suisse (1).

Mais, à la suite de M^{me} H.-J. Brunhes, nous insisterons sur les gérantes de maisons ouvrières. Il y a là quelque chose de nouveau et d'éminemment pratique.

En France, il est vrai, la formation d'un personnel de gérantes pour maisons ouvrières ne s'est pas encore imposée ; les maisons à bon marché actuellement existantes s'adressent plutôt à l'aristocratie ouvrière, à l'ouvrier dont le salaire fixe dépasse 4 ou 5 francs par jour. Mais, de plus en plus, nous voyons se dessiner un mouvement en faveur de l'ouvrier pauvre, de l'ouvrier instable, de tous ceux qui, abandonnés, exploités, ont besoin plus que les autres d'être protégés et défendus. Comment procurer à cette population de nos faubourgs des logements hygiéniques au prix le plus bas ? Telle est la question qui a été longuement discutée au dernier Congrès des habitations à bon marché, tenu à Paris en 1900, et nous ne doutons pas qu'elle ne trouve en France une solution prochaine. C'est alors que propriétaires et compagnies auront à se préoccuper de faire gérer des immeubles qui, exposés à

(1) Cf. *Petites Annales*. janvier et février 1902.

être détériorés journallement par des locataires insoucians et paresseux, deviendraient bientôt, faute de surveillance, aussi malpropres que malsains. La nécessité d'un personnel féminin vraiment compétent s'imposera dans l'intérêt même des propriétaires : des femmes instruites et ayant reçu une formation spéciale pourront alors, en exerçant la profession de gérante, se procurer un gagne-pain assuré et trouver l'application de ces qualités vraiment féminines qui sont indispensables pour mener à bien semblable entreprise : le sens pratique, l'habileté ménagère, l'habitude de l'ordre et de l'économie et, par-dessus tout, la compréhension profonde de la misère et l'amour maternel de ceux qui souffrent.

M^{me} H.-J. Brunhes, invoquant l'exemple de miss Octavia Hill qui fut la première gérante de maisons ouvrières en Angleterre et dont la compétence ne saurait être contestée, insiste à juste titre sur les avantages que présente, pour le succès de l'œuvre, la collaboration d'une « maitresse de maison » experte et dévouée (1).

Mais il ne suffisait pas de montrer cette nécessité, il fallait encore indiquer comment, à l'étranger, le personnel féminin reçoit la formation technique. C'est ce que fait M^{me} H.-J. Brunhes en nous exposant les deux systèmes d'éducation adoptés l'un en Angleterre, l'autre en Hollande.

Voyons d'abord ce qu'elle dit pour la formation des gérantes dans les pays britanniques.

Toutes les femmes anglaises qui ont embrassé cette carrière ont passé par les mains de Miss Octavia Hill. Seule éducatrice pendant de longues années, elle a eu le mérite de formuler d'une façon précise les connaissances que doit posséder une

(1) C'est aussi l'avis de M^{me} Van Zuylen qui, au congrès des habitations à bon marché tenu en 190^e, disait dans une communication : « La gérance de la femme instruite et bien élevée a une influence favorable sur l'œuvre des logements à bon marché, parce que la gérante sait mieux que le gérant gagner la confiance des locataires, surtout celle de la femme de l'ouvrier de qui dépend la tenue de la maison. En allant recevoir le loyer toutes les semaines, elle cause de maintes choses avec la femme et les enfants et leur donne de bons conseils. Bien mieux que par des mesures répressives, l'ordre et la propreté sont maintenues de cette manière et les frais d'entretien réduits à leur minimum. »

gérante, et de former au point de vue théorique et pratique non seulement des élèves, mais des maîtresses capables de donner à leur tour cette éducation professionnelle. .

D'après Miss Hill, une gérante de maisons ouvrières doit connaître :

1° La comptabilité : comptabilité financière et commerciale, comptabilité domestique, tenue des livres ou registres, etc. ;

2° Le système des impôts et des taxes ;

3° Les opérations de banque, à moins que la gérante ne soit représentée, au point de vue financier, par des hommes d'affaires ou des hommes de loi ;

4° Les lois qui se rapportent aux questions de propriétés, d'immeubles, de locations, etc. ;

5° Elle doit faire un apprentissage sérieux au point de vue pratique : la future gérante doit servir d'auxiliaire durant trois ou quatre mois à une gérante expérimentée qui chaque jour l'emmènera avec elle dans sa tournée et l'initiera sur place aux difficultés du métier. En outre, elle devra prendre des leçons d'un maître plombier, afin de se rendre compte des matériaux que l'on emploie pour réparer les conduites d'eau, citernes, etc., du prix de ces matériaux, de l'urgence de certaines réparations au point de vue de la santé des locataires. Une femme qui ne saurait faire faire à temps une réparation de détail dans les immeubles qui lui sont confiés, celle qui ne saurait diriger des ouvriers et établir un devis serait une mauvaise gérante et les intérêts dont elle a la garde ne tarderaient pas à périliter entre ses mains (1).

Enfin, la gérante doit connaître les lois et règlements de la commission d'hygiène et avoir elle-même une connaissance suffisante de l'hygiène pour veiller sur ce point à la formation progressive des locataires et pour dénoncer les logements insalubres aux pouvoirs publics.

Passons maintenant à ce qui se pratique en Hollande.

La formation technique des gérantes s'y fait à l'Institut du Travail social.

(1) Voir OCTAVIA HILL, *Management of houses for the Poor*. Spottiswood and Co, London.

L'enseignement est réparti en deux années de cours.

La première année comprend des cours théoriques qui sont suivis par toutes les élèves de l'Institut et qui ont pour but de développer l'ensemble de leurs connaissances sociales et de leur donner un aperçu général du problème économique à résoudre.

A la fin de la première année, les élèves doivent se spécialiser et choisir l'œuvre sociale à laquelle elles consacreront leurs efforts. Chaque groupe, confié à un maître ou à une maîtresse spéciale, poursuit séparément ses études et, par des exercices pratiques, achève d'acquérir une complète formation professionnelle.

Le groupe des gérantes de maisons ouvrières doit assister, durant la deuxième année, aux cours suivants : Question de l'habitation ouvrière en général ; Hygiène de l'habitation ; Matériaux de construction et construction d'une maison ouvrière ; Législation de la maison ; Surveillance de la maison.

La plus grande partie du temps est consacrée aux exercices pratiques : c'est-à-dire aux visites des maisons ouvrières et à l'apprentissage sur les lieux de la profession de gérante sous la direction d'une gérante diplômée.

Un diplôme est décerné aux élèves qui ont achevé leurs deux années d'études.

Le groupe des élèves-gérantes est confié, pour tout ce qui concerne les exercices pratiques, à M^{me} Louise Went, qui a été formée elle-même à Londres par Miss Octavia Hill.

∴

Reste une dernière question à examiner : la profession de gérante est-elle au moins un gagne-pain assuré pour celles qui l'exercent ?

M^{me} H.-J. Brunhes n'hésite pas à répondre par une très énergique affirmation : elle estime, *après enquête*, qu'une gérante peut arriver à gagner de 3.500 à 5.000 francs par an. Sans doute, cette profession exige une activité et un dévouement constants et intelligents, mais ne sont-ce pas là des qualités essentiellement féminines ?

Nous le répétons en terminant : il y a là une voie nouvelle où

peut-être l'on pourrait diriger les femmes catholiques de France. Elles y pourraient faire un bien réel — tout en gagnant leur vie de façon fort honorable. On n'en saurait dire autant de toutes les professions féminines.

MAX TURMANN.

SMYRNE CATHOLIQUE⁽¹⁾

Parmi les villes de l'Orient, la ville de Smyrne est peut-être une des plus intéressantes par ses souvenirs profanes et ecclésiastiques et par sa vie catholique actuelle.

Smyrne païenne brillait dans l'antiquité par les écoles, les arts, le commerce. Strabon l'appelle même « la plus belle de toutes les villes ». Trois empereurs romains la déclarèrent ville impériale.

Ses origines apostoliques la font encore plus glorieuse. Peu de temps après la mort du Sauveur, elle entend la prédication de l'Évangile. C'est près de Smyrne, à Éphèse, que Marie, la mère de Jésus, vient se réfugier avec saint Jean. L'Apôtre bien-aimé, dans son *Apocalypse*, fait l'éloge de l'Ange de l'Église de Smyrne. On croit communément que l'Ange de l'Église de Smyrne, loué par saint Jean, était son fidèle disciple, saint Polycarpe. Les fidèles l'ont vénéré et le vénèrent encore comme le patron de la ville.

Smyrne devint la métropole de toute l'Asie Mineure. La vie chrétienne y fut très intense, d'après le témoignage de saint Ignace d'Antioche, qui alla à Smyrne, et visita saint Polycarpe. Dans une lettre adressée aux chrétiens de cette ville, saint

(1) Ouvrages consultés : *Eusèbe de Césarée*. — *Mémoires des missions de Smyrne*. Documents communiqués par M. POUILLIN, prêtre de la mission. — *Étude sur Smyrne*, par CONSTANTIN ICONOMOS, traduite du grec et annotée par B. SLAARS. — *Smyrne en 1892*, par F. ROUGON, ancien consul de France à Smyrne. — *A travers l'Orient*, par l'abbé PISANI, Paris. Bloud et Barral. — *Les voyages du marquis de Nointel sous Louis XIV*, par A. VANDAL, Paris, 1900, Plon-Nourrit.

Ignace les affermit dans leur grande foi, dans leur grande charité.

Elle produisit des saints, des martyrs : saint Germanicus, saint Polycarpe, saint Pionius et bien d'autres. C'est de l'Asie Mineure que partirent les premiers missionnaires qui allèrent évangéliser les Gaules. L'Église de Smyrne envoya les disciples de saint Polycarpe, saint Pothin et saint Irénée, qui devinrent évêques de Lyon.

Si Constantinople était la première ville de l'empire, les empereurs chrétiens considéraient Smyrne comme tenant le second rang.

Malheureusement l'ambition, le despotisme des empereurs de Byzance, leur fureur contre le culte des images, les hérésies alors si vite répandues, paralysèrent en Orient l'élan de la foi. Smyrne subit le contre coup de ces funestes influences.

On est arrêté par bien des lacunes dans l'histoire de Smyrne catholique. Ces lacunes sont le résultat des invasions, des guerres, des tremblements de terre, des incendies qui ont détruit les monuments antiques, les quelques églises construites avant le ^{xiii}^e siècle et les archives des Grecs et des autres Européens. On peut dire cependant, d'une manière générale, qu'elle a suivi le sort de la capitale de l'empire byzantin vis-à-vis de Rome et vis-à-vis des Turcs.

A la fondation de l'empire latin de Byzance, le pape Innocent III créa le patriarcat latin de Constantinople, et à Smyrne, comme sur d'autres sièges grecs, fut établi un simple évêque de rite latin. Combien de temps dura cette organisation ? Il est difficile de le déterminer. Au ^{xvii}^e siècle, il n'y a pas à Smyrne d'évêque catholique. Des mémoires de missionnaires citent un visiteur apostolique qui vient des îles de l'Archipel, un archevêque de Smyrne qui n'y réside pas. A d'autres époques, ce sont des vicaires apostoliques, mais sans caractère épiscopal. Smyrne ne reprendra son rang d'archevêché qu'au ^{xix}^e siècle.

Après les croisades, les Génois, les chevaliers de Rhodes, les Turcs, les Tartares de Tamerlan sont tour à tour maîtres de Smyrne jusqu'à la venue des Turcs Ottomans.

La première mission catholique apparaît à Smyrne vers la fin

du ^{xiv}^e siècle. Les RR. PP. Franciscains Récollets de Venise fondent un couvent et bâtissent une chapelle. Eux et les chrétiens souffrent beaucoup de la domination des Tartares et des Turcs. C'est la France, surtout, qui, fidèle à son passé, interviendra pendant longtemps auprès des barbares en faveur de la religion catholique.

François I^{er}, Henri II envoient un ambassadeur à Constantinople et passent des traités avec la Turquie dans lesquels il est fait mention du droit de patronage pour la France sur les églises et les chrétiens d'Orient. Les « Capitulations » signées entre Henri IV et le Grand Seigneur consacrent ce même droit en plusieurs articles.

Pendant le règne de Louis XIII, le consul de France à Smyrne fait venir de Constantinople quelques RR. PP. Jésuites en 1623 et quelques RR. PP. Capucins en 1628. Ses générosités, jointes à celles du roi, sont très utiles aux œuvres de ces religieux. C'est alors que l'église des Capucins est déclarée « paroisse française » — privilège qu'elle a encore aujourd'hui.

A Smyrne, il n'y avait guère alors, sur une population de 90.000 habitants, que 2 à 3.000 catholiques et, comme clergé, quelques missionnaires. Depuis le ^{xvi}^e siècle, Venise protège les PP. Récollets ; les PP. Jésuites et les PP. Capucins sont sous la sauvegarde du consul de France.

Nous savons par les mémoires de ces missionnaires qu'à Smyrne la religion était alors bien amoindrie, les mœurs déréglées, même parmi les Latins. Les Grecs et les Arméniens, ignorants en matière de religion à l'exemple de leur clergé, méprisaient l'Église romaine sans la connaître. Le dévouement désintéressé des religieux catholiques opéra un changement extraordinaire. Ils ouvrirent des écoles, firent le catéchisme aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens, prêchèrent même dans les églises grecques, établirent les confréries des « Marchands » et des « Artisans » et s'occupèrent des « Mariniers ». Le résultat fut merveilleux : beaucoup de conversions, rachat des esclaves chrétiens, respect de la part des hérétiques qui se corrigent un peu de leur fanatisme, bienveillance de l'archevêque grec qui semble désirer la réunion à l'Église de Rome.

Mais, depuis quelque temps déjà, Anglais et Hollandais, en bonnes relations avec le Sultan, combattaient dans les Échelles du Levant notre influence religieuse et commerciale, un peu compromise par la maladresse de certains représentants du roi très chrétien. Quand Louis XIV monta sur le trône, les « Capitulations » de Henri IV n'avaient presque plus de valeur, le commerce français était menacé. A Constantinople, le crédit des ambassadeurs de Louis XIV diminuait toujours. Colbert envoya le marquis de Nointel avec des ordres bien définis et la mission de renouveler les Capitulations. Après beaucoup de tergiversations, en 1673, la Turquie reconnut pour la France le droit de prééminence dans le commerce, le droit de protectorat universel sur les religieux venus d'Occident — quelle que soit leur nationalité — et sur les missions qu'ils ont fondées en Turquie. Telle est l'interprétation donnée dans les Capitulations de 1740 par la Porte elle-même.

Nointel, obligé de céder la place à d'autres, rentra en France. Ses successeurs n'eurent pas son habileté, et nos droits ne furent sauvegardés que par l'action incessante de nos missionnaires et de nos marchands.

A Smyrne, Grecs et Turcs cherchent à maltraiter les catholiques. Ces avanies, quelquefois provoquées par les Latins eux-mêmes, cessent sous la menace du canon.

A la fin du xvii^e, pendant le xviii^e et une grande partie du xix^e siècle, d'autres épreuves accableront la ville, les missions catholiques. Des tremblements de terre plus ou moins violents, des incendies parfois très vastes, de cruelles épidémies y amoncellent des ruines. Les religieux épargnés ont souvent à exercer leur dévouement. Dans le tremblement de terre et l'incendie de 1688, les trois églises catholiques sont détruites. Quelques religieux doivent s'éloigner de Smyrne avec les marchands et les consuls. Les PP. Récóllets sont secourus tantôt par le consul de Venise, tantôt par celui de Hollande. La libéralité des commerçants de Marseille permet aux Jésuites de rebâtir leur église (1). Ils

(1) En dehors de ces dons particuliers, on commençait en France à recueillir de l'argent parmi les fidèles pour les missions d'Orient.

ouvrent encore leur école, et leurs œuvres prospèrent comme auparavant.

Smyrne elle-même se relève de tous ces désastres. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le commerce y devient des plus actifs : la vie matérielle, paraît-il, très agréable : on s'accorde à la nommer « la Perle de l'Orient ». La population, très instable pendant les derniers malheurs, atteint le chiffre de 100.000 habitants parmi lesquels on peut compter environ 3 à 4.000 catholiques, la plupart arméniens. C'est alors que l'église actuelle de Saint-Polycarpe est bâtie par les soins du consul de France. A la suite de la Révolution, les capucins français de cette paroisse seront remplacés peu à peu par des religieux italiens du même ordre. En 1763, l'église des Pères Jésuites est de nouveau incendiée. Dix ans après, la Compagnie de Jésus étant supprimée, les Pères Jésuites ne peuvent plus soutenir leurs œuvres, et en 1782, le gouvernement français leur substitue les Prêtres de la Congrégation de la Mission qui ouvrirent immédiatement une école et s'occupèrent de reconstruire l'église incendiée. Par suite de difficultés avec les fonctionnaires turcs et aussi par défaut de ressources, ils ne pourront reconstruire l'église des Pères Jésuites qu'en 1839 (1).

Entraînés par les doctrines de la Révolution, quelques marchands français et même leurs consuls cherchèrent querelle aux missionnaires à plusieurs reprises. Après la déclaration de la guerre d'Égypte, les Turcs menacent de confisquer leurs biens. Les missionnaires maintiennent leur droit avec fermeté jusqu'à la trêve de 1800. N'étant plus inquiétés par les Turcs, ils reprennent leurs œuvres : école, prédications, missions, retraites, ministère à bord des vaisseaux européens. Plus tard il leur arrive des consuls pleins de bienveillance. De 1821 à 1827, la guerre de l'Indépendance sera bien une cause de graves anxiétés pour les catholiques, mais l'attitude résolue des Européens et la présence de leurs vaisseaux les protégeront contre toutes les tentatives d'agression.

Dans tout le cours du XIX^e siècle, les catholiques deviennent

(1) D'après les traités, la France avait le droit de posséder deux églises dans la ville.

de plus en plus nombreux : des églises et des chapelles se construisent, des écoles s'ouvrent, on fonde des hôpitaux, on organise des œuvres comme dans nos villes de France.

En 1818, S. S. le Pape Pie VII érigea le vicariat apostolique de Smyrne en archevêché. Le premier titulaire fut M^{sr} Cardelli, R. P. Franciscain récollet. Avec le titre d'archevêque de Smyrne, il reçut le titre de délégué apostolique. L'église Sainte-Marie, construite à la fin du XVIII^e siècle et desservie par les PP. Récollets, fut déclarée cathédrale.

Les successeurs de M^{sr} Cardelli sur le siège de Smyrne sont : en 1832, M^{sr} Hillereau, évêque de Chalcédoine avec le titre de visiteur apostolique du diocèse ; en 1834, M^{sr} Bonamie, de la Congrégation de Picpus ; en 1838, M^{sr} Mussabini, du diocèse de Smyrne ; en 1861, M^{sr} Spaccapietra, des Prêtres de la Mission. Ce prélat avait déjà administré les églises d'Haïti et de Port-d'Espagne (Antilles anglaises). Entièrement dévoué au bien des pauvres noirs, il avait montré le zèle d'un véritable apôtre par sa parole et par ses écrits. A Smyrne, il multiplia les bonnes œuvres. Il fit bâtir une nouvelle cathédrale, l'église Saint-Jean, qui reçut de S. S. le Pape Pie IX le titre de Basilique Mineure. M^{sr} Spaccapietra mourut regretté de tous en 1878.

L'archevêque actuel, qui lui a succédé, est M^{sr} Timoni, du diocèse de Smyrne, auparavant évêque de Chio.

Aujourd'hui la ville de Smyrne est une ville vraiment cosmopolite. On y voit des représentants des plus grandes nations, des membres de toutes les religions. Elle se divise en plusieurs quartiers : les quartiers turc, juif, arménien, grec, et le quartier franc occupé par les Européens. Sur une population de 300.000 habitants, la communauté catholique compte 18.000 membres ; la plupart nés à Smyrne, mais originaires d'Europe. Le clergé indigène est aidé dans le ministère par divers religieux et missionnaires.

Les prêtres séculiers, presque tous de Smyrne, sont formés soit au Collège de la Propagande à Rome, soit au Séminaire Saint-Louis à Constantinople, soit encore dans les séminaires de France. Ils sont chargés de la paroisse de la cathédrale, de la chapelle Saint-Roch (quartier grec, Mortakia) et des paroisses

des villages voisins : Cordelio, Gueuz-Tépé, Boudja.

Les deux autres paroisses de la ville sont confiées à des religieux : Saint-Polycarpe, paroisse française, aux RR. PP. Capucins, Sainte-Marie, aux RR. PP. Franciscains Récollets. Il y a encore des chapelles publiques : les chapelles du Sacré-Cœur (collège des Lazaristes), des RR. PP. Dominicains, de l'hôpital français, de l'hôpital Saint-Antoine et d'autres.

Les différentes missions catholiques établies à Smyrne sont dirigées par les RR. PP. Récollets, les RR. PP. Capucins, les Prêtres de la Mission, les RR. PP. Dominicains (1), les RR. PP. Méchitaristes de Vienne, du rite arménien, qui depuis plusieurs années s'occupent des Arméniens catholiques — peu nombreux à Smyrne.

Les RR. PP. Méchitaristes sont sous la protection du consul d'Autriche. Le même consul protège aussi les RR. PP. Récollets — leur église a été bâtie sur un firman obtenu par l'empereur d'Autriche. Mais l'archevêché, les autres missions catholiques, les membres du clergé séculier et des missions sont placés sous le protectorat de la France en vertu d'anciennes traditions et d'anciens traités, plusieurs fois confirmés par la Turquie et souvent reconnus par l'Église.

A Smyrne, chaque confession a ses écoles, ce qui les rend très nombreuses.

Parmi les écoles catholiques, le collège le plus ancien est le collège français du Sacré-Cœur, encore appelé quelquefois de son premier nom, Collège de la Propagande. M^{re} Bonamie le fonda en 1837. Après l'avoir confié aux prêtres de la Congrégation de Picpus et ensuite à ceux du diocèse, il les remplaça en 1839 par les Prêtres de la Mission, qui encore aujourd'hui dirigent ce collège. Une vingtaine de professeurs, ecclésiastiques et laïques, y donnent l'enseignement classique et moderne, suivant le programme des études françaises. On prépare les élèves au baccalauréat. Leur nombre varie de 100 à 120.

Les Frères des Écoles chrétiennes dirigent le collège de Saint-Joseph depuis 1881 ; mais on les voit déjà à Smyrne en 1841.

(1) Les PP. Dominicains sont venus de Perse à Smyrne avec des Arméniens catholiques au xiv^e ou au xv^e siècle ; mais leur maison actuelle date de 1859.

Ils y furent appelés par les missionnaires Lazaristes comme co-adjuteurs dans l'école du Sacré-Cœur. Ils furent chargés de l'école primaire, ouverte au commencement du siècle. Maintenant leurs élèves sont nombreux : dans les différentes écoles de la ville, on en compte plus de 600, avec 28 professeurs. Les Frères sont aussi chargés d'une école professionnelle placée sous le patronage des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Aux paroisses de Saint-Polycarpe et de Sainte-Marie est attachée une petite maîtrise.

En 1856, les PP. Méchitaristes ont fondé un collège : ce n'est maintenant qu'une école primaire.

L'instruction des jeunes filles est l'objet d'une grande sollicitude de la part des protestants, des Grecs et même des Turcs. La première place est cependant réservée aux écoles catholiques. Depuis 1876 les Religieuses de N.-D. de Sion reçoivent et instruisent les jeunes filles des familles riches. Les enfants des familles aisées ou pauvres vont en général chez les Filles de la Charité.

En 1902, les Filles de la Charité possèdent à Smyrne ou dans la banlieue 7 maisons desservies par 95 Sœurs : la Providence, fondée en 1840 ; l'hôpital français, en 1854 ; l'hôpital Saint-Antoine, en 1866 ; l'orphelinat Saint-Joseph, en 1859 ; l'école de Boudja, en 1871 ; l'école de Bournabat, en 1853 ; l'école d'Aïdin, en 1868 ; l'école de Gueuz-Tépé, en 1899. Les œuvres qui s'occupent des enfants comprennent : 1 crèche, 4 orphelinats, 13 ateliers, 7 écoles (2 asiles, 7 classes de garçons, 23 classes de filles). A la crèche, on compte 44 enfants, dans les orphelinats 178, dans les classes et ateliers 1.259 ; au total, 165 garçons et 1.094 filles.

Les Sœurs de l'Immaculée-Conception d'Ivrée donnent l'enseignement primaire aux jeunes filles de la colonie italienne dans une école soutenue par le gouvernement italien.

Pour les hôpitaux également, les Grecs, les Arméniens et les protestants rivalisent avec les catholiques.

Dans la plupart de leurs maisons, les Sœurs de Charité ont établi un dispensaire ouvert aux infirmes de toute nationalité et de toute religion. En moyenne, elles soignent 110.000 malades

par an dans ces dispensaires. Elles font de plus, avec les Dames de la Charité, des visites à domicile (environ 4.000 par an) aux malades pauvres dans les divers quartiers de la ville et dans les villages voisins, Gueuz-Tépé, Cordelio, Concloudja.

Six cents malades sont soignés à l'hôpital français ou à l'hôpital Saint-Antoine.

Depuis 1854, un hôpital français est entretenu par le gouvernement français et administré par les Filles de la Charité, sous le contrôle du consul général de France. On y reçoit les malades des équipages des navires français de guerre et de commerce, ainsi que les membres de la colonie française de Smyrne. Un médecin de marine est attaché à l'établissement.

L'hôpital Saint-Antoine a été fondé en 1774. Placé sous le protectorat du consul d'Autriche, il est administré par un comité de laïques et desservi depuis 1866 par les Filles de la Charité. Les malades de toute religion et de toute nation y sont admis.

Il y a encore un hôpital Saint-Roch qu'on ouvrait autrefois dans les temps d'épidémie. Il est aujourd'hui inutilisé.

Dès le commencement du siècle, on avait bâti dans le quartier grec Mortakia le lazaret Saint-Roch pour les pestiférés. Il fut brûlé en 1845. Sur l'emplacement ont été élevés, il y a quelques années, une petite chapelle, une école et quelques appartements pour des familles pauvres. La chapelle, qui tient lieu de paroisse, est desservie par un prêtre du diocèse. En 1900, la communauté catholique a fondé un nouveau lazaret : il est construit en dehors de la ville.

A Smyrne comme en France, les catholiques contribuent au soutien et à la prospérité des hôpitaux, des écoles et d'autres bonnes œuvres.

La Conférence de Saint-Vincent-de-Paul existe à Smyrne depuis 1846 : elle comprend plusieurs sociétés et près de 400 membres. Les associations pour les dames sont : les Dames de Charité (120), les Enfants de Marie (400), les Jeunes Économes (230), le Saint-Rosaire, et bien d'autres confréries.

S'il est bien difficile de convertir les Grecs et les Turcs, l'exercice quotidien de la charité sous des formes diverses a certainement une salubre influence sur tous. Hérétiques et musul-

mans profitent volontiers de la charité des Latins : les malades recourent à leurs dispensaires, un assez grand nombre de leurs enfants fréquentent nos écoles.

Il est impossible que des œuvres de charité si fécondes ne finissent pas par faire disparaître les préjugés que l'ignorance et les passions maintiennent encore vis-à-vis de l'Église de Rome. Mais ces œuvres de charité ont été créées et sont entretenues pour la plupart par des Français et jusqu'ici elles ont été placées presque toutes sous le protectorat de la France qui en retire des grands avantages au point de vue de sa politique extérieure et de son commerce.

La prospérité de ces œuvres dépend donc de la puissance et de l'orientation politique de notre pays.

Par une juste réciprocité, comme chacun sait, les Missionnaires, les Frères et les Sœurs contribuent grandement par leurs œuvres scolaires et par leurs œuvres de charité au maintien de l'influence française en Orient.

A. S.

M. Waldeck-Rousseau

BIBLIOGRAPHIE

Lettres d'un Jésuite à M. Waldeck-Rousseau. Un vol. in-12.

Prix : 1 fr. 50; franco : 1 fr. 75.

Lettres d'un Abbé à M. Waldeck-Rousseau, pour faire suite aux « Lettres d'un Jésuite », adressées au même personnage. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50; franco : 1 fr. 75.

L'Action intellectuelle et politique de Léon XIII en France, par le R. P. JANVIER, des Frères Prêcheurs. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Saint Boniface, par M. G. KURTH, professeur à l'Université de Liège. Un vol. in-12 de la Collection « Les Saints ». Prix : 2 francs. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT, de l'Oratoire, professeur à la Faculté de théologie de Paris. Un vol. in-12 de la Collection

« Les Saints ». Prix : 2 francs. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

La Philosophie du Credo, par A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire. — 4^e édit. Paris, Douniol. 3 francs.

La Loi d'amour : I. Charité. Philosophie de la charité, par le R. P. GAFFRE, dominicain. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

Évangélisation des hommes en France, par le R. P. FORBES. Un vol. in-8°. Prix : 0 fr. 75. P. Lethielleux, éditeur, 22, rue Cassette, Paris.

Chemins de fer d'Orléans

Hôtels de la Compagnie d'Orléans à Vic-sur-Cère et au Lioran (Cantal)
Ouverts du 1^{er} juin au 15 octobre de chaque année.

L'hôtel de Vic est au milieu d'un parc clos et boisé de six hectares, à côté d'une forêt. — Altitude : 740 mètres au-dessus du niveau de la mer. — A cinq minutes à pied de la station de Vic-sur-Cère. — Omnibus à tous les trains. — Voisin de l'établissement hydrothérapique et de la source minérale. — Voisin d'un casino avec troupe d'opérette et de comédie jouant pendant la saison. — Éclairage électrique dans toutes les chambres. — Grande salle à manger de 100 couverts. — Restaurant. — Billard. — Grande veranda fermée de 40 mètres de longueur. — Distribution à tous les étages d'eau potable reconnue de pureté exceptionnelle par l'Institut Pasteur. — 35 chambres à un et deux lits. — Balcons. — Splendide vue sur la vallée de la Cère et sur la montagne. — Jeux de law-tennis. — Bains dans l'hôtel. — Boîte aux lettres dans l'hôtel. — Télégraphe à la station et à la ville. — Location de voitures pour excursions. — La ville de Vic-sur-Cère, chef-lieu de canton, compte 1.700 habitants. — Église.

Un hôtel un peu plus petit, mais aussi confortable, est établi tout près de la station de Lioran, au milieu d'une forêt de sapins et de hêtres; c'est un point tout indiqué pour une cure d'air et d'altitude (1.150 mètres); une grande route nationale parfaitement entretenue passe devant l'hôtel.

Par sa position au col même du Lioran, l'hôtel dessert la vallée riante de la Cère et la vallée abrupte et pittoresque de l'Alagnon.

Le Lioran est le centre de toute une série d'excursions et d'ascensions d'accès facile et qui peuvent être faites en une journée, aller et retour.

Le Gérant : A. MARTIAL.

POMMADE FONTAINE

Le pot : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 15 en timbres-poste.

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pomme Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

LIN-TARIN

Grades spécialement préparés pour combattre avec succès : Constipations, Échauffements, Maladies du Foie, et de la Vessie.

LA BOITE : 1 fr. 20 (Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique).

Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier)

TARIN, Pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dartres, Eczémas, Démangeaisons, Rougeurs de la Face, Chute des Cheveux.

PRIX DE REVIENT
TRÈS RÉDUIT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc., ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite avec le

SUC-REVEL (HORS CONCOURS)

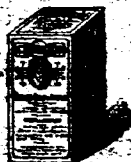
EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897

Le SUC-REVEL est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la Pharmacie REVEL, 93, route de Vienne. — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques, Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dejardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Malt, Inaltérable, Incrustante

Équipement favorable à la production des Tonalités claires et Luminieuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

D E S

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations : Société de Saint-Vincent-de-Paul. | |
| — Institut catholique. — Grand Séminaire de Rouen. — L'union mutualiste des femmes de France. — Variété : Le <i>Saint-Vincent de Paul</i> de Falguière. — Necrologie. | 161 |
| Le Séminaire Saint-Vincent-de-Paul, 1788-1792. | 167 |
| Ghebra-Michael dans les prisons, par M. Coult-BRAUX. | 171 |
| E. Didron, par Marc GAINA. | 177 |
| Le lincaul du Christ, par A. LORN. | 181 |
| Livres nouveaux. | 191 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Charolais-Midi

PETITES ANNALES
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à **M. F. PORTAL**,
prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 JUIN :

| | |
|--|----|
| Institut catholique | 81 |
| La réforme de l'enseignement secondaire .. | 83 |
| Bibliographie | 94 |

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon
François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle,
papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette,
héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir,
comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de
Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des
Filles de la Charité.

Les « **PETITES ANNALES** » publient régulièrement des
comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent
sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs
des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois
à **M. PORTAL**, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul,
rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Société de Saint-Vincent-de-Paul. Institut catholique. Grand séminaire de Rouen. L'union mutualiste des femmes de France. Variété. Nécrologie, p. 161. — Le séminaire Saint-Vincent-de-Paul, p. 167. — Ghebrea-Michael dans les prisons, par M. COULBEAUX, p. 171. — E. Didron, par MARC GAIDA, p. 177. — Le linceul du Christ, par ARTHUR LOTH, p. 181. — Livres nouveaux, p. 191.

INFORMATIONS

Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Nous lisons dans le *Bulletin de la Société de Saint-Vincent-de-Paul* (juin 1902) :

« L'épouvantable cataclysme qui a si douloureusement ému la France et toute la chrétienté n'a pas épargné la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

« Nous comptons à Saint-Pierre de la Martinique deux conférences composées de vingt-quatre membres actifs et visitant soixante familles pauvres. Quoique le dénombrement des victimes soit incomplet et ne puisse sans doute jamais être achevé, il est trop certain que la grande majorité de nos confrères et de leurs pauvres n'a pas survécu à la sinistre matinée du 8 mai.

« Nous demandons aux conférences du monde entier d'implorer avec nous la miséricorde divine pour tous ceux qui ont été si brusquement appelés à comparaître devant le tribunal de Dieu, et, en particulier, pour les personnes qu'un lien rattachait à notre Société. Nous solliciterons aussi des grâces de consolation pour tant de familles décimées.

« De plus, un devoir de charité véritable nous incombe, celui de soulager la misère des survivants. Le Conseil général a fait parvenir d'urgence un secours de 1.000 francs à la conférence de Fort-de-France, en apprenant que cette ville servait de premier abri à

une foule de malheureux sans ressources. Il fait appel à la chrétienne et fraternelle générosité des conseils et des conférences pour l'aider à secourir les infortunes qui vont se révéler d'ici à quelques semaines, car nous ne connaissons point encore toute l'étendue de la catastrophe.

« Les offrandes destinées à cette souscription générale pourront être prises sur les ressources ordinaires des conseils et conférences, puisqu'il s'agit d'une œuvre de la charité. On pourra également, si on le préfère, procéder à une enquête spéciale à cette intention. L'argent recueilli sera envoyé au Conseil général qui centralisera les offrandes pour les diriger ensuite sur la Martinique et, le cas échéant, sur les conférences des Antilles ou de l'Amérique centrale ayant à subvenir à des détresses exceptionnelles. Selon l'usage suivi en pareil cas, les offrandes seront mentionnées au *Bulletin*. »

Institut catholique. — Le nombre des étudiants ecclésiastiques qui ont fréquenté les cours cette année est de 190 : Facultés canoniques, 85; Droit, 3; Lettres, 76; Sciences, 26.

Sur ce nombre, il faut compter des membres des divers ordres et communautés religieuses. On sait, en particulier, que les messieurs de Saint-Sulpice ont établi depuis quelques années, tout près de l'Institut catholique, une maison d'études pour leurs propres sujets. Il y a deux ans, le chiffre des religieux ou membres de communautés suivant les cours de l'Institut s'élevait à 50 environ.

Les élèves ecclésiastiques sont reçus au séminaire des Carmes (ancienne école des Carmes) dirigé par Messieurs de Saint-Sulpice, ou au séminaire Saint-Vincent-de-Paul dirigé par les Prêtres de la Mission (Lazaristes) maison fondée en 1899.

Grand séminaire de Rouen. — M^{sr} l'archevêque de Rouen, à l'occasion de la bénédiction de la première pierre des nouvelles constructions de son grand séminaire, a prononcé une fort belle allocution sur l'éducation du prêtre au xx^e siècle. Il y dit, s'adressant au Supérieur et aux professeurs :

« Nous plaçons l'édifice matériel sous l'invocation de saint Thomas d'Aquin, pour mieux marquer que l'édifice spirituel doit reposer, comme nos Statuts le prescrivent, sur l'enseignement laissé par ce grand génie.

« Sa philosophie et sa théologie forment la base de vos leçons, base large, profonde, d'une solidité merveilleuse.

« M^{sr} de Nîmes le disait il y a quelques jours, dans un beau panégyrique de saint Thomas : « La *Somme théologique*, arsenal muni de tous les moyens de défense, monument dont les assises sont unies par un ciment indestructible, corps complet de doctrine, que le progrès

« de la science et le travail ont pu perfectionner, mais qui demeure
« encore aujourd'hui la citadelle inviolée du dogme, est le type de
« l'enseignement dogmatique pour tous les esprits studieux, jaloux
« de s'initier à l'enseignement de la théologie. »

« Ici, nous avons peur des nouveautés. Nous restons fidèle, pour la doctrine, la langue et la méthode, à la tradition scolastique.

« Nous sommes persuadés que, dans un temps où l'hérésie est plus à craindre que le schisme, il ne faut pas, sous prétexte de stratégie nouvelle, démolir les vieux mais solides remparts élevés par les génies chrétiens autour de nos croyances.

« Cependant, nous ne fermons pas notre école aux progrès nécessaires ; nous nous efforçons, comme le demande Léon XIII, le restaurateur de la scolastique, de fortifier et de compléter les sciences



Séminaire Saint-Vincent-de-Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

anciennes par les nouvelles, *vetera novis augere et perficere*. Et, afin d'adapter la formation de nos jeunes clercs aux besoins des temps, nous cherchons à nous rendre compte du milieu, des conditions où doit s'exercer leur ministère pastoral, nous nous demandons quelle est la meilleure formation à donner au prêtre du xx^e siècle.

« C'est pourquoi nous nous posons ces redoutables questions : quelles doctrines vont s'emparer du siècle qui commence et donneront aux événements une direction convergente et dominatrice ? Sera-ce une discipline purement rationnelle et nettement antireligieuse qui, se substituant à la foi, régira les mœurs, soit privées, soit publiques ?

« L'histoire du passé, l'étude du présent, les prévisions fondées de l'avenir, tout nous autorise à répondre : Non, la France du ^{xx}^e siècle ne reniera pas la religion de ses pères ; non, elle ne reniera pas son histoire glorieuse et sainte : elle restera la fille aînée de l'Eglise et puisera dans sa fidélité à ses nobles traditions un merveilleux rajeunissement »...

L'Union mutualiste des Femmes de France. — Un groupe de dames à la tête duquel se trouvent M^{me} la comtesse de Kersaint, M^{me} la comtesse de Béarn, M^{me} Kergall, M^{me} Buloz, M^{me} la comtesse de La Rochefoucauld, etc., et qui a l'appui d'un comité consultatif où figurent MM. de Bellissen, Georges Picot, Boudenoot, Charles Benoist, Denys Cochin, G. Goyau, Étienne Lamy, etc., a constitué une Oeuvre qui serait le groupement de toutes les bonnes volontés, et dont l'ambition ne serait pas seulement de propager et d'encourager platoniquement l'idée mutualiste, mais encore et surtout d'établir une caisse centrale où les Sociétés de secours mutuels trouveraient les ressources nécessaires à leur formation ou à leur entretien et d'être, pour ainsi dire, le *membre honoraire* par excellence des mutualités françaises.

C'est là le but de l'Union mutualiste des Femmes de France, dont le siège social est 1, boulevard de Latour-Maubourg, à Paris.

Variété. — *Le Saint Vincent de Paul de Falguière.* — « On a prétendu, disait-on à Falguière, que pour composer votre jeune martyr, vous vous étiez inspiré de la sainte Cécile qui est dans la basilique de Sainte-Cécile dans le Transtévère.

— Ah! je n'y ai guère pensé. J'étais tout à ma douleur (d'un amour méconnu) et je ne songeais qu'à l'exprimer avec passion. Mais les critiques cherchent toujours à faire parade de leur érudition..... Tenez, c'est comme pour mon saint Vincent de Paul. N'a-t-on pas écrit que j'avais imité le saint Bruno de Houdon qui se voit à Rome, dans l'église dei Termini. Mais est-il nécessaire d'aller chercher si loin! Quand le ministère me demanda d'exécuter pour le Panthéon ce saint Vincent de Paul, je venais d'être père. J'adorais mes enfants, et je me plaisais à les porter dans mes bras. Puis, pensant à mon sujet, je me figurais que je ramassais dans la neige, ainsi que faisait le saint, les pauvres petits transis et presque mourants. Ah! comme je les aurais pressés, réchauffés sur ma poitrine! avec quelles supplications j'eusse demandé à Dieu de les ranimer! La statue que vous connaissez m'a été inspirée par ce sentiment. Ces deux figures, celles du jeune martyr et celle de saint Vincent, m'ont valu les plus flatteuses approbations. La première est l'expression d'un amour malheureux, l'autre de ma tendresse paternelle, et je suis per-

suadé que, si elles comptent parmi les meilleures œuvres de ma vie, c'est que toutes les deux sont venues du cœur..... »

(Quelques souvenirs à propos de Falguière, par ALFRED PALLIER. *Minerva*, n° 1, p. 117.)

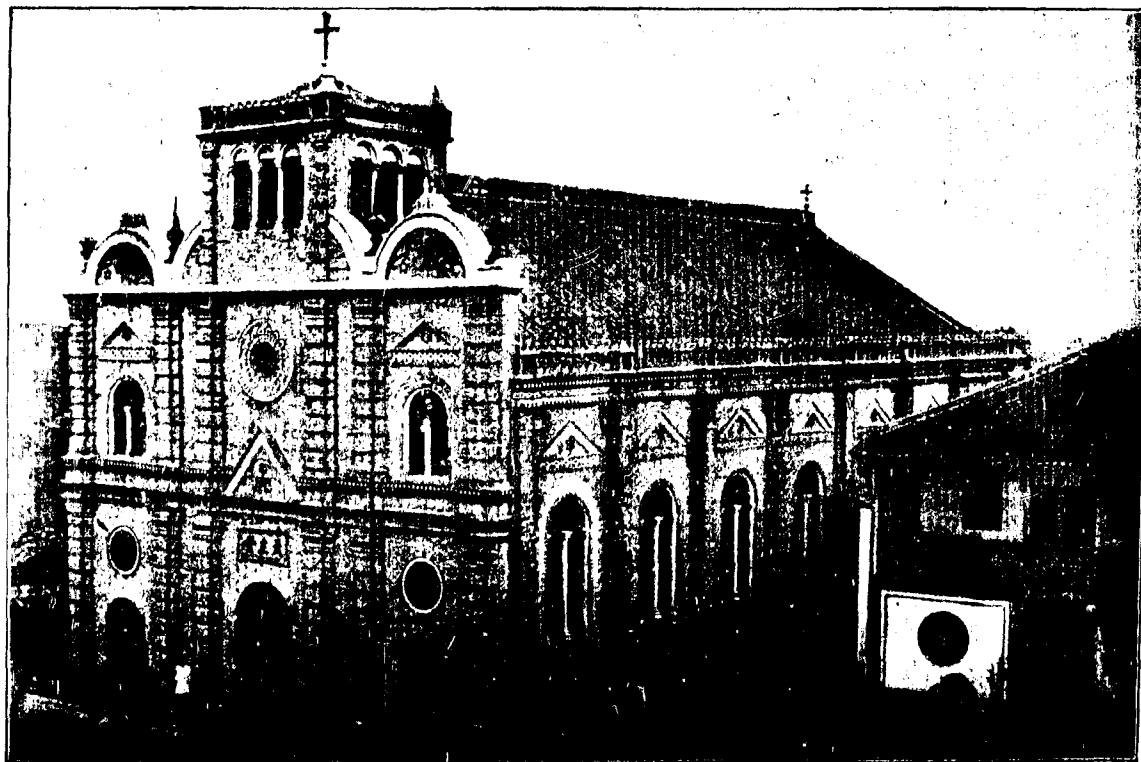


Saint Vincent de Paul.

Nécrologie. — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :

M^{me} Catherine-Clémentine Clément de Ris, ancienne dame pour accompagner S. A. I. M^{me} la princesse Marie-Clotilde Napoléon, veuve de M. le vice-amiral baron de la Roncière Le Noury, décédée à Évreux, le 8 mai 1902, âgée de 78 ans. — M^{me} Joséphine Tirmarche, née Duchatel, décédée à Montreuil-sur-Mer, le mardi 27 mai 1902, dans sa 57^e année. — M. Charles-Marie Chobert, professeur de droit à l'Institut catholique de Paris, décédé le 5 juin 1902, à l'âge de 59 ans.





Eglise de Saint-Paul, à Oueng-Tcheou Tche-Kiang.

LE SÉMINAIRE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

1774-1792

En 1774, la Congrégation de la Mission, devenue propriétaire du collège des Bons-Enfants, décida de reconstruire le vieil édifice qui tombait en ruines.

Tous nos lecteurs savent que ce collège fut le berceau des œuvres du grand apôtre de la charité. M. Vincent prit possession le 6 mars 1624 et demeura là huit ans avec ses disciples. En 1632, les Prêtres de la Mission se transportèrent au prieuré de Saint-Lazare ; ils conservèrent pourtant leur première maison et y établirent un séminaire, grand et petit séminaire ensemble, comme on le faisait alors. Au mois de février 1642, M. Vincent adjoignit aux Bons-Enfants un séminaire, « non pour les jeunes élèves dont les fruits étaient un peu tardifs, mais pour ceux qui étaient déjà entrés ou en disposition prochaine d'entrer dans les saints ordres ». En 1707, le collège des Bons-Enfants fut reconnu comme séminaire du diocèse de Paris par le cardinal de Noailles. Il reçut le nom plus ecclésiastique de séminaire Saint-Firmin, du titulaire de la chapelle. Cependant, à cause des conditions assez précaires du titre de propriété, on ne faisait point de réparations au vieux collège (1), et ce ne fut que lorsque la communauté en eut l'entière possession qu'elle songea, non pas à le réparer, il était en trop mauvais état, mais à le rebâtir (2).

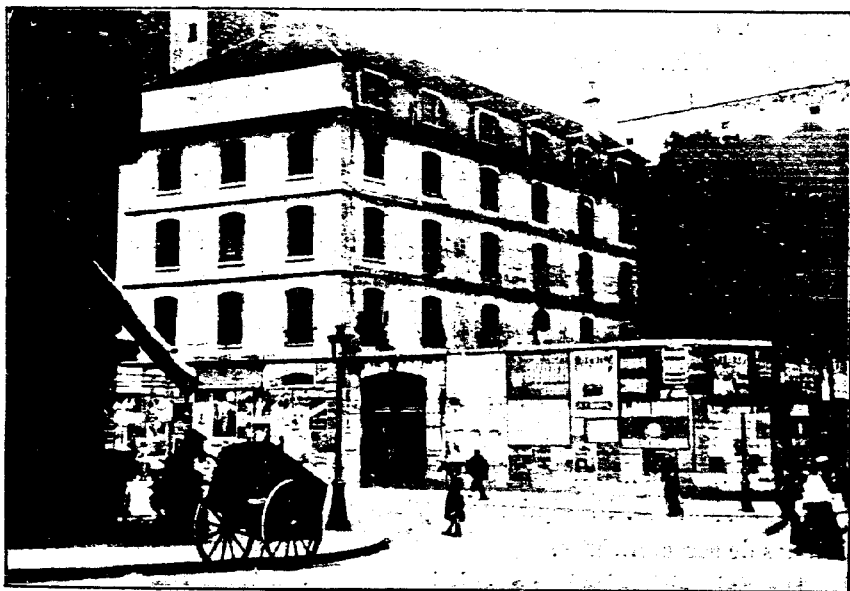
(1) Cum solo ædibusque collegii non potita fuerit hucusque congregatio nisi fabilis unionis virtute, suas prudentia ut impensis alicujus momenti parceret. Nunc vero cum ea pleno jure possideamus, et alias in interitum pene omnia vergant ædificia, instaurationeque indigeant, conjunctis tamen viribus eniti debet congregatio ut illic quam primum exurgat insigne seminarium. (Circ. sup. gén., t. II, p. 98.)

(2) Visum itaque nobis est opus fore, et religionis incremento, et congregationis honori maxime congruum, si seminarium istud, non solum ab imminenti interitu vindicaretur, sed et ad meliorem formam generoso et potenti conatu adduceretur. (*Loc. cit.*, p. 96.)

Le nouvel établissement devait prendre le nom de séminaire de Saint-Vincent-de-Paul(1). On devait construire une chapelle dédiée à ce saint et des bâtiments assez vastes pour recevoir des élèves en philosophie et en théologie, « venant de tout le royaume et même de toutes les parties de l'Europe », qui fréquenteraient les cours de la Sorbonne. Un premier et chaleureux appel fut adressé à toute la Compagnie en 1774, par M. Jacquier, supérieur général. L'année d'après, le supérieur revenait sur le même sujet. « Je ne puis me dispenser de vous recommander la bonne œuvre entreprise dans notre dernière Assemblée générale, en faveur de notre premier établissement, pour la gloire de saint Vincent notre instituteur, l'honneur de notre Congrégation et l'utilité du clergé. Je vous conjure donc tous de faire les plus grands efforts pour nous mettre à portée de commencer le plus tôt possible l'exécution de ce projet, si digne du zèle de tout bon missionnaire. » Enfin, le même supérieur général pouvait dire au 1^{er} janvier 1781 : « L'aile du séminaire de Saint-Vincent-de-Paul est habitée. Tous les fonds qui nous ont été fournis étant épuisés et au delà, nous n'avons pris encore aucun plan pour la chapelle : c'est la partie principale pour laquelle tout bon missionnaire doit prendre le plus d'intérêt. Nous espérons de votre dévotion et de votre zèle que vous nous mettrez en état d'y faire travailler dès que les circonstances nous le permettront. » Chaque année le vénéré supérieur rappelait la belle entreprise au zèle de ses confrères. « Le séminaire de Saint-Vincent-de-Paul a autant de séminaristes qu'il peut en contenir. La chapelle reste à faire. Nous sollicitons encore avec confiance votre générosité, dont vous nous avez déjà donné tant de preuves, pour nous aider à consommer le grand ouvrage que nous avons

(1) Placuit omnibus, ut non tantum recens erecta capella, sed et ipsum seminarium Vincentii nomine honorentur. Congruum quippe existimavit conventus ut prima B. Patris nostri domus ejusdem nomine gloriatur, statim ac in monumentum sacra tanti viro memoria dignum assuxerit, et vero collegium *Bonorum Puerorum*, cujus nomen aliquid indecori patrio idiomate nunc refert, in collegium Ludovici Magui, cum omnibus bonis oneribusque ei annexis, translatus est. Nullum ergo, apud nos, nominis illius vestigium extare debet. Memoriam ipsius delendam causa, toti seminario vocabulum S. *Firmini* indideramus; nec sat felici exitu. At speramus fore ut inclytum per universas Gallias Vincentii nomen, cleroque plane venerandum, facilius apud omnes obtineat. Huic autem mutationi, cum ante locus esse nequeat, quam nova capella fuerit exstructa, idem quod antea S. *Firmini* nomen usurpabitur. (*Loc. cit.*, p. 99.)

entrepris (1782). » « Je vous exhorte de ne pas oublier le séminaire de Saint-Vincent-de-Paul (1783). » « Je vous exhorte de continuer d'aider de vos libéralités le séminaire de Saint-Vincent-de-Paul (1784). » « Nous sommes très reconnaissants de tout ce que vous avez fait jusqu'à présent pour le séminaire de Saint-Vincent-de-Paul ; mais comme la chapelle reste à faire, nous sollicitons encore votre générosité à cet égard (1785). » Pour la dernière fois, M. Jacquier dit, en 1786 : « Je ne me lasse pas de vous recommander le séminaire de Saint-Vincent-de-Paul. »



Séminaire Saint-Vincent de Paul, 1780-1792.

Le digne supérieur général mourait le 6 novembre 1787, laissant inachevée une œuvre que la Révolution ne tarderait pas à empêcher de poursuivre. Elle allait même devenir bientôt le théâtre d'un des plus sanglants épisodes de la Terreur.

Le comité de la section du Luxembourg, qui tenait ses réunions au séminaire de Saint-Sulpice, fit enfermer dans l'église des Carmes (70, rue de Vaugirard) les prêtres arrêtés sur la paroisse. La section du Jardin-des-Plantes, section des Sans-Culottes, qui s'assemblait dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet,

fit la motion d'arrêter les prêtres du quartier, le dimanche 13 août 1792. On choisit pour prison le séminaire Saint-Firmin.

Dix-huit ecclésiastiques, lazaristes ou prêtres privés de leur place, à cause du refus du serment, y étaient déjà. Il leur fut défendu de sortir. Tout le clergé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet : professeurs, directeurs et élèves, les prêtres de la maison des Nouveaux-Convertis, le curé de Saint-Etienne-du-Mont, le curé de Saint-Nicolas, etc., etc., furent conduits à la nouvelle prison. On les logea dans les chambres du bâtiment neuf, « l'aile du séminaire Saint-Vincent-de-Paul ». Le procureur de la maison, M. Boulangier, conserva une liberté relative et s'occupa avec le concours des fidèles de la paroisse de nourrir tous ces malheureux.

Le massacre des prisonniers du séminaire Saint-Firmin commença, le 3 septembre 1792, à 5 h. 1/2 du matin.

Il n'y eut pas l'ombre d'une formalité judiciaire. Les bandits frappèrent à coups de sabre et de baïonnette, jetant les blessés et les morts par les fenêtres dans les jardins, où des femmes achevaient ceux qui respiraient encore.

Le nombre des victimes s'éleva à 76. Quelques prisonniers cependant avaient été délivrés ou s'échappèrent; ainsi, Lhomond, le célèbre grammairien, avait été relâché. L'Académie des sciences avait obtenu la liberté du physicien Haüy. M. Boulangier, le procureur de la maison, dut son salut à un garçon boucher. Mais M. François, le supérieur, fut massacré avec plusieurs de ses confrères.

De Saint-Firmin il ne subsiste que le bâtiment nouveau, l'aile du séminaire Saint-Vincent-de-Paul, et une très petite partie du jardin. C'est aujourd'hui un garde-meuble qui porte le n° 2 de la rue des Ecoles.

GHEBRA-MICHAEL DANS LES PRISONS ⁽¹⁾

Le livre de M. Coubleaux que nous avons déjà annoncé, il y a plusieurs mois, vient de paraître. Nous en donnons quelques pages pour faire apprécier à nos lecteurs tout l'intérêt qu'ils éprouveront en lisant la vie édifiante et le beau martyre de Ghebra-Michael, moine abyssin devenu catholique et prêtre de la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Ghebra-Michael, né en 1788, fut un des savants les plus célèbres de l'Église schismatique d'Abyssinie. Il se convertit au catholicisme en 1844. Cinq ans après, il était déjà violemment persécuté. Une seconde persécution commença le 13 juillet 1854 et finit le 28 juillet 1855 par la mort de l'héroïque confesseur de la foi.

Les prisonniers de Salama « le pacifique » (2) (Ghebra Michaël et cinq moines abyssins convertis au catholicisme) furent confiés à la garde du « ministre des colères (3) » Ghebra-Sellassié, homme digne de cette tâche par sa cruauté naturelle qu'il était heureux d'assouvir en renchérissant sur les ordres sanguinaires de son maître.

« Que de pressentiments, s'écrie M^{re} de Jacobis, dans cette « pénible séparation qui destinait l'un de nous au martyre ! »

Il désignait Ghebra-Michaël.

Les vieilles rancunes de l'abouna (4) furent encore avivées par la vue du vénérable docteur qui, jadis, l'avait humilié. Aussi, celui-ci fut-il sa première victime. Dès le lendemain le ministre des colères et ses satellites s'attaquèrent à lui, se répandant en invectives ; ils le renversèrent sur le sol, le frappèrent du poing, du pied, du bâton, sur la figure et sur le corps, avec tant de violence et de rage, que les servantes de la maison épi-

(1) *Un martyr abyssin : Ghebra-Michael, de la Congrégation de la Mission*, par M. COUBLEAUX, de la même Congrégation. In-12. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris. 2 francs.

(2) Evêque schismatique d'Abyssinie.

(3) « Méléké-Maatou », *Hist. Miss. manusc.* précit., ch. xxviii.

(4) Aboun, évêque.

scopale (1) accoururent effrayées de tumulte. Les satellites étaient en train de dépouiller leur victime de ses vêtements (2). Elles les supplièrent de cesser ces violences, et arrachèrent de vive force la victime à ces barbares traitements (3).

Abba Ghebra-Michaël sortit de leurs horribles mains la poitrine brisée ; ses poumons mêmes furent lésés, une forte hémorragie s'en suivit (4). On le trouva, après cette scène barbare, étendu sans vie, si faible que le bruit de sa mort se répandit dans la ville (5). On avait espéré, par la vue de ces tourments, effrayer et fléchir ses jeunes compagnons. Passant près d'eux, la valetaille du pappas leur infligea divers mauvais traitements pour ajouter aux douleurs que leur causaient les fers. Les géoliers, habitués à voir les suppliciés abyssins céder aux premières tortures, pensèrent qu'une semaine de souffrances lasserait le courage et la patience des confesseurs.

Vers le sixième jour, à la suite d'un conseil tenu sous la présidence de l'abouna, « l'ange de la colère » revint les obséder tour à tour de promesses et de menaces, afin de les amener à l'apostasie...

Sommés de réciter à leur tour le nouveau *credo* décrété par ordre impérial, ils ne répondirent que par une triple confession de leur inviolable fidélité à la foi catholique, apostolique, romaine ; et cela, à la face de tout Gondar, pour l'exaltation de la sainte Église leur mère et la confusion indescriptible des persécuteurs, victorieux tout à l'heure de ces milliers d'hérétiques et de schismatiques et maintenant vaincus par cinq catholiques (6).

Leur courageuse confession fut aussitôt punie par un horrible supplice, spécial à l'Abyssinie, celui du Ghènd ou du tronc (7), d'où ils ne sortirent pas durant trois mois. Nous

(1) Le pappas possède, comme les officiers militaires et les grands, une troupe d'esclaves pour la minoterie, la boulangerie et la cuisine de sa maison. L'on sait que ces travaux domestiques ne sont faits que par les femmes, excepté dans les monastères d'hommes où les frères lais en sont chargés.

(2) Pour s'en emparer, selon l'usage.

(3) A la manière des cantinières, selon les mœurs des camps abyssiniens.

(4) *Hist. Miss. manusc.* précit. ch. xxviii.

(5) *L'Abyssinie et son apôtre*, p. 407.

(6) *L'Abyssinie et son apôtre*, p. 384-385. *Hist. Miss. manusc.*, ch. xxx.

(7) « Ghènd » ou mieux « Gouend » signifie « tronc d'arbre ».

citons de nouveau nos chroniqueurs, qui dépeignent, l'un *de visu*, l'autre pour l'avoir subie, cette affreuse torture. « Ce genre de tourment abyssin offre plus d'une analogie avec la fameuse cangue chinoise; seulement au lieu de saisir, comme celle-ci, la victime par le cou et les épaules, le ghènd, s'emparant des deux jambes à la fois, les serre étroitement l'une contre l'autre et, rendant par là tout mouvement impossible, condamne le supplicié ou bien à se tenir constamment assis, ou à demeurer étendu sur le dos. »

Le ghènd est donc un gros tronc, à peine dégrossi, long d'un mètre, du bois le plus dur et par conséquent le plus lourd, généralement l'olivier: au milieu est pratiquée une ouverture ovale, juste assez grande pour laisser passer à la fois les deux pieds; on fait remonter le tronc sur les jambes serrées l'une contre l'autre; on le fixe à l'aide de deux longues chevilles (1) en bois; celles-ci, enfoncées dans un trou percé de chaque côté, sont introduites avec effort et se rencontrent entre les deux jambes qu'elles déchirent et achèvent d'emprisonner étroitement: pour délivrer le patient, il faudra scier le tout par le milieu. L'arbre qui devint l'instrument du supplice de ces catholiques était un énorme olivier, planté autrefois (1632-1667) par l'atié Fassil (Basilidès) dans l'enclos d'une église qu'il avait bâtie (2) à Gondar. Ainsi, le Julien l'Apostat de l'Abyssinie, qui persécuta si violemment les catholiques de cette contrée au *xvii*^e siècle, semblait les poursuivre jusqu'au *xix*^e en fournissant l'instrument de leur supplice.

Deux jours ne furent pas de trop pour abattre l'arbre et le couper en autant de tronçons qu'il y avait de condamnés. Les habitants de Gondar, apprenant l'emploi qu'on en voulait faire, et effrayés de sa grosseur, se rendirent en foule auprès des prisonniers, profondément émus. Ils les prévirent des tourments

(1) M^r de Jacobis fait erreur en disant « fixé par des chaînes ». Abba Tekla Haymanot, l'un des suppliciés, écrit, ch. xxx : clou, cheville.

(2) Basilidès, fils de Socinios, avait, sur la croix et sur l'épée, juré solennellement en face de la cour et du peuple réunis, de garder et de défendre la foi catholique. Parjure, apostat, il en devint le plus cruel persécuteur. — Tous les rois et chefs régionaux élèvent des églises, comme monument commémoratif de leur passage au pouvoir, et ils les entourent d'un bois sacré dont l'ombre accentue le caractère mystérieux du sanctuaire.

qu'on leur ménageait, ils les plaignirent, et ils les pressèrent de se dérober à cette épouvantable torture, en apostasiant seulement des lèvres. Ceux-ci les remercièrent de leur compassion, mais ils leur rappelèrent les paroles du Sauveur : « Celui qui « me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon « Père qui est aux Cieux (1). »

Une fois enserrés dans cet étau, leurs pieds où le sang ne circulait plus, furent comme gelés. Le local infect où étaient enfermés les captifs ne ressemblait en rien à nos prisons d'Europe; c'était une de ces chaumières rondes qui entourent d'ordinaire l'enceinte intérieure de la maison d'un grand ou d'un riche abyssin. Ces huttes servent d'abris aux valets et aux bestiaux; elles n'ont d'autre ouverture que la porte basse, et l'on n'y peut pénétrer qu'en se courbant. Le réduit où avaient été jetés nos prisonniers était envahi par la vermine; une odeur infecte et un froid terrible y régnaient. C'était à peine si, par les fissures du toit de paille et à travers le torchis de la clôture, se glissaient quelques rayons indécis de lumière. Dans ce cachot, les détenus étaient exposés aux intempéries du climat, car si le toit était impénétrable au soleil, il laissait par contre s'infiltrer les eaux. On se rappelle en outre que les malheureux chrétiens avaient été dévêtus par la cupidité des geôliers. Ils étaient obligés de se coucher sur le sol nu et humide où pullulaient les insectes.

Mais, s'ils étaient en proie à de multiples et affreuses souffrances, du moins les cinq prisonniers étaient réunis; les saintes conversations qu'ils échangeaient étaient pour eux une douce consolation et les animaient à la résignation et à l'espérance. M^{re} de Jacobis nous apporte un des pieux entretiens qui eurent lieu dans cette prison. Un de nos jeunes prêtres (2) interrompit un jour les méditations de notre nouvel Eléazar, Ghebra-Michael, le glorieux chef de ces Machabées.

— Mon Père?...

— Parlez, mon fils, je vous écoute.

(1) *Hist. Miss. manusc*, ch. xxx.

(2) C'était l'historien de la Mission, si souvent cité, abba Tekla-Haymanot lui-même. Par modestie, il n'a pas consigné cet entretien dans ses mémoires. M^{re} de Jacobis l'a recueilli de la bouche des autres prisonniers.

— Voilà qu'on ne nous donne plus ni pain, ni eau, rien absolument. J'ai entendu dire qu'un jeûne semblable suffit pour faire mourir l'homme au bout de trois jours; ce temps pourtant doit être écoulé?

— Mon fils, dans cet obscur réduit, on ne distingue plus, tu le sais, la nuit du jour. Comment pourrais-tu compter?

Les captifs en effet ne se rendaient compte approximativement de la succession des jours que par le retour ou la cessation du bruit de la vie et de la circulation publique (1).

— Je sais néanmoins, poursuivit le vieillard, qu'en subissant un jeûne comme le nôtre, on peut arriver à achever une octave, sans rendre le dernier soupir.

Plus d'un anachorète abyssin s'impose effectivement de ne rien prendre durant toute la semaine sainte.

— Dans tous les cas, mon père, ajouta le jeune prêtre, nous ne devons plus être éloignés de ce beau jour où il nous sera donné de voir Jésus face à face et de nous rassasier de sa délicate présence.

Le vieillard alors s'écria :

— Viens donc, ô bon Jésus ! ô Pain de vie et la Lumière éternelle ! viens, ô Jésus !

Des catholiques dévoués réussirent à visiter les captifs sans être reconnus et à leur apporter quelque nourriture. « Ils servirent d'intermédiaires, écrit M^{re} de Jacobis, pour entretenir entre ce cher confesseur de la foi, ses compagnons et moi une correspondance riche de si nombreux et si beaux traits semblables à ceux qui ont illustré la glorieuse période des martyrs des premiers siècles, qu'elle formerait peut-être, si on la publiait, une des plus belles pages de l'histoire ecclésiastique contemporaine. »

Aussi, l'apôtre, fier d'avoir conquis à la foi de tels athlètes, n'a-t-il pas résisté à la douce jouissance de reproduire quelques-uns de ces traits. Citons-les après lui, puisque l'honneur en revient principalement à notre héros.

« Je veux édifier votre piété, écrivait M^{re} de Jacobis à l'un de

(1) Détail qui nous a été rapporté par le même abba Tékla-Haymanot.

« ses confrères en faisant passer sous vos yeux quelques-uns
« des billets que nos confesseurs ont adressés à leur évêque,
« détenu comme eux, du fond de leur prison, véritable sanctuaire
« de la foi et de la charité. »

1^{er} Billet. — « Salut à notre père Justin de la part de ses en-
« fants arrachés par la miséricorde divine aux ténèbres du
« schisme et de l'apostasie. Puisse croître en lui et en nous
« l'amour de Marie, mère de Jésus. Ainsi soit-il. Nous avons été
« bien consolés tous par le salut que nous a envoyé notre père
« spirituel. Mais, hélas! que nous compatissons à son angoisse
« présente, sachant combien la douleur de l'âme l'emporte sur
« celle du corps! Que sont en effet les souffrances des plus dures
« chaînes sur les chairs, comparées à celles des angoisses et des
« anxiétés qui étouffent le cœur? Notre épreuve n'est rien à
« côté de la vôtre. C'est ce crucifiement de l'âme qui a couronné
« la Mère de Jésus, Reine des Martyrs. Ah! tout notre tour-
« ment, à nous aussi, c'est la chute de nos frères. Sous le poids
« d'une telle douleur, à peine ressentons nous les plaies causées
« par le bois meurtrissant collé à nos pieds... »

2^e Billet. — « Grâce à la Divine Bonté, tout va bien à la geôle,
« Aujourd'hui enfin, nous allons boire au calice de notre Maître,
« nous disions-nous pleins de joie (ils venaient d'apprendre l'ar-
« rivée de Théodoros à Gondar). Nos péchés, sans doute, nous
« en ont rendus indignes. Priez, père, priez pour nous dans
« l'attente du combat, afin que la foi triomphe glorieusement.

« Quant au présent, rassurez-vous, nous n'avons besoin que
« d'une chose, de vos prières. Lorsqu'un malheur fond à l'im-
« proviste sur l'homme, son affliction est accablante; mais
« quand le Seigneur daigne rendre douce la plus vive souffrance
« est-ce qu'on peut s'affliger? A la garde de Dieu! Amen... »

3^e Billet. — « De la part de vos enfants qui sont demeurés
« fermes dans la fidélité due à leur Dieu, non par leurs propres
« forces, mais par la toute-puissante assistance de Marie con-
« que sans péché. — Merci, père, du fond du cœur pour la
« petite douceur dont saint Liguori notre bien-aimé patron nous
« a réjouis par votre bonne main. Le Ciel vous le rende au cen-
« tuple! (« Je leur avais envoyé, écrit M^{re} de Jacobis, un peu

« d'hydromel le jour de la fête de saint Alphonse de Liguori,
« comme une aimable attention de ce grand saint qu'ils connais-
« sent bien par leurs études, et qu'ils vénèrent aussi de tout
« cœur. ») En vérité, merveilleuses sont les voies de la divine
« sagesse; ses conseils sont insondables et échappent à tout cal-
« cul humain. C'est de l'Océan amer que se dégagent les pluies
« fécondes, et voici de même que des ténèbres de notre cachot
« jaillit et rayonne au loin l'éclatante lumière de la foi. Avec ce
« prédicateur éloquent par son silence, nous pouvons dire à notre
« tour: « Assis nuit et jour sur le rude pavé, nous prêchons sans
« rien dire. Notre bouche est muette, mais nos jambes meur-
« tries crient bien haut: Croyez en l'Église catholique. » Prédi-
« cation incomparable! Ah! priez, père, priez sans cesse pour
« que nous puissions jusqu'à la fin la soutenir. — Vous le com-
« prenez, monsieur et cher confrère, pour le pasteur, comme
« pour le troupeau d'élite, il n'est plus de consolation, de nour-
« riture, de vie, que de s'immoler à la divine volonté. » (De la
prison de Gondar, 24 août 1854.)

COULBEAUX.

E. DIDRON

Nous complétons aujourd'hui les renseignements que nous avons donnés dans notre dernier numéro sur feu Édouard Didron, peintre verrier, archéologue et écrivain d'art, mort le 15 avril dernier.

Didron, Édouard-Amédée, né le 15 octobre 1836, fut adopté comme fils et élevé par son oncle Didron aîné, l'éminent archéologue, auteur d'ouvrages très estimés, qui a été l'un des plus valeureux ouvriers de la Renaissance de notre art national, dit « art gothique », après le mouvement littéraire de 1830.

A la forte école de son oncle, les aptitudes du jeune Édouard Didron se développèrent amplement comme dans leur milieu

de sélection; ses qualités natives acquirent de bonne heure cette grande solidité que, plus tard, on a pu admirer chez l'homme; il y prit l'habitude du travail méthodique et consciencieux, une sorte d'horreur pour les besognes mal conçues et mal exécutées. Tel que nous l'avons tous connu, le sentiment de la droiture, très intense, s'étendait chez lui du technicien à l'homme moral; ennemi du faux, sous quelque forme qu'il se présentât, mensonge ou mauvais travail, il n'aurait jamais pris la peine de déguiser sa pensée, pas plus que de livrer un travail qui ne l'aurait point satisfait, cela aux dépens de ses intérêts dans la grande majorité des cas.

Dès 1844, Didron aîné avait entrepris une importante publication, luxueusement illustrée, les *Annales archéologiques*, presque entièrement consacrée à l'étude des arts du moyen âge. Édouard Didron y collabora de sa plume par d'excellents articles, et de son crayon par de nombreux dessins qu'il avait eu occasion de faire en Allemagne, en Italie, en Belgique et en France. A la mort de son oncle, survenue en 1867, Édouard Didron continua cette publication et fit paraître encore quelques volumes annuels; mais ces temps de lutte pour l'art gothique finissaient, et avec eux le rôle des *Annales*.

Le xviii^e et dernier volume est une table méthodique des matières contenues dans les précédents volumes parus de 1844 à 1874.

De 1873 à 1880, il donna au journal *le Monde* des articles sur l'art religieux. Il y fit paraître, en particulier, une étude sur l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, plaidoyer en faveur du parti architectural adopté, en réponse à des critiques préconisant l'emploi du style du xiii^e siècle. Cette étude, d'une logique serrée et sûre, peut être considérée comme le dernier mot sur la question.

Quelques travaux iconographiques d'Édouard Didron, déjà publiés dans les *Annales archéologiques*, ont fait l'objet de tirages spéciaux, tels « les vitraux du grand Andely » (1863, in-4° avec deux planches); « Étude sur les images ouvrantes et la Vierge en ivoire du Louvre », (1870, in-4° avec 9 planches; « les Vitraux à l'Exposition universelle de 1867 » (1868, in-4°).

On a encore de lui des études sur l'art décoratif, plus particulièrement sur l'art religieux : « Les nouvelles verrières d'Anvers » (1873, in-12); « Quelques mots sur l'art chrétien à propos de l'image du Sacré-Cœur » (1874, in-8°); « Du rôle de la peinture en mosaïque » (1875, in-4°, avec 7 planches); « Rapport sur les cristaux, la verrerie et les vitraux à l'Exposition universelle de 1878 » (1880, in-8°); « Rapport général sur les arts décoratifs à l'Exposition universelle de 1878 » (1882, in-8°); « Rapport sur les tapisseries, les tissus, broderies et dentelles à la 7^e exposition de l'Union centrale des arts décoratifs » (1882, in-4°); « Rapport sur les bois de construction à la 8^e Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs » (1884, in-4°). Une partie de ce travail a été reproduite dans une publication officielle de l'Administration des Forêts.

Ed. Didron a exposé des dessins aux Salons de 1857 et 1859. Il a exécuté un très grand nombre de travaux et fait des restaurations pour l'Etat, pour de grandes administrations et des particuliers, dans les grands édifices publics et dans des hôtels privés, tous ont été des œuvres remarquables; on trouve de ses œuvres à l'étranger, surtout en Belgique, et jusque dans nos colonies. Citer ses vitraux de Paris, de Châlons, de Verdun-sur-Meuse, de Dijon, de Toulouse, sa belle suite de N.-D. de la Treille, à Lille, etc., serait trop sommairement jalonner une production intense, et ne suffirait pas à une étude sérieuse de son talent fait de qualités solides autant que brillantes : chez lui, le dédain du mièvre et de la joliesse fortifiait un très haut sentiment des grands effets décoratifs.

Ed. Didron, qui était membre du Comité des Monuments historiques, a fait partie de tous les Comités d'Expositions universelles qui ont succédé à celle de 1867; il était membre du jury en 1878 et aux différentes expositions de l'Union centrale des Arts décoratifs, on a vu quelle part active il y prenait par l'énumération des rapports dont on l'a chargé; d'ailleurs ses confrères, les peintres verriers, l'avaient élu président de leur chambre syndicale : malgré l'intransigeance de ses opinions en art et en sociologie, sa droiture native imposait l'estime, et ses hautes connaissances techniques incontestables le désignaient tout

naturellement comme arbitre en ces circonstances. Cependant, quelque temps avant l'Exposition de 1900, il donna sa démission de membre du comité et de président de la chambre syndicale. Il avait été un peu écœuré par certaines manœuvres dont les milieux politiques semblaient, jusqu'ici, avoir gardé le triste monopole, mais qui tendent à s'introduire dans toutes les collectivités. Il faut dire aussi qu'à ce moment il se trouvait absorbé par des travaux importants qui lui prenaient un grand temps.

Ed. Didron avait été fait chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, par le pape Pie IX, en 1870; chevalier de l'ordre de François-Joseph, par l'empereur d'Autriche, le 13 octobre 1879 et, la même année, le 13 décembre, chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie, par le roi Humbert; Léon XIII, en 1888, lui conféra la croix *Pro Ecclesia et Pontifice*, « per la parte distinta che ha preso alle mondiali dimostrazioni con le quale è stato festeggiato il giubileo sacerdotale della Santità Sua ».

Cet artiste, doublé d'un savant, peut-on dire sans crainte, cet homme de devoir dont l'honorabilité était parfaite, la droiture au-dessus de toute suspicion, et qui n'a jamais reculé devant un sacrifice pécuniaire pour soutenir le bon renom de l'Art français auquel il a fait tant honneur — nommé membre du jury, il parlait délibérément, à ses frais, nous représenter à Amsterdam ou à Bruxelles, et on a vu comment on tirait à vue sur ses connaissances spéciales et son activité en le chargeant de rapports importants, — cet homme, auquel on a tant demandé et qui a tant donné, n'a jamais reçu aucune distinction honorifique de son propre pays.

Vers 1880, croyons-nous, un groupe d'architectes et d'artistes distingués qui avaient été à même d'apprécier ses mérites avaient, presque à son insu, demandé pour lui la croix de la Légion d'honneur; elle ne put être finalement obtenue : sa franchise et ses hautes qualités de citoyen furent en cette occasion l'obstacle insurmontable. Il n'était pas *persona grata* et ne fit rien pour le devenir. De fait, Ed. Didron était tout le contraire de ce qu'on appelle pittoresquement un « arriviste ». Au moral, deux mots

pouvaient exprimer sa nature, la contenir tout entière. Il fut homme de cœur et homme de foi. Il n'eut jamais le sentiment des petites habiletés, — pour employer un euphémisme, — qui sont l'armature indispensable, semble-t-il, des succès fructueux. Il restera, du moins, pour son pays, un digne représentant de l'Art français et, pour tous ceux qui l'ont connu, un type d'honnête homme et de chrétien convaincu.

MARC GAÏDA.

LE LINCEUL DU CHRIST

Un problème d'un grand intérêt religieux et scientifique s'est posé à la fois devant le monde savant et devant le public chrétien, depuis que la photographie a révélé, en 1898, dans une circonstance solennelle, que le suaire aujourd'hui conservé à Turin, comme le linceul du Christ, portait réellement et dans des conditions qui excluaient *a priori* l'idée d'une peinture, l'image double d'un corps naturel, sur lequel le linge avait été replié dans le sens de la longueur.

Ce qu'il y a eu, en effet, de remarquable dans cette constatation, c'est que les images visibles sur le linceul sont des empreintes en *négatif*, autrement dit à modelé interverti, où les parties claires du sujet se présentent en noir, et les parties sombres en clair.

Il n'y avait pas à douter du fait, puisque le développement de la photographie avait donné le contraire sur le cliché, c'est-à-dire le positif ou la représentation normale de la personne, son véritable portrait au naturel.

Personne n'ignore aujourd'hui que, lorsque l'on photographie, dans les conditions ordinaires, une personne ou une chose quelconque, l'image que l'on obtient sur la plaque sensibilisée est, par suite de l'interversion des tons et du renversement des positions, la contre-partie du sujet, et s'appelle un *négatif*; l'épreuve tirée sur papier donne ensuite le contraire de la plaque et rend au vrai la personne ou la chose : c'est le *positif*.

Or, la photographie venait de manifester que le Saint-Suaire de Turin, sur lequel sont tracées en taches brunâtres des formes humaines, porte une image *négative*, puisque la plaque avait donné directement une image *positive* d'un être humain.

Le fait ainsi présenté appelait un examen scientifique. Comment, en effet, ces empreintes s'étaient-elles formées ? Jamais peintre n'a fait un portrait en *négatif* ; jamais il n'aurait pu le faire. Le *négatif* n'existe pas dans la nature et, avant l'invention de la photographie, on ne savait même pas ce que c'était.

Il y avait donc quelque chose d'extraordinaire dans le Saint-Suaire de Turin, honoré depuis si longtemps, sans que l'on s'en doutât. Car n'était-il pas merveilleux que ce linge, tenu par une longue vénération pour celui dans lequel Jésus-Christ avait été enseveli, contint en puissance un portrait que la photographie révélait comme convenant au divin Supplicié du Calvaire ?

Le cas, signalé d'abord dans les journaux et dans une publication spéciale (1), n'obtint pas toute l'attention qu'il méritait. Et si extraordinaire qu'il fût, il ne convainquit que ceux qui étaient disposés à croire, mais ne parut point probant aux autres. Du reste, il excita encore plus de défiance que de curiosité. Et même du côté d'une certaine critique, très fermée, pour ne pas dire hostile aux manifestations du surnaturel, il ne rencontra que contradiction ou dédain. Au fond, on y trouvait trop de merveilleux pour l'accepter et, dans la suspicion habituelle où sont tenues aujourd'hui les croyances et traditions du passé, surtout en matière religieuse, on aurait craint de se rendre complice d'une crédulité puérile, en admettant que le portrait de Jésus-Christ se fût retrouvé après vingt siècles !

Cependant il se trouva un jeune savant, M. Paul Vignon, pour reprendre l'étude d'un problème scientifique, dont les hommes compétents ne pouvaient manquer de comprendre l'importance, malgré les dédains de la critique historique. Par sa situation à la Sorbonne, il put instituer dans le laboratoire de zoologie, sous le patronage du titulaire de la chaire, une enquête à laquelle prirent part diverses personnalités notables de la science et de l'art.

C'est le résultat de cette longue et minutieuse investigation de dix-huit mois, menée avec autant d'activité que de compétence, qui a été apporté à l'Académie des sciences de Paris, dans la séance du 21 avril dernier, par M. Yves Delage, membre de l'Académie et professeur de zoologie et de biologie à la Sorbonne.

Grâce à l'immense retentissement de cette communication, dont les journaux du monde entier se sont occupés, la question du Saint-

(1) *Le portrait de N.-S. Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin*, par ARTUR LOTH (Paris, Oudin), 1899. Il va en paraître une nouvelle édition.

Suaire de Turin, jusqu'ici méprisée des uns, négligée par les autres, est entrée aujourd'hui dans le domaine de la science et dans la grande publicité. Tout le monde, maintenant, peut l'étudier avec documents à l'appui, dans l'ouvrage magistral que M. Paul Vignon vient de lui consacrer sous le titre : *Le Linceul du Christ* (1). Tout le monde comprendra ainsi de quel intérêt elle est et pour la science, et pour l'histoire religieuse et pour la piété.

Le Saint-Suaire, aujourd'hui conservé à Turin, n'a pas d'histoire antérieure à 1353. C'est seulement à cette date qu'il apparaît à Lirey en Champagne. Geoffroy de Charny, seigneur du lieu, en dota la collégiale qu'il venait d'y fonder, sans que l'on sache bien de qui il tenait lui-même la précieuse relique.

Mais on verra ultérieurement que ce défaut d'histoire n'infirmes rien les conclusions de la science et n'autorise même pas la critique à s'en prévaloir contre l'authenticité du Saint-Linceul. Pour aujourd'hui tenons-nous-en à l'examen scientifique de l'objet.

Le Suaire de Turin est une pièce d'étoffe oblongue, de 4 m. 10 de long sur 1^m 10 de large ; elle est de fin lin et de texture délicate, un peu jaunie par le temps, et très endommagée sur les côtés par un incendie, qui a eu lieu en 1532 et a occasionné dans les plis du linge deux séries de trous parallèles, qu'on a bouchés avec des rempiècements.

On y remarque deux silhouettes humaines, en forme de taches brunâtres, l'une vue de face, l'autre de dos et placées tête à tête. Elles donnent à première vue l'idée d'un corps étendu sur la partie inférieure du linceul, dont la partie supérieure a été rabattue de la tête aux pieds. Le corps s'est imprimé sur chaque face de l'étoffe et présente ainsi une double image.

La photographie du Suaire exécutée en 1898, à Turin, à l'occasion d'une exposition nationale d'art sacré, par les soins d'une commission officielle, rendit au naturel l'aspect du corps, dont le linge n'offre que des images négatives.

On se trouvait donc, par suite de cette merveilleuse révélation, en présence du portrait présumé de Jésus-Christ lui-même, puisque la précieuse étoffe sur laquelle la divine effigie était empreinte passait pour le linceul même du Sauveur.

C'était à étudier. Dans l'examen auquel M. Paul Vignon s'est livré, avec une double compétence de savant et d'artiste, son premier soin fut d'authentifier les superbes photographies prises par M. le chevalier Secondo Pia.

Le document, à défaut du Suaire lui-même, suffisait pour l'étude

(1) Paris, Masson, 1902.

expérimentale à laquelle le jeune savant allait se livrer; mais il fallait s'assurer avant tout de la valeur scientifique des photographies de Turin.

Était-il bien certain d'abord que les images empreintes sur le Suaire étaient en *négatif*? Oui, puisque le cliché photographique avait donné un *positif*.

Mais ne peut-on pas, à l'aide de certains procédés et appareils opératoires, obtenir directement sur la plaque des images positives, sans que le sujet photographié soit lui-même un *négatif*?

Ne peut-on pas, également à l'aide d'un temps de pose convenablement prolongé, obtenir par surexposition, le même résultat?

Oui, dans les deux cas; mais aucune des conditions, que l'un et l'autre supposent, ne se trouve dans les photographies de Turin, comme en témoigne le procès-verbal notarié de l'opération. Il n'y eut rien que de normal et d'ordinaire dans le procédé, on ne recourut à aucun apprêt particulier.

Le Suaire, enfin, n'aurait-il pas été photographié par transparence, et les images positives du cliché ne s'expliqueraient-elles pas par un renversement des valeurs dans l'étoffe? Non, car le Suaire fut photographié *par devant*, à la lumière de deux grandes lampes électriques, et il eût été impossible de le photographier par transparence, puisque le précieux linge est, depuis longtemps, monté sur une forte doublure.

Du reste, les photographies de la Commission de Turin sont authentifiées directement, d'un côté, par les nombreuses copies peintes ou gravées et par les descriptions qui en existent, depuis 1375 jusqu'à nos jours; de l'autre, par les photographies instantanées, prises à la dérobée par divers visiteurs, au cours de l'ostension publique de 1898.

Cette contre-épreuve est décisive. Les copistes, peintres ou graveurs, qui ont voulu à différentes époques, reproduire le Saint-Suaire de Turin (et parmi eux l'on compte le célèbre Julio Clovio, élève de Raphaël) ont vu sur l'étoffe ce que nous voyons sur les photographies et, sans pouvoir comprendre ces images, inintelligibles avant l'invention de la photographie, ils ont essayé de les représenter, à peu près comme ils les voyaient, et leur ont plus ou moins donné cet étrange caractère négatif, dont la signification apparaît clairement aujourd'hui.

D'autre part, les photographies instantanées prises au moment de l'ostension, avec les détails de la scène, et qui ont donné des images identiques à celles des clichés de M. Secondo Pia, prouvent matériellement que les photographies officielles n'ont été obtenues ni par transparence, ni par surexposition, ni par aucun apprêt ou procédé particulier.

Il en résulte donc à l'évidence, et c'est là le fait capital révélé par l'opération photographique de 1898 que les images visibles sur le Saint-Suaire de Turin sont modelées en négatif, et, par conséquent, n'ont pas été faites de main d'homme, car non seulement elles seraient contraires à toutes les règles de l'art, mais il serait même impossible de concevoir comment elles auraient pu être exécutées avec la minutie et la précision mécanique nécessaires pour donner sur le cliché, sans aucune erreur ni imperfection, les figures normales et absolument correctes que la photographie en a fait sortir.

Mais une autre objection se présentait encore. Si la double image du Suaire de Turin est réellement modelée en négatif, ainsi que la photographie l'a montré, et comme l'œil, d'ailleurs, l'avait toujours vu, quoique sans le comprendre, ce négatif ne serait-il pas accidentel et postérieur à la production des images? N'y a-t-il pas eu, simplement, sur la toile peinte, intervention des valeurs, par décomposition chimique, comme cela a été constaté dans une fresque de la basilique d'Assise, où les blancs ont tourné au noir? Non, une pareille transformation était impossible ici; car, il faut au moins deux couleurs pour qu'une peinture vire au négatif, et le Suaire de Turin est une toile monochrome, d'un brun rougeâtre. D'ailleurs, toute peinture eût produit un empâtement et se serait fendue aux plis. Or, l'étoffe du Suaire est un tissu d'une finesse et d'une souplesse telle qu'elle peut se plier et se rouler dans tous les sens, et elle n'offre aucune trace de fente.

On ne peut songer davantage à un artifice quelconque d'estampage au ponce ou d'impression xylographique ayant produit les images visibles sur le Suaire. Car ces images transposées par la photographie sont esthétiquement et anatomiquement supérieures à tous les produits de l'art du xiv^e siècle, époque où l'on veut, d'après un document contemporain, que le Saint-Suaire ait été fabriqué, et supérieure même aux œuvres d'art similaires de tous les siècles. M. Vignon a passé en revue les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture à toutes les époques : aucune représentation de la crucifixion ou de l'ensevelissement du Sauveur n'offre une vérité anatomique et historique d'un réalisme aussi saisissant que dans le Suaire de Turin; aucune tête de Christ, pas plus celle de la *Cène* de Léonard de Vinci que celle des *Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt, n'est comparable à l'admirable face du Suaire, aucune n'exprime aussi bien la beauté morale de l'Homme-Dieu, ni ne donne une pareille idée de la mansuétude et de la majesté divines.

Enfin l'image du Christ, telle qu'elle apparaît sur le Suaire, n'a à aucun égard le caractère d'une peinture. Aucun artiste ne reconnaîtra dans cette tête réduite au masque, sans oreilles, sans cou, ni épaules

par devant, dans ce corps aux cuisses, aux mollets et aux chevilles déformés par aplatissement, une production technique. Il y aurait trop d'art, avec des défauts trop choquants à la fois, pour une œuvre du pinceau.

A tous les points de vue, donc, il est impossible raisonnablement de prétendre que les images à valeurs inversées du Suaire de Turin sont des œuvres picturales.

Mais, si nous n'avons pas là une peinture, c'est donc l'impression d'un corps naturel.

En étudiant expérimentalement le phénomène, M. Paul Vignon a montré que l'impression de ce corps, couvert de sueur et de sang comme il était, ne résultait pas d'un contact immédiat avec l'étoffe; qu'elle n'avait pu davantage être obtenue par un faussaire, qui aurait enduit un cadavre d'une matière colorante quelconque pour obtenir une effigie naturelle sur le linge. Un tel procédé, soit sincère, soit artificiel, ne donnerait qu'une image grossière, sans caractère esthétique, et même monstrueusement déformée par le développement de l'étoffe, laquelle aurait dû, pour produire une empreinte, épouser toutes les sinuosités du visage. M. Vignon en a fait l'expérience sur lui-même, aussi délicatement que possible, avec de la sanguine et un linge fin, et il n'a obtenu qu'un masque hideux et bouffon.

Par contre, il établit à l'évidence que les images fixées sur le Suaire se sont produites, en vertu d'actions chimiques, par projection directe, conformément à la loi des distances. Cette loi, d'une rigueur géométrique, se vérifie dans tous les détails des images. Les formes de l'effigie et les valeurs des teintes varient proportionnellement à la distance du corps au drap. Là où, dans les parties saillantes, le contact était immédiat, l'image est nette et accentuée; la netteté des contours et l'intensité de la teinte diminuent à mesure que l'écart augmente. Cet effet si remarquable donne aux images du linceul un caractère de précision mathématique qui exclut absolument toute idée de peinture à la main. A lui seul il est une preuve matérielle de l'authenticité du Saint-Suaire de Turin. Ces images qui obéissent si rigoureusement et si minutieusement à la loi géométrique des distances ne peuvent être, en effet, que des images à impression mécanique.

Restait à trouver, au point de vue expérimental, comment ces mystérieuses images avaient pu se former. L'action divine mise à part, le problème consistait à chercher par quelles radiations ou quelles substances impressionnantes, émanées du cadavre, celui-ci avait pu s'imprimer sur le linceul.

Des expériences récentes du commandant Colson, professeur de physique à l'École polytechnique, mirent M. Vignon sur la voie.

« Une lame de zinc décapée, placée à l'obscurité, en face d'une plaque photographique, impressionne celle-ci et la voile : le zinc émet à froid des vapeurs qui se fixent sur la plaque ; sous l'influence du révélateur il s'oxyde et met en liberté de l'hydrogène qui réduit l'argent. Une lame non décapée, rayée de stries, donne l'image de ces stries. » M. Vignon a poussé plus loin l'expérience. Avec une médaille à effigie, saupoudrée de fine limaille de zinc, et par l'action des vapeurs se dégageant lentement et régulièrement de cette substance il a obtenu sur une plaque photographique, au bout de 24 heures, une image négative équivalente à celle du Saint-Suaire de Turin.

Appliquant leurs observations au Suaire lui-même, MM. Vignon et Colson ont été amenés à constater que le phénomène présenté par le linceul était du même genre, en raison des conditions physiologiques et chimiques dans lesquelles se trouvait le cadavre du Christ. Il n'y avait qu'à remplacer le zinc et la plaque photographique par deux autres éléments, pour arriver au même résultat.

L'Évangile lui-même fournissait les données de la solution.

D'un côté, il mentionne la sueur fébrile de sang que Jésus éprouva au Jardin des Oliviers et dont les effets durent continuer pendant la terrible agonie du Calvaire ; de l'autre, il parle de la mixture de myrrhe et d'aloès employée dans l'ensevelissement du Sauveur.

Par analogie avec les précédentes expériences, MM. Vignon et Colson imaginèrent de faire agir sur des linges imprégnés d'une mixture d'huile et d'aloès, comme était le linceul du Christ, les vapeurs ammoniacales provenant de la fermentation de l'urée, que contient en grande abondance la sueur fébrile, surtout celle de l'agonisant qui meurt dans de grandes souffrances. En se servant pour cette opération d'une main de plâtre gantée de peau et imbibée d'une solution de carbonate d'ammoniaque, qu'ils placèrent au-dessus d'un linge imbibé lui-même d'une émulsion huileuse d'aloès, ils obtinrent par l'action des vapeurs ammoniacales sur le linge, une image négative de cette main, ayant tous les caractères de celle du Saint-Suaire.

L'expérience était concluante. On pouvait y voir l'explication du phénomène des images du linceul de Turin.

Il importe, pour la vérification de l'expérience, de remarquer à quel point les conditions qu'elle suppose concordent avec les circonstances du récit évangélique, et quelle présomption l'explication proposée par la science tire de sa conformité avec le texte sacré.

Il fallait, en effet, pour la formation des images du linceul, d'après le mode proposé : 1° que l'ensevelissement du Christ fût hâtif et incomplet, c'est-à-dire que le cadavre ne fût ni lavé, ni oint, ni emmaillotté de bandelettes, mais simplement recouvert d'un linceul

imbibé d'une mixture d'aromates; 2° que le corps ne restât pas plus de deux à trois jours dans le tombeau, sans quoi la décomposition cadavérique aurait détruit les images et le linceul lui-même; car, même après la toilette complète du cadavre, on la voit commencer chez Lazare quatre jours après la mort.

Or, il en fut bien ainsi, d'après le récit des Évangélistes.

Cet accord des conditions scientifiques de l'expérience avec les circonstances historiques de l'ensevelissement du Sauveur est d'une précision remarquable, qui corrobore à la fois l'explication du phénomène et la vérité de l'Évangile. On en est particulièrement frappé lorsqu'en présence de ces images extraordinaires imprimées sur le linceul divin et si merveilleusement montrées par la photographie, on reprend en détail le récit du livre sacré.

La loi judaïque prescrivait de ne pas laisser le condamné sur le gibet au delà d'un jour (1). Le précepte urgeait, surtout à cause de la Pâque. Les Juifs demandèrent donc à Pilate de faire achever au plus tôt (contre la coutume romaine) les trois suppliciés.

Sur l'ordre qu'ils en reçurent, les soldats brisèrent à coups de massue les jambes et les cuisses des deux larrons. Ne voyant plus en Jésus qu'un cadavre, un d'eux, pour s'assurer qu'il était bien mort, lui enfonça sa lance dans le flanc.

D'après la tradition communément reçue et qui remonte aux premiers temps de l'Église, le coup fut porté au côté droit (2).

L'art s'est conformé à cette tradition. Une exception serait une rareté avant le xvi^e siècle (3).

Le suaire de Turin montre la plaie au côté gauche et non à droite, par suite du retournement de l'image, le linge ayant été rabattu de la tête aux pieds. Et c'est là encore une preuve d'authenticité; car un faussaire, qui aurait peint directement l'effigie sur le linceul, n'aurait pas manqué de se conformer à la tradition.

En raison de l'heure tardive et de la proximité du Sabbat, l'ensevelissement du Christ fut hâtif et sommaire. On n'eut pour préparer la sépulture que la courte durée du crépuscule.

Joseph d'Arimathie, ayant obtenu, le soir, de Ponce-Pilate l'autorisation d'enlever le corps, se rendit au Calvaire, après avoir acheté en route un linceul neuf (4) (avec les linges accessoires).

Survint Nicodème apportant avec lui 100 livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès (5).

(1) *Deuter.*, xxi, 23.

(2) Voir CORNELIUS A LAPIDE, in *Joan.*, xix, 34.

(3) En a-t-on constaté une seule? Les musées et les livres se taisent à ce sujet.

(4) *MATH.*, xxvii, 57, 58; *MARC.*, xv, 43, 44, 45; *LUC.*, xxiii, 50, 51, 52; *JOAN.*, xix, 48.

(5) *JOAN.*, xix, 39. La livre romaine de 12 onces ne valait que 324 grammes.

Tous d'eux prirent le corps et l'enveloppèrent de linges aromatisés, selon le mode d'ensevelissement des Juifs (1).

A l'endroit où avait eu lieu la crucifixion il y avait un jardin et, dans ce jardin, un sépulcre tout neuf, creusé dans le roc, où personne n'avait encore été mis (2).

Or, comme c'était le jour de la Parascève (préparation du Sabbat) et que ce monument était tout proche, Joseph et Nicodème y mirent Jésus (3).

L'opération était donc pressée; les deux disciples allèrent au plus proche et au plus vite.

Les femmes venues de Galilée à la suite de Jésus, et qui avaient assisté au supplice, allèrent aussi au tombeau, regardant comment le corps était disposé (4). Elles virent ce qui manquait à la sépulture pour être convenable et complète.

Le temps et les ingrédients manquant, on n'avait pas fait subir au cadavre toutes les préparations habituelles. Il n'avait été ni lavé, ni oint des huiles précieuses, ni entouré des parfums que l'on plaçait dans les linges avant qu'il fut emmaillotté.

Parmi les pieuses femmes présentes à l'opération, Marie-Madeleine et une autre Marie demeurèrent jusqu'à la nuit, auprès du tombeau (5); les autres se hâtèrent de retourner à la ville pour faire leurs achats de parfums, avant que le Sabbat ne commençât, afin de revenir le surlendemain, dès le point du jour, procéder à loisir à l'onction du corps. Car le jour du Sabbat, elles demeurèrent en repos, selon l'ordonnance de la loi (6).

Le Sabbat passé, Marie-Madeleine et les autres s'empressèrent de venir dès l'aube du dimanche, apportant les aromates qu'elles avaient achetés pour achever la sépulture (7).

Arrivées au tombeau, elles le trouvèrent ouvert et vide (8).

Ces dernières circonstances, relatées dans l'Evangile, prouvent qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre le texte de saint Jean : *Acciperunt corpus Jesu et ligaverunt illud linteis cum aromatibus*; car, si l'on voulait comprendre par là que Joseph et Nicodème ligotèrent le corps de bandelettes, après l'avoir enduit de parfums, il serait contradictoire que les saintes femmes, témoins de l'ensevelissement, fussent revenues le dimanche matin pour l'oindre, *ut ungerent eum*. Le texte,

(1) MATH., XXVII, 59; MARC., XV, 46; LUC., XXIII, 53; JOAN., XIX, 38, 40.

(2) JOAN., XIX, 41.

(3) JOAN., XIX, 42; LUC., XXIII, 54.

(4) MARC., XV, 47; LUC., XXIII, 55.

(5) MATH., XXVII, 61.

(6) LUC., XXIII, 56.

(7) MATH., XXVIII, 1; MARC., XVI, 1, 2; LUC., XXIV, 1; JOAN., XX, 1.

(8) MATH., XXVIII, 36; MARC., XVI, 4, 5; LUC., XXIV, 2, 3; JOAN., XX, 1.

bien traduit, signifie simplement que les disciples enveloppèrent le corps de linges aromatisés, et par là il faut entendre principalement le linceul de Joseph d'Arimathie, mentionné par les trois Évangélistes synoptiques, et dont ne parle pas expressément saint Jean. Chez lui, le *ligaverunt illud linteis cum aromatibus* est l'analogie de l'*involut illud in sindone* des trois synoptiques (1).

Le récit évangélique montre donc bien que l'ensevelissement du Christ fût hâtif et incomplet, et que le phénomène des images du linceul put s'accomplir dans le tombeau, dans les conditions requises par la science.

Il établit aussi que le corps avait disparu le troisième jour au matin, avant sa décomposition, laissant seulement sa trace sur le linceul que Pierre et Jean trouvèrent enroulé dans un coin de la grotte sépulcrale. Car le *sudarium quod fuerat super caput ejus*, dont parle saint Jean, ce *sudarium*, distinct des *lintheamina*, ou linges sépulcraux accessoires, *non cum lintheaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum* (2), ce n'était pas le bonnet ou capuchon dont était enveloppée la tête, mais le grand linceul rabattu sur la tête (*super caput*) et descendant jusqu'aux pieds, puis, après la disparition du corps, enroulé sur lui-même (*involutum*) par la main de l'ange de la résurrection, dans un coin de la grotte, à côté des autres menus linges qui jonchaient le sol (*lintheamina posita*).

Tout concorde donc ici. Et, pour ces mystérieuses images du divin crucifié que la science dit s'être formées dans le tombeau, et que les disciples ne purent remarquer, ayant trouvé le linceul « enroulé », on peut l'en croire, puisque ses explications concordent si parfaitement avec les récits de l'Évangile. Il faut même lui savoir un gré infini de cette admirable et touchante révélation des traits du Sauveur.

En résumé, l'ouvrage de M. Paul Vignon, avec l'enquête scientifique dont il est le résultat, démontre, d'abord, que les images fixées sur le Saint-Suaire de Turin sont incontestablement des images en *négalif*, qui se sont imprimées spontanément sur l'étoffe.

En second lieu, il fournit une explication très plausible du phénomène des images, explication concordante avec le récit évangélique, mais moins certaine que la constatation de leur caractère; en sorte que l'on pourrait, à la rigueur, la rejeter, en chercher une autre ou même recourir directement au miracle.

Que l'on rejette ou que l'on admette l'explication de M. Vignon et de ses collaborateurs, il n'en reste pas moins acquis, et c'est là la

(1) *Involuit illud in sindone* (ΜΑΤΘ., XVIII); καθελων αὐτον ἐνειληψε τῇ συνδόνι (ΜΑΡC. XVI); καὶ καθελων ἐνετυλίξεν αὐτο σινδονι (ΛΟΥC., XXIV).

(2) XX, 7.

conclusion irréfutable de la science et de l'art, que les images visibles sur le Saint-Suaire de Turin ne sont pas des peintures, mais des empreintes; que ces empreintes ne peuvent s'expliquer que par l'impression d'un corps naturel sur le linge, et enfin que les caractères uniques du cadavre, et qui indiquent les stigmates de la Passion dont l'étoffe porte le double estampage, ne conviennent historiquement et esthétiquement qu'à la personne de Jésus-Christ.

Par là nous sommes donc assurés de posséder à la fois le linceul du divin Sauveur et son portrait authentique.

Il reste toutefois à voir, pour l'étude complète de la question, ce que la critique historique peut opposer aux conclusions de la science.

(A suivre.)

ARTHUR LOTH.

LIVRES NOUVEAUX

Un Martyr abyssin. — *Ghebra-Michaël, de la Congrégation de la Mission (Lazariste)*, par M. COULBEAUX, de la même Congrégation. In-12, 2 francs. Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

A propos de journalisme, par Eugène TAVERNIER, rédacteur à *l'Univers*. Paris, Oudin. Un vol. in-12, 3 fr. 50.

Lacordaire, par Gabriel LEDOS, 2 francs (premier volume de la collection *les Grands Hommes de l'Église au XIX^e siècle*). Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Fénelon et le Séminaire de Cambrai, par X. SACKEBANT, prêtre de la Mission. Cambrai, Deligne; Paris, Vic et Amat. Un vol. in-8°, 140 pages.

Quelques conseils aux religieuses sur la politesse, par l'auteur du *Manuel de la garde-malade à domicile*. Un volume in-16, broché : 1 fr. 50. — Relié toile : 2 francs. Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

Chants des offices à l'usage des fidèles, extraits du *Paroissien romain*, noté d'après l'édition de G.-G. Nivers, dite chant de

Rennes, traduits en notation musicale moderne, corrigés et rythmés par M. le Chanoine CAHAREL, directeur au Grand Séminaire de Saint-Brieuc. Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

Miguy, par Pierre PERRAULT. Un vol. in-12, 3 francs. Henri Gauthier, Paris.

Histoires et Historiettes de Curés, recueillies par G. A., rédacteur de la *Gerbe d'Or*. Un vol. in-12 de xv-296 pages, orné de 15 illustrations. Prix : 3 francs. (Ancienne maison Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

L'Année chrétienne, ou *Conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année*. Un vol. in-12 de viii-386 pages. Prix broché : 2 fr. 50; relié toile, 3 fr. 30. (Ancienne Maison Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Il Santo Vangelo di N. S. Gesù Cristo e gli Atti degli Apostoli. — Nouvelle traduction italienne avec notes. Un élégant volume de xvi-504 pages avec bordure à chaque page. — Un colis postal de 5 kilogrammes contenant 21 exemplaires brochés, 4 lires 20; contenant 18 exemplaires reliés en toile anglaise, 7 lires 20. Le port est à la charge de l'acheteur. S'adresser à la *Pia Società di S. Girolamo*, chiesa di S. Maria in Aquiro, Rome.

La Dévotion au Sacré-Cœur, le dogme, la pratique, par M. l'abbé LEJEUNE, chanoine honoraire, aumônier du pensionnat des Frères, à Reims. In-12 écu. Prix : 4 fr. 25. Paris, P. Lethiellieux, éditeur, 10, rue Cassette.

La Religion extérieure, par le R. P. GEORGE TYRRELL, S. J. Ouvrage traduit de l'anglais, par M. AUGUSTIN LÉGER. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

Le Gérant : A. MARTIAL.

PARIS. — IMPRIMERIE P. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

POMMADE FONTAINE

Le pot : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 45 en timbres-poste

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pommaide Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

LIN-TARIN

Graine spécialement préparée pour combattre avec succès : Constipations, Echauffements, Maladies du Foie et de la Vessie.

La Boite : 1 fr. 30 (Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique).

Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier)

TARIN, Pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dermates, Eczémas, Démangeaisons, Hémorroïdes de la Face, Chute des Cheveux.

PRIX DE DÉVOT
TRÈS RÉDUIT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc., ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite avec le

SUC-REVEL

HORS CONCOURS
EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897

Le SUC-REVEL est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la Pharmacie REVEL, 83, route de Vienne. — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques, Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Mûre, Inaltérable, Incrustante

Éminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

PARIS

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations : Anniversaire. — A Rome. — A Paris. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Madagascar. — Les obsèques de l'Enseigne Paul Henry..... | 193 |
| Sœur Marguerite Nazeau..... | 203 |
| Une nomination faite par le Conseil de Conscience, en 1844, par A. VANDANNE..... | 205 |
| Le linceul du Christ, par ARTHUR LOIS..... | 217 |
| Bibliographie..... | 221 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Châteaub-Midi

PETITES ANNALES
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 JUILLET :

Institut catholique de Paris, par R. P. 97

Notes Sociales, par Max Turmann 105

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Anniversaire. A Rome. A Paris. Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. Madagascar. Les obsèques de l'enseigne Paul Henry, p. 193. — Sœur Marguerite Naseau, p. 203. — Une nomination faite par le Conseil de conscience, en 1644, par A. VANDAMME, p. 205. — Le linceul du Christ, par ARTHUR LOHN, p. 217. — Bibliographie, p. 224.

INFORMATIONS

Anniversaire. — 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul.

A Rome. — S. Em. le cardinal di Pietro a présenté au Saint-Père M. Montagne, des prêtres de la Mission, supérieur du séminaire d'Assomption (Paraguay). Léon XIII a vivement encouragé le digne supérieur qui a occupé ce poste important depuis 1880. A cette époque, M^{sr} di Pietro venait de mettre fin, à force de tact, de discrétion et de zèle, au schisme qui avait désolé le Paraguay durant deux ans environ. Il avait voulu couper le mal dans sa racine, en exigeant que le séminaire fût confié aux prêtres de la Mission. C'est un ancien élève de M. Montagne, S. G. M^{sr} Bocarin, qui est actuellement évêque du Paraguay; il déploie dans ce vaste diocèse (700.000 âmes, répandues sur une étendue plus grande que la France) un zèle de missionnaire.

A Paris. — Sont arrivés à Paris : M^{sr} LESNÉ, délégué apostolique en Perse; M^{sr} COQSET, Vicaire Apostolique du Kiang-Si méridional; M^{sr} CROUZET, Vicaire Apostolique de Madagascar Sud.

Séminaire Saint-Vincent de Paul. — EXAMENS. FACULTÉS CANONIQUES : *Licence de Théologie* : MM. Thoury, Deglaire, Dudouit. *Baccalauréat* : MM. Boisson, Rapidy. *Concours* : M. Dudouit, 1^{re} mention en théologie, 2^e prix d'histoire.

Droit canon. — *Premier examen de doctorat* : MM. Villien, Jeanjac-

ques, Meauvais. *Concours* : M. Villien, 1^{er} prix du premier cours, 2^e prix du second cours.

Philosophie scolastique. — *Premier examen de doctorat* : MM. E. Amann, Perillat. *Concours* : 1^{er} prix, M. E. Amann.

Les examens de Lettres et de Sciences, en Sorbonne, durent à peu près tout le mois de juillet. Déjà cependant pour les sciences, M. Hanicke a obtenu le certificat de *calcul intégral* et celui de *mécanique*, M. Alliot, le certificat de *calcul intégral*.

Madagascar. — D'une très intéressante communication de M^{re} Crouzet publiée par les *Annales de la Mission* nous aimons à citer les extraits suivants :

Comme toutes les peuplades de la grande île, les Antamoory parlent le howa, légèrement modifié; mais, chose remarquable, ils emploient les caractères arabes pour l'écrire.

Leur esprit est ouvert, leur intelligence alerte. Et puis, ils savent qui ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ont fait leurs ancêtres. Leur histoire consignée sur de vieux parchemins est jalousement conservée. Ils n'oublient rien et vous racontent ce qui s'est passé il y a deux cent-cinquante ans comme nous parlons, nous, des faits d'hier.

En voici un exemple qui vous intéressera d'autant plus qu'il touche à ce que nous avons de cher, à nos souvenirs de famille.

Nous lisons dans le neuvième volume des *Mémoires* de notre Congrégation que notre confrère, M. Manié, retourna aux Matatanes au mois d'août 1666 et qu'il y mourut au mois de février 1667.

Souchu de Rennefort, dans son *Histoire des Indes orientales*, ouvrage imprimé en 1688, nous raconte naïvement l'épisode du voyage de notre cher missionnaire à Fort-Dauphin. Je transcris ces quelques lignes à votre intention. Le chapitre qui les renferme porte en sommaire :

« Arrivée au Fort-Dauphin d'une pirogue venant des Matatanes et d'un missionnaire par terre. » (Chap. v.)

« Le quatorzième jour d'août, on aperçut du Fort un petit bâtiment, qu'on prit pour une chaloupe, qui doublait le cap Itapère du côté du septentrion; ce qui fit juger que les vaisseaux qui avaient été quittés au cap de Bonne-Espérance arrivaient et envoyaient prendre langue.

« Le capitaine-amiral fit partir son enseigne avec son écrivain et un pilote pour aller à sa rencontre. Le sieur Chamargou fut avertir le président qui, craignant qu'on ne donnât de mauvaises impressions de son gouvernement, commanda de pointer une pièce de canon sur la chaloupe de l'amiral et qu'on la coulât, s'il se pouvait. »

Voilà qui nous donne une grande idée de la douceur des mœurs du temps dans cette région, car on ne se contenta pas de pointer la

pièce d'artillerie, mais on tira et par deux fois; on tira même si bien qu'on manqua la chaloupe et la pirogue et qu'on mit le feu aux magasins du fort.

On finit cependant par reconnaître que ce bâtiment qui avait porté ainsi le trouble dans la conscience de M. le Président n'était qu'« une simple pirogue montée par douze nègres qui ramaient chacun avec un aviron long de 6 pieds, et rond par le bout comme une palette. Le sieur Manié, missionnaire, qui était aux Matatanes, ayant appris l'arrivée d'un navire, s'était mis dans cette pirogue pour y venir; mais après avoir navigué un jour, il s'égara, et il eût péri si un nègre ne l'eût retiré en nageant.

« Il prit le chemin de terre et arriva le lendemain avec six nègres. »

Que dites-vous de ces missionnaires qui s'embarquaient sur une frêle pirogue, afin de parcourir en pleine mer environ 160 milles marins, et cela sur une côte qu'aujourd'hui encore on ne connaît pas, et que surtout on redoute?

Bref, M. Manié finit ses jours et fut enseveli aux Matatanes. Or, il me fut raconté par quelqu'un d'autorisé que son souvenir était encore vivant parmi les populations que je venais visiter. On montrait encore, m'assurait-on, l'emplacement de sa maison et son tombeau...

Des recherches commencées par M. Lasne, notre confrère, permettent d'espérer qu'on arrivera à d'heureux résultats.

Les obsèques de l'enseigne Paul Henry. — Plougrescant, 26 juin 1902.

— La dépouille mortelle de Paul Henry repose désormais dans le coin de prédilection de sa terre bretonne. Marseille, à son arrivée sur le sol de la Patrie, lui a célébré de pompeuses funérailles, en présence des plus hauts représentants de la nation, et sur l'ordre précis du ministre de la marine, qui a envoyé une magnifique couronne. L'enseigne de vaisseau et son digne camarade, l'aspirant de 1^{re} classe Eugène Herber, que tout semble unir l'un et l'autre dans une commune volonté de dévouement et dans une même prédestination glorieuse, ont été aussi associés dans les mêmes honneurs funèbres. Paul Henry, modeste et doux autant qu'intrépide, n'aimait pas le bruit autour de sa personne; mais les hommages rejaillissant sur sa chère Marine, fière de lui, auront touché son âme.

A Plougrescant, il a trouvé ce qu'il aimait par-dessus tout, l'affection de sa famille si tendrement chérie, les sentiments profonds de ses bons parents et de très nombreux amis, la vénération unanime de ses compatriotes, le culte de ses dévoués marins pour sa mémoire à jamais gravée dans leurs cœurs.

Ses « reliques », suivant le mot consacré des Bretons, sont : revêues en face de sa chère église de Plougrescant; — dont la photo-

graphie l'accompagnait dans ses voyages, — devant la tombe de ses grands-parents tant affectionnés où il venait régulièrement s'agenouiller, — tombe récemment rouverte pour recevoir aussi la dépouille de sa sœur bien-aimée.

L'escadre du Nord appareille le jour même des obsèques, ce qui a empêché plusieurs officiers de marine d'accomplir le pieux pèlerinage qu'ils voulaient faire à Plougrescant. L'un des trente héroïques marins du Pé-t'ang nous rapportait que son capitaine de vaisseau, en



JULES GARRIGUES

Missionnaire lazariste, du diocèse d'Albi, massacre à Pékin le 14 juin 1900.

lui signant sa permission, lui exprimait ses regrets personnels avec une émotion telle que l'illustre commandant, le brave par excellence, le glorieux acteur du terrible drame de Chine, a dû se détourner de son matelot, sans pouvoir achever ce qu'il voulait lui dire.

Parmi les assistants, citons M. le lieutenant de vaisseau Merveilleux des Vignaux, qui n'a pas reculé devant un long voyage pour rendre les derniers devoirs à son cher cousin Paul, son frère en vaillance, son émule en dévouement.

De sa demeure supérieure, Paul Henry a dû revoir tous ceux pour le salut desquels il a été heureux d'offrir librement et volontairement le sacrifice de lui-même. Quatre seulement de ses

compagnons d'armes du Pé-t'ang, les marins Louain, L'Alès, Le Lec'h et Fay, ont pu représenter leurs camarades absents, éloignés à leur grande désolation. Les présents ont tenu avec un pieux respect les cordons du poêle, à la place d'honneur qu'ils ont si bien méritée par leur dévouement sans limites et leur fidélité absolue à leur jeune chef.

Son drapeau tricolore, legs sacré, symbole de sa chère Patrie, de sa « douce France », ce pavillon invaincu qui fut toujours à la peine,



MAURICE DORÉ

Missionnaire lazariste, du diocèse de Paris, massacré à Pékin, le 15 juin 1900.

comme le prouvent ses innombrables déchirures par les balles et obus, précède le char funèbre. Il est escorté par les marins-pêcheurs de Plougrescant, groupés autour de leur propre drapeau, et par les marins de l'État en congé ou en permission.

Parmi les couronnes qu'ils portent, il en est une particulièrement expressive, celle envoyée par des orphelins (aidés de leur généreuse protectrice), les enfants du second-maitre Jouanic, qui succomba à ses blessures, victime des Boxeurs, le 30 juin 1900, malgré toute la sollicitude de son cher commandant et du personnel de la mission du Pé-t'ang.

Le « Souvenir Français », cette société vraiment patriotique qui

honore la France en perpétuant le souvenir de tous ses enfants morts pour elle, a envoyé deux couronnes non moins belles, adressées, l'une par le Comité de Marseille, l'autre par celui de la Ferté-sous-Jouarre.

L'âme de Paul a vu aussi autour de sa dépouille mortelle les nombreux représentants de sa foi religieuse. Un clergé très nombreux et même un de ses anciens aumôniers de l'*Iphigénie*, M. l'abbé Lacroix, un de ses anciens maîtres les plus respectés, etc., font cor-



PASCAL DADDOSIO

Missionnaire lazariste, du diocèse de Bari, massacré à Pékin, le 15 août 1900.

tège avec le vénéré recteur de Plougrescant, M. l'abbé Le Corre, dont l'affection dévouée et le zèle pieux ne cessent d'honorer la mémoire de son cher Paul et de le montrer en exemple à ses excellents paroissiens.

Le R. Père Lazariste Hercouet avait été chargé par M^{re} Favier et par son supérieur général d'accompagner les restes de Paul Henry, depuis le départ de Chine jusqu'à la dernière demeure, — mission touchante et honorable entre toutes pour ceux qui témoignent ainsi comme pour celui qui a mérité une si haute gratitude. — Par une circonstance imprévue et bien regrettée, le bon missionnaire a dû s'arrêter à la gare destinataire de Pontrioux, avant même que la famille ait pu lui exprimer sa profonde gratitude.

A Marseille, non seulement les Lazaristes et de nombreux missionnaires, mais encore une soixantaine de Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul suivaient immédiatement les cercueils de leurs dévoués défenseurs. De saintes religieuses ont tenu à venir en groupe jusqu'à Plougrescant, pour traduire la reconnaissance de toutes celles dont l'âme généreuse de Paul Henry comprenait si bien les sentiments héroïques comme les siens propres. Malheureux les esprits fermés et scellés dans leur aveuglement, qui ne savent point voir et admirer le



CLAUDE CHAVANNE

Missionnaire lazariste, du diocèse de Lyon, blessé pendant le siège de Pékin, mort dans cette ville le 26 juillet 1900.

sommet de la grandeur morale ici-bas, la sublime abnégation de ceux et de celles qui se sacrifient au bien de leurs semblables, qui servent Dieu en se dévouant sans réserve à leurs frères déshérités, à leur patrie terrestre et à la civilisation chrétienne !

Pourrions-nous passer sous silence les jeunes artistes du Petit Séminaire de Tréguier, qui, venus avec leur éminent supérieur, ont ému, élevé, charmé les cœurs. Leur musique instrumentale a exécuté des marches funèbres et accompagné les chants d'Eglise avec un sentiment religieux qui a pénétré tous les auditeurs. Les voix de ces jeunes maîtres ont prêté aux prières liturgiques un accent quasi séraphique. Nous nous figurions être sortis du monde matériel pour

la région des âmes. Des experts consommés en l'art musical nous disaient après la cérémonie : « Jamais nous n'avons rien entendu d'aussi émouvant. »

Après l'office, célébré par le vénérable abbé Le Goff, archiprêtre, curé de Tréguier, M. le Chanoine Le Provost, vicaire général de l'évêque de Saint-Brieuc, archidiaque de Tréguier, a prononcé le panégyrique de Paul Henry. Dans un discours vibrant de la véritable éloquence, celle du cœur, nourri de faits et de citations admirablement choisies, il a suivi son héros d'un bout à l'autre de sa courte vie, toujours pure, dévouée, profondément chrétienne et aussi sainte qu'héroïque. Espérons que cette oraison funèbre si saisissante ne sera pas perdue pour le public.

Devant la tombe, le délégué du ministre de la Marine, M. le lieutenant de vaisseau de Ferré de Péreux, en quelques phrases d'une éloquence toute militaire, a dit en termes excellents l'admiration universelle pour l'héroïsme et la force morale de Paul Henry.

En dernier lieu, l'aimable voisin Théodore Botrel, le chantre des gloires, des traditions, des inspirations et de toutes les poésies de la terre d'Armorique, a dit chaleureusement de belles strophes dignes de celles qu'il avait déjà consacrées à « l'âme du héros ». Le poète semble avoir commenté les significatives paroles de l'Écriture : « Que sa mémoire soit en bénédiction ; que ses ossements germent comme l'herbe, et se multiplient hors du tombeau. » — L. H.

Voici la belle poésie de Th. Botrel :

LE CORPS DU HÉROS

Du Grand Large ou du Ménéz-Bré,
D'où que tu souffles, Vent de Gloire,
Chante *Te Deum* de Victoire
Et non plus un *Miserere* !

Et toi, fier Soleil, Astre-Roi,
Voile, modestement, ta flamme,
Car il plane sur nous une Ame
Plus éblouissante que toi !

Entr'ouvre-toi. Terre d'Armor,
Puis referme ton drap de mousse,
Et fais-toi maternelle et douce
Pour recevoir le Héros mort !

Car voici qu'un rapide esquif,
Ayant tous nos cœurs à la traine,
T'a, dans les flancs de sa carène,
Rapporté ton fils adoptif !

Il s'était embarqué, joyeux,
Pour des croisières triomphales,
Cap sur les Mers orientales,
Et les Pays mystérieux ;

Il avait, d'un cœur valeureux,
Quand sonna l'heure de combattre,
Réclamé l'honneur de se battre
Au poste le plus dangereux ;

Il avait maintenu, luttant
Un contre mille et plus encore,
Notre drapeau tricolore
Sur les remparts du Pei-Tang !

Puis, mourant du Rêve si beau,
Qu'il caressa toute sa vie,
Il tomba pour Dieu, la Patrie,
Vengeant la Croix et le Drapeau !

Il revient, par ce jour d'été,
Kergresq au rendez-vous suprême,
Mort, sans doute, et vivant quand même,
Debout dans l'Immortalité !

Dans tes rudes bras de granit
Ne le serre pas trop, falaise !
Qu'il puisse reposer à l'aise
Au pied du vieux clocher béni !

Vents et Flots, de vos grandes voix,
Chantez-lui les belles Berceuses,
Les Cantilènes enjôleuses
Qui l'ensorcelaient autrefois !

Et toi, Glèbe au sein tout puissant,
Dans lequel il faut qu'il renaisse,
Imprègne-toi de sa Jeunesse,
De son cœur aspire le sang

Afin — quand le jour aura lui
De nos futures Epopées —
Qu'il germe une moisson d'Epées
De ton sol fécondé par lui.

BOTREL.

Port-Blanc, 26 juin 1902.



Voici le portrait de Sœur Marguerite Naseau, du moins on le dit à Montpellier. La chose nous paraît très douteuse. En tout cas, il existe à l'hôpital suburbain de cette ville — l'ancien hôpital Saint-Éloi — le très joli portrait que nous reproduisons. C'est bien le portrait d'une ancienne Fille de la Charité, mais la tradition veut que ce soit le portrait de la Sœur Marguerite Naseau, sans doute « parce qu'il n'y avait rien que d'aimable en elle ». Elle ajoute même que ce portrait justifie l'intervention de Louis XIV dans l'usage de la cornette. Cette intervention n'est, hélas ! qu'une légende et l'origine de la cornette que nous avons fait connaître dans un de nos précédents numéros, est beaucoup moins romanesque. Les Sœurs de Charité de l'hôpital suburbain de Montpellier n'en ont pas moins

raison de conserver avec le plus grand soin ce portrait qui constitue un précieux souvenir de famille. Nous donnons à cette occasion la courte notice de Sœur Marguerite Naseau telle qu'elle se trouve dans le Recueil des Filles de la Charité.

SŒUR MARGUERITE NASEAU

Ma Sœur Marguerite Naseau est venue la première pour servir les pauvres malades de la paroisse Saint-Sauveur, en laquelle la confrérie des Dames de la charité a été premièrement établie, en l'année 1630.

Cette chère Sœur était de Surène; elle a été la première qui a été si heureuse que de montrer le chemin aux autres, tant pour enseigner les jeunes filles que pour assister les pauvres malades, quoiqu'elle n'ait eu quasi d'autre maître que Dieu. De fait, elle n'était qu'une pauvre fille de campagne qui ne savait aucunement lire, et cependant, ayant eu une forte inspiration du ciel d'instruire la jeunesse, elle acheta un alphabet et, ne pouvant aller à l'école pour se faire montrer, elle se dérobait au commencement pour aller chez M. le Curé ou vicaire pour lui demander quelles étaient les quatre premières lettres et une autre fois les quatre suivantes et ainsi des autres; et après, en gardant les vaches, elle étudiait sa leçon, et dès qu'elle voyait passer quelqu'un qui avait la façon de savoir lire, elle lui demandait : « Monsieur, comment faut-il prononcer ce mot-là? » et ainsi, peu à peu, elle apprit à lire, et puis elle enseigna à d'autres filles de son village et alors elle prit la résolution de s'en aller de village en village pour aller enseigner la jeunesse et gagna deux ou trois filles à qui elle avait appris à lire, lesquelles prirent la même résolution et l'exécutèrent avec elle, l'une en un village et l'autre en un autre. Et ce qui est plus remarquable, c'est qu'elle entreprit tout cela sans argent, et sans autre provision que la Providence divine, ce qui la fit souvent jeûner les journées entières,

habiter des lieux où il n'y avait que les murs ; elle vaquait quelquefois, jour et nuit, à l'instruction, non seulement des petites filles mais encore des grandes, et cela sans aucun retour ou dessein de vanité ou intérêt, que celui de la gloire de Dieu, lequel pourvoyait à ses grands besoins sans qu'elle y pensât. Elle-même a dit à M^{lle} Legras qu'ayant passé quelques jours sans pain et sans en rien dire à personne il arriva qu'en revenant de la messe, elle trouva de quoi se nourrir pour bien longtemps. Plus elle travaillait à l'instruction de la jeunesse, plus elle était moquée et calomniée des villageois qui s'étonnaient de la voir agir de la sorte ; mais cela ne faisait qu'augmenter son zèle pour travailler de plus en plus. Elle avait un si grand détachement qu'elle donnait tout ce qu'elle avait, se retranchant de ses nécessités pour donner à autrui. Elle a fait étudier quelques jeunes hommes qui n'en avaient pas le moyen, les nourrissant le plus souvent et encourageant au service de Dieu, lesquels ont été dans la suite de très bons prêtres.

Enfin, ayant appris qu'il y avait à Paris une confrérie pour les pauvres malades, elle fut pressée du désir d'y être employée pour pratiquer plus parfaitement la charité ; et, quoiqu'elle eût une grande affection à continuer l'instruction de la jeunesse, elle quitta néanmoins cet exercice de charité pour embrasser l'autre qu'elle jugea plus parfait et nécessaire et pour être la première Fille de la Charité, servante des pauvres malades de la ville de Paris et y attira des filles qu'elle avait aidées à se détacher de toutes les vanités et à se mettre dans la dévotion sous la direction de M. Vincent et sous la conduite de M^{lle} Legras. Elle avait une grande humilité et soumission à prendre conseil, et, quoiqu'elle n'eût point d'exemple d'autres sœurs, elle était si peu attachée à son propre esprit, que pour obéir à ceux qui la conduisaient, elle changea volontiers en peu de temps de trois paroisses d'où elle ne sortait qu'au grand regret d'un chacun.

Dans les paroisses elle continuait toujours la même charité, allait à la campagne, donnant tout ce qu'elle pouvait avoir, quand l'occasion s'y trouvait, car elle ne pouvait rien refuser, et eût voulu retirer tout le monde chez elle. Il faut remarquer

qu'alors il n'y avait point de communauté formée, ni aucune règle qui lui commandât d'agir autrement.

Elle avait une grande patience et ne murmurait jamais; tout le monde l'aimait parce qu'il n'y avait rien que d'aimable en elle.

Sa charité a été si grande qu'elle est morte pour avoir pris à coucher avec elle une pauvre fille malade de la peste, et, ayant gagné sa maladie, elle s'en alla à Saint-Louis le cœur plein de joie et de conformité à la volonté de Dieu, et dit adieu à la Sœur qui était avec elle, comme si elle eût prédit sa mort.

(Remarques sur les premières Sœurs.)

UNE NOMINATION FAITE PAR LE CONSEIL DE CONSCIENCE

1644

Il est intéressant d'étudier par le menu détail la grande influence de saint Vincent de Paul sur les personnes et les événements de son temps. Les historiens nombreux qui ont écrit sa vie, n'ont pu donner, pour la plupart, que des vues d'ensemble; quelques-uns s'étant formé un cadre plus large, le chanoine Maynard par exemple, nous ont donné quelques traits particuliers, mais ils n'ont pu les multiplier beaucoup sous peine de dépasser les limites raisonnables d'une biographie. Il y a là une preuve de l'immense étendue du bien produit par notre Saint de tous côtés et à tous les points de vue. C'est un de ces points de vue particuliers que vient de nous découvrir un écrivain picard, M. l'abbé Léon Bouthors, aumônier de l'hospice de Saint-Riquier (Somme).

Dans son « Histoire de Saint-Riquier » qu'il a fait paraître

tout dernièrement (1), il nous donne un chapitre qui n'est que le tableau des avantages considérables apportés à cette célèbre abbaye de Bénédictins par l'heureuse influence de saint Vincent de Paul et par le sage règlement qu'il sut faire adopter au Conseil de Conscience touchant la nomination des évêques et des abbés.

« Le 14 mai 1643, cinq mois seulement après Richelieu, écrit
« M. Bouthors (2), Louis XIII rendait le dernier soupir, entre
« les bras de saint Vincent de Paul. Par suite, cet homme de
« Dieu qui faisait l'admiration de Paris et de la France, entra
« plus avant dans la confiance de la Reine régente et devenait
« bientôt l'un des membres les plus écoutés du Conseil de Con-
« science, en prenant en main la feuille des bénéfices. Anne
« d'Autriche s'en remettait à l'homme de Dieu pour ramener
« les institutions pieuses à leur but premier et pour écarter les
« sujets plus ou moins indignes présentés soit par la politique,
« soit par l'intrigue. Vincent ne faillit point à cette confiance
« de la souveraine ; il proposa aussitôt et fit admettre certaines
« règles de conduite dont on ne devait plus désormais se
« départir dans la collation des charges ecclésiastiques. Ces dis-
« positions, même précisément parce qu'elles étaient néces-
« saires, en disent long sur l'étendue du mal dont souffrait
« l'église de France. En voici quelques unes :

« 1° En aucun cas, on ne nommerait des enfants ;

« 2° Il faudrait avoir dix ans accomplis pour être pourvu
« d'une abbaye ; seize d'un prieuré ou d'un canonicat de cathé-
« drale ;

« 3° Pour être évêque, il faudrait avoir au moins un an de
prêtrise ;

« 4° La Reine n'accorderait aucun brevet de pension sur les
« évêchés, hors les cas permis par l'Eglise... etc.

« Ces règles qui nous paraissent un minimum ridicule, for-
« maient déjà une réforme telle qu'elle ne put résister à la
« pression de la coutume et des passions politiques. En atten-

(1) Un volume in-8°, Paillart, imprimeur-éditeur, Abbeville.

(2) *Histoire de Saint-Riquier : le bienheureux, l'abbaye, la ville, le Petit Sémi-
naire*, pages 278 et 279.

« dant qu'elle succombât devant le mauvais vouloir de Mazarin
« lui-même, Saint-Riquier put en profiter des premiers. »

Fondée à deux lieues d'Abbeville, dans la première moitié du vi^e siècle par le saint moine qui lui a donné son nom, cette célèbre abbaye dut sa pleine prospérité et sa grande réputation à saint Angilbert. Élevé au palais même de Pépin le Bref dans la compagnie de Charles et de Carloman, Angilbert conquît rapidement par ses propres mérites la distinction qu'il devait d'abord aux services rendus par sa famille. Après un séjour assez prolongé en Italie, il vint s'enfermer dans le cloître où ses vertus et ses talents brillèrent bien vite d'un vif éclat et le portèrent à la dignité abbatiale (791-814).

« Muni du secours de Dieu, du consentement et des largesses
« du roi Charles, Angilbert abattit l'ancien monastère élevé par
« saint Riquier et en fonda un nouveau avec un art remarquable.
« Le génie de la sainteté de concert avec le génie de la puissance
« vont faire tomber les pauvres cellules et même l'église si
« pleine de souvenirs de l'apôtre du Ponthieu, saint Riquier,
« mais pour faire surgir de cette ruine de nombreux et majes-
« tueux édifices et faire renaitre plus splendide et plus digne
« de la majesté divine le sanctuaire de la prière. En un mot
« l'antique et modeste monastère va devenir une des abbayes
« les plus riches et les plus florissantes de la Gaule ; grâce aux
« libéralités du restaurateur de l'empire d'Occident, Angilbert
« sera le second fondateur du monastère de Centule (1). »

A côté de la prospérité matérielle, admirons l'épanouissement de toutes les vertus monacales et la sainteté des religieux comme celle de leur abbé ; admirons encore, au milieu de la tourmente des invasions et des guerres, le zèle pour recueillir et sauvegarder de précieuses reliques, le soin de conserver la science par l'acquisition coûteuse de manuscrits rares comme par la transcription minutieuse et artistique des auteurs du passé.

Les quarante abbés réguliers qui suivirent, maintinrent de leur mieux les traditions si belles de Saint-Riquier. Mais vint

(1) *Histoire de Saint-Riquier* par L. BOUTHOIS, p. 78. — Saint Riquier avait établi son monastère en un endroit nommé « Centule », la ville aux cent tours : Turribus a centum Centula dicta fuit.

l'époque néfaste des abbés commendataires. Ceux-ci, la plupart du temps, ne portèrent de leur charge que le nom et se contentèrent de jouir des biens temporels des abbayes, loin des religieux et comme des étrangers. Pourtant il faut être juste et avouer qu'à Saint-Riquier, après cinq abbés commendataires qui laissèrent l'abbaye dans un abandon total et en accentuèrent de plus en plus la ruine, l'abbé d'Aligre sut remplir son devoir aussi bien que l'abbé régulier le plus consciencieux. « C'est à « peu près le seul abbé commendataire à Saint-Riquier qui ait « témoigné de l'intérêt pour l'œuvre monastique et de l'affec- « tion pour les moines; aucun des abbés, même réguliers, ne « fut plus libéral et plus magnifique dans ses restaurations (1). » Il apporta tout à la fois à son abbaye la prospérité matérielle et spirituelle et mérita largement le nom de « Second Angilbert » que lui donna la reconnaissance de ses moines. Nous avons déjà fait remarquer que sa nomination se fit au moment même où les réformes demandées par saint Vincent au Conseil de Conscience commençaient à être appliquées dans les nominations soit pour les abbayes, soit pour les évêchés. Cette application, il faut le reconnaître, fut particulièrement heureuse pour Saint-Riquier qui était en ce moment en pleine décadence.

Richelieu, le cinquième abbé commendataire (24 mars 1628-4 décembre 1642) et le prédécesseur immédiat de Charles d'Aligre, ne s'était occupé nullement du monastère. Les édifices tombaient de toutes parts; dans les environs, les fermes étaient délabrées et les bois dévastés. La mense abbatiale n'était autre chose pour l'abbé qu'un simple revenu : il le recevait et l'abbaye s'écroulait faute de fonds et de soin. Ne citons qu'un trait : « Richelieu reçut d'une coupe ou d'une vente de bois de Chevincourt 30.000 livres pour la réparation de l'église; il n'y « dépensa rien : on se contenta de quelques travaux de peu « d'importance à l'hôtel d'Abbeville (2). » « On ne saurait évaluer la fortune qu'il laissa à sa mort. Les seuls legs qu'il fit

(1) *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier*, par l'abbé HENOCQUE, II, p. 238.

(2) Chronique de Dom Cottion, prieur de Saint-Riquier, de 1674 à 1679. Il y mourut le 10 mars 1679.

« en argent excèdent 2.500.000 livres. Mais les monastères qu'il
« avait dépouillés avec persistance ne reçurent pas un denier.
« Les moines de Saint-Riquier s'en vengèrent en composant
« des épitaphes de fantaisie qui gardent l'empreinte non déguï-
« sée de leurs sentiments à son égard (1). » En voici une bien
courte, mais bien mordante :

Cy gist sous ce platras
Le cadavre de l'Éminence,
Ventre-Saint-Gris, il est trop bas,
Il méritait bien la potence.

Cette autre, d'une mélancolie piquante, est plus délicate
d'expression et de sentiment :

Cy gist le corps du cardinal,
On ne sait à qui l'âme est due.
Il a fait tant de bien et de mal
Qu'elle sera bien débattue.
Il avait bien plus d'excellence
Que ceux qui prêchent parmi nous.
Car ils excitent à pénitence
Et luy la faisait faire à tous.

Les moines de Saint-Riquier ne se contentèrent pas de versifier ; ils réclamèrent auprès des héritiers et firent valoir près d'eux les méfaits de l'administration de Richelieu. On transigea et ils obtinrent 14.200 livres qui furent employées à la réparation de l'église.

Une remarque en passant. Ses revenus provenant des domaines ecclésiastiques, après avoir servi à Richelieu pour élever un magnifique palais et pour l'orner royalement, passèrent, il est vrai, dans les mains de sa famille qui devint ainsi une des plus considérables de France. Mais la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal et sa principale héritière, fit un pieux usage de sa fortune, et il est bon de noter que ce fut à l'instigation constante de saint Vincent de Paul dont elle devint l'auxiliaire la plus active et la plus généreuse comme l'admiratrice la plus ardente ; sa fortune alla ainsi en grande partie aux pauvres et à l'Église.

(1) *Histoire de Saint-Riquier*, par L. DOCTHORS, p. 276.

C'est dans ces circonstances que le Conseil de Conscience fut appelé à faire choix d'un sixième abbé commendataire pour Saint-Riquier : Charles d'Aligre, fils du chancelier de ce nom, fut désigné : « Il n'avait encore que douze ans, il est vrai, fait « remarquer M. Bouthors (1), mais il appartenait à une famille « si respectable, si imprégnée d'idées religieuses qu'il donnait « toute garantie pour l'avenir. Sur dix-huit enfants qui la com- « posaient, plusieurs moururent en odeur de sainteté et tous « entourés d'honneurs et de l'estime publique. » Trois d'entre eux, Louis, Michel et François d'Aligre furent successivement abbés du monastère de Provins ; le dernier surtout s'acquit une grande réputation de sainteté. Deux des filles furent religieuses, et l'une des deux devint abbesse de Saint-Cyr. L'abbaye de Provins et celle de Saint-Cyr profitèrent donc avec Saint-Riquier des dispositions favorables que saint Vincent avait introduites au Conseil de Conscience. De plus, par sa mère, nous dit M. Hénocque (2), Charles d'Aligre se rattachait à la vertueuse famille qui donna au ciel Berthe Acarie, connue en religion sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation (3). Enfin Élisabeth d'Aligre, chancelière de France, n'est-elle pas citée parmi les plus connues des premières dames de la charité (4) ?

En 1637, à vingt-cinq ans, en homme réfléchi et sérieux, il se demanda si sa conscience n'était pas engagée dans cette affaire ; et, plein du sentiment de sa responsabilité, il résolut de faire son devoir, tout son devoir. Pour obéir à la voix de sa conscience, il proposa aux religieux un partage équitable de tous les revenus de l'abbaye. On fit trois parts : l'une fut laissée aux religieux pour l'entretien de leur vestiaire et leur sub-

(1) *Histoire de Saint-Riquier*, par L. BOUTHORS, p. 279.

(2) *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier*, par l'abbé Hénocque, t. II, p. 238.

(3) Mme Acarie reçut le saint habit au Carmel d'Amiens, en même temps que Mlle Valence de Marillac, le 7 avril 1614, des mains de M. André Duval ; elle en reçut en même temps le nom de Marie de l'Incarnation. Elle prononça les saints vœux le 8 avril 1615. M. de Bérulle et la mère Isabelle de Jésus, prieure, les reçurent en présence de la Communauté. Née à Paris le 1^{er} février 1566, elle mourut à Pontoise le 18 avril 1618. — Mlle Valence de Marillac était fille de Michel de Marillac, garde des sceaux et oncle de Louise de Marillac la fondatrice des Filles de la Charité.

(4) Voir le Règlement pour la Compagnie des Dames de Charité de l'Hôtel-Dieu de Paris, 1634 (*Œuvres de saint Vincent de Paul*, t. XI, p. 466).

sistance; les deux autres revinrent à l'abbé, tant pour les décimes exigés par le gouvernement que pour les réparations à faire au monastère. Charles d'Aligre respecta toujours scrupuleusement cette résolution et ajouta encore des libéralités bien larges.

Aussi bientôt tout changea de face. Les voûtes et la toiture du chœur et du sanctuaire furent renouvelées, puis on refit la toiture et les voûtes de la nef principale ainsi que des nefs latérales entièrement ruinées. Vint ensuite l'ornementation. L'abbé d'Aligre s'adressa au célèbre sculpteur Girardon qui garnit l'abside d'un superbe Christ mourant sur la croix (1); puis un concours fut établi et les meilleurs peintres du temps voulurent y prendre part : Jean Jouvenet, Antoine Coypel, Claude Guy, Hallé, Paillet, Bon et Louis Boulogne. Ces œuvres d'art forment encore de nos jours un Musée presque ignoré que le respect des habitants a sauvé du vandalisme révolutionnaire. Ajoutons le grand autel en marbre blanc avec mosaïques et fines sculptures, œuvre de célèbres artistes de Florence.

En 1670, la sacristie était devenue insuffisante et indigne de recevoir les nombreux ornements sacerdotaux, les fleurs et les vases sacrés achetés dans les dernières années, le tout de choix et de haut prix. Il fallut donc la rebâtir également : elle fut voûtée, lambrissée et ornée de tableaux de valeur.

Après l'église, le monastère; on acheva le bâtiment situé au Midi : les travaux, commencés depuis longtemps, en avaient été interrompus de trop longues années. Le grand dortoir des religieux fut établi dans l'étage supérieur; la bibliothèque dans celui du milieu, des sommes considérables furent consacrées à l'acquisition d'une multitude de volumes; on parvint ainsi à en faire une des plus belles bibliothèques de la Congrégation bénédictine. Au rez-de-chaussée on installa l'infirmerie, le quartier des hôtes, le réfectoire avec la cuisine.

Des terrains assez vastes furent acquis et transformés en jardins du monastère et en jardin de l'abbatiale. Enfin près de ce

(1) Il n'a rien du jansénisme que l'on regrette dans le Christ de Soissons, œuvre du même artiste. Il reflète la bonté, la souffrance et la résignation.

On le reproduisit pour la cathédrale d'Amiens sous l'épiscopat de M^{sr} de la Motte au xvm^e siècle.

dernier, l'abbé d'Aligre fit construire le superbe palais abbatial que nous voyons aujourd'hui.

Rien d'étonnant, après tout cela, que Mabillon dans ses *Annales bénédictines* (t. II, p. 313) ne parle pas avec moins d'éloge de ce nouvel Angilbert que du premier et compare le monastère restauré à celui du ix^e siècle, non pour le nombre des moines, mais au moins pour la beauté des édifices et la richesse du trésor.

Les préoccupations de l'Abbé ne se bornèrent pas à transformer son abbaye par de belles constructions et de riches ornements ainsi qu'à favoriser l'étude chez ses religieux. La question matérielle et la question intellectuelle ne purent lui faire oublier que des religieux travaillent avant tout à leur sanctification et qu'avant tout il lui fallait favoriser ce travail qui prime tous les autres. Cette pensée du reste était celle du Souverain Pontife qui avait chargé le cardinal de la Rochefoucauld de la réforme des ordres religieux en France. C'était aussi la pensée de saint Vincent de Paul qui s'était donné la belle mission d'aider le Cardinal de tout son pouvoir dans ce travail : le saint prêtre avait été assez heureux pour être d'un secours très efficace dans la réforme d'un grand nombre d'ordres importants; c'est avec tout autant de succès qu'il avait secondé son ami, dom Grégoire Tarrisse, dans ses démarches pour réformer l'ordre de Saint-Benoit. C'est même un des motifs qui le firent rester au Conseil de Conscience : il pouvait y rendre de très grands services au cardinal de La Rochefoucauld et, en réalité, il y favorisa très avantageusement la mission de ce prince de l'Eglise. Aussi ce dernier appelait-il saint Vincent de Paul son bras droit et, quand il parlait de lui et de dom Tarrisse, il disait : « Mes deux saints. » On comprend dès lors combien saint Vincent dut être heureux de voir dans ses dernières années, d'une part les religieux de Saint-Riquier désirer la réforme bénédictine de Saint-Maur et de l'autre, leur abbé souscrire volontiers aux négociations entamées par eux. On doit d'autant plus admirer la coopération désintéressée de l'abbé d'Aligre qu'on le plaçait en face d'une Congrégation puissante dans l'Eglise et dans l'Etat et que, par cette réforme, « les

« abbés commendataires étaient privés de toute juridiction sur
« les moines de leur couvent. Le double pouvoir spirituel et
« temporel résidait dans le prieur qui devait rendre compte au
« visiteur et, par celui-ci, au Supérieur général. C'était toute
« une révolution et comme l'abolition à certains égards des
« droits de la commende (1) ». Mais aucune considération hu-
maine n'entrava l'action des restaurateurs de la vie monas-
tique et l'abbé d'Aligre « la seconda de toutes ses forces quand
« il ne prit pas l'initiative (2) ».

C'est ainsi que « le 30 septembre 1659, les neuf religieux
« composant le chapitre du couvent remirent le monastère aux
« mains de dom Harel, supérieur général de la Congrégation de
« Saint-Maur, et de dom Brachet, son assistant. Le 28 octobre
« suivant, dom Boulogne, le nouveau prieur, fut installé dans
« sa communauté; un an plus tard, sept moines réformés vin-
« rent s'adjoindre aux anciens profès de la maison.... L'abbé
« d'Aligre favorisait ces changements si désirables : il ratifia, le
» 15 décembre 1661, le concordat conclu par les religieux pour
« qu'il ressortit son plein effet (3) ».

Dieu est charité et il allume la flamme du zèle dans les cœurs
qui l'aiment; aussi les religieux de Saint-Riquier ne se conten-
tèrent-ils pas de relever les ruines matérielles de leur monastère
et de se sanctifier eux-mêmes par une règle plus conforme à
leur belle vocation. Ils voulurent aussi relever les ruines mo-
rales amoncelées autour de l'abbaye par l'ignorance religieuse
et les agitations politiques.

En 1617, saint Vincent de Paul, précepteur dans la famille de
Gondi, à Folleville (Picardie), inaugurait les missions en la fête
de la conversion de Saint-Paul, le 25 janvier. Dieu donna sa
bénédiction et bientôt l'œuvre des missions dans les campagnes
était fondée en même temps que la Congrégation des Prêtres qui
prirent leur nom de l'œuvre elle-même et s'appelèrent Prêtres
de la Mission. Bon nombre de paroisses rurales de Picardie en
recueillirent immédiatement les bienfaits. Des villes mêmes

(1) *Histoire de Saint-Riquier*, par L. BOUTHORS, p. 282.

(2) *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier*, par l'abbé HÉNOQUE, II, p. 247.

(3) *Histoire de Saint-Riquier*, par L. BOUTHORS, p. 283 et 284.

durent leurs premières missions, et non les moins belles, au zèle de saint Vincent qui avait formé à ces sortes de prédications les Messieurs de la Conférence du mardi, les Prêtres de la Mission s'étant promis de s'abstenir de donner ces exercices dans les villes pour se réserver aux campagnes. A Amiens, en 1639, MM. Olier, de Foix, du Ferrier, de Bassancourt et quatre autres prêtres donnèrent une mission que le Père de Condren appelait une mission de grâce, un dessein non des hommes, mais de Dieu (1). Puis ce fut le tour de Montdidier. Les fruits de ces saints exercices firent estimer et désirer les missions en Picardie. C'est ainsi qu'à Saint-Riquier « avec l'approbation de « l'évêque d'Amiens et du Supérieur général, quatre religieux « entreprirent une mission dans l'église abbatiale. La ville « et le paroisse voisines furent appelées à y prendre part. Les « enfants furent catéchisés, les grandes personnes affermiées dans « leur foi, les ennemis réconciliés et la Table sainte vit un banquet splendide où le ciel et la terre se donnèrent un rendez-vous « joyeux et bienfaisant (2) ». Plus tard, pendant le xviii^e siècle, les Prêtres de la Mission établis au Grand Séminaire d'Amiens viendront à plusieurs reprises renouveler ces fruits de bénédiction, notamment en 1760.

L'abbé d'Aligre mourut à Paris, le 20 mai 1664 : il avait soixante-trois ans et laissait une mémoire bénie non seulement au monastère de Saint-Riquier, mais dans toute la Congrégation de Saint-Maur. « Les religieux consignèrent leur reconnaissance « sur une table qui fut placée à l'entrée de la chapelle de la « Sainte-Vierge. Ils fondèrent aussi un *obit* pour le repos de son « âme, *obit* qui devait se dire chaque semaine avec un service anniversaire au retour du jour de son trépas. L'abbé « d'Aligre s'était engagé personnellement envers la communauté de Saint-Maur jusqu'à concurrence d'une somme de « 80.000 livres. Celle-ci n'avait que des prières pour essayer de « payer cette libéralité princière. Elle y fut fidèle jusqu'à la « Révolution où tout tomba avec elle (3) ».

(1) *Vie de M. Olier*, par M. FAILLON. t. I, p. 217.

(2) *Histoire de Saint-Riquier*, par L. BOUTHOIS, p. 288.

(3) *Histoire de Saint-Riquier*, par L. BOUTHOIS, p. 290.

Ces quelques notes vérifient largement la parole de M. Bouthors que nous citions en commençant à propos des mesures prises au Conseil de Conscience sur la demande de saint Vincent de Paul : « En attendant que cette réforme succombât devant « le mauvais vouloir de Mazarin lui-même, Saint-Riquier put en « profiter des premiers (1). »

Cette belle prospérité de Saint-Riquier est un exemple de ce qui a dû se produire en mainte abbaye de France ; il y a là une indication des heureuses conséquences qu'on pouvait espérer d'un Conseil de Conscience aussi fidèle à suivre l'impulsion de saint Vincent de Paul. Malheureusement cette influence du saint devait se voir bien vite limitée pour être enfin complètement anéantie par la politique de Mazarin. « L'habile ministre « feignit de goûter et d'admirer le bon M. Vincent autant et « plus que personne, mais ne réunit plus le Conseil de Conscience que de loin en loin, éloignant toujours les séances « afin de rendre son action absolument nulle. Grâce à l'incurable indolence de la Reine, qui n'aimait pas à être dérangée « de ses frivoles occupations, le Conseil de Conscience ne fut « donc plus réuni bientôt que de fois à autre et uniquement « pour la forme. Puis vinrent les troubles de la Fronde ; la cour « s'éloigna de Paris, on ne songea plus qu'à réduire les rebelles, « le Conseil de Conscience ne fut plus réuni du tout ; la distribution des évêchés et des abbayes devint plus que jamais un « moyen de conserver des partisans ou de s'en faire de nouveaux (2). »

A. VANDAMME.

(1) *Histoire de saint Riquier*, par L. BOUTHORS, p. 279.

(2) *Saint Vincent de Paul*, par EMMAUEL DE BRACELLE, p. 178.

LE LINCEUL DU CHRIST

II

Dans l'état où se présente aujourd'hui la question du Saint-Suaire de Turin il faut nécessairement opter entre deux thèses : ou la double image du Christ, visible sur l'étoffe, est une simple peinture et alors le Suaire est faux, ou elle est l'empreinte d'un corps naturel, présentant tous les caractères de celui de Jésus-Christ, et alors le Suaire de Turin ne peut être que le linceul dans lequel le divin Crucifié fut enseveli.

Les conclusions de la science, appuyées par le témoignage des experts en art, tendent à établir jusqu'à l'évidence que les images du Suaire ne sont pas et ne peuvent pas être des peintures, mais qu'elles réalisent toutes les conditions d'une empreinte, et que cette empreinte représentant la personne du Christ enseveli, ne peut être que sincère et authentique.

Depuis que ces conclusions, présentées à l'Académie des sciences par M. le professeur Yves Delage et développées dans l'ouvrage de M. Paul Vignon, se sont produites au grand jour de la publicité, aucune objection scientifique sérieuse n'y a été faite (1).

Que peut y opposer la critique historique ? C'est ce qu'il reste à voir.

En présence du fait scientifiquement constaté, que le Saint-Suaire de Turin n'est pas une œuvre picturale, on pourrait refuser d'écouter les objections de la critique de textes, car celle-ci n'a qu'une chose à prétendre pour nier l'authenticité de l'insigne relique, c'est que le linceul en question est une peinture. Il y a donc ici contradiction absolue. Or, comme la vérité historique ne saurait être

(1) On ne peut compter pour telles les objections présentées par M. Donnadiou dans la revue *L'Université catholique* de Lyon, du 15 juin 1902.

Au point de vue photographique, M. Donnadiou raisonne d'après des hypothèses ou des théories qui ne conviennent aucunement au cas de la photographie du Saint-Suaire de Turin.

Au point de vue chimique, il soulève des doutes arbitraires sur la valeur des expériences de MM. Colson et Vignon, lesquelles ont été confirmées depuis par d'autres expériences faites à Limoges et à Gand.

(Voir la *Semaine religieuse* de Limoges, 20 juin 1902, p. 589 et *La Vérité française* du 26 juin 1902, *Les impressions vaporographiques*.)

opposée à la vérité scientifique, si celle-ci est bien établie, comme elle l'est, il faut conclure nécessairement que de l'autre côté est l'erreur.

Mais ce sera fortifier encore la preuve scientifique que de faire voir sur quelles bases fragiles repose la prétendue vérité historique qu'on lui oppose.

De longue date, une certaine critique, systématiquement déliante à l'égard des reliques et de tout surnaturel, s'était exercée contre le Saint-Suaire de Turin. Elle a renouvelé ses attaques à propos de la merveilleuse révélation de l'image du Christ par la photographie.

Avant l'examen direct, soit du Saint Suaire lui-même, soit des documents photographiques qui ont permis de l'étudier, il y avait, en apparence, des raisons de douter de son authenticité.

Le Saint-Suaire de Turin apparaît, pour la première fois, dans l'histoire, en 1353 : à cette date, un seigneur champenois, Geoffroy de Charny, en fait don à la collégiale qu'il venait de fonder à Lirey, près Troyes. D'où venait-il ?

Dans les débats qui eurent lieu ultérieurement à son sujet, les pièces constatent que le fils de Geoffroy de Charny et sa petite fille, Marguerite, avaient déclaré, l'un, que leur auteur l'avait reçu en présent, l'autre, qu'il l'avait conquis, ce qui, dans les deux cas, peut signifier également que le Suaire qu'il possédait était le prix de sa vaillance. Mais les documents ne permettent pas de remonter immédiatement plus haut (1).

On objecte donc, en premier lieu, contre le Suaire de Turin, l'incertitude de sa provenance, l'apparition tardive d'une relique aussi importante que le linceul du Sauveur, le silence de l'Évangile et des premiers siècles à son égard. « Le Nouveau Testament et la Patrologie tout entiers, dit M. l'abbé Ulysse Chevalier, sont muets sur une empreinte que le Christ mort aurait laissée sur le linceul dans lequel il fut enseveli (2). »

Ce fut l'objection qui accueillit tout d'abord le vénérable linge, dont Geoffroy de Charny avait enrichi sa collégiale de Lirey. Peu de temps après la mort du donateur, héroïquement tué à la bataille de Poitiers, en 1356, commença l'opposition de l'autorité ecclésiastique. A peine la collégiale fondée, les foules étaient accourues de partout pour vénérer l'insigne relique. L'évêque de Troyes d'alors, Henri de Poitiers, s'émut de ce concours du peuple. Il « tint conseil à ce sujet, dit M. l'abbé Chevalier ; des théologiens lui firent remarquer que les évangélistes n'auraient pas manqué de mentionner

(1) Une note originale.

(2) *Le Saint-Suaire de Turin*, dans *l'Art et l'Autel*, juin 1902, p. 234.

l'empreinte du Sauveur sur le suaire dans lequel il avait été enseveli, si elle s'était produite », et qu'un fait de cette importance n'aurait pu rester ignoré jusqu'ici. Et c'en fut assez pour que l'évêque interdit à l'avenir l'ostension du linge qui faisait accourir les foules.

Il n'y eut point, en effet, d'autre enquête ou information au sujet du suaire de Lirey qu'une consultation de théologiens et de canonistes, lesquels n'alléguèrent pas d'autre raison contre son authenticité que le silence des Évangiles sur l'empreinte dont il était orné. Que valait cette raison ?

Un seul des évangélistes, saint Jean, fut témoin oculaire de l'invention du suaire dans le sépulcre du Sauveur. Il la raconte ainsi :

« Pierre sortit donc avec cet autre disciple (que Jésus chérissait, et ils vinrent au tombeau.

« Ils couraient tous les deux; mais celui-ci dépassa Pierre et il arriva le premier au tombeau.

« Et s'étant penché par l'ouverture, il vit les linges épars sur le sol; mais il n'entra pas.

« Pierre, qui le suivait, arriva aussi et il pénétra dans le tombeau. Il vit les linges gisant à terre, puis le suaire qui avait été rabattu sur sa tête, séparé des autres linges et enroulé sur lui-même dans un coin.

« Alors entra aussi le disciple qui était arrivé le premier au monument, et il vit et il crut...

« Les deux disciples s'en retournèrent ensuite chacun chez eux (1). »

Deux circonstances sont à remarquer dans le récit évangélique. Saint Pierre et saint Jean trouvèrent enroulé sur lui-même en un seul endroit (*involutum in unum locum*) le grand linceul sur lequel Jésus avait été déposé, et qui passait par-dessus sa tête (*quod fuera super caput ejus*) pour le recouvrir jusqu'aux pieds (2).

Le trouvant enroulé, ils ne purent remarquer s'il portait ou non une empreinte, et ils n'avaient aucun motif de le déployer. Ils durent, au contraire, le prendre avec le plus grand respect, tel qu'il était. Comme ils s'en retournèrent ensuite chacun chez eux, ainsi que le marque l'Évangile, l'un des deux l'emporta dans sa maison, puisque ensuite Marie-Madeleine arrivée après eux et se baissant à son tour pour regarder dans l'intérieur du sépulcre, ne vit plus que deux anges à la place où avait été le corps de Jésus (3). Ce fut évidemment Jean qui prit le suaire pour le remettre à Marie, qu'il avait

(1) S. JEAN, XX, 4-7.

(2) C'est bien de lui, en effet, qu'il s'agit ici, car saint Jean ne mentionne avec le *Sudarium* que les *linteamina*; il aurait donc omis, sans cela, de parler du *Syndon* de Joseph d'Arimathe dont parlent les trois autres évangélistes.

(3) S. JEAN, XI, 11-12.

recueillie, après la scène du Calvaire, dans sa maison de Jérusalem — car les dépouilles du fils revenaient de droit à la mère.

Le linceul de Jésus resta donc vraisemblablement chez Jean jusqu'à la mort de Marie. Qui aurait eu la curiosité alors d'ouvrir ce linge plié par la main des anges, pour voir ce qu'il pouvait contenir ? On devait s'attendre, d'ailleurs, à le trouver marqué des taches que le corps tout meurtri du Sauveur y avait laissées avec l'impression des aromates, et il n'y avait pas de motif pour s'en assurer. Et même si l'on avait fait cette constatation, le cas d'une empreinte plus ou moins nette et reconnaissable du corps sur le linge était trop naturel, dans les circonstances de l'ensevelissement de Jésus, pour que les Évangélistes eussent songé à le noter après coup, pas plus qu'ils ne décrivent les plaies elles-mêmes que la flagellation, la couronne d'épines, le portement de croix, la crucifixion, le coup de lance lui firent sur tout le corps, au front, sur l'épaule, aux pieds et aux mains et au flanc droit.

L'objection des théologiens de l'évêché de Troyes contre le Suaire de Lirey, objection reproduite aujourd'hui par leurs continuateurs, est dénuée de fondement. Le silence des Évangélistes ne prouve rien ici. Peut-on s'étonner davantage de celui des premiers Pères de l'Église ?

Quel est celui d'entre eux qui nous a appris positivement où et à quelle époque était morte la vierge Marie ? Il n'est pas surprenant que l'on ignore dès lors ce qu'est devenu le linceul du Christ conservé par elle.

Peu d'années après la mort de la mère de Jésus, arrivait le siège de Jérusalem prédit par le Sauveur. Aux premiers signes de l'approche de la catastrophe, les chrétiens juifs s'étaient empressés, selon les recommandations du maître, de fuir la ville maudite. Ils se retirèrent de différents côtés. Dans cette dispersion de l'Église primitive de Jérusalem, la trace des reliques du Seigneur, qui se conservaient parmi les fidèles, se perdit naturellement pour l'histoire.

Après l'épouvantable tourmente de l'an 70, on voit une Église de chrétiens grecs se reconstituer à Jérusalem, à la place de la communauté hébraïque du premier âge. Les partants n'étaient pas revenus. Les reliques ne revinrent pas non plus, mais elles restèrent cachées ou dispersées avec leurs possesseurs. Les chrétiens de la race d'Abraham furent à jamais exilés de leur patrie. Après le second siège de Jérusalem, sous Hadrien, et la reconstruction de la ville, sous le nom nouveau d'*Æ. Aelia Capitolina*, défense formelle fut faite aux Juifs par l'empereur d'y rentrer jamais.

Les circonstances historiques de l'émigration des chrétiens hébreux expliquent assez comment les Pères des premiers siècles de l'Église n'ont pas plus connu le linceul de Jésus-Christ que les autres objets emportés dans leur fuite par les premiers chrétiens de l'Église

hiérolomytaine. Les reliques de la Passion ne reparurent qu'aux temps de Constantin, après que les pieuses impératrices, Hélène et Pulchérie, les eussent fait rechercher en Palestine et dans les pays voisins.

Ici nous retrouvons l'histoire. Du moins, à partir de cette époque, toute trace ne manque plus du linceul du Christ, quoi qu'on en ait dit.

Nicéphore Calliste, qui écrivait d'après de bonnes sources, rapporte que Pulchérie, après avoir fait bâtir à Constantinople en l'honneur de la mère de Dieu, la basilique de Sainte-Marie des Blachernes, comme pendant à la basilique élevée par Constantin à son divin Fils, sous le vocable de la Sagesse (Sainte-Sophie), y déposa en grande vénération les linges sépulcraux du Sauveur (ἐντάφια σπέραν) qui venaient d'être retrouvés, et que l'impératrice Eudoxie lui avait envoyés en partant pour Jérusalem (1).

On n'eût pas objecté, comme on l'a fait, contre l'authenticité du Suaire de Turin, le silence des premiers Pères et écrivains de l'Eglise, y compris saint Jérôme et Eusèbe, si l'on avait pris garde qu'ils ne pouvaient pas parler d'une relique de la Passion qui ne fut retrouvée, comme le constate Nicéphore Calliste, que postérieurement à leurs écrits.

Par contre, on a voulu se prévaloir d'un texte de saint Jérôme, relatif à l'*Évangile des Hébreux*, pour prouver que, « dans les Églises chrétiennes de la Palestine, on n'accordait aucune valeur au Suaire, puisqu'on admettait qu'après sa résurrection, le Christ l'avait donné à un esclave et à un esclave de son mortel ennemi, le souverain sacrificateur (2) ». Saint Jérôme dit, en effet : *Evangelium quoque quod appellatur secundum Hæbræos, et a me nuper in græcum sermonem latinumque translatum est quo et Origenes sæpe utitur, post resurrectionem Salvatoris refert : Dominus autem cum dedisset sindonem servo sacerdotis ivit ad Jacobum et apparuit ei* (3).

« L'Évangile, qui est aussi appelé *suivant les Hébreux*, que j'ai traduit dernièrement en grec et en latin et dont Origène a souvent fait usage, rapporte qu'après la résurrection du Sauveur, le Seigneur, lorsqu'il eut donné le suaire à l'esclave du souverain sacrificateur, alla vers Jacques et lui apparut. »

En citant ce texte, M. Franck Puaux ajoute : « N'apparaît-il pas, avec une claire évidence, que si l'image du Christ était restée empreinte sur ce suaire, ce n'est pas un esclave qui eût reçu la précieuse relique, mais l'apôtre Jacques (4) ? »

Il n'y a pas à tirer argument ni du passage de l'*Évangile des Hé-*

(1) *Hist. eccl.*, l. XIV, ch. II.

(2) FRANK PUAUX, *A propos du Saint Suaire de Turin*, p. 5.

(3) S. JÉRÔME, *Liber de viris illustribus*. Leipzig, 1896, p. 8.

(4) FRANK PUAUX, *A propos du Saint Suaire de Turin*, p. 5.

breux, auquel saint Jérôme fait allusion, ni du témoignage de saint Jérôme lui-même. La critique rationaliste allemande a accordé à cet Évangile une importance exagérée pour amoindrir l'autorité des Évangiles canoniques. *L'Évangile des Hébreux* comme *l'Évangile des Nazaréens*, *l'Évangile des Ebionites*, etc., sont des Évangiles de sectes séparées. Les uns et les autres ont le caractère commun d'amplification et de vulgarité. Ils se composent d'additions, plus ou moins autorisées, ajoutées à l'original de saint Mathieu (1).

Saint Jérôme lui-même, quoique dans les premiers temps il ait été trop favorable à *l'Évangile des Hébreux*, reconnaissait dans les additions propres à cet Évangile des interpolations judéo-chrétiennes. L'histoire du Suaire qui précède l'apparition de Jésus à l'apôtre Jacques, en est sûrement une. On sent une intention de secte judaïsante dans ce détail invraisemblable du serviteur du grand prêtre qui se trouve à propos, au milieu des gardes, le matin de la Résurrection, pour recevoir ce Suaire des mains du Seigneur, et dans cette apparition dont Jacques, le chef de l'Église de Jérusalem, fut favorisé le premier. Cet épisode sans autorité ne peut prouver qu'une chose c'est que, au temps de saint Jérôme, on ne savait pas encore ce qu'était devenu le linceul du Christ.

Dès que les linges qui avaient servi à la sépulture du Sauveur eurent été retrouvés, comme le rapporte Nicephore Calliste, il commença à en être fait mention dans les Pères et les auteurs. Sans doute, on n'eut jamais l'occasion d'en parler comme du bois de la vraie croix qui était répandu partout. Apportés pour la plupart à Constantinople, ils restèrent dans le trésor du palais impérial, où ils ne purent autant attirer l'attention que d'autres reliques de la Passion exposées en public. Néanmoins on en trouve quelque trace dans les écrits patrologiques et historiques à partir de cette époque.

Ce sont ces linges précieux de l'ensevelissement du Christ, dont saint Jean Damascène, le grand champion du culte des images, connaissait bien l'existence, qu'il énumère parmi les souvenirs du Sauveur que les chrétiens vénèrent avec grande dévotion (... τοῦ σταυροῦ τὸ ξύλον, τοὺς ἑλκους, τὸν σπόγγον, τὸν κάλαμον, τὴν λόγχην τὴν ἱεράν καὶ σωτήριον, τὴν ἐσθῆτα, τὸν χιτῶνα, τοὺς σίνδονας, τὰ σπάργανα, τὸν τέρπον τὸν ἅγιον κτλ...) (2).

C'est ce même suaire déposé avec les autres linges par l'impératrice Pulchérie dans l'église Sainte-Marie de Blachernes, que les Croisés y retrouvèrent au ^{xii}^e siècle, que l'empereur Manuel fit voir

- (1) VARIOT, *Les Évangiles apocryphes*, pp. 331 et suiv.

(2) *Dei imaginibus oratio*, III, 31.

au roi Amaury de Jérusalem en 1171 (1), et qui est ainsi décrit par le chroniqueur Robert de Clari, après la prise de Constantinople par les Latins en 1204 :

« Et entre ches autres, en eut j autre des moustiers, que on appeloit medame sainte Marie de Blakerne, ou li sydoines la où nostre sires fut envelopés i estoit, qui cascuns devenves se drachoit tous drois si que on i pooit bien veir le figure Nostre Seigneur. On ne seut on onques, ne Grieu ne Franchois, que chis sydoines devint, quant la vile fu prise (2). »

Vraisemblablement ce linceul à image du Christ, conservé au palais impérial des Blachernes depuis le v^e siècle, est le même que le Saint-Suaire de Turin. Parmi les suaires signalés comme portant une effigie du Sauveur, on ne connaît, en effet, avec celui de Turin, que ceux de Besançon, de Silos (en Espagne) et de Xabregas (en Portugal). Or, il est établi aujourd'hui, par la comparaison du suaire de Turin avec les images peintes ou gravées de celui de Besançon, détruit à l'époque de la Révolution, que le second n'était qu'une reproduction du premier ; quant aux deux autres, ce sont des copies, authentiquement datées, de celui de Turin (3).

Quoiqu'il en soit, on voit que ni le silence des Évangélistes, ni celui des Pères des premiers siècles ne peut être opposé au Saint-Suaire de Turin, et que rien n'empêche de le rattacher à la découverte des linges sépulcraux du Sauveur par la pieuse impératrice Pulchérie.

On s'appuie en second lieu, pour contester l'authenticité du Suaire de Lirey, sur l'opposition de l'autorité ecclésiastique, peu après son apparition en France.

A la suite de l'interdit de l'évêque Henri de Poitiers, la relique fut enlevée du trésor de la collégiale et mise en lieu sûr ailleurs. Elle reparait trente quatre ans plus tard, en 1389, avec Geoffroy II de Charny. L'héritier du donateur avait obtenu du cardinal Pierre de Thury, envoyé par le Pape d'Avignon comme légat à Charles VI, l'autorisation de la replacer dans l'église de son père et de l'y exposer de nouveau à la vénération des fidèles.

Mais alors l'opposition de l'autorité diocésaine recommence. Pierre d'Arcis, second successeur de Henri de Poitiers interdit de nouveau l'ostension du Suaire. Un conflit s'ensuit entre l'évêque, d'un côté, et le chapitre de la collégiale, avec Geoffroy II, de l'autre, qui avait

(1) *Hist. Belli Sacri*, XX, 25 (Rec. des Historiens des Croisades, I. p. 985.)

(2) *Li estoires de chiaus qui conquist Constantinople*. Ed. Riant. Paris, 1868, p. 72.

(3) Cf. Dom FÉROTIN, *Histoire de l'abbaye de Silos*, p. 171 ; de MÉLY, *Revue archéologique*, 1902, I-p. 55, 61.

obtenu du Pape confirmation de l'indult du légat. Le Parlement et le roi interviennent en faveur de l'évêque. Enfin l'affaire est portée devant le Pontife d'Avignon, Clément VII, reconnu pape en France.

Dans son mémoire au Pape, Pierre d'Arcis allègue que le prétendu Suaire de Lirey est une pièce frauduleuse, fabriquée sur commande, pour le compte du Chapitre, dans un but de lucre, avec la complicité du seigneur fondateur de la collégiale; que son avant-prédécesseur, Henri de Poitiers, a même obtenu, à ce sujet, l'aveu du peintre qui l'avait confectionnée, et, en conséquence, il demande au pape, dans l'intérêt de la foi et pour éviter le péril de superstition et d'idolâtrie, de ratifier la défense portée par son prédécesseur, et renouvelée par lui, d'exposer le prétendu suaire du Sauveur aux yeux des fidèles, et, à cet effet, d'en ordonner la suppression.

De leur côté, le Chapitre de la collégiale et le fils du seigneur donateur, Geoffroy II, en avaient appelé également au pape de la prohibition épiscopale.

On a la requête de l'évêque (1); mais le pourvoi de la partie adverse ne s'est pas conservé.

Appelé à juger le différend, le Pape Clément VII d'Avignon rendit, sur le vu des pièces, une sentence mixte.

D'un côté, ne jugeant pas l'interdiction des deux évêques de Troyes motivée, malgré le faux allégué par le second, il permet l'ostension du Suaire comme par le passé, et défend, sous peine d'excommunication, à l'évêque requérant de s'y opposer à l'avenir.

De l'autre côté, comme il ne constait pas, faute de preuves, de l'authenticité du Suaire en question, le pape prescrit au Chapitre d'avoir soin de faire publier à haute voix, quand aurait lieu l'ostension, que ce linge n'était pas le vrai linceul du Sauveur, mais seulement sa représentation (2). Sans entrer ici dans l'examen détaillé de ces pièces et des circonstances du procès en cour pontificale, il suffit de faire remarquer que, au seul point de vue historique, les documents objectés par les adversaires du Saint-Suaire ne sauraient rien prouver contre l'authenticité de l'objet.

La thèse de l'évêque opposant, Pierre d'Arcis, est, en effet, que le Suaire de Lirey avait été fabriqué frauduleusement, dans un but de lucre, par le chapitre de la collégiale, au moment même de sa fondation, et que, ainsi, cette prétendue relique était une pure supercherie et ne pouvait être l'objet d'aucun culte.

Si le pontife d'Avignon avait jugé cette réclamation fondée en fait, il aurait purement et simplement ratifié la sentence de l'évêque, et

(1) Voir U. CHEVALIER, *Etude critique*, p. 26 et Appendice B.

(2) L'abbé CHEVALIER, *O. c.* App. G, VIII, Bulle *Apostolicæ Sedis*, 6 janvier 1390.

il n'eût autorisé, à aucun titre, la consécration de la fraude, car autrement il s'en serait fait lui-même complice.

Pour permettre de continuer l'ostension, il a donc fallu qu'il jugeât, d'après les pièces du procès, que, si le Suaire ne pouvait pas prouver son authenticité, il n'était pas, du moins, de fabrication dolosive, comme le prétendait l'évêque demandeur; que, au contraire, il était respectable par sa provenance et par la vénération dont il avait dû être l'objet antérieurement à la fondation de la collégiale. En cela, le pape français appliquait la règle de l'Eglise, en matière de reliques et sa seule décision suffirait à ruiner la thèse des contradicteurs. ..

Car, si la pièce n'a pas été frauduleusement fabriquée, la plainte de l'évêque, dont ils arguent, est sans fondement, et son opposition devient sans valeur. On ne peut plus objecter contre l'authenticité du Suaire de Lirey ni la requête de Pierre d'Arcis, ni la bulle de Clément VII, qui sont les arguments historiques capitaux du débat.

(A suivre.)

ARTHUR LOTU.

BIBLIOGRAPHIE

La royauté du cœur ou *La douceur chrétienne*, retraite de 1902, par M. l'abbé LENFANT, chanoine honoraire de Paris, missionnaire diocésain, directeur de l'Œuvre de Sainte-Clotilde. Un vol. in-17 carré : 2 fr. 50. Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

Nul doute que le public, qui a fait un si complet et légitime accueil au *Cœur* et au *Cœur vaillant*, n'accepte avec une égale faveur *La Royauté du cœur* que lui offre aujourd'hui le remarquable prédicateur qu'est M. le chanoine Lenfant.

Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Excursions à Fontainebleau. — Des trains de plaisir auront lieu les dimanches 20 et 27 juillet 1902 entre Paris et Fontainebleau.

Prix des places, aller et retour : en 2^e classe, 4 fr. 45; en 3^e classe, 2 fr. 90.

Départ à 7 h. 34 matin. Arrivée à 8 h. 44 matin.

Retour par tous les trains du dimanche dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires. Nombre des places limité. Franchise de 30 kilos de bagages par place.

Le Gérant : A. MARTIAL.

POMMADE FONTAINE

Le pot : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 15 en timbres-poste

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pomme Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

LIN-TARIN

Graine spécialement préparée pour combattre avec succès : Constipation, Échauffement, Maladies du Foie et de la Vessie.

La Boîte : 1 fr. 30 (Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique).
Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier).

TARIN, Pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dartres, Eczémas,
Démangeaisons, Rougeurs de la
Face, Chute des Cheveux.

TRÈS RÉDUIT
PRIX DE REVIENT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc.,
ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite
avec le

SUC-REVEL

HORS CONCOURS
EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897

Le SUC-REVEL est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la
Pharmacie REVEL, 63, route de Vienne. — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dojardin.

60, rue de la Montagne
BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture, Malt, Inaltérable, Incrustante

Éminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR.

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations : Fermeture d'établissements. — Nice. — Evreux. — Marseille. — Montpellier. — Le ras Maconnais à Saint Lazare. — Semi- naire Saint Vincent de Paul. — Variété..... | 225 |
| Confiance en Dieu : Extraits des Conférences de Saint Vincent de Paul aux Filles de la Charité..... | 238 |
| Une œuvre opportune , par la Comtesse R. DE DIESBACH..... | 241 |
| Le linceul du Christ , par ARTHUR LOTH..... | 248 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul

88, rue du Commerce-Midi

PETITES ANNALES DE SAINT VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 AOÛT :

| | |
|---|-----|
| Bulletin d'écriture Sainte, par Deharoul..... | 113 |
| Notes Sociales, par Max Turmann..... | 121 |
| Bibliographie..... | 127 |

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Économat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande..... 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Économat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Fermeture d'établissements : Nice, Evreux, Marseille, Montpellier.
Le ras Makonnen à Saint-Lazare. Séminaire Saint-Vincent de Paul. Variétés,
p. 225.

CONFIANCE EN DIEU. — *Extraits des Conférences de Saint Vincent de Paul aux Filles de la Charité*, p. 238.

ŒUVRE OPPORTUNE, par la comtesse R. DE DIESBACH, p. 241.

LE LINCEUL DU CHRIST (*fin*), par ARTHUR LOTH, p. 248.

INFORMATIONS

Fermeture d'établissements. — Nos lecteurs savent que nous avons eu notre bonne part dans les mesures rigoureuses qui ont été prises par M. Combes, ministre de l'intérieur et des cultes, à l'égard d'un grand nombre d'établissements scolaires. Les Filles de la Charité ont perdu des établissements à Paris et en province. Les prêtres de la Mission ont reçu l'ordre de quitter les cinq petits séminaires qu'ils dirigeaient en France.

Voici le décret :

Le président de la République française,

Sur le rapport du président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes,

Vu l'article 13 de la loi du 1^{er} juillet 1901 sur le contrat d'association, ainsi conçu :

« Aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi qui déterminera les conditions de son fonctionnement.

« Elle ne pourra fonder aucun nouvel établissement qu'en vertu d'un décret rendu en Conseil d'État.

« La dissolution de la congrégation ou la fermeture de tout établissement pourront être prononcées par décret rendu en conseil des ministres. »

Vu l'article 1^{er} de la loi des 13 et 19 février 1790; l'article 1^{er}, titre 1^{er}, de la loi du 18 août 1792; l'article 11 de la loi du 18 germinal an X et le décret-loi du 3 messidor an XII;

Vu l'article 3 de la loi du 24 mai 1825 ;

Vu l'article 23 du décret du 16 août 1901, portant règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi du 1^{er} juillet 1901 ;

Vu les rapports des préfets faisant connaître que, depuis la promulgation de la loi du 1^{er} juillet 1901, un certain nombre d'établissements congréganistes, ouverts sans autorisation, se sont abstenus de régulariser leur situation au point de vue légal, et ont refusé de se dissoudre ;

Le conseil des ministres entendu,

Décète :

Article premier. — Est prononcée la fermeture des établissements ci-après désignés, ouverts en contravention aux dispositions de l'article 13, paragraphe 2, de ladite loi et des autres textes ci-dessus visés, savoir :.....

La lecture de ce décret pourrait faire croire à une volonté bien arrêtée, de la part des Prêtres de la Mission (Lazaristes) et des Sœurs de Charité de ne pas demander l'autorisation. Ce serait une erreur.

De la meilleure foi du monde, et pour des motifs qui avaient paru valables à de hautes personnalités, une demande spéciale d'autorisation n'avait pas été jugée nécessaire pour les établissements qui ont été fermés.

En voici la liste :

Pour les sœurs :

PARIS, *Saint-Roch*, école, 28 rue Saint-Roch.

— *Saint-Ferdinand-des-Ternes*, école, 5 rue Bacon.

— *Immaculée-Conception*, asile, rue Sibuet.

— *Neuilly*, asile, rue des Poissonniers.

AURILLAC, rue du 14 Juillet et rue de Lacoste, écoles.

CHALONS-SUR-MARNE, école, rue des Cordeliers.

MOULINS, école et asile, rue Delorme.

LILLE-MOULINS, école et asile, rue de la Plaine, 64.

ALBERT, école, rue Delair.

TOULOUSE, *Saint-Étienne*, école, rue des Vases, 14.

— *Daurade*, asile, rue Peyrolières 31, et école, id.

— *Saint-Nicolas*, école, allée de la Garonne, 89.

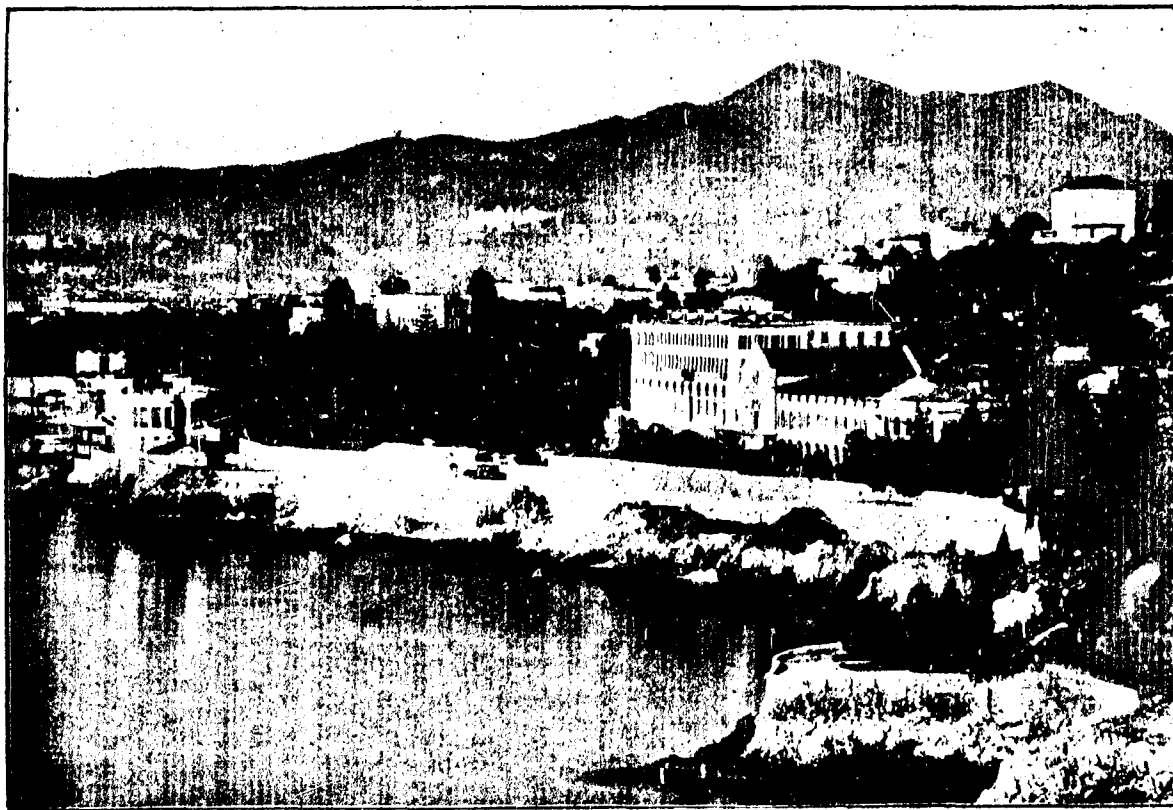
ROUEN, *Saint-Vivien*, école et asile, rue Saint-Vivien, 74.

CASTELNAUDARY, école, 26 rue de la Miséricorde.

NARBONNE, école, rue Charras.

CARCASSONNE, V. BAS. rue de la Préfecture 8i (école maternelle).

TOURCOING, asile, rue du Sergent-Bobillot.



Petit Séminaire de Nice.

Pour les Prêtres de la Mission :

- Le petit séminaire d'Évreux (1863).
- Le petit séminaire de Montpellier (1845).
- Le petit séminaire de Saint-Pons (1865).
- Le petit séminaire de Marseille (1864).
- Le petit séminaire de Nice (1866).

(Les dates indiquent l'année où la compagnie prit la direction de l'établissement.)

Nous n'avons pas à dire ici la tristesse que nous avons éprouvée en ces douloureuses circonstances. Il nous convient seulement de demander à nos lecteurs une prière pour les œuvres que les fils de Saint Vincent ont dû quitter, une prière aussi pour les œuvres qui leur restent.

Nice. — M^{re} Chapon écrit à propos du petit Séminaire de Nice :

Les prêtres Lazaristes qui, sur les instances répétées du gouvernement français, avaient, il y a trente-cinq ans, pris la direction de cet établissement et qui l'ont depuis fidèlement gardée, sont mis en demeure de l'abandonner par un ordre de M. le ministre de l'intérieur.

Vous demandez quelles résolutions va m'inspirer cet événement aussi douloureux qu'il était inattendu. Je dois à l'anxiété de tant de familles de vous répondre. Avec le digne supérieur du petit séminaire, je veux croire encore à une méprise, car rien, dans la loi du 1^{er} juillet 1901, ne vise cet établissement protégé par des lois toujours en vigueur.

M. Courrège et ses dévoués collaborateurs, conformément aux intentions de leur supérieur général, ont cru devoir s'arracher aux sympathies les plus reconnaissantes et se retirer après la distribution des prix et le départ de leurs élèves. Quant à moi, je réserve leurs droits et les miens, et dans un prochain voyage à Paris, je m'efforcerai de les faire prévaloir près du gouvernement à qui je porterai mes justes revendications.

Évreux. — *Lettre de MM. les Vicaires généraux à M. le Supérieur du Petit Séminaire d'Évreux.* — Samedi dernier, lorsqu'ils eurent appris que le Gouvernement renonçait à faire apposer les scellés aux portes et fenêtres du Petit Séminaire, MM. les Vicaires généraux écrivirent à M. le Supérieur la lettre suivante :

« Évreux, le 2 août 1902.

« Monsieur le Supérieur,

« En l'absence de Monseigneur et en son nom, à l'heure où il va vous falloir, dans des conditions si cruelles, vous éloigner, ainsi que

vos confrères, de cette chère maison de Saint-Aquilin, où vous avez fait tant de bien, et depuis si longtemps, nous nous faisons un devoir sacré de vous renouveler l'assurance des sentiments que nous vous exprimions de vive voix il n'y a que quelques heures, sentiments de douloureuse et affectueuse sympathie pour l'inexorable coup dont vous êtes les victimes, sentiments de profonde et inaltérable reconnaissance pour tous les services que vous avez rendus, Messieurs, au diocèse d'Évreux.

« Comme vous le pensez bien, nous avons fait auprès de qui de droit, dès le premier moment où nous avons eu connaissance du danger qui vous menaçait, absolument tout ce qu'il était en notre pouvoir de faire pour conjurer, ou tout au moins pour atténuer, les mesures de rigueur dont vous êtes l'objet. Hélas ! nous voudrions y avoir plus pleinement réussi.

« Agréez, Monsieur le Supérieur, l'expression de notre affectueux dévouement en N.-S.-J.-C.

FILLION,
Vicaire général.

GOURDEAU,
Vicaire général. »

Départ des Lazaristes de Saint-Aquilin. — Au nombre des établissements congréganistes dont la fermeture vient d'être prononcée par le décret du 1^{er} août 1902 comme ayant été ouverts en contravention aux dispositions de la loi du 31 juillet 1901, se trouve l'école secondaire d'Évreux dépendant de la congrégation dite de Saint-Lazare.

Il s'agit ici du petit séminaire Saint-Aquilin, qui est, comme on le sait, dirigé depuis une quarantaine d'années par les Lazaristes.

Il paraît que cette congrégation n'a pas fait la demande d'autorisation prescrite par l'article 13 de la loi du 1^{er} juillet 1901, lequel d'ailleurs ne vise que les cas de *formation* d'une congrégation religieuse ou de *fondation d'un nouvel établissement* : ce qui n'est évidemment pas le cas pour la congrégation de la Mission de Saint-Lazare.

Quoi qu'il en soit, une dépêche du ministre de l'intérieur, arrivée à la préfecture dans la nuit de vendredi à samedi, vers une heure du matin, prescrivait à M. le préfet de l'Eure de faire signaler aux professeurs Lazaristes de Saint-Aquilin le décret qui les concernait, et de les inviter à quitter l'établissement à très bref délai.

Dans la matinée de samedi, M^{sr} Fillion, vicaire général, fut avisé, en l'absence de M^{sr} Meunier, qui faisait, on le sait, une cure à Plombières, des instructions ministérielles, et il fit appeler, à midi et demi, M. Delaporte, supérieur, et M. Morange, économiste, qui venaient de se mettre à table.

Il les mit au courant de la situation et, après leur avoir exprimé la douleur qu'il en éprouvait personnellement, il les engagea à faire

leurs préparatifs de départ, le désir de l'administration étant qu'ils eussent quitté le petit séminaire à 3 heures de l'après-midi.

La nouvelle s'était rapidement répandue en ville et avait jeté une vive émotion dans le monde catholique. Un grand nombre de nos concitoyens et plusieurs dames se rendirent au petit séminaire pour exprimer à M. Delaporte leurs vives sympathies dans cette cruelle épreuve. A la suite de négociations entre l'évêché et la préfecture, un délai fut accordé aux Lazaristes pour prendre leurs dispositions et ce n'est que vers 7 heures du soir que le commissaire de police alla leur notifier le décret d'expulsion et leur demander s'ils entendaient s'y soumettre.

M. Delaporte, entouré de ses professeurs, reçut M. Houssin de Saint-Laurent dans sa chambre, et déclara qu'ils auraient quitté le petit séminaire le lendemain matin avant 10 heures. Déjà deux d'entre eux étaient partis, il n'en restait plus que six. M. le commissaire de police se retira et les curieux qui stationnaient dans la rue du Chantier depuis deux ou trois heures firent comme lui.

Tels sont, très exactement racontés par le *Courrier de l'Eure*, les événements qui se sont passés samedi.

Dimanche, à 9 h. 3/4, M. Delaporte partait pour Paris ; une foule nombreuse et respectueuse avait tenu à l'accompagner à la gare et à lui témoigner ainsi les sympathies dont les Lazaristes étaient entourés à Évreux.

Quelques-uns d'entre eux ont formé plusieurs générations d'élèves qui sont aujourd'hui des prêtres distingués. Le supérieur, M. Delaporte, était depuis vingt-quatre ans à Saint-Aquilin ; un de ses collaborateurs, M. Richon, y était depuis vingt-huit ans ; un autre, M. Roynet, depuis vingt-trois ans ; M. Hurier, qui avait remplacé M. Delaporte à la chaire de rhétorique, depuis onze ans ; M. Morange, l'économe, moins ancien, a trouvé moyen en quatre années de transformer l'établissement, où plus de 40.000 francs de travaux ont été exécutés sous son administration.

C'est donc, même au point de vue matériel, un véritable dommage que le départ des Lazaristes fait subir à la ville d'Évreux.

(Semaine religieuse du diocèse d'Évreux.)

Marseille. — Un décret de M. le président de la République, en date du premier août, est venu brusquement ordonner aux prêtres de la Mission de fermer, dans un délai de huit jours, l'*Établissement d'enseignement secondaire* qu'ils dirigent au boulevard du Nord.

C'est notre Petit Séminaire qui est ainsi frappé par la loi du 1^{er} juillet 1901, loi dont on s'était efforcé de remplir toutes les prescriptions. Il est condamné à perdre les maîtres vénérés, dignes fils de

saint Vincent de Paul, qui, depuis quarante ans, préparaient, dans le travail de l'étude et de la piété, les futurs élèves du Sanctuaire.

Monseigneur l'Évêque, en arrivant dans son diocèse, a appris avec une profonde douleur cette triste nouvelle. Sa Grandeur a fait aussitôt parvenir à qui de droit ses légitimes observations, fortement motivées. Monseigneur a adressé, en même temps, à M. le Supérieur général de Saint-Lazare l'expression de sa douloureuse sympathie.

La nouvelle, en se répandant en ville, a provoqué une manifestation d'estime, de regrets et de reconnaissance. Les membres du clergé, les parents des élèves et les séminaristes en foule se sont empressés de porter aux vénérés directeurs du Petit Séminaire l'expression d'une condoléance vivement ressentie. La douleur et l'indignation se donnaient libre cours.

M. le Supérieur, le digne et excellent M. Sarraille, nous prie d'exprimer à tous sa profonde gratitude pour les marques de sympathie qu'il a reçues. Depuis les premières années du Séminaire, M. Sarraille n'avait pas cessé de se dévouer à cette maison dont il avait connu tous les élèves, soit en qualité de professeur de rhétorique, soit, depuis 12 ans, en qualité de supérieur. Toute sa vie sacerdotale s'est écoulée à Marseille, consacrée à cette œuvre qu'un décret lui enjoint d'abandonner en huit jours.

Parmi les autres professeurs, au nombre de six, plusieurs étaient là depuis plus de 10 ans et y étaient venus peu après leur ordination pour y passer leur vie. Le digne M. Galichet, professeur de troisième, compte vingt-cinq ans de sacerdoce, entièrement écoulés au Séminaire de Marseille.

Nous partageons leur douleur et leurs regrets, et nous ne pouvons concevoir leur départ que comme une mesure momentanée qui nous laisse l'espérance de les revoir, quand les justes réclamations de l'autorité ecclésiastique auront fait triompher le droit.

Quoi qu'il en soit, le diocèse de Marseille ne peut se passer d'un Petit Séminaire et, en tout état de choses, les élèves trouveront encore à la rentrée un personnel capable et dévoué pour les préparer aux travaux de leur futur ministère.

(Semaine religieuse de Marseille.)

Montpellier. — *A M. le Supérieur Général des Prêtres de la Mission.*

Montpellier, le 4 août 1902.

Monsieur le Supérieur général,

Je suis frappé de la plus douloureuse surprise : deux décrets, provoqués par M. le président du Conseil et signés par M. le président de la République, me mettent dans la pénible obligation de renoncer

aux services si dévoués que votre Congrégation nous rendait, depuis de si longues années, et à Montpellier et à Saint-Pons; ces deux Écoles secondaires ecclésiastiques seraient fermées et mises sous scellés, si les Prêtres de la Mission y continuaient leurs fonctions anciennes, avant d'en avoir obtenu l'autorisation expresse du Gouvernement.

Rien ne m'avait fait prévoir cette épreuve; et je voudrais espérer que, d'ici à la rentrée, vous obtiendrez cette autorisation. Si vous le jugez possible, soyez assez bon pour me le dire sans retard, et nous vous garderons, et ici et à Saint-Pons, les places que, vous et les vôtres, vous avez si longtemps et si dignement occupées.

Que si vous n'osez pas entretenir cette espérance, ni même la concevoir un seul instant, veuillez me le dire aussi. Selon votre réponse, ou bien nous vous attendrons, ou bien, avec un sincère regret, mais sous la pression des événements, nous demanderons au clergé diocésain de s'appliquer de son mieux à suivre vos exemples de zèle et de dévouement.

Gardez au diocèse, aux nombreuses générations qui ont passé sous votre sage et paternelle conduite; gardez aux collaborateurs que vous avez associés à vos travaux; gardez à l'Évêque, humble successeur de M^{sr} Thibaut, qui vous avait appelés, et qui vous honorait, en la personne de M. Peyrac, d'une confiance si absolue; gardez à Montpellier et à Saint-Pons un souvenir affectueux dans toutes vos prières. Pour nous, Monsieur le Supérieur général, soyez sûr que nous n'oublierons ni la famille des Missionnaires de Saint-Vincent ni son vénéré Chef; et que nous saisirons tous, avec empressement, les occasions de vous témoigner notre gratitude, notre dévouement et notre respect en N.-S.

† FR.-M.-A. DE ROVÉRIÉ de CABRIÈRES,
Evêque de Montpellier.

Le départ des Prêtres de la Mission. — Nous lisons dans la *Semaine religieuse de Montpellier*: — A peine étions-nous remis des douloureux incidents qui, dans le diocèse, ont marqué la fermeture de dix écoles religieuses, qu'un nouveau coup venait nous atteindre inopinément et porter à son comble la tristesse et l'indignation des honnêtes gens : le départ des Prêtres de la Congrégation de la Mission, qui, depuis plus d'un demi-siècle, dirigeaient avec tant de zèle les deux écoles secondaires ecclésiastiques ou Petits Séminaires de Montpellier et de Saint-Pons. Assurément coup inattendu. Sur la liste de proscription qui avait paru dans les colonnes du journal officieux de la Préfecture, il n'était fait aucune mention des maisons susindiquées. Il semblait que le glaive de la loi, pour un temps du moins, allait cesser de frapper....

Et voilà que, samedi 2 août, sans autre mise en demeure préalable, un commissaire de police apparaît soudain chez M. le Supérieur, lui signifiant d'avoir à quitter dans les quarante-huit heures l'établissement sur lequel les scellés seront ensuite apposés.

On juge de la stupéfaction de M. le Supérieur, qui accourt aussitôt auprès de M^{sr} l'Évêque. On télégraphie à Paris, à la maison de Saint-Lazare, où la nouvelle tombe comme un coup de foudre; l'ordre en arrive de se retirer momentanément à Prime-Combe.

Cependant, guidées par un sentiment de modération auquel volontiers nous rendons hommage, les autorités locales ont bien voulu prolonger le délai de quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à jeudi; et c'est à cette date que les fils de saint Vincent de Paul ont pris le chemin de la maison mère. Bon nombre d'amis et d'élèves, anciens ou actuels, se sont rendus au clos Farel, pour saluer une dernière fois leurs maîtres et leur donner un témoignage de sympathie. Les scellés n'ont pas été apposés, un ecclésiastique ayant été envoyé par M^{sr} l'Évêque pour prendre officiellement, mais à titre provisoire, la direction de l'établissement.

Qu'en sera-t-il de ce départ? Nous voudrions bien nous persuader qu'il ne sera pas définitif. Ce ne serait pas sans émotion et sans un serrement de cœur que nous verrions s'éloigner pour toujours ces vénérés maîtres, aux mains desquels a passé, pour une bonne part, la génération du clergé actuel : notre pensée remonte le cours des années écoulées; elle revoit, comme en une sorte de galerie, la longue suite de ces figures sympathiques qui guidèrent notre enfance cléricale et parmi lesquelles domine la douce et sainte figure de M. Corby.

Ce qui afflige, ce qui alarme, dans la conjoncture actuelle, c'est l'effet sommaire et foudroyant du 3^e paragraphe de l'article 13 de la loi de juillet 1904. En vertu de ce paragraphe, digne de figurer dans une législation asiatique, un caprice ministériel peut étrangler en un instant un établissement et même une congrégation tout entière. C'est la pièce de réserve, le 3^e couperet auquel rien ne résiste, qui met fin à toute procédure et barre toute échappatoire légale. C'en est fait, le lacet est désormais au cou de chaque congrégation; le ministre n'a qu'à tirer, comme le bourreau pousse le dédic et tout est dit.

Le dessein avoué de nos ennemis est de faire reculer l'Église de tout un siècle de mouvement réparateur. Les admirables restaurations monastiques ou simplement religieuses, dues à l'initiative généreuse et brillante des Lacordaire, des dom Guéranger, des Émery, des dom Bosco... apparaissent à ces impies et ces profanes, qui ne connaissent rien de l'Église, comme des envahissements abusifs, des végétations parasites qu'il faut élaguer impitoyablement. On

veut réduire l'Église à l'état chétif et languissant où elle était au lendemain de la période révolutionnaire après ce long orage où elle avait perdu les meilleurs de ses moyens d'action; alors qu'elle n'avait que le souffle, et que, squelette ambulante, elle ne disposait plus que des cadres indispensables à son fonctionnement et à sa vie.

Tandis que tout, autour d'elle, l'individu, la famille, la presse, les associations civiles, sont émancipés; tandis que les mailles des lois se sont élargies pour toute activité individuelle ou collective, l'Église doit demeurer sous le joug et descendre au-dessous du droit commun. Le sécateur — la loi de juillet 1901 — à la main, ces farouches émondeurs lui enlèveront ses plus belles branches et refouleront ses prétendus envahissements. Et, cependant, il est une autre marée qui montera et en raison inverse du recul de l'Église, celle du socialisme qui sera le châtiment de la société actuelle, comme l'ouragan révolutionnaire fut le châtiment de la société impie du XVIII^e siècle...

J. M.

Le ras Maconnen à Saint-Lazare. — Le mercredi 23 juillet, le ras Maconnen a bien voulu faire une visite aux Prêtres de la Mission en témoignage de sympathie pour leurs œuvres d'Abyssinie.

Le ras était accompagné de M. Blanchard, attaché au ministère des affaires étrangères, du commandant Ferrus, de M. Coulbeaux et de deux Abyssins.

Le ras a été reçu dans la cour d'honneur par M. le Supérieur général entouré de toute la communauté. Il a été conduit d'abord dans la salle de réception où M. le Supérieur général a lu l'adresse suivante :

Altesse sérénissime,

Vous nous faites un grand honneur et vous nous procurez un vrai plaisir en daignant nous visiter.

Nous connaissons la grande bienveillance que Sa Majesté l'empereur d'Éthiopie et Votre Altesse sérénissime portent aux missionnaires catholiques, soit les RR. PP. Capucins, soit nos confrères, les Lazaristes, enfants de saint Vincent de Paul.

Aussi, je me suis empressé d'inviter les RR. PP. Capucins à venir s'unir à nous, afin de vous offrir ensemble le témoignage de notre reconnaissance. Veuillez en agréer le vif et sincère hommage.

Nous vous prions de conserver votre haute bienveillance aux deux missions des Gallas et d'Éthiopie.

Nous garderons un souvenir impérissable de votre présence parmi nous.

Nous prions le Dieu tout-puissant et Marie Immaculée de bénir Sa Majesté l'empereur et d'accroître la prospérité de son règne glorieux,

et aussi d'accorder à Votre Altesse sérénissime une vie longue et heureuse.

M. Coulbeaux a servi d'interprète pour traduire l'adresse et la réponse très bienveillante du ras. Puis les nobles visiteurs se sont rendus à la chapelle où les reliques de saint Vincent étaient exposées. Ils ont ensuite vu le réfectoire. Comme le mercredi est jour de jeûne pour les fidèles de l'Église d'Abyssinie, le ras, scrupuleux observateur des lois de son Église, n'a pas pris part au lunch qui lui était offert. Il s'est retiré, laissant à tous une grande impression de douceur, de bienveillance et de profonde piété chrétienne.

Séminaire de Saint-Vincent-de-Paul. — EXAMENS. — Sciences.

M. MORIN, F. S. V., a obtenu le certificat de *physique* qui lui confère le titre, avec les certificats de *chimie* et de *minéralogie* obtenus précédemment, de licencié en physique et chimie. M. GARNIER a obtenu le certificat de *physiologie* avec la mention *assez bien*.

Rappelons, comme nous l'annoncions déjà dans notre dernier numéro, que M. HANICKE a obtenu le certificat de *calcul intégral* et celui de mécanique et M. ALLIOT le certificat de *calcul intégral*.

Lettres. — M. BEAUPIN a été reçu pour la seconde partie du baccalauréat ès lettres.

M. MICHEL a été reçu pour la *licence ès lettres*; M. DANTU a été admissible à la *licence en philosophie*.

Nos étudiants et nos amis apprendront avec un plaisir particulier que M. J. CALVET, notre distingué collaborateur, a été admissible à l'*agrégation des lettres*.

Les épreuves de l'examen oral ne sont pas encore terminées.

Variété. — M. Guétin a bien voulu nous permettre de reproduire le tableau qu'il a exposé au Salon de cette année. Nous donnons à cette occasion la poésie de F. Coppée dont l'éminent artiste s'est inspiré :

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,
Vieux prêtre, humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille ;
Et l'unique tableau, pendu sur la muraille,
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course, il se prodigue,
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.

Le zèle ne s'est pas instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant, il est malade et vieux ; et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a trainé six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il a sauvé,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.
Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile ;
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens ;
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : « Je promets, »
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour, mais enfin le pauvre homme
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,
Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans : il le secoue,
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.
« Viens ! » dit Vincent, mettant la clef dans la serrure,
Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit,
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince
Et que sa courte pointe est peut-être bien mince,



Un tableau du Salon (1902).

Il ôte son manteau, tout froid du vent du nord,
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.
Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

« Embrasse-le. Tu l'as bien mérité. »

F. COPPÉE.

CONFIANCE EN DIEU

(EXTRAITS des *Conférences de Saint Vincent de Paul*
aux Filles de la Charité).

Il s'agit donc, mes filles, de la confiance en la Providence.....
La confiance est presque la même chose que l'espérance. Avoir confiance en la Providence, cela veut dire que nous devons croire que Dieu prend soin de ceux qui le servent; tout de même qu'un époux prend soin de son épouse et un père de son enfant, ainsi Dieu prend soin de nous, et bien davantage encore. D'après cela, nous n'avons donc qu'à nous abandonner à sa conduite, comme dit la Règle, et en la même manière qu'un petit enfant en sa nourrice : qu'elle le mette sur son bras droit, il y est content; qu'elle le tourne sur le gauche, il ne s'en met pas en peine, et, pourvu qu'il ait la mamelle, il est satisfait. Nous devons également avoir la même confiance en la Providence divine et bien croire qu'elle a soin de tout ce qui nous concerne;

et, partant, nous abandonner à elle. Ceci, mes chères sœurs, est appuyé par tant de passages de l'Écriture qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour vous les citer, ce qui serait d'ailleurs inutile. La raison qui nous oblige à nous confier en Dieu est que nous savons qu'il est bon, qu'il nous aime tendrement, qu'il veut notre perfection et notre salut, qu'il pense à nos âmes et à nos corps, et qu'il veut nous donner toutes les sortes de biens dont nous avons besoin pour l'un et pour l'autre.

Il faut donc avoir une entière confiance en la Providence et, pour vous le dire, mes filles, je ne sais à quoi peut être bonne une sœur de la Charité qui n'a pas de confiance: sitôt qu'elle a quelque peine, il lui semble que tout est perdu; elle est malade, elle s'inquiète, elle s'en prend, tantôt à la nourriture, tantôt à ce lieu ou à quelque autre chose qui lui fait de la peine, et pour-quoi? parce qu'elle n'a pas confiance en la Providence. Cependant, mes filles, une chose des plus importantes, et celle que vous devez le plus demander à Dieu, est cette confiance, car si vous vous abandonnez à la conduite de sa Providence, comme la Règle vous l'enseigne, Dieu aura soin de vous, il vous mènera comme par la main dans les rencontres les plus fâcheuses; si vous êtes malades, il vous consolera; si vous êtes en prison, il sera à côté de vous pour vous défendre. si vous êtes faibles, il sera votre force; et, partant, vous n'avez qu'à laisser votre conduite à Notre-Seigneur...

Orsus, béni soit Dieu. Il y a sujet d'espérer que la compagnie fera beaucoup de bien, pourvu qu'on se confie en la Providence et qu'on ne conduise pas de soi-même. Soyez assurées, dit votre Règle, que, pourvu que vous soyez fidèles à votre vocation et à l'observance de vos règles, Dieu vous assistera de tout ce qui sera nécessaire, à l'heure même où vous pensez que tout va être perdu (1).

Une raison qui m'est venue en mon particulier; c'est la protection particulière de Dieu sur votre Compagnie; et de fraîche mémoire, n'a-t-elle pas été merveilleuse en la personne de notre pauvre sœur? Dieu peut-il mieux vous faire voir qu'il agrée le service que vous lui rendez en la personne des pauvres! Y a-t-il

(1) Cf. t. II, p. 461.

rien de plus évident que cela ? Une maison neuve tombe ; trente-cinq personnes se trouvent écrasées sous ses ruines, et il n'arrive aucun mal à cette fille qui était dans la maison, avec sa marmite, sur un coin des degrés que la Providence semble conserver exprès, pour la soutenir, et elle sort de ce danger saine et sauve ! Il faut croire que ce sont les anges qu'il ont tirée de là, car quelle apparence que c'eussent été les hommes ? Ils y prêtèrent bien les mains, mais il a fallu que les anges l'aient soutenue. Oh ! quelle protection !...

Ce n'est point, mes filles, à notre sœur toute seule que s'adresse une grâce si signalée, c'est à vous toutes et c'est pour vous donner des assurances que vos services sont agréables à sa divine majesté, c'est pour vous montrer que vous lui êtes chères comme la prune de ses yeux, afin que vous ayez une ferme confiance en sa Providence qui ne vous abandonnera point. Oui, mes filles, soyez-en assurées, cet exemple en est une marque indubitable ; vous serez conservées en quelque part que vous alliez ; et, pendant que vous verrez souvent la colère de Dieu punir de morts soudaines et violentes une multitude de pécheurs sans avoir le loisir de se convertir, et même beaucoup de personnes innocentes qui vivent dans le monde, vous serez conservées ; oh ! oui, mes filles, Dieu prend soin de vous, et il semble s'intéresser à votre conservation.

Pensez-vous encore que ce ne soit pas une preuve tout assurée de la protection divine que ce plancher qui tomba, il y a environ un an ? n'est-ce pas une chose merveilleuse que, dans un lieu comme celui-ci, il ne se soit trouvé personne ni dessous ni dessus ce plancher, dans le temps que la poutre se rompit ? Et, comme M^{lle} Le Gras y était, une sœur qui entendit craquer cette poutre vint avertir mademoiselle qu'il n'y avait pas de sûreté en cette chambre, mais elle n'en tenait pas compte ; toutefois, une ancienne lui étant venue dire la même chose, elle déféra à son âge et se retira ; et elle n'était pas à la porte voisine, où il n'y a pas trois pas, que la poutre rompt et le plancher tombe ; voyez si cela est arrivé sans une vue spéciale de Dieu ? Ce même jour, je me devais trouver l'après-dîner ici, afin d'y tenir assemblée dans cette salle pour

quelques affaires importantes. Mais Dieu fit naître une affaire qui me détourna et qui empêcha toutes les dames de s'y trouver ; sans cela, nous eussions été tous écrasés sous la chute du plancher ; car, dans le bruit qui se fait dans une assemblée, on ne se serait point aperçu du craquement de la poutre, et cette sœur qui l'entendit n'aurait pas été avec nous, puisqu'on ne fait pas venir les sœurs en de telles assemblées.

Il faut bien nous garder de croire que cela se soit fait par cas fortuit. On rapporte qu'un homme, s'étant mis dans les champs pour éviter de périr par la chute d'une maison, comme il lui avait été prédit, fut tué par l'écaille d'une tortue qu'un aigle portait en l'air et qui lui tomba sur la tête : voyez, mes filles, où on peut être en sûreté ; et Dieu vous conserve en des maisons qui tombent ! Vous devez, toutes ensemble, lui rendre grâce de cette particulière providence sur la personne de votre sœur ; oui, vous le devez faire, n'y manquez pas ; que votre première communion soit à cette intention. J'ai déjà dit la messe pour cela, incontinent que la nouvelle m'en a été apportée, et, à présent que je le sais plus particulièrement, je la dirai bien encore, s'il plaît à Dieu. Oh ! son saint nom soit béni à jamais (1).

UNE ŒUVRE OPPORTUNE

« La force de résistance et la force d'initiative sont les « preuves les plus frappantes de la vitalité d'une nation, aussi « bien que d'un homme », écrivait, il y a quelques mois, un de nos hommes d'État, académicien distingué.

Quand ces lignes parurent, malgré l'aspect menaçant de l'horizon, il existait encore autour de nous un calme relatif ; nos œuvres catholiques n'étaient pas encore touchées et poursuivaient leur bien moral. Hélas ! depuis, les événements ont marché vite ; les mailles du filet se sont resserrées ; nos écoles libres,

(1) Cf. t. 1^{er}, p. 212.

preuves de notre vitalité, ont reçu un premier coup de pioche, prélude de ceux dont on compte gratifier une à une toutes nos œuvres de charité ; l'air nécessaire à celles-ci pour vivre, commence à manquer, et, si des efforts vigoureux, surtout persévérants, ne sont tentés pour dégager de l'étreinte notre générosité nationale visée par l'ennemi, elles courent le risque de s'éteindre peu à peu, et de faire ainsi place nette en faveur des sectaires qui auront vite fait de les remplacer au profit de leurs détestables intentions.

Devrons-nous assister aux lamentables égarements dans lesquels peut tomber le courage défaillant ? L'épreuve, au lieu de servir de stimulant et d'exciter l'âme à une marche ascendante, aura-t-elle comme résultat final d'anéantir les bonnes volontés ou de leur faire passer les frontières ? Fasse Dieu que la France de Jeanne d'Arc ne connaisse jamais pareil malheur, et que, plutôt, l'énergie de ses enfants perce à travers les larmes et remonte les cœurs abattus !

— Mais, dira-t-on, comment résister à cette lutte inégale entre la force et le droit ? Quelle initiative prendre pour conserver ses positions ?

Évidemment le cas est grave et demande surtout l'étude approfondie de *tous* les côtés du sujet ; or, pour bien connaître celui-ci, qu'on remonte d'abord à sa source même, et qu'on se pose cette question : quel est le but des œuvres catholiques ?

— D'une façon générale, on peut répondre que toutes, sans exception et par l'emploi des moyens les plus divers, sont créées pour atteindre les âmes dans le but de les amener à Dieu. En effet, qu'elles prennent l'enfant au berceau, le conduisent à l'asile, l'instruisent à l'école, le guident dans les patronages et les ateliers, qu'elles s'occupent de l'homme arrivé à sa maturité, ou le soignent dans sa vieillesse, c'est toujours la partie morale de l'être humain qu'elles visent, c'est à la porte de son cœur qu'elles se placent pour empêcher l'action délétère des influences mauvaises, c'est sa volonté qu'elles soutiennent sur le chemin du bien moral qui mène à la pratique de la religion.

— Pour conserver ses positions, dans l'attaque du jour, il faut donc, d'abord, demeurer au poste d'observation devant les âmes

qu'il s'agit de défendre contre l'envahissement du mal ; c'est là un point primordial. Certes, la diversité des moyens pour les atteindre est grande. C'est bien là que se concentre toute la force d'initiative de l'âme chrétienne !

Pourquoi s'effrayer de la disparition d'un de ces moyens d'action ? Il est reconnu, dans l'ordre organique, que ce qui meurt sur terre sert à engendrer la vie de nouveau, mais sous une autre forme ; n'en est il pas ainsi parfois dans l'ordre moral ?

L'histoire est pleine d'exemples nous montrant à certaines époques la création d'œuvres intéressantes se modifiant, se transformant, dans la suite des années, en d'autres plus utiles au temps où elles apparaissent ; ainsi, l'œuvre des diaconesses, aux premiers âges du christianisme, dont l'utilité alors incontestable pour aider à l'administration du baptême, disparaît avec la diffusion de l'Évangile, cette œuvre est bientôt remplacée par les communautés de femmes proprement dites ; plus récemment, dans un pays voisin du nôtre, en Belgique, c'est l'abolition de la clôture et la transformation de certaines règles dans plusieurs ordres de femmes (1) pour faciliter l'exercice d'un apostolat social reconnu d'urgence en 1879, après le vote de la loi de *malheur* contre l'enseignement religieux.

En France aujourd'hui, on veut soustraire l'enfant à la formation chrétienne et l'envoyer à l'école sans Dieu ; là est le grand danger du jour. Qu'on cherche donc un palliatif à cette mesure unique permettant de ressaisir l'enfant ailleurs que sur les bancs, mais que surtout on n'abandonne pas la part d'influence déjà acquise sur lui ! S'il y a « un temps de disperser les pierres », il y a aussi « un temps pour les ramasser » ; puisqu'elles sont violemment jetées à terre, n'est-ce pas l'heure de réunir les débris qui s'amoncellent aux portes des écoles, pour créer d'autres constructions, peut-être d'un genre nouveau, mais où, au moins, les âmes de nos enfants trouveront l'abri que réclame leur foi ?

Au nombre des moyens à offrir à l'initiative privée, il faut signaler une idée qu'il serait opportun de développer parallèlement à toutes les œuvres de jeunesse dont elle n'est, du reste,

(1) Ainsi en a-t-il été chez les Sépulcristes, les sœurs maricoles, etc.,

que le corollaire. On ne peut la présenter revêtue de nouveauté, puisque sa première application remonte à cinquante ans chez les nations qui nous environnent ; on la connaît même vaguement en France, mais, comme il nous est ordinaire de regarder d'un œil aussi inquiet que méfiant ce qui n'appartient pas encore au domaine public, on se garde de la sortir de son obscurité sous le prétexte qu'elle est d'exécution trop difficile. Nous voulons parler des *Écoles ménagères*. En général, leur simple appellation évoque dans l'esprit toute une série d'actes manuels dont on est très souvent tenté de discuter l'utilité. Nombreuses sont les objections qui viennent au secours des esprits prévenus pour leur persuader de ne pas approfondir cette œuvre intéressante ! À plus tard de les réfuter ; bornons-nous, aujourd'hui, à rechercher la valeur de l'enseignement ménager au point de vue *général*, en nous plaçant sur le terrain social ; au point de vue *particulier*, en examinant le profit personnel que la femme peut en tirer.

Voyons, d'abord, quelles sont, au début de ce siècle, les occupations qui attirent de préférence les forces morales du sexe féminin ; cet examen nous amènera à la connaissance des dispositions de son esprit, car une inclination vers un point spécial dans l'existence n'est que la manifestation extérieure d'un état moral.

Il suffit de jeter autour de soi un coup d'œil attentif pour s'apercevoir que la lutte pour la vie est partout engagée avec une ardeur jadis inconnue. La femme n'entend pas arriver la dernière au combat ; portée par sa nature même à aller d'un extrême à l'autre, elle se jette dans la mêlée pour s'assurer, elle aussi, une place honorable au soleil, et, pour la conquérir, non-seulement elle ne ménage ni son temps, ni sa peine, mais elle concentre toutes les forces de son être sur le but à atteindre. Jusqu'ici rien de blâmable ; malheureusement, toute entière à l'âpreté de la lutte, elle ne s'en tient pas là ; ce qui la gêne, elle l'écarte de son chemin ; ses plus strictes obligations, elle les oublie ; en un mot, elle s'éloigne bénévolement du plan divin tracé pour elle au jour de sa création. La conséquence fatale de cet état de choses est que l'enfant — quand il y en a — grandit

sans l'amour, sans le respect du foyer domestique; l'esprit de famille s'en va, c'est un aveu arraché à tous ceux qui s'occupent de la jeunesse, et « sans tradition », a dit dernièrement un de nos conférenciers, « on a une agglomération humaine, mais point de société; sans l'esprit de famille, il n'y a plus de patrie, c'est l'internationalisme qui commence (1) ». Il y a donc urgence, au point de vue social, à produire une réaction; la société ne peut pas assister, indifférente, à ce tournoi d'un nouveau genre; elle se doit à elle-même d'indiquer les plus efficaces remèdes pour guérir une plaie qui ronge notre pays jusqu'aux moëlles. Le principe du mal est la dissolution du foyer de la famille par la négligence de la femme à connaître ses devoirs; c'est donc sa restauration qu'on doit entreprendre avec son concours, en lui rappelant qu'elle sera toujours l'âme de la famille, et en lui montrant comment elle doit en être la reine. Tout l'avenir de la France est là; c'est par la mère de famille que se renouvelle une génération.

En formant la jeune fille à devenir femme d'intérieur, bonne maîtresse de maison, l'École ménagère entend bien étendre son influence jusqu'aux parents par l'élève qui sert d'intermédiaire; son but est d'aller au secours de la famille, c'est pour elle qu'elle agit. Si son enseignement apprend l'économie domestique, c'est pour que l'organisme des membres dont elle est composée, trouve, dans une alimentation rationnelle, la réparation judicieuse et l'augmentation des forces exigées par un travail quotidien. Si on entre dans des détails techniques sur la propreté et le bon entretien des choses, c'est pour que les saines joies d'un intérieur, rendu plus attrayant, éloignent ceux qui le fréquentent du danger de tout entraînement extérieur. Si le programme ne craint pas d'aborder les principales règles de l'hygiène, c'est pour faire régner une atmosphère plus saine autour de la famille, pour écarter à temps le principe des maladies. Amie de la perfection, l'École ménagère se refuse à empiéter sur le domaine professionnel; à celui-ci les travaux fins et délicats; pour elle, ceux, plus simples et tout pratiques du foyer domestique. L'expression de sa pensée dominante est

(1. R. DUMIC. Conférence Piérard, janvier 1902.

donc essentiellement moralisatrice; il faut convenir qu'elle répond bien à un besoin du temps, et que l'application de son enseignement offre un précieux appui aux efforts à tenter pour éloigner de nous un réel danger.

Quels avantages personnels la femme peut-elle retirer de l'Enseignement ménager?

Il n'y a pas de question sociale à laquelle ne se rattache une question morale. Si la vie de famille disparaît, ce qui est un mal social, c'est parce que la femme ne tient plus d'une main assez ferme le flambeau qui doit l'éclairer. Attirée par le mirage de discussions oisives et... insolubles sur l'égalité ou l'inégalité des sexes, elle oublie la place digne et respectée que lui a réservée le Christianisme à l'ombre du foyer domestique. Jadis, pour qu'elle sût s'y maintenir, on faisait faire à la jeune fille provision de vertu; aujourd'hui on l'engage à prendre des clartés sur tout, et, comme, au fond de son âme, demeure le principe inné de mobilité qui a excité le sourire de tous les âges, elle profite de l'entraînement permis pour glisser sur sa pente naturelle; elle multiplie ses connaissances en surface, elle ne les approfondit pas.

« Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place », enseigne l'École ménagère. Ce qui revient à dire : il existe, sur terre, une place spéciale pour la femme comme pour toute chose créée ; qu'elle l'occupe, surtout qu'elle s'y maintienne, et l'ordre règnera. Il règnera sur elle d'abord, et par elle, sur tout ce qui constituera sa charge. Que la femme soit ramenée à la conscience de sa dignité personnelle ; les mœurs actuelles rendent l'équilibre difficile et chaque jour elle perd pied sur le terrain du respect. La réflexion doit graver son empreinte sur chacun de ses actes, soit qu'ils appartiennent à l'ordre moral ou à des questions matérielles ; sans elle, les limites de son domaine lui demeurent inconnus, elle ignore ce qu'elle est et ce qu'elle doit être. Qu'elle applique les forces vives de son esprit aux travaux d'intérieur rendus intéressants par un enseignement méthodique ; il faut viser son intelligence ; en être le maître, c'est tenir du même coup et le cœur et la volonté. Qu'on mette de nouveau sous ses yeux la grande loi du travail ma-

nuel, si méconnu en un temps où la jouissance et l'amour du sans-gêne se disputent la première place; le travail des mains est un gain moral dont elle soupçonne rarement l'étendue; pourtant l'effort physique qu'il suppose commande le respect, et, si la femme comprenait combien il la grandit, dans l'esprit du public intelligent, elle l'accepterait volontiers et ne céderait pas, comme elle le fait hélas! trop souvent, aux préjugés vivaces qui l'en éloignent; enfin, qu'on l'aide à développer la simplicité, l'égalité d'humeur, l'esprit de charité, la bonté, en un mot, cet ensemble de qualités morales qui, appuyé sur les vertus domestiques d'ordre, d'exactitude, d'esprit d'économie, met tant de charme dans un intérieur de famille.

Voilà le programme de l'enseignement ménager. S'il envoie de soins attentifs tous les travaux manuels qui restent du domaine du ménage, c'est pour qu'ils soient, entre ses mains, autant d'instruments pour façonner l'esprit de la jeune fille à ses devoirs de future mère de famille. Il la force à la religion, à la méthode, à fuir la routine; il condamne la négligence et fait contracter l'habitude d'agir avec perfection. Contre-poids nécessaire des études qui éloignent du sérieux, du pratique de la vie, il est le complément de l'éducation de la femme.

On voit, par cet exposé succinct, le profit sérieux que la jeunesse peut acquérir au contact de l'École ménagère. En la déclarant : œuvre opportune, il est facile de voir qu'elle renferme les moyens de calmer l'angoisse de notre zèle français si cruellement blessé, qu'elle corrige un grave défaut et comble un vide dans l'existence de la jeune fille. Et qu'on sache bien qu'elle ne se contentera pas de recueillir l'influence, jetée hors des écoles; chaque fois qu'on fera appel à son programme, elle l'augmentera encore par la valeur des conseils pratiques dont elle entoure la femme pendant toute sa carrière; bien après son mariage, celle-ci en demeure toujours avide, c'est un fait d'expérience.

Il est donc consolant de penser que le mal du jour n'est pas sans remède, et que l'action catholique a devant elle un champ immense à cultiver au point de vue social. Rares, il est vrai, sont encore les ouvrières qui y travaillent, mais qu'elles se rassu-

rent, le père de famille veille toujours et saura susciter des recrues pour cultiver cette nouvelle vigne !

Comtesse DE DIESBACH.

LE LINCEUL DU CHRIST

(Fin.)

Les adversaires du Saint Suaire s'en tiennent uniquement aux dires de l'évêque Pierre d'Arcis. Ils adoptent sa version sur l'origine dolosive de la prétendue relique ; ils disent avec lui qu'elle a été fabriquée dans un but de lucre, à l'instigation du chapitre de Lirey, qui voulait faire argent de la crédulité des fidèles, et leur grand argument, c'est que l'on a eu à ce sujet l'aveu du peintre faussaire.

Sentant néanmoins ce qu'il y a de grave à incriminer ainsi, non seulement tout un chapitre, mais le noble fondateur de la collégiale de Lirey, sans la complicité duquel rien n'aurait pu se faire, ils cherchent à le mettre hors de cause, en insinuant qu'on n'a pas la preuve qu'il aurait doté lui-même sa collégiale du Suaire en question.

Geoffroy de Charny, illustre par sa glorieuse mort sur le champ de bataille de Poitiers, était non seulement un preux chevalier, ayant combattu contre les Turcs, à la croisade de 1346, et contre les Anglais en Languedoc, en Picardie, en Flandre, mais aussi un grand personnage du royaume, conseiller du roi, investi successivement par Philippe VI et Jean le Bon d'importantes charges civiles et militaires ; c'était en même temps un écrivain et un poète de marque pour l'époque. Sa piété égalait sa vaillance et l'on a pu raconter de lui qu'il fut miraculeusement délivré par les Anges au siège de Calais, où il avait été fait prisonnier.

Geoffroy de Charny est au-dessus de tout soupçon de fraude et de cupidité. Cependant, il faut l'impliquer dans l'accusation, car c'est bien lui qui a fait don à la collégiale de Lirey du Suaire qu'il possédait comme son plus noble butin de guerre.

Ce sont les documents eux-mêmes invoqués par les adversaires du Saint Suaire qui le disent.

C'est, d'abord, l'évêque de Troyes, Pierre d'Arcis, qui le constate dans son mémoire au pape :

Voyant, dit-il, en parlant des chanoines de Lirey, leur malice découverte, ils cachèrent et supprimèrent le dit suaire, afin qu'il ne pût pas être trouvé

par l'Ordinaire ; et ensuite de cela, ils le tinrent constamment dissimulé pendant trente-quatre ans environ, jusqu'à la présente année. Maintenant, par l'effet d'une nouvelle fraude, dans un même but de lucre, le doyen actuel de ladite église, à ce que l'on rapporte, a persuadé au sieur Geoffroy de Charny, chevalier, seigneur temporel du lieu, de s'employer à faire replacer dans ladite église ledit linge, afin que, par le renouvellement du pèlerinage, l'église en question s'enrichit du revenu qu'il procurerait. Ce chevalier, à l'instigation dudit chanoine, qui suivait les traces de son prédécesseur, alla trouver le cardinal de Thury,... pour obtenir l'autorisation de le replacer dans ladite église. (1)

Ainsi, c'est en qualité de fils du donateur que Geoffroy II est sollicité d'intervenir pour obtenir la permission de replacer le Suaire dans la collégiale, nonobstant l'interdiction de l'évêque. C'était, en effet, à lui de faire la démarche, puisque c'est lui d'abord que la mesure épiscopale avait atteint.

Clément VII, juge du procès, dit, deux fois, en propres termes, et dans la première bulle *Ad futuram rei memoriam*, et dans la bulle adressée à Geoffroy II de Charny, que Geoffroy, le fondateur de la Collégiale de Lirey, y avait fait mettre par grand zèle de dévotion, pour y être vénéré, le Suaire qu'il avait reçu en présent. « *Quod olim genitor ipsius Gaufridi zelo devocionis accensus, quamdam figuram sive representationem Sularii Domini nostri Jesu Christi, sibi liberaliter oblatam, in ecclesia Beate Marie de Lireyo..., cujus ipse fondator extitit, venerabiliter collocari fecerat* (2). »

On ne peut donc accuser le chapitre de Lirey, sans mettre en cause le fondateur de la Collégiale lui-même. Et ainsi, pour prétendre que le Suaire que Geoffroy de Charny y avait déposé, est de fabrication frauduleuse, il faut accuser d'abord un personnage tel que lui de dol et de cupidité, ou tout au moins de complicité avec les coupables ; il faut accuser de sacrilège et de simonie tout un chapitre, qui comprenait six chanoines avec quatre chapelains, et non seulement le doyen et les membres du chapitre collégial de 1353, mais leurs successeurs, coupables, comme les premiers, d'avoir entrete nu l'erreur et le mensonge, par pure cupidité, et sans que, dans tout le cours de l'existence du chapitre, il se soit jamais trouvé parmi ses membres un seul honnête homme pour dévoiler la fraude et confondre l'imposeur ! Il faut accuser aussi le fils de Geoffroy de Charny, Geoffroy II, qui s'associa à la supercherie du chapitre, en adressant une requête mensongère au légat du Pape, à l'effet d'obtenir une nouvelle autorisation d'exposer le Suaire, et qui concourait directement à la fraude sacrilège en montrant lui-même le Suaire au peuple, moyennant une sauvegarde qu'il avait obtenue du roi, en dehors de

(1) CHEVALIER, O. c. App. G, p. viii.

(2) *Ib.*, App. G. vii.

l'évêque ! Il faut accuser enfin la petite-fille de Geoffroy de Charny, Marguerite, qui continua à promener en divers lieux, et jusqu'en Belgique, le Suaire, comme le véritable linceul de Jésus-Christ ! Il faut accuser la famille de Charny pendant trois générations et le chapitre collégial de Lirey pendant plus d'un siècle !

N'est-ce pas sortir tout à fait du vraisemblable ?

Mais, dit-on, il n'en est pas moins certain que le premier évêque de Troyes, Henri de Poitiers, a interdit l'ostension du Suaire de Lirey, comme étant entachée de dol ; que son second successeur, Pierre d'Arcis, a renouvelé l'interdiction et reproduit l'accusation, et que celui-ci, pour obtenir du Pape confirmation de la condamnation, s'est même prévalu de l'aveu du peintre qui avait fabriqué frauduleusement le Suaire.

Voici, en effet, ce que déclare Pierre d'Arcis au sujet de son prédécesseur : « Et, enfin, par les démarches d'un zèle ingénieux, après information faite sur ce point, il finit par découvrir la fraude et comment le linge avait été artificieusement peint, et il fut prouvé, par l'artiste lui-même qui l'avait peint, que ce linge était un ouvrage de main d'homme et non un produit miraculeux. *« Et tandem, solerti diligencia precedente et informacione super hoc facta, finaliter reperit fraudem et quomodo pannus ille artificialiter depictus fuerat, et probatum fuit etiam per artificem qui illum depinzerat ipsum humano ope factum, non miraculose confectum vel concessum. »*

Cet aveu du peintre est mis en avant aujourd'hui comme un argument irrécusable de la fabrication frauduleuse du Suaire de Lirey.

Mais d'abord, il est étrange que Pierre d'Arcis n'ait connu cet aveu que par ouï-dire ; que la pièce le constatant ne soit pas restée dans les archives de l'évêché, alors qu'elle était la pièce capitale du procès, et que l'évêque, dans son appel au Pape, n'ait pas visé l'acte directement, au lieu de s'en référer au témoignage de son prédécesseur. Il est plus étrange encore que, dans toute la suite des débats auxquels donna lieu le suaire de Lirey, soit en cour pontificale d'Avignon, entre l'évêque et la partie adverse, soit, plus tard, devant les tribunaux, pour la récupération de la précieuse relique, entre le chapitre collégial de Lirey et la petite-fille de Geoffroy de Charny, puis, entre le même chapitre et le duc de Savoie, acquéreur des droits des Charny, il n'en ait jamais été question.

Personne, après la production de l'aveu du prétendu peintre du Suaire, allégué par Pierre d'Arcis, n'en a fait état, ni le Pape, pour juger le différend entre l'évêque et le Chapitre, ni les de Charny ni les chanoines de Lirey dans leurs démêlés réciproques au sujet de la possession du Suaire, ni ces mêmes chanoines dans leurs revendications auprès du duc de Savoie. Les pièces sont là pour le prouver.

Pourtant, avec l'aveu du peintre faussaire, toute espèce de contes-

tation relative, soit à l'authenticité, soit à la propriété du Suaire, devait se régler tout de suite. Il n'y avait qu'à le produire pour faire résoudre la question. Jamais on ne l'a ni représenté ni même allégué, au cours des procès qui durèrent plus d'un siècle.

Comprendrait-on, d'ailleurs, ces longs débats devant les juridictions religieuses et civiles, entre le chapitre collégial de Lirey et la petite fille de Geoffroy de Charny, pour un linge fabriqué par leurs auteurs et dont la fraude aurait été publiquement constatée?

Il y eut, en effet, longue contestation entre les chanoines et Marguerite. Ils réclamaient le Suaire confié en dépôt à son mari défunt, le comte Humbert de la Roche, avec d'autres reliques et bijoux. Marguerite s'y refusa, alléguant que le reçu de son mari ne l'engageait pas en ce qui concernait le « Saint Suaire, lequel, disait-elle, fut conquis par feu messire Geoffroy de Charny, mon grant père (1) ».

Le procès vint devant le parlement de Dôle. Pour triompher, les chanoines n'avaient qu'à dire que c'était leur premier doyen qui avait fait confectionner le Suaire, le fait ayant été établi dans l'enquête de l'Ordinaire de Troyes. S'ils ne voulaient pas avouer leur fourberie, ils auraient dû, tout au moins, contester les dires de l'autre partie et affirmer qu'ils ne tenaient pas le Suaire de Geoffroy I^{er}, mais d'autre part. Cependant, à aucun moment, ils ne contredirent l'assertion de Marguerite.

Celle-ci continua à garder le Suaire au delà des trois ans fixés par la cour de Dôle pour la restitution. Les chanoines l'assignèrent de nouveau, cette fois devant l'official de la cour de Besançon. Là encore ils n'alléguèrent point que le Suaire leur appartenait originairement. Ils ne combattirent pas la demande de la petite-fille de Geoffroy; au contraire, ils consentirent un nouveau délai de deux ans. De nouvelles instances eurent lieu et devant le Parlement de Paris et devant le prévôt de Troyes, et un nouveau sursis de trois ans fut accordé par les chanoines. Les démarches, les instances judiciaires continuèrent jusqu'en 1452 (2).

Pour des gens si désireux de ravoir le Suaire, il est bien étonnant qu'ils n'aient jamais fait valoir leur titre de propriété. Il est plus étonnant encore que, au lieu de tant plaider, ils n'aient pas pris le parti de faire confectionner un autre Suaire, puisqu'ils avaient sous la main des peintres capables de fabriquer de pareils ouvrages et qu'ils connaissaient le procédé!

Tout cela est fort étrange. Il n'est pas moins extraordinaire que tous ces débats aient recommencé plus tard avec le duc Louis de Savoie, devenu, par le fait de Marguerite de Charny, concessionnaire

(1) CHEVALIER, O. c., p. 31 et suiv.

(2) CHEVALIER, O. c., pp. 38-39.

du Suaire de Lirey, au détriment du chapitre collégial. Le duc de Savoie, si empressé de posséder la précieuse relique, y aurait-il attaché la moindre importance si le Suaire avait été l'œuvre d'un faussaire (1) ?

Cette invraisemblable histoire du peintre faussaire, reprise aujourd'hui par les détracteurs du Saint Suaire de Turin, a tout l'air d'une fable. Elle est restée, d'ailleurs, aussi invérifiable dans le présent que dans le passé. M. l'abbé Chevalier, M. de Mély et les autres ont plusieurs fois annoncé bruyamment qu'ils produiraient l'aveu du peintre champenois ou bourguignon obtenu par l'évêque de Troyes; ils ont même indiqué nommément les personnes à même de le publier, puis le dépôt d'archives où la pièce se trouvait. Mais finalement il a été constaté que personne ne connaissait le document et que les archives particulières indiquées comme devant fournir la pièce originale ne contenaient rien du tout (2).

En somme, l'existence du prétendu aveu du peintre, qui aurait confectionné le Suaire de Lirey, ne repose que sur un oui-dire de l'évêque de Troyes, Pierre d'Arcis, lequel n'a pas pu lui-même, 36 ans seulement après la fabrication du Suaire, en apporter la preuve, dans sa requête à Clément VII d'Avignon. C'est insuffisant, en bonne critique.

En dernier lieu, et faute de pouvoir arguer davantage de l'aveu du peintre faussaire, on a présenté une objection plus spécieuse qui tend, dans les dernières discussions, à prendre le caractère d'une fin de non-recevoir absolue contre l'authenticité du Suaire de Turin.

Réunissant tous les textes où le Suaire est désigné comme *figura seu representatio Sutarü*, M. l'abbé Chevalier et ses adeptes prétendent que, pour les seigneurs de Charny et les chanoines de Lirey eux-mêmes, aussi bien que pour l'évêque de Troyes et le pape Clément VII, le Suaire en question n'était qu'une copie et non l'original. L'un d'eux (3) croit pouvoir conclure ainsi : « Il était reconnu et admis de ses partisans comme de ses détracteurs, qu'elle était une simple image ou représentation faite de main d'homme; tous les textes emploient pour la désigner les mêmes expressions : *figura seu representatio* » (4).

(1) Voir CHEVALIER, O. c., App. Z, p. xxxix.

(2) Cette aventure est une preuve de la légèreté, ou plutôt de la passion apportée dans cette question par les adversaires du Saint Suaire. (Voir VIENON, *Le Linceul du Christ*, p. 196.)

(3) Le *Saint-Suaire de Turin* dans la revue *L'Art et l'Autel*, 7 juin 1902, pp. 236 et 237.

(4) Le P. Hilaire dans les *Études franciscaines*, juin 1902, p. 617.

Il y a là, comme on va le voir, une équivoque de traduction qui altère le sens des documents.

D'abord, il est faux que le chapitre de Lirey et Geoffroy de Charny n'aient jamais prétendu que leur Suaire fut le vrai suaire de Jésus-Christ. L'évêque de Troyes lui-même dit positivement le contraire.

Dans son rescrit au pape, Pierre d'Arcis s'exprime en ces termes :

« Depuis longtemps déjà, très Saint-Père, dans le diocèse de Troyes, le doyen d'une certaine église collégiale, celle de Lirey, s'est procuré dans son église, par dol et par fraude, étant dévoré du feu de la cupidité et de l'avarice, et dans un but de lucre et non par dévotion, un certain linge artificieusement peint, sur lequel était représentée avec habileté la double effigie d'un même homme, vu par devant et par derrière, affirmant et prétendant que c'était le propre Suaire dans lequel Notre-Seigneur-Jésus-Christ avait été mis au tombeau et où l'effigie tout entière du Sauveur lui-même, avec les plaies qu'il a reçues, était restée ainsi imprimée ; et la chose avait été tellement répandue, non seulement dans le royaume de France, mais en quelque sorte dans le monde entier, que de toutes les contrées de la terre les populations affluaient à Lirey. »

Dès le principe donc, au témoignage même de l'évêque opposant, le seigneur fondateur de l'église de Lirey et les chanoines de la collégiale ont formellement donné leur suaire pour le propre linceul du Christ. C'est à ce titre que le précieux linge a commencé d'être vénéré en France et dans toute la chrétienté.

Pourquoi, par la suite, le fils de Geoffroy de Charny et sa petite-fille, ainsi que les successeurs des premiers chanoines de la collégiale auraient-ils cessé de croire ce que croyaient leurs auteurs ? Pourquoi veut-on que, dans les actes ultérieurs émanés d'eux, les expressions *figura* et *representatio Sudarii* aient cessé de signifier la figure et l'effigie empreintes sur le Suaire, pour indiquer seulement une copie de l'original ? Evidemment chez eux ces expressions ne peuvent avoir ce sens. Et, d'ailleurs, elles ne l'ont pas par elles-mêmes. *Representatio* ne veut pas dire copie, en latin. Ce n'est que par extension qu'on l'emploie ainsi. Au propre, *representatio* signifie *représentation*, non pas dans le sens de copie, mais dans le sens d'image et de portrait (voir tous les dictionnaires) et l'expression *figura seu representatio Sudarii* est une tournure dont on peut se servir pour indiquer la figure ou l'image empreinte sur le Suaire.

La confusion s'est produite dans plusieurs des documents allégués contre le Suaire de Lirey. Elle paraît venir du légat du Saint-Siège, le cardinal Pierre de Thury, auquel Geoffroy II avait fait appel dudit évêque de Troyes et qui, en présence de l'interdiction de l'Ordinaire diocésain, semble s'être servi à dessein de la locution équivoque de *figura seu representatio Sudarii* pour permettre de continuer, nonobstant l'évêque, l'ostension du Suaire.

Et c'est, en effet, dans ce sens que Pierre d'Arcis la prend, afin de s'en prévaloir auprès du Pape d'Avignon, dans le mémoire qu'il lui adresse. Il donne à croire à Clément VII que Geoffroy II de Charny n'a extorqué la permission du légat qu'en dissimulant le vrai caractère attribué jusqu'ici par son auteur et par lui au Suaire, et en le donnant seulement pour une copie, *representatio seu figura*.

Voici tout le passage :

« Ce chevalier, à l'instigation dudit doyen, qui suivait les errements de son prédécesseur, s'adressa au Seigneur cardinal de Thury, nonce et légat de Votre Sainteté au royaume de France, et, omettant de dire que ledit linge avait été donné antérieurement pour le Suaire du Sauveur, et comme portant l'effigie de ce Sauveur empreinte dans l'étoffe, et que l'Ordinaire diocésain avait poursuivi un fait aussi reprehensible, afin d'extirper l'erreur qui en résultait, et que, par crainte de ce même Ordinaire, ledit linge avait été enlevé et même transporté, dit-on, hors du diocèse, il insinua au susdit Seigneur cardinal que le linge en question était une représentation ou figure du Suaire, vers laquelle la foule s'empressait avec dévotion... mais que les guerres du royaume et d'autres raisons avaient obligé, par ordre de l'Ordinaire du lieu, de cacher et de conserver pendant longtemps dans un endroit plus sûr, suppliant qu'il lui fut permis de replacer dans ladite église, ladite représentation ou figure du Suaire... »

Il résulte de ce passage que l'expression *representatio seu figura Sudarii*, qui signifie plus exactement image ou figure, fixée sur le Suaire, que copie ou simulacre du Suaire, a été employée à dessein, d'une manière équivoque, soit par le cardinal légat pour tourner la défense épiscopale, en permettant à titre de copie ce que l'évêque avait interdit comme original, soit par Geoffroy II lui-même, pour obtenir plus facilement du légat l'autorisation qu'il sollicitait; mais, ni dans un cas ni dans l'autre, on ne peut, sans fausser le sens, y voir la preuve que *representatio seu figura Sudarii* signifie nécessairement copie du Suaire.

L'expression a été consacrée par la bulle de Clément VII, permettant l'ostension du Suaire sous condition, et c'est ainsi qu'elle s'est maintenue. Elle ne prouve rien par elle-même. Et quand plus tard, en 1418, au milieu des troubles de l'invasion et de la guerre civile, les chanoines de Lirey jugèrent prudent de mettre leur relique en sûreté, en la confiant à Humbert comte de la Roche, gendre et successeur de Geoffroy II de Charny, le dépositaire put se servir de la même expression, en la prenant dans un autre sens, dans la quittance qu'il leur délivra en ces termes : « Ung drap auquel est la figure ou représentation du Suaire Nostre Seigneur Jesucrist ». Il apparaît, en effet, clairement ici que, dans la pensée du dépositaire, « figure ou représentation » veut dire l'effigie ou portrait de Jésus-Christ empreint sur le drap, et non pas une copie quelconque du

Suaire. Par figure de langage, Suaire de Jésus-Christ s'entendait du Christ au tombeau, comme Calvaire signifiait le Christ en croix. Les chanoines de Lirey et le comte de la Roche se comprenaient très bien, lorsque celui-ci, pour désigner le précieux linge que ceux-là lui confiaient, constatait avoir reçu en dépôt « ung drap auquel est la figure ou représentation du Suaire Nostre Seigneur Jesucrist », autrement dit un linge portant la figure ou représentation du Christ au tombeau, et non pas un linge quelconque offrant une copie ou fac-similé du vrai Suaire. L'expression ne présume rien contre l'authenticité de la précieuse étoffe. On ne saurait en tout cas l'alléguer pour prétendre que la petite-fille de Geoffroy de Charny et le gendre de son fils et les successeurs des premiers chanoines de la collégiale de Lirey tenaient leur suaire pour une copie et non pour l'original, alors que tout le débat avec les évêques de Troyes venait de ce que, dès le principe, le linge à l'image du Christ au tombeau, donné à la collégiale de Lirey par Geoffroy de Charny, était tenu par le donataire et par les chanoines pour le Suaire même du Sauveur et offert comme tel à la vénération des fidèles.

C'est tout ce que la critique historique a pu trouver jusqu'ici contre le Saint Suaire de Turin.

Les savants compétents qui, dans le laboratoire de Zoologie de la Sorbonne, ont étudié pendant dix-huit mois les documents photographiques du Suaire ou qui ont été appelés à en donner leur avis, les artistes les plus experts, peintres et statuaires, qui les ont examinés, s'accordent à déclarer, pour des raisons scientifiques et esthétiques à la fois, que les images du vénérable linceul, modelées en négatif, ne sont pas et ne peuvent pas être des peintures originales ni même des peintures ayant viré au négatif par une décomposition chimique, mais qu'il faut y voir des empreintes vives d'un corps naturel, que ses caractères font reconnaître pour celui du Christ crucifié.

Pour contredire ce double témoignage, les détracteurs du Suaire sont obligés de prétendre, quand même, que les images du Saint-Suaire de Turin sont des peintures, et ils doivent soutenir sérieusement cette absurdité qu'il s'est trouvé, en 1353, date de l'apparition du Suaire à Lirey, un peintre qui a eu la prodigieuse habileté de peindre un portrait en négatif, chose dont personne n'avait l'idée alors, et la perspicacité plus prodigieuse encore de travailler, en prévision de la révélation qui devait être faite de son œuvre, cinq siècles plus tard, après l'invention de la photographie!

L'hypercritique met là le bon sens à la plus rude épreuve.

En résumé, si le Saint Suaire de Turin ne peut pas prouver, par une filiation bien établie depuis nous jusqu'au Calvaire, sa divine

authenticité, les documents écrits ne suffisent pas à le faire rejeter.

Sur le terrain historique la question resterait donc douteuse. Mais l'examen intrinsèque du Suaire fournit, comme on l'a vu, des preuves irréfragables de sa vérité. Il n'y a pas de doute qu'il faille se ranger ici du côté de la science expérimentale contre la critique documentaire. Et l'on peut en toute sécurité, avec la vénération due à un pareil objet, tenir le Saint Suaire de Turin pour le véritable linceul de Jésus-Christ.

ARTHUR LOTH.

Chemins de fer d'Orléans

Excursions aux stations thermales et hivernales des Pyrénées et du golfe de Gascogne, Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc., tarif spécial G. V., n° 106 (Orléans).

Des billets aller et retour de toutes classes, valables pendant 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe, et de 20 % en 2^e et 3^e classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

Adge (Le Grau), Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech (La Preste), Arreau Cadéac (Vielle-Aure), Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus (le), Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels (Rennes-les-Bains), Dax, Espéraza (Campagne-les-Bains), Gamarde, Grenade-sur-l'Adour (Eugénie-les-Bains), Guéthary (halte), Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne (Capbreton), Labouheyre (Mimizan), Laluque (Préchacq-les-Bains), Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes (Eaux-Chaudes), Leucate (La Franqui), Lourdes, Loures-Barbazan, Marignac-Saint-Béat (Lez, Val-d'Aran), Nouvelle (la), Oloron-Sainte-Marie (Saint-Christau), Pau, Pierrefitte-Nestalas (Barèges, Luz, Saint-Sauveur), Port-Vendres, Prades (Molitg), Quillan (Ginols, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), Saint-Flour (Chaudesaigues), Saint-Gaudens (Encausse, Gantiès), Saint-Girons (Audinac, Aulus), Saint-Jean-de-Luz, Saléchan (Sainte-Marie, Siradan), Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains et Villefranche-de-Conflent (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

Le Gérant : A. MARTIAL.

POMMADE FONTAINE

Le pot : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 15 en timbres-poste

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pommade Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

TARIN, Pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dartres, Eczémas,
Démangeaisons, Rougeurs de la
Face, Chute des Cheveux.

LIN-TARIN

Graine spécialement préparée pour combattre avec succès : Constipa-
tions, Échauffements, Maladies du Foie et de la Vessie.

La Boîte : 1 fr. 30 (Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique).

Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier).

TRÈS RÉDUIT
PRIX DE REVIENT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc.,
ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite
avec le

SUC-REVEL

HORS CONCOURS

EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897

Le SUC-REVEL est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la
Pharmacie REVEL, 83, route de Vienne. — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de Saint Vincent de Paul, Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Malt, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48, Rue Saint-Placide, 49 — PARIS





PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGE |
|--|------|
| Informations : Anniversaire. — Séminaire Saint-Vincent de Paul. — Départs. — Evreux. — Montpellier. — Nîmes. — Le collège de Montdidier. — Rome. | 237 |
| Correspondance entre saint Vincent de Paul et Louise de Marillac. | 244 |
| Le Travail des femmes en France, par Max TURMANN. | 269 |
| Le Linceul du Christ. Correspondances, par Ulysse CHEVALER et Arthur LORET. | 276 |
| Bibliographie. | 286 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent de Paul

66, rue de Clugny-Midi

PETITES ANNALES

DE

SAINT-VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT-VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 SEPTEMBRE :

| | |
|--|-----|
| Publications anglaises, par G. MOREL | 129 |
| Première persécution, par J. CALVET | 136 |
| Bibliographie | 141 |

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Économat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande. 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande. 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint-Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Économat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Anniversaire. — Séminaire Saint-Vincent de Paul. — Départs. — Evreux. — Montpellier. — Nice. — Collège de Montdidier. — Rome, p. 257 — Correspondance entre saint Vincent de Paul et Louise de Marillac, p. 264. — Le travail des femmes en France par Max TURMANN, p. 269. — Le lincent du Christ : Correspondances par Ulysse CHEVALIER et Arthur LOTH, p. 278. — Bibliographie, p. 286.

INFORMATIONS

Anniversaire. — 27 septembre 1660, mort de saint Vincent de Paul.

« Un peu avant son trépas, un prêtre de la maison de Saint-Lazare, écrivant à un autre du dehors, lui manda, entre autres choses, dans sa lettre, que M. Vincent n'avait pas longtemps à vivre, et que, selon les apparences, il devait bientôt mourir. Puis, sans y faire aucune réflexion, il alla porter la lettre à M. Vincent pour la lire, suivant ce qui se pratique dans la Compagnie. M. Vincent, ayant pris la lettre, lui dit qu'il la verrait à loisir, comme en effet il la lut; et faisant attention sur ces paroles qui parlaient de sa fin prochaine, il pensa en lui-même pour quelle raison ce prêtre mettait cela dans une lettre qu'il lui faisait voir. Un autre aurait pu condamner cela d'imprudence en celui-là; mais M. Vincent pensa que peut-être il lui avait voulu rendre un bon office, en l'avertissant de sa mort; et, passant encore plus avant, son humilité lui fit craindre qu'il n'eût donné quelque sujet à ce prêtre de lui faire cet avertissement, sans toutefois connaître comment ni en quelle occasion. Pour cet effet, il l'envoya quérir, et, le remerciant de cet avis, lui dit qu'il lui avait fait plaisir, et le pria, s'il avait remarqué en lui quelque autre défaut, de lui faire la même charité de l'en avertir. A quoi ce prêtre lui ayant répondu qu'il n'en avait aucun, M. Vincent lui répliqua en ces termes : « Pour ce qui est de cet avertissement que j'estimais que vous vouliez me faire, je vous dirai tout simplement que Dieu m'a fait la grâce d'en éviter le sujet; et je vous le dis afin que vous ne soyez point scandalisé de ne me voir pas faire

des préparations extraordinaires. Il y a dix-huit ans que je ne me suis point couché sans m'être mis auparavant en disposition de mourir la même nuit. » (Cf. ABELLY, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. I, p. 360.)

Séminaire Saint-Vincent de Paul. — M. l'abbé J. CALVET, dont nous avons annoncé dans notre dernier numéro l'*admissibilité*, a été définitivement reçu à l'*agrégation des lettres*. La nouvelle de ce brillant succès a été accueillie avec joie par tout le séminaire Saint-Vincent, en particulier par les *littéraires* qui portent à leur maître une profonde estime et une véritable affection.

Départs. — Voici la liste des membres de la congrégation de la Mission (Lazaristes) qui ont été envoyés à l'étranger ces derniers temps. D'autres départs vont s'effectuer bientôt.

République Argentine (20 août).

MM. LONBARD.

BUCHARD.

VANDAELE.

Chine (4 août).

MM. DUTILLEUL.

JALADIEU.

SALAVERT.

VERBAEREN.

WILMEN.

SANTANIELLO.

GRÉGOIRE.

VINCENT.

GEERTS, frère coadjuteur.

Brésil (3 septembre).

MM. HENROTTE.

ZINGERLÉ.

DURAND.

Amérique centrale (9 septembre).

MM. GINESTE.

RAYNAUD.

Equateur.

MM. LACHAT.

BLANC.

SCHRAMEL.

MLADENOFF, frère coadjuteur

Pérou.

MM. GAUJON.

GRAFF.

NOÉ.

Perse (9 août).

MM. BERTOUMESQUE.

DECROO.

MIRASIZ.

Madagascar (25 août).

MM. PRANEUF (Pierre).

HIARD.

MARTY.

Abyssinie (10 septembre).

M. VAN RAVESTEYN.

Constantinople (21 août).

MM. MACADRÉ.

BERNARD.

LAURENT.

Zeitenlik (Séminaire bulgare)
(4 septembre).

MM. DELTEIL.

MAGE.

LUKRASKI.

Beyrouth (4 septembre).

M. SCHIPPER, frère coadjuteur.

Antoura (4 septembre).

M. RAMADE.

Alexandrie (21 août).

M. MAURIN.

Évreux. — Nous empruntons à la *Semaine religieuse d'Évreux* (partie officielle) les documents suivants que nous sommes heureux de reproduire :

*Lettre de M^{sr} l'Évêque d'Évreux
à M. Fiat, supérieur général des Lazaristes*

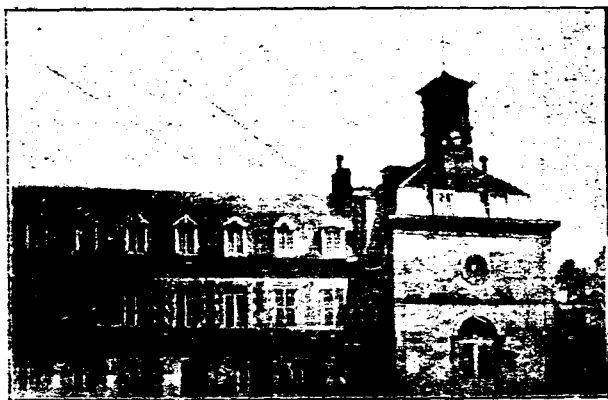
Plombières, le 6 août 1902.

Monsieur le Supérieur général,

En vous adressant copie de ma lettre à M. le ministre des Cultes, je suis mû par un profond sentiment de reconnaissance envers votre congrégation.

Il y a plus de cinquante ans que M^{sr} Olivier, de haute mémoire, a appelé les Pères Lazaristes dans son diocèse et leur a confié son grand, puis son petit séminaire.

Depuis lors, avec un dévouement que n'ont démenti ni les difficultés des temps, ni la rareté des vocations, ils ont courageusement travaillé à la formation du clergé diocésain.



Collège de Montdidier.

Mes vénérés Prédécesseurs se sont plu à rendre un légitime hommage à leurs œuvres; et moi, héritier de tant d'efforts, devant ce clergé où j'admire, tout à la fois, la hauteur de l'esprit, la noblesse du cœur et une rare dignité de vie, une entière soumission à l'Église et une affection filiale pour l'Évêque, je fais remonter jusqu'aux maîtres zélés et pieux des séminaires les vertus qui brillent dans mes prêtres.

C'est vous dire par là combien mon cœur a saigné, à l'annonce d'une séparation à laquelle rien ne m'avait préparé.

Si cette séparation doit être définitive, sachez du moins que le diocèse d'Évreux inscrit dans ses annales la gratitude qu'il vous doit et

qu'il vous paiera par un redoublement de respectueuse estime et par un ineffaçable souvenir.

Si Dieu veut que la séparation ne dure qu'un instant et que je puisse dire à nos directeurs un affectueux « au revoir », laissez-moi de nouveau faire appel à leurs services et leur confier mes enfants et mes lévites, futurs prêtres, qui les aimeront comme les aiment nos prêtres d'aujourd'hui.

Puisse le gouvernement écouter ma voix !

Veuillez agréer, mon Révérend Père, la respectueuse expression des sentiments que je suis heureux de vous redire aux pieds de la Vierge Immaculée, notre espoir et notre salut.

† PHILIPPE, *Evêque d'Evreux.*

*Réponse de M. Fiat
à M^{sr} l'Evêque d'Evreux.*

Paris, le 7 août 1902.

Monseigneur,

Je suis profondément touché, avec tous les membres de mon conseil, de la lettre que Votre Grandeur a daigné m'adresser ; nous la garderons précieusement dans nos archives.

Celle que vous écrivez à M. le ministre a excité notre admiration, et si, quelque chose peut nous sauver, c'est cette défense, si modérée dans les termes, si forte dans le fond, si franche et si complète.

Veuillez en agréer, Monseigneur, l'expression de notre vive gratitude et l'hommage respectueux du complet dévouement avec lequel nous avons l'honneur d'être,

Monseigneur,
de Votre Grandeur
le très humble et très dévoué serviteur,
FIAT, *Supérieur général.*

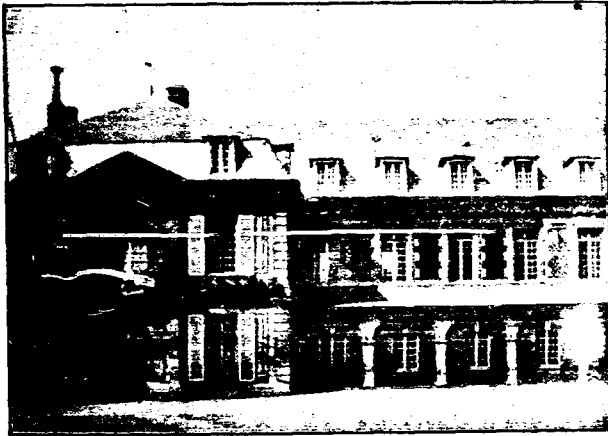
Montpellier. — M^{sr} de Cabrières vient d'adresser au clergé de son diocèse la lettre suivante :

Honorés et chers Messieurs,

La douloureuse émotion dont nous avons tous été frappés par le départ inattendu des vénérés directeurs de nos deux petits séminaires est loin d'être calmée. Cette mesure était si peu prévue ; elle atteignait une Compagnie si essentiellement pacifique ; elle paraissait si contraire à la double autorisation, qui, soit à Montpellier, soit à Saint-Pons, protégeait ces deux établissements, que nous avons

tous été saisis d'une sorte de stupeur, en lisant le décret ministériel, par lequel un inéluctable dilemme nous était posé : il fallait choisir entre la fermeture immédiate de nos séminaires ou la soumission aux ordres d'après lesquels les Lazaristes devaient y cesser leurs fonctions.

Je me suis soumis, vous l'avez su, avec un amer regret. Comment n'aurai-je pas hésité à sacrifier le droit certain qu'ont les évêques de confier l'enseignement de leurs maisons aux maîtres qui se recommandent à leur choix par leurs talents et leurs mérites autant que par leurs vertus ? Mais, à supposer même que j'eusse entretenu l'espérance de faire reconnaître ce droit, combien de temps aurait été nécessaire pour faire valoir mes raisons et pour les faire accepter ! Le moment de la rentrée serait arrivé certainement avant que ma cause fût gagnée devant le ministre ; et, dès lors, nos deux maisons auraient été condamnées à ne pas se rouvrir.



Collège de Montdidier.

M. le supérieur général de Saint-Lazare, témoin de mes hésitations et sensible à mon chagrin, a bien voulu m'inviter lui-même à constituer, soit au séminaire Saint-Firmin, soit à Saint-Pons, un personnel, qui, sans les faire jamais oublier, prendrait la place des directeurs et des supérieurs que nous perdions bien involontairement.

J'ai donc fait choix de M. l'abbé A. Martin, docteur en théologie, licencié ès sciences naturelles, et déjà chargé d'une classe au Petit Séminaire, pour succéder à M. Romon, à Montpellier.

Tous ceux qui ont approché ce jeune prêtre savent quelles sont les qualités à la fois brillantes et solides de son intelligence, tous connaissent sa politesse exquise, la douceur de ses manières et sa pro-

fonde piété. Je sais que ses futurs collègues se félicitent de l'avoir à leur tête, et je ne doute pas que les parents comme les élèves n'applaudissent à une mesure qui assurera la prospérité et le bon gouvernement de notre chère maison de Saint-Firmin.

Vous m'avez souvent entendu, Messieurs, célébrer les mérites du Petit Séminaire de Saint-Pons. Nécessaire absolument autrefois pour le recrutement du clergé, quand l'accès de nos villes d'Olargues, de Saint-Pons de Thomières, de la Salvétat et des villages de cette région montagneuse, n'était facilité ni par de belles routes, ni surtout par le chemin de fer, le Petit Séminaire établi par M^{sr} Fournier dans



Esplanade de Montdidier.

les anciens bâtiments du couvent des Récollets, est encore aujourd'hui d'une très grande utilité pour la culture des vocations et pour leur développement.

Et j'ajoute à cette considération majeure cette autre réflexion que, pour aider au maintien de la prospérité matérielle de la ville de Saint-Pons et des cantons limitrophes, le successeur des anciens évêques de ce petit diocèse se sent obligé de conserver l'œuvre de pieuse sollicitude, à laquelle M. l'abbé Martin d'Agde, M. l'archiprêtre d'Estève de Pradel, et surtout M. le chanoine Dubreil, mort sur le siège archiépiscopal d'Avignon, ont consacré tant de soins, tant de labeurs, tant de dévouement désintéressé.

Ce sera M. l'abbé Flottes, licencié ès lettres, qui prendra la direction du Petit Séminaire de Saint-Pons. Nous lui donnerons des collaborateurs jeunes et vaillants comme lui, sur lesquels il étendra, grâce à la suavité pénétrante de son caractère, et grâce aussi à la compétence manifeste, qu'il doit à ses longues études, l'influence d'une direction sage autant qu'éclairée.

Je vous remercie d'avance, honorés et chers Messieurs, de ce que vous ferez pour aider de plus en plus la grande œuvre de nos séminaires. Elle était vôtre, certes ! quand les Lazaristes y dépensaient si généreusement leurs efforts. Elle sera vôtre aujourd'hui : d'autant plus que ce sont vos confrères, vos condisciples, vos compatriotes et vos amis, qui en sont maintenant les tuteurs et les guides. Dévouez-vous à nous amener des élèves, à leur créer des ressources



Collège de Montdidier (Chapelle).

suffisantes, à soutenir et à étendre la bonne renommée de nos maisons. Dieu vous en récompensera ; et l'Église vous saura gré de tout ce que vous aurez fait pour lui donner, un jour, des ministres qui lui fassent honneur.

Agréez, honorés et chers Messieurs, l'hommage affectueux de mon respect en N. S.

† FR.-MARIE-ANATOLE DE CABIÈRES,
Évêque de Montpellier.

Nice. — D'après les renseignements qui nous arrivent, M. Courrège continuera à diriger le petit séminaire de Nice. Il garde ses fonctions à titre purement individuel. Aucun prêtre de la Mission ne restera dans l'établissement.

Le collège de Montdidier. — Le collège de Montdidier, dirigé d'abord par les religieux Augustins, passa ensuite aux mains des Bénédictins qui le gardèrent jusqu'à la Révolution. L'abbé Lamar le rouvrit en 1804. Il le confia bientôt aux Pères de la Foi qui ne purent pas cependant en assurer l'existence. Le collège fut fermé de nouveau en 1812.

En 1818, les Lazaristes en prirent la direction et ils l'ont gardée jusqu'en 1901. M. de Beauvillé dans son *Histoire de Montdidier* (1) raconte les origines et le développement du collège. Il termine ainsi :

« L'instruction que l'on donne au collège est solide. Les études y
« sont aussi fortes que dans les maisons d'éducation des villes voi-
« sines, le prix de la pension est très modéré, on ne saurait trouver
« un établissement placé dans des conditions plus satisfaisantes. Les
« professeurs prennent un soin constant des jeunes gens qui leur
« sont confiés ; fermes sans sévérité, religieux sans affectation, ils
« se tiennent sagement en dehors des coteries de la ville. Ils s'occu-
« pent exclusivement de leur pensionnat et évitent tout ce qui se-
« rait de nature à porter atteinte à la dignité de leur caractère. —
« Puissent les éléments favorables que possède le collège con-
« courir à la prospérité et à l'éclat de la ville. »

Rome. — A l'occasion de la fête de saint Joachim, le 17 août, le Saint-Père reçut dans la Bibliothèque privée du Vatican, le Sacré-Collège et la Cour pontificale. Le Pape parla de la générosité des catholiques qui, de tous les pays du monde, envoyaient des offrandes pour l'église Saint-Joachim. Il vanta beaucoup la générosité des Dames françaises pour les Missions. Enfin sur l'invitation du Saint-Père, M^{re} Crouzet, vicaire apostolique de Madagascar-Sud, prit la parole et intéressa vivement l'assistance par les renseignements qu'il donna sur sa mission.

CORRESPONDANCE

ENTRE SAINT VINCENT DE PAUL ET LOUISE DE MARILLAC

Septembre 1631.

Mademoiselle,

Voici les lettres que je vous envoie pour MM. les curés de Champagne et pour M. Ferrat. Vous les ferez, si vous jugez à propos de leur donner, comme je pense qu'il n'y aura pas de danger, quoique

(1) Cf. *Histoire de Montdidier*, par M. de Beauvillé, t. II, p. 236.

le R. P. Gondi écrive. Il m'a écrit l'affection avec laquelle il vous attendait, j'espère que vous en serez demeurée satisfaite. Je persévère toujours à mon opinion à ce que vous commenciez au Mesnil et de là à Bergier, à Loisy, à Souderon et à Villeseneux, si M. Ferrat ou votre prudence ne juge qu'il soit mieux de faire autrement. Je ne vous envoie pas d'autre mémoire, ne l'ayant pas jugé nécessaire ; l'esprit de Notre-Seigneur sera votre règle et voire adresse, et moi je me recommande à vos prières pour notre retraite que je m'en vas commencer incontinent la présente écrite, étant cependant en l'amour de Notre-Seigneur, etc.

Paris, 13 septembre 1631 (1).

Mademoiselle,

Puisque la Providence vous retient à Montmirail, il la faut adorer et faire tout ce que Dieu vous présente à faire, n'importe que cette personne ait quelque mauvais bruit, peut-être est-il faux, ou bien qu'elle s'en sera corrigée. La Madeleine, dès l'instant de sa conversion, fut faite compagne de la Vierge et suivante de Notre-Seigneur. Commé je suis un grand pécheur, je ne puis rejeter ceux qui l'ont été pourvu qu'ils aient bonne volonté. Et puis c'est peut-être M. le prieur(2) qui a suggéré cette pensée au R. P. de Gondi (3), auquel je ne dirai rien de l'affaire, car je pense qu'il la fera sans le dire ; sinon vous m'écrieriez, s'il vous plaît. Pour aller en quelque village d'alentour de Montmirail, ils sont fort écartés, il n'y a pas d'apparence d'y rien faire, vu même la saison. Une indisposition que j'avais lorsque le fils de M^{me} Rousseau vint céans ne me permit pas de lui parler, mais je lui ai fait offrir de le servir, et le ferai, assurez-en la mère, s'il vous plaît. Et pour M. votre fils, il passa hier la journée céans d'une fort bonne façon, il se porte bien, Dieu merci ; lorsqu'il sera temps on le fera purger, il est monté à la troisième. M. d'Horgny vous mande qu'il vous écrit, mais le peu de temps que nous avons eu pour en avertir, fera que vous n'aurez point de lettres pour cette fois ; soyez en repos de lui. M^{me} Laurent est revenue indisposée de Villepreux, il y a quatre ou cinq jours. M. Belin va faire l'école des filles, je lui ai mandé qu'il sera relevé dans sept ou huit jours de cette peine, et ai parlé à une bonne fille, laquelle ne pourra y aller que dans le temps que je dis. Je ne savais rien des nappes dont vous me parlez : j'en remercierai M^{le} Dufay pour M^{le} Guérin. Je m'en vais m'informer si elle nous en a envoyé céans. Elle est venue ce matin me dire adieu,

(1) A M^{le} Le Gras, à Montmirail.

(2) M. Lebon, prieur de Saint-Lazare.

(3) M. de Gondi, après la mort de sa femme, entra à l'Oratoire.

pour ce qu'elle s'en est allée à Chartres, et m'a dit que c'est à cause de la maladie qui augmente ici. Il y a entre votre logis et céans deux maisons infestées. M. Guérin et son aîné demeurent néanmoins ici. M^{lle} Dufay est indisposée le moins du monde; M. de Vincy vint me voir hier, et m'assura que ce n'est rien. Je vous dis de même de moi qui n'ai pas même eu mes petits sentiments (1) il y a deux jours.

Le frère de Germaine est venu aujourd'hui céans; je lui ai baillé sa lettre et sa quenouille: il s'en va à Villepreux, où il donnera de ses nouvelles. Comment va la Charité? Les femmes font-elles bien? Ont-elles beaucoup de malades et d'argent? M^{lle} Dufresne est-elle à Montmirail? Comment se porte-t-elle? Je la salue de tout mon cœur, et Mademoiselle sa mère aussi; je ne dis rien de M. Dufresne (2), car je je le pense à la Cour; mais je salue Germaine, et vous dirai que la bonne M^{me} la maréchale de Marillac (3) est fort malade d'un flux de ventre, au Roule. Honorez la patience de la Sainte Vierge en cela, offrez-en la douleur à Dieu. Serait-elle pas bien heureuse de laisser cette terre de misère et d'aller jouir de la gloire du ciel? M^{lle} Guérin vous écrit et moi je suis en l'amour de Notre-Seigneur, etc.

Vers le 15 septembre 1631.

Mademoiselle, si Monseigneur de Châlons vous a envoyé quérir et qu'il soit proche, il me semble que vous ferez bien de l'aller voir et de lui dire tout simplement, à la bonne foi, pourquoi le R. P. de Gondi vous a priée de prendre la peine d'aller en Champagne, et ce que vous faites. Offrez-vous à retrancher ce qu'il lui plaira de votre procédé, et à tout quitter, s'il l'a agréable; c'est là l'esprit de Dieu. Je ne trouve point de bénédiction qu'en cela. Monseigneur de Châlons est un saint personnage, vous devez le regarder comme interprète de la volonté de Dieu au fait qui se présente; que s'il trouve bon que vous changiez quelque chose en votre manière de faire, soyez-y exacte, s'il vous plaît; s'il trouve bon que vous vous en reveniez, faites-le tranquillement et gaiement, puisque vous ferez la volonté de Dieu. Que s'il est éloigné et vous laisse faire, continuez, s'il vous plaît, à enseigner les jeunes filles; que s'il s'y rencontre des femmes, à la bonne heure, mais ne faites dire au prône qu'elles le fassent, s'il vous plaît; mais seulement vous pourrez faire avertir les Sœurs de la Charité (4) de vous voir toutes ensemble. Honorez en ce procédé l'humilité du Fils de Dieu dans le sien. Notre Compagnie étant à présent à Bergier, il n'est pas expédient, je pense, que vous y alliez. Tenez-

(1) Il veut parler de la fièvre qu'il avait fréquemment.

(2) M. Dufréne, employé à la Cour et intime ami de saint Vincent.

(3) Femme du maréchal qui mourut en 1632, exécuté le 10 mai 1632, en place de Grève.

(4) Confrérie des Dames de la Charité.

vous donc au Mesnil, s'il vous plaît, jusqu'à ce que la mission y aille : alors vous pourrez aller à Bergier et aux autres lieux, et mandez-moi, je vous prie, le succès de ce que vous avez fait avec Monseigneur de Châlons.

17 septembre 1631.

Mademoiselle, je vous ai écrit, il y a huit jours, et ai adressé mes lettres au P. de Gondy ; maintenant, je vous envoie ces trois paquets de chemises et la lettre incluse. M. votre fils se porte bien, Dieu merci, et me semble que son esprit s'ouvre de plus en plus ; dès que les jours seront un peu rafraichis, il viendra se purger céans. Cette bonne M^{me} Laurent est toujours malade, je l'ai envoyé visiter, M^{lle} Dufay l'a été un peu, mais, Dieu merci, elle se porte mieux. M^{me} la maréchale de Marillac est allée recevoir au ciella récompense de ses travaux. Or sus, ceci vous attendrira ; mais quoi ! Notre-Seigneur l'ayant voulu ainsi, il faut adorer sa Providence et travailler à nous conformer, en toutes choses, à son saint vouloir. Certes, je sais bien que notre chère sœur ne demande pas mieux, et que si la partie intérieure s'émeut, que bientôt elle s'apaisera. Le Fils de Dieu pleura le Lazare. Pourquoi ne pleureriez-vous pas cette bonne dame ? Il n'y a point danger pourvu que, comme le Fils de Dieu, vous vous conformiez là dedans à la volonté de son Père, et c'est ce que je m'assure que vous ferez. Mais comment vous portez-vous ? Cet air subtil ne vous indispose-t-il point ? et Germaine plaint-elle pas bien ses filles qu'elle sait être à la merci de M. Beluz ? Quand irez-vous en Champagne ? Cette bonne fille profite-t-elle ? Y a-t-il du bien à espérer ? Un mot de tout cela, s'il vous plaît ? Je ne vous puis rien dire de nouveau ici, sinon que nous avons la maladie vis-à-vis de céans et que Notre-Seigneur nous conserve tous en bonne santé, Dieu merci, à ma petite fièvre près. Je m'assure que vous ne nous oubliez pas en vos prières, Mademoiselle, et que vous croyez bien que je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de celui de la Sainte Vierge, etc. .

P.-S. — Je me suis trompé en vous disant que je vous envoie des paquets, parce que je pensais que trois paquets de toile que j'ai trouvés sur ma table fussent des chemises et pour vous.

De Paris, le 12 octobre 1631.

Mademoiselle, voici enfin une lettre de M. votre fils que je vous envoie. J'espère que nous le ferons purger, lundi prochain, et saigner, selon l'ordre que vous nous donnez.

M^{lle} Sévin m'arrêta avant-hier avec cette bonne grosse demoiselle qui porte le deuil auprès de votre logis, et qui désire entrer à Sainte-Marie sœur domestique, et me dit qu'elle vous cherchait un logis, parce que M. Véron a besoin de votre chambre, et que M. son fils ayant à présent un office, il lui faut une salle pour y recevoir le

monde ; sur quoi je lui dis que vous seriez bien marrie de l'incommoder, et que je le priais de travailler à vous trouver un logement, et que je vous en donnerais avis, afin de savoir de vous si vous affectez quelque quartier. Mandez-le-moi donc, s'il vous plaît, et si vous avez besoin d'argent, parce qu'on vous a apporté les quatre-vingts et tant de livres de votre rente.

M^{lle} Franchot vous désire vivement à Villeneuve-Saint-Georges, où la Charité va mal, et moi je pense que Notre-Seigneur vous réserve le succès de ce bon œuvre. M^{lle} Dufay se porte bien ; elle est toujours en quête de logement aussi.

Il fut hier emporté un prêtre de Saint-Nicolas à Saint-Louis : c'est un des nouveaux.

J'ai envoyé aujourd'hui cette bonne fille de Saint-Sauveur à Villepreux. Or sus, où êtes-vous à présent ? Que fait Notre-Seigneur de vous ? L'on m'a dit que l'on a trouvé le P. de Gondi sur le chemin de la Champagne. J'estime que vous y êtes aussi. Plaise à Notre-Seigneur d'y bénir votre travail et de vous bien fortifier pour cela. Je suis en son amour et celui de sa sainte Mère, etc.

(1631 ?)

Mademoiselle, je suis bien aise de ce que vous avez pris comme il faut la nouvelle de la maladie de M^{lle} de Potemcourt, de laquelle je n'ai point su de nouvelles depuis cinq ou six jours en ça ; mais, je suis marri de ce que vous laissez tremper votre esprit en quelques vaines appréhensions, qui sont plutôt à empêchement qu'à avancement à votre salut. Mettez-vous toute dans la sainte dilection qui opère la confiance en Dieu et la défiance de soi, Mademoiselle, je vous en prie, et laissez cette crainte, qui me semble parfois un peu servile, à ceux à qui Dieu n'a point donné les mêmes sentiments de Lui qu'à vous ; et surtout, méprisez ces pensées qui semblent infirmer la sainte foi que Dieu a mise en vous, et encore plus l'auteur dont elles procèdent, qui n'a pouvoir que celui que vous lui donnerez. Or, *absit* que vous lui ayez jamais donné celui-là, les larmes et la peine que vous en avez produites sont autant de témoins de ce que je vous dis. Soyez donc en repos de ce côté-là. Pour M. de Marillac (1), je veux tout ce que vous trouverez bon ; mais prenez garde de vous embarrasser ; il me semble, en cette chose, qu'il faut être disposé à prendre l'avis que celui à qui l'on se conseille donne, et, quand il vous dira quelque chose contre votre sentiment, qu'il n'y faudra point retourner deux fois ; faites pourtant ce que Notre-Seigneur vous suggérera. D'une chose, vous assuré-je bien qu'il ne vous conseillera rien que de parfait, et que je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, votre très humble serviteur.

(1) Détenu à Châteaudun.

LE TRAVAIL DES FEMMES EN FRANCE

Depuis longtemps, on s'inquiète en France de la grave question du travail féminin ; bien des articles et des monographies ont été publiés sur telle ou telle des professions jusqu'ici réservées aux femmes. M^{lle} Schirmacher vient de réunir dans une étude synthétique (1), tous les renseignements épars qui existaient sur ce sujet : elle nous donne, d'après les documents officiels, une vue d'ensemble des occupations et travaux si divers auxquels se livrent les Françaises.

Il y a là, nous a-t-il semblé, des informations qui peuvent ne pas être inutiles et indifférentes aux personnes qui s'intéressent pratiquement aux ouvrières ; aussi avons-nous cru bon de noter les points principaux de l'étude de M^{lle} Schirmacher sans cependant en adopter toutes les conclusions qui s'inspirent d'un féminisme par trop individualiste.

..

On voit qu'il y a en France un peu plus de femmes que d'hommes : on comptait, en effet, au recensement de 1896, sur 38 millions et demi d'habitants, environ 19.350.000 femmes, c'est-à-dire un excédent de 424.000 en faveur de l'élément féminin. Cet élément s'augmente même d'une dizaine de mille si l'on considère la population adulte qui s'élevait au chiffre de 28.330.000. De cette première constatation on peut tirer cette conclusion, c'est que, toutes choses égales, le mariage est chose plus difficile à contracter pour une femme que pour un

(1) *Le travail des femmes en France*, par M^{lle} Schirmacher. *Circulaire du Musée Social*, numéro de mai 1902.

homme — puisqu'il y a un déficit de près d'un million dans le contingent possible des maris.

Voyons maintenant comment, au point de vue des professions, se répartit la population adulte féminine.

Sur les 14 millions de femmes qui habitent la France, il y en a un peu plus de 6 millions qui exercent un métier — sans parler des 7 millions et 7 ou 800.000 femmes mariées qui se consacrent à l'entretien de leur ménage. Au sujet de cette profession de ménagère, qui est bien la profession féminine par excellence, M^{lle} Schirmacher fait la remarque suivante : « Comme presque toutes les professions féminines, elle s'exerce généralement, sans préparation sérieuse, pour ainsi dire, *au petit bonheur*. » Nous souhaitons que la diffusion de l'enseignement ménager vienne modifier cette regrettable situation — et nous souhaitons que les écoles libres et les patronages catholiques de jeunes filles donnent sur ce point un fécond exemple.

Il nous faut passer en revue les diverses professions pratiquées par les femmes : on peut remarquer qu'il n'est pour ainsi dire point de métier masculin, si dur qu'il puisse être, qui ne soit exercé au moins par quelques filles d'Eve. C'est d'ailleurs ce que démontre M^{lle} Schirmacher en s'appuyant sur les statistiques établies par l'Office du travail. Nous allons la suivre dans son énumération démonstrative des diverses catégories professionnelles.

Agriculture. — Il y a, paraît-il, près de 3 millions de femmes qui s'adonnent à l'agriculture : près de la moitié sont indiquées comme « chefs », ce qui n'est pas toujours synonyme de propriétaires.

Le salaire agricole moyen le plus élevé est payé aux femmes dans le département de la Seine : il est de 2 fr. 01 par jour. Le salaire le plus faible est payé dans le Morbihan où il ne sera que de 0 fr. 90.

Les salaires masculins sont toujours supérieurs à ceux des femmes ; l'écart est, en moyenne, d'un franc. Le salaire des femmes représente, en général, un peu plus de la moitié et un peu moins des deux tiers du salaire de l'homme.

Dans certaines parties de la France, notamment en Bretagne,

l'agriculture se trouve entièrement entre des mains féminines, la population masculine se livrant à la pêche dans les mers du Nord.

Les femmes cultivateurs, patronnes ou ouvrières, n'ont pris qu'une bien faible part au développement des syndicats agricoles : ainsi sur le demi-million des membres que comptent ces associations, on ne trouve que 3.720 femmes (1). Nous aurons d'ailleurs à constater que la femme s'est, pour ainsi dire, systématiquement tenue à l'écart du mouvement syndical.

L'instruction agricole, relativement développée pour les hommes, est généralement insuffisante pour les femmes. A leur intention, l'État a fondé deux écoles modèles de laiterie, l'une à Coëtlogon (Ille-et-Vilaine), l'autre à Herviler (Finistère). Ces écoles sont dirigées par des femmes, on y reçoit les boursières de l'État et des filles de fermiers. De plus, il y a des écoles privées qui donnent aux jeunes filles un enseignement agricole, théorique et pratique.

Le projet de loi relatif aux Chambres d'agriculture accorde le droit de vote :

1° Aux exploitants agricoles, qu'ils soient propriétaires ou non de leurs fonds ;

2° Aux propriétaires ayant trois ans de résidence dans la même exploitation ;

3° Aux propriétaires fonciers non exploitants, propriétaires depuis trois ans au moins dans l'arrondissement.

Quant aux femmes, il n'y a que celles qui correspondent à la première catégorie masculine auxquelles le projet de loi accorde l'électorat tout en leur refusant l'éligibilité : les ouvrières agricoles ne jouissent donc pas du droit de vote professionnel accordé aux ouvriers.

Pêche. — Le nombre des femmes occupées par la pêche (pêche proprement dite, ostréiculture, préparation des conserves et emballage du poisson frais) est faible si on le compare aux effectifs masculins : 5.000 contre 66.000.

(1) Les trois départements dont les syndicats agricoles comptent le plus fort effectif de membres féminins sont : l'Aveyron (1.007 femmes), la Saône-et-Loire (341 femmes) et la Marne (201). Il y a 23 départements dont les syndicats agricoles ne comptent pas, parmi leurs membres, une seule femme !

Industrie. — Le nombre des femmes occupées par l'industrie, est très sensiblement inférieur à celui des femmes agriculteurs. M^{lle} Schirmacher insiste très justement « sur ce point parce que l'intérêt si vif dont l'ouvrier des villes est devenu l'objet, tend à répandre l'idée que les effectifs industriels des femmes sont aussi les effectifs féminins professionnels les plus considérables ».

Il n'est pas sans intérêt de voir comment se répartissent entre les diverses professions, les dix-neuf cent mille femmes (chefs, employées et ouvrières) engagées dans l'industrie. Voici ce tableau tel qu'il a été dressé par l'Office du travail :

| | |
|---|-----------|
| Vêtement..... | 1.135.553 |
| Industrie textile..... | 463.217 |
| Alimentation..... | 81.460 |
| Cuirs et peaux..... | 46.453 |
| Bois..... | 37.273 |
| Fer, acier..... | 31.774 |
| Papier, carton, caoutchouc..... | 24.287 |
| Terres et pierres à feu (tubes céramiques) .. | 15.898 |
| Polygraphie, livre..... | 15.749 |
| Plumes et crins..... | 12.260 |
| Industries chimiques..... | 9.143 |
| Métaux fins..... | 8.198 |
| Mines..... | 3.446 |
| Terrassements..... | 2.518 |
| Taille et polissage de pierres..... | 1.773 |
| Pierres précieuses..... | 1.717 |
| Carrières..... | 1.313 |
| Métallurgie..... | 794 |

Si l'on a lu avec attention le tableau qui précède, on aura pu constater que la main-d'œuvre féminine ne fait entièrement défaut dans aucune des branches, même les plus pénibles, de l'activité industrielle ; ainsi nous avons vu des femmes employées dans les travaux de terrassement et de mines, dans la métallurgie, etc.

M^{lle} Schirmacher étudie, par le détail la complexe question du salaire féminin dans l'industrie. Nous ne pouvons la suivre dans l'analyse qu'elle fait des documents statistiques officiels,

mais nous croyons devoir reproduire la conclusion de cette étude minutieuse sur le gain des ouvrières industrielles.

« Voilà, dit-elle, 929.057 ouvrières industrielles, qui journalièrement, font cette dépense considérable de force (sans compter l'effort qu'il faut pour se rendre à l'usine et pour en revenir). Et la plupart de ces femmes, les ouvrières de 70 départements sur 87 (1), les ouvrières de 17 industries sur 18, n'arrivent que difficilement ou pas du tout à équilibrer leur budget. C'est là une énormité économique, et un danger social.

« Une énormité économique, parce que le travail de la femme vaut davantage.

« Dans les industries féminines et dans celles où la femme peut lutter avec l'homme, le travail des femmes est généralement, par sa quantité et par sa qualité, soit égal, soit même supérieur à celui de l'ouvrier.

« Lorsqu'il arrive que le rendement du labeur féminin est inférieur comme quantité, l'emploi des femmes est souvent, quand même, jugé préférable, parce que l'ouvrière apporte des qualités morales : douceur, patience, politesse, docilité, sobriété, capables de compenser, et au delà, un rendement inférieur. La femme, dans les industries qui ne dépassent pas ses forces physiques, vaut l'homme. »

S'il en est ainsi, on peut se demander comment le travail féminin n'est pas rétribué au même taux que le travail masculin : il nous semble que la principale raison peut en être trouvée dans ce fait que le salaire de la femme, surtout dans l'ancienne organisation corporative, a été justement considéré comme un *salaire d'appoint*.

Voici, d'autre part, ce que dit M^{lle} Schirmacher sur cette question :

« L'enquête de l'Office du travail établit un coût de vie uniforme pour les deux sexes. On dira que, physiologiquement, les femmes ont un moins grand besoin de nourriture, et que les ouvrières ne fument ni ne boivent, comme les ouvriers. Soit, mais la dépense correspondante ne peut être évaluée qu'à un

(1) M^{lle} Schirmacher a fait le relevé des salaires moyens gagnés par les ouvrières dans nos 87 départements et dans chaque catégorie industrielle.

cinquième du salaire de l'homme. Or l'écart entre les salaires industriels d'ouvriers et d'ouvrières est d'un tiers, de la moitié, des deux tiers. Cet écart ne peut s'expliquer que par des raisons étrangères à la production proprement dite, c'est-à-dire par l'infériorité au point de vue du droit civil et l'incapacité politique de la femme.

« Il y a là, ajoute M^{lle} Schirmacher, un grand danger pour elle et pour l'humanité.

« L'ouvrier qui ne peut vivre de son travail professionnel est, « pour emprunter le terme d'une enquête faite à ce sujet, obligé « d'avoir recours à quelqu'un qui l'aide. »

« Dans la majorité des cas, ce « quelqu'un » est un homme. Mettons que ce soit un mari. Alors, l'ouvrière, qui fournit à la fabrique neuf à onze heures de travail, en fournira encore quatre, cinq et six à la maison. Il faut qu'elle remplisse, ne fût-ce que sommairement, ses devoirs de ménagère et souvent de mère. Or, elle ne peut suffire aux exigences accumulées de ces deux professions, sans gravement se surmener, ce qui menace sa santé et l'avenir de sa race.

« Quand, d'autre part, le « quelqu'un » venant pécuniairement en aide à l'ouvrière besogneuse, n'est pas le mari, l'existence de celle-ci est encore plus pénible et plus précaire. Quelle moralité peut-on attendre d'elle en pareil cas? Et voilà encore des existences ruinées et l'avenir de la race compromis de nouveau... »

Aussi est-ce pour remédier en partie à cette désastreuse situation que le législateur français a établi, depuis une dizaine d'années, un certain nombre de lois protectrices des ouvrières, (fixant une journée maxima, ordonnant obligatoirement un repos avant et après les couchés, interdisant le travail de nuit).

Mais il est incontestable que cette législation, ayant surtout en vue d'empêcher le trop dur surmenage des ouvrières, ne saurait suffire.

Et cependant, si incomplète soit-elle, elle est repoussée sinon par les intéressées, du moins par celles qui prétendent parfois parler en leur nom! Ainsi le *Congrès des œuvres et institutions féminines* et le *Congrès du droit des femmes* (qui se sont tenus à

Paris en juin et en septembre 1900) ont tous les deux repoussé toute législation spéciale, en matière de travail, pour les ouvrières. Se plaçant au point de vue de « l'égalité des deux sexes », les féministes ont réclamé l'application aux deux sexes de la même législation.

De plus, les congressistes ont recommandé aux ouvrières l'organisation syndicale comme moyen d'améliorer leur sort. C'est là assurément un bon conseil, mais il faut bien reconnaître que, jusqu'à présent, il a été médiocrement suivi; on ne compte, en effet, que 27.044 ouvrières syndiquées sur plus de huit cent mille travailleuses de l'industrie. Les ouvrières qui constituent environ un tiers de l'effectif industriel total ne représentent que la dix-neuvième partie des ouvriers syndiqués (1).

Enfin, pour en terminer avec les ouvrières de l'industrie, rappelons que la Chambre des députés vient d'admettre les femmes à être électeurs et éligibles aux conseils des prud'hommes. Depuis quelque temps, elles sont électeurs et éligibles aux Conseils de travail. Deux représentantes ouvrières (confection et coupe) ont été nommées en 1901. Enfin une femme fait partie du Conseil supérieur du travail.

Service domestique. — Dans l'ensemble des professions qui rentrent sous cette rubrique, on constate naturellement la supériorité numérique de l'élément féminin : il y a, en effet, s'adonnant à ce genre d'occupations 731.000 femmes contre 171.000 hommes. Là encore, nous remarquons la même indifférence pour l'organisation syndicale que nous avons signalée dans les autres professions (2).

Soins personnels. — Cette catégorie, qui ne réunit pas 5.000 femmes, comprend les coiffeuses, masseuses, pédicures, etc. Aucune enquête n'a porté sur leurs salaires.

Commerce, banque. — Dans le commerce, le nombre des

(1) Sur 36 ouvrières, on compte une syndiquée, tandis qu'on compte un ouvrier syndiqué sur 5. Les ouvrières, dont l'organisation syndicale est la plus avancée, sont les cigarières et les allumettières. Il y a des industries entières complètement dépourvues de syndicats féminins.

(2) L'*Annuaire des Syndicats professionnels* donne les chiffres suivants pour les membres des syndicats féminins de domestiques :

| | |
|---------------|--------------|
| Seine..... | 3.025 femmes |
| Gironde | 283 » |
| Rhône..... | 60 » |

hommes l'emporte encore, mais l'écart est moins considérable et le rôle des femmes va augmentant (550.000 contre 930.000).

Comme dans l'agriculture, dit M^{lle} Schirmacher, le nombre des femmes-chefs dépasse dans le commerce celui des employées et ouvrières; la profession est donc favorable au développement de l'indépendance féminine. Les Françaises étant d'excellentes commerçantes, il y en a beaucoup qui sont l'âme de grandes maisons de commerce sans que leur nom paraisse dans la raison sociale.

Les commerçantes sont électeurs, mais non éligibles : elles ne font d'ailleurs que fort peu usage de ces droits électoraux. Elles ne songent pas davantage à se syndiquer : on ne compte que 787 membres de syndicats sur les 165.000 patronnes ! L'idée syndicale n'a pas fait de progrès parmi les employées et ouvrières du commerce.

Manutention. — Les femmes (136.000) qu'on a rangées dans cette catégorie, sont des journalières, sans autre profession, employées à la distribution, à l'emballage, à l'expédition des marchandises, au déchargement des bateaux, etc. Ce sont les non-professionnelles, proprement dites, dont les salaires doivent être d'environ trente sous par jour.

Transports. — En comparaison des hommes, les femmes ne trouvent qu'un nombre restreint d'emplois dans les transports par voie de fer, par voie d'eau, dans les services d'omnibus et tramways (24.000 contre 397.000). Elles sont employées aux guichets des chemins de fer, à des travaux d'écriture et de comptabilité, bref, c'est pour elles la vie de bureau avec le salaire de l'employée, trois francs par jour. Il n'y a pour elles aucun avancement en grade, tous les postes élevés sont occupés par des hommes.

Professions libérales. — Ces professions sont exercées en France par 138.000 femmes et 199.000 hommes : elles sont extrêmement diverses et plusieurs d'entre elles, comme la profession d'avocate (1) ont été tout récemment ouvertes à l'activité féminine.

(1) Depuis la loi de novembre 1899 qui ouvrait le barreau aux femmes, deux seulement de celles-ci se sont fait inscrire comme avocates

La médecine est exercée en France, par des femmes, depuis 1875, date à laquelle M^{me} Madeleine Brès — la première Française — prit le grade de docteur en médecine à la Faculté de Paris. Elle a aujourd'hui 82 « consœurs » dans notre pays, dont 69 à Paris (1). Les femmes commencent à se faire recevoir « pharmaciennes », et Paris compte déjà une officine tenue par une dame.

Parmi les autres professions libérales, il faut noter les arts (2.250 femmes peintres, graveurs et sculpteurs; environ 6.000 professeurs de chant et de musique; 5.000 artistes lyriques ou dramatiques), et la « littérature » (94 directrices de journaux ou « rédactrices »; environ 300 « publicistes »).

Service de l'État et des communes. — La majorité des femmes qui se trouvent au service de l'État et des communes (et sur lesquelles nous aurons à revenir) est constituée par le personnel des postes, télégraphes et téléphones (14.825), les institutrices d'enseignement primaire (50.538), le personnel féminin d'enseignement secondaire universitaire (1.200) et le personnel des hôpitaux.

Les religieuses. — Enfin, pour être complet dans cette rapide énumération de la population *active* féminine de notre pays, nous ne devons pas oublier les religieuses qui, au moment de la promulgation de la loi sur les associations, étaient au nombre d'environ 120.000 se dépensant au service de toutes les misères et de toutes les ignorances.

De l'examen que nous venons de faire à la suite de M^{me} Schirmacher, on est en droit de conclure qu'il n'est point, en France, de travail matériel ou intellectuel où la femme n'ait une part : il n'est guère de professions qui soient encore exclusivement réservée, aux hommes et, peu à peu, le « sexe fort » capitule devant le « sexe faible ».

Mais, si les femmes ont su enfoncer à peu près toutes les portes professionnelles, il est une conquête décisive qui leur reste à faire, — et, dans cette guerre « des sexes », c'est sans doute

(1) Le nombre des médecins-hommes en France est d'environ 15.600. Les femmes-médecins ont généralement pour spécialité les accouchements, les maladies des femmes et des enfants.

pour elle, la plus dure de toutes : il leur faudra obtenir qu'à *égalité de travail, une femme reçoive désormais le même salaire qu'un homme.*

Il n'y aura là aucune injustice. Mais y aura-t-il un bien gros profit réel ?

Quoi qu'en pensent certaines féministes, la chose ne sera pas si défavorable qu'elles l'espèrent, à la main-d'œuvre masculine... Et si, par contre, leur espoir venait à se réaliser, nous craignons fort que l'immense majorité de la population féminine — les femmes mariées et les enfants — n'ait à souffrir de la dernière « conquête féminine », faite aux dépens des maris et des pères de famille.

MAX TURMANN.

LE LINCEUL DU CHRIST

Monsieur le Directeur,

On ne peut guère parler du Suaire de Turin sans y mêler mon nom. J'en serais flatté si je m'étais occupé de la question en vue de me créer une notoriété ; j'en serais, au contraire, peiné si j'avais agi par « défiance systématique à l'égard des reliques et de tout surnaturel » (p. 217 des *Pet. Ann.*). Dieu merci, j'ai une conscience très nette de n'avoir cherché que la gloire de l'Eglise, désireux que son autorité vénérable ne soit pas compromise par des semblants de preuves dans une affaire importante de lipsanographie.

Et, à Rome, on pense bien ainsi. Mon *Etude critique sur l'origine du Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin* fut déférée de Chambéry à la Congrégation de l'Index : on sait que le rapporteur la déclara irréprochable (*incensurable*). Survint le livre de M. Vignon : malgré tout le bruit que la presse des deux mondes a fait autour de ses vapeurs ammoniacales, sa théorie explicative du Linceul de Turin n'a été en aucune façon goûtée à Rome : ennui de tout ce fracas au Vatican, scepticisme amuré au Quirinal.

Cette question du Suaire de Turin présente actuellement un triple aspect : historique, scripturaire et scientifique. Je vais résumer,

d'après une autre communication, ce qu'on en pense dans le camp opposé à celui de M. Loth, mais sans faire aucune polémique, pour ne pas prolonger le débat. Les lecteurs des *Petites Annales* auront entendu les deux cloches et se prononceront ensuite librement.

Je condenserai, en peu de mots, mon travail personnel au premier point de vue. Tout d'abord, silence absolu du Nouveau Testament, des Évangiles apocryphes, de la Patrologie tout entière à l'endroit de la conservation du Suaire de Notre-Seigneur et surtout de l'image qu'il y aurait laissée imprimée. Ensuite, textes de saint Jérôme, d'Eusèbe de Césarée, de saint Augustin, d'Origène, constatant qu'ils n'avaient aucune idée du physique de Jésus. Enfin, impossibilité de rattacher d'une manière certaine le Suaire de Lirey à aucun de ceux, plus ou moins authentiques, qui sont mentionnés par divers chroniqueurs (1). Il n'entre en scène qu'après 1357. Pour l'évêché de Troyes à cette époque, pour le pape Clément VII en 1389, pour l'héritier des Charny (fondateurs de la collégiale) en 1418, pour l'évêché de Liège en 1449, c'est une peinture, une représentation et nullement le Suaire authentique. Les documents qui l'établissent proviennent de sources très diverses; leur authenticité et leur concordance sont inattaquables; on n'a pas pu mettre au jour une ligne qui les contredise. Si l'on tient compte de la masse de faux commis au moyen âge en fait de reliques et de droits utilitaires, il paraîtra étrange que des évêques de cette époque aient exercé leur critique pour taxer de faux une insigne relique qui était vraie. M. Léopold Delisle, un des vétérans de notre Académie des Inscriptions et Belles-lettres, a déclaré que « jusqu'ici (après la communication de M. Delage à l'Académie des Sciences) mes arguments lui paraissaient avoir conservé leur valeur » : personne n'est qualifié pour contester cette autorité de premier ordre. Qu'on veuille bien le remarquer, il suffit qu'un seul de mes documents soit *vrai*, pour que le Suaire de Lirey ne remonte pas au crucifiement; de même qu'une seule des hypothèses nécessaires à la thèse de M. Vignon soit *fausse*, et tout son système est ruiné par la base.

Ce n'est pas une, ce sont toutes ses hypothèses concernant l'ensevelissement du Sauveur qui sont, dès maintenant, reconnues inexactes. Bornons notre examen aux suivantes : le corps n'a dû être ni lavé ni essuyé, ni oint d'aromates et préparé pour l'ensevelissement, ni lié à l'aide de bandelettes. Quatre brochures ont paru sur la question scripturaire : *Le Saint Linceul de Turin*, par le chanoine VAN STEENKISTE (Bruges); *A propos du Saint-Suaire de Turin*, par FRANK PUAUX (Paris);

(1) Le Suaire de Saint-Corneille de Compiègne avait des attestations de 878 et 1092; en 804 il était à Aix-la-Chapelle. Inutile de lui objecter l'absence d'image, cette question étant en cause.

Le Suaire de Turin et l'Évangile, par P. BOUVIER (La Chapelle-Montligeon); *Le Saint-Suaire de Turin et les textes évangéliques*, par Charles-Félix BELLET (Paris). On ne saurait contester la compétence de ces auteurs, qui s'appuient sur les commentateurs estimés. Moins connu chez nous, M. Steenkiste a été, pendant vingt ans, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Bruges; son *Commentaire sur saint Matthieu*, en quatre gros volumes, est arrivé à sa 4^e édition. Les conclusions des quatre auteurs sont identiques, après avoir montré l'impossibilité de concilier les besoins de la cause avec les Évangiles.

Pour prouver que l'opération de l'ensevelissement est demeurée imparfaite, on a prétexté le manque de temps : outre que la chose n'est pas démontrée, on a oublié que l'intransigeance de la loi du repos durant le sabbat ne s'appliquait pas aux soins nécessaires à donner aux morts. — Les aromates achetés le soir par les Saintes Femmes n'étaient pas destinés à suppléer à l'onction omise; durant trois jours, on venait visiter le défunt et, à chaque fois, on répandait sur le cadavre de nouveaux parfums. — Si les Évangiles ne relatent pas que le corps de Jésus ait été lavé, celui de Pierre (un de ces Évangiles primitifs qui ne sont pas devenus canoniques, parce qu'ils n'avaient pas la tenue générale de ceux qui ont été adoptés par l'Église) dit formellement que Joseph lava (ἐλάυνε) le Seigneur et l'enveloppa dans un linceul. L'usage de laver les corps des défunts chez les Juifs est indiscutable et, puisque saint Jean a dit que Jésus fut enseveli suivant la coutume des Juifs, on ne peut nier que les disciples n'aient lavé et essuyé ce corps taché et défiguré par le sang : dans le cas contraire, saint Jean « n'eût pas manqué de signaler cette omission fort extraordinaire pour les Juifs », inconvenante dans ce cas particulier, « et d'en indiquer même la raison » (P. BOUVIER).

L'auteur dont je viens de suivre l'argumentation est plus développé et aussi formel en ce qui concerne la ligature des membres. D'après saint Jean, les disciples « attachèrent le corps de Jésus avec des bandelettes qui contenaient des aromates ». Après avoir étudié la signification du verbe ἐδέσναι au point de vue philologique, il conclut : « En somme, il faut rompre avec les lois les plus élémentaires de la critique ou il faut affirmer que le passage de saint Jean ne comporte pas d'autre sens que celui de *lier*. C'est le sens étymologique du mot, c'est ce sens que saint Jean lui a donné dans une circonstance analogue, c'est la signification que nous lui trouvons dans tous les passages du Nouveau Testament où il est employé. Jamais mot n'a été mieux précisé, et toute hypothèse qui ne s'accorderait pas avec un sens qui s'impose aussi clairement doit être impitoyablement écartée. » Qu'importe, après cela, que des lexicographes ou même des commentateurs aient donné à notre verbe grec le sens d'envelopper ! Inutile d'insister sur la présence nécessaire des ban-

delettes : le mot grec *ἐλάσιον* est un diminutif et doit forcément se traduire par petit linge.

Le Suaire qui couvrait la tête de Notre-Seigneur n'a pas été placé par-dessus le Linceul, où il n'aurait servi à rien. Il couvrait son visage, comme cela est dit, en propres termes, de Lazare. Il a donc intercepté les prétendues émanations de la sueur sur le Linceul. — Placer les trous des clous dans les poignets et non dans les mains est contraire à l'Ancien Testament (*Foderunt manus meas... Quid sunt plagae istae in medio manuum tuarum?*) et au Nouveau (*Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum...*) ainsi qu'à tous les stigmatisés. Benoît XIV s'est élevé avec énergie contre cette opinion singulière soutenue par Juste Lipse; Rubens avait été blâmé sévèrement pour l'avoir adoptée. D'ailleurs, des expériences récentes de médecins belges n'ont-elles pas prouvé qu'une main percée d'un clou peut supporter un poids de 100 kilos? Et, comme preuve plus péremptoire encore, saint Joseph de Leonissa, capucin, n'a-t-il pas été suspendu à un poteau par deux crochets qui lui traversaient une seule main et un seul pied?

Quatre auteurs spéciaux se sont occupés de la thèse de M. Vignon au point de vue scientifique : A.-L. DONNADIEU, *Etude scientifique sur « Le Linceul du Christ » de M. Paul Vignon*, dans l'*Université catholique de Lyon* (t. XL); Fr. HILAIRE DE BARANTON, *le Saint-Suaire de Turin devant l'Académie des sciences de Paris*, dans *Etudes Franciscaines* (t. VII-III); F. de MÉLY, *le Saint-Suaire de Turin est-il authentique? Les Représentations du Christ à travers les âges* (Poussielgue, 32 fig.); Hippol. GUOTIN, *le Saint-Suaire de Turin photographié à l'envers* (Paris).

Le travail de M. de Mély est une réfutation complète du livre de M. Vignon : tous ceux qui possèdent celui-ci voudront le lire, d'autant que l'espace me manque pour en extraire tout ce qu'il renferme de topique. Elle est bien curieuse la coïncidence (à 4 millim. près) entre la mesure de l'aune des toiles de Normandie (qui se vendaient sûrement aux foires de Troyes) et la largeur du Suaire de Turin (p. 25-6), celle qui fut constatée en 1868 et qui est la vraie. Quelle est, en toute sincérité, l'image encore fixée sur la relique? Les différences que M. de Mély constate (p. 27) d'un auteur à l'autre, dans les reproductions du cliché Pia, ne sont pas pour nous édifier. D'autre part, d'après M^{re} Colomiatti, les traits y apparaissent par développement et non par projection; d'après M. A. Loth, c'est l'inverse; d'après M. Vignon, c'est à la fois une empreinte et une projection (HILAIRE). Le Suaire est-il actuellement un négatif? L'était-il à l'origine? Rien n'est moins sûr. Qu'on lise, pour la question présente, la consultation du célèbre héliographe Dujardin (MÉLY, p. 29). Voici les conclusions de M. Donnadiou, professeur de zoologie à l'Institut catholique de Lyon (p. 395) : « 1° Il n'est pas prouvé que les images du Suaire

ne soient pas positives, il faut étudier l'étoffe pour le savoir; alors même qu'elles seraient négatives, un homme a très bien pu les faire ainsi (M. Chopin se porte fort de cette assertion). 2° Il n'est pas démontré que le corps a été enveloppé dans une étoffe imbibée de mixture aloétique et que les vapeurs ammoniacales aient pu imprimer un pareil modelé. — A propos de l'aloès, qui joue un si grand rôle dans cette question, M. Donnadiou insinue qu'on pourrait bien être le jouet d'un quiproquo. Dès le 17 mai, le Dr Florence, directeur du laboratoire de matière médicale à Lyon, m'écrivait que l'aloë des Hébreux n'a rien de commun avec notre aloès, l'un étant de la famille des liliacées, l'autre de celle des légumineuses. La femme, dont parle le livre des *Proverbes* (vii, 17), qui parfume son lit de myrrhe et d'aloë, n'y versa pas plus d'huile que Nicodème dans le linceul du Christ. M. de Mély vient de prouver, dans un article spécial, que les textes des médecins grecs, surtout arabes, établissent à l'évidence cette distinction.

En relisant attentivement la description du Suaire par les Clarisses de Chambéry, qui le réparèrent en 1534, M. Chopin s'est convaincu que l'étoffe, telle qu'elle s'est offerte aux regards de tous et que l'a photographiée M. Pia en 1898, est placée à l'envers. Après avoir dit que les images se voyaient par-dessous presque aussi bien que par-dessus, elles précisent que la main gauche, très bien marquée, était croisée sur la droite, que la joue droite était toute gonflée et qu'une grosse goutte de sang tachait le front gauche. Or, sur l'image positive que l'on donne comme le négatif, obtenu par M. Pia à la chambre noire, les mains et les plaies ont bien cette disposition, qui est l'inverse de ce que porte l'original dans sa position actuelle (Vignon, pl. IV). Que s'est-il donc passé? L'inspection de l'original le dirait sans doute, mais l'autorisation de l'examiner ne paraît pas devoir être prochainement accordée. En attendant, les conjectures formulées sur sa nature tombent toutes en présence de cette constatation, et il ne sera plus permis de parler du Suaire de Turin avant d'avoir examiné le bon côté ou l'endroit; il avait été « mal observé », comme je l'avais prévu.

Ce Christ est bien celui du xiv^e siècle; jusqu'au iv^e on le représentait imberbe; jusqu'au xii^e, doux, bienveillant, non triste et mourant. La *Chronique de l'abbaye cistercienne de Melsa* (Meaux) en Angleterre est là pour prouver qu'à l'époque de la confection du Suaire de Lirey on peignait et sculptait d'après nature : *Operarius... hominem nudum coram se stantem prospexit*; c'est à M. de Mély que je dois ce texte, auquel il fait allusion page 31. Je lui laisse le mérite de mettre en valeur un texte de Munich du xii^e siècle, d'après lequel le Suaire des Blachernes offrait aux regards, outre le Christ, la Vierge et les apôtres.

Il me reste, avant de finir, à demander à M. Loth une petite rectification. « M. l'abbé Chevalier, dit-il page 252, M. de Mély et les autres ont plusieurs fois annoncé bruyamment qu'ils produiraient l'aveu du peintre champenois ou bourguignon obtenu par l'évêque de Troyes; ils ont même indiqué nommément les personnes à même de le publier, puis le dépôt d'archives où la pièce se trouvait. » A cette triple assertion j'oppose, en ce qui me concerne, un triple démenti : je n'ai pas imprimé une ligne qui puisse justifier les dires de M. Loth, et je le mets au défi d'en faire la preuve. Toute cette histoire est aussi fausse que celle de M. Vandevelde, qui aurait « renouvelé d'une manière étonnante l'expérience du Saint-Suaire lui-même, en reproduisant... l'image parfaitement nette d'un corps enseveli de la même manière que celui du Christ » (*Vérité*, 22 juin, rectifié le 26).

Même de notre temps, on ajoute encore des chapitres supplémentaires à la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

Veuillez agréer, etc.

Chan. ULYSSE CHEVALIER,
Professeur à l'Université catholique de Lyon.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me communiquer la réponse ci-dessus de M. l'abbé Ulysse Chevalier à mes articles des *Petites Annales de Saint-Vincent de Paul* sur « le linceul du Christ » et, en même temps, vous m'avez autorisé à y joindre mes observations.

Pour ne pas prolonger le débat (car presque tout serait à relever dans la note de M. l'abbé Chevalier), je me borne à constater deux choses : la première, que M. Chevalier n'a rien répondu aux divers arguments par lesquels j'ai sommairement établi que sa prétendue thèse historique ne résiste pas à la discussion des textes ; la seconde, que M. Paul Vignon a répondu péremptoirement et dans la 2^e édition de son ouvrage et dans vingt revues et journaux, aux diverses objections d'ordre scientifique et exégétique que M. l'abbé Chevalier reproduit ici d'après ses auteurs.

Pour les lecteurs des *Petites Annales* qui, après avoir entendu, comme dit M. l'abbé Chevalier, « les deux cloches », voudraient en entendre une troisième, nous les engageons à lire :

1^o Le résumé de la communication de M. Yves Delage à l'Académie des sciences, adressé par lui à la *Revue scientifique* (31 mai 1901) et dont un juge fort compétent, le P. de Joannis, a dit dans les *Études*

des Pères de la Compagnie de Jésus : « Cet article est remarquable de clarté et de force et d'autant plus intéressant que M. Y. Delage, libre-penseur, se place au point de vue scientifique » (1) ;

2° Un excellent exposé critique de la question du Saint-Suaire dans l'*Ami du clergé*, du 3 juillet 1902 ;

3° L'importante série d'articles publiés dans la *Semaine religieuse* de Valence, des 5, 12, 19, 26 juillet, 23, 30 août, 6 septembre, en réfutation de la thèse de M. l'abbé Chevalier et de celle de M. Chopin ;

4° Les articles scientifiques du *Cosmos* du 3 mai et de la *Revue générale des sciences* du 15 juillet, ceux de la *Revue des questions scientifiques* de Louvain (30 juillet) et de la *Revue Thomiste* (août) ;

5° La note publiée dans la *Semaine religieuse* de Pamiers du 30 mai, par M^{re} Rougerie lui-même, dont la compétence scientifique est une des illustrations de notre épiscopat ;

6° L'étude très pertinente donnée dans la *Semaine religieuse* de Limoges par M. le chanoine Dublanchy et publiée à part (Limoges, imprimerie Pierre Dupont) ;

7° Les judicieux articles de la *Semaine Religieuse* de Langres, des 17, 24, 31 mai et 7 juin ;

8° L'intéressante étude publiée dans les *Etudes religieuses et historiques* de Bayonne du 1^{er} juin ;

9° Les deux articles très autorisés, l'un sur la question scientifique, l'autre sur la question exégétique, publiés dans les *Etudes* des Pères de la Compagnie de Jésus (20 août 1902), par le P. de Joannis et le P. Brucker ;

10° La très curieuse étude de M. de Bourgade la Dardye insérée dans la *Revue scientifique* du 30 août dernier, où l'auteur établit que l'image du Christ sur le linceul de Turin n'est pas due seulement à une impression vaporographique, mais encore à un phénomène de radiographie (2).

Ces divers travaux montrent que, en dehors du cercle de M. l'abbé

(1) M. Léopold Delisle, dont M. l'abbé Chevalier invoque trop, à toute occasion, l'autorité, ne connaissait pas la communication de M. Delage à l'Académie des sciences, lorsqu'il a fait la déclaration qu'allègue mon honorable contradicteur. La séance de l'Académie des sciences eut lieu le lundi 21 avril ; M. Delisle n'en connut que les comptes rendus fort incomplets des journaux, avant la séance du vendredi suivant, 25, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans laquelle il fit la déclaration rappelée par M. l'abbé Chevalier. A cette date, l'ouvrage de M. Paul Vignon n'avait pas encore paru, non plus qu'aucun des articles et écrits favorables à la thèse indiquée ici. M. Delisle n'a jugé la question que d'après les seules publications de M. l'abbé Chevalier. Ce n'est pas assez pour accorder à son opinion, en cette matière, l'autorité qu'ont ordinairement ses jugements.

(2) Nous signalerons, en outre : la brochure bien documentée de Santini de Riols, *le Saint-Suaire de Turin et la Photographie du Christ* (Paris, Ch. Mendel) ; une autre, en préparation, de M. l'abbé de Malizay, et la publication prochaine de nouvelles et importantes recherches historiques sur la question de dom Chamard et du baron Joseph du Teil.

Chevalier, la question de l'authenticité du Saint-Suaire de Turin, appréciée sans préjugé d'école ou d'auteur, est prise en très sérieuse considération et même tenue pour résolue favorablement par des juges impartiaux et compétents.

J'ajoute que, si l'explication du phénomène du Saint-Suaire, proposée par MM. Vignon et Colson et admise par d'autres savants très autorisés, demeure sujette à discussion, la thèse principale, à savoir que la double image du linceul de Turin n'est pas une peinture, mais l'empreinte d'un corps naturel, reconnaissable pour celui du Christ crucifié, reste acquise, car ni l'hypothèse d'une impression xylographique, émise par M. de Mély, n'a paru sérieuse à aucun connaisseur, ni la conjecture de M. Chopin que le Suaire aurait été photographié à l'envers, n'est recevable, par la raison que le Saint Suaire de Lirey-Turin a toujours été vu, avant comme après l'incendie de 1534, comme il a été photographié (1).

Quant à la « petite rectification » que M. l'abbé Chevalier me demande, il ne m'en coûterait pas de la lui accorder, s'il n'avait écrit et fait dire que la fameuse quittance du peintre faussaire du Suaire de Lirey, inconnue des personnes que l'on avait désignées comme pouvant la produire, se trouvait, en fin de compte, dans les archives particulières d'« un grand seigneur français », et s'il n'était établi que cette assertion n'est pas plus fondée que la fable, publiquement accréditée par lui, du même grand seigneur venant trouver mystérieusement le roi d'Italie, à l'époque de l'ostension du Suaire, en 1898, pour lui confier qu'il possédait, dans ses archives, la preuve matérielle de l'imposture du Suaire de Lirey.

De tels arguments sont très regrettables dans un sujet où il faudrait les preuves les plus péremptoires et les plus probantes (et non pas seulement des pièces ou des raisons aussi contestables que celles du dossier de M. l'abbé Chevalier) pour venir combattre une tradition comme celle du Saint-Suaire de Turin, consacrée par les Papes et par la liturgie, et pour contredire le témoignage, si désintéressé ici, de la science qui, avec un savant tel que M. le professeur Delage, avec des hommes aussi compétents que MM. Vignon et Colson, avec les nombreux spécialistes consultés durant l'enquête du laboratoire de zoologie de la Sorbonne, conclut à l'authenticité du linceul du Christ, vénéré à Turin.

C'est la remarque du P. Brucker. Après avoir constaté que l'exégèse n'a pas d'argument décisif à opposer à la thèse de M. Vignon, il termine en disant : « Dans ces conditions, et la question scientifique étant au point où on l'a vue dans l'article qui précède (celui du P. de

(1) Voir à ce sujet la réponse topique de M. Vignon dans la *Semaine religieuse* de Valence, du 6 septembre.

Joannis, tout commande, je crois, de laisser les savants — surtout ceux à qui nous devons ces découvertes et ces recherches si neuves et si intéressantes, — poursuivre librement et consciencieusement leur œuvre dans leur domaine propre. »

Je termine sur cette observation. Du reste, le dernier mot de la question du Saint-Suaire de Turin est celui de M. Delage, qui, tout libre penseur qu'il se déclare, disait avec la plus haute loyauté, dans un cercle intime d'amis et de savants : « S'il ne s'agissait pas du Christ, il n'y aurait pas d'objections. »

Ce mot s'applique aussi bien à droite qu'à gauche.

Veuillez agréer, etc.

ARTHUR LOTB.

BIBLIOGRAPHIE

Newmann. — Essai de psychologie religieuse, par G. GRAPPE avec une préface de Paul BOURGET. Beduchaud, rue des Saints-Pères, 83, Paris. 1 vol. in-12 : 2 francs.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer cette excellente étude sur laquelle nous aurons occasion de revenir.

Les catholiques belges et la question ouvrière en Belgique, par Charles BEYAERT. Un vol. in-12 : 2 francs. Paris, P. Lethielloux, éditeur, 10, rue Cassette, 6^e arr.

Ce petit livre donne l'explication du magnifique succès remporté par les catholiques belges aux dernières élections. Tout le monde peut le comprendre, et ce qu'il dit est marqué au coin du bon sens, ce qui n'est pas un petit mérite par le temps présent.

Une famille de brigands en 1793 (récit d'une aïeule), par Jean CHARRUAT. In-12. Prix : 3 fr. 50. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Beau et bon livre, dont le succès est certain. Nous sommes en 1793, aux bords de la Loire, en plein Bocage vendéen. M^{me} Rambure, qui a vécu aux plus mauvais jours de la Terreur, raconte à ses petits-enfants sa propre histoire et celle de sa famille dont tous les membres ont péri sur les champs de bataille ou sur l'échafaud.

Mélodies sacrées. — A saint Vincent de Paul. — Cantique à l'unisson ou pour chœur à deux ou trois voix de femmes ou d'enfants. Musique de A. de Contenson. Paroles d'une religieuse Ursuline. Paris, G. Cairol, 111, rue de Rennes.

Doctrine spirituelle de saint Augustin, par l'abbé J. MARTIN, Aumônier des Ursulines à Sommières. (In-12 écu, 2 fr. 50, P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris, VI^e.)

Nous avons lu avec autant d'intérêt que d'édification le livre de M. Martin. Il est intéressant, en effet, de voir « le plus savant des Pères » devenir pratique pour enseigner la perfection chrétienne et religieuse. On est habitué à considérer saint Augustin comme un esprit éminemment spéculatif, et on est agréablement surpris, en lisant le livre de M. Martin, de constater que ce grand théoricien de la Dogmatique catholique sait se faire, quand il le faut, « le Père-Maitre » du moine et de la vierge. Il faut féliciter l'auteur d'avoir su extraire des grands in-folio de saint Augustin, et mettre à la portée de tous, ce manuel de la vie religieuse. Tous ont à prendre dans ce charmant et gracieux volume, le simple chrétien, le prêtre et surtout les religieux.

Cantional. GRAND SÉMINAIRE DE MONTPELLIER. Lyon, Librairie Janin, frères, 10, rue du Président-Carnot. Édition complète 1 fr. 50. Chants français et provençaux seuls. 1 fr. 25.

Le Grand Séminaire de Montpellier vient de faire paraître sous ce titre CANTIONAL un recueil de chants nouveaux : chants grégoriens, motets latins, cantiques et chants de patronage, français et provençaux. Les chants grégoriens ont été puisés dans les Cationaux du moyen âge, et l'on y remarque, entre autres, le verset alléluatique *Imperatrix angelorum* avec sa séquence dont, au témoignage des connaisseurs, la mélodie, tout angélique, surpasse, en grâce et en délicatesse, les morceaux de ce genre édités jusqu'ici.

Un grand nombre de cantiques français et provençaux sont dus à l'inspiration de plusieurs prêtres de la Mission. D'autres sont signés de noms bien connus : de la Tombelle, Gastoué, E. Chaminade, Moreau, Desnoyelles, Comire, P. Parisot, P. Lhande, H. Hello, musiciens et poètes qui n'ont pas dédaigné d'apporter leur collaboration à ce recueil pour en faire un modèle de bon goût musical et de piété.

Le *Cantional* destiné aux élèves du sanctuaire pénétrera dans d'autres milieux : collèges, pensionnats, congrégations d'Enfants de Marie dont il enrichira le répertoire et perfectionnera le sentiment esthétique et religieux.

Études d'Histoire et de Théologie positive : La discipline de l'Ancien, les origines de la Pénitence, la hiérarchie primitive, l'Agape, par M^r Pierre BATIFFOL, recteur de l'Institut catholique de Toulouse. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

Chemin de fer Paris-Lyon Méditerranée. — La compagnie P.-L.-M., d'accord avec les compagnies des Messageries maritimes Fraissinet et Paquet, délivre des billets simples pour se rendre par la voie de Marseille, de Paris à l'un quelconque des ports ci-après : Alexandrette, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Alexandrie, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoun, etc.

Il est également délivré dans les agences de la compagnie des Messageries maritimes des billets d'aller et retour, valables 120 jours, pour se rendre *viâ* Marseille, de Paris à Alexandrie, Port-Saïd, Jaffa et Beyrouth.

Ces billets donnent droit à une franchise de 30 kilogrammes de bagages par place sur le chemin de fer ; sur les paquebots, cette franchise est de 100 kilogrammes par place de 1^{re} classe, et de 60 kilogrammes par place de 2^e classe.

Pour plus amples renseignements, consulter le livret-guide P.-L.-M. mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares de la compagnie.

Chemin de fer d'Orléans. — La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du golfe de Gascogne.

Premier itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefite-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

Deuxième itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefite-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris, (*viâ* Montauban, Cahors, Limoges, ou *viâ* Figeac, Limoges).

Troisième itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefite-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban, Cahors, Limoges, ou *viâ* Figeac, Limoges).

Durée de validité : 30 jours (non compris le jour du départ).

Prix des billets : 1^{re} classe, 163 fr. 50 ; 2^e classe, 122 fr. 50:

Le Gérant : A. MARTIAL.

La "Quinzaine"

REVUE POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SOCIALE

PARAIT LE 4 ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX : 45, rue Vaneau — PARIS, VII.

DIRECTEUR : M. GEORGE FONSEGRIVE (YVES LE QUÉREDEC)

La "Quinzaine" est ouverte à toutes les compétences et se fait gloire de n'appartenir à aucune école fermée, à aucun parti étroit.

Une brillante pléiade de rédacteurs venus de la presse libre, de l'Université, de l'Eglise, où se rencontrent, à côté de membres illustres de l'Institut et des maîtres les plus respectés, des talents plus jeunes, mais non pas moins valeureux, lui ont conquis les faveurs du public.

La "Quinzaine" est de toutes les grandes revues celle qui est le meilleur marché. Elle donne tous les quinze jours 144 pages de texte grand in-8°, qui forment au bout de l'année six beaux volumes de 576 pages.

La "Quinzaine" envoie un spécimen gratuit sur demande affranchie; accepte l'échange avec les publications qui s'engagent à reproduire ses sommaires.

ABONNEMENT

| | Un an. | 6 mois. | 3 mois. |
|----------------------------------|--------|---------|---------|
| Le prix de l'abonnement est de : | | | |
| France..... | 24 fr. | 14 fr. | 8 fr. |
| Etranger (Union postale)..... | 28 fr. | 16 fr. | 9 fr. |

Abonnement spécial pour la Clergé et l'Université :

| | | | |
|--------------------|--------|----------------------|--------|
| France, un an..... | 20 fr. | Etranger, un an..... | 24 fr. |
|--------------------|--------|----------------------|--------|

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques.
Portraits de saint Vincent de Paul. Héliogravures Dejardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Panache, Mats, Inaltérable, Incassable

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

D.E.S.

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations. — Grands Séminaires. — Institut Catholique. — Marseille. — Départs. — Les Congrégations d'hommes devant le Parlement. — Rigueurs inutiles. — Œuvres des petites filles abandonnées. — Nos gravures. — Nécrologie. | 289 |
| Saint Vincent de Paul et les Séminaires. | 293 |
| Écoles ecclésiastiques d'Abyssinie, par J.-B. COULBEAUX. | 309 |
| Bibliographie. | 313 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent de Paul

33, rue du Cherche-Midi.

PETITES ANNALES DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.

Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX

SÉMINAIRE SAINT-VINCENT DE PAUL

88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 OCTOBRE :

| | |
|--|-----|
| Les points de départ du développement doctrinal chrétien, par l'abbé H. HEMMER | 145 |
| Kant, à propos d'un livre récent, par X. | 130 |
| Grand Séminaire de Besançon. — Ses constitutions | 157 |

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle, papier de Hollande. 1 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande. 1 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint-Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Grands séminaires. — Institut catholique. — Marseille. — Départs. — Les congregations d'hommes devant le Parlement. — Rigueurs inutiles. — Œuvres des petites filles abandonnées. — Nos gravures. — Nécrologie, p. 289. — Saint Vincent de Paul et les séminaires, p. 298. — Les écoles d'Abyssinie, par J.-B. COULBRAUX, p. 308. — Bibliographie, p. 318.

INFORMATIONS

Grands séminaires. — La rentrée des grands séminaires dirigés par les Lazaristes s'est opérée comme d'habitude.

On dit que la question sera portée devant les Chambres par le gouvernement.

Institut catholique. — La rentrée pour l'année scolaire 1902-1903 aura lieu le 4 novembre. A la messe du Saint-Esprit, M^{re} le Recteur prononcera le discours d'usage.

— Les Facultés de *théologie*, de *droit canonique* et *philosophie scolastique* ont ouvert leurs cours le lundi 13 octobre à 9 heures.

— Les cours supérieurs pour les jeunes filles rouvriront le mercredi 3 décembre. Une conférence gratuite d'ouverture sera faite le vendredi 28 novembre par M. LETOURNEAU, curé de Saint-Sulpice.

— Dans notre *Supplément* du mois de juillet nous faisons remarquer (p. 104) que les séminaires ne peuvent pas donner la haute culture intellectuelle. M. J. Brucker (1) développe la même pensée dans un article des *Études* du 20 septembre dernier. Et comme il l'accompagne de quelques réflexions particulièrement opportunes, nous reproduisons le passage suivant tout à fait digne d'être noté :

« Il est manifeste que, durant le XIX^e siècle, sauf un petit nombre de belles exceptions, les prêtres catholiques n'ont eu qu'une faible part au progrès scientifique.

(1) J. BRUCKER (*Études*, 20 septembre 1902, p. 752) : *La Réforme des Études dans les grands séminaires*.

Il est juste d'ajouter que cet effacement n'est pas entièrement volontaire; il a pour cause, en grande partie, l'appauvrissement matériel du clergé, tant séculier que régulier, suite des spoliations révolutionnaires.

Le progrès, dans les sciences naturelles, ne s'obtient plus qu'au moyen d'observations et d'expériences longues et délicates, qui demandent des instruments très parfaits, quantité de livres coûteux, des voyages, et surtout beaucoup d'argent. Les grandes recherches scientifiques sont ainsi devenues presque impossibles aux prêtres et aux établissements ecclésiastiques, que les maigres subventions du budget des cultes font à peine vivre; et il n'en va pas mieux pour les congrégations religieuses, qui ne se soutiennent guère que par la charité des fidèles, au jour le jour, en dépit du fameux milliard qu'on leur suppose.

Et cependant il est urgent, M^{re} Baunard l'a parfaitement prouvé, que le clergé s'efforce de reconquérir, sinon la direction du mouvement général des sciences, — cela lui est impossible, — du moins une place éminente aux premiers rangs de ce mouvement. Mais il est bien manifeste que ce résultat n'est pas à espérer de l'insertion des cours de sciences dans les programmes des séminaires. C'est aux universités catholiques et aux instituts analogues formés ou à former par les ordres religieux qu'il appartient de rendre et de maintenir à l'Église le glorieux prestige de la haute science. Puissent les catholiques mieux comprendre le devoir pressant que leur fait l'intérêt de la religion, de concourir à ces œuvres si nécessaires, dans la mesure de leurs moyens! On ne craint pas de le dire, bien des libéralités qui servent à embellir de plus en plus des sanctuaires, des pèlerinages préférés, seraient encore mieux employées à doter ces maisons de la science catholique, pour leur permettre de tenir plus dignement leur place à côté des instituts laïques et de prouver avec éclat, par leur existence même, l'harmonie de la foi et de la science..... »

Marseille. — Lettre circulaire de M^{re} l'évêque de Marseille, à l'occasion des retraites ecclésiastiques. — Marseille, le 31 août 1902. — Messieurs et Chers Coopérateurs, nous venons vous rappeler que les Retraites ecclésiastiques auront lieu dans quelques jours. Elles seront prêchées par M. Rougé, prêtre de la Mission, très connu à Marseille, où il a laissé, comme Supérieur du Petit Séminaire, des souvenirs qui nous disent tout ce que nous pouvons attendre de son intelligence, de sa piété, de son zèle et de sa bonté.

En vous invitant à ces pieux exercices, Nous ne pouvons Nous empêcher de vous faire observer qu'ils Nous semblent plus nécessaires que d'habitude. Vous savez ce qui se passait, il y a quelques jours, dans le pays dont le nom même signifie liberté. D'un bout à

l'autre de la terre française, on répétait et on faisait répéter : le cléricalisme, voilà l'ennemi ! La formule est un peu vague, mais nous avons appris à l'interpréter et nous savons tout ce qu'elle cache d'hostilité envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers l'Eglise, envers les prêtres, envers les congrégations religieuses, envers les familles chrétiennes, envers les écoles catholiques et envers la liberté de conscience formellement promise par la Charte de 89 et par les constitutions édictées depuis.

Devant cette déclaration de guerre, la résistance s'organisa, mais elle dut céder devant la force, et des milliers de religieuses, dignes sœurs de celles qu'un historien de renom, mais peu clérical, appelait la parure de la France, furent chassées des écoles où elles apprenaient à des milliers d'enfants du peuple à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir. L'orage qui s'était déchainé sur l'Eglise de France n'épargna pas le diocèse de saint Lazare. Plusieurs de nos écoles congréganistes furent fermées, et comme si le sacrifice imposé à



Sœur Marquet, supérieure (Belge).



Sœur Andreoni (Italienne).

notre cœur d'évêque n'était pas assez douloureux, un décret du 1^{er} août enjoignit aux fils de saint Vincent de Paul, qui dirigeaient notre Petit Séminaire, de l'abandonner, à peine de fermeture immédiate et d'apposition de scellés. Nous écrivîmes de suite à l'autorité civile supérieure pour lui exposer que les pères Lazaristes ne méritaient aucun reproche au point de vue de la demande d'autorisation, qu'ils nous paraissaient avoir qualité pour instruire dans les Petits Séminaires les jeunes aspirants au sacerdoce, qu'ils avaient su maintenir notre École secondaire ecclésiastique dans l'esprit de son institution, et que leur remplacement immédiat entraînerait pour des paroisses populeuses et concordataires des difficultés et peut-être des suppressions de service très regrettables. Notre lettre n'empêcha pas le coup qu'elle tendait à éviter, et, à l'expiration du délai que nous avions réussi à faire proroger, les Pères Lazaristes s'éloignèrent

de la Maison lévitique où ils avaient si bien justifié la confiance de nos trois derniers prédécesseurs et la nôtre. Le départ de ces dignes fils de saint Vincent de Paul a été comme un deuil de famille, et le Clergé de Marseille n'oubliera pas de sitôt qu'il leur est redevable, pour une bonne partie, des talents et des vertus qui le distinguent.

Voilà ce qui s'est passé hier. Que verrons-nous demain? Quand la bacchante est déchainée, disait M. de Bonald à propos de la Révolution, elle ne recule devant aucun obstacle et l'on peut tout craindre. Aussi la retraite arrive bien à son heure. Nous vous engageons, Messieurs et Chers Coopérateurs, à profiter de toutes les grâces qu'elle procure pour retremper le prêtre, défenseur né de la cause de Dieu, dans l'esprit de sa vocation

Veuillez agréer, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de notre respectueux et paternel dévouement en Notre-Seigneur.

† PAULIN, *Evêque de Marseille.*

Lettre de M^{sr} l'Evêque de Marseille à M. le Supérieur général des Prêtres de la Mission. Marseille, le 6 septembre 1902. — Monsieur le Supérieur général, j'ai l'honneur de vous communiquer la lettre circulaire que je viens de publier à l'occasion des Retraites ecclésiastiques. Elle vous dira les démarches que j'ai faites pour maintenir les fils de Saint-Vincent de Paul au Petit Séminaire, et les regrets que leur départ a causés à tous les membres de ma famille sacerdotale.

Nous garderons fidèlement le souvenir de ces maîtres vénérés et, comme la force n'a qu'un temps pour opprimer le droit, nous demanderons à Dieu de les ramener bientôt dans cette école Belsunce où ils remplissaient avec autant de zèle que de succès leur mission d'éducateurs de la jeunesse lévitique.

Au moment où les chers proscrits ont quitté Marseille, je leur ai témoigné ma reconnaissance et celle de mon clergé. Mais je ne puis oublier que nous sommes surtout redevables au père des services rendus par les fils. Aussi bien cette dette n'est pas la seule que nous ayons contractée envers vous.

Permettez-moi, Monsieur le Supérieur général, de les acquitter ou, du moins, de les reconnaître toutes, en vous offrant, avec l'assurance de ma vive gratitude, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† PAULIN, *Evêque de Marseille.*

Départs. — Les Lazaristes de la province de Chine organisent un noviciat et une maison d'études à Chang-hai. Parmi les départs que nous avons signalés dans notre dernier numéro, plusieurs avaient pour but le nouvel établissement.

Le 28 septembre, M. Boscat, visiteur de la Province, et M. Bouvier, prêtre, sont partis à destination de Chang-hai avec six clercs et deux frères coadjuteurs.

Les congrégations d'hommes devant le Parlement . — La Chambre va être saisie, dès la rentrée, des projets de loi concernant les congrégations d'hommes qui ont formulé une demande d'autorisation. Ces congrégations sont au nombre de soixante et une. Mais le gouvernement a décidé de ne pas présenter un projet de loi distinct pour chacune d'elles; il déposera des projets collectifs s'appliquant à toutes les congrégations similaires.

Les 61 congrégations d'hommes ont été, à ce point de vue, classées de la manière suivante :

17 enseignantes ;



Sœur Legras (Française).



Sœur Viollet (Française).

8 vouées à la prédication, l'enseignement et le ministère ecclésiastique ;

20 s'adonnant aux missions, à la prédication et au ministère ecclésiastique ;

3 vouées à la prédication et à la direction des pèlerinages ;

4 s'adonnant à la prédication, au ministère ecclésiastique et à des œuvres industrielles ;

1 vouée à la prédication, l'enseignement et aux œuvres agricoles ;

1 s'occupant d'enseignement secondaire et professionnel et d'œuvres ouvrières ;

2 hospitalières ;

1 contemplative ;

3 contemplatives et industrielles ou agricoles ;

1 s'occupant d'orphelinats agricoles.

Le gouvernement, en soumettant les demandes de ces congréga-

tions à la Chambre, en y joignant son avis favorable ou défavorable, déposera en même temps un dossier contenant pour chaque congrégation le résultat de l'enquête administrative et la reproduction de toutes les pièces dont la présentation est imposée par la loi : état des biens, liste des membres, etc.

Ce dossier, très volumineux, sera renvoyé avec les projets de loi à la commission, qui en ordonnera l'impression pour le joindre comme annexe aux rapports qu'elle fera à la Chambre.

La même procédure sera suivie pour les 395 congrégations de femmes.

Rigueurs inutiles. — Nous lisons sous ce titre dans le *Temps*, un journal qui a toujours soutenu le ministère Waldeck-Rousseau, l'article suivant : « Le président du Conseil vient d'adresser à vingt-deux évêques, dont les séminaires emploient comme professeurs des Lazaristes ou des Maristes, une circulaire pour les inviter à les remplacer.

M. le ministre des Cultes motive sa décision à l'égard des Lazaristes en affirmant qu'ils n'ont été autorisés que pour l'exercice des missions étrangères. Il l'atténue en la présentant comme une sorte d'exécution testamentaire des volontés dernières du précédent cabinet. Il semble même qu'à ce second point de vue, le président du conseil pêche par excès de modestie, en rejetant sur d'autres la responsabilité d'une mesure qu'il était — il l'a prouvé déjà — de taille à prendre tout seul. Et il n'avait nul besoin d'invoquer, pour justifier sa circulaire, l'autorité d'un ministère qui, pour une raison ou pour une autre, n'a pas cru bon de la rédiger.

Aussi bien nous sera-t-il permis de faire observer qu'il y avait, en l'espèce, d'excellentes raisons de s'abstenir. Les Lazaristes sont, si nos souvenirs sont exacts, la plus anciennement autorisée des congrégations d'hommes. Quand M. Waldeck-Rousseau a consulté le Conseil d'État sur leur situation, la réponse a été immédiate et catégorique. Une expérience séculaire a manifesté les services qu'ils rendent à la France, dans les pays de Capitulations. Légalement reconnus, collaborateurs directs de nos ambassades et de nos consulats, intimement associés à l'œuvre de défense et de progrès, dont nous sommes en Orient les défenseurs traditionnels, ils ont droit à une reconnaissance où l'esprit de parti n'a rien à voir. Et il est regrettable que, par une inutile chicane, on prétende limiter aujourd'hui, sous l'une de ses formes, une activité dont la France a toujours bénéficié.

A quoi bon d'ailleurs et dans quel but ? La *Lanterne*, officieuse avec sévérité, suivant sa coutume, le remarque dans l'article même où elle expose les raisons de M. Combes et loue sa décision. Interdire

aux Lazaristes d'enseigner dans les séminaires, c'est fort bien ; mais l'enseignement qu'y donneront les prêtres sera-t-il moins pernicieux ? Peut-on se flatter de l'espoir que leur doctrine sera plus laïque ? Peut-on croire que le « bloc de gauche » trouvera en eux des serviteurs plus sûrs ? Et M. Combes, qui de bonne foi s' imagine avoir frappé à la tête la congrégation, n'a-t-il pas tout simplement donné un coup d'épée dans l'eau ?

Par malheur, cette mesure, si elle est inefficace au point de vue radical, n'est pas inoffensive au point de vue français. Au moment où toutes les puissances, catholiques ou non, s'efforcent de nous arracher par morceaux ce protectorat religieux dont nous sommes les dépositaires ; au moment où l'Italie prescrit à ses représentants de rendre des honneurs souverains au cardinal qui conduit en Terre-Sainte le pèlerinage national ; au moment enfin où notre diplomatie doit défendre pied à pied les droits qu'on nous dispute, n'est-il pas imprudent, en frappant les agents de notre influence, de s'exposer à compromettre le patrimoine commun que l'effort de quatre siècles a amassé ?

On pourra discuter, distinguer, épiloguer, prétendre qu'on n'en-



Sœur O'Sullivan (Irlandaise).



Sœur Clavelin (Française).

lève à la congrégation visée que le droit d'enseigner dans les séminaires et qu'on lui laisse celui d'aller porter au loin la parole française. Il n'en restera pas moins qu'on gêne, par des tracasseries, le fonctionnement d'une association qui nous a rendu au dehors les plus signalés services. La question que tranche M. Combes à l'égard des Lazaristes n'est pas religieuse, ni politique. Elle est nationale, et, si l'esprit de gouvernement consiste à hiérarchiser les problèmes, à ne pas sacrifier aux intérêts particuliers les intérêts généraux, l'initiative que le cabinet vient de prendre comptera parmi les plus contestables »

Œuvre des Petites Filles abandonnées et sans asile. — Une œuvre, très belle, a été fondée en 1872 par M^{me} Rault, secondée par le vénérable abbé Sutein, dans le but de recueillir et de soustraire aux prisons ou maisons de correction les pauvres petites filles qui mendient.

Plus de 2.500 enfants ont été recueillies par cette sainte fille dont le cœur et la charité n'ont point de bornes, mais dont les années et les sacrifices ont affreusement altéré la santé.

Se sentant faiblir sous sa lourde charge, la chère Fondatrice a demandé à des femmes de cœur de former un comité pour soutenir l'œuvre. A son appel, beaucoup ont répondu, mais pour entretenir soixante-douze petites filles et le modeste personnel de la maison, il faut de grandes ressources.

Ordinairement les enfants des orphelinats paient une rétribution mensuelle, qui, si modeste soit-elle, aide à leur entretien, à leur nourriture. Ici, il en est tout autrement. Plus les enfants



Sœur Pouvillon (Française).



Sœur Tillet (Française).

sont malheureuses, plus facilement on les adopte; elles n'apportent rien, ni vêtement, ni argent, et on les reçoit, afin de les soustraire à la misère et au vice. Que d'histoires navrantes chez ces pauvres fillettes à peine entrées dans la vie! Que de drames sombres dont elles ont été témoins! que de crimes même commis sous leurs yeux!... C'est à toutes ces vilénies que notre belle œuvre arrache ces pauvres petites. Dans ces conditions, il est facile de comprendre que les charges sont lourdes, et que parfois cette œuvre, pourtant si belle, se débat dans de grosses difficultés financières. Que les personnes charitables n'hésitent donc pas à lui venir en aide; c'est de la charité bien comprise, car elle s'adresse à des enfants qui seront un jour mères de famille et auxquelles il est nécessaire d'inculquer de bons sentiments. La dévouée Présidente de l'œuvre, la comtesse de Clarens, et de charitables amies se réunissent le mercredi de deux à

six heures, 192, boulevard Malesherbes, afin de travailler pour les chères enfants. Vous qui lisez ces lignes, chères lectrices, vous êtes conviées à vous y rendre ou à envoyer votre offrande à la vicomtesse de la Guère, vice-présidente de l'œuvre, qui vous en accusera réception. — VICOMTESSE DE LA GUÈRE.

Nos gravures. — Nous donnons dans ce numéro le portrait des sœurs massacrées à Tientsin le 21 juin 1870.

Dans la même journée, les Chinois égorgèrent MM. Chevrier et Ou, lazaristes, M. Fontanier, consul de France, M. Simon, chancelier du consulat, et M^{me} Simon, M. Thomassin, chancelier de la légation de France à Pékin, et M^{me} Thomassin, M. de Chalmaison, négociant, et



Sœur Lenu (Française).



Sœur Adam (Belge).

M^{me} de Chalmaison, M. Protopopoff et sa femme, M. Bazoff, trois Russes pris pour des Français.

Nécrologie. — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs : M. l'abbé BENAC, curé de Courbevoie; M. l'abbé DEVÈZE, vicaire général honoraire du diocèse de Cahors.

SAINT VINCENT DE PAUL ET LES SÉMINAIRES

Les réformateurs du clergé de France au ^{xvii}^e siècle, M. de Bérulle, saint Vincent de Paul, M. Bourdoise, M. Olier, ne prétendirent pas renouveler les grandes initiatives de saint Benoît, de saint Dominique, de saint François, de saint Ignace et fonder de nouveaux ordres religieux. Ils voulurent seulement restaurer le sacerdoce, former des prêtres séculiers instruits et capables de remplir leurs devoirs, capables aussi de les enseigner à d'autres avec compétence et autorité. Les prêtres des campagnes étaient alors d'une ignorance extrême : beaucoup ne savaient même pas administrer les sacrements. Dans les villes, les Universités donnaient largement la science de l'époque, mais l'éducation sacerdotale faisait, là aussi, à peu près complètement défaut. Le mal dont souffrait le peuple chrétien par le fait des prêtres ignorants ou scandaleux était profond et le remède bien difficile à trouver.

Saint Vincent de Paul commença par s'adonner à l'évangélisation des campagnes qui était l'œuvre du moment comme l'apostolat des ouvriers est l'œuvre d'aujourd'hui. Puisque les curés de village ne s'acquittaient pas de leur ministère, il fallait les remplacer. Bientôt son génie organisateur le porta naturellement à grouper des bonnes volontés individuelles dont les efforts dispersés ne produisaient que peu de résultats. Il réunit au collège des Bons-Enfants quelques prêtres animés du même zèle et en forma une communauté dont les membres, pour bien marquer la fin du nouvel institut, prirent le nom de Prêtres de la Mission. C'était en 1625. En 1632, la petite compagnie s'installa au prieuré de Saint-Lazare.

Les Prêtres de la Mission, désormais plus connus sous le nom de Lazaristes, se vouèrent à l'œuvre des campagnes. Œuvre spirituelle et temporelle, car, tout en instruisant des vérités de la

religion les paysans, ils s'occupaient aussi de soulager les misères qui les accablaient. Ils organisaient les Confréries des Dames de la Charité, œuvre magnifique d'assistance des pauvres malades à domicile, dont rien ne peut nous donner une idée aujourd'hui. Ils étaient encore distributeurs d'aumônes, portant aux provinces ravagées par la guerre et la peste les millions que leur fondateur recueillait à Paris.

Les disciples de saint Vincent durent aussi s'occuper des séminaires (1635) et acceptèrent également d'aller aux Missions étrangères, en particulier aux pays barbaresques (1642) et à Madagascar (1648). Mais ils restèrent toujours ce qu'ils étaient dès l'origine, des prêtres séculiers.

« La Providence de Dieu, écrivait saint Vincent, a inspiré à la Compagnie cette sainte invention de nous mettre dans un état dans lequel nous avons le bonheur de l'état religieux par les vœux simples, et de demeurer néanmoins dans le clergé et dans l'obéissance à nos seigneurs les prélats, comme les moindres prêtres de leurs diocèses, quant à nos emplois... Le Saint-Père ne nous a point érigés en état religieux, mais de clercs séculiers..... nous n'entendons pas être religieux, mais demeurer toujours dans le clergé. » En réalisant cette conception toute nouvelle dans l'Église, le fondateur des Prêtres de la Mission répondait aux besoins particuliers de cette époque où les bons prêtres faisaient surtout défaut, et donnait également à son œuvre la fixité et la solidité d'organisation qui semblaient jusque-là réservées aux ordres religieux. Il correspondait aussi à un double désir d'apparence contradictoire : « messieurs les prélats ne désirant pas que nous soyons religieux, et les religieux nous conseillant le contraire, fondés sur la légèreté humaine et les grands travaux de notre état. » Prêtres séculiers, les Lazaristes furent particulièrement propres à l'œuvre des séminaires pour lesquels la très grande majorité des évêques avaient quelque répugnance à accepter des religieux, à cause de l'exemption.

Nous n'avons pas à raconter ici l'origine des séminaires, mais il ne sera peut-être pas inutile de rappeler en quelques mots le rôle de saint Vincent de Paul à leur égard.

Disciple du cardinal de Bérulle, M. Vincent était bien convaincu de la nécessité de la réforme du clergé et de l'importance des œuvres qui pouvaient la produire. Il savait les prescriptions du Concile de Trente touchant les séminaires. Aussi le voyons-nous, dès 1635, faire une première tentative et ouvrir un séminaire au collège des Bons-Enfants. Déjà, en 1628, il avait établi les retraites préparatoires aux ordinations où pendant dix jours, on instruisait les ordinands des devoirs essentiels du prêtre, du prêtre de paroisse en particulier. Il établit encore à Saint-Lazare les *Conférences des mardis* que fréquentait l'élite du clergé de Paris. Dans ces conférences, Bossuet, Olier, Abelly et tant d'autres traitaient les questions ecclésiastiques en des entretiens familiers que dirigeait M. Vincent.

Tous ces moyens étaient très bons, mais on ne pouvait pas cependant espérer de parvenir, en les employant, à la transformation complète du clergé. Les séminaires eux-mêmes sur lesquels on avait beaucoup compté n'avaient jusque-là donné que des résultats dérisoires. Saint Vincent écrivait lui-même : « Il y en a quatre dans le royaume : à Bordeaux, à Reims, à Rouen et ci-devant un à Agen. Ni l'un ni l'autre de ces diocèses n'en reçoivent aucun bon effet (1). » La véritable solution fut trouvée lorsqu'on se décida « à fonder d'autres séminaires pour les ecclésiastiques déjà promus aux Saints Ordres ou qui seraient dans la disposition prochaine de les recevoir ». Le séjour dans les séminaires n'était en réalité qu'une retraite d'ordination prolongée. Au lieu de dix jours, durée normale des retraites, les ecclésiastiques passaient dans ces nouveaux établissements trois mois, six mois, un an ou davantage. La durée était fixée par l'évêque et variait selon les sujets. L'idée première de cette création est attribuée par saint Vincent à M. Bourdoise : « Défunt le bon M. Bourdoise a été le premier à qui Dieu a inspiré de faire un séminaire, pour y apprendre l'administration des sacrements et toutes les rubriques; avant lui, on ne savait guère ce que c'était; il n'y avait pas d'établissement particulier où on les enseignât (2). » La réalisation défi-

(1) Lettre de saint Vincent, I, p. 173.

(2) *Conférences aux missionnaires*, p. 193.

nitive et durable appartient à saint Vincent de Paul et à M. Olier : « Nous n'avons pas eu en France, dit M. Icard (1), de vrais grands séminaires jusqu'à ce que saint Vincent de Paul et M. Olier, que l'on peut regarder comme appelés de Dieu à cette œuvre, en eussent établi sur des fondements plus solides. Ces deux vénérables prêtres, animés d'un même esprit, pleins de zèle pour la gloire de Dieu et la sanctification du clergé et voulant réaliser la pensée du concile du Trente, ont travaillé à ramener les séminaires à l'état des anciennes écoles épiscopales, avec les modifications que demandaient les nécessités des temps modernes... Les Prêtres de la Mission et ceux de Saint-Sulpice, unis par les liens d'une estime mutuelle et de la charité, continuent l'œuvre de leurs pères : ils conservent comme un dépôt sacré les traditions qu'ils en ont reçues. »

L'œuvre se développa rapidement. Elle était si nécessaire et il y avait si peu de prêtres capables de la remplir que certains conseillaient même à M. Vincent d'abandonner les autres œuvres et de s'adonner exclusivement à celle-là. Il ne voulut pas y consentir. Il garda l'Œuvre des Missions tout en prescrivant à ses disciples, dont l'ardeur s'accommodait parfois assez mal de la vie de séminaire, de ne point négliger la formation des ecclésiastiques. Dans une de ses conférences, après avoir dit que le Prêtre de la Mission doit : 1° travailler à sa propre sanctification, 2° évangéliser les pauvres, particulièrement ceux de la campagne, et 3° qu'il doit aussi servir les ecclésiastiques, voici en quels termes il développait ce point de règle :



La troisième fin de notre Institut est d'instruire les ecclésiastiques, non seulement aux sciences pour savoir, mais aux vertus pour les pratiquer. Que faites-vous de leur montrer les unes sans les autres ? Rien ou presque rien : il leur faut de la capacité et une bonne vie ; sans celle-ci, l'autre est inutile ou dangereuse ; nous devons les porter également à toutes les deux, et c'est ce que Dieu demande de nous. Au commencement, nous ne pensions à rien moins qu'à servir les ecclésiastiques, nous pen-

(1) Cf. *Traditions de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice*.

sions à nous et aux pauvres. Le Fils de Dieu, comment commença-t-il ? Il se cachait, il semblait qu'il ne pensait qu'à lui ; il priait Dieu, et ne faisait que des actions particulières ; il ne paraissait que cela, et puis il annonça l'Évangile aux pauvres ; mais avec le temps, il fit des apôtres, il prit la peine de les instruire et de les former, et enfin les anima selon son esprit, non pour eux seulement, mais pour tous les peuples de la terre ; il leur enseigna aussi toutes les maximes pour faire des prêtres, pour administrer les sacrements et pour s'acquitter de leur ministère. Je serais trop long d'en faire le détail. Ainsi, au commencement, la Compagnie ne s'employait qu'à elle et aux pauvres ; en certaines saisons, elle était retirée en son particulier, et en d'autres, elle allait enseigner les peuples de la campagne. Dieu a permis que dans nous il ne parût que cela ; mais dans la plénitude des temps, il nous a appelés pour contribuer à faire de bons prêtres, à donner de bons pasteurs aux paroisses et à leur montrer ce qu'ils doivent savoir et pratiquer. Oh ! que cet emploi est haut ! qu'il est sublime ! Oh ! qu'il est au-dessus de nous ! Qu'est-ce qui avait jamais pensé aux exercices des ordinands et des séminaires ? Jamais cette entreprise ne nous était tombée dans l'esprit, jusqu'à ce que Dieu nous ait signifié que son plaisir était de nous y employer. Il a donc porté la Compagnie à ces emplois sans choix de notre part, et pourtant il demande de nous cette application ; mais une application sérieuse, humble, dévote, constante, et qui réponde à l'importance de l'œuvre.

Voilà à peu près, Messieurs, ce que j'avais à vous dire pour l'explication de cette règle.

Voyons maintenant les difficultés qu'on y peut trouver. 1° On eût pu demander au Fils de Dieu : pourquoi êtes-vous venu ? C'est afin d'évangéliser les pauvres. Voilà l'ordre de votre Père ; pourquoi donc faites-vous des prêtres ? Pourquoi leur donnez-vous pouvoir de consacrer, de lier et de délier, etc. ? On peut dire que venir évangéliser les pauvres ne s'entend pas seulement pour enseigner les mystères nécessaires au salut, mais pour faire les choses prédites et figurées par les prophètes, rendre effectif l'Évangile. Vous savez qu'anciennement Dieu rejeta les

prêtres qui avaient profané les choses saintes; il eut en abomination leurs sacrifices, et dit qu'il en susciterait d'autres, qui, depuis le Levant jusqu'à l'Occident et du Midi au Septentrion, feraient retentir leurs voix et leurs paroles : *In omnem terram exivit sonus eorum* (1)... Et par qui a-t-il accompli cette promesse?... Par son Fils Notre-Seigneur, qui a fait des prêtres, qui les a instruits et façonnés, et qui leur a donné pouvoir d'en faire d'autres : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos* (2). Et cela pour faire par eux, dans les siècles, ce que lui-même fait de sa vie, pour sauver toutes les nations par les instructions et l'administration des sacrements.

On pourra dire en la Compagnie : Monsieur, je suis au monde pour évangéliser les pauvres, et vous voulez que je travaille aux séminaires : je veux vaquer à ce que je suis venu faire, qui sont des missions à la campagne, et non pas m'enfermer dans une ville pour servir les ecclésiastiques.

Ce serait une tromperie et une grande tromperie à qui ne voudrait s'appliquer à faire de bons prêtres, et d'autant plus qu'il n'y a rien de plus grand qu'un prêtre. Pensons-y trois jours durant, nous ne trouverons pas que Dieu puisse faire rien de plus grand qu'un prêtre, à qui il donna tout pouvoir sur son corps naturel et sur son corps mystique, le pouvoir de remettre les péchés, etc... O Dieu, quelle puissance ! Oh ! quelle dignité ! Cette considération donc nous oblige à servir cet état-là, si saint et si relevé !

Mais en voici une autre : c'est la nécessité que l'Eglise a de bons prêtres qui réparent tant d'ignorances et tant de vices dont la terre est couverte, et qui ôtent cette pauvre Eglise de ce misérable état, pour lequel les bonnes âmes doivent répandre des larmes de sang.

On doute si tous les désordres que nous voyons au monde ne doivent pas être attribués aux prêtres. Ceci pourra scandaliser quelques-uns, mais le sujet requiert que je montre par la grandeur du mal l'importance du remède. On a fait plusieurs conférences sur cette question (3), dans lesquelles on l'a traitée à fond

(1) Ps. XVIII, 5.

(2) JOAN., c. XX, v. 21.

(3) Dans les célèbres *Conférences du mardi*.

pour découvrir les sources de tant de malheurs; mais le résultat a été que l'Église n'a de pires ennemis que les prêtres. C'est d'eux que les hérésies sont venues; témoins ces deux hérésiarques. Luther et Calvin, qui étaient prêtres (1), et c'est par les prêtres que les hérétiques ont prévalu, que le vice a régné et que l'ignorance a établi son trône parmi le pauvre peuple. Et cela par leur propre dérèglement et faute de s'opposer de toutes leurs forces, selon leurs obligations, à ces trois torrents qui ont inondé la terre.

Quel sacrifice, Messieurs, ne faites-vous pas à Dieu, de travailler à leur réformation, en sorte qu'ils vivent conformément à la hauteur et dignité de leur condition, et que l'Église se relève, par ce moyen, de l'opprobre et de la désolation où elle est.



Les Lazaristes, encouragés par leur fondateur et sollicités par les évêques, consacrèrent une grande partie de leurs efforts à l'œuvre des Séminaires, sans abandonner cependant ni les missions de France, ni les missions à l'étranger. A la mort de saint Vincent de Paul ils dirigeaient douze séminaires en France. Nous en donnons la liste avec la date de fondation.

Bons-Enfants — Paris — (1635), Toul (1635), Luçon (1638), Troyes (1638), Annecy (1639), Marseille (1643), Cahors (1643), Sedan (1643), Saint-Charles — Paris — (1645), Agen (1650), Montauban (1652), Tréguier (1654).

Et voici comment étaient distribués les séminaires français en 1789. Nous citons Henrion (2) :

« A la Révolution, l'Église de France avait plus de cent soixante séminaires où l'on admettait les jeunes aspirants au sacerdoce à un prix très modique, quelquefois même sans pension.

« Dans Paris seul, combien de maisons leur étaient ouvertes! Saint-Lazare, qui, outre la grande maison de ce nom, avait le séminaire Saint-Firmin; l'Oratoire, qui, parmi ses trois maisons

1) Calvin était clerc seulement.

(2) Cf. HENRION, *Histoire des Ordres religieux*, I, p. 196. Paris, 1835.

tenait un séminaire à Saint-Magloire; Saint-Sulpice, Saint-Nicolas, les Trente-Trois, Saint-Louis, Saint-Marcel, le Saint-Esprit, les Missions Étrangères, les Eudistes, les Anglais, les Irlandais (qui avaient deux maisons, l'une aux Lombards, l'autre au Cheval-Vert), les Ecossais.... Tous ces établissements étaient, pour le sacerdoce, autant de riches pépinières. La seule congrégation de Saint-Sulpice en possédait cinq, le grand et le petit séminaire, la communauté des philosophes, la petite communauté ou les Robertins, la communauté de Lisieux ou de Laon. Saint-Nicolas avait deux maisons : le séminaire et la communauté; c'était proprement le séminaire du diocèse; mais chacun pouvait choisir entre les divers établissements, qui étaient tous dirigés par des prêtres voués exclusivement à ce genre de fonctions et formés eux-mêmes dans le sein de leurs congrégations respectives.

« Considérons maintenant les provinces.

« Les Prêtres de la Mission, ou de Saint-Lazare, étaient ceux qui dirigeaient le plus de séminaires. Ils avaient ceux d'Agén, Albi, Amiens, Angoulême, Arles, Arras, Avignon, Auxerre, Bayeux, Beauvais, Belley, Béziers, Bordeaux, Boulogne, Saint-Brieuc, Cahors, Cambrai (1), Châlons-sur-Marne, Chartres (où ils tenaient à la fois le grand et le petit séminaire), Saint-Flour, Saint-Pol-de-Léon, Pau, pour le diocèse de Lescar, Luçon, Saint-Malo (diocèse où ils avaient deux séminaires, l'un à Saint-Méen, l'autre à Saint-Servan), le Mans, Marseille, Metz (où ils occupaient encore deux séminaires, celui de Sainte-Anne et celui de Saint-Simon), Montauban, Nancy, Narbonne, Noyon, Pamiers, la Rochelle, Rodez, Saintes, Sarlat, Sens, Sisleron (diocèse où ils tenaient des séminaires à Manosque et à Lurs), Soissons, où ils avaient le grand et le petit, Toul, Tours, Tréguier, Troyes et Vannes; somme totale : quarante-sept grands séminaires et deux petits. On ne sera point surpris du grand nombre des établissements confiés aux Lazaristes, en songeant qu'ils étaient les fils de saint Vincent de Paul, le premier qui ait établi des séminaires sur le pied où ils sont au-

(1) Il faudrait ajouter ici le séminaire de Castres dont les Lazaristes prirent la direction en 1788. — N. D. L. R.

jourd'hui; les Lazaristes se montraient dignes de cette filiation, et par l'esprit ecclésiastique qui régnait parmi eux, et par l'importance de leurs services.

« Après la congrégation de Saint-Lazare, c'était celle de Saint-Sulpice qui avait le plus de séminaires. Elle dirigeait ceux d'Angers, d'Avignon, d'Autun, de Bourges, de Clermont, de Limoges, de Saint-Irénée, à Lyon, de Nantes, d'Orléans, du Puy, de Reims, de Toulouse (où, indépendamment du séminaire diocésain, elle tenait celui de Saint-Charles, destiné aux jeunes ecclésiastiques des diocèses voisins, qui étudiaient en l'université de Toulouse), de Tulle et de Viviers. A ces grands séminaires étaient joints partout de petits séminaires, excepté à Nantes, au Puy, à Reims et à Tulle. Le diocèse de Limoges avait un petit séminaire à Magnac. Les prêtres de Saint-Sulpice étaient donc chargés de quinze grands séminaires, de onze petits, et en outre de cinq séminaires qu'ils avaient à Paris, et de celui de Montréal au Canada, qu'ils possédaient depuis l'origine. M. Olier, leur fondateur, formé lui-même à l'école de saint Vincent de Paul, leur avait transmis son esprit et son zèle.

« Le P. Eudes (1680), prêtre respectable, avait établi au ^{xvii}^e siècle une congrégation fort répandue en Normandie et en Bretagne, mais qui n'avait que deux maisons hors de ces provinces. Les Eudistes étaient chargés des séminaires d'Avranches, de Caen, au diocèse de Bayeux, de Blois, de Coutances (et de plus, au même diocèse, du séminaire de Valognes), de Dol, d'Évreux, de Lisieux (grand et petit), de Domfront, au diocèse du Mans, de Rennes (grand et petit), de Rouen, de Séez et de Senlis; en tout quinze maisons, sans compter celle de Paris qui n'était guère qu'un lieu de retraite.

« D'autres congrégations dirigeaient aussi des séminaires; par exemple, les prêtres de la Doctrine chrétienne, fondés par le Bienheureux César de Bus, au ^{xvii}^e siècle, occupaient ceux de Bayonne, de Condom, de Gap, de Mende, de Nîmes, d'Orange et de Tarbes, indépendamment des collèges qu'ils tenaient dans leurs trois provinces de Paris, de Toulouse et d'Avignon; leur maison principale était celle de Saint-Charles à Paris. D'un autre côté, l'Oratoire, quoiqu'il s'attachât de préférence à la

direction des collèges, était pourtant chargé des séminaires de Chalon-sur-Saône, grand et petit de Dijon, de Grenoble, de Lyon, de la Dalbade, à Toulouse, et de Vienne. Les Barnabites n'avaient que celui de Bazas. Les prêtres du Saint-Sacrement tenaient ceux de Thiers, au diocèse de Clermont, de Vaison et de Valence. Les prêtres du séminaire du Saint-Esprit possédaient celui de Meaux. Des missionnaires, appartenant à diverses associations, avaient le séminaire de Sainte-Garde à Avignon, un à Limoges, un à Mende, deux à Périgueux, le grand et le petit, deux à Poitiers, un à Sisteron, un à Toulouse. Celui de Besançon était dirigé par une association de douze prêtres qui se recrutaient dans le diocèse et qui ne s'étendaient pas ailleurs. A Laon, les prêtres de Saint-Nicolas de Paris possédaient le séminaire épiscopal. A Lyon, une congrégation dite des Joséphites dirigeait un pareil établissement.

« Outre les congrégations, des prêtres, qui ne formaient pas corps, régissaient aussi des séminaires, quarante-deux grands pour la théologie, et treize petits. Des établissements analogues existaient, d'ailleurs, pour les prêtres infirmes, tels que la maison de Saint-François-de-Sales, fondée récemment à Paris; le séminaire de Saint-Austremoine, au diocèse de Clermont; celui de Saint-Charles, au diocèse du Mans; celui des Missions et des Prêtres infirmes à Chirac, diocèse de Mende; celui de Saint-Louis, à Rouen. On a pu remarquer, enfin, dans le tableau précédent, que plusieurs villes possédaient plus d'un séminaire; très peu de diocèses, et encore c'étaient les plus petits, manquant de ces établissements utiles, étaient obligés d'envoyer leurs sujets dans les séminaires voisins.

« De compte fait, l'Église de France possédait donc, au moment de la Révolution, cent soixante grands séminaires et plus de quarante petits : dans ce calcul n'entrent pas un grand nombre d'institutions formées par les évêques pour les premières études des aspirants à l'état ecclésiastique, comme les écoles établies par les curés, les collèges où l'on enseignait les humanités, et même la philosophie. »

Après la Révolution, les Lazaristes furent autorisés en 1804 par un décret que Napoléon I^{er} fit rapporter en 1809. Ils furent approuvés de nouveau en 1816 et reprirent l'exercice de toutes leurs anciennes fonctions. en particulier la direction des Séminaires. Les premiers furent ceux d'Amiens (1806), de Saint-Flour 1820, de Cahors (1822). Durant tout le xix^e siècle, les disciples de saint Vincent de Paul ont renouvelé les travaux de leur compagnie dans les séminaires et dans les missions à l'intérieur, comme aux missions étrangères, toujours avec la haute bienveillance, souvent à l'instigation et avec l'appui de tous les gouvernements qui se sont succédé en France.

ÉCOLES ECCLÉSIASTIQUES D'ABYSSINIE

Les lecteurs du *Martyr abyssin* ont admiré en Ghebra-Michaël le chercheur passionné de la vérité, qui, après l'avoir enfin trouvée, l'embrasse avec un invincible amour et la porte en triomphe dans les chaînes et tous les plus ignominieux tourments, jusqu'au martyre. Quelques-uns m'ont exprimé, avec une bienveillante critique, le regret de n'avoir pas vu, esquissées en un rapide tableau, les originales écoles de cette vieille église éthiopienne, leur naissance, leurs progrès et leurs vicissitudes à travers les siècles, leur fonctionnement, leur programme et leurs établissements. Je répare du mieux possible cette omission pour les lecteurs des *Petites Annales*, en attendant une nouvelle édition du petit ouvrage, si le succès la rend opportune.

1. ORIGINES. — (IV^e-V^e s.)

Durant les règnes des Ptolémées (323-30 avant J.-C.), un grand mouvement commercial avait animé la mer Érythrée. Un emporium fondé dans la baie d'Adoulis avait, avec le négoce, fait pénétrer la civilisation jusqu'à la cour d'Aksoum. Les ruines du temple et des pyramides attestent encore de la culture des arts que les Égyptiens y avaient introduite, et l'auteur du Périple de l'Érythrée qui visita cette capitale vers l'année 64 de l'ère chrétienne, relate que la langue grecque était parlée couramment à la cour impériale. D'ailleurs les

inscriptions que l'on y retrouve gravées sur des tables à double face en langue hellénique d'un côté et en langue ghez de l'autre, et qui sont attribuées aux rois Abreha et Atsebeha, au commencement du iv^e siècle de l'ère chrétienne, prouvent également que, sous la domination romaine en Égypte, Aksoum avait conservé le culte des lettres et des arts importés d'Alexandrie.

L'apôtre de l'Abyssinie, saint Frumence, qui fut le précepteur des princes Abreha et Atsebeha trouva dans cette survie de la civilisation gréco-égyptienne, un milieu préparé à l'Évangile. Sans doute, avec le mouvement commercial et les relations politiques entre l'Égypte, Adoulis et Aksoum, le courant civilisateur avait cessé d'être entretenu. La circulation de la vie dans les chantiers et dans les écoles avait souffert. Mais le souffle chrétien n'eut qu'à la réchauffer et faire affluer dans les veines un sang nouveau, comme il avait ravivé celle des grandes écoles d'Alexandrie par la prédication de saint Marc et le mouvement imprimé par saint Clément, par Origène, saint Athanase et autres pères qui ont illustré cette Église.

Comme dans la haute Égypte, les arts surtout sculpturaux disparaurent avec le paganisme qui les inspirait. Les écoles désormais imprégnées de l'esprit chrétien survécurent seules durant les iv^e et v^e siècles, en se transformant en écoles proprement éthiopiennes.

Cette transformation est due à la nécessité qui s'imposait à saint Frumence et à ses disciples d'adapter au peuple d'Éthiopie, et, par conséquent, de lui donner en sa langue l'enseignement de la religion et les prières du culte chrétien. Mais on verra que le fond et la méthode dans les diverses branches du programme scolaire sont d'origine et d'importation égyptiennes. L'évolution s'est graduellement opérée par l'appropriation à l'intelligence, au génie et à la langue qui distinguent les Éthiopiens.

A cette époque remonte la traduction des livres saints. Elle ne peut pas remonter avant l'ère des Lagides, puisqu'elle est faite sur la version des Septante et non pas directement sur le texte hébraïque (1). Les hellénismes et même des mots grecs restés sans être traduits en témoignent assez. D'autre part, ils sont une preuve évidente que ces livres sacrés de même que tous les livres liturgiques du rite

(1) Cfr. ZOTTENBERG, « Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale ». — DILLMANN, « Veteris Testamenti aethiopici... Lipsiæ. » Divers livres de l'Ancien Testament présentent dans le texte des variantes conformes au texte hébraïque; mais ce ne sont que des corrections faites sur la version des Septante, préexistante dans les monastères et les écoles d'Abyssinie. Elles sont dues à des moines studieux qui sont allés d'Éthiopie en Égypte et à Jérusalem, afin de contrôler le texte primitif de leur bible nationale. L'on voit de quels travaux difficiles et ingrats les a rendus capables leur courageux amour des études scripturaires, malgré les fatigues de voyages, alors plutôt impossibles sous tous rapports, malgré les privations et les rigueurs de la vie monastique en pays étrangers où tout leur manquait, où ils vivaient d'aumônes (du xiii^e au xvi^e siècle).

éthiopien sont dus à des versions antérieures à ceux du rite copte qui, en Égypte, fut substitué au rite grec au ^{vii}^e siècle (1).

Mais en dehors de ces déductions tirées de faits certains nous ne retrouvons malheureusement aucun document historique, ni aucun souvenir traditionnel sur les auteurs de ces travaux si considérables.

Ils accusent au sein des écoles de cette époque reculée l'exubérance féconde de la plus grande vitalité dès le berceau de l'Église d'Éthiopie, et le niveau élevé de l'instruction d'alors en possession des richesses et des mille nuances de la langue grecque et de la puissance géniale de faire exprimer par la langue éthiopienne les sens abstraits et métaphysiques nouveaux à l'intelligence même et, à plus forte raison, étrangers à la langue des autochtones ?

Après une dépression subie par l'enseignement au ^{vi}^e siècle, nous assistons au relèvement par de nouveaux maîtres gréco-égyptiens et une innovation dans le système scolaire. L'école jusqu'à cette époque paraît concentrée près de la cour et du sanctuaire chrétien qui ne fut autre que le temple antique purifié et consacré au vrai culte par saint Frumence. Les vestiges qui ont survécu aux ruines sous les invasions de Goudith au ^x^e siècle (2) et de Gheragne au ^{xvi}^e siècle, en font foi. Désormais, les écoles vont être éparpillées, semées çà et là, autour des chapelles et des couvents.

II. — LE « SEWASSOU » OU L'ASCENSEUR INTELLECTUEL.

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES.

Les locaux scolaires sont ou l'enceinte des sanctuaires, ou l'ombre des arbres sur les grands chemins à la suite des moines missionnaires.

Quant au programme, les premières études ont compris nécessairement :

1° La lecture de la langue ghez. Selon l'usage introduit en Éthiopie comme dans les églises d'Orient et d'Occident par l'esprit chrétien qui dominait et aussi parce qu'il n'y avait pas d'autres livres, les écoliers apprenaient à lire dans la Bible. Cet usage est consacré par l'habitude et par le respect de la tradition. Cette lecture, si machinale fût-elle, initiait insensiblement à la connaissance des faits historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

(1) Cfr. *Hist. Patriarcharum*, Alexand. RENAUDOT.

(2) (a) 1° Goudith est une Juive qui, en l'an 900, était à la tête des tribus hébraïques répandues sur les hauts plateaux du Sémien et du Lasta. Elle secoua le joug des empereurs chrétiens, ravagea le Tigre, détruisa la capitale d'Aksoum, massacra la famille impériale, dont un seul enfant fut sauvé et emmené au fond du Choa.

2° Venait ensuite naturellement l'explication des Psaumes de David, de la Genèse et de l'histoire du peuple de Dieu, etc.

N'est-ce pas dans ces livres de lecture que nous-mêmes jadis, en nos écoles, nous avons appris l'histoire sainte et la vie de notre divin Sauveur ?

L'interprétation des livres saints fut conséquemment la deuxième étude dans le programme scolaire.

3° Simultanément, les maîtres enseignaient à leurs élèves les règles de la langue ghez, ou les initiaient à l'intelligence et à la correction de la phrase assez éloignée de celle des idiomes populaires.

Sous l'empereur Al-Amiéda à Aksoum, neuf religieux, choisis parmi les moines les plus instruits de l'église catholique d'Alexandrie, arrivèrent en Abyssinie et s'y partagèrent les contrées environnantes de la capitale, afin d'y faire re fleurir la vraie foi et les mœurs évangéliques par leur enseignement et l'exemple de leurs vertus.

« Sous le règne d'Al-Amiéda, disent les chroniques, neuf religieux vénérés sous la dénomination de saints romains firent re fleurir la vraie foi dans l'empire » (au vi^e siècle). Il y avait donc eu un déchet, ou par le manque de maîtres et d'écoles, ou par l'infiltration des hérésies nestoriennes et eutychéennes qui avaient miné et troublé les Églises d'Orient.

Avec la vie cénobitique, ces religieux introduisirent de nouvelles écoles, chacun dans la localité où il fixa sa résidence. On les retrouve près des sanctuaires que leurs disciples leur ont respectivement dédiés dans les lieux sanctifiés par leur vie et leur mort, à Debra-Damo, monastère célèbre, à Abba-Garima près d'Adoua, relevant du chef de la mission apostolique Abba Michael, surnommé Arégaoui, *le vieillard*, — etc., etc. Tel encore, près d'Aksoum, sur le rocher de saint Pantaléon, le groupe de moines et de clercs réunis autour de Keddous lared, disciple de ce saint. Nous allons le voir créer les maîtrises ecclésiastiques.

Système féodal. — Nous trouvons là l'origine des écoles attachées aux églises et aux monastères. Dans chacun de leurs districts, les

Cette révolution amena sur le trône une dynastie nouvelle dite des Zagoués, du Lasta. Elle l'occupa trois cents ans jusqu'en 1250, époque de la restauration de l'antique dynastie, par les successeurs du jeune fugitif recueilli par les Choans, qui, de ce fait, se sont jusqu'aujourd'hui montrés fidèlement attachés à la famille impériale, représentée sur le trône en la personne de Ménélik II, actuellement régnant.

(b) 2° L'invasion de Gheragne, musulman, émire des Adal, Harar et Zeyla, est plus connue. Il dévasta et conquit toute l'Abyssinie, du Sud jusqu'au Nord. Il y régna par la terreur durant vingt ans, jusqu'à la délivrance de cette terre chrétienne par une petite troupe de Portugais envoyés au secours du roi Lebna-Denghel et de son fils Glaudios (xvi^e siècle). Toutes les églises et tous les monastères furent livrés aux flammes. La bibliothèque éthiopienne ne fut sauvée que grâce aux exemplaires possédés et précieusement gardés dans un monastère éthiopien en Égypte et dans celui de Jérusalem.

« saints moines » avaient réuni des disciples. Ceux-ci les suivaient dans leurs courses pastorales afin de recevoir leurs leçons aux heures libres. De là est venue l'habitude des moines et des *débteras*, lettrés laïcs, de s'attacher quelques élèves auxquels ils font suivre le cours progressif de l'enseignement qu'ils ont reçu eux-mêmes de la même manière. Les demeures des maîtres et des élèves sont des huttes de paille dans l'enceinte circulaire des églises. Les classes se font à l'ombre des thuyas et des oliviers, « bois sacré » qui ajoute au mystère du sanctuaire. A la maison et dans les voyages, ces élèves servent de domestiques à leur maître. Si le pain manque à la *menes*, ils vont le quêter de porte en porte à la chute du jour, et le peuple, d'ailleurs très aumônier, leur donne volontiers, selon ses maigres ressources, soit une poignée de grain, soit des morceaux de pain.

Maîtres, moines ou bien *débteras*, aiment ce « vagabondage scolaire » de monastère à monastère, d'école en école, et parcourent ainsi tous les arsenaux de la science ecclésiastique semés par toute l'Abyssinie. A leurs yeux, nul n'a complètement achevé son éducation s'il ne peut répondre : « Je possède la connaissance de toutes les bibliothèques monastiques (*Ghebra Michael*, pp. 41-44). » Ils l'achèvent, tout en donnant leurs leçons plus élémentaires à leurs propres élèves, auxquels ils inspirent le même goût, les mêmes habitudes de pérégrinations et d'études sur les grandes routes et au grand air parmi les buissons.

Ils n'avaient pas de grammaire écrite, mais une méthode traditionnelle qu'ils appellent le *sewassou* ou *échelle* du système linguistique, parce que, comme par degrés, les élèves parviennent à la connaissance des mots, à la dérivation régulière des radicaux, à leur composition et à leurs modifications accidentelles dans le langage, à la formation des phrases, etc. (V. *Ghebra Mich.*, p. 44.)

Les élèves ainsi formés à la lecture et initiés à l'intelligence de la langue ghez comprenaient les textes sacrés employés dans les prières liturgiques, que dès lors également on leur apprenait à réciter ou à chanter. Ainsi le chant, au moins le plus usuel, est la quatrième partie du programme scolaire.

III. — LE « DEGGOA » OU LE LUTRIN.

CRÉATION DES COURS SUPÉRIEURS.

Origine du chant ecclésiastique. — Au VI^e siècle (570-84), le fils de Keddous Kaleb (saint-El' Esban), Ghebra-Meskel, monta sur le trône. Le Synaxare (Senkessar), dans la légende de ce prince, célèbre ses louanges. Il le glorifie comme « vainqueur de ses ennemis » et chante

la prospérité et le bonheur de ses États où la puissance de son sceptre a fait régner une longue et sereine tranquillité.

La *Tarikè-Néghest* ou *Chronique impériale* ne rapporte de son règne que ce fait qui, en effet, est une marque évidente de la prospérité et de la paix dans il jouit : « De son temps vécut Iared qui composa le livre de chant « *Deqgoa*. »

La figure de Ghebra-Meskel fut dans l'histoire d'Ethiopie, un siècle plus tôt, celle de Charlemagne en France au VIII^e siècle. Roi fort, craint et respecté au dehors, il répand au dedans les bienfaits de la paix. Il se montrera promoteur du culte et des écoles ecclésiastiques. La tradition lui attribue la construction d'un grand nombre d'églises dans le Tigré et spécialement du monastère de Debra-Damo dédié à Keddous Arégaoui, le plus âgé et le plus vénéré des neuf Romains. Le couvent éthiopien de Jérusalem le compte, avec saint El' Esban, pour son fondateur. Toutes ces églises qui n'ont rien d'architectural, se distinguent parmi les autres qui couvrent le Tigré par leur forme de quadrilatère plus long que large et par la division intérieure en trois nefs avec leurs absides respectives selon l'usage admis dans les seules églises latines.

Cet empereur paraît être, sinon l'instigateur, au moins le protecteur, par ses bienfaits, des fondations monastiques. Il encourage les écoles conventuelles et paroissiales par sa bienveillance et ses libéralités. On le voit se distraire du dur métier de la guerre du nord au sud de son vaste empire par sa sollicitude royale pour les écoles et les maîtrises où fleurissait le chant ecclésiastique ; comme repos de ses conquêtes, il se plaisait à assister aux cours des maîtres de sa chapelle.

Ainsi que l'ont rapporté les chroniques, ce fut sous son règne que le religieux Iared composa le chant éthiopien, comme saint Grégoire le Grand fit pour les chants de l'Eglise latine qui portent son nom.

Le Synaxare nous donne quelques détails sur la vie de saint Iared et sur ses travaux pour composer les modes et fixer les lois du chant. La légende raconte que, jeune élève à l'école de saint Pantalewon, la lenteur de son esprit lui attirait plus d'une réprimande de son maître. Afin d'échapper aux punitions, il prit un jour le parti de s'évader. Dans le désert, il aperçut un ver grimper à grand'peine le long du tronc d'un arbre et y parvenir après bien des efforts. Témoin du succès de cette ténacité, Iared reprit courage et retourna près de son maître continuer péniblement ses études.

Devenu diacre, il fut ravi au paradis dans une vision et en rapporta l'invention du plain-chant et la division des morceaux des antiennes et des hymnes, suivant les saisons du cycle annuel des fêtes chrétiennes.

Cette solution au problème historique sur les origines du lutrin

éthiopien tranche la question au gré des imaginations abyssines avides du merveilleux ou au moins de l'extraordinaire, si puéril soit-il, où se complait leur esprit enfantin. Elle les dispense des recherches plus sérieuses. Après saint Frumence, les religieux venus d'Égypte formèrent leurs séminaristes au chant qu'ils avaient appris et apporté d'Alexandrie. Il ne pouvait en être autrement. La traduction des Saintes Ecritures en langue éthiopienne permit de substituer le texte ghez au texte grec. Mais il restait à adapter à ses phrases nouvelles les modes et les neumes du chant d'Alexandrie.

C'est le travail auquel les leçons de saint Pantalewon avaient formé Iared dont la nature indolente semblait propice à la lenteur et à la somnolence du chant oriental. A ces proportions d'un dilettantisme rêveur peut être ramenée l'extase légendaire relatée tout à l'heure, et cette autre également contée à sa louange : Un jour qu'il exécutait un de ses hymnes en présence de l'empereur Ghebra-Meskel, celui-ci, ravi d'admiration, laissa tomber par mégarde la pointe ferrée de son bâton mergouze ou béquille sur laquelle s'appuient les chantres et les assistants fatigués de rester debout durant l'audition des morceaux sacrés sur le pied du pieux chantre qui en fut traversé. Mais ni le chantre blessé, malgré la douleur cuisante, ni le royal admirateur appuyant inconsciemment de son poids sur la blessure, ne s'en aperçurent qu'après la fin du cantique.

2^e *Système de la notation*. — D'après le Synaxare (1), les règles du chant attribuées à saint Iared sont réunies dans le livre intitulé : « Mezghebé-Deggoa ou recueil des chants périodiques. » Les formules des neumes sont comprises dans trois modes génériques, appelés « ghez, ezel, et araraï », analogues aux modes du chant grégorien.

Chacun de ces modes s'apprend par une phrase musicale qui servira de modèle. Les syllabes de ces trois formules écrites en lettres minuscules sur les mots de tous les autres morceaux du plain-chant, indiquent les notes, les neumes et toutes les ondulations de la voix qui doivent être faites sur le texte sacré.

Les Abyssins font remonter au même auteur l'usage des tambours, des sistres d'origine égyptienne, du battement des mains et des danses dont l'exécution de leurs antiennes ou de leurs hymnes est accompagnée à l'instar des chœurs de David.

On le voit, la composition du chant liturgique, comme choix des textes et comme musique adaptée à l'expression de leurs sens, témoigne d'une grande vitalité dans les écoles et les couvents. Elle suppose d'abord une étude approfondie de tous les livres saints, car

(1) Saint Iared. — Voir DILMAN, *Chrestomathia æthiop.*; d'ABBADIE, Catalog. n° 8; BASSET, n° 46.

les paroles des antiennes sont textuellement tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, selon que le sens peut se rapporter directement ou s'appliquer par analogie, *interpretatione accommodatiliâ*, aux fêtes célébrées dans le cycle des solennités chrétiennes.

3° *Etude du chant sacré.* — L'étude du chant est considérée comme la principale dans les écoles abyssines. Les lettrés en font leur monopole sur le clergé lévitique auquel suffisent la lecture et les chants essentiels de la liturgie. Mais de savoir tous les chants du Deggoa est le *nec plus ultra* de l'enseignement, auquel aspirent les élèves laïcs des grandes maîtrises, et il donne aux *débteras* le droit de présider aux chants dans les plus grandes solennités. L'acquisition intégrale de cet art réclame des exercices quotidiens durant un stage de quatorze années. Il est vrai qu'il s'agit d'apprendre par cœur les textes d'un énorme antiphonaire et les modulations musicales qui en sont l'expression chantée.

Les leçons de ces harmonies sont données habituellement à la longue veillée du soir dans l'enceinte des églises ou dans l'enclos domestique du maître enseignant autour d'un feu qui réchauffe l'atmosphère et éclaire faiblement les ténèbres de la nuit. Puis, au premier chant du coq, les disciples suivent leur maître et les autres clercs à la chapelle conventuelle ou paroissiale, et, debout dans le vestibule ou sous le porche, s'essaient timidement à suivre les experts dans l'exécution des morceaux des Laudes prescrites ce jour-là.

La matinée et l'après-midi, de longues heures seront encore consacrées à répéter à tue-tête les formules musicales que le maître d'une voix plus modérée leur inculque tour à tour. Il surveille à la fois plusieurs groupes qui reproduisent simultanément des formules diverses, selon leur classe respective. Aussi les bourgades retentissent-elles continuellement d'une insupportable cacophonie. Mais les habitants ne s'en lassent pas, ils s'en félicitent au contraire comme d'un signe de paix et de vie; en effet, aux heures de troubles et de guerres, aux heures de famine et d'épidémie, la terreur fait cesser tout d'un coup ces explosions des jours heureux.

4° *Chant profane.* — Les chants profanes sont ceux des ménestrels, refrains improvisés avec une verve infatigable qui, à défaut d'esprit, par une habitude de la rime qui ne tarit pas, n'est jamais au dépourvu. Cette profession appartient à une bohème vagabonde et les enfants des deux sexes s'initient au métier par l'audition quotidienne de morceaux analogues débités par leurs parents avec accompagnement vibrant fort animé du luth primitif.

Ces mélopées sont surtout belliqueuses, et grands sont les succès des viriles cantinières à animer jusqu'à l'exaltation le courage des soldats en face de l'armée ennemie. Dans ces chansons l'on trouve une

verve gauloise, qui stimule par l'aiguillon de la raillerie narquoise.

Après les hymnes guerriers viennent les épithalames aux festins des noces. Ils sont rehaussés par les récits des gloires ancestrales des époux, et tour à tour abaissés par la trivialité grivoise d'allusions trop licencieuses.

Célèbres sont également les lamentations chantées sur la tombe et aux solennelles réunions funèbres en usage dans la semaine qui suit la mort. Un catafalque, dressé dans une vaste plaine ou sur le plateau d'un mont, est entouré des groupes rassemblés des bourgades voisines, par centaines et par milliers, les hommes à droite, les femmes à gauche. Là, tour à tour, les inspirés des deux sexes se lèvent et célèbrent dans des vers improvisés sous l'inspiration du moment et du milieu qui compose l'assistance.

Les sanglots de la foule y répondent par un sourd et triste murmure. Souvent l'esprit caustique des pleureuses « Alkassite », prenant occasion des exploits du héros décédé, stigmatisent sans ménagement ses adversaires ou ceux du parti politique opposé. Elles flagellent sans pitié, sans égard aucun, même les têtes couronnées. C'est un droit de libre critique accordé en ces funèbres occasions et dont elles usent impunément.

Un jour, à Mékélé, on pleurait sur la tombe d'une fille du ras Areya-Sellassié, oncle et victime de l'empereur Johannès. L'empereur ne s'était pas mêlé à la foule, mais il assistait, solitaire, dans l'enceinte de son palais d'où les lamentations étaient entendues. Une hardie alkassite se leva à son tour du milieu des femmes et clama dans ses pleurs en se tournant vers le vieux père Areya-Sellassié, accablé de chagrin : « N'est-ce pas le comble à ta douleur, ô père, de te voir enlever cette enfant adorée, après la douleur, ô roi, de te voir enlever le trône de tes pères ? A toi ce palais, à toi le sceptre du Tigré, (et, se tournant vers le palais voisin, par une audacieuse évocation à l'orgueilleux neveu devant lequel tout tremblait) : Rends-le-lui, vil usurpateur, ne déshonore pas ton père, c'est son droit et non le tien ! »

On eût applaudi si la crainte du tyran et le respect du deuil l'eussent permis. Ce chant est devenu historique.

5° *Poésie.* — *Art poétique.* — De pair avec le chant liturgique, va la production de cantates ou de poésies « Kenié » composées par les *debtéras* et adaptées à l'air uniformément consacré aux hymnes improvisés à l'occasion d'une fête religieuse, ou en l'honneur du roi, d'un prince, d'un seigneur, à leur visite au sanctuaire, ou en hommage d'action de grâces à la fin des cérémonies religieuses d'une fête locale. Le « Kenié » est une sorte de sonnet limité quant au nombre de vers et à l'ordre des rimes. L'art de cette poésie consiste à voiler sous une figure allégorique la pensée dominante, l'éloge que l'auteur veut exprimer. Souvent, sous mode d'éloge, ce sera un blâme

acéré, une ironie cruelle, qui frappera le héros célébré. En cet art on trouve encore une analogie avec l'esprit narquois et sarcastique du Gaulois. Ces sortes de sonnets sont fort en honneur et, plus ils sont mordants, mieux ils sont retenus et répétés par les disciples admirateurs et surtout amateurs de la malice spirituellement dissimulée dans la courtoisie irréprochable de la phrase.

Plus d'une fois, ces joutes poétiques sous le porche des églises, ont soulevé des haines, des conflits et même des querelles acharnées jusqu'aux prises d'armes qui déshonorent le lieu saint (1).

Le style de ces morceaux est dur, inharmonieux, lourd ; plus la subtilité de la pensée s'y dérobe habilement, et plus elle est difficile à deviner, plus aussi l'art de l'auteur est réputé consommé. Aussi l'étude de ce genre poétique passionne-t-elle les élèves qui y aspirent. L'esprit n'est pas l'apanage de tous ; les muses capricieuses ne donnent pas au premier venu leur inspiration. J'ai vu des jeunes écoliers se consumer des journées et des nuits entières, à méditer, chercher l'expression, combiner les rimes sur le motif dicté par le maître et souvent désespérer d'y réussir. D'aucuns, parmi les *debtéras*, ont cru acquérir cet art par une sorte de délire dû à l'absorption de certaines herbes enivrantes. Ces succès, sans doute, auront mis ces pratiques de sorcellerie en usage dans les écoles, car des jeunes gens m'ont raconté que dans le plus grand mystère leurs maîtres leur avaient fait prendre l'« abennète », c'est-à-dire une herbe dont la substance aromatique fort capiteuse les ensorcelle, trouble le cerveau et cause un vertige délirant et une surexcitation féconde. Plus d'un en garde un tic facial avec des yeux hagards et l'allure de démente des santons. La superstition populaire attribue cet état à des causes surnaturelles et entoure ces sortes de fous d'une plus grande vénération.

(A suivre.)

J.-B. COULBEAUX,
Prêtre de la Mission.

(1) Selon le témoignage du savant *debtéra* Asségahène, ami de M. Ant. d'Abbadie.

BIBLIOGRAPHIE

Le Sacré Cœur : L'Amour. La souffrance. L'Appel à la France. Discours prononcé le vendredi 6 juin 1902, fête du Sacré-Cœur, dans la chapelle de la Visitation à Paray-le-Monial, par M. l'abbé G. SIMON, vicaire général de Luçon. Souvenir et résumé de la retraite du 27 mai au 6 juin 1902. A Paris, chez M. Téqui, éditeur, 29, rue de Tournon. Prix : 0 fr. 60. Remises pour la propagande.

« Nos amis voudront tous lire ce discours, où l'orateur a condensé la moelle d'un traité sur le Sacré-Cœur.

« Doctrine, piété, flamme apostolique, ils y trouveront tout ce qui peut faire aimer Notre-Seigneur dans le symbole le plus touchant de son amour.

« Nos pèlerins de Paray, en particulier, seront heureux d'entendre dans ces pages l'écho de la vaillante voix qui les a émus le 6 juin dernier. » — S. COUBÉ.

La Vie spirituelle à l'école du Bienheureux de Montfort, par A. LHOUMEAT, aumônier. — 1 fort vol. in-8°, chez Oudin, 10, rue de Mézières, Paris et à Poitiers. — Desclée, Rome, etc. Prix : 3 francs.

Cet ouvrage est le commentaire le plus considérable qui ait paru jusqu'à ce jour du célèbre traité *de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*. Il le place dans un cadre nouveau où ressortent mieux son plan et ses proportions. La doctrine du Bienheureux de Montfort y est sondée jusque dans ses fondements dogmatiques, et sa partie ascétique y est soigneusement étudiée, sans en excepter les points de contact avec plusieurs questions de théologie, de spiritualité ou d'histoire.

Un apôtre de la Croix et du Rosaire, le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, par J.-M. TEXIER. Un beau volume in-8° écu, illustré : 1 fr. 50.

En notre temps, on craint d'aborder les gros volumes. Le présent

ouvrage ne contient que les traits les plus intéressants de l'histoire du Bienheureux. Sous la forme alerte d'une vie populaire, il est d'une lecture très attrayante et ne peut manquer d'édifier. Le côté matériel n'a pas été négligé : papier de luxe, belle impression, photogravures fort bien réussies qui rappellent diverses circonstances de la vie de Montfort.

Le Mois des fruits ou mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Rosaire, par un religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, précédé d'une lettre-préface par le R. P. MONSABRÉ, 3^e édition. 1 vol. in-16 de xii 356 pages. Prix broché : 1 fr. 25; relié toile : 1 fr. 75. (Ancienne maison Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Le *Mois des fruits* a été écrit tout entier pour entrer dans la pensée de Léon XIII, si justement nommé le Pape du Rosaire. L'auteur y fait merveilleusement ressortir, dans ses trente instructions, toute l'économie des quinze mystères et des dons qui y sont attachés. Toujours à côté du dogme la pratique des vertus qui en découlent tout naturellement. Le R. P. Monsabré écrit de l'auteur du *Mois des fruits* que ses considérations sont simples et élevées, ses exhortations pressantes, ses exemples bien choisis; dans ses dévotes prières on reconnaît les épanchements d'une âme tendrement dévouée à la meilleure des mères. Je résume tout le livre en quelques mots : solidité, onction, sous une forme pure et élégante.

Annales de la confrérie du Saint-Sacrement, par M. le comte Voyer d'ARGENSON, publiées et annotées par le R. P. Dom Bauchet-Filleau. Oudin, Paris.

Différents travaux, ceux de M. Raoul Allier entre autres, ont attiré l'attention du public sur cette confrérie du Saint-Sacrement jusqu'ici peu connue et qui pourtant mérite de l'être à cause de l'influence qu'elle exerça.

On sait que les pouvoirs publics en prirent ombrage et l'obligèrent à se dissoudre. Il est probable que le dernier mot n'est pas dit sur cette confrérie aux allures mystérieuses et qu'on trouve mêlée à toutes les entreprises de piété ou de zèle durant sa très courte existence. La lecture des *Annales* intéressera tous ceux qui s'occupent du mouvement religieux au xvii^e siècle.

Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. — Depuis le 18 août, la compagnie P.-L.-M. applique les *appareils garde-place* aux voitures directes circulant entre Paris et Genève, et Paris et Chambéry dans les trains suivants :

Train n° 1, partant de Paris à 9 h. 20 matin.

Train n° 561, partant de Genève à 11 h. 10 matin.

Train n° 612, partant de Chambéry à 11 h. 30 matin, et d'Aix-les-Bains à 12 h. 22 soir.

L'emploi de ces appareils assure aux voyageurs la possession indiscutée de la place qu'ils ont choisie dans le train.

Les voyageurs peuvent également faire retenir leurs places à l'avance au départ des gares de Paris, Genève, Chambéry et Aix-les-Bains, moyennant le paiement d'une taxe de location de 1 fr. par place.

Voyages dans les Pyrénées. — Tarif G. V. n° 150 (Orléans).

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursions comportant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les stations balnéaires des Pyrénées et du golfe de Gascogne.

1^{er} Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2^e Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban-Cahors-Limoges ou *viâ* Figeac-Limoges).

3^e Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban-Cahors-Limoges ou *viâ* Figeac-Limoges).

Durée de validité : 30 jours (non compris le jour du départ). — Prix des billets : 1^{re} classe : 163 fr. 50 ; — 2^e classe : 122 fr. 50.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % des prix ci-dessus.

Billets pour parcours supplémentaires non compris dans les itinéraires des billets des voyages circulaires ci-dessus.

Il est délivré de toute station des réseaux de l'Orléans et du Midi, pour une autre station de ces réseaux située sur l'itinéraire des billets d'excursion, ou inversement, des billets d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classe, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e classe sur le double du prix ordinaire des places.

Le Gérant : A. MARTIAL.

La "Quinzaine"

REVUE POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SOCIALE

PARAIT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX : 45, rue Vanneau — PARIS, VII^e

DIRECTEUR : M. GEORGE FONSEGRIVE (YVES LE QUERDEC)

La "Quinzaine" est ouverte à toutes les compétences et se fait gloire de n'appartenir à aucune école fermée, à aucun parti étroit.

Une brillante pléiade de rédacteurs venus de la presse libre, de l'Université, de l'Eglise, où se rencontrent, à côté de membres illustres de l'Institut et des maîtres les plus respectés, des talents plus jeunes, mais non pas moins valeureux, lui ont conquis les faveurs du public.

La "Quinzaine" est de toutes les grandes revues celle qui est le meilleur marché. Elle donne tous les quinze jours 144 pages de texte grand in-8°, qui forment au bout de l'année six beaux volumes de 576 pages.

La "Quinzaine" envoie un spécimen gratuit sur demande affranchie; accepte l'échange avec les publications qui s'engagent à reproduire ses sommaires.

ABONNEMENT

| | | | |
|--|-----------------------------|---------|---------|
| | Un an. | 6 mois. | 3 mois. |
| Le prix de l'abonnement est de } France..... | 24 fr. | 14 fr. | 8 fr. |
| | Etran. (Union postale)..... | 28 fr. | 16 fr. |

Abonnement spécial pour le Clergé et l'Université :
France, un an..... 30 fr. | Etranger, un an..... 24 fr.

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de saint Vincent de Paul. Héliogravures Dejardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Mate, Inaltérable, Incrustante

Éminemment favorable à la production des Tonalités claires et Luminieuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

S^t VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | pages |
|---|-------|
| Informations : Anniversaire. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Enseignement ménager. — Ecole professionnelle. — Départs..... | 324 |
| Saint Vincent de Paul et les Monastères de la Visitation à Amiens et à Abbeville, par A. V..... | 328 |
| Ecoles ecclésiastiques d'Abyssinie, par J.-B. COULBRAUX..... | 345 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent de Paul

88, rue du Cherche-Midi

PETITES ANNALES
DE
SAINT-VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.
Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX
SÉMINAIRE SAINT-VINCENT DE PAUL
88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 89

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 NOVEMBRE :

| | |
|--|-----|
| Notes Sociales, par MAX TURMANN..... | 161 |
| Art chrétien et Archéologie chrétienne, par Z. | 167 |
| Bibliographie..... | 173 |

Les Lazaristes à Madagascar. — Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition prochaine d'un volume qui ne manquera pas d'intéresser vivement nos lecteurs : *Les Lazaristes à Madagascar durant le XVII^e siècle*, par H. FROIDEVAUX, secrétaire de l'Office colonial à la Faculté des lettres.

Dépôts des PETITES ANNALES :

| | |
|--|-------|
| Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris. | |
| Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris. | |
| Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pilau, héliogravure de Dujardin. In-8 ^e aigle, papier de Hollande..... | 1 fr. |
| Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8 ^e aigle, papier de Hollande..... | 1 fr. |

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint-Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Anniversaire. Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. Enseignement ménager. Ecole professionnelle. Départs, p. 321. — Saint Vincent de Paul et les monastères de la Visitation à Amiens et à Abbeville, par A. VANDAMME, p. 328. — Les écoles ecclésiastiques d'Abyssinie (*suite*), par J.-B. COULBEAUX, p. 343.

INFORMATIONS

Anniversaire. — 27 novembre, fête de l'Apparition de la Médaille miraculeuse.

Cette fête est célébrée avec une grande solennité dans la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, où eut lieu l'apparition. Durant les huit jours de l'octave, la chapelle est ouverte au public. Le soir à 3 heures, instruction et salut du Saint-Sacrement.

Tous nos lecteurs savent les vraies merveilles de grâces qui ont été obtenues par le moyen de la *Médaille* et surtout les conversions sans nombre qui se sont produites, depuis que, selon le désir de la Sainte Vierge, cette médaille a été *propagée*. Dans le but de fortifier notre confiance et aussi pour marquer que cette dévotion à la *Médaille miraculeuse* présente toutes les garanties que peut souhaiter une âme chrétienne, nous allons donner la traduction fidèle des *Leçons* que l'Eglise fait lire, le jour de cette fête, à ceux qui sont tenus de réciter l'Office du Bréviaire.

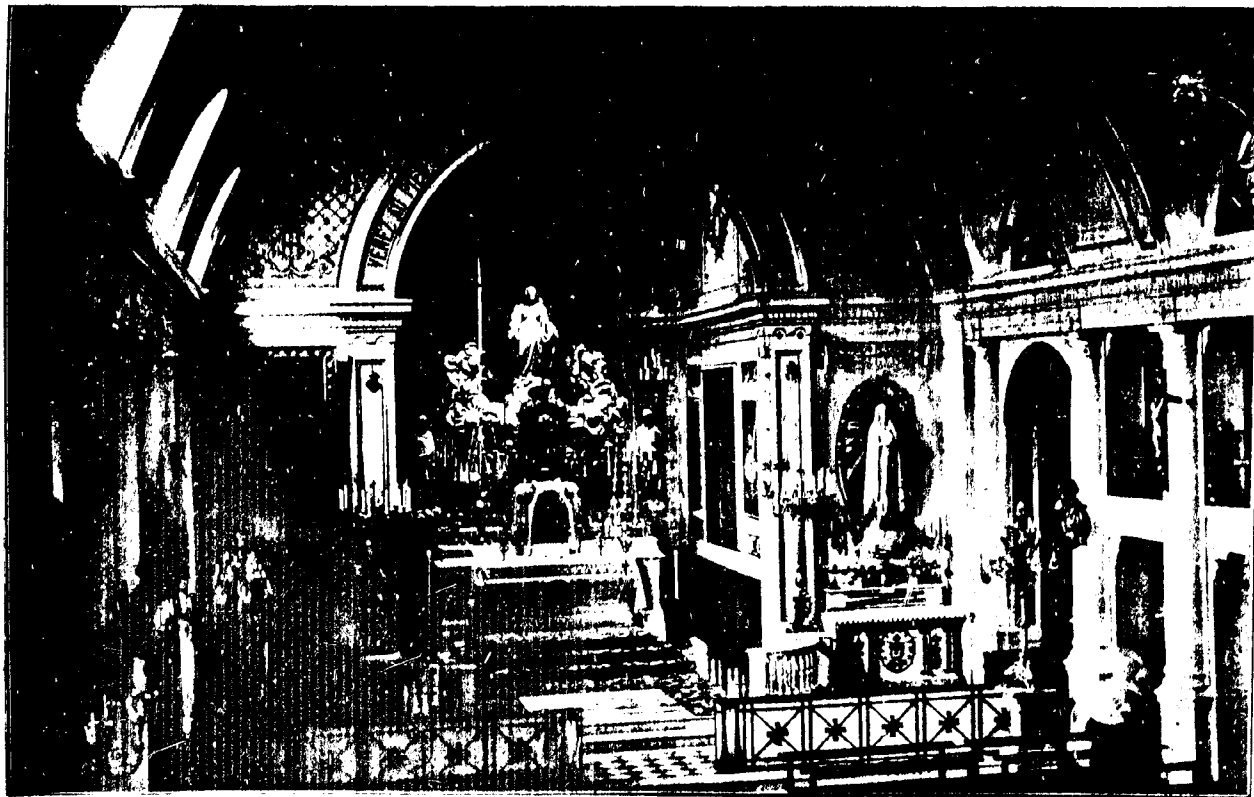
En l'an du Seigneur 1833, comme en font foi des documents authentiques, la bienheureuse Mère de Dieu apparut à une sainte religieuse, appelée Catherine Labouré, de la congrégation des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Elle lui ordonna de faire graver une médaille en l'honneur de son Immaculée Conception. Cette médaille devait reproduire les détails de l'apparition : d'un côté l'image de Marie écrasant de son pied virginal la tête du serpent et de ses mains ouvertes envoyant des rayons lumineux sur la terre placée à ses pieds ; tout autour l'inscription : « O Marie conçue sans

péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » De l'autre côté de la médaille devait se trouver le saint nom de Marie surmonté d'une croix, et au-dessous devaient être deux cœurs, l'un couronné d'épines, l'autre percé d'une épée. Les ordres de la Vierge furent exécutés et l'événement en montra l'origine céleste. A peine en effet la nouvelle médaille fut-elle connue qu'elle fut considérée par les chrétiens comme une des dévotions les plus agréables à la Mère de Dieu et qu'on se mit à la vénérer et à la porter; et cela, en France d'abord, puis, sur le conseil des évêques, dans le monde entier. La vénération et la confiance des fidèles augmenta chaque jour parce que la miséricordieuse Vierge fit de cette médaille l'instrument de plusieurs miracles, guérissant les maladies du corps ou arrachant les âmes de la fange du péché.

Le plus célèbre de ces prodiges est celui dont Alphonse de Ratisbonne fut gratifié à Rome le 20 janvier 1842 : l'autorité ecclésiastique en a reconnu l'authenticité. Né à Strasbourg de parents juifs, Alphonse de Ratisbonne, se rendant en Orient, s'arrêta à Rome. Il était uni d'amitié à un noble personnage de cette ville qui s'était converti de l'hérésie à la religion catholique; et ce dernier plaignant le sort du jeune homme ne négligea rien pour l'amener à la religion de Jésus-Christ. Ses exhortations n'eurent qu'un résultat : il obtint que Ratisbonne, quoique Juif, porterait à son cou une médaille de la Mère de Dieu. Cependant, dans son cœur, il priait pour son ami la Vierge Immaculée, qui se laissa toucher et ne tarda pas de venir à son secours. Un jour, par hasard, Alphonse était entré, vers midi, dans l'église de Saint-André *delle Fratte*.

Tout d'un coup il lui sembla que toute l'Église était envahie par l'obscurité, à l'exception de la seule chapelle de l'Archange saint Michel, d'où s'échappait une très vive lumière. Saisi de stupeur, il dirigea ses regards de ce côté et il aperçut la Bienheureuse Vierge Marie venant à lui avec un visage brillant et avec les mêmes insignes qu'elle avait dans la sainte médaille. Cette apparition changea subitement le cœur d'Alphonse; en versant d'abondantes larmes, il se détourna avec horreur du judaïsme, et cette religion catholique qu'il détestait quelques instants auparavant, il la reconnut vraie et s'y attacha de toute son âme. Il se fit instruire de nos dogmes et quelques jours après, à la grande joie de Rome tout entière, il reçut le baptême.

Pour honorer le souvenir de la puissance et de la bonté de la Bienheureuse Mère qui se sont manifestées par la sainte médaille, et en même temps pour développer encore le culte des peuples chrétiens pour l'Immaculée Conception, le Saint-Siège a voulu que chaque année cette manifestation de la Mère de Dieu et sa sainte médaille



Chapelle de la Maison Mère des Filles de la Charité.

fussent célébrées par une fête spéciale, suivant ce qu'il avait déjà institué pour le Saint-Rosaire et pour le scapulaire du Mont Carmel.

En conséquence, toute la série des faits ayant été étudiée et pesée avec soin par la Sacrée Congrégation des Rites, le Souverain Pontife Léon XIII, après en avoir conféré avec ladite Congrégation, a accordé aux prêtres de Saint-Vincent-de-Paul qui, suivant les instructions de leur fondateur, s'étaient toujours fait une règle de proclamer et d'honorer l'Immaculée Conception de Marie, la permission de célébrer la messe et l'office de la Manifestation de la Bienheureuse Vierge Marie; il a accordé le même privilège aux évêques et aux communautés qui l'ont sollicité.

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — La rentrée a eu lieu le 25 octobre. M. A. VANDAMME, prêtre de la Mission, a prêché la retraite annuelle.

Le 4 novembre, en la chapelle de l'Institut catholique, messe du Saint-Esprit dite par S. G. M^{re} POTRON. Allocution prononcée par M^{re} PÉCHENARD. Ouverture des cours.

M. G. MOREL, notre très distingué collaborateur, a été nommé professeur de Patrologie à l'Institut catholique, en remplacement du P. LARGENT qui a demandé sa mise à la retraite.

Examens. — *Sciences* : M. ALLIOT a obtenu le certificat de *Mécanique* avec mention; M. SARTON a obtenu le certificat de *Géologie* et le certificat de *Botanique*; M. RIBEYRON, le certificat de *Minéralogie*.

Théologie : M. RAPIDY a conquis le grade de licencié.

Enseignement ménager. — La comtesse de Diesbach a inauguré, 3, rue de l'Abbaye, pour les jeunes filles du monde, des *cours privés* d'enseignement ménager. En voici le programme :

Les cours se composent de 32 séances de trois heures chacune. Une par semaine.

Ils se divisent en deux sections. La *première* comprend des leçons de cuisine, la *seconde* des leçons théoriques sur l'alimentation et l'hygiène, des leçons théoriques et pratiques sur le lavage, le repassage, le raccommodage et le nettoyage.

Le cours de cuisine, réparti en 16 séances, a lieu tous les 15 jours. Il est organisé pour faire connaître toutes les différentes préparations culinaires. Sous la surveillance d'une maîtresse et d'une sous-maîtresse, les élèves font elles-mêmes, d'après les conseils qui leur sont donnés, un déjeuner ou un dîner, établissent son prix de revient et le consomment.

Une demi-heure de théorie est consacrée à l'explication d'un sujet concernant la cuisine, la composition des menus, l'usage des différentes sortes de vins, l'utilisation des restes, la manière de tenir des comptes de cuisine, etc.



Théodore Ratisbonne.
28 décembre 1802—10 janvier 1884.

Alphonse Ratisbonne.
1.^{er} mai 1814—6 mai 1884.

La *deuxième* section se compose :

1^{re} De une heure de théorie sur l'alimentation et l'hygiène (une feuille, résumé de la leçon, est remise à chaque élève);

2^{re} De une heure de théorie et pratique sur le lavage, repassage ou raccommodage;

3^{re} De une heure de leçon sur le nettoyage avec théorie au tableau, explication et pratique.

Cette section comprend :

16 leçons théoriques,

10 — sur le nettoyage,

9 — sur le lavage et le repassage,

7 — sur le raccommodage,

4 — sur l'horticulture,

2 — sur le droit usuel,

1 — sur la comptabilité ménagère.

Les élèves sont priées d'apporter un tablier.

Le cours a lieu le *mercredi matin* de chaque semaine à 9 heures précises.

AVIS. — Adresser les demandes d'inscriptions, renseignements ou toute autre observation aux bureaux du Comité, 3, rue de l'Abbaye, VI^e arrondissement, qui délivrera des cartes d'entrée.

Écoles ménagères. — Des écoles ménagères ont été fondées chez les Sœurs de Charité, 15, rue des Bernardins (paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet); rue Nicole, 9 (paroisse Saint-Jacques-du-Haut-Pas); 3, rue de l'Abbaye (paroisse Saint-Germain-des-Prés).

D'autres vont s'ouvrir bientôt, notamment à Paris, 177, rue de Charonne, à Neuilly et à Drancy.

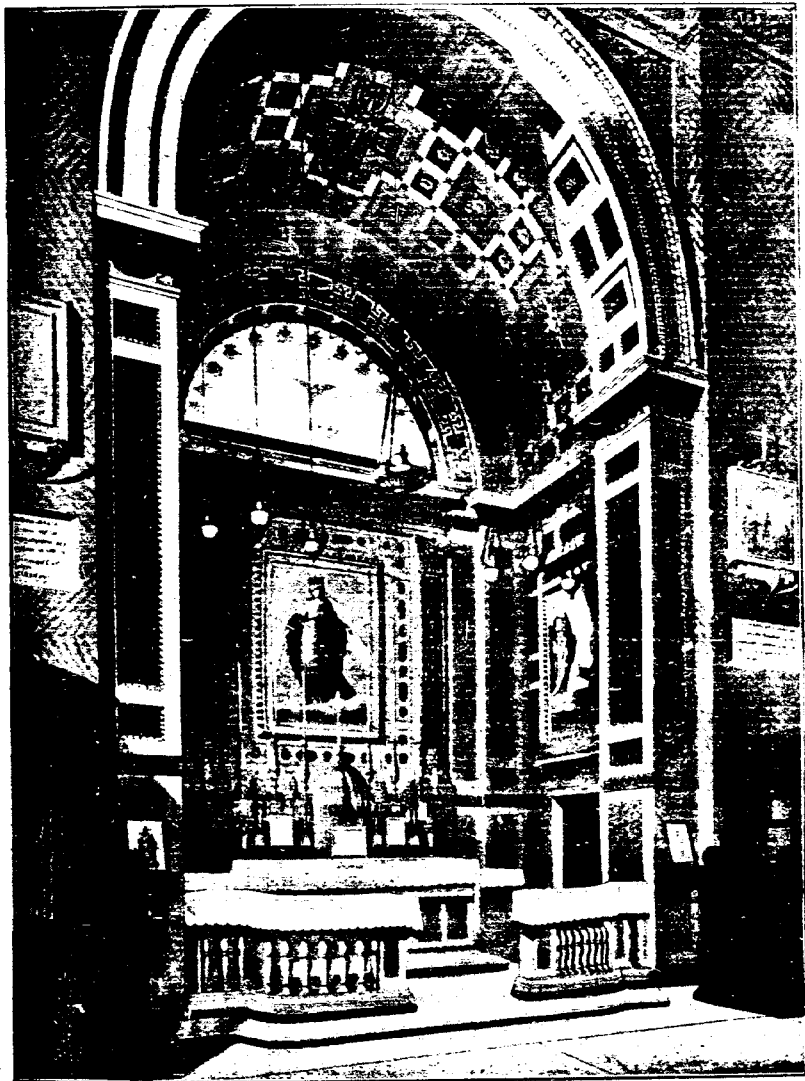
Ecole professionnelle. — Un sermon de charité sera prêché dans l'église de la Madeleine le premier dimanche de l'Avent, 30 novembre, à 3 h. 1/2, par le T. R. P. Hébert, dominicain, en faveur de l'école professionnelle dirigée par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 3, rue de l'Abbaye. La quête sera faite par : M^{me} la baronne du NOYER, 36, rue Deslorges-Valmore; M^{lle} DIAMANTI, 40, boulevard des Invalides; M^{lle} PETIT, 16, boulevard Malesherbes; M^{lle} DE VILLERS, 17, boulevard de la Madeleine; M^{lle} DE FORELL, 19, avenue d'Orléans.

L'école professionnelle, récemment établie, reçoit un grand nombre de jeunes apprenties qui ont, de plus, l'avantage de pouvoir suivre gratuitement des cours de français, de sténographie et de langues étrangères.

Cette Œuvre, plus qu'aucune autre, a de grandes charges comme personnel, local, etc., et n'a aucune ressource pour les supporter;

elle recevra donc avec reconnaissance, les offrandes qu'on voudra bien lui faire par l'entremise des Dames quêteuses.

Départs. — Le 16 octobre, M^{re} LESNÉ, M. DEMUTH, M. BELVÈRE, cinq Sœurs pour la *Perse*.



Église Saint-André delle Fratte (Chapelle Saint Michel), Rome.

Le 19 octobre, M^{re} COQSET, M. MURRI, douze séminaristes destinés à la maison centrale de Changhaï, trois Sœurs pour la *Chine*.

Le 25 octobre, M^{re} CROUZET, M. LEGLERCO, Frère PRIEU, quatre Sœurs pour *Madagascar*.

Le 30 octobre, M. JAMMET pour *Constantinople*, Frère PIGOT pour *Cavailla*.

SAINT VINCENT DE PAUL

ET LES MONASTÈRES DE LA VISITATION

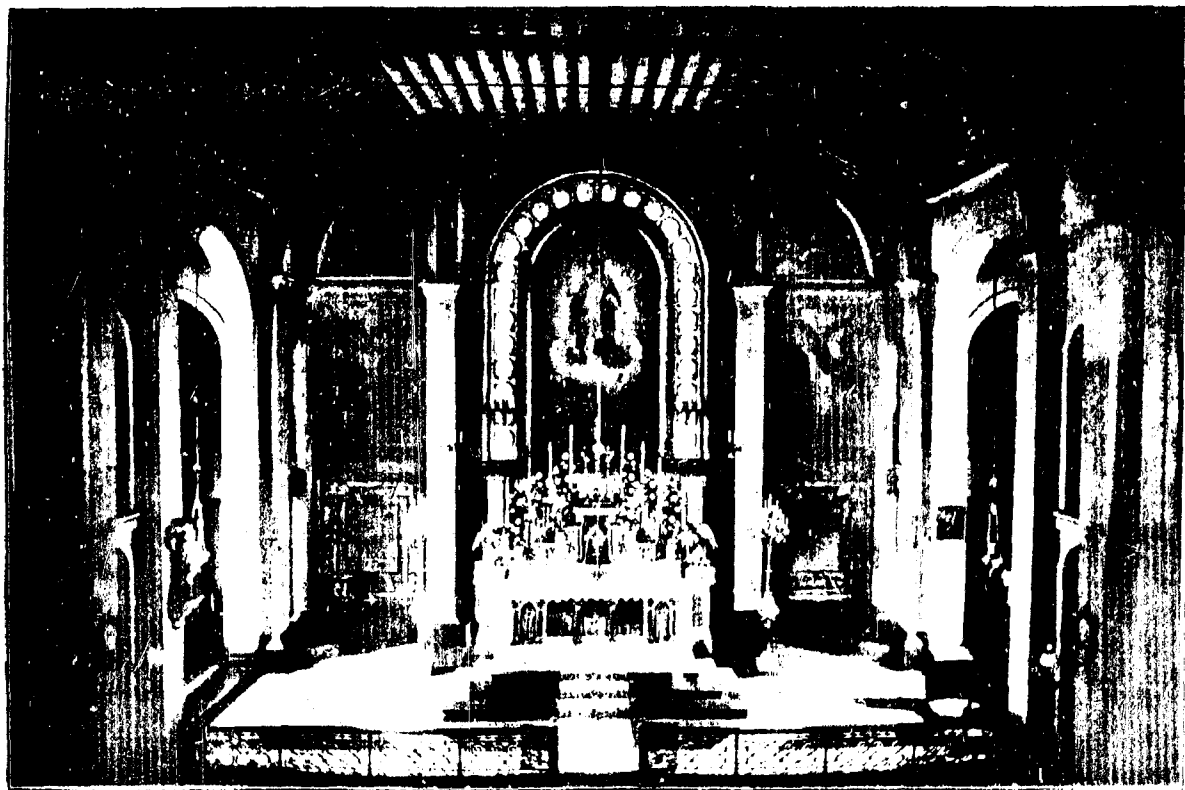
A AMIENS ET A ABBEVILLE

Dès qu'ils se rencontrèrent, saint François de Sales et saint Vincent de Paul se comprirent : immédiatement ils furent unis, et jusqu'à la mort, d'une estime et d'une charité réciproques. Aussi est-ce le saint prêtre Vincent que le saint évêque de Genève choisit pour premier supérieur de la Visitation de Paris. M^{me} de Chantal, en effet, après mille obstacles surmontés, était parvenue à ouvrir le 1^{er} mai 1619, à Paris même, une maison de ses Sœurs qui devaient, en 1628, se fixer définitivement à l'hôtel de Cossé, rue Saint-Antoine (n° 216) (1). Mais plus le choix de saint François de Sales apportait d'honneur à l'humble prêtre, plus celui-ci devait y opposer de résistance. On le prévoyait et on ne se trompait pas ; aussi l'évêque de Paris, Henri de Gondî, avait-il été prié de prévenir et d'empêcher par un ordre formel ses délais et ses refus.

Les monastères de cet ordre nouveau se multiplièrent bientôt à Paris et en province : le premier donna naissance à un second, en 1623, au faubourg Saint-Jacques (n° 193) (2), puis à un troisième à Saint-Denis et à un quatrième dans la rue Montorgueil

(1) On leur construisit une église en 1632 d'après les dessins de Mansard. Ce couvent a été supprimé à la Révolution et ses bâtiments vendus à des particuliers. On a pourtant conservé l'église qui sert depuis 1802 de temple aux calvinistes de la confession de Genève. C'est en souvenir de sa destination primitive qu'on l'appelle le Temple de Sainte-Marie.

(2) L'église formant une petite rotonde et les bâtiments sont occupés aujourd'hui par les Religieuses de Saint-Michel qui se consacrent à l'éducation de la jeunesse.



Chapelle de la maison de la Providence, 3, rue Oudinot, Paris,
construite en témoignage de reconnaissance par A. Ratisbonne (1842).

à Paris (1). Tous trois reçurent, comme le premier dont ils émanaient, la direction de saint Vincent, et celui-ci devint comme le supérieur de tous ceux qui par la suite sortirent de ces quatre premiers : en tout une vingtaine de monastères. Il travailla du reste activement à leur établissement et à leur direction comme nous pourrons en juger pour Amiens et Abbeville en particulier.

Saint François de Sales était mort en 1622 et, à partir de cette date, M^{me} de Chantal ne prenait conseil que de saint Vincent pour le bon ordre et le progrès de son Institut. En 1641, le 13 décembre, elle mourait à son tour, après avoir fondé quatre-vingt-six couvents. Elle venait de quitter Paris où elle avait visité le vénéré directeur de ses Filles et le sien. Dieu semblait lui ménager cette entrevue comme préparation à une mort prochaine; car cinq semaines seulement après son départ de Paris, elle mourait à Moulins, à l'âge de soixante-neuf ans.

Malgré les efforts de saint Vincent pour se dégager de sa charge, les Sœurs de la Visitation réussirent à conserver ses précieux conseils et son utile direction; plusieurs fois, pour vaincre les répugnances de son humilité, elles eurent recours à l'autorité de l'archevêque de Paris et imitèrent en cela avec bonheur la conduite de leur bienheureux Père. Ainsi saint Vincent demeura jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'en 1660, le guide et le père spirituel de la Visitation. C'est à ce titre qu'il présida à la fondation des deux monastères picards : là, comme dans toutes les œuvres du saint, il sera facile de découvrir dans la conduite de chacun des agents, son esprit de foi et son abandon à la Providence comme sa haute intelligence des affaires.

Les archives départementales de la Somme et les archives particulières du monastère actuel d'Amiens nous fournissent presque tous les faits de cette fondation favorisée miraculeusement par saint François de Sales lui-même.

(1) La bibliothèque communale d'Amiens (section de l'Escalopier) possède au n° 3522 un volume in-4° qui était autrefois la propriété de ce monastère. C'est l'« *Oraison funèbre à la mémoire de feu Messire Vincent de Paul, prononcée le 23 novembre 1660 dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois par M^r Henry de Maupas du Touch, évêque du Puy.* » Cet exemplaire porte sur la garde ces mots écrits à la main : « Ce livre est du 3^e moⁿ. de la Visitation Sainte-Marie de la rue Montorgueil. »

En 1639, une personne de haute qualité proposait l'établissement d'une maison de son Institut dans la ville d'Amiens, à la Mère Marie-Agnès Le Roy (1), supérieure du second monastère de la Visitation de Paris, celui de la rue Saint-Jacques. Une affaire de cette importance ne pouvait se traiter à la légère : elle demandait réflexion et conseil. La Mère Marie-Agnès réfléchit donc devant Dieu et pria, puis se tourna du côté des hommes : son Conseil fut saisi du projet ; mais, en même temps, il était naturel de s'adresser à M. Vincent que l'on interrogeait toujours avant de prendre des décisions qui étaient loin d'approcher de celle-ci en gravité. Les avis furent favorables et les propositions acceptées. Cependant, avant de rien conclure, n'était-il pas bon d'étudier l'affaire sur place ? Précisément depuis un certain temps, M. Vincent avait, sur leur désir, donné comme confesseur aux Sœurs de la maison un saint prêtre, nous pourrions dire un de ses amis aussi bien qu'un de ses disciples, M. Adrien Gambart (2). Ce prêtre vertueux avait acquis une grande expérience, et la sûreté de son intelligence le mettait à même de l'utiliser pour la négociation des affaires. D'un autre côté, sa piété et sa vertu lui avaient gagné la confiance de toute la communauté de la rue Saint-Jacques comme il avait conquis du premier coup celle du vénéré supérieur de Saint-Lazare et l'estime de ses confrères. Saint Vincent envoyait même parfois M. Gambart à la Visitation pour y présider à sa place les cérémonies, comme il nous est donné de le constater en particulier dans la

(1) La Mère Marie-Agnès Le Roy gouverna le monastère de la Visitation de la rue Saint-Jacques de 1634 à 1643, de 1646 à 1652, de 1653 à 1654.

(2) M. Gambart naquit le 27 septembre 1660 à Croye, diocèse de Noyon. Il fut reçu dans la Congrégation de la Mission, probablement le 2 février 1634 ; mais il n'y put demeurer, tout en restant très lié avec saint Vincent. L'auteur de la vie de M. Gambart placée en tête de son ouvrage : « Le missionnaire paroissial », nous dit que les Filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques le demandèrent pour confesseur à saint Vincent, leur supérieur, et « celui-ci agréa fort le choix qu'elles voulaient faire, « connaissant le mérite de ce vertueux prêtre. Celui-ci y fut reçu avec une approbation générale et y persévéra jusqu'à la mort, y ayant demeuré constamment l'espace « de trente-trois ans..... Il ne manquait à aucune conférence de Saint-Lazare, quoi- « que cette maison fût extrêmement éloignée de sa demeure..... La veille de sa « mort qui arriva le 18 décembre 1668, M. Joly, depuis supérieur général de la Mis- « sion, l'étant venu visiter, il indiqua la place de son cabinet où l'on trouverait « certains papiers qui regardaient la maison de Saint-Lazare, pour lui remettre entre « les mains..... Enfin il laissa par son testament une partie de sa bibliothèque avec « tous ses manuscrits, à la maison de Saint-Lazare et une somme de trois cents livres « pour lui faire un annuel ». (*Notices bibliographiques sur les Écrivains de la Congrégation de la Mission*, par M. ROSSER, p. 261 et 262.)

lettre du 25 août 1646 : « Puisqu'il ne plaît point à Dieu que je
« sois en état à présent de faire les deux cérémonies, je prie
« M. Gambart de les faire et vous donne la permission de pren-
« dre telle personne qu'il vous plaira pour assister au renouvel-
« lement de vos vœux (1). » De plus M. Gambart était de Picar-
die, il avait fait une grande partie de ses études au collège des
Jésuites d'Amiens et avait conservé dans le pays d'excellentes
relations. Tous ces titres le désignaient au choix de M. Vincent
et de la Mère Marie-Agnès pour se rendre à Amiens, afin d'y
constater quelles étaient les dispositions de M^{re} François Le
Febvre de Caumartin, évêque de cette ville, et celles de MM. les
Échevins.

Arrivé à Amiens, M. Gambart dut constater qu'on avait par-
faitement pensé en ne voulant rien précipiter ; cette fois encore,
la méthode de M. Vincent qui ne voulait jamais « enjamber sur
la Providence », était excellente. Il ne put, en effet, obtenir de
M^{re} de Caumartin qu'une permission verbale, permission que Sa
Grandeur enverrait par écrit aussitôt que les magistrats de la
ville auraient autorisé la fondation projetée. Malheureusement,
les magistrats, de leur côté, refusaient de souscrire à toutes les
propositions faites à ce sujet. La terrible guerre de Trente ans
mettait toute la Picardie dans un pénible état de souffrance :
les Impériaux, les Français, les Espagnols passaient tour à tour
et ravageaient le pays ; ce n'était pas, disait-on, le moment de
songer à établir, mais plutôt de défendre le mieux possible ce
qui existait déjà. D'ailleurs, Amiens possédait un nombre con-
sidérable de maisons religieuses : ce chiffre élevé, joint aux
difficultés de la guerre, amena des hésitations que M. Gambart
n'avait pu encore vaincre après trois semaines de démarches.
Les magistrats n'accordaient pas les permissions demandées
tout en étant cependant beaucoup moins catégoriques qu'aux
premiers jours et même en laissant, à la fin, espérer que les
choses prendraient peut-être, plus tard, meilleure tournure.

Désespérant d'amener les magistrats d'Amiens à des disposi-
tions plus favorables et persuadé qu'il en avait obtenu tout ce

(1) Lettre de saint Vincent de Paul à la supérieure de la Visitation Sainte-Marie du
faubourg Saint-Jacques. (*Lettres de saint Vincent de Paul*, I, p. 556.)

qu'il était possible d'en attendre pour le moment, M. Gambart retourna à Paris pour y reprendre ses occupations ordinaires. Mais il n'abandonnait pas le projet et se promettait bien de saisir la première occasion pour renouer les négociations. Il voulait, sans aucun doute, attendre l'heure de la Providence comme son père et son maître lui en avait donné l'exemple en mainte circonstance. Rentré à Paris et rendant compte de sa mission à M. Vincent et à la Mère Marie-Agnès, il dut rencontrer cette même pensée en l'un et en l'autre. L'occasion désirée ne devait pas d'ailleurs tarder à se produire et à indiquer le moment que l'on pouvait considérer comme celui de Dieu.

Depuis quelque temps déjà, le roi Louis XIII s'était réconcilié avec Anne d'Autriche, son épouse, et en avait fini avec cette malheureuse rupture que Richelieu avait amenée par des équivoques rusées, dans des vues égoïstes de politique personnelle. Les bons conseils de la sœur Angélique, du deuxième monastère de la Visitation (rue Saint-Jacques), avaient eu une influence considérable dans cette question. On ne s'en étonnera pas si on se rappelle que cette religieuse visitandine n'est autre que M^{lle} Louise Motier de La Fayette (1).

Ces événements à peine arrivés, on apprit que le roi se rendait à Amiens. Immédiatement la résolution était prise de profiter de ce passage de Louis XIII pour négocier près de lui la fondation qu'on projetait au monastère de la rue Saint-Jacques, monastère que le roi connaissait si bien, nous venons de le voir et dont il devait désirer favoriser les projets. Or, M. Gambart, qui avait commencé de traiter l'affaire auprès de l'évêque et des magistrats, était tout indiqué pour la continuer auprès du roi, soit

(1) M^{lle} de La Fayette, célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une vive passion, mais elle sut résister et alla, en 1637, s'enfermer dans les cloîtres de la Visitation de la rue Saint-Jacques; elle y prit le voile sous le nom de sœur Angélique. Rassurée par son voile et sa clôture, dirigée par la sage prudence de saint Vincent de Paul, le Supérieur de la maison et par les conseils de son confesseur, M. Gambart, la sœur Angélique profita de son ascendant pour opérer la réunion des deux époux, en détruisant les fatales préventions du Roi à l'égard d'Anne d'Autriche. « On prétend, dit Anquetil (*Histoire de France*, t. VI, page 212) que cette victoire, remportée sur le Roi, fut si pressante que le Roi ne sortit d'auprès d'elle que pour se rendre chez la Reine. » La sœur Angélique mourut en 1665.

comme ami de M. Vincent que Louis XIII affectionnait beaucoup, soit comme confesseur d'une communauté devenue chère au roi par l'entrée de M^{re} de La Fayette et les conseils heureux qu'il y avait trouvés au parloir auprès d'elle. D'un autre côté, ces négociations pouvaient être plus avantageusement menées à Amiens même où le roi pourrait immédiatement peser sur les autorités en faveur de la fondation désirée. M. Gambart entreprit donc un second voyage pour se trouver à Amiens en même temps que Sa Majesté. Mais Dieu dont les desseins sont au-dessus des pensées des hommes, voulait avoir seul la gloire de cet établissement et il permit que l'habile négociateur tombât dangereusement malade dès son arrivée et fût, six jours après, abandonné des médecins, de sorte que le roi passa sans qu'on lui parlât de la fondation. « Persuadé qu'il ne se relèverait pas, M. Gambart ne songea plus qu'à se préparer à la mort et fit son testament. Pendant qu'il le dictait, quelqu'un, en feuilletant ses papiers, trouva une lettre écrite de la main du saint Fondateur de la Visitation. On l'en avertit et il dit : « Mon Dieu ! qu'on me la garde ! J'y ai une grande dévotion ! » Plusieurs de ses amis qui l'entouraient se ressouvirent de cette parole lorsqu'ils s'aperçurent que le cher malade avait perdu connaissance et semblait toucher à sa dernière heure ; ils prirent la précieuse lettre et la lui posèrent sur le cœur, suppliant Dieu de le guérir par l'intercession du Bienheureux François de Sales. Au moment même, M. Gambart recouvra l'usage de ses sens et parut reprendre une nouvelle vie. M. le grand vicaire d'Amiens, qui lui avait fait la recommandation de l'âme et sortait à peine de la chambre, y entra et, à la vue d'une telle merveille, invita la compagnie à chanter le *Te Deum* en actions de grâces » (1). « Ce moment qu'on croyait devoir être le dernier de sa vie, dit le Père Daire, est celui où

(1) Notice manuscrite sur la fondation du monastère de la Visitation Sainte-Marie d'Amiens. Cette notice écrite par une religieuse de la Visitation d'Amiens est conservée aux archives du Grand Séminaire de cette ville. Ce même fait est établi dans différentes pièces se trouvant aux Archives du monastère d'Amiens. Il est aussi rapporté dans beaucoup d'ouvrages d'histoire locale, particulièrement par le Père Daire, césaitin du couvent d'Amiens (*Histoire d'Amiens*, t. II, parue en 1757) ; par M. Coze (*Histoire des rues d'Amiens*, IV, p. 87) ; par M. Corblet (*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, IV, p. 287) ; par le *Dimanche d'Amiens*, du 4 février 1900, numéro 1493 ; etc., etc...

« le Seigneur montre sa toute-puissance et le crédit dont jouis-
« sait auprès de lui le saint prélat que peu de personnes de cette
« ville connaissaient. »

La nouvelle de ce fait extraordinaire se répandit aussitôt : on se disait de toutes parts le nom du prêtre favorisé de cette guérison miraculeuse ainsi que les motifs qui l'avaient amené à Amiens. Jusqu'alors bien peu de personnes, comme le fait remarquer le Père Daire, y avaient entendu parler de saint François de Sales et des Religieuses qu'il avait fondées. Tous les détails que peuvent soulever ces faits furent dès lors autant de sujets de conversation et les esprits se préparèrent ainsi à accueillir favorablement le projet d'une œuvre qui paraissait voulue par Dieu, puisqu'il la prévenait de si grandes bénédictions. Quelques personnes pieuses faisant visite au malade, ou plutôt au convalescent, allèrent même jusqu'à le presser de poursuivre son entreprise : le temps en était venu, disait-on ; les magistrats étaient très bien disposés ; aucune difficulté ne serait soulevée. Le conseil parut bon, et dès sa première sortie, M. Gambart alla visiter la plupart des magistrats. Tous furent très heureux de cette démarche, mais M. de Sachy, premier échevin, plus que tout autre. Il promit de faire de cette fondation son affaire personnelle et deux jours après, le 9 septembre 1639, toutes les permissions étaient obtenues et les lettres expédiées avec une approbation universelle, tant il s'y employa avec zèle et tant il rencontra de bienveillance de toutes parts.

« Le fait est vraiment miraculeux, nous dit la chronique
« citée plus haut, puisque celui qui avait paru le plus opposé
« à l'établissement fut celui-là même qui le favorisait davan-
« tage. » Il était également savant et vertueux, aussi ses paroles, pleines d'éloges pour saint François de Sales et son pieux Institut, eurent un résultat merveilleux dans les conseils de la cité amiénoise. Bientôt M. Caron, avocat au Parlement, imita M. de Sachy et, le 16 septembre 1639, toutes les difficultés étant aplanies, le Corps de Ville donnait son entier consentement.

Il ne fut plus dès lors question que de trouver une maison qui pût recevoir convenablement les religieuses du monastère

projeté. « On eut recours à Dieu, continue notre chronique, et
« sa bonté suscita une puissante protectrice en M^{me} la duchesse
« de Chaulnes, gouvernante de Picardie, qu'on avait fait prier
« par des personnes de considération, d'honorer les Religieuses
« de sa faveur. Elle marqua en cette rencontre une singulière
« estime pour notre saint ordre, car, après s'être plainte gra-
« cieusement de ce qu'on n'avait pas réclamé son crédit pour
« obtenir plus tôt les permissions, elle offrit de céder aux Sœurs
« son hôtel situé rue des Rabuissons (1). s'il leur convenait et
« si elles désiraient l'acheter. Le prix relativement peu élevé
« auquel il était laissé, la beauté et la commodité du lieu, le
« temps que la duchesse donnait pour le paiement sans intérêts
« paraissaient fort avantageux. » Ajoutons que ces bâtiments
étaient tout neufs, puisqu'ils ne dataient que de dix ans. La Mère
Marie-Agnès Le Roy pesa toutes choses et, après avoir fait
visiter et examiner cet hôtel par des experts, sur un rapport
des plus satisfaisants, elle conclut dans le sens de l'acquisition.
C'est ainsi que, sur l'autorisation du roi et sur celle de l'évêque,
M^{sr} de Caumartin, les Visitandines achetèrent l'hôtel du duc
de Chaulnes le 12 mai 1640 et le contrat fut signé le 18, moyen-
nant le prix de 45.000 livres (2).

Déjà les Sœurs désignées étaient sur le point de quitter la
rue Saint-Jacques et Paris, lorsqu'on apprit la nécessité de
retarder encore cette installation pourtant si désirée. La longue
et difficile guerre de Trente ans venait de prendre une allure
nouvelle et de donner à la France de nombreuses et fécondes
victoires qui devaient enfin aboutir à l'avantageux traité de
Westphalie. La Picardie venait d'être rapidement reconquise.
La ville d'Arras assiégée était sur le point d'être enlevée à
l'ennemi (3) et Louis XIII arrivait à Amiens avec le cardinal
de Richelieu pour diriger de là les opérations du siège : la

(1) Actuellement rue de la République. Après la Révolution, la préfecture a été établie sur l'emplacement de la Visitation.

(2) Archives départementales de la Somme : Carton non classé, portant provisoirement le numéro LXXXVII avec ce titre : « Visitandines d'Amiens, xvii^e siècle, xviii^e siècle. » Cette pièce est rangée dans le carton au numéro 31.

(3) Commencé le 4 juillet 1640, le siège d'Arras se termina le 9 août suivant par la reddition de cette place qui ne cessa plus désormais d'être française. Louis XIII assista le 16 août au *Te Deum* qui fut à cette occasion chanté dans la cathédrale d'Amiens.

maison vendue aux Sœurs de la Visitation fut choisie pour le logement du roi : libre pour le moment et bien disposée à cet effet, elle était de plus commode, belle et située dans le quartier le mieux aéré et le plus agréable. Ce contretemps parut tout d'abord fâcheux ; il fut utile néanmoins et marqua, lui aussi, comme tous les événements de cette fondation, la volonté et la protection de Dieu. Pendant ce séjour de deux mois dans l'hôtel de Chaulnes, le Roi apprit que bientôt cette magnifique demeure allait devenir monastère de Visitandines et il en laissa voir toute sa satisfaction. Bien plus, il donna l'idée que les Religieuses feraient bien d'étendre leur couvent en acquérant un grand jardin tout voisin qui était occupé par la Confrérie des Arbalétriers ; ce ne fut pourtant pas sans difficulté que cette nouvelle acquisition put se faire (1).

Enfin aux premiers jours de septembre, le roi quitta définitivement Amiens et la Mère Marie-Agnès Le Roy y amena ses sœurs fondatrices. C'étaient la Mère Marie-Euphrosine Turpin, supérieure, et les sœurs Anne-Marie Alméras, Catherine-Agnès Lyonne, Marie-Cécile Baillon, Françoise-Catherine Maillard et Marie-Antoinette Godefroy, professes de voile noir ; la sœur Jeanne-Françoise Contrôleur, du voile blanc, et la sœur Marie-Catherine Bassecole, aspirant au rang des sœurs tourières. Toute la ville d'Amiens reçut avec joie les fondatrices du nouveau monastère. Plusieurs dames de haut rang vinrent au-devant d'elles et les conduisirent avec beaucoup d'honneur et de prévenance au palais épiscopal. Elles y furent accueillies par la bonté toute paternelle de M^{re} Le Febvre de Caumartin qui leur donna sa meilleure bénédiction en leur souhaitant bienvenue et prospérité, et en leur promettant de venir lui-même les installer solennellement. En vue de cette cérémonie, les Sœurs s'empressèrent d'accommoder la maison et la chapelle aux usages monastiques, et le 14 septembre 1640, Monseigneur vint

(1) Plus tard, quand la Révolution aura forcé les Sœurs de s'éloigner, une rue sera ouverte sur l'emplacement de cette dernière propriété et sera appelée rue des Saintes-Maries en souvenir du monastère des Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie. Une rue portera également ce nom à Abbeville à cause du monastère de la Visitation que plus loin nous allons voir s'y établir ; celui d'Abbeville ne revivra plus après cette époque funeste de destruction ; celui d'Amiens au contraire se rétablira mais dans un autre quartier de la ville.

faire la cérémonie de l'inauguration. Il dit la sainte messe à la suite de laquelle il donna, après le chant du *Laudate*, la bénédiction du Saint-Sacrement. Accompagnée de plusieurs ecclésiastiques, Sa Grandeur entra alors dans le nouveau monastère pour le bénir et donna aux dames la permission de visiter les Sœurs ce jour-là et les deux jours suivants. Ces trois jours une fois passés, la petite communauté demeura paisible et calme dans son aimable clôture sous la direction maternelle de la supérieure, Marie-Euphrosine Turpin.

Belle-sœur de M. Le Tellier, ministre d'État (1), cette religieuse, d'abord professe au premier monastère de la Visitation de Paris, rue Saint-Antoine, avait par la suite été envoyée à la fondation du second monastère, rue Saint-Jacques. Plus tard elle fut directrice du Noviciat et assistante de la supérieure de la Visitation d'Orléans. C'est là que saint Vincent lui adressait, le 23 février 1637, une lettre (2) qui nous montre combien elle était appréciée à la fois de sa supérieure actuelle d'Orléans et de la supérieure de la rue Saint-Jacques qui toutes deux ambitionnaient le bonheur de la posséder : « La bonne Mère du faubourg « a témoigné qu'elle le trouvait bon, y dit saint Vincent en lui « parlant de son retour à Paris, et qu'elle vous en écrirait elle- « même.... et que si on vous demande au delà, vous n'êtes pas « moins souhaitée ici. » Saint Vincent ajoute qu'elle ferait bien de se rendre à ce désir en revenant à Paris, quelque effort qu'on fasse à Orléans pour la retenir, quelles que soient « les objec- « tions qu'il semble que la chair et le sang, le monde et le « diable pourront faire. Les réponses à celles-ci semblent si « raisonnables et conformes au bon plaisir de Dieu que si j'étais « ma sœur Marie-Euphrosine et qu'une personne me tint la « place que je vous tiens et avait autant de charité pour moi « comme je vous estime et chéris en Notre-Seigneur, il me

(1) M. Le Tellier devait plus tard donner de saint Vincent de Paul ce beau témoignage : « En qualité de conseiller d'Etat, j'ai été à portée d'avoir un grand commerce avec M. Vincent. Il a fait plus de bonnes œuvres en France pour la Religion et pour l'Eglise que personne que j'ai connu; mais j'ai particulièrement remarqué qu'au Conseil de conscience où il était le principal agent, il ne fut jamais question ni de ses intérêts, ni de ceux de sa Congrégation, ni de ceux des maisons ecclésiastiques qu'il avait établies. »

(2) *Lettres de saint Vincent de Paul*. Recueil complet, t. I, p. 162. L'original de cette lettre se trouve aux archives de la Visitation d'Amiens.

« semble que je baisserais la tête et acquiescerais à cette position. C'est aussi, ma chère Sœur, ce que j'espère que vous « ferez.... » Elle le fit en effet; mais ne demeura pas longtemps à Paris, puisqu'en septembre 1640 nous la voyons arriver à Amiens avec ses Sœurs pour y fonder un nouveau monastère, toutes sous la conduite momentanée de la Très-Honorée Mère Marie-Agnès Le Roy. Celle-ci ne venait que pour la première installation et devait s'en retourner à Paris après avoir remis la conduite de la maison aux mains de la Mère Marie-Euphrasine.

Cette supérieure dirigea très bien sa communauté naissante, si nous en croyons une lettre de saint Vincent, écrite trois ans après l'arrivée des Sœurs à Amiens; le saint y constate avec bonheur que tous les membres de cette petite famille vivent avec satisfaction sous son commandement. La voici telle qu'elle se trouve au tome I^{er} de la collection complète des *Lettres de saint Vincent*, sous le numéro 394, page 457.

« A la Supérieure de la Visitation à Amiens. Paris, 23 juillet 1643. Ma chère Mère, j'ai reçu la vôtre avec la consolation « que Notre-Seigneur sait et qui m'a été augmentée par tout ce « que le bon Monseigneur d'Amiens m'a rapporté et que l'on m'a « vait déjà dit de la bénédiction que Notre-Seigneur donne à « votre sainte famille, que je salue avec tout le respect et l'affection « qui m'est possible et prie sa divine bonté de la sanctifier de « plus en plus.

« La Providence de Dieu me fit rencontrer à Sainte-Marie du « Faulbourg (1) comme je fais à présent à celle de la ville, notre « chère sœur Marie-Cécile, notre et votre chère sœur tourière, « qui dit qu'il n'y a point de supérieure au monde à comparer « à la sienne. Mon Dieu! ma chère Mère, que cela a ajouté à « l'estime et à l'affection que vous savez que le bon Dieu m'a « toujours données pour vous! Et parce que notre bonne fille « est sur le point de son partement et que je ne vous en puis « dire davantage, je finis en vous recommandant de prier pour « le nombre infini des abominations de ma vie, à ce qu'il plaise « à sa miséricorde d'avoir pitié de moi, qu'il a fait, par sa grâce

(1) Rue Saint-Jacques.

« et son amour et celui de toute votre sainte communauté, votre
« tout dévoué, etc. »

Suit en post-scriptum une remarque qui indique combien profondément les Sœurs aimaient leur Supérieure, elle nous montre aussi la sérénité du caractère de l'écrivain qui, ami de saint François de Sales, a su admirablement comprendre cette pensée de l'évêque de Genève : un saint triste fut toujours un triste saint. « P.-S.— Je ne puis que je ne vous dise ce que votre
« tourière vient de me répondre. Je lui ai dit : Ma sœur, si
« j'écris à notre Mère que vous m'avez bien dit du mal d'elle,
« vous direz que j'ai menti? — Oui, m'a-t-elle dit. »

Tant par lui-même que par M. Gambart, nous l'avons vu, saint Vincent de Paul avait présidé à l'établissement de la Visitation à Amiens; comme directeur général des maisons fondées par les Visitandines de Paris, il avait donné à la sœur Marie-Euphrosine Turpin sa patente de supérieure de la nouvelle communauté, il suivait les développements de cette maison et en louait le bon esprit. Un nouveau rapprochement allait s'opérer en 1652 : voici qu'en effet une nouvelle supérieure est élue et les voix se sont portées sur la Mère Anne-Marie Alméras, une des premières venues du couvent de Paris à Amiens. Ce dut être avec un bien vif plaisir que M. Vincent approuva le choix des Sœurs et confirma l'élection de la Mère Alméras, car cette vénérable religieuse était la sœur de M. René Alméras, prêtre de la Mission, tout dévoué à M. Vincent (1). Celui-ci l'aimait comme un frère et devait bientôt le désigner pour diriger d'une manière intérimaire la congrégation de la Mission, quand lui-même mourrait. Ce choix du saint devait du reste être bien accueilli de tous ses fils et approuvé même, puisque le 15 janvier 1661 ils nommèrent M. Alméras pour succéder au fondateur comme deuxième supérieur général.

La Mère Anne-Marie Alméras ne fut pas supérieure de la Visitation d'Amiens seulement de 1652 à 1658; après avoir cédé

(1) M. René Alméras, né à Paris le 5 février 1613, fut baptisé le même jour dans l'église Saint-Gervais, sa paroisse. Ce même jour, 5 février 1613 s'y mariaient Antoine Le Gras et Louise de Marillac, la future fondatrice des Filles de la Charité. Il fut reçu dans la congrégation de la Mission le 24 décembre 1637 et devint ensuite supérieur général de cette congrégation et successeur immédiat de saint Vincent Voir *Vie de M^{lle} Le Gras*, par la comtesse de Richemond, p. 16.)

cette charge à la mère Lyonne, elle la reprit encore après celle-ci.

« Voici, nous dit une notice sur M. Alméras (1), ce que dans sa charité fraternelle, il écrivait à l'une de ses sœurs (Anne-Marie), très digne religieuse de la Visitation qui venait d'être élue à l'office de supérieure de la communauté.

« J'apprends ces jours passés que vous avez été élue supérieure. Je m'en félicite pour votre communauté, tant parce qu'elle-même s'en réjouit que parce que votre conduite lui sera, Dieu aidant, bien utile comme elle l'a été les autres fois que vous avez eu cette charge (2). Je dis que je m'en réjouis pour votre communauté, mais pour vous, ma très chère sœur, je ne puis pas dire la même chose, à cause du danger qui se trouve dans toute sorte d'élévation, selon ces paroles de Notre-Seigneur : « Que celui qui paraît grand et élevé est abominable devant Dieu. » Je les avais lues quinze jours environ avant que j'apprisse cette nouvelle et je m'y arrêtai un peu pour en considérer le sens, comme j'ai coutume de le faire toutes les fois que je les lis, parce qu'elles me touchent. Je me souviens qu'au jour de votre élévation, je trouvai dans un chapitre de la Sagesse que je lisais ces autres paroles effroyables : « Que les supérieurs seront jugés d'un jugement fort rude et rigoureux, » et cela parce qu'étant chargés des autres, ils doivent répondre pour eux s'ils ne les ont pas portés à la vertu et à la perfection que Dieu demandait d'eux selon leur condition. J'ai donc plus sujet de m'affliger que de me réjouir de votre état présent, non seulement par les raisons que j'ai dites, mais encore parce que c'est un état de peines pour vous qui devez être la servante des autres, puisque Notre-Seigneur a dit qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir, et que celui qui voulait être le plus grand, devait être le plus petit. En effet les supérieurs sont les serviteurs des autres, s'ils veulent s'acquitter de leurs devoirs. De plus, vous êtes regardée de plus près et vos

(1) *Notices sur les prêtres de la congrégation de la Mission*, 1^{re} série, III, p. 257.

(2) Ces mots font comprendre que cette lettre ne fut écrite que lorsque la mère Alméras succéda à la mère Lyonne et non pas en 1652. Elle trouve pourtant bien sa place ici.

« actions sont plus examinées; vous êtes obligée à éclairer les
« autres et à les échauffer par vos paroles et par vos exemples;
« et ainsi étant exposée aux yeux d'un chacun, vous êtes dans
« une contrainte continuelle. Mais aussi, ma très chère Sœur,
« étant dans une bienheureuse nécessité de veiller davantage
« sur vous-même aussi bien que sur les autres qui vous sont
« commises, vous aurez plus souvent recours à Dieu et plus
« d'union à Notre-Seigneur qui sera votre force et votre vertu;
« le mérite du bien que vos filles feront vous sera attribué et
« vous n'aurez pas le regret d'aller au ciel toute seule, mais
« le bonheur d'y conduire d'autres avec vous; l'expérience du
« passé me fait espérer la même bénédiction du ciel sur votre
« personne et sur vos emplois; je joindrai volontiers à cet
« effet mes prières aux vôtres. Je vous prie aussi de me recom-
« mander à notre bon Dieu en qui je suis... »

Après la sœur Alméras, la sœur Lyonne, supérieure de la Visitation d'Abbeville, prit la conduite de celle d'Amiens en 1658, et cette fois, comme toujours, saint Vincent eut à intervenir. Nous reviendrons sur ce sujet à l'occasion de la communauté d'Abbeville.

Avant de quitter Amiens, empruntons aux « Documents inédits pour servir à l'Histoire de la Picardie », par Victor de Beauvillé, tome I^{er}, la description sommaire de cet ancien couvent, tel qu'il était devenu au xvm^e siècle. « Le bâtiment, « l'un des plus hauts de la ville, est à remarquer. Il y a trois « dortoirs l'un sur l'autre, d'une longueur et d'une propreté « surprenantes. Leur jardin est à considérer. Le bâtiment neuf « pour la retraite des dames de qualité est très richement « meublé (1). »

« L'église construite en briques était simple, mais l'intérieur « était orné avec beaucoup de goût. Des tableaux représentant « la vie de saint François de Sales garnissaient les murs peints « en grande partie : une tapisserie de haute lice retraçait l'his- « toire des Apôtres.

« Le maître-autel était riche, chargé de reliquaires élégants.

(1) Cette maison devait aussi donner asile aux femmes infirmes, aveugles ou contrefaites, exclues ordinairement des autres communautés. (Goze. *Histoire des rues d'Amiens*, IV.)

« Le rétable, habilement sculpté, se voit encore dans l'église
« de Montonvillers (1).

« Les grilles, tout en fer doré, d'un travail inestimable, produisaient grand effet. Il y avait une chapelle consacrée à
« saint François de Sales.

« On admirait surtout la chaire, de fer doré, à jour, d'une
« exécution très artistique; elle était un don du duc et de la duchesse d'Havré, de Wailly.

« Il y avait de nombreuses et précieuses reliques du saint
« Evêque de Genève..... On gardait des cahiers autographes
« sur son « Interprétation mystique de l'échelle de Jacob »;
« trois lettres de sa main; un cordon de son chapeau donné par
« M^r Feydeau de Brou (2); un morceau du taffetas qui enveloppait son cœur, offert en 1666 par J. Le Febvre de Caumartin, seigneur de Port, en considération de sa fille, religieuse
« de cette maison. »

Les Sœurs de la Visitation d'Amiens possèdent encore actuellement quelques-unes de ces richesses; elles ont aussi quelques lettres autographes de saint Vincent de Paul, notamment la patente que le saint envoya à la Mère Catherine-Agnès Lyonne en la nommant supérieure à Amiens. Ces autographes y sont vénéralés à l'égal de ceux de saint François de Sales, en reconnaissance de tout ce que fit le saint fondateur de la Mission pour l'Institut de la Visitation en général et en particulier pour la maison d'Amiens.

Dès les premiers moments, Dieu avait béni visiblement la Visitation d'Amiens et cette bénédiction demeura si abondante sur la maison qu'après dix ans d'existence, elle se trouvait en état de répondre au désir des Abbevillois : ceux ci, en effet, dans leur profonde vénéralion pour le saint Evêque de Genève, désiraient posséder dans leurs murs un monastère de ses filles. Les démarches usitées en pareille circonstance eurent un plein succès : la Mère Marie-Euphrosine accepta ce projet et désigna pour supérieure de la nouvelle fondation la vertueuse sœur Catherine-Agnès Lyonne. Professe du second monastère

(1) Village du canton de Villers-Bocage, arrondissement d'Amiens, Somme.

(2) M^r Feydeau de Brou, évêque d'Amiens de 1687 à 1766.

de Paris, la sœur Lyonne était venue, on se le rappelle, dès la première heure à Amiens avec quelques compagnes, y fonder le monastère qu'elle allait maintenant quitter pour une nouvelle fondation. Saint Vincent acquiesça volontiers à ce choix et en sa qualité de supérieur envoya à la sœur Lyonne une obédience écrite tout entière de sa main. Les archives de la Visitation d'Amiens possèdent cette pièce originale comme précieux souvenir des faits d'autrefois et comme relique du saint directeur qui présida aux premières années des deux monastères d'Amiens et d'Abbeville (1).

Placée à la tête de la communauté d'Abbeville par saint Vincent, la Mère Lyonne mérita tout éloge comme la supérieure du couvent d'Amiens la Mère Alméras ; c'est ce que le saint constate dans une lettre du 6 décembre 1656 à la supérieure de la Visitation d'Angers (2). En lui disant les difficultés qu'il y aura à obtenir une des trois religieuses qu'elle désire pour lui succéder dans la charge de Supérieure, il ajoute : « La Supérieure « d'Abbeville est nécessaire en Picardie, n'y ayant qu'elle et la « Mère Alméras, supérieure d'Amiens, capables de soutenir « les établissements qu'elles y ont commencés. » Enfin, il termine en engageant la Supérieure d'Angers à se confier à la bonté de Dieu qui permettra que dans le monastère on puisse faire un bon choix. La sœur Lyonne réussissait donc à Abbeville et on ne s'en étonnait ni à Paris, ni à Angers, où ses qualités étaient connues et où elle était désirée même. Ce désir ne put se réaliser et saint Vincent le dit clairement.

Deux ans plus tard, la mère Alméras ayant terminé ses six ans de Supériorat à Amiens, la mère Lyonne fut appelée à lui succéder et ici encore saint Vincent lui donne les lettres-patentes à cet effet (3).

C'est le dernier acte d'autorité que nous ayons de saint Vincent de Paul comme père spirituel et directeur des Sœurs de la Visitation de Picardie, le saint vieillard mourut deux ans après, le 27 septembre 1660.

A. VANDAMME,
P. de la M.

(1) *Lettres de saint Vincent de Paul* (édition complète), II, p. 267, n° 726.

(2) Elle se trouve au tome III des *Lettres de saint Vincent de Paul*, p. 387 ; elle porte le n° 1318.

(3) Archives de la Visitation d'Amiens.

ÉCOLES ECCLÉSIASTIQUES D'ABYSSINIE

(Suite)

IV

LES SAINTES ÉCRITURES

Simultanément avec le chant, les écoliers des maîtrises écoutent et répètent les leçons quotidiennes données par leurs maîtres pour apprendre de mémoire le texte des Livres Saints et en retenir par cœur l'interprétation léguée par l'enseignement traditionnel de génération en génération universitaire.

Les exemplaires écrits sont fort rares et précieusement recelés dans les monastères.

Les bibliothèques ont été détruites sous l'invasion de Gheragne au xvi^e siècle. On ne retrouve que des exemplaires copiés plus tard sur les épaves.

Ce cours d'herméneutique commence par le psautier qui a été le premier livre de lecture et qui est le livre ordinaire de prières des illettrés comme des lettrés. Les camps sont témoins du recueillement matinal où, de chaque tente, de chaque gourbi, l'on entend sortir le fredonnement récitatif des versets des psaumes, qui se mêle en une pieuse rumeur et invite les gens de service à s'unir par une réserve religieuse à la prière de leurs maîtres. On sent, en ce moment d'accalmie pieuse dans le train bruyant de la vie castrale, le réel sentiment religieux dont cette soldatesque est imprégnée, malgré ses mœurs belliqueuses, grossières, sauvages et licencieuses.

Les lettrés seuls passent à l'étude progressive des autres Livres Saints. D'abord, celle des faits et des enseignements évangéliques.

Puis, durant de longues années, les plus persévérants poursuivent celle des livres historiques, ceux des Proverbes et des Prophètes.

1^o Dans l'explication de la morale chrétienne, les professeurs abyssins prennent pour base de la loi le décalogue promulgué par Moïse et confirmé par Notre-Seigneur ; mais ils mettent sur le même pied de préceptes d'obligation, les conseils que Notre-Seigneur formule dans les six paroles par lesquelles il énumère et recommande les œuvres de miséricorde.

Cette persuasion exagérée, semée de maison en maison par les

moines ambulants, a contribué pour la plus grande part à rendre le peuple abyssin très facile à l'aumône que son esprit superstitieux regarde comme un moyen sûr de se sauver, malgré toutes les infractions aux préceptes les plus graves du décalogue qui 'résume les lois de la nature elle-même, malgré les rapines, les meurtres, les impudicités, les parjures éhontés, etc., etc.

2° L'étude des livres historiques de la Genèse, des Juges et des Rois d'Israël portent surtout sur la chronologie, que les lettrés savent sur le bout des doigts depuis la création jusqu'à l'ère chrétienne.

C'est, avec les discussions dogmatiques, la distraction favorite à laquelle les chefs militaires et les seigneurs féodaux occupent les loisirs laissés entre les expéditions guerrières et les concussions tributaires. Les légendes du saint homme Job et de Tobie, etc., sont récitées fréquemment aux soirées par les vieillards qui les transmettent ainsi à leurs enfants avec le même soin que la généalogie de leur famille respective.

Ce qui paraîtra invraisemblable, c'est que tout cet enseignement scripturaire soit donné par les maîtres et reçu par les élèves sans le secours des énormes volumes en parchemin, qui contiennent le texte biblique en langue ghez et qui, comme je l'ai dit, sont fort rares dans les bibliothèques des monastères; d'ailleurs, on les y tient si secrètement gardés que personne ne peut les consulter de peur qu'ils ne disparaissent. On est émerveillé quand, sur un point quelconque pris au hasard dans la Bible, on entre en conversation ou en discussion avec un vrai lettré. Pendant que vous raisonnez, le texte sous les yeux, lui vous déroule ses développements historiques ou herménautiques avec son texte *ad unguem* possédé par cœur. Il est vrai qu'il s'agit des Likaounts qui ont vieilli sur les textes fréquemment remémorés; mais ce n'en est pas moins un tour de force de mémoire absolument extraordinaire.

V

CALENDRIER ÉTHIOPIEN ET COMPUT ECCLÉSIASTIQUE

Le calendrier éthiopien fait partie de l'héritage des hébreux avec les usages et les mœurs judaïques. D'ailleurs en cela, l'Abyssinie est conforme à l'ancienne Égypte chrétienne et aux autres pays du Levant avant la domination mahométane.

C'est ainsi qu'ils comptent les années à partir de la création. Ils ajoutent, comme les Coptes, l'énumération de celles de l'ère chrétienne, avec un retard de huit années sur le calendrier grégorien.

Comme les Juifs, les Abyssins font commencer l'année le 11 septembre, pour eux le 1^{er} meskerrem, et pour le nombre des jours ils ont adopté l'année julienne.

A la fin du douzième mois « Nahassié », ils ajoutent le pagoumène (l'épagoumène des Grecs) de cinq et de six jours selon le retour quaternaire de l'année bissextile. Ils ont imaginé un moyen facile de reconnaître celle-ci. Les quatre années portent chacune le nom d'un des évangélistes, année de Mattiéos, de Marcos, de Loucas et de Johannès, et celle-ci est la bissextile.

De même que les autres orientaux, ils ont refusé d'adopter la réforme du calendrier grégorien et de tenir compte des minutes et des secondes que le cycle annuel du soleil met en moins sur les heures du jour naturel et qui équivalent presque à un jour par siècle ; il faut donc les décompter, excepté à chaque période de quatre cents ans. De cette sorte, leur calendrier est en retard sur le nôtre de treize jours. Et ce retard augmentera indéfiniment jusqu'à un et même plusieurs mois, de sorte que l'équinoxe non seulement a cessé d'être au jour fixe déterminé par le Concile de Nicée, mais s'en éloignera et sera reculé en arrière de plus en plus.

Le comput ecclésiastique fondé sur les lois astronomiques est donc, du fait de cette grave erreur, défectueux. Mais comme le remarque Flammarion, « plutôt que de se mettre en accord avec l'Eglise romaine, les Orientaux préfèrent demeurer en désaccord avec les lois de la nature ».

C'est des Grecs, et par l'intermédiaire des Coptes que les Abyssins ont reçu les règles de leur comput pour fixer la fête de Pâques et toutes les fêtes mobiles qui l'ont pour point de départ dans la détermination des jours qui leur sont assignés dans le cycle annuel.

De l'erreur sur l'équinoxe vient la différence existant entre les Orientaux et les Occidentaux dans la fixation de la fête de Pâques.

L'équinoxe de mars étant reculé de treize jours en arrière, c'est-à-dire au lieu du 21 où leur comput le fixe, a lieu le 13 mars ; il s'ensuit que d'après la date tardive de leur comput, ils doivent souvent attendre la lune suivante, pendant que les Latins prennent le quinzième jour de celle qui concorde avec l'équinoxe réel. D'où la fréquente divergence d'un mois entre les pâques latines et celles du Levant. — D'autres fois, lorsqu'il arrive que la lune est la même, cette divergence est encore de huit jours, ou de quinze jours ; et elle est due à l'interprétation différente de la règle fixée par le Concile de Nicée. Il est statué que la pâque chrétienne est fixée au dimanche qui suit le quinzième jour de la lune équinoxiale, et que l'on doit éviter de la célébrer le même jour que les juifs : or, il arrive quelquefois que le quinzième jour de la lune tombe le dimanche. Dans ce cas, la pâque chrétienne est fixée au dimanche suivant. Mais les Orientaux entendent que toute l'octave pascalle est considérée comme le jour même de la fête. Ils attendent donc que l'octave entière de la pâque juive soit passée. Si elle a lieu dans les jours fériés de la

semaine, leur pâque n'est retardée que de huit jours sur la nôtre, mais si la pâque juive a lieu le dimanche, la pâque des Coptes est reportée au 2^e dimanche suivant; tandis que les Latins s'en tenant à la lettre du décret conciliaire fixent leur pâque le dimanche qui se rencontre n'importe quel jour, du 1^{er} au dernier de l'octave judaïque.

L'explication de cette divergence est une digression, puisque les Éthiopiens, sauf quelques savants, ou ne la connaissent pas, ou n'en cherchent pas la raison. Mais elle peut être utile à des lecteurs qui seraient étrangers à ces questions.

Les calculs du comput sont contenus dans le livre *Abouchaker*, « Père de la lune ». Ce nom conservé tel sans avoir été traduit en ghez, démontre que l'ouvrage est la traduction d'un texte arabe; mais il est d'origine grecque; on le voit par les termes techniques employés qui sont passés dans la traduction arabe des Coptes, v. g. épactié, épactes; kyclos, cycle; kykros, minute; etc...

L'entête de l'ouvrage lui donne pour auteur un certain Démétros, évêque, qui aurait reçu du Saint-Esprit la révélation (fautive, hélas!) des calculs astronomiques et des lois cycliques qui en résultent, de la combinaison de la marche apparente du soleil avec les révolutions comparées de la lune durant l'intervalle de temps que met la terre à faire sa révolution elliptique. D'ailleurs, on ne fera pas admettre de sitôt que ce soit la terre et non pas le soleil qui accomplisse ce tour dans l'espace et qu'elle soit une humble vassale du grand astre suzerain.

Les Abyssins ne croient pas que l'observation du mouvement des constellations soit de la sphère de leurs connaissances; ils n'y mettent aucune curiosité. Les lettrés eux-mêmes ne se donnent pas la peine de se rendre compte des lois qui leur sont dictées dans l'*abouchaker*; ils ne cherchent qu'à retenir les calculs mécaniques que Démétros en a conclus et à s'en servir pour la fixation de Pâques et des fêtes mobiles. Savoir faire ces additions et ces soustractions fait des lettrés « Debtéra », des gens bien capables aux yeux de la foule en présence de laquelle ils en font étalage.

Les « Lik » seulement, c'est-à-dire les docteurs éminents connaissent un peu les constellations dont la marche sert à distinguer les quatre saisons divisionnaires de l'année. De fait, sous leur ciel ces quatre époques ne se distinguent pas par les variations de la nature, ni de la température qui, en Occident, les rendent si sensiblement différentes. Il n'y a physiquement que deux saisons sur leur terre : celle beaucoup plus longue de la sécheresse et celle des pluies. La division des saisons tseddia, keremt, meker, hagay, sont purement artificielles, copiées sur les divisions des Occidentaux, et un peu raisonnées par les rares savants qui ont poussé leurs études astronomiques

jusqu'à l'observation de la marche successive des constellations et s'en servent comme de points de repère en leurs calculs.

VI

THÉOLOGIE

La partie morale se confond avec l'explication de l'évangile (voir plus haut IV) et avec les lois disciplinaires de l'Église (voir plus loin VIII).

L'enseignement dogmatique roule sur les querelles endémiques qui divisent les opinions et les écoles au sujet du mode d'union, ou plutôt d'unification des deux natures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il reste comme enkylosé depuis quatorze siècles. Les controverses sur la procession du Saint-Esprit, sur l'origine des âmes, sur leur destinée après la séparation du corps, sur le purgatoire, etc..., sont encore exposées avec toutes les erreurs traditionnelles, mais on ne s'y arrête plus. Toutes les forces de la vie universitaire sont concentrées dans la préoccupation inhérente à chaque école de faire prévaloir son opinion respective sur le mystère de l'Incarnation.

La séparation des doctrinaires en trois sectes date du *xvii^e* siècle, sous Socinios, d'après les uns, ou sous son fils Basilidès, selon les autres. D'après l'opinion qu'elles professent, elles se divisent : 1^o en Tsegga-lidj, c'est-à-dire l'école qui soutient que la nature humaine dans le Christ a été élevée à l'union divine par adoption ou par grâce : elle se rattache au nestorianisme ; 2^o en Kevate, c'est-à-dire l'école qui soutient que la nature humaine a été élevée à l'union divine par l'onction du Saint-Esprit ; 3^o en Oueld-Keb, c'est-à-dire l'école qui prétend au contraire que la nature humaine a été unifiée à la nature divine par la propre onction du Fils. L'absolutisme intransigeant de cette école fait disparaître ou dissoudre l'essence humaine en celle du Verbe, et l'a fait surnommer *karra* ou *coutelas*, par allusion à la destruction comme sous un tranchant, de l'humanité du Christ, jusqu'à ne plus voir en elle qu'un fantôme sans réalité.

L'université de Gondar, ainsi que celle de Bethléem, représentaient l'opinion des *Kevate*.

Celle de Debra-Berhân, de Debra-Libanos et du Choa, en général celle des *Tsegga-lidj*.

Celles du couvent de Oueldebba et de la province Tigré, excepté le Hamazen adepte des *Kevate*, étaient *Oueld-Keb*.

Longtemps l'école de Gondar a obtenu le monopole et dicté la formule de la croyance officielle de l'Éthiopie. L'oligarchie durant la première moitié de ce siècle, puis l'absolutisme des parvenus, l'écuyer Théodoros, et après lui le tigréen Johannès, l'ont réduite au silence, et enfin la destruction de l'antique capitale par les mah-

distes en 1889 a effacé même son nom de l'annuaire universitaire de l'Éthiopie ; à peine se relève-t-elle de ses ruines.

Aujourd'hui Debra-Libanos tient la tête, grâce au voisinage et aux faveurs de la Cour impériale qui fait d'Addis-Abéba la nouvelle capitale et le centre de toute l'activité nationale.

Chacune des écoles, citadelle des ligues conjurées à la défense de telle ou telle opinion, ont été, depuis trois siècles surtout, occupées à fourbir leurs armes et à s'engager les unes contre les autres à de fort après luites de controverse et de dispute, où l'injure renforçait ou remplaçait les arguments.

Le levain des haines théologiques transporté des paisibles enceintes de l'église et se répandant sur la place s'étendit des camps des idées aux camps de l'action ; et, les débats, d'abord plus ou moins pacifiques, dégénérèrent au xviii^e siècle en conflits armés et en combats sanglants, en des guerres intestines où les ambitions politiques et les ambitions religieuses ou universitaires se donnèrent la main. D'où les guerres civiles ou féodales du xviii^e et du xix^e siècle, et l'oligarchie qui aboutit à la dictature impériale.

VII

INTÉRIEUR DE L'ÉCOLE

Il ne faut pas se représenter l'Université éthiopienne, pas plus que les monastères abyssins, sous les voûtes des cloîtres de nos religieux ni de nos doctes écoles d'Occident durant le moyen âge.

Les loges cénobitiques sont des huttes en paille rangées au dedans et au dehors de l'enceinte sacrée qui isole l'église des voies et des places publiques où circulent les profanes. Ces gourbis y jouissent de l'inviolabilité du droit d'asile dont jouissent les sanctuaires en ce pays encore tout imprégné du respect religieux dû aux lieux saints et à l'ombre des oliviers ou des grands thuyas, « nemus ou bois sacré », qui les enveloppent de mystère.

L'école est cette ombre fraîche, silencieuse et calme, à l'écart du bruit et de l'agitation non de la ville, — elle n'existe pas, — mais des camps où gouaille la soldatesque des hordes dans les mobiles paillottes autour de celle du *ras* ou même de celle plus cossue de l'empereur, « Négoussé-Néghest ».

Le maître des sentences voit là, réunis autour de lui, sur une jonchée, sur le gazon ou sur des peaux de mouton en manière de tapis, les élèves qu'il a formés *ab initio* et ceux que l'illustration de son nom a attirés au pied de sa chaire, une petite margelle en pierre recouverte de joncs et d'une toison. Là ont lieu les cours déjà énumérés ; là a lieu l'enseignement théologique : conférences où l'exposé de l'opinion dogmatique du maître est suivie de la réfutation des

thèses contradictoires. Jadis aucun livre écrit ne servait de guide ; mais le répertoire traditionnel emmagasiné dans la tête était un livre vivant, jalousement recélé dans la mémoire du disciple à son tour devenu professeur. Depuis le xv^e siècle le « Haïmanot abéou », *La foi des Pères*, énorme volume en parchemin contenant la compilation des doctrines successives de l'Église copte, traduit en éthiopien, sert de thème sur lequel s'exerce la glose des maîtres.

La dialectique y est inconnue ; point de méthode d'argumentation logique, si simple soit-elle. Le raisonnement est tout instinctif, simpliste, du texte évangélique ou homélique à l'application directe du sens obvie ou interprété tel : v. g. le christ a mangé, il a marché, il a pris part à des assemblées, il a discoursé, il a pleuré, il a été pris, jugé, condamné par les tribunaux, il a été pendu... donc, il est homme. L'opération mentale du raisonnement n'est pas réfléchie ; personne ne la discute, elle va de la cause à l'effet, ou de l'effet à la cause, et de la majeure elle saute instinctivement le pont sous-entendu de la mineure, à la conclusion. Pressés par le dialecticien, les plus savants même s'évadent. Leur didactique est « *magister dixit* ». Les élèves y sont rivés. L'injure remplace le défaut d'arguments. Ils ne s'en font pas faute ; fort acerbes sont les ironies passées en proverbes, comme pour river le clou qui attache le contradicteur au pilori.

Ainsi d'école à école, réciprocité d'échanges aigres-doux.

VIII

DROIT ECCLÉSIASTIQUE ET CIVIL

C'est tout un. L'Église et l'État sont inféodés. Les lois de l'Église sont sanctionnées par l'État et celles de l'État patronnées par l'Église. Les *kahenat*, c'est-à-dire les clercs laïcs ou universitaires ; (car, quoique le mot Kahen devrait désigner uniquement l'ordre sacerdotal, il a été étendu, et même spécialement attribué, à la caste laïque des professeurs, de sorte que l'ordre presbytéral est plus connu sous la dénomination de kiëss, *parochus*, kiëssenna, clergé paroissial), qui se divisent en debtéra, lik, memmer, ou lettré, docteur, maître, sont les jurisconsultes, les assesseurs des tribunaux civils et ecclésiastiques).

Modestement assis près du lit de justice du seigneur de tout ordre, du ras ou du roi dans les jugements, ils contrôlent, ramènent au point du litige et régissent la discussion souvent longue et habilement soutenue par les plaideurs improvisés ou formés aux gageures judiciaires (1). Après l'opinion des sept assesseurs civils ou

(1) Aucun plaid ne se fait sans gageure, et le vaincu devra en payer le prix.

militaires, la solution juridique formulée solennellement par le *lik*, l'homme de la loi, sert de base à la sentence que le seigneur, le ras ou le roi va prononcer.

Cette partie de l'enseignement universitaire est donc la plus sérieusement cultivée, par là même qu'elle caresse et encourage l'ambition des étudiants en droit. Selon leur science des lois et l'habileté à se servir de cet arsenal pour éclairer la justice des princes au cœur droit, ou pour prêter un semblant d'équité à l'arbitraire de leurs caprices autoritaires, un bel avenir humain leur est réservé à la cour des grands.

Le code impérial n'est pas seulement le Fetha-Néghest écrit, mais surtout le « Fetha-Néghest » traditionnel ou le droit antique, propre à l'Éthiopie qui a toujours régi les mœurs nationales et qui est un dépôt sacré, héritage jalousement conservé des kahenat ou de l'Université. Précisément, parce qu'il est purement oral, je ne suis pas en mesure d'en tracer les grandes lignes. Il m'aurait fallu avoir un *lik* et toute une année de loisir à ma disposition pour obtenir par des questions méthodiques la table de ce code héréditaire, de cette bibliothèque vivante.

Le Fetha-Néghest, « *Jus regum* », est un ouvrage traduit de l'arabe au *xv^e* siècle. Ce code est une compilation des devoirs des chrétiens faite par un moine égyptien désireux de prémunir les coptes contre les mœurs des musulmans qui les opprimaient. Beaucoup des préceptes qu'il contient ne peuvent avoir d'application en Abyssinie. Les devoirs de la vie chrétienne qui y sont exposés sont par leur acceptation comme lois de l'empire en Éthiopie des lois obligatoires, des devoirs civiques aussi bien que ecclésiastiques. D'ailleurs, les deux ordres spirituel et temporel y sont confondus ; et toutes les lois sont sanctionnées par l'État et par l'Église, elles obligent au for extérieur comme au for intérieur. Le clergé en est le gardien et l'empereur le bras armé pour assurer son exécution.

C'est ainsi que j'ai vu un tribunal purement civil ou laïc condamner, comme passibles des sanctions du code impérial, des gens qui avaient enfreint la loi de la sanctification du dimanche en labourant leur champ. Il est vrai que la justice abyssine ferme les yeux sur des infractions à des lois bien autrement graves. C'est le pharisaïsme qui s'attache à des observances secondaires et oublie les plus essentielles fondées non sur une loi positive, mais sur les lois fondamentales de la nature, de la religion et de la société.

J.-B. COULBEAUX,
Prêtre de la Mission.

Le Gérant : A. MARTIAL.

La "Quinzaine"

REVUE POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SOCIALE

PARAIT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX : 45, rue Vaneau — PARIS, VII.

DIRECTEUR : M. GEORGE FONSEGRIVE (YVES LE QUERDEC)

La "Quinzaine" est ouverte à toutes les compétences et se fait gloire de n'appartenir à aucune école fermée, à aucun parti étroit.

Une brillante pléiade de rédacteurs venus de la presse libre, de l'Université, de l'Eglise, où se rencontrent, à côté de membres illustres de l'Institut et des maîtres les plus respectés, des talents plus jeunes, mais non pas moins valeureux, lui ont conquis les faveurs du public.

La "Quinzaine" est de toutes les grandes revues celle qui est le meilleur marché. Elle donne tous les quinze jours 144 pages de texte grand in-8°, qui forment au bout de l'année six beaux volumes de 576 pages.

La "Quinzaine" 376 pages.
 envoie un spécimen gratuit sur demande affran-
 chie; accepte l'échange avec les publications
 qui s'engagent à reproduire ses sommaires.

ABONNEMENT

| | | | | |
|---------------------------------------|---------------------------|---------------|----------------|----------------|
| | ABONNEMENT | Un an. | 6 mois. | 3 mois. |
| <i>Le prix de l'abonnement est de</i> | France..... | 24 fr. | 14 fr. | 8 fr. |
| | Etranger (Union postale). | 28 fr. | 16 fr. | 9 fr. |

Abonnement spécial pour le Clergé et l'Université :

France, un an..... 20 fr. | Etranger, un an..... 24 fr.

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux. — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques, Portraits de saint Vincent de Paul. Héliogravures Dejardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Mait, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DEB

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





PETITES ANNALES

de

St VINCENT de PAUL

SOMMAIRE

| | PAGES |
|---|-------|
| Informations : Année nouvelle. — Médaille miraculeuse. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Ecoles ménagères. — Ecoles. — Congrégations. — Liège. — Grand séminaire d'Amiens..... | 353 |
| La Compagnie des Indes Orientales et saint Vincent de Paul, par H. FRODEVAUX..... | 359 |
| Ecoles ménagères, par la comtesse de DIESBACH | 366 |
| Un concours des arts de la femme, par Etienne VIGNA..... | 375 |
| Bibliographie..... | 377 |
| Table des matières..... | 381 |

PARIS

Séminaire Saint-Vincent de Paul

88, rue du Cherche-Midi

PETITES ANNALES

DE

SAINT-VINCENT DE PAUL

Paraissant le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS : FRANCE, 5 FR. — ÉTRANGER, 6 FR.
Le Numéro : 50 centimes

BUREAUX
SÉMINAIRE SAINT-VINCENT DE PAUL
88, RUE DU CHERCHE-MIDI, 88

Toutes les communications doivent être adressées à M. F. PORTAL, prêtre de la Mission, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, 88, rue du Cherche-Midi, Paris.

SUPPLÉMENT DU 15 DÉCEMBRE :

| | |
|---|-----|
| Bulletin d'Écriture Sainte, par DEBARCEUL..... | 177 |
| Le péché originel dans « La nouvelle Monodologie » de M. Renouvier, par A. DUFRECHOU..... | 182 |
| Lettre de Mgr Le Camus..... | 189 |
| Table des matières..... | 192 |

Les Lazaristes à Madagascar. — Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition prochaine d'un volume qui ne manquera pas d'intéresser vivement nos lecteurs : *Les Lazaristes à Madagascar durant le XVII^e siècle*, par H. FROIDEVAUX, secrétaire de l'Office colonial à la Faculté des lettres.

Dépôts des PETITES ANNALES :

Librairie des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, 83, Paris.

Economat des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, Paris.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Simon François, gravé par Pitau, héliogravure de Dujardin. In-8° aigle, papier de Hollande.....

4 fr.

Portrait de saint Vincent de Paul, peint par Chalette, héliogravure de Dujardin, in-8° aigle, papier de Hollande.....

4 fr.

Les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité peuvent se servir, comme intermédiaire, soit de la Procure générale ou du Secrétariat de Saint-Lazare, soit du Secrétariat ou de l'Economat de la Maison Mère des Filles de la Charité.

Les « PETITES ANNALES » publient régulièrement des comptes rendus bibliographiques. S'il y a lieu, elles donnent sur les ouvrages qui intéressent particulièrement nos lecteurs des études plus étendues.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser leurs envois à M. PORTAL, supérieur du Séminaire Saint-Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, 88.

PETITES ANNALES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOMMAIRE

Informations : Année nouvelle. Médaille miraculeuse. Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. Ecoles ménagères. Ecoles. Congrégations. Liège. Grand Séminaire d'Amiens, p. 353. — La Compagnie des Indes Orientales et saint Vincent de Paul, par II. FROIDEVAUX, p. 358. — Ecoles ménagères, par la Comtesse DE DIESBACH, p. 366. — Un concours des arts de la femme, par ÉTIENNE VÉDIE, p. 375. — Bibliographie, p. 377. — Tables, p. 381.

INFORMATIONS

Année nouvelle. — *Lettre de Louise de Marillac à la sœur Cécile-Agnès, à l'Hôtel-Dieu de Saint-Jean, à Angers.* — Ce 8 janvier 1657. — Ma très chère Sœur,..... Le sujet de notre conférence fut de la nécessité que nous avons de travailler à notre propre perfection cette année plus que nous n'avons fait les autres. Le premier point fut des raisons pour lesquelles nous devons travailler à notre propre perfection. Le deuxième, des moyens que nous avons pour cela. Le troisième, des empêchements que nous pouvons avoir de travailler à notre propre perfection.

Si M. l'abbé (1) avait un peu de temps à vous donner, je crois qu'une petite conférence sur ce sujet vous servirait beaucoup. Mais croyez-moi, mes sœurs, la recherche de notre satisfaction à parler en particulier, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, nuit à notre perfection; les avertissements à toutes, étant assemblées au nom de Notre-Seigneur, sont bien plus utiles, pourvu que chacune prenne de la part de Dieu tout ce qui y est dit pour soi en particulier. Mais voulez-vous bien que je vous dise ce qui nous empêche souvent de n'être pas meilleures ni plus fidèles à Dieu pour toutes les instructions que l'on a la charité de nous donner? C'est que nous ne songeons pas que c'est Dieu qui nous parle et nous disons : « L'on dit cela pour moi par une mauvaise opinion que l'on en a. » Ou bien au lieu de croire que

(1) L'abbé de Vaux, protecteur de la Compagnie, très lié avec saint Vincent et avec Louise de Marillac.

nous avons besoin de toutes les pratiques que l'on nous enseigne, nous sommes si téméraires de dire : « C'est à celle-ci ou à celle-là que l'on parle. Oh ! qu'une telle a bien eu son fait ! » Ne suis-je pas trop méchante d'avoir ces pensées ? Ne croyez pas, mes chères sœurs, que j'aie cette croyance de vous ; mais à cause que cela m'a paru ici en quelques-unes et que nous sommes capables, chacune, de faire toutes les fautes que les autres font, je me suis laissée emporter à vous dire ces empêchements dont je supplie Dieu de vous garder.

Je vous prie en cette nouvelle année de renouveler vos premières ferveurs pour le service de Dieu, afin d'obtenir de sa bonté la grâce de la persévérance en l'accomplissement de sa sainte volonté. Si vous saviez comme vous êtes heureuses pour cela d'être en un lieu où tout contribue à votre perfection, vous béniriez Dieu à tous moments de vous avoir choisies pour cet emploi..... LOUISE DE MARILLAC.

Médaille miraculeuse. — Les fêtes de la *médaille miraculeuse* ont été célébrées avec beaucoup de piété dans la chapelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Le jour de la fête et durant toute l'octave l'affluence des fidèles a été très grande, surtout à 4 h. 1/2, pour entendre les instructions et recevoir des médailles.

Les Instructions ont été données par M. Lambert, prêtre de la Mission.

— Disons à ce sujet qu'il s'est glissé dans notre dernier numéro une faute que nos lecteurs auront sans nul doute corrigée d'eux-mêmes. Ils savent tous, en effet, que l'apparition de la *médaille miraculeuse* a eu lieu en 1830 et non en 1833.

Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — M. l'abbé DANTU, du diocèse d'Évreux, admissible en juillet dernier, a été définitivement reçu pour la licence lettres-philosophie.

Au total, pour les examens de Sorbonne, sur *trois* candidats qui se sont présentés pour les *Lettres*, en juillet, *deux* ont été reçus ; pour les *Sciences*, chacun de nos *six* candidats a obtenu au moins un certificat, *trois* en ont obtenu *deux*.

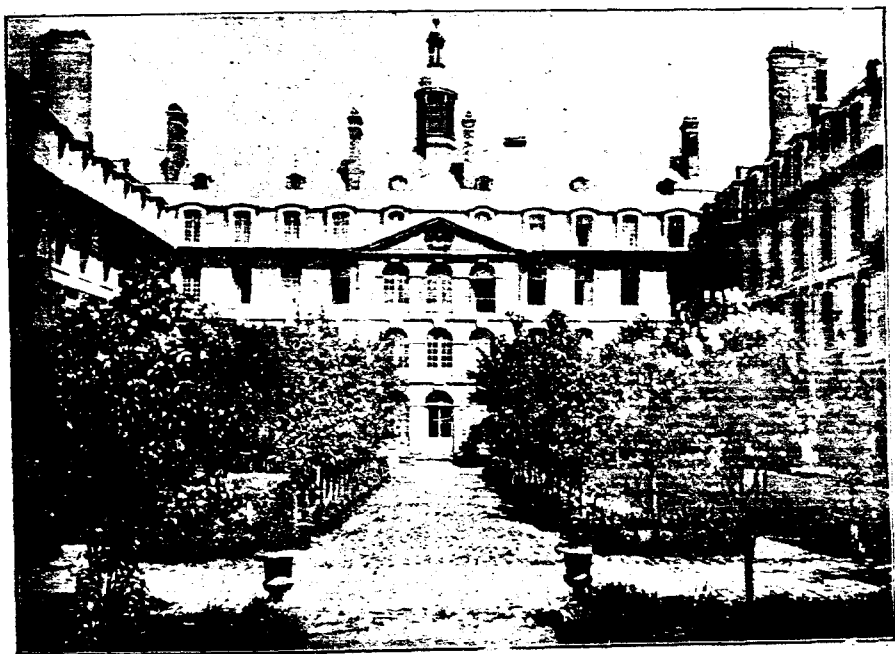
Ecoles ménagères. — Le comité d'Enseignement ménager ouvrira de nouveau, vers le 15 janvier, le cours normal, c'est-à-dire le cours destiné à former des maîtresses pour les Ecoles ménagères. Les inscriptions doivent se prendre aux Bureaux du Comité, 3, rue de l'Abbaye, dans le courant de décembre, si possible.

Ecoles. — La rentrée des écoles primaires dans le département de la Seine est aujourd'hui complète, et on peut se rendre compte des effets obtenus par les mesures rigoureuses dont quelques-unes

avaient été l'objet. Les écoles congréganistes de Paris se sont toutes rouvertes avec un personnel laïque. Elles n'ont perdu en tout que cent cinquante enfants.

Dans la banlieue, sept des écoles fermées ne se sont pas rouvertes. Mais sur les 500 élèves qu'elles contenaient plus de la moitié ont trouvé place dans les établissements libres qui ont survécu. Les écoles de l'Etat n'en ont conquis que 239.

Congrégations. — *Loi tendant à réprimer le fait d'ouverture ou de tenue sans autorisation d'un établissement congréganiste.*



Grand Séminaire d'Amiens.

Le Sénat et la Chambre des députés ont adopté,

Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :

Article unique. — L'article 16 de la loi du 1^{er} juillet 1901 est complété ainsi qu'il suit :

« Seront passibles des peines portées à l'article 8, paragraphe 2 :

« 1^o Tous individus qui, sans être munis de l'autorisation exigée par l'article 13, paragraphe 2, auront ouvert ou dirigé un établissement congréganiste, de quelque nature qu'il soit, que cet établis-

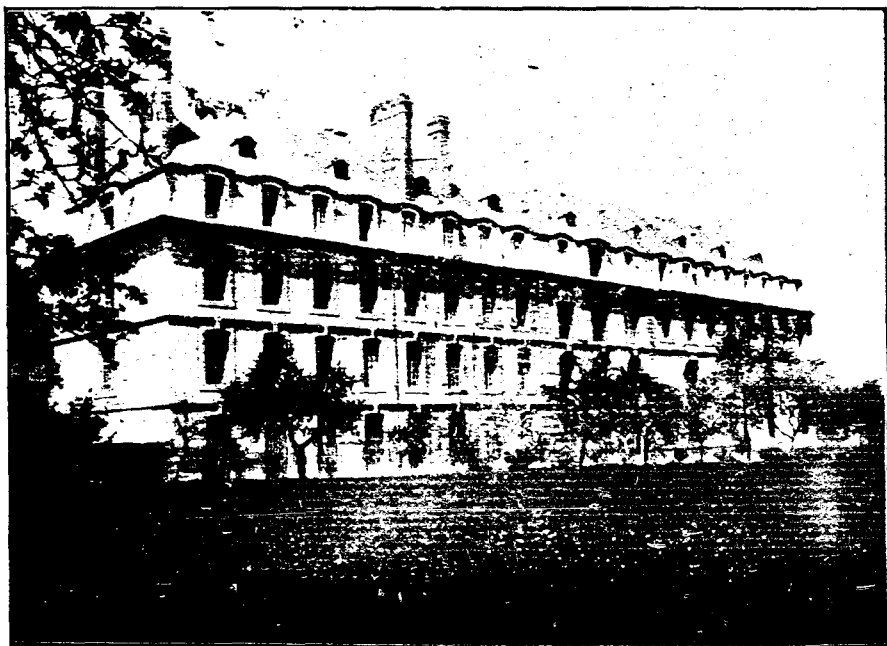
sement appartienne à la congrégation ou à des tiers, qu'il comprenne un ou plusieurs congréganistes.

« 2° Tous ceux qui auraient continué à faire partie d'un établissement dont la fermeture aura été ordonnée conformément à l'article 13, paragraphe 3;

« 3° Tous ceux qui auront favorisé l'organisation ou le fonctionnement d'un établissement visé par le présent article, en consentant l'usage d'un local dont ils disposent. »

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'État.

Fait à Paris, le 4 décembre 1902.



Grand séminaire d'Amiens (Est).

— Le gouvernement propose aux Chambres d'autoriser : les Cisterciens de Lérins, les Trappistes, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, les Missions Africaines de Lyon et les Pères Blancs d'Alger.

Liège. — Nous lisons dans *le Vieux Liège* du 20 septembre dernier :

« Une heureuse restauration est celle que les RR. PP. Lazaristes font subir à l'immeuble qu'ils viennent d'acquérir de la famille de Favereau, au coin des Degrés de Saint-Pierre. C'est avec terreur que nous avons vu il y a quelques mois l'affiche qui annonçait la mise en vente de cette habitation ou plutôt de ce groupe de bâtiments, si

pittoresquement juchés au-dessus du parc Notger. Le beau pignon du xv^e siècle, tout en pierre de castène, avec des arcatelles trilobées s'étagant sous les deux rampants du toit, a certes été remarqué de tous. Les RR. PP., gens de goût, ont compris le parti que l'on pouvait tirer de cet immeuble et l'ont fait dérocher; espérons qu'ils auront le souci de lui donner une restauration complète.

« Certes des pointilleux critiqueront peut-être, qu'à la rigueur on eût pu conserver le badigeon sur l'aile qui avance à la rue et qui date du commencement du siècle dernier et surtout les toitures en ardoises que des tuiles remplacent. Mais le rouge de ces briques fait



Louis-François-Gabriel d'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens, mort le 10 juin 1774, en odeur de sainteté, à l'âge de 92 ans.

si bien dans le panorama du monument et donne une élégante tonalité à la richesse de la construction fin-gothique du fond et du mur bordant la cour! Ce bâtiment a vu ses anciennes fenêtres remplacées sous l'Empire, et ce mur — de l'époque renaissance — a perdu le larmier courant tout le long, le grillage en fer forgé de sa fenêtre et il a vu boucher sa porte à plein cintre que surmonte un cartouche armorié et à inscription, intact, chose curieuse, d'un chanoine de Saint-Pierre. Ce mur est double, pour encadrer un chemin en plan

incliné qui, par un assez long trajet, conduisait les chevaux de la cour aux écuries situées dans les caves du fond. »

Grand Séminaire d'Amiens. — Le grand Séminaire d'Amiens, fondé en 1633, fut établi d'abord dans les bâtiments de l'ancienne infirmerie de l'abbaye Saint-Martin-aux-Jumeaux et confié aux Oratoriens, puis aux Sulpiciens, enfin aux Lazaristes en 1662.

Les séminaristes n'étaient pas admis au Séminaire pour étudier, mais pour se préparer aux Ordres. « Tous ceux qui aspireront aux Ordres seront tenus d'entrer en notre Séminaire et d'y passer dans les Exercices, pour les quatre ordres mineurs, au moins quinze jours ; — pour le sous-diaconat, neuf mois ; — pour le diaconat, trois mois ; — et autant pour la prêtrise » (*Statuts synodaux* 1662). On apprenait seulement au Séminaire : le Rituel, le Chant, la Prédication et la Pastorale (casuistique). Le principal était de s'y former à la piété, à l'oraison et à l'exercice immédiat du ministère.

Les études théologiques et philosophiques se faisaient chez les PP. Jésuites. A partir de 1691 une chaire de théologie dogmatique ayant été créée en faveur des PP. Dominicains, les élèves eurent le choix entre les deux enseignements.

Le 16 février 1736, eut lieu la bénédiction de la première pierre du Séminaire actuel. La communauté s'y installa en 1741.

Le 21 janvier 1791, les directeurs refusèrent de prêter le serment à la constitution civile. La Bibliothèque du Séminaire fut envoyée au district et les meubles vendus. On mit les scellés sur les portes de la Chapelle. Deux directeurs, MM. Bailly et Brochois, moururent en prison.

En 1802, un décret autorisa la réouverture du Séminaire, rue du Cloître-Saint-Nicolas ; en 1806 les Lazaristes furent appelés ; en 1816, la communauté reprit possession de l'ancien immeuble.

Broderies d'art et d'ameublement d'après des documents anciens. Réparation de broderies et de tapisseries anciennes. Ornaments d'Eglise.

G. DE JAER ☒☒ (maison fondée en 1867, Paris (6^e arr.), rue Bonaparte, 33.

LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES

ET

SAINT VINCENT DE PAUL

Vers le milieu de l'année 1647, lors du retour en France de leur navire *le Saint-Laurent*, les « intéressés de la Compagnie » des Indes Orientales ayant été mis au courant des « désordres qui étaient arrivés par la mésintelligence des Français avec le sieur Pronis et par le mauvais ménage d'icelui », en furent profondément émus. « Craignant de faire une perte générale de leurs colonies », ils cherchèrent les meilleurs moyens de remédier aux dissensions dont ils venaient d'avoir connaissance, et d'en empêcher le retour à l'avenir. Ils décidèrent donc de remplacer Pronis par un commandant qui leur présentât toute garantie (ce fut Étienne de Flacourt, frère utérin de M. de Beausse, un des fondateurs de la Compagnie) et que son intérêt même stimulât à remettre en bon ordre les affaires de la colonie (1); en même temps, pour éviter désormais ces querelles religieuses qui avaient été le prétexte, sinon la véritable cause de tant de troubles, ils « défendirent qu'aucune personne de la Religion [prétendue réformée] ne fût admise au vaisseau pour passer », et ils se résolurent à envoyer à Madagascar des missionnaires en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Mais, comme ils n'avaient pas été pleinement satisfaits de M. de Bellebarbe, les « Seigneurs de la Compagnie » décidèrent de ne plus faire passer de prêtres séculiers dans leur concession, mais de recourir à d'autres ecclésiastiques.

(1) Aussi, non contents de lui donner les titres de « Commandant général dans ladite île et directeur de la Compagnie », passèrent-ils avec lui un contrat dans lequel ils se l'adjoignaient comme « intéressé ». On trouvera d'intéressants détails sur tous ces points dans l'ouvrage de M. A. Malotet : *Etienne de Flacourt ou les Origines de la Colonisation française à Madagascar* (Paris, Ernest Leroux, 1898, in-8).

Eurent-ils d'eux-mêmes l'idée de demander à « Monsieur Vincent » les missionnaires qu'ils souhaitaient envoyer dans l'île de Saint-Laurent ? Il ne le semble pas. Seuls, sans doute, les registres des délibérations du Conseil des Directeurs pourraient nous renseigner complètement à cet égard ; malheureusement ce précieux document a disparu, comme tant d'autres que les historiens de l'occupation française à Madagascar auraient le plus grand intérêt à connaître. Que Fouquet, dont le frère était évêque de Bayonne, que Berruyer, que d'Aligre, de Beausse, de Loynes, tous conseillers du Roi et mêlés aux affaires de l'État, aient songé d'eux-mêmes aux Prêtres de la Mission pour aller porter l'Évangile aux peuples infidèles dans les terres desquels ils envoyaient des colons, rien n'eût été plus naturel ! Depuis plusieurs années, le Collège de la Propagande avait formé le projet d'envoyer dans les pays païens ceux qui étaient déjà connus sous le nom de *Lazaristes*, et, en l'année 1647 même, saint Vincent avait dû en « parler à la reine et à M^{re} le Cardinal, pour savoir (écrivait-il à M^{re} Ingoli, préfet de la Propagande, dès le 1^{er} avril) l'intention de Sa Majesté sur cela ». Il était donc tout indiqué qu'en cette occurrence les directeurs de la Compagnie des Indes Orientales recourussent à saint Vincent de Paul.

Toutefois, ce n'est pas tant d'eux que du nonce du Pape que vint l'idée de faire passer des Lazaristes à Madagascar ; tel est du moins le sentiment de saint Vincent lui-même. Entraîné un jour, par suite des circonstances, à raconter à ses fils spirituels comment la Compagnie des Prêtres de la Mission avait été amenée à se charger de porter la foi chrétienne dans l'île de Saint-Laurent, il débuta par leur rappeler comment, « dès le temps où l'on commença à parler de Madagascar », un Lazariste, M. Dufour, avait manifesté le désir d'y être envoyé. « Nous ne pensions plus à Madagascar, ajoute-t-il, lorsqu'on est venu nous en faire la proposition ; et voici comme le tout est arrivé. Messieurs de la Compagnie des Indes de cette ville, c'est-à-dire ces Messieurs qui se sont associés ensemble pour le négoce en ce pays-là, ayant envoyé quelque prêtre séculier, lequel ne s'y étant pas bien comporté, ils crurent qu'ils ne pour-

raient pas mieux faire pour avoir quelques prêtres religieux qui fussent de vie exemplaire, que de s'adresser à M^{sr} le nonce du Pape, qui était en cette ville; ils le firent, et ce bon seigneur, pensant et repensant qu'il leur pourrait donner pour cela, jeta les yeux sur la pauvre et chélive Compagnie, et conseilla à ces Messieurs de nous en parler, leur disant que lui-même, de son côté, nous en parlerait, qu'il croyait que la Compagnie ferait cela convenablement. Ces Messieurs vinrent ici nous en parler; M^{sr} le nonce le fit aussi, et même nous en conjura. »

Ce n'est pas pour aller évangéliser les nations païennes que, dès l'année 1625, le pieux fondateur de la Congrégation de la Mission avait réuni au Collège des Bons-Enfants quelques prêtres animés de ce zèle qui l'enflammait lui-même; à l'origine, il s'était simplement proposé d'agir en France même, et de parcourir les campagnes (dont les prêtres étaient d'une ignorance extrême, et, parfois, ne savaient même pas administrer les sacrements) en instruisant des vérités de la religion les paysans, et en soulageant les misères qui les accablaient. Très rapidement, l'œuvre s'était développée et avait débordé son cadre primitif: en Italie, en Savoie, en Alsace, en Pologne, les Prêtres de la Mission avaient fondé des établissements; dès 1642 enfin, quelques-uns des leurs passaient dans les pays barbaresques, où ils s'adonnaient à une œuvre admirable entre toutes, une de celles qui leur ont donné le plus de soucis, mais qui leur ont aussi, et très justement, valu le plus de popularité.

A cette date, il y avait déjà deux ans que, par l'entremise du P. Le Breton, supérieur de la maison romaine de la Congrégation de la Mission, le cardinal Ingoli avait offert à saint Vincent de Paul de confier à sa Compagnie le soin de prêcher l'Évangile dans le diocèse de Babylone et dans le territoire de Pernambouc. Si, pour différentes raisons, aucune de ces propositions ne fut suivie du moindre commencement d'exécution, et si aucun prêtre de Saint-Lazare ne partit en Mésopotamie ni au Brésil, saint Vincent de Paul avait dès lors témoigné de sa complète obéissance aux volontés du Pape. « Le pouvoir d'envoyer *ad gentes*, écrivait-il le 1^{er} avril 1640 à M. Le Breton,

résidant en la personne de Sa Sainteté seule sur la terre, il a pouvoir par conséquent d'envoyer tous les ecclésiastiques, pour la gloire de Dieu, par toute la terre, pour travailler au salut des âmes, *et tous les ecclésiastiques ont obligation de lui obéir en cela*; et selon cette maxime, qui me semble vraisemblable, j'ai offert à Dieu cette petite Compagnie *pour aller là où Sa Sainteté l'ordonnera.* » Bientôt même, il proposa lui-même au cardinal Ingoli d'envoyer des prêtres de la Mission en Arabie « pour y travailler au salut des âmes et les convertir à la foi chrétienne », parce qu'il estimait nécessaire de diriger les efforts de ses enfants vers l'évangélisation des infidèles; n'était-ce pas là le meilleur moyen de réparer les pertes que la Réforme avait fait subir en Europe au catholicisme? « Je vous avoue, écrivait saint Vincent de Paul le 31 août 1646 à M. d'Horgny, supérieur de la maison de Rome, que j'ai beaucoup d'affection et de dévotion à la propagation de l'Église aux pays infidèles, par l'appréhension que j'ai que Dieu l'anéantisse peu à peu de deçà et qu'il n'y en reste point ou peu d'icy à cent ans, à cause de nos mœurs dépravées et de ces nouvelles opinions qui croissent de plus en plus, et à cause de l'état des choses. Elle a perdu depuis cent ans, par de nouvelles hérésies, la plupart de l'Empire et les royaumes de Suède, de Danemark, de Norvège, d'Écosse, d'Angleterre, d'Irlande, de Bohême et de Hongrie; de sorte qu'il reste l'Italie, la France, l'Espagne et la Pologne, dont cette dernière et la France sont beaucoup mêlées des hérésies des autres pays. Or ces pertes d'Églises depuis cent ans nous donnent sujet de craindre, dans les misères présentes, que dans cent autres années nous ne perdions tout à fait l'Église en l'Europe, et dans ce sujet de crainte, j'estime bienheureux ceux qui pourront coopérer à étendre l'Église ailleurs. » — « N'avons-nous pas occasion de croire, répétait-il environ six mois plus tard au même prêtre de la Mission, ... que Dieu n'abandonne l'Europe à la merci des hérésies qui combattent l'Église depuis un siècle, et qui ont fait de si grands ravages qu'elles l'ont réduite comme à un petit point; et, par un surcroît de malheur, ce qui reste semble se disposer à une division, par les nouvelles opinions qui pullulent tous les jours. Que savons-nous, dis-je, si Dieu ne

veut pas transférer la même Église chez les infidèles, lesquels gardent peut-être plus d'innocence dans leurs mœurs que la plupart des chrétiens, qui n'ont rien moins à cœur que les saints mystères de notre religion? Pour moi, je sais que ce sentiment me demeure depuis longtemps. »

« Mais, s'empressait d'ajouter le pieux fondateur de la Congrégation de la Mission, quand Dieu n'aurait pas ce dessein, ne devons-nous pas contribuer à l'extension de l'Église? Oui, sans doute; et cela étant, en qui réside le pouvoir d'envoyer *ad gentes*? Il faut que ce soit au pape, ou aux conciles ou aux évêques. Or ceux-ci n'ont de juridiction que dans leurs diocèses; des conciles, il n'en est pas de ce temps. Il faut donc que ce soit en la personne du premier. Si donc il a droit de nous envoyer, nous avons obligation d'aller; autrement son pouvoir serait vain. Vous savez, Monsieur, depuis quel temps la Sacrée Congrégation a jeté les yeux sur nous, combien de fois elle nous a fait solliciter, combien peu nous nous sommes hâtés, pour ne mêler rien d'humain dans la résolution de cette sainte entreprise; mais comme nous sommes de nouveau pressés, et par lettres et par M^{sr} le nonce, je ne doute plus qu'il en faille venir à l'exécution. »

Lorsque, le 1^{er} avril 1648, saint Vincent de Paul adressait à M. d'Horgny la lettre dont on vient de lire de longs extraits, il ne pensait nullement à Madagascar, mais à la Mésopotamie, où il était toujours sollicité d'envoyer des missionnaires; et le même jour, il écrivait au cardinal Ingoli avoir « destiné quelqu'un de la Compagnie pour la coadjutorerie de Babylone ». Ayant déjà envisagé longuement, et à plusieurs reprises, l'éventualité du départ de quelques-uns de ses fils spirituels pour les pays infidèles, saint Vincent de Paul ne dut être nullement surpris par les ouvertures que lui fit, après le retour du *Saint-Laurent*, au nom des directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, le cardinal Jacques Bagni, archevêque d'Athènes, nonce apostolique auprès de la Cour de France; et c'est donc avec appréhension, mais aussi avec joie, étant donnés les sentiments que révèlent ses lettres à M. d'Horgny, qu'il dut accepter, après avoir pris l'avis de « quelques-uns des plus anciens de la

Compagnie », d'envoyer des Prêtres de la Mission prêcher la foi chrétienne à Madagascar.

Entre les « seigneurs de la Compagnie » des Indes Orientales et le pieux supérieur général des Lazaristes, aucun document ne dit si les négociations furent longues. Du moins est-il possible de savoir par quelques lettres de saint Vincent de Paul et du Père Nacquart, quelles furent les principales conditions acceptées de part et d'autre. La « pauvre petite et chétive Compagnie » des Prêtres de la Mission devait fournir à « MM. les marchands » quelques « prêtres tels qu'il les leur fallait en ce pays-là », dans le double but de donner les secours de la religion aux Français transportés dans l'île de Saint-Laurent par les soins de la Compagnie des Indes Orientales et d'amener les habitants de la contrée à embrasser le catholicisme; elle donnait à ceux des siens qui passaient ainsi outre-mer tout ce qui était nécessaire à la célébration du culte et à l'évangélisation des infidèles. De leur côté, « les seigneurs de la Compagnie » s'engageaient à transporter gratuitement à Madagascar les disciples de saint Vincent et à subvenir entièrement à tous leurs besoins, « sur mer et sur les lieux ».

Après avoir bien déterminé les conditions dans lesquelles ses fils spirituels devaient se rendre dans les domaines de la Compagnie des Indes Orientales, le supérieur général de la Congrégation des Prêtres de la Mission annonça à ses confrères qu'un nouveau champ d'évangélisation s'ouvrait à leur activité. Il le fit en termes pleins d'humilité, de résignation et de complet abandon à la volonté divine dans une conférence dont Abelly ne nous a conservé qu'un trop court extrait : « Voilà, dit-il, un beau champ que Dieu nous ouvre tant à Madagascar qu'aux îles Hébrides et ailleurs. Prions Dieu qu'il embrase nos cœurs du désir de le servir; donnons-nous à lui pour en faire ce qu'il lui plaira... Tenons pour certain que nous ne serons point véritablement chrétiens, jusqu'à ce que nous soyons prêts de tout perdre, et de donner même notre vie pour l'amour et pour la gloire de Jésus-Christ, nous résolvant avec le saint Apôtre de choisir plutôt les tourments de la mort même que d'être séparés de la charité du divin Sauveur. »

Au moment où saint Vincent de Paul apprenait aux missionnaires de la maison de Saint-Lazare l'entente survenue entre lui et les directeurs de la Compagnie française des Indes Orientales, il avait déjà désigné les deux prêtres auxquels il réservait l'honneur d'aller évangéliser Madagascar. L'un était le P. Charles Nacquart, que ses qualités de régularité, de douceur et de calme, son esprit judicieux et pondéré, son zèle pour le salut des âmes avaient fait remarquer de ses supérieurs, et qui, de Richelieu (où il avait été envoyé après avoir terminé ses études ecclésiastiques), s'était déjà offert pour aller « ouvrir des missions parmi les gentils et les idolâtres ». L'autre était un simple clerc de la maison de Saintes, « un des meilleurs sujets de la Compagnie,... humble, charitable, cordial et zélé », que saint Vincent venait de faire ordonner prêtre, et auquel il avait pu donner de vive voix ces mêmes instructions que, le 22 mars 1648, il donnait par lettre au P. Nacquart. Munis d'une obédience de leur supérieur général, d'un plein pouvoir du nonce Jacques Bagni (1), d'une « chapelle complète », de livres et des principaux objets susceptibles de leur être nécessaires dans l'accomplissement de leur pieuse mission, enfin « encore qu'il ne faille point d'argent en ces pays pour y vivre », d'une somme de « cent écus en or pour les nécessités qui peuvent survenir », les PP. Nacquart et Gondrée, après s'être rejoints à Richelieu, se rendirent à La Rochelle. Ils y durent attendre pendant près d'un mois que les envois de tout genre destinés par la Compagnie à son établissement de Fort-Dauphin fussent réunis et transportés à bord du *Saint-Laurent*; puis, au premier vent favorable, ils partirent de la rade de Chef-de-Bois, le 24 mai 1648, avec Étienne de Flacourt, pour Madagascar.

HENRI FROIDEVAUX.

(1) Ce pouvoir était provisoire et avait été donné par le Nonce à MM. Nacquart et Gondrée en attendant ceux que devait envoyer de Rome la congrégation de la Propagande. Il fallut attendre pendant cinq ans ces pouvoirs officiels, parce que, au moment même où M^{sr} Bagni ménageait à Paris une entente entre saint Vincent de Paul et la Compagnie des Indes orientales, la Propagande confiait la mission de Madagascar aux Carmes déchaussés. C'est seulement en 1653, lorsque les Carmes se furent *volontairement* dessaisis de cette mission, que la Propagande remit des pouvoirs complets et réguliers aux Lazaristes partant pour l'île de Saint-Laurent.

ÉCOLES MÉNAGÈRES ⁽¹⁾

La marche rapide des événements actuels nous avait engagés, il y a quelques mois, à parler ici d'une œuvre dont l'opportunité nous semblait tout indiquée. Nous avons essayé alors de démontrer la nécessité de l'établissement, en France, des écoles ménagères, soit au point de vue social, soit à celui du bien que la femme peut en tirer pour elle-même. Mais il ne suffit pas, croyons-nous, de porter à la connaissance du public ce qu'une œuvre prétend établir; il est difficile d'imposer une idée nouvelle si on ne la présente entourée des moyens par lesquels elle pourra prendre consistance pratique. C'est pourquoi nous voudrions aujourd'hui montrer comment les écoles ménagères peuvent atteindre le but qu'elles se proposent, et indiquer les moyens généraux les plus propres à obtenir le succès de leur installation.

Certes nous savons que cette pensée, par sa nouveauté même, en France, a de la peine à se frayer un chemin au milieu des préjugés semés par la routine sur le passage des âmes de bonne volonté. L'habitude fait partie intégrante de notre être, et nous n'acceptons jamais de bon cœur qu'on porte la main sur elle. Pourtant, en un temps où l'effort du bien doit se multiplier de toutes sortes de manières pour contre-balancer les effets du mal, il n'y a pas témérité, mais plutôt obligation à entrer résolument dans la voie des bons exemples sociaux, soit que nous les trouvions autour de nous, soit qu'il faille aller les chercher hors de nous, à l'étranger.

Déjà nous avons parlé des heureux résultats produits par

(1) Cf. *Petites Annales*: « Une œuvre opportune », août 1902.

l'école ménagère en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Belgique. « Nous avons la prétention, et l'assurance autant « qu'il est possible », nous disait dernièrement l'inspecteur général de l'Enseignement professionnel et ménager en Belgique, « de résoudre *seuls* le problème social par le moyen de la « femme, devenue la vraie mère de famille. Nous avons « 300 écoles ménagères apprenant aux jeunes filles à connaître « leurs devoirs d'épouse et de mère ; en supposant que, chaque « année, 6 d'entre elles sortent de nos écoles absolument formées à leur future mission, — en réalité ce nombre est toujours dépassé — voici donc 1.800 femmes aptes à remplir leur rôle, que nous jetons, tous les ans, dans la société ; dans « dix ans, elles seront 18.000, chiffre respectable avec lequel « il faudra compter, jugez par là de l'avenir!! » .

Cette conclusion n'est-elle pas attrayante pour nous, femmes de cœur, toujours en quête de nouvelles solutions pour l'amélioration de la classe ouvrière? Acceptons donc un moyen si pratique de ramener à la conscience de leur dignité personnelle et de leurs plus chers devoirs nos jeunes filles du peuple.

L'enseignement laïque a bien compris ce qu'on pouvait attendre de l'école ménagère. Voyons ce qu'en pense le *Radical* dans un article intitulé « la Cuisine à l'école » et reproduit à la date du 20 septembre 1902, par le Manuel général de l'instruction primaire :

« La laïcisation des écoles de filles se poursuit, calme, méthodique. Il n'est pas de jour qui ne soit pas marqué par des « arrêtés préfectoraux substituant des « demoiselles » à des « sœurs.

« Dure sera la tâche des laïcisantes. Les institutrices à qui « incombera l'honneur d'être aux postes de combat seront choisies parmi l'élite. Elles auront à lutter contre préjugés, défiances, hostilité ouverte.

« Elles triompheront par l'énergie, la patience. Elles vaincraient aussi par la supériorité de l'enseignement, par l'adaptation des méthodes aux besoins locaux.

« Elles sauront rendre l'école laïque populaire en l'ajustant au milieu, en lui donnant un caractère de vulgarisation, simple,

« pratique, en gagnant les familles par les services rendus à
« l'enfance.

« On ne saurait croire, à ce sujet, combien l'introduction
« de l'enseignement ménager peut contribuer à fortifier l'in-
« fluence de l'école, de l'institutrice. La cuisine, l'humble
« cuisine, s'associant à l'école, lui assure influence, rayonne-
« ment.

« La clientèle s'accroît là où l'enseignement ménager s'orga-
« nise.

« La clientèle viendra là où l'on saura que l'écolière est
« apprise à devenir maîtresse de maison, reçoit leçons d'hygiène,
« d'économie domestique, s'initie au choix, à la cuisson des
« aliments.

« Milieux ouvriers, milieux ruraux sont vite gagnés à cette
« propagande, par ce fait qui, d'exemple, prouve qu'à l'école
« laïque *on sait greffer l'éducation sur l'instruction.*

« J'ai visité des écoles dans le Nord, le Nord-Est au cours de
« l'hiver et du printemps derniers. J'ai constaté de quelle estime
« les populations entourent l'institutrice qui ouvre un cours
« d'enseignement ménager. Les mères remercient oralement
« et par lettres les professeurs qui apprennent à leurs filles des
« plats pas chers. Elles se rendent compte du service qui est
« rendu aux futures épouses mises à même de préparer la nour-
« riture de leurs maris, d'y faire entrer le ragoût de la nou-
« veauté et le condiment de la variété. Elles font refaire chez
« elles, pour le père de famille, par la fillette, le mets qui a été
« appris le jour même. Et elles s'intéressent ainsi à la vie de
« l'école, à sa vie matérielle certes, mais bientôt elles seront
« entraînées à faire connaissance avec « l'autre ».

« Dans les écoles qui vont être ouvertes en octobre, il y a
« lieu d'insister pour que, dès le début, l'école ménagère se
« conjugue avec l'école primaire.

« Les municipalités refuseront un débours, même léger ? Soit.

« Qu'un comité de dames se forme. Les femmes laïques, par
« foi sociale, ne sont-elles pas capables d'accomplir les mêmes
« actes de dévouement scolaire que les femmes catholiques par
« foi religieuse ?

« Une souscription aura tôt fait de trouver la somme.

« Et les cotisations du comité fourniront de quoi assurer le fonctionnement de l'œuvre : achats de denrées, récompenses aux meilleures élèves.

« La nécessité de fonder autour des écoles laïques des comités de dames s'occupant ici de cours ménagers là de cantines, ailleurs d'ouvrirs, etc., s'impose. Et ces comités, qui se rattacheront au comité de la Ligue de l'enseignement, présidé par M^{me} Jules Ferry, entoureront l'école d'une atmosphère d'affection reconfortante. »

L'Enseignement laïque déclare donc qu'il est sûr de vaincre les méfiances, les hostilités par *la supériorité de son enseignement, l'adaptation des méthodes aux besoins locaux, et la jonction de l'éducation avec l'instruction*, — trois points à retenir ! — il ne craint donc pas, lui, « l'association à l'école, pour assurer son influence, — de la cuisine, l'humble cuisine » ! Il est vrai qu'il ne se fait pas illusion sur les difficultés à vaincre ; il sait qu'il faudra beaucoup d'énergie et de patience. Pour rester dans la note vraie, il aurait pu ajouter qu'il faudrait, en outre, une dose encore plus forte de générosité et d'esprit de sacrifice ; c'est justement ce dernier point qui demeure notre consolation particulière. La foi sociale est-elle de taille, non seulement à susciter le labeur de surplus qu'exige l'école ménagère, mais à le soutenir d'une façon continue pendant des années ? A coups d'argent, et partiellement peut-être..., d'une façon générale, nous ne croyons pas la chose possible.

Toutefois il est à désirer que l'appel de cette publication ouvre nos yeux, et nous amène à la conviction qu'il est temps d'entrer dans un mouvement de plus en plus répandu.

Revenons à notre point de départ, et examinons la manière pratique d'aborder la création d'une école ménagère.

Un point essentiel à établir dès qu'on veut créer une œuvre, *c'est de grouper ses forces*. Combien plus nécessaire encore devient cette obligation quand il y a lieu de se placer sur le double terrain moral et matériel ! « Une nation n'est vraiment grande et forte, elle ne peut envisager l'avenir avec sécurité que si les volontés s'unissent étroitement pour concourir au

« bien général (1). » Ce qui peut se dire en un sens général, n'est pas moins applicable au sens particulier : jamais le succès n'appartiendra aux volontés divisées ! L'union est donc de règle : union dans le but à poursuivre, union dans les moyens à prendre, enfin union toujours délicate à obtenir, dans les détails.

L'installation de *comités* sera donc le point de départ de la création d'écoles ménagères.

Quel peut être leur but ?

Quelles seront leurs fonctions spéciales ?

Déjà nous savons que l'œuvre se compose d'une partie technique et d'une partie pratique ; de là, un enseignement particulier. La directrice d'une école ménagère, devra donc non seulement le connaître, mais le posséder, et réunir les qualités requises pour bien l'appliquer.

Nous avons dit également que la partie pratique de cet enseignement se composait de séances de cuisine et nettoyage, de lavage, de repassage et de raccommodage ; ceci implique l'obligation d'un matériel, d'achats divers, en un mot : de *dépenses spéciales* auxquelles il faut pourvoir. D'une part, nous voyons donc qu'il doit exister un centre d'où partirait un enseignement méthodique, sérieux, ayant déjà fait ses preuves quelque part pour former aux mêmes exercices des maîtresses animées d'un même esprit d'apostolat ; de l'autre, le groupement d'âmes généreuses prêtes à s'imposer quelques sacrifices pécuniaires pour ramener la femme du peuple à l'amour de ses devoirs et de la famille.

Examinons maintenant l'autonomie spéciale de chacun de ces groupes.

Une faute grave généralement commise dans l'installation d'écoles ménagères, est de croire qu'on peut se passer de méthode pour la mettre sur pied. A cause de cette erreur à peu près tous les essais tentés jusqu'à présent n'ont pas donné les résultats attendus, de là cette conclusion étrange que l'idée est mauvaise, voire même impraticable chez nous. Puis on aime la critique en France ; le vieil esprit gaulois ne laisse jamais passer une occasion de montrer sa verve, heureux de trouver un

(1) Lettre de Sa Sainteté Léon XIII, 23 déc. 1900.

prétexte pour se payer de mots et ne rien approfondir. Or qu'arrive-t-il lorsqu'on juge suffisant d'improviser l'enseignement d'une école ménagère? Eh! tout simplement ce que doit attendre l'imprudent propriétaire qui bâtit sa maison sans fondations : elle ne résiste pas aux intempéries des saisons. Les notions de ménage qui ne sont pas précédées d'une théorie n'auront pas plus de stabilité dans l'esprit des jeunes filles. Elles pourront bien se rappeler les ingrédients qui ont servi à la confection de tel ou tel menu, mais, si on n'a pas raisonné avec elles l'alimentation comment sauront-elles un jour choisir entre celle qui est nécessaire à un corps fatigué par le travail musculaire ou celle qu'il faut offrir à l'organisme qui dépense par l'effort intellectuel? Elles n'oublieront peut-être pas de suite qu'on leur a signalé l'alcoolisme, un jour, comme défaut grave à éloigner de leur intérieur de famille par tous les moyens en leur pouvoir, mais si la maîtresse n'a pas, par des tableaux successifs, gravé dans leur imagination la gradation des effets causés sur les organes vitaux par ce vice redoutable, que restera-t-il d'une telle leçon dans l'avenir? L'impression du moment subira le sort de beaucoup de choses abstraites; elle s'effacera graduellement, et disparaîtra. Utilisons donc l'expérience de nos devanciers, grâce à eux pas d'impair possible! Dans tous les pays où les écoles ménagères marchent à souhait, il existe des cours spéciaux pour la formation de maîtresses appelées à les diriger; on en a reconnu la nécessité après de longues années de tâtonnements que nous pouvons éviter. Ayons donc aussi les nôtres, et profitons d'un programme qui n'est plus à chercher. Du reste, éclaircir le point obscur de la formation de maîtresses spéciales à l'enseignement ménager a été une si grande préoccupation chez les personnes qui s'occupent parmi nous de cette question, qu'elles se sont réunies en comité pour l'établir, le soutenir, le propager, se faire en un mot l'intermédiaire entre les maîtresses qu'il prépare, et les personnes de bonne volonté désireuses de créer autour d'elles des écoles ménagères.

Depuis six mois, ce centre indispensable à la marche de l'œuvre, existe; on peut s'adresser à lui pour obtenir tous les renseignements qu'on désire sur l'enseignement ménager et

la formation d'écoles ménagères, il y répondra avec joie (1).

Après un comité général d'enseignement ménager, se forment des comités régionaux pour assurer l'existence morale et matérielle de chaque école ménagère. Il n'est pas de moyen plus puissant pour attirer l'intérêt de la classe dirigeante vers la classe populaire, c'est un lien pratique profitable de part et d'autre qui s'établit entre celles qui savent ou — tout au moins doivent savoir — les devoirs de la mère de famille, et celles qui ne savent pas, qui ne peuvent pas savoir, parce qu'on ne leur a pas assez nettement défini, quel est le but principal de l'existence de la femme : la famille !

Il est assurément bon qu'une seule personne prenne l'initiative d'une installation d'école ménagère, mais jamais une individualité ne vaut la collectivité parce que la bourse ouverte ici ne suffit pas, il faut que l'intelligence éclaire la marche, et que le cœur apporte aussi sa note réconfortante ; or, trois ou cinq intelligences donneront plus de lumière qu'une seule, et l'amour qui sortira de plusieurs cœurs réchauffera plus sûrement que partant d'un seul, les familles des élèves.

Ici, méfions-nous de la centralisation, cause d'anémie, hélas ! commune en France ! Chaque comité régional doit conserver sa liberté d'action. On lui montre le but à atteindre, on lui assure un enseignement partout identique dans les grandes lignes, mais il doit garder sa liberté dans les détails parce qu'il doit garder intacte son initiative. En effet, il existe dans chaque région de la France des habitudes diverses, des modes de nourriture particulière, des exigences de caractère *local* avec lesquels l'école ménagère devra se familiariser. Son programme doit surtout se plier aux nécessités du lieu où elle se trouve, et c'est au comité régional d'en étudier l'adaptation tout en maintenant l'intégrité de l'ensemble. Il faut de l'unité dans l'enseignement et dans l'organisation première, mais on doit laisser une grande latitude dans l'application des détails, c'est à la maîtresse, de concert avec le comité régional, que doit être confié

(1) Les bureaux du comité d'enseignement ménager sont 3, rue de l'Abbaye, où fonctionne une école ménagère *type*, les jeudis et samedis de chaque semaine, de 8 heures du matin à 5 heures du soir. Adresser toute demande de renseignements à M^{me} la Directrice de l'école ménagère.

le soin de les l'établir. La dépense n'est pas si importante qu'on peut le croire, elle se divise en trois branches distinctes : le *local*, le *matériel*, le *fond de roulement*.

N'importe quel *local* peut être affecté à une école ménagère. Une seule pièce d'une grandeur proportionnée au nombre d'élèves suffit, pourvu qu'elle soit largement éclairée, munie de robinets d'eau, et qu'on puisse y trouver le moyen d'installer un fourneau. Le rêve serait de disposer d'une simple maison d'ouvrier. Nulle part ailleurs les enfants ne comprendront aussi bien la place à donner aux objets de ménage et la manière de les entretenir ; en ce cas la pratique est chose *vécue* ; quand cette combinaison pourra se rencontrer, on devra toujours lui donner la préférence.

Le *matériel* doit être simple : les élèves sont pauvres chez elles, et doivent trouver à l'école une pauvreté relative ; donc, pas d'objets plus perfectionnés que ceux qu'elles retrouvent au logis paternel. On trouvera au comité de l'Enseignement ménager la liste des ustensiles indispensables à une école ménagère, peut-être, dans le nombre, s'en trouverait-il, que l'on peut mettre de côté, grâce à un usage moins fréquent : tables, planches de repassage, tabourets ou chaises, etc. ; ils diminueraient d'autant le prix des achats à faire. Quelques centaines de francs suffiront pour la dépense du matériel.

Le roulement de l'école est peu considérable. Les menus doivent être invariablement calculés à raison de 30 centimes par tête *au maximum* ; en peu de temps, et après étude faite sur les ressources d'une localité, une bonne directrice arrive à diminuer cette dépense, surtout si les élèves sont nombreuses. Dans une des écoles récemment fondée à Paris, nous avons dernièrement vu un repas composé : d'un potage aux légumes, de lapin sauté, de purée de pommes de terre, et d'une compote de poires, atteindre le chiffre de 22 centimes par tête. Chaque élève a copieusement déjeuné, il est même resté assez de potage pour réjouir trois enfants de l'asile.

Les dépenses totales en achats de denrées alimentaires, chauffage et éclairage sont évaluées à 200 francs environ pour l'entretien d'une école ménagère de 24 enfants pendant l'année

scolaire. A cette dépense peu importante doit s'ajouter le traitement de la maîtresse religieuse ou laïque. Celui-ci varie naturellement selon l'importance de l'école, et débute à 50 francs par mois. Il faut donc s'assurer le concours de personnes charitables groupées en comités régionaux pour couvrir ces frais.

Puissent ces indications éclairer les esprits anxieux d'avancer dans la voie du bien ; puissent-ils surtout les ébranler ! La foi religieuse laissera-t-elle la foi sociale prendre l'avance dans une œuvre qui installe si facilement une influence salubre au foyer familial ? Évitions les regrets que nous aurions à éprouver dans l'avenir si nous n'avons pas été fidèles à garder *tous* les chemins qui mènent au cœur de l'ouvrier.

Plusieurs essais consolants et encourageants viennent d'être tentés à Paris ; leurs débuts datent de l'ouverture de l'année scolaire, et déjà les familles commencent à comprendre l'avantage qu'elles auront à voir leurs filles devenir de bonnes ménagères. Ce que d'autres pays font, assurément, nous aussi pouvons le faire. Mettons-nous donc à l'œuvre courageusement, surtout sans défaillance ; ne nous attendons pas à un succès immédiat, au nombre des qualités à cultiver à l'école ménagère, il faut mettre en première ligne la patience ; mais soyons persévérants, et dans dix ans, puissamment aidés par ce don d'assimilation qui est le trait saillant de notre caractère national, comme nos devanciers, nous aurons la joie de constater un mouvement d'arrêt dans la décadence de la famille, grâce au concours des femmes que l'enseignement ménager aura formé à comprendre leur mission, et à ne plus avoir peur du travail et du sacrifice personnel !

Comtesse DE DIESBACH.

P.-S. — Nous donnerons dans le prochain numéro des *Petites Annales* un « Plan de direction des Ecoles ménagères ».

UN CONCOURS DES ARTS DE LA FEMME

Sous ce titre le journal *le Gaulois* vient d'organiser une manifestation artistique, dont la portée dépasse les limites de l'attraction que peut exercer sur le public, l'exhibition d'objets confectionnés par les doigts habiles des lectrices d'un grand journal parisien. Car en même temps que les femmes du monde, *le Gaulois* conviait à ce concours, dans un groupe spécial, avec une catégorie de récompenses qui leur était propre, les œuvres d'initiative privée s'occupant de l'enseignement professionnel de leurs pupilles : écoles professionnelles, patronages, ouvroirs, orphelinats, etc... Plusieurs personnalités du monde catholique ont été heureuses de patronner et d'encourager cette entreprise. C'était trouver l'occasion de réparer une lacune de l'Exposition universelle de 1900, qui n'avait point récompensé les jolis travaux accompagnant les tableaux d'économie sociale ; c'était stimuler l'émulation des écoles professionnelles catholiques, et leur rendre un réel service, en leur permettant de faire connaître ce dont elles étaient capables.

Le résultat a répondu à cet espoir ; malgré les douloureuses préoccupations de l'heure présente, une quarantaine d'œuvres ont répondu à l'appel, et, durant trois jours, plus de 20.000 visiteurs, et non des moindres, ont contemplé ces milliers de travaux : dentelles et broderies, tapisseries et peintures, modelages et céramiques qui, sous les formes infiniment variées de l'ingéniosité féminine, se trouvaient réunis dans les salons de la galerie Petit. Parmi ces merveilles le groupe des œuvres professionnelles (le Groupe IV) figurait sans désavantage. On se bousculait pour admirer ses envois, on les jugeait sans malveillance et souvent on achetait. On a réalisé 3.500 francs de ventes. Le jury, un jury compétent, a examiné les objets et décerné des récompenses.

S'il n'y avait que cela, ce serait déjà bien ; mais il y a plus. Une leçon est à retenir de cette exposition et de ce concours. Le jury du quatrième groupe ne s'est pas laissé uniquement guider dans ses appréciations par l'habileté de main dont témoignaient les travaux envoyés. Cette habileté, elle est nécessaire sans doute, mais toute élève peut et doit l'acquérir, après un apprentissage plus ou moins long. Le jury a placé en première ligne l'invention, l'ingéniosité, la trouvaille, l'idée, quand idée il y a, puis le goût, recherche artistique, simplicité de forme, harmonie de couleurs, pureté de dessin. C'est bien là en effet ce qui distingue la production française et doit la protéger contre l'invasion de la pacotille étrangère. Ce sont ces qualités qui feront sortir nos habiles ouvrières d'art, de la masse de travailleuses, et leur assureront, en toutes circonstances, la supériorité et le salaire élevé.

Cette méthode du jury a été ratifiée par le public. Pourquoi telle petite tasse à bouillon Louis XVI, dite *trembleuse*, a-t-elle été vendue quatorze fois ? Ce n'est qu'une copie de l'ancien, mais une copie rigoureuse d'un modèle exquis. Pourquoi tel *cousin* a-t-il été vendu trois fois, malgré son prix élevé ? Parce que la broderie qu'il porte, merveilleusement sobre et assortie de nuances, est d'un magistral dessin dans le style du XVIII^e siècle. A côté, le public admire et achète également un fort joli *tête-à-tête* tout moderne de forme, de dessin et de coloris, mais original et pratique. La recherche de l'art dans tous ces travaux, la sûreté du dessin, le goût en toutes choses. C'est bien vers cette voie que l'enseignement professionnel doit être orienté.

« Quelle émulation pour nos élèves, mais surtout quelle « bonne leçon pour nous, quelle révélation pour notre « enseignement ! » écrivait la directrice d'une institution professionnelle. Celle-là avait compris la portée du Concours des Arts de la femme, elle en tirait la conclusion pratique pour elle-même.

Souhaitons que toutes nos œuvres sachent en faire autant. Dans deux ans, nous les convoquerons de nouveau, à l'*Exposition des Arts décoratifs* ; elles répondront plus nombreuses encore à notre appel, et nous enverront, nous en sommes con-

vaincus, des travaux encore plus parfaits que ceux que nous avons admirés, ces jours-ci, à la galerie Petit. L'enseignement de nos œuvres professionnelles en sera fortifié, l'avenir de leurs pupilles mieux assuré, et la cause catholique glorifiée.

ÉTIENNE VÉDIE.

BIBLIOGRAPHIE

Studi religiosi (Florence), n° 3, mai-juin 1902. P. BLEY, *Superstizioni ed usanze dei Selvaggi Lituani (Oceania)*. — S. MIXOCCI, *Origini e vita storica della lingua ebraica*. Leçon d'ouverture d'un cours libre de langue et littérature hébraïques, prononcée à Florence le 4 décembre 1901 (avec un tableau montrant les alphabets grec et hébreu en regard des alphabets sémitiques dont ils dérivent). — P. LUGANO, *San Miniato a Firenze*.

Storia et Leggenda. — *Letteratura; Cronaca*, n° 4, juillet-août 1902. — X, *La veracità storica dell' Esateuco*, La véracité historique de l'Hexateuque doit être comprise selon les conventions littéraires qui réglaient l'historiographie du temps. — P.-A. PALMIERI, *La Teologia bizantina*, cap. I (suite et fin), *Caratteri generali della Teologia bizantina*. — *Letteratura; Cronaca*.

Un fondateur d'écoles bretonnes, Jean-Marie de Lamennais (1780-1860), fondateur des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel et des Filles de la Providence de Saint-Brieuc, par le R. P. LAVEILLE, prêtre de l'Oratoire. Deux volumes in-8° écu de 580 et 680 pages, imprimés sur très beau papier, avec deux portraits en héliogravure et un autographe. Prix : 10 fr. ; franco : 11 fr.

L'auteur du beau livre : *Un Lamennais inconnu*, le R. P. Laveille, était tout désigné pour raconter cette féconde existence troublée par

de si terribles catastrophes. Il a eu l'honneur de recevoir de M^{re} de Cabrières ces lignes émues : « Je ne crains pas l'indifférence du public pour votre bel ouvrage. On ne le lira pas seulement avec plaisir, ce sera avec passion, et, l'ayant éprouvé, je puis en rendre témoignage. »

Rappelons pour donner une idée de l'intérêt de cet ouvrage que, dans le diocèse de Saint-Brieuc, l'abbé JEAN-MARIE DE LAMENNAIS a établi ou restauré écoles presbytérales, petits séminaires, petites écoles de campagne et qu'enfin il a fondé les *Frères de l'Instruction chrétienne* et les *Filles de la Providence*.

Méditations pour Jeunes personnes, par l'abbé FEJES, missionnaire diocésain de Paris. Paris, Tequi, 1902. 0 fr. 60 le volume.

Ces méditations sont distribuées en 12 petits volumes élégants et commodes. Chaque volume contient 30 méditations de trois pages environ, divisées en *Considérations*, *Examen*, *Résolution*, *Bouquet spirituel*. Elles sont d'une piété simple et pratique, trop rare malheureusement dans les livres de piété de nos jours.

Voici le titre des volumes : LE SALUT, LA PIÉTÉ, L'HUMILITÉ, L'AMOUR DE DIEU, L'AMOUR DU PROCHAIN, LE DEVOIR, LE ZÈLE, LA PÉNITENCE, LA BELLE VERTU, LA BONTÉ, LA FORCE, NOS MODÈLES.

Dimanches et fêtes de l'Avent, par le T. R. P. MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs. Deux éditions : 1^o In-octavo carré, 4 fr. ; 2^o In-douze, 3 fr. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (VI^e).

On trouvera dans ce nouveau volume du R. P. Monsabré la même ampleur de doctrine et d'éloquence que dans ses autres œuvres. « Je n'irai pas chercher ailleurs que dans la liturgie les sujets de mes instructions, dit le grand orateur. Les Évangiles des dimanches et fêtes sont pleins d'enseignements dont vous ne connaissez pour la plupart que la superficie. J'essaierai avec la grâce de Dieu de vous faire entrer dans leurs saintes profondeurs. »

Les vertus morales. Instructions pour le Carême, par S. E. le cardinal PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Un volume in-12. Prix : 2 fr. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.

Le Courage ou la Force. La Justice. La Sagesse ou Prudence. La Tempérance. Enfin l'Idée du devoir, instruction prêchée aux forgerons du Creusot.

Tels sont les titres des instructions dans lesquelles le vénérable cardinal nous enseigne comment il faut entendre le Courage, la Justice, la Sagesse, la Tempérance, l'Idée de Devoir, en un temps, hélas ! où l'ennemi de notre foi « travaille sans relâche à déchristianiser notre pays, en essayant de masquer tous ses attentats contre nos consciences chrétiennes, sous le beau nom de liberté : *Quasi velamen habentes malitiæ, libertatem* ».

Gerbe d'or, dédiée aux associations et patronages de jeunes filles,
par l'abbé Ch. SUCHET. Paris et Lille, librairie Saint-Augustin ;
Marseille, M^{me} Verdot.

Petite brochure de 150 pages contenant de pieux enseignements pour jeunes filles, présentés sous une forme délicate et attrayante.

Prix : 0 fr. 60 l'exemplaire pour l'édition avec filets ; 0 fr. 40 pour l'édition sans filets. Pris en nombre 0 fr. 50 et 0 fr. 30 l'exemplaire.

La Clef des Évangiles, introduction historique et critique pour servir à la lecture des SS. Evangiles, par M. l'abbé H. LESÈTRE, curé de Saint-Etienne du Mont, à Paris. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (VI^e). In-16, orné de gravures et de cartes, broché, 1 fr. 50. Le même ouvrage, en reliure toile, 2 fr.

Voilà un petit livre auquel on peut prédire un succès certain et de bon aloi. Il a été composé par M. l'abbé Lesêtre, curé de Saint-Etienne du Mont, qui a déjà fait paraître *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Evangile* et la *Sainte Eglise au siècle des Apôtres*. M. l'abbé Lesêtre était donc bien qualifié pour donner, sous une forme concrète et avec la clarté nécessaire, aux lecteurs de l'Évangile, les notions qui leur sont indispensables pour s'orienter facilement à travers les pages du Livre sacré.

Grâce à M. Lesêtre, les lecteurs de l'Évangile pourront, dans leurs méditations fréquentes, acquérir une connaissance plus complète de toutes les questions soulevées par le Livre sacré. Ils auront réellement la clé du Livre.

Almanach populaire de maître Jacques pour l'année 1903. Payet, Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

Écoles d'infirmières et de gardes-malades, par **LOUIS RIVIÈRE**.
Victor Lecoffre, Paris, in-12, 120 p.

Les Filles de la Charité d'Arras, dernières victimes de Joseph Lebon à Cambrai, par **M. MISERMONT**. *Deuxième Supplément*, Les premières années des victimes. Cambrai, imprimerie Deligne.

Le Cœur à Gethsémani, par l'abbé **LENFANT**. Paris, Poussielgue, 1902. *Instructions prêchées dans la chapelle des Lazaristes pour la neuvaine de la Sainte Agonie*.

Les Amies de Louis XIII. Fleurs historiques, par **P. DELATTRE**.
Un vol. in-12 de 352 pages. Prix : 3 fr. Librairie Lh. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

*Fêtes de Noël et du Jour de l'an, Courses et carnaval de Nice,
Tir aux pigeons de Monaco.*

Billets d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classes, à prix réduits de Paris à Cannes, Nice et Menton délivrés du 15 décembre 1902 au 15 février 1903.

Les billets sont valables 20 jours et la validité peut être prolongée une ou deux fois de 10 jours moyennant 10 0/0 du prix du billet.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route tant à l'aller qu'au retour.

Chemins de fer d'Orléans

Billets pour parcours supplémentaires non compris dans les itinéraires des billets des voyages circulaires ci-dessus.

Il est délivré de toute station des réseaux de l'Orléans et du Midi, pour une autre station de ces réseaux située sur l'itinéraire des billets d'excursion, ou inversement, des billets d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classe, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e classe sur le double du prix ordinaire des places.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire du 15 janvier.

| | |
|---|----|
| Informations : Anniversaire. — Troisième année. — Nos missions. | |
| — Départs | 3 |
| Notes sur l'iconographie de saint Vincent de Paul, par M. Ed. DIDRON. | 6 |
| Comment on enseigne la science ménagère, par Max TURMANN.... | 18 |
| Sœur Mathurine Guérin..... | 25 |

Sommaire du 15 février.

| | |
|---|----|
| Informations : Madère. — Chine. — « Collationes. » — Nécrologie.. | 33 |
| Mission d'Abyssinie, par F. P..... | 36 |
| L'enseignement ménager, par Max TURMANN..... | 48 |
| Sœur Mathurine Guérin..... | 57 |

Sommaire du 15 mars.

| | |
|---|----|
| Informations : Anniversaires. — Costume des Filles de la Charité. — | |
| Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Grand Séminaire de Châlons. | |
| — Nécrologie : M. l'abbé Léonce Couture..... | 63 |
| Louise de Marillac et les Filles de la Charité, par F. P..... | 70 |
| Mission de Macédoine..... | 80 |
| Sœur Mathurine Guérin | 88 |

Sommaire du 15 avril.

| | |
|---|-----|
| Informations : Anniversaires. — Grands Séminaires. — Chine. — | |
| Variété | 97 |
| Louise de Marillac et les Filles de la Charité, par F. P..... | 100 |
| Questions féminines, par Max TURMANN..... | 106 |
| Beyrouth et les œuvres catholiques, par M. BOUVY, supérieur de la | |
| mission à Beyrouth..... | 110 |

Sommaire du 15 mai.

| | |
|--|-----|
| Informations : Anniversaires. — Grands Séminaires : La Rochelle, | |
| Angers. — Mutualités. — Nécrologie : M. Ed. Dideron. — F. As- | |
| semann..... | 129 |
| Correspondance entre saint Vincent de Paul et Louise de Maril- | |
| lac..... | 134 |

| | |
|--|-----|
| Écoles d'infirmières, par F. P..... | 138 |
| Questions féminines, par M. Max TURMANN..... | 146 |
| Smyrne catholique, par A. S..... | 150 |

Sommaire du 15 juin.

| | |
|--|-----|
| Informations : Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Institut catholique. — Grand Séminaire de Rouen. — L'union mutualiste des femmes de France. — Variété : Le <i>Saint Vincent de Paul</i> de Falguière. — Nécrologie..... | 161 |
| Le Séminaire Saint-Vincent-de-Paul, 1780-1792..... | 167 |
| Ghebra-Michaël dans les prisons, par M. COULBEAUX..... | 171 |
| E. Didron, par Marc GAÏDA..... | 177 |
| Le linceul du Christ, par A. LOTH..... | 181 |

Sommaire du 15 juillet.

| | |
|--|-----|
| Informations : Anniversaire. — A Rome. — A Paris. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Madagascar. — Les obsèques de l'en-seigne Paul Henry..... | 193 |
| Sœur Marguerite Naseau..... | 203 |
| Une nomination faite par le Conseil de Conscience, en 1644, par A. VANDAMME..... | 205 |
| Le linceul du Christ, par Arthur LOTH..... | 217 |

Sommaire du 15 août.

| | |
|--|-----|
| Informations : Fermeture d'établissements. — Nice. — Evreux. — Marseille. — Montpellier. — Le ras Maconnen à Saint-Lazare. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Variété..... | 225 |
| Confiance en Dieu : Extraits des conférences de saint Vincent de Paul aux Filles de la Charité..... | 238 |
| Une œuvre opportune, par la Comtesse R. DE DIESBACH..... | 241 |
| Le linceul du Christ, par Arthur LOTH..... | 248 |

Sommaire du 15 septembre.

| | |
|---|-----|
| Informations : Anniversaire. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — Départs. — Evreux. — Montpellier. — Nice. — Le collège de Montdidier. — Rome..... | 257 |
| Correspondance entre saint Vincent de Paul et Louise de Marillac..... | 264 |
| Le travail des femmes en France, par Max TURMANN..... | 269 |
| Le linceul du Christ : Correspondances, par Ulysse CHEVALLIER et Arthur LOTH..... | 278 |

Sommaire du 15 octobre.

| | |
|--|--|
| Informations : Grands Séminaires. — Institut Catholique. — Marseille. — Départs. — Les Congrégations d'hommes devant le Parlement. — Rigueurs inutiles. — Œuvres des petites filles abandon- | |
|--|--|

| | |
|--|-----|
| nées. — Nos gravures. — Nécrologie..... | 289 |
| Saint Vincent de Paul et les Séminaires..... | 298 |
| Ecoles ecclésiastiques d'Abyssinie, par J.-B. COULBEAUX..... | 308 |

Sommaire du 15 novembre.

| | |
|--|-----|
| Informations : Anniversaire. — Séminaire Saint-Vincent-de-Paul. — | |
| Enseignement ménager. — Ecole professionnelle. — Départs..... | 321 |
| Saint Vincent de Paul et les monastères de la Visitation à Amiens et | |
| à Abbeville, par A. VANDAMME..... | 328 |
| Ecoles ecclésiastiques d'Abyssinie, par J.-B. COULBEAUX..... | 345 |

Sommaire du 15 décembre.

| | |
|---|-----|
| Informations : Année nouvelle. — Médaille miraculeuse. — Sémi- | |
| naire Saint-Vincent-de-Paul. — Ecoles ménagères. — Ecoles. — | |
| Congrégations. — Liège. — Grand Séminaire d'Amiens..... | 353 |
| La Compagnie des Indes Orientales et Saint Vincent de Paul, par | |
| H. FROIDEVAUX..... | 358 |
| Ecoles ménagères par la comtesse DE DIESBACH..... | 366 |
| Un concours des arts de la femme, par ETIENNE VÉDIE..... | 375 |
| Tables..... | 381 |

GRAVURES

| | |
|--|-----|
| Saint Vincent de Paul, d'après la gravure de Pitau..... | 9 |
| Saint Vincent de Paul, d'après le tableau de M. Durant des Aulnois | 15 |
| Saint Vincent de Paul, d'après le tableau peint par Chalette..... | 17 |
| L'empereur Ménélick..... | 37 |
| L'impératrice Thaitou..... | 39 |
| Le prince Impérial, mort en 1888..... | 41 |
| Types Irob-brocknaito (Alitiena)..... | 42 |
| Addis-Abeba. — Départ de M. Coulbeaux pour le Tigré..... | 43 |
| M ^{re} de Jacobis..... | 45 |
| Clergé d'Adoua..... | 47 |
| M. Etienne..... | 67 |
| Sœur Gabrielle Cabaret..... | 73 |
| Sœur de la Charité (de Poilly)..... | 75 |
| Fondation des Enfants-Trouvés..... | 77 |
| Beyrouth. — Université des R.R. PP. Jésuites..... | 119 |
| — Hôpital..... | 121 |
| — Ouvroir externe..... | 123 |
| — Façade de la Mission..... | 125 |
| M. E. Didron..... | 133 |

| | |
|---|-----|
| Vitrail. — Grand Séminaire de Nice..... | 134 |
| Hôpital Saint-Joseph..... | 139 |
| Séminaire Saint-Vincent-de-Paul, rue du Cherche-Midi, 88..... | 163 |
| Saint Vincent de Paul..... | 165 |
| Église de Saint-Paul à Oueng-tchéou, Tche-kiang..... | 166 |
| Séminaire Saint-Vincent-de-Paul, 1780-1792..... | 169 |
| Jules Garrigues..... | 196 |
| Maurice Doré..... | 197 |
| Pascal Daddosio..... | 198 |
| Claude Chavanne..... | 199 |
| Sœur Marguerite Naseau..... | 202 |
| Petit Séminaire de Nice..... | 227 |
| Un tableau du Salon..... | 237 |
| Collège de Montdidier..... | 259 |
| Collège de Montdidier..... | 261 |
| Esplanade de Montdidier..... | 262 |
| Collège de Montdidier (chapelle)..... | 263 |
| Sœur Marquet, sœur Andreoni..... | 291 |
| Sœur Legras, sœur Viollet..... | 293 |
| Sœur O'Sullivan, sœur Clavelin..... | 295 |
| Sœur Pouvillon, sœur Tillet..... | 296 |
| Sœur Lenu, sœur Adam..... | 297 |
| Chapelle de la maison-mère des Filles de la Charité..... | 322 |
| Théodore Rastisbonne, Alphonse Rastisbonne..... | 325 |
| Église Saint-André delle Fratte, Rome..... | 327 |
| Chapelle de la maison de la Providence, Paris..... | 328 |
| Grand Séminaire d'Amiens..... | 355 |
| Grand Séminaire d'Amiens (Est)..... | 356 |
| M ^{sr} de La Motte..... | 357 |



Le Gérant : A. MARTIAL.

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

La "Quinzaine"

REVUE POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SOCIALE

PARAIT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX : 45, rue Vaneau — PARIS, VII^e

DIRECTEUR : M. GEORGE FONSEGRIVE (YVES LE QUERDEC)

La "Quinzaine" est ouverte à toutes les compétences et se fait gloire de n'appartenir à aucune école fermée, à aucun parti étroit.

Une brillante pléiade de rédacteurs venus de la presse libre, de l'Université, de l'Eglise, où se rencontrent, à côté de membres illustres de l'Institut et des maîtres les plus respectés, des talents plus jeunes, mais non pas moins valeureux, lui ont conquis les faveurs du public.

La "Quinzaine" est de toutes les grandes revues celle qui est le meilleur marché. Elle donne tous les quinze jours 144 pages de texte grand in-8°, qui forment au bout de l'année six beaux volumes de 576 pages.

La "Quinzaine" envoie un spécimen gratuit sur demande affranchie; accepte l'échange avec les publications qui s'engagent à reproduire ses sommaires.

ABONNEMENT

| | Un an. | 6 mois. | 3 mois. |
|--|-------------------------------|---------|--------------|
| Le prix de l'abonnement est de } France..... | 24 fr. | 14 fr. | 8 fr. |
| | Etranger (Union postale)..... | 28 fr. | 16 fr. 2 fr. |

Abonnement spécial pour le Clergé et l'Université :

| | | | |
|--------------------|--------|----------------------|--------|
| France, un an..... | 20 fr. | Etranger, un an..... | 24 fr. |
|--------------------|--------|----------------------|--------|

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de saint Vincent de Paul. Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Mate, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE, PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS





Supplément aux *Petites Annales de Saint-Vincent-de-Paul*
n° 23 du 15 Janvier 1902

SOMMAIRE

Publications allemandes, par M. l'abbé GUSTAVE MOREL, p. 4. —
L'impôt indirect et l'obligation de conscience, par M. Paul VIOT-
LET, de l'Institut, p. 7. — Revue de Philosophie, p. 14.

PUBLICATIONS ALLEMANDES

Le catholicisme et le xx^e siècle (EHRHARD). — L'inspiration biblique d'après les protestants (CHR. PESCH). —
Le rite de la prêtrise (GUTBERLET). — La convocation
et la confirmation des huit premiers conciles généraux (FUNK).

Le 10 juin dernier, à Vienne, lors de la dixième assemblée annuelle de la *Leo-Gesellschaft*, l'un des membres de cette société, M. Albert Ehrhard, prononçait sur la situation du catholicisme au seuil du xx^e siècle un discours fort applaudi, qui eut dans la presse allemande des échos prolongés. M. Ehrhard, qui occupe depuis trois ans la chaire d'histoire de l'Église à l'Université de Vienne, unit à un degré rare les qualités du professeur à celles du savant. Ses brochures sur la formation chrétienne du peuple (1), sur le rôle des étudiants catholiques (2), trahissent l'homme d'action. Ce que vaut l'homme d'étude, l'Académie impériale des sciences venait de le dire quelques jours avant le congrès de la *Leo-Gesellschaft*, en élisant M. Ehrhard membre titulaire, et Léon XIII allait le redire à la clôture du même congrès par la bouche d'un évêque ami de M. Ehrhard, en le nommant prélat de sa maison. Cinq mois après, le discours de Vienne était devenu un livre (3), dont la première édition fut enlevée en quinze jours. C'est assez dire qu'une telle œuvre mérite l'attention.

Quel avenir réserve le xx^e siècle au catholicisme? Quels sont les devoirs des catholiques à l'heure présente? Telles sont les questions

(1) *Die Grundsätze der christlichen Volksbildung*, Vienne, 1901.

(2) *Der katholische Student und seine Ideale*, Vienne, 1899.

(3) *Katholizismus und das zwanzigste Jahrhundert im Lichte der kirchlichen Entwicklung der Neuzeit*, von Dr ALBERT EHRHARD. In-12, xn-416 pages, Stuttgart et Vienne, libr. Jos. Roth, 1902. — Broché: 4 marks, 80; relié: 6 m. 20.

que se pose M^r Ehrhard et qu'il essaie de résoudre à la lumière de l'histoire de l'Église dans les temps modernes. Depuis le xiv^e siècle, une lutte s'est engagée entre l'esprit moderne et l'esprit du moyen âge. Toutes les forces, autrefois disciplinées sous la conduite de l'Église, ont peu à peu pris conscience d'elles mêmes et ont réclamé impérieusement l'indépendance, sinon le pouvoir. Les rois brisèrent l'unité de la chrétienté, puis le jour vint où les peuples brisèrent l'absolutisme des rois. L'art se détourna de l'idéal chrétien; la philosophie se sépara de la théologie pour se tourner contre elle; la science se fit une place toujours plus large, elle mit en face de la nature les intelligences occupées autrefois à scruter les mystères révélés. Et, sous l'influence d'un subjectivisme outré et d'un individualisme excessif, nous sommes arrivés à l'émiettement, au désarroi universel.

L'Église, qui avait bâti l'édifice du moyen âge, a souffert de sa ruine. Elle a perdu des peuples entiers, et chez les nations demeurées catholiques, la laïcisation poursuit sa marche en criant : Le cléricalisme, voilà l'ennemi. L'Église est-elle donc l'ennemi irréconciliable de la culture moderne? — Oui, répondent certains catholiques. Pour eux, l'esprit moderne, esprit d'indépendance et de révolte, est la négation même du christianisme, et le moyen âge, l'époque où tout était docilement soumis à l'Église, où les écarts de la liberté étaient aussitôt réprimés, est resté l'idéal de la cité chrétienne. — Oui, répondent aussi tous les ennemis de l'Église, aux yeux desquels l'Église est l'adversaire impitoyable de toute liberté. — Non, déclare énergiquement M^r Ehrhard, à condition que l'on cesse de confondre l'Église avec le moyen âge, et la culture moderne avec les prétentions d'une liberté sans frein.

Le moyen âge est mort, et bien mort; nulle plainte ne le fera revivre. Il a été beaucoup calomnié, c'est vrai, et les recherches historiques récentes l'ont lavé de bien des accusations injustes. Mais devons-nous le regretter? Devons-nous regretter la suprématie politique de la papauté? Voulons-nous faire revivre des évêques tenant la crosse de la main gauche et l'épée de la main droite? Réclamons-nous les anciens privilèges du clergé, au risque de renouveler les abus les plus criants? Reviendrons-nous à la confusion perpétuelle de la politique avec la religion? Ne vaut-il pas mieux, sans parler des immenses progrès matériels accomplis, nous féliciter de voir les bouleversements modernes ramener l'Église à une situation plus semblable à celle qu'elle eut aux premiers siècles? L'histoire de l'Église aux premiers siècles serait-elle donc moins belle que l'histoire du moyen âge?

Non, nous ne voulons pas revenir au moyen âge; nous acceptons le temps où nous vivons, où la Providence nous a placés. Nous accep-

tons la culture moderne, nous réclamons la liberté, parce que l'Eglise n'a jamais été et ne peut être l'adversaire d'aucune vraie liberté. L'œuvre à accomplir, l'œuvre que commencera le ^{xx}^e siècle, ce sera la réconciliation de l'Eglise avec l'esprit moderne. M^{sr} Ehrhard croit la réconciliation possible, il la croit nécessaire. Nous y travaillerons en obligeant les représentants de la culture moderne à abandonner ce qui motive leur opposition à l'Eglise et en allant de notre côté au-devant des besoins religieux de nos contemporains. Que les catholiques soient eux-mêmes les représentants attirés de la culture moderne bien comprise. Qu'ils soient historiens, qu'ils soient philosophes, qu'ils renouvellent la théologie ; que sur tous les terrains, que dans tous les domaines, ils prennent position et obligent à compter avec eux.

En abordant des questions aussi graves, l'auteur ne s'est pas dissimulé la difficulté de sa tâche : il sait qu'il doit s'attendre à des contradictions. Il a cru cependant que son devoir était de parler. Il a eu raison, nous semble-t-il. Le mal existe et le silence ne remédie à rien ; une libre discussion, respectueuse de l'autorité, peut seule mûrir les idées et encourager l'action. Ceux même qui ne partagent pas l'optimisme juvénile de M^{sr} Ehrhard auront profit à lire son livre. Entraînés par le charme et la vigueur du style, ils suivront volontiers un guide qui, s'il aime à jeter un coup d'œil d'ensemble sur la marche des événements, dans le but de deviner l'avenir, sait aussi s'arrêter pour donner une réponse nette à tel ou tel problème historique, en rétablissant la vérité des faits et en précisant les responsabilités. Ils prendront avec intérêt son avis sur l'affaire de Galilée (p. 158-160), sur la Compagnie de Jésus (p. 144-153, 210-212), sur le Syllabus (263-269), sur l'ultramontanisme (233-236), sur le pouvoir temporel des Papes (249-251, 281-283).

On reconnaîtra à certaines allusions, à certaines discussions, moins intéressantes pour l'étranger, que l'Allemagne et l'Autriche, leur situation actuelle et leur histoire, sont au premier plan des préoccupations de l'auteur. Mais son regard dépasse les frontières ; il n'ignore ni ce qui se passe ni ce qui s'est passé chez nous. Traduit, son livre aurait parmi nous de nombreux lecteurs.

* *

On pourra se faire une idée des diverses tendances qui partagent le protestantisme allemand, en parcourant les nombreux textes réunis par le P. Christian Pesch, S. J., dans son article sur l'*Inspiration de la Sainte Ecriture d'après l'enseignement des protestants actuels* (1),

(1) *Die Inspiration der hl. Schrift nach der Lehre der heutigen Protestanten* (deuxième article).

dans la *Zeitschrift für katholische Theologie* (1901, IV, p. 394-621). De la manière dont Ad. Harnack parle de la Sainte Écriture dans ses fameuses conférences sur l'*Essence du christianisme*, le P. Pesch croit pouvoir conclure que le professeur berlinois « rejette toute inspiration, si l'on entend par ce mot autre chose qu'une sorte d'enthousiasme religieux » (p. 615). Et l'opinion de Harnack est l'opinion de beaucoup d'autres, parmi les libéraux. A l'extrême droite, E. Rupprecht éclate en protestations indignées : « La doctrine des anciens sur l'inspiration est tombée, crient-ils tous. C'est un mensonge... Quelles conséquences la communion protestante doit-elle donc tirer contre ces néo-payens, contre ces destructeurs du christianisme?... Nulle autre que : Dehors ! dehors à tout prix ! » (p. 616). De telles discordes inquiètent P. Gennrich : « Il faut convenir, dit-il, que l'Église évangélique serait dans une situation complètement insupportable, si elle n'arrivait à reprendre une position ferme à l'égard de l'Écriture, après que le fondement élevé par la vieille dogmatique pour fortifier l'autorité de l'Écriture a bien définitivement croulé », (p. 619). Pour remédier au mal, Gennrich propose une théorie, résumée en quatre propositions. Le succès ne paraît pas couronner ses efforts. Hupfeld trouve que « la solution cherchée » n'est pas là, et A. Hegler est d'avis que cette opinion moyenne « ne mettra pas de sitôt l'accord entre les partis opposés ».

Dans la même Revue (p. 621-634), C. Gutberlet reprend la question du *Rite sacramentel de la prêtrise* (1). D'après lui, la tradition des instruments ne suffit à elle seule en aucun cas. Par contre, l'imposition des mains, telle qu'elle se fait en Orient, et telle qu'elle s'est pratiquée dans toute l'Église pendant un millier d'années, est certainement valide. Mais que penser de la tradition des instruments dans le Pontificat romain actuel ? « Elle doit être considérée comme essentielle. C'est à tort qu'on objecte que l'Église ne peut introduire aucun changement essentiel dans les rites des sacrements. L'Église n'a pas ajouté la tradition des instruments à un rite plus ancien ; elle a seulement décomposé ce rite » (p. 633).

••

Les lecteurs des *Petites Annales* connaissent déjà les *Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen* de M. von Funk. En revoyant et en rassemblant des articles jusqu'ici dispersés dans diverses publications, le savant professeur de Tubingue a voulu mettre à côté de son manuel d'histoire de l'Église un ouvrage où l'on trouvât, avec preuves à l'appui, son opinion sur les questions controversées qui, durant une carrière déjà longue, ont attiré son attention.

(1) *Der sacramentale Ritus der Priesterweihe.*

Nous signalerons aujourd'hui certains résultats que M. von Funk oppose aux conclusions défendues par son prédécesseur et maître. Héfélé, l'illustre auteur de l'*Histoire des Conciles*.

Héfélé (2^e éd. allem., I, p. 8) affirme, à propos des huit premiers conciles généraux, que « l'on reconnaît une certaine participation des papes à leur convocation, et que, suivant les cas, cette participation se montre plus ou moins nettement ». Funk (1) croit au contraire, à la suite d'un examen attentif des textes, que les empereurs ont regardé la convocation des conciles généraux comme leur droit, et que personne ne leur a contesté ce droit. Nous possédons encore les formules générales de convocation à deux conciles généraux, le troisième et le quatrième (HARDUIN, *Acta conc.*, I, 1343; II, 46); puis des convocations spéciales, adressées à saint Cyrille d'Alexandrie pour le troisième concile, à saint Léon I^{er} pour le quatrième, à Hadrien I^{er} pour le septième (HARDUIN, I, 1342; II, 42; IV, 24).

Funk reproduit ces lettres impériales ou en donne de larges extraits. Il cite diverses communications faites aux conciles par les empereurs, notamment le discours de Constantin au premier concile de Nicée (EUSEBE, *Vita Const.*, III, 12) et celui de Marcien au concile de Chalcédoine (HARDUIN, II, 463). Il passe ensuite en revue les huit conciles généraux tenus en Orient, et apporte comme preuves une foule de documents divers.

Les empereurs parlent toujours en leur propre nom et uniquement en leur propre nom : « Nous ne souffrirons pas que personne fasse défaut sans motif, déclarent Théodose II et Valentinien III en convoquant au troisième concile général; celui qui, à l'époque fixée, ne sera pas au lieu indiqué, n'aura aucune excuse devant Dieu ni devant nous » (HARDUIN, I, 1343). Les Pères du concile de Nicée disent, dans leur lettre aux Églises d'Afrique, qu'ils sont rassemblés par la bonté de Dieu et par l'empereur Constantin (SOCRATE, I, 9; HARDUIN, I, 429). Ceux du concile d'Éphèse, dans leurs procès-verbaux, répètent au moins vingt-six fois qu'ils sont réunis par ordre des empereurs. Le Pape saint Célestin, invité à ce concile, répond à Théodose II : « Nous assisterons par nos légats au synode *quam esse jussistis*. » (HARDUIN, I, 1473). Saint Agathon déclare à l'empereur qu'il envoie ses légats au sixième concile *pro obedientiae satisfactione* et qu'ainsi *nostra pusillitas quod jussum est obsequenter implevit* (HARDUIN, III, 1075-78).

« Les empereurs élevaient la prétention de convoquer les conciles et ils se reconnaissaient le droit et le devoir d'y veiller au maintien de l'ordre. Mais ils n'allaient pas plus loin. Ils ne s'arrogeaient en aucune façon le droit de trancher eux-mêmes les questions ecclésiastiques.

(1) Tome I, dissertation III, *Die Berufung der ökumenischen Synoden des Altertums*, p. 39-36.

tiques. Au contraire, c'est parce qu'en pareille matière ils se savaient incompetents, qu'ils convoquaient les conciles. » (FUNK, p. 69-70.) Ils déclarent que l'assemblée devra décider « d'après les canons de l'Eglise » ; ils défendent, à leurs commissaires de prendre part aux délibérations relatives à la foi. Leur intervention était motivée par les troubles que les disputes théologiques soulevaient dans l'empire : quel moyen de mettre fin à ces discordes, sinon d'obliger les évêques à se réunir et à s'entendre une bonne fois ? Il semble bien que si les décisions dogmatiques appartenaient aux « évêques du dedans », la convocation du concile était regardée comme l'affaire de « l'évêque du dehors ».

Relativement à la confirmation des conciles généraux par le Pape, Bellarmin (*Controversiæ christianæ fidei, De conciliis et ecclesia*, II, 11) et bon nombre de théologiens sont d'avis qu'un acte spécial du pontife romain n'est pas nécessaire, lorsque les décisions du concile sont d'accord avec les instructions données par le Pape à ses légats. Cependant Hésélé (2^e éd. allem., I, p. 44) et d'autres historiens ont voulu établir que les Papes, par un acte subséquent, avaient confirmé chacun des huit premiers conciles généraux. Et, à vrai dire, de nombreux textes semblent leur donner raison. Funk (1) reprend la discussion de ces textes, et montre qu'on n'en peut tirer aucune véritable preuve. On insiste beaucoup sur la lettre par laquelle saint Léon déclare accepter les décisions du concile de Chalcédoine (Ep. 114). Mais cette lettre, écrite un an et demi seulement après la fin du concile, en réponse à l'empereur Marcien, a pour but de dissiper une équivoque soulevée par les Eutychiens. Les légats avaient repoussé le XXVIII^e canon de Chalcédoine ; on profita de cette circonstance pour répandre le bruit que le siège de Rome rejetait le concile dans son ensemble. Il fallait rétablir la vérité.

GUSTAVE MOREL.

(1) Tome I Diss. IV. *Die päpstliche Bestätigung der acht ersten allgemeinen Synoden*, p. 87-121.

L'IMPOT INDIRECT ET L'OBLIGATION DE CONSCIENCE ⁽¹⁾

Nous recevons la communication suivante :

L'auteur de la note récemment publiée dans le *Supplément aux Petites Annales* (2) explique fort bien, grâce à son érudition historique, pour quelles raisons on a pu, au moyen âge, contester le caractère obligatoire des impôts indirects. De nos jours, dans nos pays constitutionnels où tous les impôts sont votés par les représentants du peuple, M. Paul Viollet considère comme une erreur choquante de chronologie sociologique l'opinion de certains casuistes qui persistent à distinguer au point de vue de l'obligation de conscience les impôts indirects des impôts directs. A son avis, on ne tient pas suffisamment compte dans les traités de morale des notions contingentes de temps et de lieu. Ces notions, sans doute, ne sont généralement pas omises, mais elles jouent souvent un rôle trop peu important et restent théoriques et comme « en l'air ».

Ces critiques ne sont pas dénuées de vérité, mais celles qu'il oppose à la théorie de la loi pénale, théorie qui, même de nos jours, joue un grand rôle dans les questions d'impôt, nous paraissent inadmissibles. Pour s'en convaincre, il suffit, croyons-nous, de considérer le vrai caractère de la loi pénale.

Elle n'oblige pas directement sous peine de péché, *non obligat sub culpa*. Il ne suit cependant pas de là qu'elle n'impose aucune obligation et qu'elle est indigne du nom de loi. En énumérant les conditions requises pour qu'on soit obligé en stricte justice à réparer le dommage causé au prochain, les théologiens distinguent entre les actes théologiquement coupables et ceux qui ne sont que matériellement injustes. Ces derniers n'imposent pas l'obligation directe de réparer le dommage ; ils engendrent cependant une certaine obligation au for externe, obligation civile que la sentence du juge trans-

(1) Nous avons reçu quelques remarques de la part d'un vénéré professeur de théologie morale au sujet de l'article que M. Paul Viollet nous a donné dans le *Supplément* du 15 novembre 1900. Nous les avons soumises à M. P. Viollet, qui a désiré y répondre et compléter ainsi sa première note. A titre exceptionnel, les *Petites Annales* reproduisent aujourd'hui l'objection et la réponse ; mais nos lecteurs comprendront aisément que nous ne pouvons entrer dans aucune controverse. Le *Supplément des Petites Annales* a pour but de renseigner nos lecteurs sur les œuvres et sur les publications qui peuvent les intéresser particulièrement, et, à l'occasion, de leur donner quelques notes ; mais nous ne pouvons avoir de plus grandes ambitions.

(2) 15 octobre 1901.

forme en obligation de conscience. La loi pénale produit une double obligation analogue ; elle produit directement une obligation au for externe, indirectement et éventuellement une obligation de conscience. Dans beaucoup d'ordres religieux, la règle n'impose qu'une obligation de ce genre. Par respect pour la conscience individuelle qu'il ne faut pas trop contraindre, et pour ne pas multiplier les occasions de péché, les fondateurs ou les assemblées capitulaires ont statué que les règles n'obligent pas par elles-mêmes, *per se*, sous peine de péché. Ainsi le religieux qui, sans motif légitime, manque au silence, ne commet pas nécessairement un péché, mais son manquement est répréhensible et le rend passible de correction. Si son supérieur lui impose une peine proportionnée à la faute, il doit l'accepter humblement, sinon son insoumission pourrait devenir un péché formel.

Cette théorie ne peut-elle pas être appliquée à un certain nombre de règlements de police, et même à certaines lois fiscales ? Le législateur a le droit et le devoir d'édicter les mesures nécessaires au bon ordre et de pourvoir aux dépenses exigées pour les services publics. J'admets que toutes ses prescriptions sont équitables, parfaitement légitimes : elles sont obligatoires, mais pour obtenir la fin que le législateur a en vue, est-il nécessaire qu'elles obligent directement sous peine de péché ? Remarquez que le législateur ne se préoccupe pas de cette obligation ; il sait qu'elle serait impuissante pour beaucoup de citoyens ; aussi il a multiplié le nombre de ses agents ; il compte sur leur vigilance pour maintenir la soumission aux lois ; il a prévu les fraudes ; il compte sur les amendes pour compenser le dommage qu'elles causent au Trésor public. Il croit avoir suffisamment pourvu à la fin qu'il se propose. Pourquoi surajouter à l'obligation civile une autre obligation beaucoup plus stricte et plus rigoureuse, l'obligation sous peine de péché que les hommes pieux seront seuls à respecter ?

Ces considérations justifient suffisamment la tendance des théologiens à n'attribuer que le caractère de loi pénale à beaucoup de lois fiscales et à d'autres lois prohibitives, comme celles sur la chasse. Je n'oserais leur reprocher d'enseigner pour une société telle que la nôtre une morale trop facile.

M. D.

Réponse de M. Paul Viollet.

Je remercie mon très autorisé contradicteur de ses courtoises et sérieuses observations : c'est par ces échanges de vues que la solution cherchée se pourra dégager.

La question que j'ai soulevée a une grande importance pratique : il importe donc d'y apporter beaucoup d'attention ; il importe de

l'étudier, non point pour défendre une opinion préconçue, mais avec le désir sincère d'arriver à la vérité et de s'y attacher.

Quant à moi, il me plairait singulièrement d'avoir à changer d'opinion, car, d'une part, je me sentirais dégagé d'une obligation parfois gênante et, d'autre part, je n'aurais pas le désagrément permanent de me savoir plus difficile et plus sévère sur ce point que les très respectables et savants moralistes dont je conteste le système.

Malheureusement, les objections qu'on me propose ne m'inclinent point encore vers un autre avis. Je tiens toujours, et je tiens avec grande conviction, pour l'opinion qui, suivant Liguori, est *communissima et probabilior* (1), opinion que je suis surpris de ne pas voir adoptée aujourd'hui par l'unanimité des théologiens, j'entends de ceux qui écrivent pour les habitants des pays gouvernés parlementairement; peut-être même devrais-je dire plus simplement pour les habitants des pays qui ont un gouvernement régulier et ne sont pas administrés par des étrangers et des vainqueurs.

Voici textuellement l'objection principale qui m'est faite. Les actes matériellement injustes « n'imposent pas l'obligation directe de réparer le dommage; ils engendrent cependant une certaine obligation au for externe, obligation civile que la sentence du juge transforme en obligation de conscience ».

Ce n'est pas là une observation nouvelle: c'est tout simplement la reproduction de l'argumentation que j'ai exposée (2) et combattue. J'ai mis en relief les résultats étranges auxquels elle conduit. Il faudrait me montrer que ces résultats n'ont rien de choquant. Or je soutiens qu'ils sont, dans certains cas, parfaitement ridicules; dans d'autres, évidemment immoraux.

Parfaitement ridicules. — J'avais proposé un exemple pour bien faire saisir ma pensée. Je reprends cet exemple. Le maire de X... a affiché cet arrêté: « Il est défendu de couper des arbres dans la forêt. » Le maire de Y..., plus sévère et plus ferme, a affiché, lui, cet arrêté: « Celui qui coupera des arbres dans la forêt, payera une amende de 20 livres. » Le premier arrêté n'est pas pénal; il est simplement prohibitif; c'est une *lex moralis* (3). Le second est pénal et très nettement pénal. Si la théorie que je critique est juste, le second arrêté

(1) LIGUORI, lib. III, tract. V, *De sept. præc. Dei*, cap. II, *De restit.*, dub. vi, art. 2, § 616.

(2) J'ai traduit sous cette forme la théorie de mon honorable contradicteur. « Une loi purement pénale serait celle qui n'obligerait pas quant à son objet même, quant à son but, mais bien quant à la peine qu'elle édicte au cas où son but ne serait pas atteint, *pourvu toutefois que cet insuccès de la loi vienne à être découvert* » et qu'il y ait par suite sentence du juge. Sorte de jeu auquel serait convié le contribuable: on pourrait l'appeler le jeu de *Qui gagne perd*. Mais quel législateur a jamais eu dans l'esprit pareille combinaison? » (p. 14.)

(3) M. KOCH a bien exposé cette notion de la *lex moralis* dans *Theol. Quartalschrift*, t. 82, pp. 209, 210.

n'oblige pas en conscience, par la raison qu'il est « purement pénal (1) ; » le premier, au contraire, oblige en conscience, parce qu'il n'est pas pénal, mais purement moral. Ainsi, d'une part, le maire qui a voulu le plus fortement l'objet même de son arrêté n'a pas obligé ses administrés en conscience ; celui qui l'a voulu le plus faiblement les a obligés en conscience. D'autre part, le théologien moraliste que je critique et qui se croit large et plutôt indulgent, n'a pas vu que sa doctrine le menait à un très grand rigorisme. Il a innocemment creusé un abîme sous ses pas : il n'a pas remarqué qu'en supprimant l'obligation de conscience dans le cas où le législateur a voulu avec force et fermeté, il a affirmé cette même obligation de conscience dans le cas où le législateur n'a montré qu'une volonté timide et faible et n'a peut-être exprimé, en définitive, qu'un vœu platonique ; en sorte que son système est en contradiction directe avec l'interprétation certaine de la pensée du législateur.

Évidemment immoral. — Je donnerai ici quelque développement à une pensée que j'ai seulement indiquée dans mon premier article.

Le raisonnement de mon contradicteur (et c'est celui de toute l'école que je combats) ne permet pas de faire une place à part au gros industriel, au commerçant qui fait sa fortune en fraudant la douane ou l'octroi, en s'abstenant, en un mot, de verser à l'État ou à la ville ce qui est dû à l'État ou à la ville : ces « économies » d'impôt indirect font sa force commerciale, alors que végètent péniblement ses concurrents, plus scrupuleux, diront mes adversaires, plus honnêtes, suivant moi.

(1) Je vise ici la théorie qui explique cette notion en disant que le prince est présumé « nolle obligare ad culpam simul et poenam » : ce sont les termes mêmes dont se sert saint Liguori pour exposer l'opinion à laquelle il oppose celle que je soutiens, celle qui est « communissima et probabilior » (lib. III, tract. V, cap. II, dub. vi. § 616). Même exposition dans une dissertation spéciale intitulée : *De obligatione legis tributorum in conscientia*, Romae, 1867, p. 31. Sous la plume de certains auteurs la théorie se modifie : il ne s'agit plus pour eux de présumer la volonté du législateur, mais de raisonner pour le cas où la volonté du législateur serait telle. Le système devient dès lors inattaquable, mais il perd, en même temps, toute visée pratique. Telle est la forte position, mais purement spéculative, où se place très volontiers le P. Clément Marc : « Ratio est, dit-il, quia lex obligat juxta mentem legislatoris. — Si igitur legislator, pro prudenti suo arbitrio, solum ad poenam obligare velit, v. g. ne multiplicentur peccata, vis legis non ultra extenditur. » (Clem. Marc, *Institut. morales Alphonsianae*, Romae, 1886, t. I^{er}, p. 120, § 182.) Ceci est inattaquable. — Le P. Marc pose ensuite cette question : « Quomodo leges mere poenales dignosci possint ? » Et l'une de ses réponses implique cette fois le système de la présomption, mais cette réponse est accompagnée d'une atténuation relative à l'intérêt public, *bonum reipublicae*, atténuation destructive à mon sens du système : une autre de ses réponses introduit ici la considération de la coutume. J'estime que cette considération, excellente en elle-même, doit prendre une place à part. Elle ne répond pas à la question : *Quomodo leges mere poenales dignosci possint ?* car elle suffit pour permettre d'écarter même des lois qui n'ont rien de pénal. Enfin l'une des trois réponses correspond directement au principe posé et ne peut un moment être contestée : [Leges mere poenales] « dignosci possunt ex legislatoris declaratione, si nempe dicat se nolle aut noluisse obligare conscientias. »

Est-il possible qu'un résultat aussi immoral soit légitimé par une argumentation solide et inattaquable? Serait-il vrai qu'un raisonnement théologique, c'est-à-dire, en définitive, un effort intellectuel, pût prévaloir contre la voix de la conscience? Le plus simple, le plus illettré des honnêtes gens jugera toujours comme moi celui qui s'est enrichi en fraudant l'octroi ou la douane, tandis que ses concurrents, plus délicats, n'ont pas gagné d'argent⁽¹⁾. Il dira simplement : « C'est un voleur ! » L'expression n'est pas juridique ; la pensée est vraie.

Je pourrais m'arrêter ici, me contentant d'avoir jugé l'arbre par ses fruits, lesquels sont des fruits mauvais. Mais j'irai plus loin : j'espère montrer que les fruits sont mauvais parce que l'arbre est lui-même d'essence mauvaise.

Mon contradicteur raisonne par analogie. N'avons-nous pas le droit, dit-il en substance, de transporter dans la société civile la doctrine régnante dans les sociétés monacales? Dans beaucoup d'ordres religieux, la règle impose une obligation qui n'est directe qu'au for externe : « par respect pour la conscience individuelle qu'il ne faut pas trop contraindre et pour ne pas multiplier les occasions de péché, les fondateurs ou les assemblées capitulaires ont statué que les règles n'obligent pas par elles-mêmes, *per se*, sous peine de péché, etc. »

J'ai remarqué moi-même que le point de départ de la théorie contestée pourrait bien être précisément ce rapprochement, cette assimilation. Mais le rapprochement n'est pas légitime : il s'en faut. Et pourquoi n'est-il pas légitime? Parce que les situations sont profondément différentes.

J'observe, en premier lieu, que la règle, dans un couvent, ne crée pas entre l'abbé et ses moines ce qu'on nomme en droit une obligation, une créance. C'est ce que fait la loi fiscale : elle me constitue débiteur de l'État en échange des services rendus (justice, police, travaux publics, marine, armée, etc.).

Seconde différence capitale, elle aussi. Dans une société monacale, tout le monde est d'accord : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et les sujets, interprètent ouvertement la règle de la même manière ; ils savent tous et, au besoin, ils disent qu'elle n'oblige pas en conscience. Il en va tout autrement dans l'ordre civil. Ici le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et une partie des sujets (je suis de ceux-là) interprètent la loi d'une certaine manière ; quelques sujets (ceux dont je critique l'opinion) l'interprètent d'une autre manière. Le désaccord, mieux, le contraste, est complet.

(1) Je ne les suppose pas ruinés parce que peut-être, en ce cas, mes adversaires introduiraient-ils quelque considération accessoire, le cas de conscience leur paraissant modifié par cette circonstance particulière. S'ils maintiennent leur solution, même en ce cas, que le lecteur veuille bien lire dans le texte : *se sont ruinés*, au lieu de : *n'ont pas gagné d'argent* ; et que sur ce thème il médite un moment.

Mais mon honorable contradicteur insiste ; il introduit une considération intéressante, élargissant du coup le débat, car cette observation s'applique à presque toutes les lois fiscales, non plus seulement aux contributions indirectes : le législateur, dit-il, frappe presque toujours d'amende ceux qui évitent frauduleusement d'acquitter les droits dus au fisc ; il compte sur ces amendes pour compenser le dommage que les fraudes causent au Trésor (1).

Soit ! L'observation en elle-même a sa part de vérité. Mais elle est sans aucune espèce de répercussion sur la question qui nous occupe ; car il n'en résulte pas le moins du monde que le législateur ait admis que les lois fiscales n'obligeaient pas en conscience. C'est l'une des parties qui fait ici l'interprétation. Il y a en présence un créancier et un débiteur : c'est le débiteur qui interprète l'obligation, et il l'interprète en la niant. Il y a plus : ce débiteur, dans un pays parlementaire, est représenté au sein du pouvoir qui fait les lois : ce sont ses propres représentants qui ont légiféré ; or ils n'ont jamais dit un mot de son système : ils n'y ont jamais fait allusion. Qu'on cite en matière d'impôt direct ou d'impôt indirect, peu importe, un législateur qui ait tenu le langage des Chapitres de religieux. Qu'on produise un exposé de motifs, un discours ministériel, les considérants d'un jugement, où la notion courante dans les sociétés religieuses soit visée et acceptée. On ne produira pas ce document, j'en ai la conviction. Bien plus, si, quelque jour, un tenant de l'opinion que je combats osait émettre dans une Chambre française la doctrine en question, il soulèverait à coup sûr une réprobation générale ; son avis serait isolé ; par suite, sans valeur. Je puis donc affirmer que l'interprétation proposée par mes contradicteurs n'a pas le moindre rapport avec la pensée de ceux qui ont édicté ou officiellement interprété les lois fiscales ; et je suis autorisé à considérer l'objection comme négligeable.

Telle est ma pensée. Mais je ne voudrais pas que le lecteur me considérât comme un casuiste plus rigide que je prétends l'être. Je ne soutiens pas que toute loi oblige en conscience. Non seulement je reconnais qu'une loi injuste n'oblige pas en conscience — il faut se garder, certes, d'accepter trop facilement cette épithète *injuste*, destructive de l'idée de loi ; — mais je suis porté à croire que telle loi n'oblige pas en conscience, qui ne mérite pas cependant d'être qualifiée injuste. Telle serait une loi évidemment ridicule, en contradic-

(1) J'observe, en passant, que ceci n'est pas la reproduction pure et simple de l'opinion qu'expose saint Alphonse de Liguori, sans oser la condamner, mais en l'opposant à l'opinion *communissima et probabilior* (qui est la mienne). Saint Alphonse de Liguori parle uniquement des impôts indirects, *gabellæ* ; en quoi il est dans la tradition historique. On donne à la pensée qu'il analyse et qu'il n'ose directement et positivement condamner, une extension énorme, en parlant, en général, des lois fiscales ; — cette extension, du reste, n'est nullement spéciale à mon honorable contradicteur.

tion absolue avec nos mœurs, une loi, par exemple, qui obligerait en France à s'incliner devant le buste du chef de l'État, empereur, roi, président de République. Je me suis contenté de dire que le *criterium* proposé pour déterminer les lois qui n'obligent pas en conscience, me paraissait très defectueux. Je crois avoir établi que ce *criterium* conduit à des conclusions par elles-mêmes inacceptables. Mais je n'ai point, quant à moi, de clef à offrir au lecteur pour lui donner le moyen de reconnaître au premier coup d'œil les lois qui obligent en conscience et les lois ou arrêtés qui pourraient ne pas obliger. La variété des cas de conscience est déconcertante. Les infiniment petits sont particulièrement embarrassants. Ils le sont pour mes contradicteurs comme pour moi-même. Voici que le maire de mon village ne s'occupe plus de la coupe des arbres dans la forêt communale : il veille jalousement à la propreté des rues. Il a édicté cette « loi morale » : « Chacun balayera la rue devant sa maison. » Je n'ai point balayé ma rue : suis-je coupable ?

La plupart (1) de mes honorables contradicteurs se croiraient facilement dégagés, si le maire avait eu la précaution d'ajouter « à peine de 1 franc d'amende », car, en ce cas, la loi municipale serait une « loi pénale » ; mais je les sais assez honnêtes dans la discussion pour reconnaître que mon balayage « purement moral » les embarrasse. Leur clef ici n'ouvre rien, et cependant ils sentent confusément qu'il est peut-être excessif de faire intervenir en pareil cas les questions de conscience. Je m'ingénie à les tourmenter, et je les consulte au dessert pour savoir si la poire fondante qui m'est offerte et qui visiblement tente mon palais, peut être savourée sans péché de gourmandise. Il leur faudra bien encore chercher une solution ailleurs que dans la théorie de la *lex mere penalis*. Je crois qu'ils m'engageront à les laisser tranquilles et à consulter, à part moi, mon petit for intérieur à moi. Ils auront parfaitement raison.

Très ami de la théologie morale et même de la casuistique, je serais néanmoins disposé assez souvent moi-même à donner aussi ma langue au chat et à dire à mes clients : « Consultez tout simplement votre for interne à vous, votre for interne concret. » Je me défie un peu du passe-partout destiné au for interne *in abstracto*.

Au résumé, sans prétendre embrasser toutes les difficultés, résoudre tous les problèmes, je maintiens ces conclusions :

Les lois fiscales établissant des impôts indirects obligent chez nous en conscience tout autant que les lois fiscales établissant des impôts

(1) Non pas tous ; car ceux qui suivent exactement saint A. de Liguori savent que la loi *pure penalis* est celle *quæ nullum dat præceptum* (lib. I, tract. II, *De legibus*, c. 1, dub. iv, § 145) ; or, il y a ici un *præceptum* ; mais beaucoup écartent maintenant ce détail. Cf. Liguori, lib. III, tract. V, *De sept. præcep. Dei*, cap. II, *De restit.*, dub. vi, art. 2, § 616.

directs. La théorie commune de la *lex mere pœnalis* ne se peut sérieusement soutenir, ni en France, ni dans les pays où la législation et les mœurs sont analogues aux nôtres.

PAUL VIOLLET.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour compléter ce que j'ai dit dans le numéro d'octobre et pour corriger quelques fautes d'impression.

J'ai fait observer que l'impôt indirect était vu au moyen âge avec une extrême défaveur, et j'ai rappelé à ce propos la bulle *in cœna Domini*. J'aurais dû citer ces paroles énergiques d'un Italien, mort en 1316, Andrea d'Isernia : « Peccatum fuit ejus qui primo invenit jus exituræ, cum mercaturæ debeant esse liberæ per mare et per terram, et sic erant tempore bonorum regum ; quod patet quia novum est jus ; et peccat qui plus solito vendit et exigit jus exituræ et qui procurat plus imponi de novo ; cum statuta contra ratione imposita non debeant extendi in subditorum dispendium (1). »

Certes, voilà un homme qui ne peut faire aux contribuables une obligation de conscience de payer une taxe qui, à ses yeux, fut originellement créée par un législateur coupable devant Dieu. Cette doctrine est la véritable source d'où découle l'opinion que je combats, opinion qui est aujourd'hui, je le répète, pure survivance. Elle ne reprendrait légitimement vie que sous la plume d'un libre échangiste, d'un ennemi des octrois et des douanes, assez déterminé, assez convaincu, assez enflammé pour considérer comme péché tout vote autorisant la perception d'un droit de douane ou d'un droit d'octroi.

Errata à mon article du 15 octobre :

P. 12. — La note 1 de cette page doit être reportée à la p. 11 comme note 3.

P. 13. — Lisez trois fois *in cœna* au lieu de *In cœna*.

REVUE DE PHILOSOPHIE (2)

En témoignage de bonne confraternité et très assuré d'être agréable à nos lecteurs, nous sommes heureux d'insérer ici une partie du programme que vient de faire paraître le R. P. Peillaube, professeur à l'Institut catholique et directeur de la *Revue de philosophie*.

(1) J'emprunte cette citation à PERTILE, *Storia del diritto italiano*, 2^e édition, t. II, 2^e partie, p. 105, note 45.

(2) Paraissant tous les deux mois par fascicules in-8° raisin de 128 pages. Directeur : E Peillaube.

L'état de confusion intellectuelle où vivent aujourd'hui savants et philosophes vient, en grande partie de la manière dont les sciences positives se sont développées et de l'attitude observée à leur égard par la philosophie.

D'une part, les sciences positives, en se constituant, ont engagé les esprits dans une voie de spécialisation, nécessaire, mais dangereuse. Cantonné dans une étude particulière, le savant a perdu de vue l'ensemble de l'horizon scientifique. Les grandes abstractions lui sont devenues suspectes, et il n'a pas ménagé son dédain à la science de la plus haute généralité, à la philosophie.

D'autre part, la philosophie, au lieu d'aller vers les sciences et de leur demander un point d'appui, s'est repliée sur elle-même pour se concentrer dans la réflexion personnelle et jouer avec les idées.

Lasses de ce divorce, dont elles ont presque également souffert, les sciences et la philosophie s'efforcent, à l'heure actuelle, de renouer une alliance qui a été féconde dans le passé, qui peut l'être surtout dans l'avenir.

Cette alliance est basée sur la nature même des choses.

Le fait, en dépit des apparences, est, au fond, un « mystère » : il faut, ou renoncer à la lumière, ou la chercher dans le transcendant. Celui-ci, à son tour, pour être une explication rationnelle et objective, doit être formé du concret par l'activité de l'intelligence.

Il résulte que le fait et le transcendant ne constituent point des réalités isolées : ce ne sont que des aspects de l'être. Les sciences positives et les sciences métaphysiques, malgré leur légitime distinction, sont donc complémentaires les unes des autres.

Aussi la *Revue de philosophie* fait-elle entrer en collaboration savants et philosophes : aux uns, elle demande d'apporter des données expérimentales ; aux autres, de tenir compte de ces données dans la spéculation.

De plus, elle veut s'inspirer d'une certaine méthode.

La philosophie a pris contact avec les sciences. Elle tend à leur emprunter la *méthode objective*.

Sous l'influence de cette méthode, quelques sciences dites philosophiques se sont détachées ou sont en train de se détacher de la philosophie. La psychologie, par exemple, longtemps réduite à l'introspection comme méthode, a fait depuis un grand usage des critères extérieurs. Elle se développe aujourd'hui selon les lois mêmes des sciences positives.

Le concept de la philosophie s'est identifié à celui de la métaphysique.

Bien plus, la philosophie ou métaphysique incline, elle aussi, vers les méthodes objectives.

Auguste Comte disait avec raison que les sciences les plus géné-

rales et par conséquent les plus simples doivent servir à étudier les moins générales et les moins simples : la mathématique éclaire la physique, la chimie ; la chimie, la biologie ; et la biologie, la sociologie.

La métaphysique se superpose aux sciences. N'aurait-elle pas quelque avantage à prendre pour elle-même l'ordre logique qui règle les rapports des sciences ? Ne semble-t-il pas que la philosophie de la matière puisse apporter une certaine contribution à la philosophie de la vie et celle de la vie à celle de l'esprit ?

Auguste Comte a eu tort d'absorber la philosophie dans les sciences et de supprimer la méthode d'introspection qui projette sa lumière jusque sur la matière. Mais il a le mérite d'avoir rattaché la philosophie aux sciences et de l'avoir orientée de nouveau vers les méthodes objectives.

Le fondateur du positivisme voulait que la philosophie fût une synthèse générale des sciences. Malheureusement, par sa négation de la métaphysique, il s'était privé de tout principe de synthèse. Il pouvait juxtaposer des connaissances ; il était incapable de les unifier. Mais l'idée en elle-même était juste.

Témoin ces paroles de M. Boutroux, au Congrès international de philosophie.

La psychologie, la critique générale des sciences, la sociologie, l'histoire de la philosophie morale et pratique, étudiées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, apparaissent chacune à ses adeptes « comme un tout, comme l'essence vraie et totale de la philosophie. Mais ces prétentions mêmes ressuscitent le problème de la philosophie une et universelle, tel qu'il se posait pour un Aristote, un Leibnitz ou un Hegel. Car, se tenir pour satisfait de l'espèce d'anarchie que présentent actuellement ces disciplines si diverses, dont chacune revendique la suprématie et l'indépendance, ce serait renoncer à la philosophie véritable ; qui ne peut être en définitive, que l'effort pour tout comprendre et pour tout accorder...

« Les diverses sciences philosophiques doivent former au fond une harmonie, s'il y a une raison dans les choses, si la philosophie proprement dite a un objet. Certes, il n'a pas disparu de l'âme humaine, et il ne peut qu'être aiguillonné par le spectacle du morcellement que présente actuellement la philosophie, ce besoin de juger des choses du point de vue de l'universel, de régler nos pensées et nos actions sur l'idée du tout et de l'être véritable, qu'on appelle proprement l'esprit philosophique. »...

SOMMAIRE

La question des manuels, p. 17. — Bulletin d'Ecriture Sainte, p. 19. — Notes de philosophie, p. 26.

LA QUESTION DES MANUELS ⁽¹⁾

LETTRE DE SAINT VINCENT A M. CODOING, A ROME.

17 mars 1642.

Nous avons consulté sérieusement sept de la Compagnie (six ensemble et l'autre à part, parce qu'ils portaient pour aller aux champs), touchant les dictations dont vous parliez à M. Souffier, et, toutes choses pesées et considérées, nous avons été cinq d'avis contraire, de sorte que l'on continuera à expliquer un auteur, comme l'on a commencé avec bénédiction. Voici les raisons :

La première se prend du côté de la science qu'on désire enseigner, laquelle sera plus sûre, étant celle d'un auteur approuvé, que celle tirée des écrits d'un particulier;

La deuxième, du côté des prélats et du public, qui aimeront bien mieux un auteur approuvé et choisi que les écrits d'un jeune homme qui n'aura fait preuve de sa suffisance que sur les bancs;

La troisième, du côté de la Compagnie, en ce qu'elle a plus de sujets qui pourront utilement expliquer un auteur que de dictateurs et en ce qu'elle ne s'expose pas à la censure des leçons, et qu'elle n'attire pas tant d'envie sur celles qu'elle ferait.

La quatrième vient de la part de ceux qui enseignent, auxquels il sera bien plus facile (quoi qu'on en dise) d'expliquer un auteur que de composer des écrits, s'ils ne les tirent, comme vous l'avez fait, de Bonacina ou de quelque autre auteur (quand les écoliers l'ont découvert, ils se moquent du maître ou l'ont à mépris); que s'il les fait à satête, il faut avoir la suffisance d'un professeur en théologie pour cela. De plus, il faut employer longtemps à voir les auteurs et ne faire que cela; ce qu'étant ainsi, quel moyen de bien expliquer, de bien faire répéter, et de prendre soin du spirituel, et puis de tous les autres exercices? Et, si vous avez fait tout cela, chacun n'a pas cette force; et peut-être qu'elle vous défraudait à la fin. Et puis, si les maîtres donnent les mêmes leçons à la seconde volée des séminaristes, ils diront qu'on ne sait que la même chanson. Quelle différence y aura-t-il entre faire cela et prendre toujours un même auteur? Que s'ils composent toujours du nouveau, il ne faudra jamais ne faire que cela.

(1) [La *Revue de Philosophie* s'occupe de la question des *manuels*. Elle est déjà fort ancienne, la question de savoir si on doit imposer aux élèves un livre, un manuel, qui sera expliqué par le professeur, ou s'il est préférable que le professeur dicte son cours. Elle se posa à l'origine de nos séminaires et il fallut pratiquement la résoudre. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs d'entendre là-dessus saint Vincent de Paul et de connaître son avis pour les séminaires de son époque.]

La cinquième raison vient du côté des séminaristes, lesquels sont savants ou ignorants. S'ils sont savants, ils ne se mettront pas au séminaire pour apprendre la morale, mais bien pour devenir meilleurs et pour apprendre les autres choses qu'on y enseigne, comme font les bacheliers en théologie qui vont aux ordinands, et les docteurs qui se mettent de l'assemblée des ecclésiastiques de Saint-Lazare, où l'on professe tant l'humilité et la simplicité dans les matières qui se traitent. S'ils sont ignorants, hélas ! Monsieur, que leur serviraient les écrits ?

Voilà, Monsieur, les raisons pour lesquelles nous avons pris la résolution que je vous viens de dire, qui est d'expliquer un auteur ; et voici la réponse aux objections que la lettre écrite de M. Souffier met en avant.

L'on dit que les séminaristes n'auront pas si bonne opinion de leurs maîtres, et qu'ils seront tentés de quitter le séminaire, si on ne leur donne des écrits. Or, l'on répond que cela serait vrai s'il n'y avait d'autres attrait dans le séminaire que la science, et supposé que tous les séminaristes fussent savants ; mais vous y avez l'attrait de la piété, celui du chant, des cérémonies, de catéchiser, de prêcher, et enfin, celui de la réputation de ceux qui y auront été, lesquels l'on préfère dans les emplois, les conditions et les bénéfices. M. P. regarde déjà les nôtres pour les employer aux monastères et en des emplois semblables.

La seconde objection est qu'on a plus de facilité à composer et à dicter qu'à interpréter un auteur et à faire répéter. Cela me semble un paradoxe ; car, au premier, il faut étudier, voir les auteurs, composer, dicter et expliquer ; au second, il ne faut qu'étudier, expliquer et répéter.

La troisième objection est que les choses s'apprennent en les écrivant. Je l'avoue, quand il ne s'agit que de peu de choses à retenir, mais non s'il y en a beaucoup ; l'expérience fait voir le contraire, en Sorbonne, où ceux qui n'ont que des écrits sont aussi ignorants des choses que ceux qui n'y ont pas été du tout.

L'on dit de plus que, par ce moyen, les maîtres deviendront plus savants, parce qu'ils étudieront les matières à fond et verront plusieurs auteurs. Je l'avoue, mais ils ne pourront pas faire autre chose qu'étudier, composer et dicter ; et, cela étant, qui enseignera la piété, le chant, les cérémonies, qui apprendra à catéchiser et à prêcher ? Il faudra quasi autant d'hommes qu'il y aura de divers exercices dans chaque séminaire ; et où trouverons-nous autant d'hommes qu'il y aura de divers exercices dans chaque séminaire, et les fonds pour les entretenir ?

Si l'on répond qu'on suffit à Annecy pour tout cela, je dirai comme ci-dessus que cela est bon pour ce lieu-là, et pour un commencement, et que l'exercice des ordinands nous fait éprouver ici le contraire.

L'on objecte enfin l'usage des RR. PP. Jésuites et des universités ; l'on ne dicte point en toute l'Espagne, où il y a de si grands théologiens, et puis, ce n'est pas de même. Ces corps, en France, font profession d'enseigner les lettres ; je vous assure, Monsieur, que si nous entrons en cet esprit-là, vous verrez bientôt des propositions en la Compagnie qu'il faut prendre des collèges et enseigner publiquement, pour avoir des hommes plus savants, pour enseigner les séminaristes. Et si cela était, hélas ! Monsieur, que deviendrait le pauvre peuple de la campagne, et en quelle sorte d'esprit entrerions-nous, si nous voulions aller de pair avec ces grands corps ? Où serait la sainte humilité, en laquelle il a plu à Dieu de concevoir, d'enfanter et d'élever cette petite Compagnie jusqu'à présent ?

Or, tout cela posé, au nom de Dieu, Monsieur, ne proposez jamais plus cela ; tenez-vous ferme aux résolutions qu'on prendra en toutes choses de

déjà ; ne faites rien sans nous en écrire, ni qu'en suite de notre réponse. Je dis : rien qui soit de quelque considération ; ressouvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous en ai écrit à Annecy. »

(IV, 399 à 402.)

BULLETIN D'ÉCRITURE SAINTE

Est-il à propos de mettre aux mains des élèves et des professeurs une esquisse qui présenterait l'Histoire Sainte mise au point de nos découvertes modernes ? Un auteur anglais, L. OTTLEY, l'a cru et dans son livre *A short history of the Hebrews to the Roman period* (Cambridge, 1901), il prétend offrir un aperçu historique tel qu'un étudiant attentif, « sans le secours d'aucun manuel, peut, en bien des cas, exercer librement son jugement et se laisser impressionner avec confiance par les grandes leçons de religion et de morale qu'il a sous les yeux ».

« Je n'ai pas cru, dit Ottley dans sa préface, devoir distraire l'attention du lecteur soit par la discussion d'un problème critique, soit par quelque référence à la théologie de l'Ancien Testament. Pour qui ne demande que des notions positives d'histoire, l'étude de la religion et la critique peuvent très bien être écartées et circonscrites dans leurs limites respectives. » Ces paroles indiquent le sens et la portée de l'ouvrage. C'est un tableau des événements de l'histoire juive présentés avec tout l'intérêt que leur donne le témoignage de la science. Le style y est simple et clair, la rapidité et la concision de l'expression rendent la lecture entraînante et facile. Chacune des données acquises par l'histoire vient se placer dans le récit biblique comme dans son cadre naturel : ainsi, la splendeur du règne de Toutmès III, suzerain de toute la Palestine au temps où les enfants de Jacob vivaient heureux en Égypte ; ainsi encore la tyrannie de Ramsès II qui, lorsque décline le prestige extérieur du pouvoir, de peur que les Hébreux ne deviennent les alliés de l'ennemi, les soumet aux pénibles travaux des constructions publiques. Voici le fils et successeur de Ramsès II, Méremptah, qui poursuit les Israélites disparus déjà dans le désert ; puis l'expédition de Shishak dirigée, comme l'indique l'inscription de Karnak, contre les deux royaumes de la Palestine ; les succès militaires d'Amri mentionnés sur la stèle du roi moabite Mésa ; les expéditions des Assyriens, expéditions dont la date permet d'établir quelques bases certaines de la chronologie biblique.

Malgré son dessein d'écarter tout problème de critique, la nature même de son travail mettait Otteley en présence des difficultés que présente la période nomade et patriarcale de l'histoire d'Israël. « Queiles que soient les découvertes de savants bien connus, les résultats de l'archéologie n'ont pas corroboré les faits rappelés dans la Genèse. Faut-il pour cela rejeter tous ces faits? Non, car si c'est une erreur de maintenir en présence de l'analogie présentée par les histoires anciennes des autres nations que les récits du Pentateuque sont littéraux et historiquement vrais dans leurs détails, ce serait une erreur aussi de prétendre que, s'ils ne sont pas historiques dans un sens strict, ils sont cependant dépourvus de valeur morale et spirituelle. » Conformément à ces principes, la Genèse présenterait, dans un cadre emprunté aux mythes babyioniens, non pas l'histoire réelle des origines de l'humanité, mais certaines vérités philosophico-religieuses; ces mythes auraient formé un fonds de connaissances commun à presque toute la race sémitique.

L'histoire de la chute, par exemple, enseignerait les caractères et les conséquences plutôt que les origines du péché. Du récit de la faute d'Adam découleraient les vérités suivantes : tandis qu'il se rattache par sa nature corporelle aux derniers degrés de la création, l'homme, en vertu des dons de sa nature spirituelle, est cependant capable de dominer la nature entière; l'humanité, à l'origine, se trouvait dans un état de perfection; le développement des facultés vers un état supérieur a été entravé par l'intrusion subtile du péché; la restauration de l'homme implique un antagonisme pénible contre le mal. Ce récit donnerait donc corps à certains faits moraux que réalise l'expérience. Il préparerait la voie à l'idée et à la promesse de la Rédemption, qui court comme un fil d'or à travers l'histoire du peuple choisi et arrive à son apogée dans la conception bien nette du Messie à venir. Dans l'histoire des patriarches, l'on ne peut guère douter que les écrivains sacrés aient dépeint, sous la forme d'incidents survenus à des individus ou à des familles, des événements qui sont les épisodes ordinaires de la vie de tribu. C'est ce qu'on appelle mythes ethnographiques. Ils consistent surtout à relier certains peuples entre eux en leur supposant un aïeul commun. Les peuples voisins sont figurés par des personnages que l'on dit avoir été frères. L'ancêtre de la nation la plus puissante est supposé avoir été l'ainé : les races vaincues ou méprisées auraient eu pour ancêtres des bâtards ou des enfants incestueux. Les *Bené Israël* auraient été des Sémites émigrés avec les tribus moabites, ammonites, édomites, araméennes, et le voisinage de ces populations définitivement établies dans la vallée du Jourdain aurait fait imaginer des degrés de parenté dont les récits de la Genèse raconteraient l'origine.

Ces théories ne sont pas ignorées de nos écrivains catholiques. On lira avec profit les articles de M. l'abbé DE BROGLIE publiés par M. l'abbé C. Piat sous ce titre : *Questions bibliques*, Lecoq, Paris, 1897). Dans la question des mythes ethnographiques, M. de Broglie ne voit que des invraisemblances. Les faits que nous trouvons à l'origine d'Israël n'ont-ils pas été le principe d'institutions sur lesquelles se basait l'ordre religieux, politique et social de la nation ? Citons en passant la délimitation des héritages après le partage de la terre de Chanaan, fait historique qui ne permet pas de croire que les chefs de famille aient été des mythes. « Pourquoi avoir supposé qu'Ismaël est l'ainé des fils d'Abraham ? Si on l'a supposé fils d'une servante pour glorifier Isaac à ses dépens, pourquoi en avoir fait l'ainé ? Que l'origine incestueuse attribuée aux Moabites et aux Ammonites doive s'expliquer par la haine d'Israël contre ces peuples, cela pourrait à la rigueur être admis. Mais pourquoi les Madianites, ennemis plus acharnés des Israélites, ont-ils une origine sans tache et descendent-ils d'Abraham ?... Juger de certains faits selon l'analogie qu'ils ont avec d'autres faits appliqués à un peuple tout différent dans ses destinées, son origine et son développement, c'est là une méthode aussi défectueuse que possible. » Quant à l'existence, dans la Bible, de mythes naturalistes, religieux ou philosophiques qui représenteraient une idée morale sous une forme empruntée à la mythologie, M. de Broglie la rejette, tout en admettant cependant le caractère figuratif de la vie des patriarches. Ajoutons qu'entre les mythes babyloniens et la religion d'Israël, il y a des différences irréductibles que les tendances éliminatrices du monothéisme des prophètes ne suffiront jamais à expliquer. Qu'y a-t-il d'écœurant comme la description des faits et des forfaits des divinités sans nombre du Nil et de la vallée de l'Euphrate, divinités s'accouplant à la façon des syzygies gnostiques, dieux cruels et capricieux, lubriques, buveurs, menteurs, devant lesquels les humains s'agenouillent pour en adorer les vices monstrueux ? Sous une forme appropriée aux notions populaires de son temps, l'auteur de la Genèse donne dans le récit de la création une idée tout autre de la divinité. Le créateur y est tout-puissant ; il n'a pas besoin de s'armer, de se livrer à des combats sanglants, d'appeler à son aide, comme le Marduk babylonien, tous les génies de l'air. Sa parole suffit. Il le veut et tout est créé. Tout ce qu'il fait est bon, parce que son œuvre est modelée sur le plan qu'il en a conçu. Rien ne répond mieux que le premier chapitre de la Genèse à notre conception d'un Dieu créateur avec ses attributs de sagesse et de puissance infinie. En dépit des points de contact qui existent entre la légende chaldéenne et les récits bibliques, il n'est pas établi que ces derniers ne sont qu'une transformation de la première, pas plus que les traditions de Babylone sont antérieures aux traditions d'Israël.

La fin de l'année 1901 a vu paraître une œuvre du plus haut intérêt. C'est le livre où sont réunies les études du P. ROSE, professeur à l'Université de Fribourg, en Suisse. Ces études ont déjà paru en partie dans la *Revue biblique*. L'auteur les publie aujourd'hui sous ce titre : *Études sur les évangiles* (Welter, Paris, 1902). Presque dans le même temps s'éditait, en Angleterre, le livre intitulé : *The theology of the New Testament* (Clarck, Edinbourg, 1901), par le P^r George BARKER STEVENS. Ces deux ouvrages suivent de près celui qu'on peut appeler le *Standard authority* sur cette matière, abstraction faite, bien entendu, des idées rationalistes de l'auteur : *Lehrbuch der Neutestamentlichen Theologie* (Fribourg-en-Brisgau et Leipzig, 1897), 2 volumes, par le P^r H. HOLTZMANN. Pour caractériser les travaux de ce genre, l'on peut dire qu'ils s'attachent à synthétiser toutes les observations de détail, fruits de l'analyse. Chaque observation particulière n'a pas toujours l'originalité, la profondeur que l'on retrouve dans les Pères de l'Église ; la synthèse cependant ne manque pas de faire naître des aperçus tout à fait nouveaux. Le premier volume de Holtzmann se divise en trois chapitres : le monde intellectuel, religieux et moral du judaïsme contemporain de Jésus-Christ ; la prédication de Jésus ; le problème théologique des origines du christianisme : le deuxième volume étudie le paulinisme, le deutéro-paulinisme (c'est-à-dire la doctrine contenue dans l'épître aux Éphésiens, les épîtres pastorales, l'épître aux Hébreux et les épîtres catholiques), enfin la théologie johannique. En vain chercherait-on dans le livre du P. Rose un plan aussi vaste. Cependant ce livre contient « une suite et relève d'une pensée. Il est né d'une occasion, dit l'auteur dans son avant-propos. Un jeune Français qui, pendant son séjour en Allemagne, s'était initié à la critique du Nouveau Testament, nous demandait, il y a deux ans, s'il était permis à un exégète catholique de dégager des seuls évangiles synoptiques les éléments essentiels de la doctrine de Jésus, et si les principales positions défendues jusqu'ici par l'orthodoxie n'étaient pas sérieusement menacées. Il nous désignait spécialement les thèses de la filiation divine, de la naissance miraculeuse et de la résurrection. » Cette préoccupation du jeune Français n'étonne pas. Les critiques ont tant parlé des « couches », des « stratifications » de la doctrine évangélique qu'ils ont fini par se demander si, entre l'enseignement des synoptiques qui forment la couche inférieure et les enseignements paulinistes et johanniques qui composent les strates supérieures, il n'y a pas de solution de continuité ; si les disciples du Christ, plus ou moins influencés par les spéculations de la Synagogue ou par la philosophie de Philon, n'ont pas ajouté aux paroles du Maître des théories auxquelles celui-ci n'aurait jamais pensé. On se tromperait en l'affirmant. Entre les synoptiques d'une part, l'évan-

gile et les épîtres de saint Jean, les épîtres de saint Pierre et de saint Paul de l'autre, la cohésion est parfaite. L'enseignement des disciples est plus étendu touchant la divinité du Christ, la rédemption et la grâce, tellement que borner à l'Évangile l'étude du Nouveau Testament, ce serait se condamner à ne connaître qu'imparfaitement la personne du Sauveur, mais la doctrine est la même; les lumières qu'en vertu de la promesse de Jésus les apôtres ont reçues du Saint-Esprit, ont accru normalement l'enseignement donné aux populations galiléennes; elles ne le contredisent jamais.

Le P. Rose dédie son œuvre au jeune Français si perplexe. « Il a reconnu notre sincérité scientifique et un essai loyal d'information critique. Il nous disait que ses convictions religieuses s'étaient afferemies. » Holtzmann avait attribué à une poussée de dogmatisme mythologique et mystique les notions, dans l'enseignement chrétien, de la préexistence de Jésus, de sa naissance virginale, de sa descente aux Enfers et de son Ascension au Ciel. Le P. Rose reprend chacune de ces thèses. Est-il vrai que le récit de la conception surnaturelle de Jésus viendrait d'une source ébionite que saint Luc aurait recopiée sans précautions et mise en tête de son Évangile? Cette supposition est contraire à l'économie des récits évangéliques. On ne trouve ni dans saint Marc, ni dans saint Paul, ni dans saint Jean, une croyance qui exclurait la conception surnaturelle. Saint Marc n'en a pas parlé, pour cette raison que son Évangile commence à la prédication de saint Jean-Baptiste. « Tandis que saint Mathieu et saint Luc, en rapportant que la foule nommait Jésus soit « le fils du charpentier », soit « le fils de Joseph », savaient que leurs lecteurs ne prendraient pas à la lettre les dires populaires puisque leur prologue les démentait, saint Marc au contraire, qui n'avait pas de prologue, au lieu d'écrire: « n'est-ce pas là le fils de Joseph? », rédige par précaution: « n'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie? » L'apôtre saint Paul n'a pas écrit une seule parole qui exclût la conception surnaturelle; s'il n'expose pas ce fait, c'est parce qu'il ne rentre pas dans ses postulats théologiques. En supposant qu'il l'ait accepté, il n'aurait pas parlé avec plus de réserve et de délicatesse de la descendance davidique de Jésus « qui est né de la femme ». Le silence de Jean serait-il défavorable à ce mystère? Or, nous croyons que ce silence ne peut être interprété que dans un sens tout-à-fait contraire. Il est hors de doute que l'auteur du quatrième Évangile a connu saint Mathieu et saint Luc. Si sa croyance eût été contradictoire à celle des deux écrivains de l'enfance de Jésus, on se demande pourquoi il n'aurait pas opposé avec fermeté sa foi ancienne au dogme récent qui commençait à pénétrer dans les Églises et si le silence eût suffi pour couvrir son orthodoxie. » Les preuves du Révérend Père ne sont peut-être pas toujours bien démonstratives, mais, encore

une fois, il faut lui reconnaître une grande sincérité et une parfaite loyauté. A d'autres de porter plus loin les travaux de défense. « Les théologiens protestants refusent d'admettre la conception de l'expiation et de la satisfaction qu'ils jugent trop juridique et trop pénale. Dieu ne change pas, disent-ils, par conséquent il n'est pas atteint par le péché; son attitude vis-à-vis du pécheur n'a pas varié et il n'y a pas lieu de le réconcilier. Nous maintenons, nous aussi, que Dieu ne change pas; mais son droit est inaliénable et son droit a été lésé, et de même que la société, qui n'est pas atteinte par le délit d'un de ses membres, change cependant d'attitude vis-à-vis de lui, de même devons-nous interpréter l'attitude de Dieu vis-à-vis du pécheur. Il ne suffit pas, pour que le coupable rentre en grâce et qu'il reprenne sa place d'autrefois, qu'il s'engage à respecter dorénavant les lois communes: il doit d'abord payer une dette, et le pardon de la société ne lui est consenti qu'à cette condition. Est-ce dépasser les exigences de l'analogie que d'introduire le même élément juridique dans nos relations avec le Créateur? »

On l'a remarqué avant nous, l'unité de plan que l'on s'attend à trouver dans une théologie du Nouveau Testament ne se rencontre pas dans l'œuvre du professeur Stevens. L'auteur étudie séparément l'enseignement de Jésus dans les synoptiques, l'enseignement de Jésus dans le quatrième évangile, l'enseignement apostolique primitif que contiennent les discours des Actes, les épîtres de Jacques, de Pierre et de Jude, la théologie de Paul, la théologie de l'épître aux Hébreux, la théologie de l'Apocalypse, la théologie de Jean. Incontestablement, les différentes parties du Nouveau Testament ont des points communs que l'on doit présenter sous des titres communs. Et puis, pourquoi examiner certaines questions qui ont leur intérêt sans doute comme le royaume de Dieu, la paternité de Dieu, et passer sous silence d'autres tout aussi importants comme la résurrection de Jésus, la préexistence du Verbe, etc. ? Cette observation ne touche que la vue d'ensemble : chacune des thèses, sans être caractérisée par un cachet d'originalité bien marqué, montre dans l'auteur un très perspicace esprit d'analyse uni à une parfaite précision d'expression. Dans son opuscule *Sacerdotalism* (*Catholic truth society London*), l'évêque catholique de Clifton nous dit qu'on n'aboutirait pas si l'on voulait définir les différentes nuances d'opinions enseignées dans l'Eglise anglicane sur le caractère et le pouvoir de ses ministres. Le docteur Lightfoot déclare que : « le royaume du Christ n'a aucun système sacerdotal et n'interpose entre Dieu et l'homme aucune tribu ou classe préposée aux sacrifices par la seule intervention de laquelle Dieu est réconcilié et l'homme pardonné » ; d'un autre côté, beaucoup de clergymen anglicans gardent absolument la même doctrine que l'Eglise catholique sur le sacerdoce et son pouvoir. Il est curieux de

savoir quelle place occupe notre auteur dans une telle diversité d'opinions. Voici d'abord ce qu'il dit de l'Eucharistie : « Que le pain et le vin aient été regardés, à la fois par le Seigneur et par saint Paul, comme des symboles, la chose est évidente, non seulement parce que Jésus était corporellement présent avec ses disciples quand il prononça les paroles de l'institution, mais encore parce qu'il est impossible de prendre à la lettre les mots : « cette coupe est la nouvelle alliance », comme on l'a fait, d'une manière large, des paroles : « ceci est mon corps. » Il ne peut y avoir de doute que pour Paul la Cène est un mémorial perpétuel du sacrifice et de la mort du Seigneur : pour le croyant, elle est un témoignage visible de la grâce salutaire de Dieu, dispensée dans la mort du Christ. Or, il existe « une association aux souffrances de Jésus » (Phil., II, 10) par la conformité à sa mort. Par suite, la cène ne dénote pas seulement quelque chose d'opéré *pour nous*, mais aussi quelque chose d'opéré *en nous*. L'union spirituelle au Christ, la participation à sa vie et à sa mort est un élément essentiel dans la signification de la Cène. Elle symbolise aussi l'union spirituelle de tous les chrétiens entre eux. » D'après ces données, il est facile de voir, quoique l'auteur passe aussi légèrement que possible sur cette question, ce que peut être le sacerdoce dans la pensée de Stevens. Dans la primitive Église, évêques ou prêtres (ces deux termes désignaient les mêmes personnes selon l'opinion de Lightfoot à laquelle Stevens se rattache) n'avaient aucun pouvoir de sacrifier ; ils n'étaient que des fonctionnaires dont la sphère d'activité était purement locale, à l'encontre des apôtres qui servaient de moyens de communication et de liens de connexion entre les différentes Églises. Les évêques sont généralement *supposés* avoir administré les affaires de la communauté et avoir enseigné ; les diacres étaient chargés des aumônes. Stevens se rapproche donc des Nonconformistes : « Nous croyons, dit le Rev. Arnold Thomas, que le principe sacerdotal est contraire à l'esprit et au désir de Jésus-Christ. Nous pouvons nous tromper, mais c'est là notre foi. »

A ces doctrines opposons le raisonnement de l'auteur de *Sacerdotalism* : « Que tous les chrétiens soient prêtres dans un certain sens, cela est clairement établi dans plusieurs passages du Nouveau Testament : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium* (I Pet., II, 9). Ils le sont autant et plus que les Israélites à qui ces paroles ont été adressées pour la première fois ; cependant l'on voit chez les Israélites, au sein de la tribu choisie, une famille à qui revenait d'offrir le sacrifice au nom de la nation. Coré, Dathan et Abiron voulurent un jour contester ce droit de la famille d'Aaron ; ils furent punis comme l'on sait. Le miracle de la verge fleurie d'Aaron apaisa pour toujours les murmures au sujet du sacerdoce. La succession continue des évêques dans l'Église chrétienne est, comme

l'enseigne saint Clément de Rome, analogue à la floraison de la verge d'Aaron et symbolisée par elle. Il faut donc conclure que si la famille d'Aaron a été choisie pour offrir le sacrifice, il en est de même de la race royale des prêtres catholiques. Les hosties de louanges et les dons de bienfaisance que les chrétiens offrent sans cesse à Dieu (*Heb.*, XIII, 15-16) ne sont des hosties que dans le sens incomplet de ce mot. Le vrai sacrifice, qui consiste dans la destruction physique ou morale d'une chose sensible, est, dans le Nouveau Testament, l'immolation de l'agneau sans tache par le ministère des prêtres. »

R. F.

NOTES DE PHILOSOPHIE ⁽¹⁾

RAUH. *De la méthode dans la psychologie des sentiments*. Alcan, 1899. — *Psychologie appliquée à la morale et à l'éducation*. Hachette, 1900.

Il est intéressant de dégager de ces deux ouvrages la pensée d'un néo-criticiste sur la méthode et la terminologie d'une psychologie positive vraiment scientifique.

La psychologie positive n'est pas à fonder. Elle existe depuis une trentaine d'années sous le nom de psychophysiologie (Ribot) et de psychologie expérimentale (Binet). Les fondateurs de cette science nouvelle reconnaissent eux-mêmes que les résultats acquis répondent mal aux espérances de la première heure. M. Rauh attribue cet étrange insuccès à une fausse conception de la science. On a cru qu'il n'y avait qu'une science. En raison des résultats précis où elles conduisaient, les sciences du monde extérieur sont devenues le seul type de la science. Et comme d'ailleurs il semblait possible de rattacher les sciences morales aux sciences physiques, on a simplement appliqué la même méthode. Ainsi les psychophysiologistes ont tenté de tout expliquer par la physiologie.

(1) Il est de mode, dans certains milieux, de plaisanter agréablement sur la philosophie scolastique et en particulier sur les termes dont elle se sert. La philosophie moderne n'a rien à envier sous ce rapport à celle du moyen âge. Pour elle aussi, il faut une initiation, si on veut la comprendre : nos séminaristes et nos étudiants en savent quelque chose. C'est pour faciliter leur tâche que nous insérons ces quelques *Notes de Philosophie*. Quelques-uns de nos lecteurs, nous le craignons du moins, vont croire qu'on leur parle grec ; mais qu'ils nous le pardonnent. C'est la philosophie qui en est cause, et les examens aussi. — N. D. L. R.

C'est là une grave erreur. Il n'y a pas de science, pas de méthode universelle, mais seulement une attitude scientifique universelle. Il y a une attitude de l'esprit à l'égard de la nature qui est commune à tous les savants. Quelle est cette attitude?

Une science se compose : 1° de faits et de lois ; 2° de théories.

Ce qui caractérise l'esprit scientifique, c'est, avant tout, la soumission au fait, tel qu'il est donné. C'est encore et surtout l'usage scientifique des théories.

Une théorie est une coordination de lois de détail comme la loi est une coordination de faits. La science cherche à connaître un fait pour en prévoir le retour : « savoir, c'est prévoir pour pouvoir » (Bacon). Le but de la science, c'est la prévision. Une théorie est donc scientifique dans la mesure où elle concourt à la prévision.

Il y a comme trois types de théorie scientifique (1).

La théorie scientifique par excellence est celle qu'on peut directement vérifier, comme les lois de l'acoustique. Sans être directement vérifiable, une théorie est encore scientifique, si elle est utile à la prévision, comme la théorie atomique en chimie. M. Rauh appelle ces deux théories des « théories explicatives ».

Il est une autre théorie, qu'on regarde encore comme scientifique, bien qu'elle ne serve pas à prévoir les faits. C'est celle qui ne fait que « traduire » les faits et les lois de prévision. M. Rauh la nomme théorie interprétative. Elle peut être nécessaire : ainsi, sans les théories mathématiques, les faits physiques ne pourraient pas même être exprimés, selon le mot de M. Poincaré. Elle peut être utile : telle la loi de finalité dans l'organisme.

Ce savant utilise telle ou telle de ces théories selon les cas : elles sont entre ses mains comme des instruments toujours disponibles. MM. Duhem (2) et Poincaré prétendent que des théories même contradictoires peuvent également réussir. L'esprit scientifique est l'opposé de l'esprit philosophique ou esprit de système.

Ainsi définies, les théories scientifiques semblent parfaitement applicables aux questions psychologiques et morales. En psychologie, par exemple, théories explicatives et interprétatives réussissent tour à tour. M. Rauh choisit comme matière d'expériences les sentiments. Ce sont, de son propre aveu, les faits psychologiques les plus favorables à sa thèse : ils montreront en grossissement la vraie méthode.

On peut considérer les sentiments comme des faits ou organiques, ou intellectuels, ou spéciaux. On peut leur appliquer : 1° les procédés

(1) *Méthode dans la Psychologie des sentiments*, p. 26.

(2) DUHEM. *Revue des Questions scientifiques*, oct. 1893.

des sciences mécaniques ou physico-mécaniques, c'est-à-dire les traiter comme des forces mesurables et en relations mécaniques; 2° les procédés des sciences physico-chimiques, qui recherchent les relations de causalité ou de coexistence; 3° la méthode des sciences biologiques, qui admettent le principe de finalité interne (théorie volontariste); 4° la méthode des sciences naturelles qui procèdent par classifications.

D'où le tableau suivant (1) :

| SENTIMENTS | MÉTHODES DES SCIENCES | | | |
|---------------------|---------------------------|---------------------------|--------------------|---------------|
| | 1° PHYSIQUES | | | 2° NATURELLES |
| | physico-mécaniques | physico-chimiques | biologiques | |
| Faits organiques. | Lange, Sollier. | Ribot, Dumont, Marshall. | Fouillée, Paulhan. | Ribot, Bain. |
| Faits intellectuels | Lehmann, Wundt, Féré. | Descartes, Herbart. | " | " |
| Faits spéciaux... | Binet, V. Henri, Fechner. | Bain (associationnistes). | " | " |

M. Rauh étudie ces faits et ces méthodes. Indépendamment des théories formulées et discutées, cette étude vaut par la seule analyse des sentiments, analyse très fine et très pénétrante.

Aucune théorie psychologique ne réussit universellement. Ici les sentiments se déterminent comme des faits physiques, là ils se comportent comme des besoins vivants. C'est dire qu'il n'y a pas une théorie psychologique, mais des théories psychologiques. Et voici le programme modeste que M. Rauh trace à la psychologie positive : observer les faits, joindre aux observations quelques lois empiriques sans cesse corrigées, joindre à ces lois des vues plus que des théories. Une psychologie scientifique doit être modeste, libre, souple, ondoyante, vivante.

Puisque le fait commande la science, il importe de bien définir le fait. Les définitions de M. Rauh sont idéologiques, non génétiques : avant de chercher la genèse des faits, il faut les distinguer qualitativement, logiquement. Il faut définir les phénomènes tels qu'ils se présentent dans une conscience claire.

On appelle *conscience* tout ce qui en moi constitue une réalité distincte de mon organisme physique. Il y a des degrés dans la conscience, ou, comme dit M. Bergson, des plans de conscience. Certains faits sont dits *subconscients* : ils sont comme au second plan de ma

(1) *Méthode dans la psychologie des sentiments*, p. 109.

conscience ; dans une crise de passion, la volonté est subconsciente. L'inconscient, c'est ce qui est ignoré de la conscience et cependant agit sur elle : ainsi telle perturbation organique me dispose, sans que je m'en doute, à la colère ou à la mélancolie. La vie psychique déborde de toute part la vie consciente. Aussi l'individualité totale et réelle de l'homme diffère-t-elle beaucoup de son individualité consciente.

La conscience est *spontanée* ou *réfléchie*. La conscience de l'enfant est lui-même, elle n'est pas sienne. La réflexion consiste dans le pouvoir de se distinguer des choses. La conscience spontanée universalise ses affirmations sans la pensée d'une erreur possible ; la conscience réfléchie, implique la pensée d'une erreur possible et commence avec l'esprit critique (1).

L'homme sent et agit. Il pense. Il veut. Sentiment, pensée, volition ne sont pas des faits indépendants, mais des faits différemment orientés.

Le *sentiment*, fait subjectif, est une force individuelle (2). Tout sentiment (ou tout ensemble de sentiments, c'est-à-dire tout individu) est lié à un corps déterminé, qui est la limite de son action immédiate sur la nature. Le sentiment peut donc se définir : une force individuelle, considérée comme agissant dans les limites d'un corps déterminé. Le sentiment est un fait de conscience que l'on considère du point de vue de l'action, c'est un fait de conscience qui aboutit à une action. Par extension, tout fait de conscience peut être dit sentiment, si on le considère au point de vue des effets qu'il peut produire dans les limites d'un corps déterminé, plus particulièrement au point de vue de ses effets musculaires. Le sentiment est essentiellement subjectif, individuel : c'est un « soi ». Il forme le moi empirique, le moi nature, appelé quelquefois simplement « *nature* ». La pensée et la volonté forment le *moi pur*.

Penser, c'est, au contraire, envisager un état de conscience, n'importe lequel, indépendamment de son rapport à l'individu. C'est se regarder comme l'un des spectateurs possibles de l'état de conscience que l'on perçoit. La pensée est essentiellement objective ; la connaissance, c'est l'opposable, le non moi, l'objet. Elle est essentiellement universelle : quand nous pensons vraiment, nous jugeons ou raisonnons à un point de vue universel.

La *volonté* est une espèce de pensée. C'est la pensée réfléchie, agissante. La pensée pure est celle qui s'affirme comme contrainte : ainsi, je ne puis m'empêcher de penser que 2 et 2 font 4. Le vouloir, c'est la pensée qui s'affirme comme efficace, qui affirme que

(1) *Psychologie*, p. 32.

(2) *Méthode dans la Psychologie des sentiments*, p. 44, 45.

ceci sera par son affirmation même. La pensée théorique ou intelligence est contemplative; la pensée pratique ou volonté est active, motrice; elle jouit de la propriété spécifique de créer son objet par son affirmation même.

Sentiment, pensée, volonté, tels sont les trois titres d'ailleurs classiques, sous lesquels on peut ranger les autres définitions psychologiques.

1. — Nos sentiments, c'est nous-mêmes, c'est ce qui nous fait mouvoir. La force réelle du sentiment n'est nullement proportionnelle à la conscience que nous en avons. Les sentiments peuvent se présenter sous deux formes : *tendance* ou *état affectif*.

Les *tendances* et *états* sont d'abord des façons d'être de tout sentiment et même de tout fait de conscience. En ce sens, la tendance est le principe qui fait le passage continu d'un sentiment à un autre, c'est la loi du déroulement continu de nos sentiments, la loi de notre devenir intérieur. Par extension, tout fait de conscience est dit une tendance, quand il évolue d'une façon continue, sans arrêt perceptible : telle, une *tendance intellectuelle*. Il y a tendance là où il y a continuité dynamique. Il y a état affectif partout où il ne semble pas qu'il y ait évolution continue : ainsi une inclination peut se présenter comme figée, enveloppée; une sensation peut paraître ou disparaître comme un choc.

Mais les tendances et les états affectifs sont aussi des phénomènes spéciaux. A ce titre, les tendances sont des sentiments qui nous apparaissent comme spontanés (1). Cette spontanéité est négative et se nomme virtualité, en ce sens que les tendances ne semblent dépendre strictement ni du dehors ni du passé psychologique. Cette spontanéité est de plus positive et se nomme finalité, en ce sens que ces tendances ont un but, semblent se proposer une fin : elles sont donc comme une volonté, mais comme une volonté sans réflexion, une volonté de « nature », une volonté naturelle. Ces tendances s'appellent inclinations ou « appétitions » (Leibniz). L'*appétit* est une inclination organique; le *besoin*, un appétit irrésistible.

Il y a des tendances innées ou héréditaires, et des tendances acquises.

Une tendance acquise à la suite d'une émotion, c'est-à-dire d'un plaisir ou d'une peine sentis ou imaginés, est une *passion*. Les passions fondamentales sont : le désir ou volonté naturelle d'un plaisir; l'aversion ou *volonté* naturelle d'une peine. On peut définir les passions, en introduisant la notion de l'objet (amour, haine) ou du temps (espérance, crainte).

Une tendance acquise, mais indifférente ou inconsciente, est une

(1) *Méthode dans la Psychologie des sentiments*, p. 50.

habitude. Pour M. Raub, une idée est une habitude (1), habitude mentale correspondant soit aux images, soit aux pensées qui les unissent : telles, les idées générales. Les philosophes désignent souvent par le mot *idée* un fait intellectuel distinct du jugement. Comme fait intellectuel, l'idée n'est qu'un jugement d'une modalité spéciale, un jugement problématique. Nous disons en ce sens : c'est une idée. Les idées sont donc, en langage d'entendement, des jugements; mais subjectivement, en langage de sentiment, ce sont ces jugements devenus habitudes mentales, et c'est ce caractère que l'on a surtout présent à l'esprit, quand on parle d'idées.

Au point de vue de la moralité, une tendance et, d'une manière générale, un sentiment peut prendre trois formes : égoïste, égo-altruiste, altruiste (2). Un sentiment est dit *égoïste*, quand il ne représente en moi que moi-même. Il est dit *égo-altruiste*, quand il représente, mais pour moi, les sentiments d'autrui, comme le désir de la louange, la vanité, la jalousie. L'égoïste veut des états subjectifs qui soient siens ou à base de soi. L'altruiste veut des états subjectifs qui n'aient pas la nuance des siens et soient représentatifs de ceux des autres hommes.

Les états affectifs, phénomènes spéciaux, sont les sentiments qui apparaissent comme déterminés par l'expérience. La tendance apparaît comme spontanée; l'état affectif, comme pur donné. La tendance est posée en quelque sorte *a priori*; l'état affectif est un *a posteriori*, c'est un fait d'expérience subjective. Ces états affectifs peuvent être indifférents, comme la surprise. Lorsqu'ils s'élèvent à un certain degré de conscience, ils prennent le nom d'*émotions*. On appelle *émotions* les crises affectives, les plaisirs et les peines. Le bonheur résulte du jeu harmonieux de nos émotions : c'est une synthèse d'émotions durables et harmoniques.

II. — Toute connaissance est opposable. L'image même n'est image que comme opposée à un soi. Une opposition est une pensée : penser, c'est établir des relations.

Sensations, images, soit isolées, soit associées, voilà les matériaux de l'esprit. Les sensations sont les états primaires. Les images sont les états secondaires : une *image* est une sensation qui renaît en l'absence de l'objet, c'est un souvenir de sensation, en général moins intense et moins précis. Les sensations s'ordonnent dans l'*espace* : la grandeur spatiale est la seule grandeur saisie en intuition. Les images sont classées dans le temps et s'appellent souvenirs ou prévisions; la *durée* est l'ordre des faits psychologiques; le *temps* est cette durée intellectualisée, c'est-à-dire posée comme constante.

(1) *Méthode dans la Psychologie des sentiments*, p. 40, 41.

(2) *Psychologie*, p. 58.

Constater une sensation, une image, c'est la discerner d'une autre, et du moi : c'est donc établir un rapport, c'est juger. Constater un souvenir, une prévision, c'est établir la relation avant-après, c'est juger. *Juger*, c'est penser; jugement, égale pensée. M. Brunschwig (1) a montré que toutes les opérations intellectuelles se ramènent au jugement.

On peut distinguer la pensée élémentaire et la pensée réfléchie. La pensée élémentaire est celle où n'entre pas l'idée de loi : telle est la conscience de la pure durée. Pour transformer cette pensée élémentaire en pensée réfléchie, en jugement proprement dit, universel, rationnel, il suffit d'y ajouter l'idée de loi, l'idée de « toujours ». Il y a affirmation rationnelle toutes les fois qu'il y a affirmation d'un toujours constaté ou d'un toujours pensé.

Considérée dans son rapport avec la vérité, toute pensée est une affirmation ou une négation. On peut affirmer une relation entre ses idées ou entre les choses, d'où *jugements logiques* et *jugements objectifs*.

Considéré dans son rapport avec l'expérience, un jugement peut être à priori ou à posteriori. *A priori* signifie non seulement antérieur à l'expérience, mais encore, depuis Kant, indépendant de l'expérience, donné dans la constitution même de l'esprit. *A posteriori* signifie résultant de l'expérience, et, depuis Kant, sans rapport nécessaire avec la nature propre de la faculté de connaître. L'intelligence, quand elle saisit les vérités à priori, s'appelle la *raison*.

III. — La *volonté*, ou pensée pratique, c'est la pensée considérée comme agissante, non parce qu'elle est vraie ou dans la mesure de sa vérité, mais parce qu'elle se veut ou qu'elle veut tel acte comme effet de cette volonté. Elle se pose comme capable d'agir par elle-même, c'est-à-dire comme libre.

La *liberté* doit se définir non par la contingence, mais par la finalité réfléchie : la vraie liberté résulte non de l'indétermination, mais de la nature de la détermination. Il y a liberté s'il y a affirmation par la pensée de son action, de son action sur l'avenir. La liberté, c'est la pensée réfléchie de l'avenir par elle-même efficace; c'est par cette efficacité positive qu'il faut définir la liberté. Nous croyons invinciblement à la liberté. Le devoir, l'idéal nous affranchit, et les lacunes du déterminisme peuvent nous apparaître alors comme les « trouées » (1) que fait la liberté dans les choses.

X.

(1) *Moralité du jugement*. Alcan.

(2) *Méthode dans la Psychologie des sentiments*, p. 171.

SOMMAIRE

Développement doctrinal et histoire des dogmes, par H. HEMMER, p. 33. — Notes sociales, par MAX TURMANN, p. 37. — Mémoire pour servir au projet des séminaires, p. 43. — Bibliographie, p. 46.

DÉVELOPPEMENT DOCTRINAL ET HISTOIRE DES DOGMES

Lorsque M. Jouffroy, vers 1825, entreprenait de dire « comment les dogmes finissent », il se les représentait comme un ensemble d'assertions religieuses parmi lesquelles s'étaient glissées, avec le temps, des « erreurs palpables et d'odieuses pratiques », mais qui à l'origine offraient à l'esprit des vérités précises, plus ou moins combattues mais apparues toutes formées sur la scène du monde. Si le dogme dure, ce n'est point pour grandir, car dès l'abord il ne s'est implanté dans les esprits que par ce qu'il contenait de vrai, mais pour se corrompre en traversant les siècles : « Etabli par la vérité qui était en lui, cette vérité est restée pure tant que la lutte engagée pour lui donner le pouvoir a subsisté; mais après, la ferveur est tombée et le triomphe a produit l'apathie; la paresse humaine l'a enveloppée de formules dont la mémoire s'est chargée et qui ont dispensé l'intelligence de comprendre; l'oubli du sens a permis la corruption des formes; l'ignorance et l'intérêt, après les avoir dénaturées, les ont interprétées : en sorte qu'aujourd'hui cette doctrine, jadis pleine de vérité et de vie, ne présente plus à la bonne foi du scepticisme naissant qu'un assemblage informe des vieux symboles mutilés à travers lesquels le sens primitif ne perce plus, et de maximes despotiques ou superstitieuses ajoutées par l'ambition du pouvoir ou l'abrutissement du peuple. »

Aucun philosophe aujourd'hui n'oserait aventurer des affirmations aussi générales, sans une mention des faits religieux qui ont précédé le dogme, ou qui en ont accompagné la formation. Nos contemporains ne se plairaient plus à une déclamation si abstraite, à une conception aussi enfantine du dogme. Au lieu de chercher à prédire comment les dogmes finissent, ils s'appliqueraient à découvrir par l'étude des faits comment les dogmes naissent et se transforment. Les théories du transformisme et les méthodes critiques et positives de l'histoire et des sciences sociales ont également contribué à modifier l'esprit dans lequel les savants abordent l'étude

des phénomènes moraux et religieux et à constituer l'histoire suivie des dogmes. Nous y avons premièrement gagné de nous élever à l'idée du développement doctrinal, d'un germe primitif, qui croît, grandit au cours du temps, s'épanouit en une végétation luxuriante au travers de métamorphoses sans nombre.

Peut-être y gagnerons-nous dans l'avenir de trouver plus aisément que par la voie des argumentations dialectiques un moyen d'entente pour les âmes religieuses. Il est possible que le terrain n'ait pas encore été suffisamment déblayé par l'histoire des dogmes pour permettre de recueillir le fruit des tentatives d'union qui se sont produites au cours du dernier siècle. Est-ce trop espérer de penser que les recherches historiques du ^{xx}^e siècle feront voir aux théologiens des différentes confessions par suite de quels malentendus, de quelles circonstances accidentelles, l'unité de la foi s'est brisée sans remède. Quelle science rendra aux uns le sentiment des doctrines nécessaires, aux autres celui des éliminations possibles, sinon l'histoire du dogme qui saisit à l'origine les premières apparences des affirmations religieuses et qui s'efforce de marquer les conditions historiques de leur développement. Peut-être réussira-t-elle à concentrer l'attention des hommes qui pensent sur ce qui est vraiment « l'essence du christianisme » et sur la manière de l'entendre la plus conforme à la vérité.

Au ^{xix}^e siècle différentes aventures d'âme, différentes expériences religieuses individuelles ont montré les avantages que le catholicisme pouvait se promettre d'une observation scientifique du développement dogmatique et des inconvénients qui ressortiraient de l'absence de cette étude. L'on sait comment Newman, tourmenté de doutes sur la légitimité de sa position dans l'Eglise d'Angleterre, s'était retiré en 1842 à Littlemore afin d'y étudier, dans le silence et la retraite, les difficultés qui le séparaient encore de Rome et qui tenaient principalement à l'idée que Rome avait corrompu la foi primitive par des dogmes nouveaux. Durant les deux années laborieuses où il écrit son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, il applique à la connaissance qu'il a des Pères de l'Eglise et de l'état vrai de la foi chrétienne dans l'antiquité, l'idée du développement régulier dont il s'efforce de fixer les critères, notamment les deux principaux qui sont : la préservation de l'idée dominante qui assure l'unité de type et la continuité des principes directeurs, la puissance d'assimilation qui entretient la vie et fournit les éléments de croissance, au besoin à l'aide d'emprunts faits au milieu environnant. Au moyen de l'instrument de connaissance dont il vient de se fournir, Newman explore à nouveau les fondements de la croyance qu'il se dispose à quitter non moins que les titres de celles qu'il se propose d'embrasser. « Des conclusions auxquelles il arrivera, dit très

bien M. Thureau-Dangin, dépendra le parti qu'il prendra à l'égard de son Eglise. Jamais livre a-t-il été composé dans de telles conditions, et, pour ainsi parler, avec un tel enjeu ? Aussi quand on le lit aujourd'hui, ressent-on une émotion singulière, à la pensée que, derrière cette discussion scientifique si nourrie et si serrée, se cache le plus personnel et le plus poignant des drames, celui d'une âme qui brise ses plus chères attaches pour s'élever vers la lumière. » La tâche que Newman a exécutée pour son compte, avec des moyens très imparfaits, devançant la théorie du transformisme proposée dans l'*Origine des espèces* par Darwin en 1859, l'histoire des dogmes permet de la reprendre avec des instruments de travail très perfectionnés et d'y apporter plus de précision et d'exactitude.

A l'inverse de Newman, c'est sans doute pour s'être figé dans une notion très étroite de la tradition ecclésiastique, qu'un savant comme Doellinger s'est trouvé un jour dans la douloureuse alternative de refuser son adhésion aux décrets d'un concile oecuménique, ou d'abjurer avec les idées qu'il s'était faites durant une vie entière de travail sur les sources de la vérité théologique, toutes ses raisons de croire à la possibilité d'une certitude quelconque. En présence de développements qu'il n'avait point attendus, il s'enferme dans une conception de la tradition qu'il dérive de la règle théologique d'après laquelle il faut croire comme de foi ce qui a été toujours cru, de tout temps, par tous les fidèles : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus* ; mais on voit assez comme cette formule expose à restreindre la tradition aux seules vérités que l'analyse ou le travail de déduction logique permet d'extraire des enseignements explicites de l'Eglise et de reconnaître comme implicitement contenues dans des vérités déjà connues à l'origine. Cette manière de comprendre la tradition qui est légitime et fort juste en soi, est celle que présentent encore habituellement les ouvrages de théologie ; mais elle ne laisse point que de rendre difficile dans les cas particuliers l'explication des changements qui se sont produits au sein de l'établissement catholique depuis le temps des apôtres ; et c'est un fait que Doellinger, par exemple, malgré des efforts que ses lettres et sa vie intime obligent de croire sincères, n'a pu surmonter les difficultés de la tâche. Si l'histoire des dogmes aboutit à compléter l'esquisse encore un peu hâtive du développement doctrinal, peut-être lui devra-t-on d'élargir la notion de tradition ou du moins d'en faire voir un aspect nouveau, en harmonie avec la conception d'une Eglise vivante pour qui l'immobilité complète serait un arrêt de mort.

L'histoire du dogme doit en partie ses instruments de travail au mouvement général des études à l'époque de la Renaissance et des temps qui l'ont suivie ; mais elle ne s'est guère constituée avec sa physionomie propre qu'à la suite du conflit entre le catholicisme et

le protestantisme, lorsque les théologiens des deux confessions durent chercher dans l'histoire les antécédents et la justification de leurs doctrines particulières. Les théologiens catholiques y étaient directement intéressés, puisqu'ils admettaient la tradition comme une des sources de la révélation ; les protestants, parce qu'ils avaient à terminer entre eux, à l'aide des Pères de l'Église, la querelle qui s'était élevée autour de la signification véritable à donner à la Cène eucharistique.

L'histoire du dogme devait aussi bénéficier de l'importance qu'a prise d'une façon générale l'étude de l'histoire au xix^e siècle. Pour présenter un tableau d'ensemble du développement dogmatique, il ne suffit pas, en effet, de tracer en des tableaux séparés l'histoire des dogmes particuliers comme l'a fait Denys Petau dans son bel ouvrage sur les *Dogmes théologiques* ; il faut aussi faire voir les rapports de dépendance et de descendance des dogmes entre eux et les rapports du développement doctrinal entier avec les sociétés politiques, avec les doctrines philosophiques, avec les découvertes historiques et scientifiques qui en sont contemporaines.

L'*Histoire des dogmes* qui a fait le plus de bruit dans ces dernières années et qui a donné une impulsion nouvelle aux études de théologie historique est l'œuvre du docteur Adolphe Harnack, professeur d'histoire ecclésiastique à Berlin, qui s'est défendu de vouloir donner dans son œuvre (*Dogmengeschichte*, 3 vol.) ce que peut offrir une série de monographies des principaux penseurs chrétiens et de leurs systèmes. En raison de l'importance capitale de la matière, il y aura peut-être utilité pour les lecteurs des *Petites Annales* qui n'auraient point autrement la possibilité de prendre connaissance de son ouvrage, de lire ici, dans une série d'études forcément très courtes et incomplètes, une analyse de l'*Histoire des dogmes*, et d'y trouver l'indication des problèmes les plus intéressants que soulève la théorie du développement doctrinal. De trois qualités que M. Harnack énumère comme nécessaires à un historien : compétence, liberté de critique, capacité de plier son intelligence à une compréhension universelle des choses et des hommes, on ne lui a jamais contesté les deux premières. S'il n'est point d'homme dont la compétence ne puisse jamais être prise en défaut, il n'en est guère qui se soient plus garantis contre les chances d'erreur par des études laborieuses ; son détachement de tout intérêt confessionnel lui rend la critique facile. Des jugements très tranchés et quelquefois manifestement erronés à l'égard du catholicisme, son manque absolu de sympathie pour l'Église et pour la papauté mettent un peu en défiance à l'égard de sa capacité de tout comprendre. Du moins la sympathie de M. Harnack pour le christianisme n'est point douteuse ; il en a donné les preuves dans les conférences prononcées naguère devant un public d'étudiants

à Berlin, et publiées sous ce titre : *l'Essence du christianisme*. S'il est vrai que le premier symptôme de la fin des dogmes soit une indifférence profonde à leur égard, c'est une bonne marque de la vitalité de l'idée chrétienne, que la déclaration très nette du professeur de Berlin que de nos jours l'esprit humain se préoccupe plus qu'autrefois de la religion chrétienne, qu'il s'efforce d'en rechercher l'essence et la valeur, que la haine même dont elle est l'objet indique assez quelle prise elle a sur la vie réelle et sur l'âme de nos contemporains.

Dans le conflit des religions et des confessions religieuses actuelles, M. Harnack voit une image de ce qui s'est passé au ^{II}^e siècle au sein du gnosticisme, lorsqu'une multitude de docteurs s'efforçaient de modeler la foi chrétienne en Jésus sur leurs propres conceptions philosophiques. La similitude est d'autant plus frappante que la philosophie critique pénètre davantage aujourd'hui sur le terrain des sciences religieuses et que sur M. Harnack lui-même la théologie de Ritschl a mis une empreinte très reconnaissable. Mais les philosophes passent et aussi les constructions théologiques qui ont une base trop exclusivement philosophique, et il appartient à la critique d'établir dans leur réalité les faits vrais, qui servent de point de départ et de matière à l'élaboration des dogmes comme aux spéculations de la philosophie religieuse.

HIPPOLYTE HEMMER.

NOTES SOCIALES

L'UNION D'ÉTUDES DES CATHOLIQUES SOCIAUX. — LES CONSEILS DU TRAVAIL

Il vient de se constituer à Paris, rayonnant sur le reste de la France, une association qui, sans mener grand tapage, nous paraît destinée à faire pas mal de bien : c'est l'*Union d'études des catholiques sociaux*.

Le titre de la Société en indique nettement le but. Mais il est un point du règlement que nous tenons à mettre en pleine lumière parce qu'il nous paraît être d'une haute utilité pratique.

Dans les groupements de ce genre, un des dangers, c'est d'organiser une vulgaire « parlote » dans laquelle on remet toujours en discussion les principes essentiels : de là des débats à perte de vue, qui, portant presque toujours sur les mêmes idées, ne sont d'aucune utilité et ne sont pas sans causer une fastidieuse monotonie.

Dans le nouveau groupe on a voulu éviter ce redoutable inconvénient. On en a trouvé le moyen en faisant une déclaration liant à l'avance quiconque sollicite son admission.

Voici cette déclaration telle qu'elle est formulée par l'article 2 des statuts :

« *L'Union d'études des catholiques sociaux* a pour but d'organiser une collaboration précise et régulière entre toutes les bonnes volontés que rapproche dans une orientation commune l'idée générale suivante :

« Diriger toutes les initiatives privées, orienter toutes les revendications publiques vers une réforme fondamentale de la société moderne d'après les principes chrétiens. Cette réforme doit avoir pour point de départ la notion révélée de la paternité divine et de la fraternité humaine, pour résultat une organisation sociale qui repose sur la famille comme élément premier et qui implique à l'égard de tous égalité de respect et de garantie pour la dignité de la personne humaine ; dans laquelle, chacun, par un emploi utile de son activité, contribue au bien commun et obtienne une équitable compensation de son travail ; où le régime économique, légal et juridique ait pour base le droit primordial et inviolable de tout individu qui ne reste pas volontairement oisif, à la subsistance nécessaire ; reconnaisse le droit des agents humains de la production ; consacre, comme conforme à la nature de l'homme et nécessaire à la vie de la société, l'institution de la propriété privée et sauvegarde celle-ci, soit contre les attaques et les attentats menaçant directement son existence, soit contre les prétentions à l'absolutisme et les abus de l'égoïsme, susceptibles, en faussant son caractère et sa fin, d'ébranler sa raison d'être. »

Ainsi donc, respect de la famille, respect de la dignité humaine dans la personne des travailleurs, droits du travail, nécessité de la propriété privée et caractères sociaux de cette institution, tels sont les points essentiels qui, à l'*Union*, sont considérés comme définitivement acquis et acceptés. On ne les remettra plus en question.

Il ne faudrait point croire que l'*Union d'études* se proposât de rester uniquement dans le domaine purement spéculatif. Bien au contraire, elle a pour but essentiel d'étudier les applications pratiques des principes qu'elle tient pour adoptés. C'est ainsi qu'elle a résolu d'examiner les mesures à préconiser en vue :

1° De faire progresser la législation protectrice des travailleurs ;

2° De faire proclamer le principe de l'obligation de l'assurance contre l'invalidité résultant des accidents, de la maladie ou de la vieillesse, ainsi que contre le chômage involontaire, et de faire établir les institutions susceptibles de réaliser ce principe ;

3° D'introduire dans le Code les modifications nécessaires pour la

constitution de petits domaines ruraux en biens de famille insaisissables;

4° De combattre par des mesures fiscales et pénales appropriées les manœuvres de la spéculation et de l'accaparement;

5° Enfin et surtout d'accroître le rôle et l'action des associations professionnelles ainsi que de réaliser l'organisation légale des professions, seuls moyens de donner une base solide et une portée efficace à toutes les réformes sociales.

Dès la première réunion qui a suivi la séance constitutive (1), l'*Union*, fidèle à son programme, a examiné une des questions actuellement proposées aux délibérations du Parlement. C'est celle des Conseils du travail.

Si vous le voulez bien, nous l'imiterons et, à notre tour, nous dirons quelques mots de ce sujet.

* *

Il y a un an et demi, le 17 septembre 1900, M. Millerand, ministre du Commerce et de l'Industrie, faisait signer, par le président de la République, un décret instituant « des Conseils du travail dans toute région industrielle où l'utilité en est constatée ». Il n'est pas sans intérêt d'étudier l'organisation de cette nouvelle institution. On comprendra plus facilement ensuite l'attitude qu'ont adoptée à son égard les catholiques sociaux de l'*Union d'études*.

D'après les termes mêmes du décret, ces Conseils ont pour mission :

1° De donner leur avis, soit à la demande des intéressés, soit à la demande du gouvernement, sur toutes les questions du travail;

2° De collaborer aux enquêtes réclamées par le Conseil supérieur du travail et ordonnées par le ministre du Commerce et de l'Industrie;

3° D'établir, dans chaque région, pour les professions représentées dans le Conseil, et autant que possible *en provoquant des accords entre syndicats patronaux et ouvriers*, un tableau constatant le taux normal et courant des salaires et la durée normale et courante de la journée de travail (ce tableau sera utilisé pour l'application des décrets du 10 août 1899, relatifs au salaire minimum et à la journée maximum, dans les adjudications de travaux publics);

4° De rechercher et de signaler aux pouvoirs publics les mesures

(1) L'*Union d'études* se réunit le 1^{er} et le 3^e mercredi de chaque mois à 2 heures, dans une des salles du *Sillon*, 4 bis, boulevard Raspail. La cotisation annuelle est fixée à 5 francs. Les nouveaux membres doivent être admis par le comité directeur. Le bureau est aussi constitué : Président, M. Henri Lorin; secrétaire, M. Victor de Clercq; secrétaires chargés plus spécialement des études, MM. de Contenson et R. Pinon.

de nature à remédier, le cas échéant, aux chômages des ouvriers de la région ;

5° De présenter aux administrations compétentes des rapports sur la répartition et l'emploi des subventions accordées aux institutions patronales et ouvrières de la circonscription ;

6° De présenter sur l'exécution des lois, décrets et arrêtés réglementant le travail, et sur les améliorations dont ils seraient susceptibles, un rapport annuel qui sera transmis au ministre du Commerce et de l'Industrie.

Les Conseils du travail sont divisés en sections, composées de représentants de la même profession ou de professions similaires. Chaque section est composée en *nombre égal* de patrons et d'ouvriers ou employés. Le nombre total des membres de la section ne peut être inférieur à six ni supérieur à douze.

Dans chaque section sont éligibles les Français de l'un ou l'autre sexe, âgé de vingt-cinq ans au moins, résidant dans la circonscription de la Chambre (1), non déchus de leurs droits civils et civiques, appartenant comme patrons, employés ou ouvriers, à l'une des professions inscrites dans la section.

Dans chaque section sont *électeurs patrons* les *Syndicats professionnels* légalement constitués, ou, à leur défaut, leur section syndicale, ayant leur siège dans la circonscription, comprenant au moins dix patrons ou assimilés établis dans cette circonscription et exerçant une profession inscrite à ladite section du Conseil.

Sont *électeurs ouvriers* les *Syndicats professionnels* légalement constitués, ou, à leur défaut, leurs sections syndicales, ayant leur siège dans la circonscription, comprenant au moins vingt-cinq ouvriers exerçant dans cette circonscription une profession inscrite à ladite section du Conseil.

Les électeurs patrons et les électeurs ouvriers forment deux collèges distincts élisant séparément leurs représentants et ils disposent d'un nombre de voix proportionnel au nombre des membres de leur syndicat.

Les membres du Conseil de travail sont nommés pour deux ans et renouvelables par moitié tous les ans.

Chaque section se réunit au moins une fois par trimestre ; elle peut être, en outre, convoquée lorsqu'elle est saisie d'un différend ou sur la demande de la moitié de ses membres.

Chaque section nomme, tous les ans, un président et un secrétaire, l'un des deux parmi les patrons et l'autre parmi les ouvriers ou employés.

(1) L'étendue de cette circonscription est déterminée par l'arrêté instituant ladite Chambre de travail.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'organisation des Conseils du travail, institués par le décret de M. le ministre Millerand.

..

Dans une de ses dernières réunions, l'*Union d'études des catholiques sociaux* a examiné, en détail, cette institution nouvelle.

Tout d'abord, la société a été unanime pour en approuver le principe. A ceux qui s'étonneraient de cette approbation donnée à l'œuvre d'un socialiste, il nous suffira de répondre que les Conseils du travail sont réclamés depuis longtemps par nos amis, et qu'en Belgique, le gouvernement catholique n'a pas hésité à établir pareille organisation (1). En instituant ces corps professionnels, M. Millerand n'a fait que réaliser un des points de notre programme : est-ce une raison suffisante pour condamner aujourd'hui ce que nous demandions hier ? L'*Union d'études des catholiques sociaux* ne l'a pas pensé, et, dans son ensemble, elle a témoigné sa satisfaction. Nous devons nous féliciter de voir nos idées triompher tout en regrettant profondément que la cause du catholicisme social ne bénéficie pas de ce triomphe.

Mais il est deux points, dans le décret de M. Millerand, qui soulèvent des difficultés.

C'est d'abord le fait que cette institution a été établie par voie de décret et non point par une loi. L'*Union d'études* — et nous ferons comme elle — a jugé quelque peu oiseuse cette question digne surtout d'intéresser les légistes. La réforme est-elle bonne ou est-elle mauvaise ? Voilà le point capital. Si bonne, plus vite elle se réalisera, mieux cela vaudra ; si mauvaise, il est indifférent que ce soit un vote du Parlement ou un acte ministériel qui lui donne vie.

Le second point controversé — et celui-là vaut qu'on le considère — c'est la façon dont le décret a organisé le corps électoral. Il a canalisé l'électorat, comme on a pu le remarquer, non pas aux ouvriers et aux patrons *individuellement*, mais aux *syndicats professionnels*, ouvriers et patronaux.

Les économistes libéraux, qui ont vu leurs critiques triompher dans une proposition de loi actuellement présentée au Sénat par M. Béranger, voudraient que tout individu, ouvrier ou patron, fut électeur. On ne tiendrait plus compte des syndicats, tandis que maintenant ce sont ces corps professionnels qui ont seuls droit de

(1) Nous ne pouvons faire ici cette démonstration qui exigerait que nous citions pas mal de textes. On nous permettra donc de renvoyer à notre l'ouvrage dans lequel on trouvera cette question traitée en détails. Cf. *le Développement du Catholicisme social* (Alcan, éditeur, Paris).

vote, excluant ainsi les personnes qui sont restées en dehors de tout groupement syndical.

A vrai dire, il n'y a pas une question de principe engagée dans ce débat, mais plutôt une question d'opportunité.

On peut faire remarquer — et on l'a fait — que l'attribution de la qualité d'électeur aux seuls syndicats, patronaux ou ouvriers, a eu déjà — et aura encore plus dans l'avenir — pour résultat de développer cette organisation professionnelle que l'on désire voir se substituer à notre anarchique individualisme. De plus, il n'y a pas de droits particuliers véritablement lésés, car les ouvriers qui ne voudraient point s'affilier à un syndicat déjà existant, mais socialiste, auront toujours la possibilité de constituer une association syndicale : or, il suffit à celle-ci de grouper vingt-cinq salariés pour obtenir un suffrage. Si donc l'on est exclu du droit de vote, c'est, dans la plupart des cas, qu'on l'aura bien voulu.

Les faits d'ailleurs commencent à prouver le bien-fondé de cette argumentation : on pourrait citer des Conseils du travail qui, parmi leurs membres ouvriers, comptent d'excellents chrétiens nommés par leurs camarades non moins chrétiens qu'eux — et il serait facile d'indiquer des associations professionnelles qui doivent l'existence à la nécessité pour les ouvriers non socialistes de se faire représenter dans les Conseils du travail.

Aussi, considérant ces différentes raisons, la quasi-unanimité des membres de l'*Union d'études* s'est ralliée au principe de l'électorat conféré aux seuls syndicats, patronaux ou ouvriers. Toutefois, on a commencé à examiner la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu d'introduire dans le mécanisme des Conseils du travail le principe fécond du *referendum*. Sur ce point qui prête à une forte controverse, la discussion est encore ouverte. Nous ferons connaître aux lecteurs des *Petites Annales* la solution qui sera préférée et les raisons qui auront été invoquées de part et d'autre.

Mais nous croyons en avoir assez dit pour montrer l'intérêt très actuel de ces discussions entre catholiques, s'inspirant des mêmes principes sociaux et également animés du désir de faire œuvre pratique et vraiment chrétienne.

On pourra assurément critiquer leurs idées : on ne saurait mettre en doute leur zèle et leur foi.

MAX TURMANN.

MÉMOIRE POUR SERVIR AU PROJET DES SÉMINAIRES (1)

On ne parle point icy de l'utilité ny de la nécessité des Séminaires; les Conciles de Trente et de Milan sous saint Charles, et plusieurs autres Conciles de France l'ont assez expliqué, outre que ce qui s'est pratiqué en beaucoup de Diocèses, avec un si grand succès pour l'Eglise le persuade tout à fait.

Il faut remarquer seulement que le Concile de Trente semble n'avoir parlé que des Séminaires pour instruire les Enfants destinez à l'Eglise pour leur enseigner la langue latine et les sciences nécessaires à la vie ecclésiastique : au lieu que les Séminaires dont on parle à présent ne sont pas seulement pour les Enfants, mais ils sont principalement pour préparer les Ecclésiastiques à l'Ordination. Ils supposent que ceux qui doivent y être admis entendent au moins la langue latine qu'ils peuvent avoir apprise dans les Collèges, qui depuis le Concile de Trente ont été multipliez, peut-être même avec excez principalement en France.

Pour instituer des Séminaires tels que ceux dont nous parlons il faut quatre choses nécessairement:

- 1° Les fonds;
- 2° Les administrateurs des Séminaires;
- 3° Les personnes qui seront reçues dans les Séminaires;
- 4° Et les fonctions des Séminaristes.

LES ADMINISTRATEURS DU SÉMINAIRE

Comme les Séminaires ne peuvent estre établis que sous l'autorité des Evêques les officiers pour les conduire n'y seront pareillement établis que sous la mesme autorité : Et si les Evêques en donnent la conduite à quelque Congrégation Compagnie ou Communauté, ce

(1) Nous devons communication de ce document à un de nos excellents confrères, M. Neveu, actuellement professeur au grand séminaire de La Rochelle.

Le mémoire se trouve à la bibliothèque Casanatense, à Rome. Il a été imprimé à Paris et édité chez Vitre en 1656; il n'existe pas, croyons-nous, à la Bibliothèque nationale. Nous le publions parce qu'il renferme quelques détails intéressants sur les projets qui s'élaboraient alors et sur les idées de l'époque. Nous supprimons seulement les différents procédés qu'on indique pour se procurer de l'argent. Notons que, depuis 1641, les Prêtres de la Mission et les Prêtres de Saint-Sulpice avaient commencé à réaliser l'Œuvre des Grands Séminaires à Annecy et à Saint-Sulpice.

sera à condition que ledit Séminaire ne leur pourra jamais appartenir par aucune manière de droit et que les personnes tirées de telles Communautés, Compagnies ou Congrégations demeureront toujours sous la juridiction immédiate de l'Evesque, sans distinction, exception ni exemption, et ne pourront estre instituez ny changez que de son consentement.

En cas que les Evesques n'eussent pas la commodité de trouver des Ecclésiastiques dans leurs Diocèses pour la conduite des Séminaires, ils se pourront servir des Pères de l'Oratoire, de ceux de la Mission, de Messieurs de Saint-Nicolas du Chardonneret, de Messieurs de Saint-Sulpice ou de tels autres Ecclésiastiques que bon leur semblera, qu'ils choisiront tant pour le spirituel que pour le temporel.

Il faut pour la conduite d'un Séminaire : un Supérieur pour le spirituel, un OEconome pour le temporel, des Professeurs de Théologie morale, des Maîtres pour les cérémonies et Rubriques, et pour le chant et des gens pour servir le Séminaire selon qu'il sera grand et les diverses occupations qu'on y aura donné aux Séminaristes : sur quoy il faut remarquer qu'un même homme peut faire quelquefois plusieurs de ces fonctions-là, et par conséquent le fonds ne doit pas estre si grand.

LES PERSONNES QUI SERONT DANS LES SÉMINAIRES

On n'admettra qui que ce soit aux Ordres sacrez qui n'ait demeuré dans le Séminaire pour le moins un an avant que d'estre sous-diacre; et pour monter au Diaconat et à la Prêtrise, il passera dans le Séminaire tout le temps des interstices ordonné par le droit.

Les Evesques feront observer ce Règlement à l'égard de leurs plus proches et de leurs domestiques afin que personne n'ose prendre la liberté de leur en demander la dispense. Et à cause que ceux qui voudraient éviter le Règlement pourraient se faire pourvoir de Bénéfices dans les diocèses où il ne serait pas estably ni observé, les Evesques seront priez de ne point ordonner sous le titre de Bénéfice sans avoir donné connaissance à l'Evesque du lieu de la naissance de l'Ordinant, de la demande qu'il fait de l'Ordination ou sans que ledit Evesque lui ait donné son Démissoire.

Les Evesquesseront priez de ne point conférer les Bénéfices dépendant de leur Collation mais principalement les Cures et les Dignités de leurs Eglises Cathédrales qu'à ceux qui auront été effectivement eslevez dedans les Séminaires et pour les autres Bénéfices dépendans de leur Collation, ils obligeront ceux à qui ils les donneront de demeurer un temps considérable dans lesdits Séminaires.

Tous ceux qui seront pourvus en Cour de Rome de Bénéfices ayant charge d'âmes ou ceux qui y seront présentez par les Patrons

ne pourront obtenir leur visa ou Institution de l'Evesque qu'après avoir passé un an dans lesdits Séminaires, sinon qu'ils eussent déjà esté pour leur Ordination selon les Règlements précédents. Et en cas que les dits pour pourvus en Cour de Rome ou présentés par les Patrons ne voulussent passer ladite année dans lesdits Séminaires selon l'ordre de leurs Evesques et qu'ils prissent pour refus cette conduite de l'Evesque à leur esgard, les Archevesquesseroient priez de ne les point admettre et de les renvoyer à leurs Evesques pour subir le Règlement.

Durant le temps que le nouveau pourvuu de la Cure sera dans le Séminaire, l'Evesque pourra de son consentement envoyer dans sa Paroisse un Prestre de ceux qui auront esté du Séminaire pour y faire en sa place les fonctions de vicaire.

Nul Ecclésiastique séculier ne sera admis à la prédication et à administrer les Sacrements s'il n'a été ordonné dans les Séminaires ou si depuis son Ordination il n'y a demeuré le temps prescrit par son Evesque : Ce qui aura principalement lieu à l'égard des vicaires et habituez des paroisses qui demanderont d'être approuvés pour les Confessions.

LES ACTIONS DES SÉMINARISTES

Outre ce qui regarde la conduite des mœurs et la perfection Ecclésiastique, à laquelle seront eslevez ceux qui seront admis dedans les Séminaires, les Evesques prendront soin de leur faire enseigner un Cours de Morale et de pratique des Sacrements selon les plus saines opinions et principalement à l'esgard de l'autorité épiscopale.

Pour eux il faut qu'ils ayent un bon témoignage de leur curé : qu'ils entendent bien la langue latine et qu'ils ayent quant à ce qui est de la capacité celle qui est nécessaire, selon le Concile de Trente pour le subdiaconat.

Si parmy les Séminaristes il y en avait quelques-uns qui eussent des talents particuliers pour la Prédication, il en faudrait prendre un soin extraordinaire et les porter à faire des études solides et des travaux utiles pour cette fonction. Il serait mesme à désirer qu'ils se pussent voir ensemble pour estudier et travailler en commun pour ce dessein et qu'ils fissent usage du Traité qu'en a composé M. de Cambolas dans lequel il y a plusieurs bons et saints avis dont la pratique servirait beaucoup à former des Prédicateurs.

En attendant que les Evesques ayent pu faire des Séminaires, il faudrait au moins qu'ils fissent faire des retraites de quelques jours à ceux qu'ils voudraient ordonner selon la pieuse coutume qui s'établit depuis quelque temps en divers Diocèses ce qui serait de fort petite despense, car outre celle des lits qu'il faudrait aux Ordinants et

quelques meubles ; un peu de vaisselle, du linge et quelques ustensiles pour le commun, chacun ne saurait couster à entretenir par jour plus de dix ou douze sols, et les retraites n'estant que de dix jours et ne regardant que les Ordinands du Diocèse le nombre en serait petit et chacun ne cousterait pour chaque Ordination que deux escus que mesme on pourrait faire payer à ceux qui en auraient la commodité.

Si les Evêques n'ont pas moyen d'abord de faire ces retraites en commun il leur serait aisé de les faire faire en particulier en ordonnant que tous ceux qui se présenteraient, fissent ces retraites dans quelques maisons Ecclésiastiques qu'ils désigneraient aux Supérieurs desquelles ils prescriraient la manière dont les Ordinands devraient estre instruits.

BIBLIOGRAPHIE

Studi Religiosi, revue critique et historique publiée à Florence.

Sommaire du numéro de janvier-février 1902. — G. SEMERIA : *Il Credo, ossia l'origine del simbolo degli Apostoli*. Le symbole des apôtres paraît s'être formé à Rome vers l'an 150. On y reconnaît les lignes primitives d'une profession de foi à la Trinité, se rattachant sans doute à la formule baptismale donnée à la fin de l'évangile de saint Matthieu. Les catéchumènes apprenaient le symbole par cœur et le récitaient publiquement avant le baptême. — C.-A. NALLINO : *Le odierne tendenze dell'Islamismo*. — S. MINOCCHI : *Il Congresso di Storia delle Religioni a Parigi*. A remarquer l'analyse de l'important rapport d'A. Sabatier sur *la critique biblique et l'histoire des religions*. — *Letteratura cronaca*.

Adresse des Studi religiosi : M. S. Minocchi, 21, via Ricasoli, Florence (Italie).

Les Fondations et les établissements ecclésiastiques, par M. l'abbé FÉNELON, docteur en droit, in-8°, 440 pages. Paris, Boyer, 15, rue Racine, 1902.

M. Terrat, doyen de la Faculté de droit à l'Institut catholique,

écrit à l'auteur : « Je viens de lire votre travail si intéressant sur les *Fondations et les établissements ecclésiastiques*, je tiens à vous en féliciter. Vous avez fait œuvre bonne et utile en étudiant un des problèmes juridiques les plus difficiles mais aussi les plus importants de notre époque et de tous les temps... Sans doute, sur des points de détail on peut différer d'avis, surtout en matière si complexe et si difficile. Votre ouvrage n'en restera pas moins un guide précieux qui rendra de réels services et au juriconsulte désireux d'approfondir ce sujet et au particulier soucieux d'assurer la sécurité de ses fondations. » — Terrat.

Les Principes ou Essai sur le problème des destinées de l'homme,
par l'abbé G. FRÉMONT. — 1 vol. in-8°. Bloud, Paris.

Sa Grandeur M^{gr} l'évêque de Nice écrit à l'éminent auteur : « Je ne crois pas, cher monsieur le chanoine, qu'un incroyant puisse lire, sans en être au moins très impressionné et troublé dans son scepticisme, vos dissertations si délicates sur le miracle, sur sa possibilité, sur sa démonstrabilité, sur sa réalité positive et historique dans l'Ancien et le Nouveau Testament sur la Divinité du Christ et la divinité de l'Église... Vous avez travaillé à la lumière des grands enseignements de Léon XIII, et l'inspiration que vous avez puisée en telle et telle de ses Encycliques se révèle en beaucoup de vos pages. Il vous a béni vous et votre œuvre. J'unis humblement mais très cordialement, mes encouragements, mes félicitations et mes vœux à ceux du Souverain Pontife.

Le Conflit, par FÉLIX LE DANTEC, in-12. Armand Colin, Paris.

Il s'agit du conflit entre la science et la foi. Le livre est intéressant à plus d'un titre, mais surtout parce qu'il nous montre une fois de plus que pour mettre en opposition la science et la foi, ou du moins ce qu'on appelle de ces noms, il faut les faire sortir l'une ou l'autre et souvent toutes les deux en même temps de la sphère dans laquelle les théologiens et les savants consciencieux devraient les enfermer rigoureusement.

Saint Gaëtan, par M. R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. 4 vol. in-12 de la collection « les Saints ». Prix : 2 fr. Librairie Victor LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

On a accusé bien des fois la Renaissance italienne d'avoir développé une sorte de paganisme. M. de Maulde, qui a de cette époque compliquée une connaissance approfondie, a tenu à nous montrer qu'elle avait produit un saint dans la personne de Gaëtan de Tiene, fondateur de l'ordre des Théatins. C'est là la thèse de son livre. C'en

est aussi la nouveauté rendue bien attrayante par les détails piquants qu'il nous fournit sur le milieu où son héros vécut, se sanctifia et mourut.

Les Filles de la Charité d'Arras, dernières victimes de Joseph Lebon à Cambrai, par M. MISERMONT, prêtre de la Mission. — 2^e édit. Cambrai.

La première édition a été très rapidement épuisée. La seconde se présente enrichie de documents nouveaux qui donneront un intérêt encore plus grand au récit de la mort glorieuse des Filles de la Charité d'Arras.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et hivernales des Pyrénées et du golfe de Gascogne, Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc. — Tarif spécial, G. V., n° 106 (Orléans).

Des billets d'aller et retour de famille, de 1^{re}, de 2^e et de 3^e classe, sont délivrés, toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

Agde (le Grau), Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech (la Preste), Arreau-Cadéac (Vielle-Aure), Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus (le), Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels (Rennes-les-Bains), Dax, Espéraza (Campagne-les-Bains) Camarde, Grenade-sur-l'Adour (Eugénie-les-Bains), Guéthary (halte), Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne (Capbreton), Labouheyre (Mimizan), Laluque (Préchacq-les-Bains), Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes (Eaux-Chaudes), Leucate (La Franqui), Lourdes, Lourdes-Barbazan, Marignac-Saint-Béat (Lez, Val-d'Aran), Nouvelle (la), Oloron-Sainte-Marie (Saint-Christau), Pau, Pierrefitte-Nestalas (Barèges, Luz, Saint-Sauveur), Port-Vendres, Prades (Molitg), Quillan (Ginols, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), Saint-Flour (Chaudesaigues), Saint-Gaudens (Encausse, Gantiès), Saint-Girons (Audinac, Aulus), Saint-Jean-de-Luz, Saléchan (Sainte-Marie, Siradan), Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains et Villefranche-de-Conflent (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Craüs-de-Canaueilles).

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 300 kilomètres.

| | |
|--------------------------------------|------|
| Pour une famille de 2 personnes..... | 20 % |
| — 3 — | 25 % |
| — 4 — | 30 % |
| — 5 — | 35 % |
| — 6 — ou plus.. | 40 % |

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

SOMMAIRE

L'infailibilité du pape et les Russes, par EUG. TAVERNIER, p. 49. — Le Manuel et l'enseignement, par A. BOUDINHON, p. 57. — Bibliographie, p. 63.

L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE ET LES RUSSES

Une discussion, bizarre et néanmoins intéressante, s'est, le mois dernier, engagée dans un important journal de Saint-Pétersbourg, le *Novoë Vremia* (*Nouveau Temps*). Cette feuille, principalement consacrée à la politique, à la littérature et aux informations, ne s'interdit pas les questions de doctrine religieuse, mais, d'ordinaire, elle n'y touche que d'une façon rapide et indirecte. Le débat qui vient de se terminer a été provoqué par l'Encyclique du Souverain Pontife, adressée, le 20 novembre 1901, aux Evêques de l'Eglise latine, en Grèce, et approuvant l'institution d'un séminaire de clercs catholiques à Athènes.

Les journaux allemands ont reproduit et surtout commenté l'Encyclique. Un Russe qui se trouvait à Wiesbaden, M. Kiréiev, a, le 30 janvier suivant, envoyé de là au *Novoë Vremia* ses réflexions sur l'acte pontifical. Elles offraient, et personne n'en a été et n'en sera étonné, le caractère d'une protestation très vive.

Étant donné l'état des esprits, non seulement parmi la foule, mais aussi, en général, dans le monde des lettrés, l'appel du Saint-Père à la réconciliation avec l'Eglise romaine devait inévitablement exciter la surprise indignée des « orthodoxes » convaincus. M. Kireiev n'a pu sans un vif émoi entendre Léon XIII nommer Athanase et Chrysostome et parler des « temps heureux où le Pouvoir du Pontife romain était sacré à tous; où l'Orient

aussi bien que l'Occident, unis dans les mêmes sentiments et la même profession, lui obéissaient comme au légitime successeur de saint Pierre et, conséquence nécessaire, comme au chef souverain et au législateur suprême de la chrétienté ». Suivant l'usage, l'écrivain russe accuse la Papauté d'avoir rompu avec les vrais principes de la foi chrétienne. Il reproche même au Saint-Siège d'être opposé à la liberté, grief au fond bien curieux si l'on considère la condition de l'Église russe, l'absolutisme et l'exclusivisme du Saint-Synode, dominé lui-même par l'autorité civile. Cette hostilité et cette inconséquence sont très ordinaires.

Cependant deux passages de la lettre adressée au *Novoë Vremia* méritent d'être retenus. M. Kireiev se pose une question qui constate un fait intéressant : « Comment s'expliquer, dit-il, que parmi nous, Russes, se trouvent des gens qui déclarent possible et désirable la réunion de l'Église orthodoxe avec le Pape ? » Les explications que donne l'auteur d'un fait pour lui si étonnant augmentent l'importance de ce même fait. Tout vient du besoin qu'éprouve la « pensée théologique » (russe) de se délivrer « des chaînes de la scolastique ». D'après M. Kireiev, l'affaiblissement des anciennes méthodes inquiète les théologiens, et ceux-ci éprouvent le besoin de renforcer leur autorité; aussi certains d'entre eux se tournent vers le pape. Quelle est la force de ce courant? Assez considérable sans doute, à en juger par les aveux du correspondant du *Novoë Vremia* qui dit : « Voilà pourquoi *beaucoup* chez nous se montrent si sympathiques aux artificieux appels du pape. » Laissons de côté le qualificatif *zitrïi*, dont la traduction par le mot « artificieux » est la plus douce qu'il comporte. M. Kireiev, qui désire s'émanciper des vieilleseries, aurait pu écarter celle-là. Mais, à propos des théologiens russes influencés par la hiérarchie romaine, dire qu'il y en a « beaucoup », c'est dire une chose nouvelle et bien plus importante que toutes les récriminations contre l'infailibilité papale.

Justement, et dans le même journal, des observations de ce genre et d'autres encore furent ensuite présentées par un collaborateur ordinaire du *Novoë Vremia*, M. Rosanov, littérateur distingué, philosophe assez fantaisiste, penseur indépendant.

Déjà, l'année dernière, lors des fêtes de Pâques, M. Rosanov, qui se trouvait à Rome, avait envoyé au *Novoë Vremia* des lettres remarquables où il parlait des choses romaines, des prêtres catholiques et de notre liturgie, avec beaucoup plus d'exactitude et de pénétration que ne font en général ses compatriotes.

Il n'avait pas cependant dépouillé tous ses préjugés. On s'en apercevait tout de suite. On s'en aperçoit mieux encore dans l'article où, répondant à M. Kireiev, il lui donne une explication de l'infailibilité.

Cette réponse, intitulée « l'Infailibilité papale comme instrument de réforme sans révolution », et insérée dans le *Novoë Vremia* du 19 février, 4 mars dernier, relève la confusion faite fréquemment par les Russes entre l'infailibilité et l'impeccabilité. Mais, à son tour, l'auteur commet des confusions incroyables, dont la plus réussie est évidemment celle qui concerne le rôle des Jésuites. D'après M. Rosanov, ce seraient eux, et eux seuls, qui auraient introduit dans le concile du Vatican la question de l'infailibilité ! A l'égard de ces Religieux, il exprime des appréciations non seulement très offensantes mais très ridicules, comme s'il s'était renseigné sur eux dans les romans d'Eugène Sue.

Nous n'aurions pas mentionné de pareilles étrangetés, si elles ne servaient de préambule à des observations qui ont de la valeur. Même les raisonnements de M. Rosanov sur la force et l'influence que la promulgation du dogme a procurées et procure à l'Eglise catholique contiennent, mêlées à des réflexions bizarres, certaines vues justes.

Mais c'est surtout quand il parle des choses russes que nous pouvons tenir compte de ce qu'il déclare. Le rédacteur du *Novoë Vremia* avoue qu'en Orient une autorité comme celle du pape permettrait de dire tout haut la vérité, « sur laquelle maintenant l'impuissance oblige à se taire ». Ainsi s'exprima, dans une occasion connue, le métropolite Platon (1737-1812), dont l'avis fut rédigé par écrit et fut signalé par Vladimir Soloviev, au cours d'un article que publia le *Viestnik Evropy* (*Messager de l'Europe*). Le même avis d'ailleurs a été recueilli dans la collection des œuvres du métropolite Platon, due à M. Pobe-

donostzef. M. Rosanov rappelle la circonstance qui provoqua cette déclaration.

Platon avait, en 1766, composé la célèbre « Exhortation de l'Eglise universelle à tous ceux qui se sont séparés d'elle », (les *staroères*, vieux croyants). Ceux-ci, touchés du ton conciliateur dont il usait envers eux, répondirent avec la même douceur et rédigèrent un examen de l'Exhortation, sous le titre : *Des traditions ecclésiastiques*.

Ayant lu ce travail, Platon y répondit à son tour, mais par un refus formel d'accepter le débat. Sur la couverture même du volume qui lui avait été remis, il écrivit de sa propre main les raisons de son refus. Les voici, telles que M. Rosanov les reproduit, d'après M. Pobedonostzef :

« Le pasteur de l'Eglise du Christ, l'évêque, ne peut entrer en discussion avec les *raskolniks* (dissidents), même pour les convaincre d'erreur. Car, dans les discussions entre les deux partis, il faudrait uniquement un principe ou une base qui servit de sanction pour tous les arguments. Mais s'il y a un principe d'un côté et un autre principe en face, alors l'entente ne sera jamais possible. Le théologien chrétien, éclairé par Dieu n'admet, pour la confirmation de toutes les vérités de la foi chrétienne, d'autre principe que l'unique parole divine, l'Ecriture de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament ; mais le *raskolnik*, outre ce principe qu'il respecte peu, car il le comprend peu, reconnaît encore comme égaux à la parole divine les principes et toutes les règles des conciles et tous les écrits des docteurs de l'Eglise et tous les récits qui se trouvent dans les livres ecclésiastiques ; et encore il les respecte plus que la parole divine, car ils sont plus intelligibles pour lui. Comme les règles des conciles, ou bien concernaient leur époque ou bien furent écrites avec passion et avec ignorance, et que les écrits des docteurs ecclésiastiques contiennent beaucoup de choses qui ne s'accordent pas entre elles et avec la parole divine et que, dans les récits, figurent de nombreuses fables, fictions ou superfluités, il faudrait n'admettre les règles des Pères et les récits que lorsqu'ils sont d'accord avec la parole divine et servent à l'expliquer. Mais le *raskolnik* croit entendre

un blâme quand on lui montre que les conciles ou les Pères ont erré dans telles ou telles opinions et que les récits sont invraisemblables. — Comment, s'écrie-t-il, les saints Pères ont erré? Mais nous les honorons comme des saints; ils ont fait des miracles; leurs écrits sont inspirés de Dieu! — Quelle est la ressource du théologien? Il lui serait facile de répliquer, mais il n'ose pas, craignant de scandaliser les raskolniks et aussi celles de ses ouailles qui ont peu de jugement, et d'aggraver le mal. Et l'on s'écrie : Il n'honore pas les saints Pères, il récuse les conciles, il se moque des récits ecclésiastiques! — Et ainsi le théologien n'a plus qu'à se taire et le raskolnik à croire et à entraîner facilement d'autres sots. »

Dans ces plaintes, M. Rosanov discerne « une aspiration de l'Orient » vers l'infaillibilité vivante et personnelle. Il constate que parfois on entend parler d'un concile universel.

En effet, il y a un an et demi environ, certains personnages, quelques-uns assez haut placés, se mirent à examiner les conditions et les moyens qui permettraient de réunir un concile universel. Des revues religieuses, toutes placées sous l'autorité ecclésiastique, firent écho à cette préoccupation. Un mouvement des esprits semblait en voie de se dessiner. Soudain, un ordre, sans doute émanant du Saint-Synode, c'est-à-dire provoqué par le procureur général, M. Pobedonostzev, imposa le silence, qui n'a pas été rompu depuis. Ce n'est pas un remède; et M. Rosanov n'hésite pas à dire : « Actuellement, nous n'avons pas d'autorité suffisante. » On suit, dit-il, les copistes du xvi^e et du xvii^e siècle, copistes qui ont répété l'erreur de volume en volume. « Mais, ajoute-t-il au xvi^e et au xvii^e siècle cela se faisait avec une foi naïve qui n'existe plus parmi nous et qui n'existait plus chez le métropolite Platon. Cependant, la religion, ardeur de l'âme vers Dieu, doit être vraie avant tout; la foi, c'est l'assurance; et si, parmi nous, l'assurance fait défaut et si elle est remplacée par la connaissance éclairée des erreurs de jadis, alors n'employant pas la sincérité, obligée de se taire sur les objets de la foi, nous coupons par le dessous, pour ainsi dire, l'essence de la foi; et, en protégeant ses feuilles qui se fanent, nous détruisons sa racine et sa tige. »

M. Rosanov cite encore un autre détail emprunté à l'éditeur de Platon. Le métropolite suivant, Philarète, voulut vérifier de ses yeux la note écrite par son prédécesseur sur le volume en question. Il découpa la feuille exactement, laissant subsister la bande supérieur du papier où ne se trouvait pas l'écriture de Platon. « Étrange procédé ! s'écrie M. Rosanov, qui ajoute que Philarète disait par une telle action : Moi-même, je pense ainsi, mais il faut le dissimuler. »

Pourtant, il arriva à Philarète de répéter le vœu exprimé par Platon, au sujet de cette triste habitude de restaurer le passé. Dès le début du règne d'Alexandre II, dans toutes les branches de la vie nationale, on attendait des réformes et surtout dans le domaine ecclésiastique. Mouraviev dressa la liste de celles-ci. En la lisant, Philarète reconnut la difficulté et presque l'impossibilité de réformer l'Église : « Le malheur de notre temps, a-t-il écrit, tient à ce que la quantité des erreurs et des imprudences accumulées et non pas dans un siècle seulement, dépasse la puissance et les moyens de réforme. »

Et pourtant, observe M. Rosanov, la divergence s'est établie non pas seulement à l'égard des copies, mais dans une région beaucoup plus élevée, dans les esprits et dans les cœurs, entre la foi obligatoirement imposée et la foi possible et admissible.

Jusqu'à quelle profondeur s'est faite la rupture ? Le rédacteur du *Novoë Vremia* en donne l'idée. Il cite l'*Encyclopédie théologique* orthodoxe publiée sous la direction du professeur Lopouchine. Voici ce qu'il a lu à la rubrique *Règles apostoliques* : « Le désir exprimé par quelques personnes de voir ce recueil traduit en russe avec des commentaires judicieux et avec les omissions est évidemment très fondé, puisque le recueil apparaît comme un monument remarquable, aussi bien au point de vue de sa vigoureuse antiquité qu'au point de vue de son importance historique dans l'histoire du droit de l'Église orientale. »

Ainsi, dit M. Rosanov, la traduction de ce recueil est dangereuse ou bien on ne peut la réaliser qu'avec des omissions et des commentaires. Et néanmoins, dans le siècle apostolique et en général dans les premiers temps de l'Église, « il a été placé au rang des livres saints du Nouveau Testament » ; et on y lit par

endroits : « Moi, Pierre, je vous parle », et plus loin viennent les règles ; et il contient les plus anciennes prières de la liturgie qui sont en usage à notre époque. C'est toujours M. Rosanov qui formule ces réflexions.

Le rédacteur du *Novoë Vremia* termine en rappelant que, jadis comme aujourd'hui, on usait de la critique et que Photius signalait dans les règles apostoliques des fictions, d'outrageantes mentions du Deutéronome, enfin l'esprit de l'arianisme. Sans doute les Apôtres n'ont pas fait d'emprunts à l'arianisme, dit M. Rosanov.

Il conclut : « Ou bien un concile, ou bien un pape ; mais point de demi-pape ni un pape avorté, comme nous en avons vu depuis Godounov jusqu'à Pierre. » La conclusion exprime peu d'espérance, car M. Rosanov demande qu'à tout le moins on laisse les âmes tranquilles et libres... En tout cas, une telle constatation des difficultés et des besoins que ressent l'Église russe est un symptôme qui méritait d'être enregistré.

EUGÈNE TAVERNIER.

LE MANUEL ET L'ENSEIGNEMENT

Monsieur le Supérieur,

Pendant les si bonnes journées que nous avons passées ensemble, au cours des dernières vacances, je corrigeais les épreuves des *Études du clergé*, du regretté M. Hogan ; et ce nous était une occasion toute naturelle de causer de tout ce qui intéresse les études et l'enseignement au séminaire. J'étais loin de penser que vous me demanderiez de vous écrire, pour mon propre compte, des pages qui, je le crains, feront double emploi avec ce bon et beau livre. Je vous dois trop pour ne pas vous obéir, et je continue.

Après le programme et la division des matières de nos cours ordinaires, vint la question des *manuels*, et de leur usage pour l'enseignement. Sans doute on adoptera presque partout des manuels qui seront la matière à peu près exclusive des leçons. Mais on peut se demander à ce sujet : 1° Vaut-il mieux faire choix de manuels uniformes et aussi homogènes que possible : par exemple, adopter un seul auteur pour le dogme, la morale et le droit canonique ? ou bien serait-il avantageux de multiplier les manuels et d'avoir des auteurs divers non seulement pour des cours distincts, mais même pour des traités distincts des mêmes cours ? — 2° L'enseignement ne gagnerait-il pas en valeur personnelle, et par suite en utilité, si les professeurs ne s'en tenaient pas de trop près au manuel, ou même s'ils essayaient de s'en passer ? Faut-il, par suite, encourager les cours dictés, ou du moins les cours rédigés par le professeur et distribués en feuilles lithographiées ? — 3° Et quand on se servira d'un manuel, ce qui sera, par la force des choses, le cas le plus fréquent, est-il désirable de s'en écarter et d'y ajouter le moins possible ; ou doit-on, au contraire, s'efforcer de la compléter par des dissertations personnelles, et d'abondantes notes ? — 4° On peut ajouter encore quelques questions accessoires et de pure méthode ; et notamment : le professeur aura-t-il avantage à donner d'avance un certain nombre de pages que les élèves devront apprendre avant le cours, et qui seront ensuite l'objet d'une récitation et d'une explication ? Ou bien devra-t-il commencer par faire son cours, sauf à demander aux élèves de le repasser et à s'assurer, par une récitation au début de la classe suivante, qu'ils l'ont étudié et bien compris ? Et encore : Le professeur doit-il si bien enseigner toutes les matières qui font l'objet de son cours qu'il ne puisse en laisser aucune à l'étude personnelle des élèves ? — En poussant plus loin, nous arriverions à la question

des devoirs écrits, des conférences spéciales, et autres analogues, qui ne se rattachent que de loin à l'usage des manuels; mieux vaut les étudier à part.

Il n'est pas possible, il n'est pas non plus nécessaire, de donner à toutes ces demandes des réponses absolument fermes, ni de viser à une certitude que le sujet ne comporte pas. Nous sommes à la poursuite du mieux, et le mieux a bien des degrés. Bien plus, il faut savoir sacrifier certains avantages pour éviter certains inconvénients, et aucune méthode ne réussira à grouper tous les premiers en écartant tous les seconds. Notons encore que les observations que nous aurons à faire ne s'appliquent pas également à tous les cours des séminaires.

Mais à tous s'appliquent, proportion gardée, les principes qui doivent nous guider vers la meilleure solution.

J'ose à peine énoncer le premier, tant il est évident : c'est qu'il faut considérer exclusivement l'utilité des élèves, et non celle du professeur, si ce n'est d'une manière indirecte. Ce n'est pas pour faciliter la tâche du maître, ni pour lui épargner du travail qu'on remet aux élèves un manuel, c'est pour que les élèves puissent mieux travailler et mieux comprendre. Que la tâche du professeur en soit simplifiée, rien de mieux; mais ce n'est pas à cela qu'il faut viser. Aussi, dans le choix des livres comme dans les méthodes d'enseignement, il faut se déterminer par l'avantage qui résultera, pour les étudiants, de la décision dans un sens ou dans l'autre.

Mais de quelle nature est le bien qu'on veut faire aux élèves? S'agit-il seulement de leur apprendre, au jour le jour, une certaine somme de phrases, de conclusions, de thèses ou de faits, jusqu'à ce que, de quatre pages en quatre pages, on ait achevé, vers la fin de leur séjour au séminaire, de leur faire réciter le manuel en son entier? Ce serait se faire une idée bien mesquine de l'enseignement nécessaire à nos séminaristes et la rendre absolument stérile pour l'avenir. Par conséquent, il faut éviter à tout prix ce qui ferait ressembler les cours du séminaire à des écoles primaires des sciences ecclésiastiques, à une sorte de catéchisme plus développé; il n'est plus permis de traiter en enfants les jeunes gens qui doivent être bientôt les « maîtres de la doctrine » pour les fidèles confiés à leurs soins; il faut ne pas se borner à l'acquisition immédiate de connaissances nécessaires, mais voir de plus haut et plus loin, et assurer aux étudiants ecclésiastiques les éléments d'une sérieuse formation scientifique. En lisant les *Etudes du clergé*, où M. Hogan a fait passer le fruit d'une longue et féconde expérience, on est frappé de voir l'auteur insister à plusieurs reprises sur la nécessité de préparer, par les études et dans les études du séminaire, le travail ultérieur de toute la vie sacerdotale; c'est là une pensée que devraient avoir tou-

jours présente à l'esprit et les maîtres et les élèves, bien que pour des motifs différents. Apprendre, oui sans doute, mais aussi apprendre à apprendre; acquérir les connaissances qui permettront au jeune prêtre récemment ordonné de remplir utilement son ministère, mais aussi se rendre capable de poursuivre d'autres études sans maître et sans leçons quotidiennes; savoir, mais aussi savoir pourquoi on sait; comprendre, mais aussi se rendre compte des raisons qui motivent l'adhésion de l'intelligence; accepter l'enseignement, mais non point uniquement sur l'autorité du maître; chercher la certitude de la connaissance, mais ne demander à chaque science que le genre de certitude qui lui est propre, et savoir apprécier dans quelle mesure, pour chaque cas, on approche de cette certitude; en un mot, faire et recevoir un enseignement vraiment scientifique. Voilà le but à atteindre, l'idée principale qui doit guider le professeur et l'étudiant.

Lorsque celui-ci quitte le petit séminaire, il ne possède guère de formation scientifique; il n'a pas eu encore à l'acquérir et, jusque-là, ses études ont été principalement d'ordre littéraire. Si personne ne l'oriente vers une autre méthode de travail, il continuera d'instinct à apprendre comme il l'avait fait jusque-là; son ambition se bornera à reproduire de mémoire, ce que lui dit son livre, et il croira avoir parfaitement travaillé s'il arrive à réciter sans faute sa leçon. Sans doute, ce genre d'exercice de la mémoire et de l'intelligence est nécessaire, mais il ne devrait pas être le seul; et c'est au professeur qu'il incombe de montrer le travail ultérieur autrement fécond et utile, auquel le premier sert de base et d'aliment. Il peut et doit, pour cela, utiliser le manuel, mais, en définitive, il aura surtout à compter sur son action personnelle.

Maintenant que nous connaissons et le but à atteindre et le principe qui doit nous diriger, il sera facile de répondre aux questions formulées au début de cette lettre.

Le principal élément de formation sera toujours l'enseignement lui-même, c'est-à-dire l'action du professeur. Qui n'a constaté la déplorable insuffisance des résultats obtenus par des jeunes gens, même très intelligents, que les circonstances obligeaient à étudier sans maître, eussent-ils entre les mains les meilleurs manuels? Par contre, qui n'a connu des professeurs qui réussissaient à faire des cours très intéressants, très utiles, et à former d'excellents élèves, ou sans manuels, ce qui augmentait outre mesure leur travail, ou avec des manuels à peine médiocres? Donc quelque importante que soit la question du manuel, on ne doit point lui assigner le premier rang, qui revient, en définitive, au choix du professeur et à la préparation professionnelle de celui-ci. Sans cela, il faudrait conclure qu'en mettant entre les mains de nos séminaristes les meilleures ouvrages

élémentaires des sciences sacrées, on aurait presque tout fait pour leur formation ; et l'expérience ne tarderait pas à démontrer que c'est là une grave illusion.

Un professeur, soucieux d'initier ses élèves aux véritables méthodes scientifiques, n'hésitera pas à rompre avec la pratique, par trop enfantine, d'assigner régulièrement pour chaque classe un certain nombre de pages à préparer d'avance et à réciter. Ce m'a été, je l'avoue, une véritable surprise de constater la persistance de cette pratique dans certains séminaires. On pourra sans doute y recourir accidentellement, quand il sera utile de faire prendre aux élèves une première connaissance d'ensemble de tel ou tel sujet, mais il faut absolument y renoncer comme méthode normale d'enseignement. Ce qu'on doit faire apprendre et bien comprendre, et bien retenir doit arriver la première fois à la connaissance des étudiants par la parole du professeur ; celui-ci éprouvera sans doute certaine difficulté à ne pas reproduire purement et simplement le manuel, et cette difficulté sera d'autant plus réelle que le livre sera meilleur. Cependant il trouvera sans peine le moyen d'être personnel et intéressant, s'il sait s'obliger, comme c'est son devoir, à donner autre chose qu'un aride exposé des textes ou des faits, s'il présente chaque preuve avec la note qui lui est propre, s'il en fait ressortir la valeur, s'il montre la partie exacte de chaque thèse et de chaque notion, s'il exerce enfin le jugement et le sens critique (il ne faut pas avoir peur du mot ni de la chose) de ses auditeurs. Il leur préparera et leur facilitera ainsi le travail de repasse qu'ils auront à faire ensuite par eux-mêmes.

A dire vrai, c'est surtout pour ce travail et pour fixer et retrouver le cours que le manuel est utile, je dirai même indispensable. Mais cette utilité est de tout premier ordre ; aussi ne saurais-je en aucune façon conseiller à un professeur de s'en passer. Le moindre inconvénient auquel il s'exposerait serait une perte de temps considérable pour ses élèves. Je ne me permettrai pas de revenir sur ce que dit saint Vincent de Paul, dont on n'a pas oublié la lettre au professeur de morale d'Annecy, à propos du cours entièrement rédigé par le maître. J'y ajouterai cependant quelques considérations d'ordre pratique.

Oui, il faut donner aux séminaristes des manuels pour les diverses branches d'enseignement. Car ils ont besoin d'un texte qui leur serve de point de repère et auquel ils puissent se reporter soit pour préparer leurs examens, soit dans leurs études du ministère. C'est une illusion d'espérer que les notes prises au cours pourront y suppléer. D'abord, les notes sont en général mal prises ; fussent-elles exactes et complètes, elles ne sauraient être utilisables sans un nouveau travail de rédaction qu'on ne saurait exiger de tous ; enfin, tout le monde sait qu'on ne se reporte pas avec plaisir à des notes

manuscrites pour un travail de longue haleine. Le temps le plus précieux des séminaristes serait employé à copier les rédactions de ceux qui auraient le bonheur de prendre les notes les plus complètes. Et pour les examens, quelle occasion inévitable d'incertitudes et d'embarras !

Le professeur obtiendrait-il de meilleurs résultats en dictant son cours ? Je n'ose le croire ; ou plutôt, si les inconvénients ne sont plus les mêmes, ils sont tout aussi graves. Le premier et le plus évident est une énorme perte de temps. Le plus clair de chaque classe est employé à un exercice d'écriture rapide qui détourne l'attention des élèves du sujet lui-même et du profit qu'ils en devraient retirer. Et l'utilisation de ces cours écrits n'est guère moins désagréable que celle des notes. Après tout, nous ne sommes pas dans une île déserte, et les ressources bibliographiques sont assez abondantes pour qu'on puisse se dispenser d'imposer aux élèves, pendant des années entières, un fastidieux travail d'écriture ; c'est même pour cela qu'on a inventé l'imprimerie, voilà plus de quatre siècles. Des cours élémentaires (et ils doivent l'être, sous peine de ne plus garder leur nature propre) se ressemblent tous d'assez près, et l'on trouvera dans ceux qui sont imprimés, sauf des différences secondaires, tout ce que le professeur se fatigue à dicter et que les élèves se fatiguent à écrire. On entend de fréquentes doléances sur la brièveté des études du séminaire, sur la difficulté de faire face, en quatre ou cinq années, à un programme trop chargé et qui paraît à peine suffisant ; que l'on cherche du moins à employer le plus utilement possible le temps dont on dispose.

Tout ce que le professeur trouvera avantage à dicter, ce sont de courts résumés, des divisions et tableaux synoptiques, ou encore des notes spéciales de quelque importance, certains énoncés de thèses, etc. Encore la lithographie, la polycopie, lui serviront-elles, pour peu que ces dictées soient considérables, à économiser un temps précieux. — Que si le professeur, rédigeant lui-même son cours et le faisant reproduire, le remet en cahiers lithographiés à ses élèves, les inconvénients que je signale sont écartés, et nous revenons au manuel. La question se réduira alors à la valeur de ce nouveau cours.

On prendra donc un manuel pour chaque branche de l'enseignement. On le choisira le meilleur possible. Vous ne vous attendez pas à me voir passer ici en revue les divers ouvrages élémentaires de philosophie, de théologie, dogmatique et morale, de droit canonique, d'Écriture Sainte et d'histoire ecclésiastique en usage dans nos séminaires, sans parler de la liturgie, de la pastorale et d'autres sciences accessoires, pour établir entre eux une comparaison et une classification. Je me bornerai à dire qu'on devra se guider, pour le

choix à faire, sur la valeur vraiment scientifique. Le meilleur manuel n'est pas nécessairement le plus récent, mais il ne faudrait pas trop s'attarder à ceux qui, utiles en leur temps, ont été depuis notablement distancés. Car les études se modifient avec le temps, et il importe que l'enseignement soit tenu à jour. Sans doute, beaucoup de problèmes ne changent pas ; cependant la manière de les envisager ne demeure pas la même ; surtout il est quantité de questions nouvelles, ou si bien renouvelées par les découvertes et la critique de notre temps, qu'on ne saurait les aborder à l'aide des anciens livres d'études. Aussi est-ce un devoir de recourir à des manuels de fraîche date pour l'Écriture Sainte et l'histoire ecclésiastique. J'en dirai autant du droit canonique, en raison des nombreuses modifications que les lois ecclésiastiques ont subies au cours du dernier demi-siècle. Ce sera donc une nécessité de choisir des manuels récents et tenus à jour. Dans certains séminaires, on conserve des livres par trop surannés, principalement, semble-t-il, parce qu'on s'en sert depuis longtemps, parfois aussi par la crainte exagérée du trouble qu'apporterait dans les usages de la maison l'introduction d'un autre manuel, ou pour éviter aux séminaristes une légère dépense supplémentaire. Les intérêts en jeu sont cependant assez considérables pour qu'on ne doive pas s'arrêter à des raisons aussi peu grave.

A égalité de valeur scientifique, on donnera la préférence aux livres qui se présentent avec de sérieuses informations bibliographiques. Ce n'est pas que j'attache une importance exagérée aux longues listes de renvois qui encombrent le bas des pages de certains traités ; ce que je vise et ce qu'il faut exiger, ce sont des références bien choisies, des citations caractéristiques et surtout, surtout, des textes contrôlés, tous authentiques, cela devrait aller sans dire, accompagnés des indications qui permettent de les retrouver aussitôt, enfin placés dans leur milieu et présentés sous leur véritable jour. On ne saurait exagérer l'importance de ces conditions. Seul un manuel ainsi conçu rendra possible au professeur une partie de sa tâche, aussi agréable qu'importante. C'est celle qui consiste à indiquer des lectures appropriées, à signaler et à apprécier, sinon à résumer, les ouvrages qui ont eu, sur les questions étudiées, une influence plus marquée, à provoquer l'étude plus détaillée et plus critique de certains textes et de certaines preuves.

Une fois le manuel choisi, le professeur devra-t-il s'y tenir à peu près exclusivement et le suivre pas à pas ; ou fera-t-il bien, au contraire, de chercher à le compléter, y ajoutant sur certains points, traitant à fond les thèses fondamentales, sauf à négliger certaines parties accessoires, qu'il laisserait aux élèves le soin de voir en leur particulier ? Se tenir de trop près au manuel, c'est courir le risque

de transformer le cours en une lecture ou une répétition fastidieuse; vouloir trop compléter, c'est s'exposer à ne pas achever son cours dans les limites assignées et affronter les inconvénients du cours fait sans manuel. La méthode sage et vraiment féconde se tient dans un juste milieu.

Disons d'abord que si un manuel était tellement concis et incomplet qu'il dût être, sur beaucoup de points, supplémenté par le professeur, le parti qui s'imposerait serait de le changer. Mais si, ce que nous supposons, le livre est bon, le professeur n'aura pas à y faire d'additions importantes; tout au plus donnera-t-il à son cours un intérêt supplémentaire et très bien accueilli, en développant davantage les notes, forcément succinctes, de son auteur, sur l'évolution historique des institutions, des doctrines et des usages. C'est là un élément de formation des plus précieux et entièrement dans le goût de notre siècle. Pour le reste, le plus sûr moyen de ne pas reproduire servilement le manuel consistera, non pas à y ajouter, mais à s'en servir d'une manière intelligente, c'est-à-dire à préparer, à l'aide d'un manuel, des textes et des preuves qu'il y trouve, le travail personnel des étudiants, dans le sens indiqué plus haut. Parfois sans doute il pourra traiter à fond, à titre d'exemple, une question importante, pour initier ses élèves à la méthode scientifique de traiter les textes et les preuves; mais ce ne sera là qu'une exception, car si le manuel est bien fait, les questions importantes doivent y être étudiées avec le développement qu'elles comportent. Que si le professeur a su initier et habituer ses élèves au travail personnel, il pourra sans inconvénient leur laisser le soin d'étudier par eux-mêmes certaines parties plus faciles des traités qu'il enseigne, et se contenter ensuite d'un rapide contrôle.

En recherchant les meilleurs manuels, on sera amené par la force des choses, à choisir ceux dont les auteurs présentent une compétence spéciale; par conséquent, on donnera la préférence, quoiqu'il puisse en résulter une légère augmentation de dépenses pour la bourse, généralement si plate, de nos séminaristes, aux traités spéciaux, aux ouvrages bien délimités. Le temps n'est plus, Dieu merci, où le séminariste faisait, en entrant dans la maison, l'acquisition d'un ou deux ouvrages qui devaient former toute sa bibliothèque d'étudiant. Spécialisons, nous nous en trouverons bien. Non seulement les sciences distinctes seront bien séparées et enseignées, suivant leurs propres principes, comme nous l'avons conclu de notre précédent entretien, mais encore les élèves gagneront à se trouver en contact avec diverses formes d'intelligence, sinon avec des adeptes de diverses écoles; ils saisiront mieux les aspects variés des problèmes qui se dressent devant eux. La comparaison des méthodes et des conclusions leur apprendra à faire œuvre

de réflexion personnelle et de jugement (puisque ce mot effraie moins que celui de critique, lequel a le même sens ; or, c'est cela qu'il faut assurer à tout prix, en vue de la mission qu'auront un jour à remplir nos jeunes élèves, à laquelle ils viennent se préparer au séminaire.

La conclusion, Monsieur le Supérieur, — et vous vous rappelez avec quelle netteté elle ressortait de nos causeries — c'est que l'enseignement est plus que le livre, et le programme plus que le manuel. Sans doute, on fera bien de choisir, sans hésiter, les meilleurs manuels, sans s'arrêter à des difficultés de transition qui n'effraient que de loin ; mais on rendra à nos séminaires un service infiniment plus considérable en leur préparant de bons professeurs, choisis d'avance, formés par de bonnes études et orientés de bonne heure vers cette mission ou vocation spéciale, dont la grandeur et l'importance ne le cèdent à aucune autre. C'est la voie dans laquelle vous êtes entré vous-même et vous vous félicitez, à bon droit, des collaborateurs que vous vous êtes choisis, ainsi que des excellentes études que l'on fait dans votre maison.

Je regrette que la discrétion ne me permette pas d'en dire davantage ; je serais, je l'avoue, bien tenté de le faire, ne fût-ce que pour reporter sur vous la responsabilité de ce que vous me faites faire, en m'obligeant à me transformer en professeur de pédagogie ecclésiastique.

Veuillez agréer, etc.

A. BOUDINHON.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la Charité, par LÉON LALLEMAND, correspondant de l'Institut de France. Tome I^{er}, « l'Antiquité ». Paris, Picard, 1902.

M. Léon Lallemand, bien connu par ses savants travaux sur l'Assistance publique et privée, publie le premier volume d'une collection du plus haut intérêt : l'*Histoire de la Charité*. L'ouvrage comprendra cinq volumes dans lesquels l'auteur étudiera en détail tout ce qui a été tenté dans le monde pour le soulagement de la misère, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le tome I^{er} qui vient de paraître renferme l'histoire de la bienfaisance chez les Hébreux, chez les Grecs et les Romains. La seconde partie, la moins connue peut-être jusqu'à présent, est la plus remarquable : M. Lallemand connaît la littérature grecque et il excelle à tirer des œuvres les moins didactiques ou les plus insignifiantes, le détail de mœurs qui intéresse son sujet. Il emprunte la conclusion de son travail à

M. Octave Gréard, et cette conclusion mérite d'être signalée. « Cinquante ans avant l'avènement du christianisme, le sentiment de la Charité avait, avec Cicéron, trouvé sa place dans le Code de la sagesse, et son expression dans le langage de la philosophie... Le sage, dit Sénèque, essuiera les larmes de l'affligé... mais, en secourant le malheureux, il se gardera de s'affliger sur son sort... Et là était l'abîme. Cette émotion interdite au sage païen, c'est le baume que la charité chrétienne devait répandre sur les blessures de l'humanité. »

Dans son *Histoire des Enfants abandonnés*, M. Lallemand a rendu un magnifique hommage à saint Vincent de Paul, et il consacrera au même saint une bonne partie du tome IV de son présent ouvrage. C'est une raison de plus pour que nous en recommandions la lecture aux abonnés des *Petites Annales*.

Voyages dans les Pyrénées. — Tarif G. V. n° 150 (Orléans).

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursions comportant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les stations balnéaires des Pyrénées et du golfe de Gascogne.

1^{er} Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2^e Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban-Cahors-Limoges ou *viâ* Figeac-Limoges).

3^e Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban-Cahors-Limoges ou *viâ* Figeac-Limoges).

Durée de validité : 30 jours (non compris le jour du départ). — Prix des billets : 1^{re} classe : 163 fr. 50 ; — 2^e classe : 122 fr. 50.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % des prix ci-dessus.

Billets pour parcours supplémentaires non compris dans les itinéraires des billets des voyages circulaires ci-dessus.

Il est délivré de toute station des réseaux de l'Orléans et du Midi, pour une autre station de ces réseaux située sur l'itinéraire des billets d'excursion, ou inversement, des billets d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classe, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e classe sur le double du prix ordinaire des places.

SOMMAIRE

Publications allemandes, par GUSTAVE MOELL, p. 65. — Grands séminaires : règlements en usage avant la Révolution et au XIX^e siècle, p. 71. — Bibliographie, p. 86.

ERRATA. — Dans le *Supplément* du dernier numéro, à la page 59, ligne 22, lire *portée* au lieu de *partie*.

A la page 63, ligne 7, lire *professeur* au lieu de *programme*.

PUBLICATIONS ALLEMANDES

Controverses sur la méthode de la théologie morale. — La morale catholique (MAUSBACH). — Sur l'élection des évêques (FUNK).

Dans ces derniers temps, les attaques protestantes contre la casuistique et contre la théologie de saint Alphonse de Liguori, notamment le retentissant pamphlet de Robert Grassmann et les publications de l'ex-jésuite comte de Hoensbroech, ont suscité de la part des catholiques toute une série d'articles et de brochures, en même temps qu'elles provoquaient dans les grandes villes d'imposantes manifestations populaires. Le premier moment d'indignation passé, quelques théologiens, désireux de prévenir le retour d'accusations aussi violentes, crurent pouvoir exprimer certaines critiques contre la méthode actuelle de la théologie morale. Des articles anonymes furent publiés dans ce sens dans les suppléments des deux principaux journaux du centre catholique : la *Kölnische Volkszeitung* et la *Germania*. Les protestations ne se firent pas attendre. Le P. Lehmkühl se plaignit vivement que la question eût été portée devant le grand public. On ne peut, dit-il, traiter les affaires de l'Eglise comme celles de l'Etat moderne; dans l'Eglise « tout vient d'en-haut, l'élément démocratique de l'opinion publique n'a aucune place ». Un anonyme, dans le *Katholik*, trouvait que publier si haut les prétendus défauts de l'enseignement catholique, c'était scandaliser les fidèles et fournir des armes aux protestants; et, dans la même Revue, M. Auguste Müller se demandait si l'on voulait revenir aux temps où les dames de Constantinople se querellaient dans leurs boudoirs pour savoir si l'on doit dire que le Christ est *ἐκτιστός* ou *ἐκπεστός*, et où les dames des salons parisiens, lors de la haute marée du jansénisme, agitaient si bruyamment la question de fait et la question de droit. On ne convint nullement, avec la *Kölnische Volkszeitung*, que le devoir qui incombe aux journaux de défendre la théologie morale comportât le droit de la critiquer, et à la question de la *Germania* : Les pro-

fesseurs de théologie morale sont-ils donc purement et simplement identiques avec l'autorité enseignante de l'Église? Le P. Lehmkuhl répliquait: Non certes; mais on nous dit que le défaut de la théologie morale est dans la méthode; or, cette méthode est celle de saint Alphonse, elle a été approuvée par l'Église.

Une controverse menée avec cette vivacité ne va pas sans des exagérations. Mais de ce que les critiques adressées par les journaux à la théologie morale actuelle ont pu être poussées trop loin ou publiées trop haut, on aurait tort de conclure qu'elles sont absolument sans fondement. Elles se retrouvent, en effet, ailleurs, sous des plumes singulièrement autorisées. L'évêque actuel de Rottenburg, M^{re} Keppler, alors professeur à l'Université de Fribourg-en-Brigau, accusait, il y a quatre ans, dans la *Litterarische Rundschau*, la théologie morale de n'avoir pas fait de progrès sensible depuis un siècle et de n'avoir pas su tenir compte des circonstances actuelles. On a perdu trop de temps à la casuistique, et on n'a pas songé à approfondir et à présenter comme il convient à notre époque les grands principes de la morale chrétienne. Les mêmes griefs se retrouvent dans les préfaces des traités de théologie morale de M^{re} Linsenmann, mort évêque élu de Rottenburg, et de M^{re} Simar, récemment transféré au siège de Paderborn à celui de Cologne.

Le P. Lehmkuhl fait observer, avec grande raison, que la morale chrétienne est donnée avec la révélation, et qu'exiger d'elle un « progrès essentiel », c'est la détruire. Prétendre que les théologiens ont négligé les problèmes de notre temps, c'est oublier notamment de nombreux travaux relatifs aux questions économiques et sociales. Et puis, comment s'y prendre, pour contenter des gens qui, d'une part, exigent qu'on examine des cas nouveaux, et qui, d'autre part, reprochant à Agar d'avoir chassé Sara, trouvent que la casuistique règne là où elle ne devrait être que tolérée? La casuistique est pourtant indispensable pour former le jugement des étudiants et les habituer à appliquer rapidement et sûrement les principes. La théologie, dit-on, traite en marâtre le côté radieux de la loi morale, le bien, la vertu, la perfection; mieux vaudrait montrer où est la vertu, que montrer où est le péché. « Je crois, répond le P. Lehmkuhl, que l'essentiel de la morale chrétienne est sauf, si tous font ce qui est leur devoir strict, si tous par conséquent se gardent de tout péché d'action ou d'omission. » Le confesseur qui écarte ses pénitents du péché mortel, peut être content de sa journée.

M. Mausbach, dans ses récents articles de la *Theologische Revue*, reconnaît avec le P. Lehmkuhl la nécessité de la casuistique. Mais, qu'on ne l'oublie pas, reconnaître l'espèce d'un péché est en général moins difficile que d'apprécier le degré de connaissance, de liberté, de responsabilité du pécheur. Relativement au sixième commande-

ment, mieux vaudrait s'en tenir à quelques principes fondamentaux que d'entreprendre l'énumération de tous les cas possibles. Puis, certains casuistes citent parfois d'anciens auteurs à l'appui de leur opinion sans s'apercevoir qu'ils donnent aux mots un sens ignoré de ces auteurs. On devrait étudier soigneusement le contexte et replacer les théologiens d'autrefois dans le milieu où ils ont vécu. Ainsi l'attitude des moralistes du moyen âge à l'égard des impôts indirects s'explique si l'on songe avec quelle capricieuse brutalité les seigneurs imposaient alors les péages et les douanes. A ce propos M. Sträter note, dans son compte rendu de la *Théologie morale* du professeur Göpfert, que l'esprit des populations s'est lui-même modifié. Elles n'ont plus la même sympathie pour les contrebandiers, elles ne se solidarisent plus avec eux ; c'est ce qui a permis de diminuer l'extrême rigueur de la répression.

Mais, continue M. Mausbach, accommoder la casuistique aux besoins actuels n'est pas tout ; une nécessité plus grave s'impose, reprendre la construction de la *science* morale. Et, selon la *Germania*, la science fait passer l'intérêt spéculatif avant l'utilité pratique. « Dans l'étude de la théologie morale, dit de son côté M^{re} Simar, on ne doit pas insister principalement ou exclusivement sur la pratique de la confession. Qu'à l'université, on fasse pénétrer le théologien dans la *science* de la morale chrétienne, de façon à lui en donner une conception nette, à lui en montrer les fondements, et qu'on laisse la casuistique pour le séminaire. » L'archevêque de Cologne fait ici allusion à une organisation des études inconnue en France, mais sa pensée n'en est pas moins claire : pour lui on a tort d'intituler *Théologie morale*, ce qui n'est que le *vade-mecum* du confesseur ; c'est confondre la culture théologique et le savoir proprement dit avec la formation professionnelle. Qu'on soit allé au plus pressé, c'est bien, mais qu'on sache aussi reconnaître que le plus pressé n'est pas tout.

On dira peut-être que c'est au philosophe de montrer les fondements de la morale et d'en prouver la solidité. Mais, répondra M. Mausbach, ce travail du philosophe ne dispense pas le théologien de rechercher dans la révélation les principes de la morale chrétienne, ni de les présenter dans leur unité et leur mutuelle dépendance. Ce serait, au contraire, une excellente occasion de faire voir que la morale naturelle, pour subordonnée qu'elle soit à une fin surnaturelle, ne laisse pas de se retrouver sous les vérités de la foi. La théologie morale ainsi comprise ne se place plus à côté de la théologie dogmatique ; elle en est une partie. A elle de nous parler de la vie chrétienne, de la perfection chrétienne ; à elle de nous dire ce que sont les vertus chrétiennes. On abandonne aux ouvrages d'édification l'ascétique et le mystique : mais n'est-ce pas à la théologie morale d'en exposer et d'en établir les principes ? L'Église

a une doctrine en ces matières : croit-on qu'il soit superflu de serrer de près cette doctrine ? Et ne voit-on pas qu'ainsi on ferait indirectement d'excellente apologétique ? Celui qui lit dans l'introduction d'un manuel, récent et très répandu, de théologie morale, une phrase comme celle-ci : *Hæc sacra scientia magis circa peccata quam circa virtutes versatur*, s'explique les préjugés des protestants contre la morale catholique : la connaître par de pareils livres, c'est ne voir que l'ombre du tableau, c'est ne pas la connaître. Présentée dans son ensemble, elle ne serait plus en lutte à tant d'injustes attaques. Puis, tout en prévenant les objections des adversaires, un véritable traité de théologie morale répondrait aux besoins des laïques catholiques instruits, auxquels ne suffisent pas toujours l'enseignement élémentaire ni les sermons. Bien entendu, dans l'étude scientifique de la théologie morale, M. Mausbach comprend l'histoire des questions morales. M. Auguste Müller, lui aussi, regrette que personne n'ait fait pour la morale ce que Petau, Thomassin et d'autres ont fait pour le dogme. Ici comme partout, la meilleure manière de connaître la pensée de l'Église, c'est d'en rechercher l'expression à travers les âges. On ne peut, sans la méthode historique, satisfaire nos contemporains. Et de quoi s'agit-il après tout, sinon de refaire dans un langage actuel et pour les nécessités actuelles ce que saint Thomas et les théologiens au xvi^e siècle ont si bien fait pour leur temps ?

..

M. Mausbach peut critiquer la méthode actuelle de la théologie morale avec d'autant plus de liberté et d'autorité qu'il vient de publier un excellent livre (1) où il défend vigoureusement la morale catholique contre les protestants. Il ne s'attarde pas à discuter des pamphlets passibles des tribunaux ; c'est surtout aux attaques « scientifiques » qu'il répond. Et il connaît à merveille ses adversaires ; les fréquentes citations qu'il en fait renseignent abondamment le lecteur sur leur état d'esprit et sur leurs préjugés contre le catholicisme. Pour tout protestant, l'Église a perdu la notion de la véritable moralité et de la justice intérieure ; elle n'accorde n'importance qu'aux observances extérieures et à l'efficacité magique des rites : la lettre a tué l'esprit. On voit des théologiens, de ceux qui se croient les représentants du pur luthéranisme, enseigner que la foi qui sauve est celle que l'amour rend agissante ; ils l'entendent d'une manière toute conforme à la notion scolastique de la *fides formata* ; et puis, ils l'opposent à son prétendu dogme catholique de la « justification par les

(1) *Die katholische Moral, ihre Methoden, Grundsätze und Aufgaben*, 2^e édition, augmentée, in-8°, 178 p. Cologne, J.-P. Bachem.

bonnes œuvres ». Le professeur Herrmann, de Marbourg, dont un discours sur la *Morale romaine et la morale évangélique* a fait récemment quelque bruit, est plus radical que les protestants orthodoxes. Disciple de Ritschl, il se refuse à admettre sous le nom de foi une croyance à des vérités que l'esprit ne s'est pas faites à lui-même. Pareille foi, déclare-t-il, est immorale: elle conduit à la conception « romaine » de la morale, conception d'après laquelle le chrétien, au lieu de trouver en lui-même la loi de ses actions, la subit comme une force venant de l'extérieur.

Certes, en nous répétant que l'essence de la moralité et de la perfection ne consiste pas dans une réglementation minutieuse de l'activité extérieure, mais bien dans la pureté des dispositions intérieures, le protestantisme se donne un très beau rôle. C'est chose facile de faire de vagues considérations sur le bien et sur la vertu; c'est chose facile aussi d'affirmer qu'une conscience droite a le *sentiment* de son devoir, et qu'elle n'a pas besoin des raisonnements alambiqués de la casuistique. Mais vient un moment où la morale du sentiment donne des réponses contradictoires entre lesquelles le raisonnement peut seul choisir. Dès que la morale descend des hauteurs de la spéculation dans le domaine de la pratique, il faut raisonner et discuter, il faut faire de la casuistique. Et si certains moralistes ne sentent pas le besoin de cette casuistique, c'est qu'ils n'ont pas pris contact avec la réalité, c'est qu'ils n'ont pas eu à répondre aux questions que se posent parfois les âmes les plus sincères et les plus droites. La morale de ces doctes professeurs est une morale intérieure, oui, mais elle n'exerce d'influence sur personne.

M. Mausbach emploie la première partie de son livre à exposer la position de la casuistique dans la morale catholique; dans la troisième, il reprend et complète rapidement des idées que nous connaissons déjà sur les devoirs de la morale catholique dans le temps présent. La seconde partie est la plus longue et la plus importante: le savant professeur de Münster y met en regard du protestantisme un tableau d'ensemble de la conception catholique de la morale. D'après certains de nos adversaires, se soumettre à Dieu, ce ne serait plus écouter la conscience; obéir à une loi, ce serait renoncer à la liberté; accomplir une œuvre commandée, ce serait méconnaître l'importance de l'intention; distinguer des préceptes et des conseils, ce serait admettre deux morales; parler de grâce et de vie surnaturelle, ce serait oublier la morale naturelle; ajouter à la loi morale des lois ecclésiastiques, ce serait étouffer la piété sous le joug de la tutelle hiérarchique. M. Mausbach reprend l'un après l'autre tous ces griefs: il les examine de près, il montre que les attaques portent à faux et les retourne avec une remarquable dextérité contre la doctrine des protestants. Le lecteur qui voudra suivre cette intéressante discus-

sion éprouvera grand plaisir à creuser certaines notions sur lesquelles l'on passe souvent trop vite : il comprendra ce qui fait l'unité et la grandeur de la morale catholique, et il verra quelles racines profondes elle jette dans la nature humaine.

* *

De nombreux témoignages anciens sur l'élection des évêques ont été recueillies par M. von Funk dans ses *Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen* (1). Le plus ancien est celui de saint Paul, écrivant à Tite (I, 5) : *Hujus rei gratia reliqui te Cretæ, ut... constituas per civitates presbyteros, sicut et ego disposui tibi*. Saint Clément de Rome rappelle aux Corinthiens (I, XLII, 4; XLIV, 3) que les Apôtres ont établi des évêques et des diacres dans les provinces et dans les villes où ils avaient prêché, et que depuis, les chefs des communautés sont constitués par « d'autres hommes estimables » avec le consentement de l'assemblée. Funk croit que les Apôtres eux-mêmes prenaient habituellement l'avis des fidèles. La *Doctrina des douze apôtres* dit simplement : « Choisissez-vous des évêques et des diacres » (xv, 1); ce dont on ne peut évidemment conclure qu'une église pouvait se donner elle-même son évêque, sans l'intervention d'autres évêques. Les textes les plus nombreux sont ceux de saint Cyprien; l'élection des évêques y est présentée comme *populi suffragium, universi populi suffragium, universæ fraternitatis suffragium*; ailleurs il est parlé de *cleri ac plebis suffragium*, de *clericorum testimonium*. Dans l'Épître LXVII (ch. v), l'évêque de Carthage écrit : *Propter quod diligenter de traditione divina et apostolica observatione servandum est et tenendum, quod apud nos quoque et fere per provincias universas tenetur, ut ad ordinationes rite celebrandas ad eam plebem, cui præpositus ordinatur, episcopi ejusdem provincie proximique convenient et episcopus deligatur plebe presente, quæ singulorum vitam plenissime novit et uniuscujusque actum de ejus conversatione perspexit*. Au IV^e siècle, divers conciles, notamment celui de Nicée (c. 4), exigent la présence d'au moins trois évêques.

Comment se faisait l'entente entre la communauté et les évêques de la province, on ne peut le dire au juste. Le peuple, semble-t-il, n'avait pas seulement un droit de présentation, mais un véritable droit d'élection. Que le choix fût soumis à l'approbation des évêques, comme il le fut plus tard à la confirmation du pape, il ne laissait pas d'être vraiment une élection. Quelques évêques tentèrent de désigner eux-mêmes leur successeur; les conciles s'opposèrent à cette prétention.

L'intervention des empereurs chrétiens dans ces élections épiscopales se fit sentir dans maintes circonstances, et parfois avec violence;

(1) Tome I, Dissertation II.

elle ne devint cependant pas habituelle. Le paganisme disparu, un moment vint où les communautés furent trop nombreuses pour que tous les fidèles pussent prendre part à l'élection de l'évêque. Les *Novelles* de Justinien ne connaissent d'autres électeurs que le clergé et les notables : ces électeurs présentaient trois candidats, parmi lesquels devait choisir l'évêque consécrateur. Si la présentation n'était pas faite dans les six mois, l'empereur se chargeait du choix. Le deuxième concile général (c. 3) proteste contre les abus de pouvoir du prince. Enfin, le huitième (c. 22) réserve à peu près complètement l'élection aux évêques. C'était devenu l'usage ; les évêques, obligés au célibat, devaient être pris parmi les moines ; et le peuple ne connaissait pas les moines.

En Occident, la transformation fut plus lente, et elle aboutit à un résultat différent. A Rome, dès 769, un concile écarte les laïques du nombre des électeurs, mais leur influence continue à se faire sentir jusqu'au moment où Nicolas II réserve l'élection aux cardinaux, en 1059. Chez les Francs et les Wisigoths, l'intervention des rois fut fréquente, et souleva les réclamations des conciles. L'ingérence des empereurs germaniques amena la querelle des investitures. Les laïques avaient abusé de leurs droits, peuple et princes furent exclus, et comme le clergé était devenu trop nombreux, l'élection fut réservée comme à Rome aux principaux clercs. Le douzième concile général (1215) ne connaît plus que l'élection par le chapitre.

GUSTAVE MOREL.

GRANDS SÉMINAIRES

RÈGLEMENT EN USAGE DANS LES GRANDS SÉMINAIRES AVANT LA RÉVOLUTION

| | |
|--|---|
| 3 heures. Lever. | 12 h. 45.. Lecture du Nouveau Testament en commun. Classe de chant. |
| 5 h. 30... Méditation. | 1 h. 30.. Vêpres pour ceux qui sont dans les Ordres sacrés. Les autres font 1/4 d'heure de lecture spirituelle. |
| 6 heures. Étude. | 1 h. 45.. Étude. |
| 7 heures. Messe. | 3 h. 30.. Conférence de théologie. |
| 7 h. 30... Déjeuner. Étude. | 5 heures. Étude. |
| 9 heures. Conférence de théologie. | 6 h. 30.. Examen particulier. Souper. |
| 10 h. 1/2.. Étude. | 7 heures. Angelus à la chapelle. Récréation. |
| 11 heures. Examen particulier. Diner. Récréation | 8 h. 15.. Prière du soir. |

Le dimanche, après la lecture ordinaire du Nouveau Testament, on s'exerce dans la salle à l'administration des Sacrements, à la Prédication et aux Catéchismes jusqu'à 2 heures.

Après Vêpres, on va dans sa chambre étudier la partie de l'Écriture sainte, qu'on doit expliquer. A 4 h. 15, l'explication de l'Écriture sainte, après laquelle Matines en commun; et le reste comme les autres jours.

N. B. — Nous avons reproduit, *Supplément* du 15 février 1901 et suiv., le texte complet d'un ancien règlement.

RÈGLEMENT EN USAGE DANS LES GRANDS SÉMINAIRES
DURANT LA PLUS GRANDE PARTIE DU XIX^e SIÈCLE

| | |
|---|---|
| 5 heures. Lever. | Midi..... Diner. Récréation. |
| 5 h. 30.. Prière. Méditation. | 1 h. 45.. Chapelet, puis Vêpres et Complies pour ceux qui sont dans les Ordres sacrés. Étude. |
| 6 heures. Messe. Étude. | 3 h. 30.. Classe. |
| 7 h. 45.. Déjeun. Récr. libre. | 4 h. 45.. Matines et Laudes pour ceux qui sont dans les Ordres sacrés. Étude. |
| 8 h. 15.. Étude. | 6 h. 30.. Lecture spirituelle. |
| 9 heures. Classe. | 7 heures. Souper. Récréation. |
| 10 h. 15.. Classe de chant le lundi, mardi, jeudi; le vendredi, classe de cérémonies. | 8 h. 30.. Prière du soir. |
| 10 h. 45.. Étude. | 9 heures. Coucher. |
| 11 h. 45.. Lecture du Nouveau Testam. Examen particulier. | |

- 1° Le cours de philosophie dure au moins un an; il comprend sept ou huit classes par semaine.
- 2° Le cours de théologie dure quatre années et a huit classes par semaine, mais les traités de la première année peuvent être intercalés dans le cours de philosophie.
- 3° Il y a deux classes d'Écriture sainte par semaine : une classe d'herméneutique, l'autre d'explication textuelle du Nouveau Testament, surtout des Évangiles et de quelques épîtres de saint Paul. Pour s'assurer que les élèves lisent la sainte Bible, le professeur d'herméneutique leur demandera compte en classe des chapitres dont la lecture leur aura été prescrite.
- 4° On s'attachera à donner des leçons de prédication d'une manière simple et pratique pour apprendre aux élèves à faire le catéchisme et les différents genres d'instruction.
- 5° Ordinairement, il n'y a par semaine qu'une classe de droit canon, d'histoire ecclésiastique et de liturgie.
- 6° Tous les élèves doivent étudier le plain-chant. Pour tous les cours, on mettra entre les mains des séminaristes un bon

ouvrage élémentaire qui puisse servir de thème aux explications du professeur. Le choix des manuels classiques est fait en conseil et soumis à l'approbation de l'Évêque, si le prélat le désire.

N. B. — Ce règlement était en usage dans presque tous les grands séminaires de France, et en particulier dans les grands séminaires dirigés par les Prêtres de la Mission. Cependant l'uniformité n'était pas rigoureuse au point de ne souffrir aucune variante. Ainsi, un cours d'archéologie existait dans plusieurs grands séminaires. De même des cours de sciences se faisaient dans quelques maisons, là surtout où le cours de philosophie durait deux ans.

GRAND SÉMINAIRE DE MONTPELLIER

1894-1895

ORDRE DE LA JOURNÉE

1^o Jours ordinaires

| | |
|---|--|
| 5 heures. Lever. Le lendemain du jour de congé le lever est à 5 h. 1/2. | Midi. Dîner. Ré- création. |
| 5 h. 1/2. Méditation à la salle des exercices. | 1 h. 1/2. Chapel ^e en cour par groupes. |
| 6 heures. Messe de communauté suivie d'un quart d'h. d'action de grâces, pour ceux qui ont communie. Ceux qui n'ont pas communie lisent l'Écriture Sainte pendant le quart d'h. qui suit la Messe. | 1 h. 3/4. Étude, |
| 6 h. 3/4. Déjeuner. Étude. | 3 heures. Classe sui- vie d'un quart d'h. de récréation. |
| 8 h. 3/4. Classe suivie d'un quart d'h. de récréation. Le samedi la classe de chant suit immédiatement la classe de théologie; tout le monde y assiste, excepté ceux qui, durant ce temps, font répétit. des cérémonies pour les offices du lendemain. La récréation a lieu de 10 h. 1/4 à 10 h. 1/2. | 4 h. 1/4. Étude. |
| 10 heures. Étude. | 6 heures. Classe. |
| 11 h. 55. Lecture du Nouveau Testament et examen particulier. | 7 heures. Lect. spi- rituelle. |
| | 7 h. 1/2. Souper. — Récréation. |
| | 8 h. 1/2. Prière du soir. Coucher. |

2^o Jours de congé avant Pâques

5 h. 1/2. Méditation et répétition d'oraison. — 6 h. 1/2. Messe de communauté. Déjeuner. — 8 h. 1/2. Classe. — 9 h. 1/2. Liturgie. — 10 h. Classe de chant. — 10 h. 1/2. Départ pour la campagne. Retour

vers 5 h. — 5 h. 1/2. Étude. — 7 h. Lecture spirituelle. Souper. Ré-
création.

3^e Jours de congé après Pâques

5 h. 1/2. Messe de communauté. Départ pour la campagne. On fait
la méditation en chemin. Déjeuner aussitôt après l'arrivée. —
11 h. Classe. — 6 h. Souper. — 7 h. 1/2. Prière du soir. Rentrée au
Séminaire.

4^e Dimanches

6 h. Grand'Messe, action de grâces. Déjeuner. Étude. — 8 h. 3/4.
Classe. — 9 h. 3/4. Classe de chant. — 10 h. 1/4. Récréation. —
11 h. Étude. — Midi. Dîner. Récréation jusqu'à 1 h. 55. — 2 h. Vê-
pres. Récréation. — 4 h. Étude. — 6 h. 1/2. Classe ou dominicale.

Il n'y a pas de classe les jours de fête qui suivent : la
Toussaint, l'Immaculée-Conception, Noël, l'Épiphanie, la Sainte-
Famille, la Purification, Pâques, la Translation des reliques de saint
Vincent, l'Ascension, la Pentecôte et la Fête-Dieu.

ORDRE DES COURS

| | | Théologiens | Philosophes |
|-------------|--------------|--------------------|----------------------|
| Dimanche... | M. 8 h. 3/4. | Anc. Testament. | Anc. Testament. |
| | 9 h. 3/4. | Chant. | Chant. |
| | S. 6 h. 1/2. | Patrologie. | Patrologie. |
| Lundi..... | M. 8 h. 3/4. | Morale. | Philosophie. |
| | S. 3 h. | Histoire. | Histoire. |
| | 6 h. | Sacramentaire. | Sciences. |
| Mardi..... | M. 8 h. 3/4. | Morale. | Philosophie. |
| | S. 3 h. | Dogme. | Théologie. |
| | 6 h. | Sacramentaire. | Philosophie. |
| Mercredi... | M. 8 h. 1/2. | Prédication. | Écriture Sainte. |
| | 9 h. 1/2. | Liturgie. | Liturgie. |
| | 10 h. | Chant. | Chant. |
| Jeudi..... | M. 8 h. 3/4. | Droit canon. | Droit canon. |
| | S. 3 h. | Droit public eccl. | Droit public ecclés. |
| | 6 h. | Nouv. Testament | Nouveau Testament |
| Vendredi... | M. 8 h. 3/4. | Morale. | Philosophie. |
| | S. 3 h. | Dogme. | Sciences. |
| | 6 h. | Sacramentaire. | Philosophie. |
| Samedi..... | M. 8 h. 3/4. | Morale. | Philosophie. |
| | 9 h. 3/4. | Chant. | Chant. |
| | S. 3 h. | Dogme. | Théologie. |
| | 6 h. | Sacramentaire. | Philosophie. |

1^o Le Dimanche soir la classe de patrologie alterne avec la Dominicale.

2^o Les diacres ont cours de diaconales pendant la classe de patrologie le Dimanche soir.

3^o Après Pâques, la classe de prédication est commune aux théologiens et aux philosophes; elle a lieu à la campagne de 11 heures du matin à midi.

GRAND SÉMINAIRE DE CHALONS-SUR-MARNE

1895-1896

Ordre du jour

| | | | |
|-------------|-----------------------|------------|----------------------------|
| 5 heures. | Lever. | Midi..... | Diner. Récréation. |
| 5 h. 30... | Prière et méditation. | 1 h. 30.. | Chapelet. Classe de chant. |
| 6 heures. | Messe. Étude. | 2 heures. | Étude. |
| 7 h. 45... | Déjeuner. | 3 h. 30... | Classe. |
| 8 heures. | Classe. | 4 h. 30... | Récréation. |
| 9 heures. | Récréation. | 7 heures. | Lecture spirituelle. |
| 9 h. 15... | Étude. | 7 h. 30... | Souper. Récréation |
| 10 h. 45... | Classe. | 8 h. 45... | Prière. |
| 11 h. 45... | Examen particulier. | 9 heures. | Coucher. |
| | | 9 h. 10... | Couvre-feu. |

| | | |
|------------|------------|--|
| | 8 heures. | Morale et petit dogme. (Les philosophes suivent le petit dogme.) |
| Lundi..... | 11 heures. | Nouv. Testament (2 ^e année de philosophie). |
| | 3 h. 1/2. | Dogme et philosophie. |
| | 8 heures. | Morale et petit dogme. |
| Mardi..... | 11 heures. | Nouv. Testament (1 ^{re} année de théologie). |
| | 3 h. 1/2. | Dogme et philosophie. |
| Mercredi.. | 9 heures. | Classe de diction. |
| | 8 heures. | Morale et petit dogme. |
| Jeudi..... | 11 heures. | Nouv. Testament (2 ^e année de théologie). |
| | 3 h. 1/2. | Dogme et philosophie. |
| | 8 heures. | Droit canon (théologiens et philosophes). |
| | 11 heures. | Anc. Testam. (théolog. et philos. 2 ^e année). |
| Vendredi.. | | Introduction à l'Ancien Testament (philosophes 1 ^{re} année). |
| | 1 h. 3/4. | Liturgie. |
| | 3 h. 1/2. | Histoire (théologiens et philosophes). |
| | 8 heures. | Morale et petit dogme. |
| Samedi ... | 11 heures. | Nouv. Testament (3 ^e année de théologie). |
| | 3 h. 1/2. | Dogme et philosophie. |
| Dimanche. | 8 heures. | Prédication. |

DIVISION DES MATIÈRES

Les philosophes étudient en deux ans : 1^o la philosophie scolastique; 2^o le petit dogme et la petite morale.

Les théologiens en trois ans étudient ce qui reste de la théologie.

Dogme. 1^{re} année. — De Deo Uno, Trino, Creante, Elevante, Consummatore.

2^o année. — De Verbo Incarnato et Maria Virgine, de Gratia.

3^o année. — De Sacramentis : Baptismo, Confirmatione, Extrema-Untione, Ordine, Eucharistia.

Morale. 1^{re} année. — De Virtutibus, De Præceptis Dei et Ecclesiæ.

2^o année. — De Justitia, Contractibus, Obligationibus statuum.

3^o année. — De Pœnitentia et Indulgentiis, de Matrimonio.

L'Histoire et le Droit canon sont étudiés en cinq ans.

Écriture Sainte : l'Ancien Testament est étudié dans l'espace de cinq ans. Introduction générale, toujours la 1^{re} année de philosophie; puis les études se divisent en quatre sections :

1^o Le Pentateuque; 2^o Les livres historiques et didactiques.

3^o Les Psaumes et Job. 4^o Les livres prophétiques.

Le Nouveau Testament se divise en quatre sections :

1^o Introduction (2^o année de philosophie). 2^o Saint Matthieu et saint Marc (1^{re} année de théologie); 3^o Saint Luc et saint Jean (2^o année de théologie). 4^o Actes et Epîtres (2^o année de théologie).

GRAND SÉMINAIRE DE NICE

Année 1898-1899

ORDRE DU JOUR

| | | | |
|------------|---------------------|-----------|--|
| 5 heures. | Lever. | Midi..... | Dîner. Récréation. |
| 5 h. 1/2. | Méditation. | 1 h. 1/2. | Chapel par groupes en se promenant dans la cour. |
| 6 heures. | Messe. | 1 h. 3/4. | Classes de chant. |
| 6 h. 3/4. | Déjeuner. | | Vêpres et Complies pour ceux qui sont dans les ordres sacrés. |
| 7 heures. | Etude. | 2 h. 1/4. | Étude. |
| 8 h. 1/2. | Cours. | 3 h. 1/2. | Cours. |
| 9 h. 1/2. | Récréation. | 4 h. 1/2. | Récréation. |
| 9 h. 3/4. | Étude. | 4 h. 3/4. | Étude. Mat., Laudes. |
| 11 heures. | Cours. | 6 h. 50. | Lecture du N. Test. Lectures spirit. commencée toujours par la lect. de Tronson. |
| 11 h. 55. | Examen particulier. | 7 h. 1/2. | Souper. Récréation. |
| | | 8 h. 1/2. | Prière. Coucher. |

Deux promenades par semaine : le *lundi* et le *mercredi*, de 1 h. 1/2 à 4 h. 1/2. A 5 h., étude.

Le *lundi*, à 5 h. 3/4 : Cours de patrologie.

Le *mercredi* matin : 6 h., répétition d'oraison; 6 h. 1/2, messe; 7 h. 1/4, déjeuner; 8 h. 1/2, cours; 9 h. 1/2, récréation; 10 h. 1/2, étude, jusqu'à midi.

Le *dimanche* (*notre Chapelle est publique*) : 6 h., lever; 6 h. 1/2, méditation; 7 h., étude; 8 h., grand'messe. Déjeuner. Récréation. A 10 h. 1/2, étude ou composition; 11 h. 3/4, lecture du ~~Nouveau~~ Testament; 2 h. 1/2, vêpres et salut; 5 h., étude; 6 h. 1/2, cours.

Samedi : 1 h. 3/4, classe générale de chant; répétition des cérémonies pour ceux qui doivent officier le lendemain. — Le soir : à 6 h. 1/2, conférence spirituelle, sur un sujet donné le vendredi matin, par chacun des directeurs, à tour de rôle.

Deux élèves sont interrogés; ils doivent parler environ dix minutes chacun. Le directeur traite ensuite lui-même le sujet.

ORDRE DES COURS

La durée normale des cours est de six ans : deux pour la Philosophie, quatre pour la Théologie.

| | <u>Théologiens</u> | <u>Philosophes</u> |
|------------------|---|---|
| Lundi... | Morale. Liturgie. Patrologie. | Philosophie. Liturgie. Patrologie. |
| Mardi... | Morale. Écriture Sainte. Dogme. | Mathématiques. Écriture Sainte. Philosophie. |
| Mercredi. | Prédication. | Prédication. |
| Jeudi.... | Morale. Écriture Sainte. Dogme. | Philosophie. Écriture Sainte. 1 ^{re} année : Histoire de l'Anc. Test. 2 ^e année : Histoire de N.-Seigneur. |
| Vendredi. | Morale. Histoire. Dogme. | Mathématiques. Histoire. Philosophie. |
| Samedi .. | Droit canon. Patrologie (étudiée au point de vue de la prédication). Dogme. | Droit canon. Sciences. Philosophie. |
| Dimanche | Écriture Sainte. | Écriture Sainte. |

Cours facultatifs. — *Hébreu, Anglais, Allemand.* Ces cours ont lieu le mardi, mercredi, jeudi, vendredi, à 5 h. 3/4 du soir.

Examens. — Deux examens généraux sur toutes les matières, avec partie orale et partie écrite, ont lieu deux fois par an, au milieu et à la fin de l'année scolaire. Tous les quinze jours a lieu un examen public dit de *repassé* sur une des matières. Trois élèves sont interrogés, dont deux désignés par le sort et un au choix. Après cet examen, il est rendu compte des devoirs écrits et un des meilleurs est lu publiquement.

Devoirs écrits. — *Philosophes* : un devoir par semaine. Tous les mois une composition écrite en philosophie et en sciences. Les résultats sont donnés avec classement.

Théologiens : un devoir tous les quinze jours, de morale, de dogme, d'Écriture sainte à tour de rôle.

Tous les mois une composition écrite ou morale, en dogme, en Écriture Sainte. Les résultats sont donnés avec classement.

A la fin de l'année, les deux premiers en théologie et les deux premiers en philosophie ont droit de choisir des livres, pour un prix déterminé.

Bibliothèque. — Les élèves ont à leur usage une bibliothèque particulière. Ils peuvent, de plus, aller travailler à la bibliothèque de la Maison deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche, de 9 h. 1/2 à midi. Des Revues françaises et étrangères sont à leur disposition.

GRAND SÉMINAIRE DE LA ROCHELLE

1901-1902

ORDRE DU JOUR

| | | | |
|-------------|----------------------|---------------|---|
| 5 heures. | Lever. | Midi. | Diner. |
| 5 h. 30... | Méditation. | 1 h. 30... | Récréation. |
| 6 heures. | Messe. | 1 h. 30... | Chapel' par groupes en se promenant. |
| 6 h. 40... | Lecture de la Bible. | 1 h. 45... | Étude. |
| 7 h. 15... | Déjeuner. | 3 heures. | Cours. |
| 7 h. 30... | Étude. | 4 heures. | Étude. |
| 8 h. 30... | Cours. | 5 heures. | Cours. |
| 9 h. 30... | Récréation. | 5 h. 45... | Étude. |
| 9 h. 45... | Étude. | 7 heures. | Lecture spirituelle. |
| 10 h. 45... | Cours. | 7 h. 30... | Souper. |
| 11 h. 45... | Examen particulier. | 8 heures. | Récréation. |
| | | 8 h. 30... | Prière. |
| | | 8 h. 45... | Couvre-feu. |

ORDRE DES COURS

Année de philosophie

| | 8 h. 30 | 11 heures | 3 heures | 5 heures |
|------------------|--------------|----------------------------|--------------|-----------------------------|
| Lundi.... | Philosophie. | Ecrit. sainte | Philosophie. | Sciences. |
| Mardi ... | Philosophie. | Ecrit. sainte | Histoire. | Architecture religieuse. |
| Mercredi. | Philosophie. | Langues (fa- cultatif). | | |
| Jeudi.... | Philosophie. | Ecrit. sainte | Philosophie. | Sciences. |
| Vendredi. | Philosophie. | Ecrit. sainte | Histoire. | Hte lecture et tenue. |
| Samedi .. | Philosophie. | Ecrit. sainte | Philosophie. | Chant. |
| Dimanche | Liturgie. | | | Langues (fa- cultatif). |

1^{re}, 2^e et 3^e années de théologie

| | 8 h. 30 | 11 heures | 3 heures | 5 heures |
|------------------|-----------|----------------------------|---------------|-----------------------------|
| Lundi.... | Dogme. | Sciences na- turelles. | Ecrit. sainte | Dogme. |
| Mardi ... | Dogme. | Histoire et patrologie | Ecrit. sainte | Architecture et archéol. |
| Mercredi. | Dogme. | Langues (fa- cultatif). | | |
| Jeudi.... | Dogme. | Droit canon | Ecrit. sainte | Dogme. |
| Vendredi. | Dogme. | Sciences na- turelles. | Ecrit. sainte | Eloquence sacrée. |
| Samedi .. | Dogme. | Histoire et patrologie | Ecrit. sainte | Chant. |
| Dimanche | Liturgie. | | | Langues (fa- cultatif). |

4^e année de théologie

| | 8 h. 30 | 11 heures | 3 heures | 5 heures |
|------------------|---------|--|---------------|------------|
| Lundi.... | Morale. | Apol. scien- tifique. | Ecrit. sainte | Morale. |
| Mardi.... | Morale. | Histoire du dogme. | Ecrit. sainte | Pastorale. |
| Mercredi. | Morale. | Langues (fa- cultatif). | | |
| Jeudi.... | Morale. | 1 ^{er} semestre droit can., 2 ^e sem ^e dr. civ. et soc. | Ecrit. sainte | Morale. |

| | | | | |
|-----------|-----------|---------------------|---------------|-----------------------|
| Vendredi. | Morale. | Apol. scientifique. | Ecrit. sainte | Eloquence sacrée. |
| Samedi .. | Morale. | Histoire du dogme. | Ecrit. sainte | Chant. |
| Dimanche | Liturgie. | | | Langues (facultatif). |

BIBLIOGRAPHIE

Studi Religiosi. — Via Ricasoli, 21, Florence (Italie). P. A. PALMISI. *La Teologia Bizantina.* — Cap. I. *Caratteri generali della Teologia Bizantina.* — L'importance de cette étude se mesure à l'influence exercée par Byzance : les questions dogmatiques ont été en même temps des questions politiques.

L. GRAMMATICA. *La vie romane della Palestina* (avec une carte).

Letteratura; Cronaca. — Suite de la *Leggenda antica* de saint François d'Assise, d'après un manuscrit du Vatican.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. — AVIS. — La Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de prévenir MM. les voyageurs qu'à partir du 3 mai prochain, elle met en service, à titre d'essai, des appareils garde-places, système « Boucher » dans ses trains rapides de jour, entre Paris et Marseille (train n° 1 partant de Paris à 9 h. 30 du matin et train n° 2 partant de Marseille à 9 h. 20 du matin).

L'emploi de ces appareils permet à MM. les voyageurs de s'assurer la possession indiscutée de la place qu'ils auront choisie dans le train. A cet effet, il leur est remis gratuitement, au moment du départ, un ticket spécial qu'il suffit d'introduire dans l'appareil placé au-dessus de la place de leur choix. En vertu d'une décision de M. le Ministre des Travaux publics, les places dans l'appareil desquelles aura été introduit un ticket seront seules considérées comme régulièrement retenues; aucun autre mode de marquer les places ne sera donc admis dans les voitures des trains 1 et 2 munies des appareils garde-places.

MM. les voyageurs ont également la faculté de se faire réserver à l'avance une place de leur choix, au départ des gares de Paris et de Marseille moyennant le paiement d'une taxe de location de 1 franc par place retenue d'avance.

SOMMAIRE

Institut catholique, p. 81. — La réforme de l'enseignement secondaire, p. 83. —
Bibliographie, p. 94.

INSTITUT CATHOLIQUE

RÉPONSE DE LA S. CONGRÉGATION DES ÉTUDES

AU RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

à la suite de son rapport triennal.

Illme ac Rme Domine,

Quod a te de istius catholicæ studiorum Universitatis optimo statu accepimus haud poterat non jucundissimum accidere. De Instituto enim agitur saluberrimo ac temporibus, in quæ incidimus, maxime opportuno, in quo et errores circa Fidem et præjudicatæ opiniones et quidquid bonis moribus adversatur a præclarissimis Doctoribus refellitur, adeo ut idem Athenæum antiquæ illi Sorbonicæ Universitati, unde tot viri omni doctrinæ vitæque laude insignes prodierunt, quodammodo successerit magna cum spe eorundem colligendorum fructuum. Quamobrem facere non possumus quin variarum disciplinarum Doctoribus gratulemur ex animo, quorum ingenii virtutisque fama latissime pervagatur.

Munificentiam autem summopere commendamus eorum, qui, ut plane novimus, ejusdem Instituti incremento ac splendori prospexerunt ac prospicere pergunt, quorum spectata virtus longe maius a Deo præmium latura est, quam quantum testimonia hominum afferre possint. Neque enim de Religione Fideque catholica merentur minus qui operam, quam qui opes ad eam dilatandam tuendamque conferunt.

Verum hæc ipsa laudis opinio, qua jure gaudet domicilium istud sapientiæ ac bonarum artium, efficit ut Sacra Studiorum Congregatio frequentiore ibi numerum auditorum desideret, qualem et sedula tua cura et tot Antistitum præstantia et clarissimorum hominum tam nobilis liberalitas optabilem faciunt. Quapropter, quum ipsi Univer-

sitati tum singulis Diœcesibus, maxime in rem fore ducimus si Episcopi, quos nequeunt præstantioris ingenii adolescentes Parisios ad Universitatem catholicam mittere instituendos ex integro, eosdem expleto Theologiæ cursu in suis seminariis, mittant saltem ad biennium, ut in Athenæo isto magno pleniorẽ hauriant doctrinæ ecclesiasticæ copiam.

Illud etiam in votis est ut baccalaurei in S. Theologia renunciẽtur in Seminariis quamplures; ad quod facile allici possunt si semel aut iterum eximantur a lege faciendi quotannis periculum per quinquennium a suscepto sacerdotio.

Item optandum ut excitentur juvenes ad lauream doctoris assequendam cauto ab Episcopis et a Prælati Regularibus, ne cui aditus fiat ad docendum sive in Seminariis sive in scholis religiosarum Congregationum nisi laurea doctoris fuerit ornatus in ea disciplina, quam tradere cupiat.

Cum vero, tum in seminariis tum in catholico majore Instituto Parisiensi non desint qui breve Theologiæ curriculum absolvant, quo citius aut facilius augeantur Sacerdotio, optime consultum erit sacri cœtus dignitati si lege caveatur ne quis inungatur Sacerdos, nisi saltem per solidum triennium sacris studiis operam dederit.

Multum denique utilitatis habere potest eorum, qui catholicis Universitatibus in Gallia præsunt, frequens conventus in aliqua ejusdem Nationis urbe, ac deinde etiam Romæ ut ob oculos Apostolicæ Sedis atque hujus S. Congregationis Studiorum, de negotiis quæ ad institutionem juvenum pertinent, commodius possint tutiusque consulere.

Interea Deum precor ut te diutissime sospitet.

Romæ, die 22 Januarii 1902.

† FR. card. SATOLLI, *præfectus*.

A. S. DANDINI, *a secretis*.

Illmo ac Romo Dno
PETRO PECHENARD,
Rectori Catholici Inst. Paris.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

La réforme de l'enseignement secondaire, qu'on préparait depuis trois ans, est un fait accompli. Un décret paru au *Journal Officiel* le 2 juin dernier en précise les grandes lignes.

Evidemment il est impossible de porter tout de suite sur cette réforme un jugement sérieux; il faut attendre quelques années et voir ce qu'elle donnera à l'épreuve. Mais il importe que l'enseignement libre prenne nettement position dès maintenant : les nouveaux décrets sont applicables à la rentrée d'octobre 1902, et il faudra à ce moment donner satisfaction aux justes inquiétudes des familles. Dans les Petits Séminaires, que nous avons particulièrement en vue ici, il faudra se garder de deux excès, d'une mauvaise humeur exagérée et d'un enthousiasme sans mesure. Maudire la réforme et la considérer comme non avenue, ce serait se condamner à l'isolement et à l'impuissance; adopter subitement le nouveau plan d'études dans tous ses détails, ce serait entreprendre sans motif des expériences périlleuses qu'il vaut mieux laisser faire à d'autres.

Il faudra donc choisir; et chaque maison choisira suivant ses ressources et suivant les besoins de sa clientèle. Dans tous nos Petits Séminaires, croyons-nous, on devrait adopter comme fonds d'études le programme de la division A (1^{er} cycle) et de la section A (2^e cycle). C'est, à peu de choses près, le programme des anciennes études classiques. Il faudrait fortifier l'enseignement du grec — peut-être même le confier à un professeur spécial, — diminuer la part des mathématiques en seconde et en rhétorique, faire une place à la physique et à la géologie dans les mêmes classes, et organiser l'enseignement de l'histoire de telle sorte qu'il y eut place en rhétorique pour une heure d'histoire ancienne par semaine. Ces légères modifications sont possibles dans tous les Petits Séminaires de France.

Il serait à souhaiter que, dans un grand nombre de maisons, l'enseignement d'une ou de plusieurs des trois autres sections fût organisé à côté de la section A. Je signale en particulier la section B, latin-langues vivantes, qui ressemble très exactement à la section A, sauf que la place laissée libre par le grec est prise par les langues étrangères. L'importance de ces langues augmente chaque jour, même pour le clergé; et il ne semble pas impossible que des élèves intelligents et bien dirigés arrivent, à la fin de leurs études, à écrire et à parler à peu près correctement l'allemand ou l'anglais — c'est ce que demandent les nouveaux programmes. Certainement, pour obtenir ce résultat, il suffirait d'organiser pour nos professeurs de langues vivantes quelques séjours à l'étranger, et ce problème est facile à résoudre.

La section C est réservée aux élèves qui ont besoin d'une culture scien-

tifique très développée, et qui veulent garder quelque chose des anciennes études classiques; enfin la section D correspond à peu près à l'enseignement moderne actuel.

Dans le nouveau décret, quelques détails sont à noter à titre d'indication.

1° La durée des classes doit être réduite à une heure; cependant, elle pourra être portée à une heure et demie ou même à deux heures, pour les élèves au-dessus de quatorze ans. Il y a là pour l'enseignement libre une indication précieuse.

2° Un cours de morale est établi en quatrième et en troisième. Les quelques notions qu'on y donnera, et qu'il faudrait se garder de dédaigner, pourront être facilement jointes, chez nous, au cours d'instruction religieuse.

3° Le nom de rhétorique disparaît et est remplacé par celui de première. Le détail est insignifiant; mais, dans certaines maisons, on pourrait profiter de ce changement de nom pour faire disparaître certaines formes surannées de discours et d'exercices littéraires.

Pour permettre aux directeurs de séminaires et de collèges de prendre dès maintenant les mesures utiles, nous donnons ici le décret de réforme dans ses lignes essentielles, en résumant les parties moins importantes; les résumés sont marqués d'un astérisque.

*
*
*

CHAPITRE PREMIER

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

ARTICLE PREMIER. — L'enseignement secondaire est coordonné à l'enseignement primaire de manière à faire suite à un cours d'études primaires d'une durée normale de quatre années.

ART. 2. — L'enseignement secondaire est constitué par un cours d'études d'une durée de sept ans et comprend deux cycles : l'un d'une durée de quatre ans, l'autre d'une durée de trois ans.

PREMIER CYCLE

ART. 3. — Dans le premier cycle, les élèves ont le choix entre deux sections. Dans l'une sont enseignés, indépendamment des matières communes aux deux sections, le latin, à titre obligatoire, dès la première année (classe de sixième), le grec, à titre facultatif, à partir de la troisième année (classe de quatrième).

Dans l'autre, qui ne comporte pas l'enseignement du latin et du grec, plus de développement est donné à l'enseignement du français, des sciences, du dessin, etc.

ART. 4. — Dans les deux sections, les programmes sont organisés de telle sorte que l'élève se trouve, à l'issue du premier cycle, en possession d'un ensemble de connaissances formant un tout et pouvant se suffire à lui-même.

ART. 5. — A l'issue du premier cycle, un certificat d'études secondaires du premier degré peut être délivré aux élèves, en raison des notes obtenues par eux durant ces quatre années d'études et après délibération des professeurs dont ils ont suivi les cours.

Les aspirants au baccalauréat ont la faculté de produire ce certificat devant le jury; il en est tenu compte, dans les mêmes conditions que du livret scolaire, pour l'admissibilité et pour l'admission.

SECOND CYCLE

ART. 6. — Dans le second cycle, quatre groupements de cours principaux sont offerts à l'option des élèves, savoir :

- 1° Le latin avec le grec;
- 2° Le latin avec une étude plus développée des langues vivantes;
- 3° Le latin avec une étude plus complète des sciences;
- 4° L'étude des langues vivantes unie à celle des sciences sans cours de latin.

Cette dernière section, destinée normalement aux élèves qui n'ont pas fait de latin dans le premier cycle, est ouverte aussi aux élèves qui, ayant suivi les cours de latin dans le premier cycle, ne continuent pas cette étude dans le second.

ART. 7. — Pour les élèves qui ne se destinent pas au baccalauréat, il sera institué, dans un certain nombre d'établissements publics, à l'issue du premier cycle, un cours d'études dont l'objet principal sera l'étude des langues vivantes, et l'étude des sciences spécialement en vue des applications. Ce cours d'études aura une durée de deux ans. Il sera approprié aux besoins des diverses régions. Le programme en sera préparé par les conseils académiques et arrêté par le ministre de l'instruction publique.

A l'issue de ce cours et à la suite d'un examen public subi sur le programme établi comme il est prévu ci-dessus, un certificat pourra être délivré, sur lequel seront portées, avec le nom de l'académie ou l'examen a été passé, les matières de cet examen et les notes obtenues.

CHAPITRE II.

ORGANISATION DES ÉTUDES (par semaines).

DIVISION PRÉPARATOIRE

| 1 ^{re} année. (Classe de dixième.) | | 2 ^e année. (Classe de neuvième.) | |
|--|-----------|--|-----------|
| Français..... | 9 h. 1/2 | Français..... | 7 heures |
| Instruction morale et civique (1)..... | » | Instruction morale et civique (1)..... | » |
| Écriture..... | 2 — | Langues vivantes..... | 2 — |
| Petits récits historiques..... | 1 heure. | Écriture..... | 2 h. 1/2 |
| Géographie..... | 1 h. 1/2 | Petits récits historiques..... | 1 heure |
| Calcul..... | 3 — | Géographie..... | 1 h. 1/2 |
| Leçons de choses..... | 1 — | Calcul..... | 3 — |
| Dessin..... | 1 — | Leçons de choses..... | 1 — |
| Chant..... | 1 — | Dessin..... | 1 — |
| Total..... | 20 heures | Chant..... | 1 — |
| | | Total..... | 20 heures |

DIVISION ÉLÉMENTAIRE

(Classes de huitième et de septième.)

| | | | |
|--|----------|-----------------------|-----------|
| Français..... | 7 heures | Calcul..... | 4 heures |
| Instruction morale et civique (1)..... | » | Leçons de choses..... | 1 — |
| Langues vivantes..... | 2 — | Dessin..... | 1 — |
| Ecriture..... | 1 — | Chant..... | 1 — |
| Histoire et géographie.. | 3 — | Total..... | 20 heures |

Premier cycle (durée quatre ans, de la sixième à la troisième inclusivement).

CLASSE DE SIXIÈME

| <i>Division A.</i> | | <i>Division B.</i> | |
|--------------------------|-----------|--------------------------|-----------|
| Français..... | 3 heures | Français..... | 5 heures |
| Latin..... | 7 — | Ecriture..... | 1 — |
| Langues vivantes..... | 5 — | Langues vivantes..... | 5 — |
| Histoire et géographie.. | 3 — | Histoire et géographie.. | 3 — |
| Calcul..... | 2 — | Calcul..... | 4(2)— |
| Sciences naturelles.... | 1 — | Sciences naturelles.... | 2 — |
| Dessin..... | 2 — | Dessin..... | 2 — |
| Total..... | 23 heures | Total..... | 22 heures |

CLASSE DE CINQUIÈME

| | | | |
|--------------------------|-----------|--------------------------|-----------|
| Français..... | 3 heures | Français..... | 5 heures |
| Latin..... | 7 — | Ecriture..... | 1 — |
| Langues vivantes..... | 5 — | Langues vivantes..... | 5 — |
| Histoire et géographie.. | 3 — | Histoire et géographie.. | 3 — |
| Calcul..... | 2 — | Mathématiques..... | 4(2)— |
| Sciences naturelles.... | 1 — | Sciences naturelles.... | 2 — |
| Dessin..... | 2 — | Dessin..... | 2 — |
| Total..... | 23 heures | Total..... | 22 heures |

CLASSE DE QUATRIÈME (3)

| | | | |
|--------------------------|-------------|--------------------------|-----------|
| Morale..... | 1 heure | Morale..... | 1 heure |
| Français..... | 3 heures | Français..... | 5 — |
| Latin..... | 6 — | Comptabilité..... | 1 — |
| Grec..... | 3 facult. | Langues vivantes..... | 5 — |
| Langues vivantes..... | 5 heures | Histoire et géographie.. | 3 — |
| Histoire et géographie.. | 3 — | Mathématiques..... | 4 — |
| Mathématiques..... | 1+1 facult. | Physique et chimie.... | 2 — |
| Sciences naturelles.... | 1 heure | Dessin..... | 2+1 — (4) |
| Dessin..... | 2 — | Total..... | 24 heures |
| Total..... | 22+4 h.fac. | | |

(1) Cet enseignement sera donné à l'occasion de l'enseignement du français, de l'histoire et de la géographie et se trouve compris dans les heures attribuées à ces matières.

(2) Dont une heure de dessin géométrique.

CLASSE DE TROISIÈME (1)

| | | | |
|--------------------------|--------------|--------------------------|-----------|
| Morale..... | 1 heure | Morale..... | 1 heure |
| Français..... | 3 heures | Français..... | 4 heures |
| Latin..... | 6 — | Droit usuel..... | 1 — |
| Grec..... | 3 h. fac. | Langues vivantes..... | 5 — |
| Langues vivantes..... | 5 — | Histoire et géographie.. | 3 — |
| Histoire et géographie.. | 3 — | Mathématiques..... | 3 — |
| Sciences mathématiques | 2+1 fac. | Physique et chimie..... | 2 — |
| Dessin..... | 2 heures | Sciences naturelles..... | 1 — |
| | | Comptabilité..... | 1 — |
| | | Dessin..... | 2+1 — (2) |
| Total..... | 22+4 h. fac. | Total..... | 24 heures |

Deuxième Cycle (durée trois ans, de la seconde à la philosophie).

CLASSE DE SECONDE

| DÉSIGNATION | SECTION A Grec-Latin | SECTION B Latin-Langues vivantes | SECTION C Latin-Sciences | SECTION D Sc.-Langues vivantes |
|---|-------------------------|--|-----------------------------|--------------------------------------|
| Français..... | 3 heures | 3 heures | 3 heures | 3 heures |
| Latin..... | 4 — | 4 — | 4 — | » — |
| Grec..... | 5 — | » — | » — | » — |
| Histoire moderne.. | 2 — | 2 — | 2 — | 2 — |
| Histoire ancienne.. | 2 — | 2 — | » — | » — |
| Géographie..... | 1 — | 1 — | 1 — | 1 — |
| Langues vivantes... | 2 — | 2+1 (3) + 4 (4) | 2 — | 2+1 (3) + 4 (4) |
| Mathématiques..... | 1 — | 1 heure | 5 — | 5 heures |
| Physique et chimie. | 1 — | 1 — | 3 — | 3 — |
| Exercices pratiques de sciences..... | » — | » — | 2 — | 2 — |
| Dessin..... | 2 — | 2 — | 2 h. + 2 h. (5) | 2 h. + 2h.(5) |
| Géologie..... | 12 conf. de 1 h. | » — | » — | » — |
| Totaux..... | 23 heures | 23 heures | 26 heures | 27 heures |

(1) Les élèves qui suivront les cours de grec seront dispensés de trois heures de classe prélevées à raison de deux heures sur les langues vivantes et d'une heure sur le dessin.

(2) Une heure pour le dessin géométrique.

(3) 1 heure spéciale dans les sections B et D pour la langue étudiée dans le premier cycle.

(4) 4 heures pour la seconde langue.

(5) 2 heures pour le dessin géométrique.

CLASSE DE PREMIÈRE

| DÉSIGNATION | SECTION A | SECTION B | SECTION C | SECTION D |
|--------------------------------------|-----------------|------------------------|----------------|----------------------|
| | Grec-Latin | Latin-Langues vivantes | Latin-Sciences | Sc.-Langues vivantes |
| Français..... | 3 heures | 3 heures | 3 heures | 3 heures |
| Latin..... | 3 — | 3 — | 3 — | » — |
| Exercices complémentaires de latin | 2 — | 2 facult. | » — | » — |
| Grec..... | 5 — | » — | » — | » — |
| Histoire moderne... | 2 — | 2 — | 2 — | 2 — |
| Histoire ancienne... | 2 — | 2 — | » — | » — |
| Géographie..... | 1 — | 1 — | 1 — | 1 — |
| Langues vivantes... | 2 — | 2+1(1)+4(2) | 2 — | 2+1(1)+4(2) |
| Mathématiques..... | 1 — | 1 — | 5 — | 5 heures |
| Physique..... | 1 — | 1 — | » — | » — |
| Physique et chimie. | » — | » — | 3 — | 3 — |
| Exercices pratiques de sciences..... | » — | » — | 2 — | 2 — |
| Dessin..... | 2 h. facult. | 2 h. facult. | 2 h.+2 h.(3) | 2 h.+2 h.(3) |
| Totaux..... | 22 h.+2 h. fac. | 20 h.+4 h. fac. | 25 heures | 27 heures |

CLASSE DE PHILOSOPHIE

| DÉSIGNATION | PHILOSOPHIE | | MATHÉMATIQUES | |
|--------------------------------------|---------------------------|---------------------------|-----------------|-----------------|
| | SECTION A | SECTION B | SECTION A | SECTION B |
| Philosophie..... | 8 h. pendant un semestre. | 8 h. pendant un semestre. | 3 heures | 3 heures |
| Philosophie..... | 9 h. pendant un semestre. | 9 h. pendant un semestre. | » | » |
| Grec-latin..... | 4 h. facultativ. | » | » | » |
| Latin..... | » | 2 h. facultativ. | » | » |
| Langues vivantes... | 2 h. facultativ. | 1 h.+2 h.(4) | 2 heures | 1 h.+2 h.(4) |
| Histoire et géographie..... | 3 heures | 3 heures | 3 — | 3 heures |
| Mathématiques..... | 2 — | 2 — | 8 — | 8 — |
| Physique et chimie. | 3 — | 3 — | 5 — | 5 — |
| Sciences naturelles. | 2 — | 2 — | 2 — | 2 — |
| Exercices pratiques de sciences..... | » | » | 2 — | 2 — |
| Dessin..... | 2 h. facultativ. | 2 h. facultativ. | 2 h.f.(5)+2(3) | 2 h.f.(5)+2(3) |
| Hygiène..... | 12 confér. de 1 h.(6). | » | — | — |
| Totaux..... | 18 h.1/2+8 h.f. | 21 h.1/2+4 h.f. | 27 h.+2 h. fac. | 28 h.+2 h. fac. |

(1) 1 heure spéciale dans les sections B et D pour la langue étudiée dans le premier cycle.

(2) 4 heures pour la seconde langue.

(3) 2 heures pour le dessin géométrique.

(4) Les élèves auront la faculté de choisir la distribution de ces classes.

(5) Le dessin d'ornement est facultatif.

(6) Ces conférences seront comprises dans le cours de sciences naturelles pour les sections de mathématiques A et B et pour les quatre sections de philosophie et de mathématiques lorsque les sections seront réunies. Elles seront faites en dehors du cours des sciences naturelles pour les sections de philosophie A et B, lorsque ces sections seront séparées.

CHAPITRE III

LE BACCALAURÉAT

* [Les anciens règlements du baccalauréat sont légèrement modifiés. Les professeurs de l'enseignement secondaire font partie du jury qui est toujours présidé par un membre de l'enseignement supérieur. Le livret scolaire reste facultatif, mais aucun candidat qui a présenté un livret ne peut être éliminé sans que son livret ait été examiné.

Suivant les études qu'il a faites, le candidat qui se fait inscrire choisit un des quatre types suivants de baccalauréat et voici les épreuves qu'il a à subir.]

LATIN-GREC

Épreuves écrites.

- 1° Une composition française ;
- 2° Une version latine ;
- 3° Une version grecque.

Épreuves orales.

- 1° L'explication d'un texte grec ;
- 2° L'explication d'un texte latin ;
- 3° L'explication d'un texte français.

Ces textes sont choisis dans les ouvrages inscrits aux programmes des classes de seconde et de première de la section A de l'enseignement secondaire.

4° Une épreuve de langue vivante étrangère, allemand, anglais, espagnol ou italien, au choix du candidat, suivant le mode déterminé par l'instruction annexée au présent décret ;

5° Une interrogation sur l'histoire ancienne, d'après le programme de la classe de première de la section A de l'enseignement secondaire.

6° Une interrogation sur l'histoire moderne, d'après le même programme ;

7° Une interrogation sur la géographie, d'après le même programme ;

8° Une interrogation sur les mathématiques, d'après le même programme ;

9° Une interrogation sur la physique, d'après le même programme.

II

LATIN-LANGUES VIVANTES

Épreuves écrites.

- 1° Une composition française ;
- 2° Une version latine ;
- 3° Une composition en langue vivante étrangère, allemand, anglais, espagnol ou italien, au choix du candidat, d'après le mode déterminé par l'instruction annexée au présent décret.

Épreuves orales.

- 1° L'explication d'un texte latin ;
- 2° L'explication d'un texte français.

Ces textes sont choisis dans les ouvrages inscrits aux programmes des classes de seconde et de première de la section B de l'enseignement secondaire.

3° Deux épreuves sur deux langues vivantes étrangères, dont une porte obligatoirement sur l'allemand ou l'anglais, l'autre sur l'allemand, l'anglais, l'espagnol ou l'italien, au choix du candidat, d'après le mode déterminé par l'instruction annexée au présent décret ;

4° Une interrogation sur l'histoire ancienne, d'après le programme de la classe de première de la section B de l'enseignement secondaire ;

5° Une interrogation sur l'histoire moderne, d'après le même programme ;

6° Une interrogation sur la géographie, d'après le même programme ;

7° Une interrogation sur les mathématiques, d'après le même programme ;

8° Une interrogation sur la physique, d'après le même programme.

III

LATIN-SCIENCES

Épreuves écrites.

1° Une composition française ;

2° Une version latine ;

3° Une composition de mathématiques et de physique.

Épreuves orales.

1° L'explication d'un texte latin ;

2° L'explication d'un texte français.

Ces textes sont choisis dans les ouvrages inscrits aux programmes des classes de seconde et de première de la section C de l'enseignement secondaire.

3° Une épreuve de langue vivante étrangère, allemand, anglais, espagnol ou italien, au choix du candidat, d'après le mode déterminé par l'instruction annexée au présent décret ;

4° Une interrogation sur l'histoire, d'après le programme de la classe de première de la section C de l'enseignement secondaire ;

5° Une interrogation sur la géographie, d'après le même programme ;

6° Une interrogation sur les mathématiques, d'après le même programme ;

7° Une interrogation sur la physique, d'après le même programme ;

8° Une interrogation sur la chimie, d'après le même programme.

IV

SCIENCES-LANGUES VIVANTES

Épreuves écrites.

1° Une composition française ;

2° Une composition en langue vivante étrangère, allemand, anglais, espagnol ou italien, au choix du candidat, d'après le mode déterminé par l'instruction annexée au présent décret ;

3° Une composition de mathématiques et de physique.

Épreuves orales.

1° L'explication d'un texte français choisi dans les ouvrages inscrits aux

programmes des classes de seconde et de première de la section D de l'enseignement secondaire ;

2° Deux épreuves sur deux langues vivantes étrangères, dont une porte obligatoirement sur l'allemand ou l'anglais, l'autre, au choix du candidat, sur l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien ou le russe, d'après le mode déterminé par l'instruction annexée au présent décret ;

3° Une interrogation sur l'histoire, d'après le programme de la classe de première de la section D de l'enseignement secondaire ;

4° Une interrogation sur la géographie, d'après le même programme ;

5° Une interrogation sur les mathématiques, d'après le même programme ;

6° Une interrogation sur la physique, d'après le même programme ;

7° Une interrogation sur la chimie, d'après le même programme.

ART. 18. — Dans l'académie d'Alger, l'arabe peut être substitué à une des langues prévues à l'article précédent pour les épreuves orales de langues vivantes.

Art. 19. — Les candidats à la seconde partie peuvent choisir, au moment de leur inscription, entre les deux séries suivantes d'épreuves :

I

PHILOSOPHIE

Épreuves écrites.

1° Une dissertation française sur un sujet de philosophie ;

2° Une composition de sciences physiques et de sciences naturelles.

Épreuves orales.

1° Une interrogation sur la philosophie et les auteurs philosophiques ;

2° Une interrogation sur l'histoire contemporaine ;

3° Une interrogation sur les sciences physiques ;

4° Une interrogation sur les sciences naturelles.

Les épreuves de cette série se font d'après les programmes de la classe de philosophie.

II

MATHÉMATIQUES

Épreuves écrites.

1° Une composition de mathématiques ;

2° Une composition de sciences physiques ;

3° Une dissertation de philosophie.

Épreuves orales.

1° Une interrogation sur les mathématiques ;

2° Une interrogation sur la physique ;

3° Une interrogation sur la chimie ;

4° Une interrogation sur les sciences naturelles ;

5° Une interrogation sur la philosophie ;

6° Une interrogation sur l'histoire contemporaine.

Les épreuves de cette série se font d'après les programmes de la classe de mathématiques.

ART. 20. — La valeur de chaque épreuve est exprimée par une note variant de 0 à 20.

Les coefficients suivants sont attribués aux différentes épreuves :

PREMIÈRE PARTIE

I

LATIN-GREC

| | |
|--|-----|
| Composition française..... | 2 |
| Version latine..... | 2 |
| Version grecque..... | 2 |
| Explication grecque..... | 1 |
| Explication latine..... | 1 |
| Explication française..... | 1 |
| Epreuve de langue vivante étrangère..... | 2 |
| Interrogation sur l'histoire ancienne..... | 1 |
| Interrogation sur l'histoire moderne..... | 1 |
| Interrogation sur la géographie..... | 1 |
| Interrogation sur les mathématiques..... | 0.5 |
| Interrogation sur la physique..... | 0.5 |

II

LATIN-LANGUES VIVANTES

| | |
|--|-----|
| Composition française..... | 2 |
| Version latine..... | 2 |
| Composition en langue vivante étrangère..... | 2 |
| Explication latine..... | 1 |
| Explication française..... | 1 |
| 1 ^{re} épreuve de langue vivante..... | 1 |
| 2 ^e épreuve de langue vivante..... | 1 |
| Interrogation sur l'histoire ancienne..... | 1 |
| Interrogation sur l'histoire moderne..... | 1 |
| Interrogation sur la géographie..... | 1 |
| Interrogation sur les mathématiques..... | 0.5 |
| Interrogation sur la physique..... | 0.5 |

III

LATIN-SCIENCES

| | |
|--|---|
| Composition française..... | 2 |
| Version latine..... | 2 |
| Composition de mathématiques et de physique..... | 4 |

| | |
|--|---|
| Explication latine..... | 1 |
| Explication française..... | 1 |
| Epreuve de langue vivante étrangère..... | 2 |
| Interrogation sur l'histoire..... | 1 |
| Interrogation sur la géographie..... | 1 |
| Interrogation sur les mathématiques..... | 3 |
| Interrogation sur la physique..... | 2 |
| Interrogation sur la chimie..... | 1 |

IV

SCIENCES-LANGUES VIVANTES

| | |
|--|---|
| Composition française..... | 2 |
| Composition en langue vivante étrangère..... | 2 |
| Composition de mathématiques et de physique..... | 4 |
| Explication française..... | 1 |
| Interrogation sur l'histoire..... | 1 |
| Interrogation sur la géographie..... | 1 |
| 1 ^{re} épreuve de langue vivante..... | 1 |
| 2 ^e épreuve de langue vivante..... | 1 |
| Interrogation sur les mathématiques..... | 3 |
| Interrogation sur la physique..... | 2 |
| Interrogation sur la chimie..... | 1 |

DEUXIÈME PARTIE

I

PHILOSOPHIE

| | |
|---|---|
| Dissertation philosophique..... | 2 |
| Composition de sciences..... | 1 |
| Interrogation sur la philosophie et les auteurs philosophiques..... | 2 |
| Interrogation sur l'histoire contemporaine..... | 1 |
| Interrogation sur les sciences physiques..... | 1 |
| Interrogation sur les sciences naturelles..... | 1 |

II

MATHÉMATIQUES

| | |
|---|---|
| Composition de mathématiques..... | 2 |
| Composition de sciences physiques..... | 2 |
| Dissertation philosophique..... | 1 |
| Interrogation sur les mathématiques..... | 2 |
| Interrogation sur la physique..... | 1 |
| Interrogation sur la chimie..... | 1 |
| Interrogation sur les sciences naturelles..... | 1 |
| Interrogation sur la philosophie..... | 1 |
| Interrogation sur l'histoire contemporaine..... | 1 |

ANNEXE

Instruction pour les épreuves de langues étrangères vivantes.

Épreuve écrite. — Elle consiste en une composition dans la langue choisie par le candidat (narration, description, lettre).

Une matière indiquant le plan et fournissant les principales idées du sujet est dictée en langue française.

L'usage d'un dictionnaire en langue étrangère, sans traduction, est autorisé.

Les dictionnaires dont les candidats pourront faire usage seront désignés par arrêté ministériel, après avis de la section permanente du conseil supérieur de l'instruction publique.

La durée de cette épreuve, y compris la dictée, sera de trois heures.

Épreuves orales. — A chaque épreuve orale :

1° L'examineur remet au candidat un texte facile tiré d'un ouvrage contemporain, ou d'une publication périodique. Le candidat lit ce texte à haute voix. Puis il le résume, en se servant de la langue étrangère.

S'il est dans l'impossibilité de le faire, il lui est permis de présenter son résumé en français, mais ce fait constitue une infériorité dont il est tenu compte dans l'établissement de la note.

L'examineur pose ensuite quelques questions au candidat au sujet du texte lu par lui : questions et réponses sont faites en langue étrangère ;

2° Le candidat explique un court passage d'un auteur classique, choisi parmi ceux qu'il déclarera avoir lus. A propos de ce texte, il lui est posé en français quelques questions grammaticales et littéraires auxquelles il pourra répondre soit en français, soit en langue étrangère.

En ce qui concerne l'arabe, une instruction spéciale déterminera ultérieurement les conditions de l'examen.

BIBLIOGRAPHIE

Les Grands Hommes de l'Eglise. Lacordaire, par Gabriel LEDOS.

Préface du R. P. OLLIVIER. Paris, librairie des Saints-Pères, 1902.

Le livre de M. Gabriel Ledos a paru à son heure, au moment du centenaire de l'illustre dominicain. On ne peut pas dire que ce soit un ouvrage original, mais il contient, très exactement résumés, les principaux travaux qui ont été faits sur Lacordaire. Le R. P. Ollivier termine ainsi la préface qu'il a écrite pour le volume :

« C'est plaisir de constater avec lui (avec M. Ledos) que *les chènes et les moines sont éternels*, et que *leur jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle* ; c'est aussi plaisir de constater, en le lisant, que la race des

hagiographes de bonne école n'est pas près de finir et que l'Eglise, tant qu'elle produira des saints, leur donnera de même des apologistes capables de les comprendre et de les populariser. »

Fénelon et le Séminaire de Cambrai, d'après des documents la plupart inédits, par X. SACKEBANT, prêtre de la Mission. — Cambrai, imprimerie Fernand Deligne et C^{ie}, 1902, et Paris, Vic et Amat.

M. Sackebant a écrit une brochure d'apparence très modeste, et en réalité, c'est tout un livre qu'il aurait pu faire, plein de renseignements intéressants. Il nous raconte les diverses tentatives que fit Fénelon pour fonder un grand séminaire dans sa ville épiscopale et comment il eut la consolation de voir son entreprise réussir. Ceux qui s'intéressent à l'histoire des grands séminaires liront avec profit les chapitres III et IV de la seconde partie où l'auteur nous expose le règlement et l'organisation du séminaire de Cambrai. Les premières pages du volume sont curieuses à lire au point de vue de l'histoire générale : le grand séminaire de Cambrai fut fondé surtout pour combattre le jansénisme que les prêtres du diocèse apprenaient à l'Université de Louvain, où ils allaient faire leurs études. Mais quand on voulut constituer un personnel, on s'aperçut que tous les prêtres qui avaient une valeur intellectuelle et morale étaient jansénistes. Ce détail montre bien que le jansénisme répondait, au début du XVII^e siècle, à un besoin de réforme religieuse ; c'est la faute des hommes si un mouvement qui aurait pu être salutaire devint malfaisant.

Les Motifs d'espérer, discours prononcé à Lyon le 24 novembre 1901, par Ferdinand BRUNETIERE, de l'Académie française. *Édition officielle augmentée de nombreuses notes*. 1 vol. in-12 (collection *Science et Religion*). Prix : 0 fr. 60. Librairie B. BLOUË, rue Madame, 4, Paris (VI^e).

A propos du journalisme, par Eugène TAVERNIER. Paris, librairie religieuse H. Oudin, 1902.

J'ai lu en quelque auteur que Renaudot s'était pris à rêver en face du premier numéro de sa *Gazette*, et qu'il lui avait été donné de voir d'avance en raccourci le bien et le mal que ferait cette puissance nouvelle qu'il déchainait à travers le monde, le journal. C'est l'histoire des développements et de l'action de cette puissance que nous donne aujourd'hui M. Tavernier ; il écrit le rêve de Renaudot en regardant la réalité. Son livre est plein de renseignements exacts et

intéressants ; il est écrit avec cette clarté et cette aisance qui sont les maîtresses qualités du rédacteur de l'*Univers*. Nous aimerions quelques détails de plus sur la période qui va de 1631 à 1789 ; les journaux, en particulier les journaux littéraires, ont joué alors un rôle considérable qui n'a pas été assez étudié par les historiens de la littérature ni par les historiens simplement dits. En revanche, sur la période contemporaine les détails sont copieux et bien choisis ; M. Tavernier nous retrace et nous fait revivre les luttes épiques de l'*Avenir* et de l'*Univers*. Dans un livre sur le journalisme, il avait bien le droit de faire une large place à Louis Veuillot, ce journaliste de génie ; il en a dit ce que les amis de Louis Veuillot désiraient qu'il en fût dit.

M. Tavernier, dans sa conclusion, esquisse un programme que les journalistes chrétiens devraient méditer ; le journal doit instruire les foules et, dans cette société où on jette tant d'idées contradictoires et malsaines, faire pénétrer quelques idées justes et fortes. Le journalisme, quand on le comprend ainsi, devient un véritable apostolat.

Chemin de fer d'Orléans.

Omnibus mis en vente par la Compagnie d'Orléans.

La Compagnie d'Orléans met en vente, à des prix très réduits, les 4 grands omnibus qui, avant le prolongement de sa ligne dans Paris, faisaient le service de ville.

Ces voitures sont en parfait état. Chacune d'elles contient 22 places, dont 14 à l'intérieur et 8 à l'impériale.

S'adresser, pour visiter, au dépôt des omnibus de la Compagnie situé boulevard de l'Hôpital, près la gare de Paris-Austerlitz.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Exposition internationale d'art décoratif moderne à Turin.

Billets d'aller et retour à prix réduits de 1^{re}, 2^e et 3^e classe de toute gare P. L. M. à Turin donnant droit à six entrées à l'Exposition. Validité : 30 jours. Arrêts : en Italie, deux arrêts au choix tant à l'aller qu'au retour.

Ces billets sont délivrés : 1^o immédiatement dans les gares de Paris, Nevers, Dijon, Lyon-Perrache, Clermont-Ferrand, Saint-Étienne, Valence, Marseille, Nîmes, Grenoble et Chambéry ;

2^o Sur demande faite 48 heures à l'avance dans toutes les autres gares.

SOMMAIRE

Institut catholique de Paris, par F. P., p. 97. — Notes sociales, par MAX TURMANN, p. 103.

INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

M^r Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris, va faire paraître ces jours-ci un volume qui intéressera tous ceux que préoccupent les graves questions d'enseignement et en particulier les catholiques. Le volume a pour titre : *L'Institut catholique de Paris de 1875 à 1901*¹, c'est-à-dire depuis sa fondation jusqu'à ses noces d'argent. L'éminent auteur dit en présentant son ouvrage au public :

« Ce n'est pas encore l'histoire proprement dite. Les origines sont trop rapprochées, il n'y a pas le recul suffisant, et l'on manquerait de la perspective nécessaire pour porter sur les hommes et les choses des jugements indépendants et définitifs.

» Ce n'est pourtant déjà plus la sèche chronique où les faits se suivent dans l'ordre des temps, sans groupement logique.

» Entre ces deux genres nous avons essayé de tenir un juste milieu. Tout d'abord nous avons exposé dans leur suite chronologique tous les événements qui intéressent les débuts et la marche générale de l'œuvre, c'est-à-dire sa fondation, son organisation, ses épreuves et sa transformation. Nous avons ensuite groupé entre eux, dans un ordre logique, tous les faits qui se rattachent plus spécialement aux différentes formes de la vie universitaire, telles que les Facultés de théologie, de droit, de lettres, de sciences, ou les cours publics, la Bibliothèque, les bâtiments, le corps des étudiants.

« De cette façon, nous croyons n'avoir rien laissé d'important en dehors de notre récit; et peut-être trouvera-t-on quelque intérêt dans cette série de tableaux, qui mettent en relief, après un exposé d'ensemble, les développements parallèles de chacune des branches de l'enseignement. »

Nos lecteurs jugeront de l'intérêt du livre par les pages consacrées à l'origine de la Faculté de théologie :

Depuis la disparition de la vieille Sorbonne, de ce *Concile permanent des Gaules*, un tel instrument de formation manquait totalement en France.

¹ *L'Institut catholique de Paris*, par Mgr PÉCHENARD, Paris, 1902. Nous tenons à remercier ici Mgr Péchenard de ce qu'il a bien voulu nous communiquer les *bonnes feuilles* de son intéressant ouvrage.

L'État avait bien créé, en 1808, plusieurs Facultés de théologie; mais ces Facultés n'avaient jamais reçu de Rome l'Institution canonique, et, malgré la valeur incontestable d'un grand nombre de leurs professeurs, elles avaient attiré à elles peu d'élèves, délivré peu de diplômes, et n'avaient pu donner satisfaction au besoin scientifique qui se manifestait partout.

Ce n'était cependant pas la faute des évêques. Que de fois ils s'étaient préoccupés de fonder cet enseignement théologique supérieur, qu'ils regardaient comme la chose la plus utile à l'influence de l'Eglise de France!

Dès l'époque du baptême du roi de Rome, ils en avaient conféré entre eux, sans oser en introduire la demande devant l'empereur. La question fut reprise sous Charles X. Mgr Frayssinous y mit tout son zèle. Un projet officiel fut rédigé et parut au *Moniteur*; des fonds furent même votés. Mais les tentatives faites près du Saint-Siège en vue d'obtenir un bref approbatif restèrent sans résultat. Des questions de juridiction survenues entre Mgr de Quélen, archevêque de Paris, et la commission firent échouer le projet.

De nouveaux pourparlers eurent lieu sous le gouvernement de Juillet, entre Mgr Affre et M. Cousin. Le projet n'aboutit pas davantage. Cependant Mgr Affre, toujours dévoué à l'idée d'élever le niveau des études cléricales, mit à profit ces pourparlers pour fonder, en 1845, l'École des Hautes Études ecclésiastiques des Carmes. Cette école était purement littéraire et scientifique; mais les lettres et les sciences ne devaient être, dans sa pensée, qu'un acheminement vers l'enseignement supérieur de la théologie.

De 1848 à 1883, des négociations furent ouvertes, à maintes reprises, entre le Gouvernement français et le Saint-Siège, en vue d'obtenir l'érection canonique, avec les effets qui en dérivent, en faveur des Facultés théologiques qui existaient à Paris, Rouen, Lyon, Bordeaux, Toulouse et Aix. Jamais elles ne parvinrent à aboutir.

Mgr Sibour avait donné l'impulsion au projet en instituant une commission spéciale à l'archevêché de Paris. M. de Falloux fut saisi des résolutions prises, et, après étude, dressa un contre-projet. Un rapport fut présenté par J. Reynaud à l'Assemblée nationale, et, dans son message du 6 janvier 1849, le président de la République, le prince Louis-Napoléon, annonça solennellement la réorganisation des Facultés de théologie.

Les négociations avec Rome se poursuivirent, sous la direction de Mgr Maret, doyen de la Faculté théologique de la Sorbonne. En 1858, un projet de bulle, accepté par le Gouvernement français, allait accorder l'Institution demandée, quand la guerre d'Italie vint en empêcher l'enregistrement (1).

De nouveaux efforts furent encore tentés plus tard, en 1873 et 1875. « Le Gouvernement, écrivait M. Wallon, ministre de l'Instruction publique, au cardinal Guibert, a repris les négociations entamées depuis longtemps, avec le Saint-Siège, pour obtenir l'Institution canonique des Facultés de théologie. Il n'a plus aujourd'hui à solliciter cette Institution; il accepte en effet la bulle de 1858 qui la confère. Toutefois, avant de faire enregistrer

(1) Projet de Bulle. Archives de l'Institut catholique.

et publier cette bulle, il a cru devoir demander au Souverain Pontife quelques modifications de forme qui ne sauraient soulever d'objections sérieuses (1). »

Pourquoi la Providence ne permet-elle qu'aucun de ces projets aboutisse ? Qu'il nous soit permis d'y voir une marque de sa protection sur l'Eglise de France.

« La société était alors comme imprégnée de doctrines qui renfermaient en elles-mêmes une secrète opposition à l'égard du Saint-Siège. Les amis de la royauté les regardaient comme la conséquence de leurs principes politiques, la magistrature comme un héritage de corps, les légistes et les incrédules comme une arme honnête et reçue pour attaquer l'Eglise, des évêques, des prêtres vénérables par leur âge et par leurs vertus les professaient avec une bonne foi si parfaite qu'elle enlevait à l'erreur son venin.

« Comment l'institution nouvelle n'aurait-elle pas subi l'influence d'un pareil milieu ? Son enseignement aurait-il eu toute sa liberté ? aurait-il été conforme aux vraies traditions de l'Eglise ?... Au lieu d'être un principe de paix pour l'Eglise et pour l'Etat, n'aurait-il pas été un principe de lutte et de discorde (2) ? »

Depuis lors les événements ont marché ; la lumière s'est faite dans les esprits, les yeux et les cœurs se sont retournés vers Rome comme vers l'arche du salut, et le concile du Vatican a mis en un puissant relief les prérogatives du Saint-Siège. L'heure prédestinée était donc venue de reconstituer dans des Universités créées sous le bénéfice d'une loi de liberté, les hautes écoles de théologie.

Non seulement le législateur français n'y était pas opposé, mais il s'y montrait favorable ; on peut même dire qu'il y encourageait l'épiscopat, et qu'il promettait à l'enseignement théologique la protection des pouvoirs publics.

« Il est bien entendu, disait à la tribune de la Chambre, l'éminent rapporteur du projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, M. Laboulaye, qu'en parlant des trois Facultés (exigées pour le fonctionnement du jury mixte), nous avons en vue les lettres, les sciences, le droit et la médecine. Nous avons tout à fait en dehors de nos considérations la théologie.

« La théologie, en effet, figure bien sur nos programmes ; il y a bien une Faculté de théologie : et dans celle de Paris, notamment, ont passé les hommes les plus éminents de l'épiscopat ; mais nos Facultés de théologie ne donnent pas de grades. *Qu'il se fonde des Facultés sous la direction des évêques, avec l'institution canonique, nous y applaudirons.* Mais, en vérité, quand on supprimerait les Facultés de théologie de l'Etat, je crois que cette réforme n'exciterait pas de grandes réclamations (3). »

On avait surtout remarqué que le texte même de la loi, se conformant à ces déclarations du rapporteur, et s'abstenant de désigner nommément la

(1) Lettre de M. Wallon, ministre de l'Instruction publique, au cardinal Guibert, archevêque de Paris, 27 décembre 1875. Archives de l'Institut catholique.

(2) M. l'abbé CONIL. Discours prononcé à la séance annuelle de l'Institut catholique, 29 janvier 1879.

(3) *Journal officiel*. Séance du 8 juillet 1875.

théologie, dont l'État déclarait se désintéresser, lui réservait sa place par un *et cetera* très significatif.

« Les établissements d'enseignement supérieur, dit en effet l'article v., pourront prendre le nom de Faculté libre des lettres, des sciences, de droit, de médecine, etc. (1) », par conséquent le nom de Faculté de théologie ou de philosophie. C'est ainsi que la théologie pouvait librement, sous le bénéfice de la loi du 12 juillet 1875, faire sa rentrée dans l'enseignement supérieur.

Cependant une restauration de ce genre se heurtait à plus d'un obstacle. Peut-être l'esprit même des restaurateurs-nés n'y était pas encore assez préparé, puis, les évêques se croyaient obligés de viser d'abord au plus pressé, et, d'autre part, ils ne se dissimulaient pas les difficultés qui pouvaient jaillir à tout moment des situations concrètes qu'ils avaient sous les yeux.

Aussi, dans la lettre que le cardinal Guibert avait adressée, le 17 août 1875, au nom des évêques, à Sa Sainteté Pie IX, pour lui faire part de leur intention de fonder à Paris une Université libre, il avait émis l'idée qu'il n'était pas nécessaire de s'occuper, au moins pour le moment, de la création d'une Faculté de théologie, puisqu'il en existait déjà une à la Sorbonne, et que « Sa Sainteté était toujours disposée à lui donner une existence canonique (2) ».

Cette réserve des évêques français, inspirée par l'état de choses existant alors en France, ne laissa pas que d'éveiller des défiances chez quelques personnages de la cour pontificale. On était porté à attribuer à l'Université naissante de tendances qui ne seraient pas en harmonie parfaite avec les doctrines romaines. Le nom de l'antique Sorbonne et les souvenirs du gallicanisme hantaient toujours certains cerveaux au delà des monts.

Sans partager ces préjugés, dépourvus de tout fondement, Pie IX regrettait, lui aussi, l'abstention dans laquelle semblaient vouloir se tenir les fondateurs de l'Université vis-à-vis de la théologie. Aussi dans ses entretiens avec plusieurs prélats français appuya-t-il sur la nécessité de ne pas laisser la théologie dans l'ombre; et, dans sa réponse au cardinal Guibert, après avoir fait l'éloge de la grande entreprise des évêques et de chaque Faculté en particulier, il insista énergiquement sur la nécessité de lui donner son couronnement naturel par la création d'une Faculté de théologie. *Verum apparatus iste catholicus, etsi summo opere commendandus ac perutilis, se veluti obtruncatum corpus exhibere videtur, cum aliunde (3) querere sibi cogatur caput, seu theologicam Facultatem, a qua esset informandum (4).*

Le cardinal Guibert, qui sentait plus que tout autre le poids des charges qu'entraînerait le développement de l'Université, le faisait respectueusement remarquer au Pape, et en tirait un des principaux motifs de tempérer.

Néanmoins les évêques, se rangeant à l'avis de Pie IX, se hâtèrent de lui faire espérer qu'ils réaliseraient son désir le plus tôt possible : « Quant

(1) Loi du 12 juillet 1875, art. v.

(2) Lettre du cardinal Guibert à Sa Sainteté, 17 août 1875, Archives de l'Institut.

(3) Allusion probable à la Sorbonne.

(4) Lettre de Pie IX au cardinal Guibert, 7 décembre 1875.

à la Faculté de théologie, lui écrivirent-ils, persuadés que la science divine doit éclairer et inspirer les sciences humaines, nous sommes bien résolus à donner ce couronnement à notre Université, dès que nous aurons surmonté les premières difficultés et que nous serons assurés de trouver dans la libéralité des fidèles, qui est notre seule ressource, le moyen de faire face à de nouvelles dépenses (1). »

Pendant plus de deux ans, les négociations se poursuivirent avec la cour de Rome, comme nous l'avons rapporté en parlant de la demande d'institution canonique. Ce fut seulement en 1878, dans leur séance du 1^{er} août, que les évêques, après avoir entendu le rapport de Mgr Richard, coadjuteur de Paris, qui avait eu le rôle principal dans les négociations, décidèrent que l'École de théologie serait ouverte dès la rentrée suivante.

Depuis l'établissement de la Faculté de droit, Rome n'avait cessé de recommander la création, dans cette Faculté, d'un cours de droit canonique. En décidant l'ouverture d'une École de théologie, le conseil des évêques crut devoir, en raison des charges matérielles, ajourner à plus tard la création de ce cours (2).

A l'heure même où le conseil des évêques traitait ces graves questions, Mgr Maret, évêque de Sura, doyen de la Faculté de théologie à la Sorbonne, leur fit remettre une lettre dans laquelle il leur proposait d'établir entre la Sorbonne et la future Faculté un *modus vivendi*.

Les professeurs de chacune des Facultés recevraient par collation le le degré de docteur dans l'autre Faculté. Ils formeraient ensemble un jury mixte pour les examens de grade des deux écoles. La présence d'examineurs gradués devant l'État conférerait une valeur légale aux grades de la Faculté canonique, et la présence d'examineurs gradués devant le Saint-Siège donnerait une valeur canonique aux grades de la Sorbonne.

L'examen de cette proposition fut renvoyé à l'assemblée générale ; et celle-ci, réunie à la fin de janvier 1879, crut devoir l'écarter (3).

Trop pressés par le temps pour arrêter un règlement formel de l'École avant son ouverture, les évêques décidèrent seulement les deux points suivants :

Les clercs feraient d'abord, dans le grand séminaire de leur diocèse respectif, le cours complet de leurs études.

Ensuite quelques-uns d'entre eux, choisis parmi les plus distingués, seraient envoyés chaque année par leur évêques à l'École de théologie de Paris, pour y suivre, pendant deux ans, un enseignement supérieur et y prendre les grades canoniques.

C'était poser le principe de l'enseignement supérieur à deux degrés.

Comme l'Université comptait dans sa circonscription trente et un diocèses, et, bientôt après, trente-deux, ce mode de recrutement parut devoir suffire pour assurer à l'École un personnel convenable d'étudiants.

L'École ouvrit donc ses cours à la rentrée suivante. Le 7 novembre 1878, le P. Charles Marie Jovene, de la Compagnie de Jésus, prononça le dis-

(1) Lettre collective des évêques à Sa Sainteté Pie IX, décembre 1875.

(2) Assemblée des évêques des 31 juillet et 1^{er} août 1878.

(3) Assemblées des évêques des 31 juillet et 1^{er} août 1878 et du 29 janvier 1879.

cours inaugural, *auspicalis oratio*, dans lequel il rappela les grands exemples des antiques Facultés françaises et traça d'une main ferme les lignes principales des méthodes que l'on se proposait d'appliquer (1).

Se tenant dans le rôle modeste de son titre, l'École théologique n'affecta point les allures d'une Faculté. Elle offrit seulement une direction pour le dogme, l'Écriture sainte, la philosophie et l'histoire ecclésiastique, aux clercs, qui ayant achevé le cours normal d'études du grand séminaire, désiraient s'initier aux recherches plus approfondies, aux méthodes propres à préparer le professeur, l'apologiste ou le prédicateur.

« Nous ne prétendons pas donner à nos élèves la science sacrée ; nous nous proposons de leur mettre en mains les méthodes indispensables pour y parvenir, de leur apprendre à étudier les sources, à consulter, dans chaque partie de l'enseignement, les auteurs qui font autorité, des documents que l'on ne puisse récuser, et à fournir les preuves qui défont l'épreuve d'une discussion scientifique (2). »

L'École débuta avec quatre cours seulement. Le R. Père Jovene, théologien de haute valeur et d'une rare éloquence, fut choisi par les évêques pour professer le cours de théologie dogmatique.

M. l'abbé Duchesne, l'élève et l'émule du commandeur de Rossi, qui professait déjà à la Faculté des lettres, prit l'histoire ecclésiastique à ses origines et l'étudia en faisant surtout appel aux ressources de la philologie, de l'épigraphie et de l'archéologie.

Un prêtre du clergé de Paris, M. l'abbé Paulin Martin, versé dans la connaissance des langues hébraïque et syriaque, capable de rivaliser avec les érudits allemands dans la critique des manuscrits, inaugura le cours d'Écriture sainte et donna aux étudiants les premières notions de syriaque et d'hébreu.

Enfin, le P. Ceslas Bayonne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, déjà professeur de philosophie à la Faculté des lettres, transféra ses leçons à l'École de théologie, et fit de son nouvel enseignement une sorte d'introduction à l'étude de saint Thomas, afin de familiariser les étudiants au langage de l'École (3).

L'Université catholique de Paris s'accroissait ainsi d'un organe essentiel et l'œuvre de défense religieuse faisait un pas décisif.

Dans un autre chapitre, Mgr Péchenard fait connaître les développements de la Faculté de théologie et la création des Facultés de droit canon et de philosophie scolastique. Ne pouvant tout reproduire, nous nous bornerons aux pages citées plus haut, et parce qu'elles nous racontent les origines très peu connues de la Faculté de théologie et parce qu'elles nous fournissent matière à des réflexions qui nous semblent offrir une réelle opportunité.

Ces pages nous montrent tout d'abord que les autorités de l'église de France ont eu, immédiatement après la Révolution, le souci très

(1) R. P. Ch. M. JOVENE. *Theologicæ Facultatis in catholica Parisiensi Universitate auspicalis oratio*, in-8°, Lahure 1878.

(2) R. P. LE TALEC. Séance solennelle de théologie, 29 juin 1883.

(3) Assemblée des évêques du 29 janvier 1879.

vif de donner à notre clergé la haute culture intellectuelle qui lui est nécessaire pour assurer sa légitime influence dans le monde.

Après la constitution de l'Université, l'Église avait perdu la prépondérance qu'elle avait possédée pendant des siècles ; elle ne pouvait pas cependant se désintéresser des batailles scientifiques dont les résultats, selon les doctrines nouvelles, doivent servir de fondement à la vie morale des peuples. Et comme la question religieuse se trouve au fond de toutes les controverses, aujourd'hui comme hier, il était indispensable que le clergé plaçât l'étude des sciences sacrées au niveau de l'enseignement des autres sciences. A côté ou en face de l'enseignement des lettres, des sciences, de la philosophie, de la théologie protestante et de l'histoire de l'Église enseignée officiellement en Sorbonne par une Faculté protestante, il était urgent de créer des Facultés de théologie, de droit canon et de philosophie d'une égale valeur scientifique. La nécessité était évidente, elle l'est aujourd'hui plus que jamais et cependant les obstacles ne firent pas défaut ; il semble même qu'ils n'aient pas encore tous disparu.

Mgr d'Hulst, un des prêtres les plus éminents de l'église de France au XIX^e siècle, recteur de l'Institut catholique de Paris eut à expliquer souvent et parfois à justifier la création de ce haut enseignement. Il insistait en particulier sur la position des Facultés canoniques vis-à-vis des grands séminaires. Il disait dans la séance annuelle du 10 novembre 1892 : « L'enseignement des séminaires reste sans doute la base de tout, absolument comme l'enseignement de nos collèges fournit à ceux qui devront un jour exceller dans les différentes branches du savoir les premiers éléments de leur culture ; mais, au-dessus de cette formation élémentaire nécessaire à tous les prêtres, pour le digne exercice de leur ministère, il fallait pourvoir à une formation du second degré. » Le 15 novembre 1893, Mgr d'Hulst revenait sur cette même pensée : « Il ne s'agit pas de supplanter les séminaires, disait-il, mais de les couronner » et il continuait en s'appuyant sur la lettre du Pape aux évêques espagnols : « Léon XIII, après avoir rappelé la gloire des Universités espagnoles, notamment des écoles théologiques de Salamanque et d'Alcala, déplore la décadence des études sacrées en Espagne et il ajoute : « Les universités catholiques et leurs collèges ayant ainsi disparu, on vit tomber les séminaires eux-mêmes, la science qui découlait si abondamment des grands établissements d'instruction venant peu à peu à se tarir (1). »

Le rôle des Facultés canoniques est ainsi nettement marqué. Il eut été désastreux pour l'église de France de chercher à ruiner les séminaires qui constituent un organisme essentiel de la formation de son clergé, un de ses rouages les plus parfaits, mais il faut bien se

(1) *Nouveaux mélanges oratoires*, IV. Paris, Poussielgue, 1901.

rendre compte que les séminaires ne peuvent pas donner la haute culture intellectuelle. Mgr Fuzet l'a dit avec une parfaite justesse : « On ambitionne de faire de chaque clerc un Pic de la Mirandole. Cette conception répond aux besoins et aux moyens de quelques intelligences d'élite. On en trouve la réalisation dans les Facultés : laissons leur ces études supérieures. Un séminaire n'est pas une Université : c'est, ai-je dit, une école préparatoire où l'on doit enseigner ce qui est indispensable à l'accomplissement des fonctions sacerdotales (1). » Voilà bien, au point de vue scientifique, le séminaire tel qu'il a été conçu par MM. de Bérulle et de Condren et tel que l'ont réalisé saint Vincent de Paul et M. Olier. Il faut le conserver jalousement dans ses lignes essentielles bien convaincus que nous lui devons la formation disciplinaire et morale de notre clergé qui, sous ce rapport, ne redoute aucune comparaison. Seulement, ne lui demandons pas ce qu'il ne peut nous donner, couronnons et achevons l'œuvre plutôt. Faisons d'une autre manière ce que les réformateurs du clergé ont accompli avec tant de succès au XVII^e siècle. Il existait alors des Universités et l'instruction du clergé répondait aux besoins de l'époque, tandis que la formation sacerdotale laissait fort à désirer. Pour l'obtenir on créa des séminaires. Aujourd'hui les séminaires existent et la formation y est donnée avec un soin que tout le monde reconnaît. Des améliorations peuvent y être introduites : en réalité le défaut principal vient de ce qu'il nous manque des Universités. Elles existent, il est vrai, depuis quelques années, mais elles ont été si peu fréquentées ! Et pourtant, il est facile de le comprendre, notre clergé n'aura toute sa valeur que lorsqu'il possédera avec une égale perfection la science et la vertu, c'est-à-dire lorsque les Universités et les Séminaires travailleront dans un harmonieux accord à lui donner la formation intellectuelle et morale qui lui est indispensable. C'est dans ce sens, il nous semble, qu'il faut chercher la solution du problème de l'instruction du clergé qui préoccupe tous les esprits. C'est de ce côté que doivent se porter généreusement les principaux efforts de ceux qui, par vocation, sont appelés à servir le clergé de France. Le reste viendra insensiblement et par surcroît.

F. P.

(1) DIX ANS D'ÉPISCOPAT : p. 276, Roger. Paris, 1899.

NOTES SOCIALES

LA DOCTRINE ET L'ÉCOLE DU SOLIDARISME

La vie parlementaire vient de rappeler l'attention publique sur M. Léon Bourgeois.

Le nouveau président de la Chambre n'est pas seulement un homme politique des plus en vue ; ses amis lui accordent — et nous n'avons pas de raisons pour le lui contester — le titre de chef d'une importante école sociale, *l'École solidariste*. C'est lui, en effet, qui, en 1896, lança le manifeste du groupe dans son volume *Solidarité* (1) ; c'est encore lui qui, en 1900, inspira et dirigea le Congrès d'Éducation sociale où fut officiellement proclamée la doctrine solidariste.

C'est de cette doctrine dont nous voudrions avec exactitude exposer les grandes lignes et sur laquelle nous formulerons ensuite les critiques qui nous paraîtront justifiées.

..

La doctrine du solidarisme est d'apparition récente et, dès sa naissance, elle rallia de nombreux suffrages dans les camps les plus opposés.

Son succès n'est certainement pas dû à sa précision. Mais le terme de *solidarité* devint à la mode comme le firent ceux de liberté et d'égalité : il parle au sentiment.

Pour les initiés, il y a dans le mot solidarité quelque chose de positif. La doctrine solidariste, ce serait l'application sociale d'un phénomène biologique.

Spencer n'avait vu que l'une des deux grandes lois que révèle la biologie, ou du moins ne s'était attaché qu'à l'une d'entre elles. Le philosophe anglais n'avait considéré que la loi de la

(1) Colin, éditeur. — La troisième édition vient de paraître.

lutte pour la vie ou de concurrence vitale. C'est par la concurrence vitale que s'opèrent la sélection des individus et le progrès des espèces animales. La concurrence économique n'est qu'une des formes de la concurrence vitale.

Les solidaristes déclarent retenir cette première loi : ils en concluent que l'individu doit être libre. Mais, font-ils remarquer, il y a une autre grande loi biologique se combinant avec la première : c'est de la combinaison des deux que résulte le progrès de l'espèce. Cette loi, c'est la solidarité des espèces.

Les physiologistes définissent la solidarité, dans les corps, « la relation nécessaire entre deux ou plusieurs actes de l'économie animale » et ils considèrent ces relations comme la loi de tout être vivant. La mort n'est que la rupture de cette solidarité entre les divers éléments.

Or, disent les solidaristes, cette interdépendance se retrouve non seulement dans chaque corps vivant, mais aussi entre tous les êtres vivants : il y a solidarité entre tous les membres de la société.

La division du travail est elle-même un phénomène de solidarité : chacun ne produisant qu'une espèce de biens déterminés attend des autres membres de la société la satisfaction de tous ses besoins et ceci donne lieu à l'échange, qui est une manifestation solidariste. A mesure que s'étend la division territoriale du travail, il s'établit une solidarité nationale et internationale.

Ce n'est pas seulement la solidarité économique qui rend les hommes interdépendants, c'est une solidarité d'ordre physique (la théorie microbienne a expliqué la solidarité de la santé, Cf. l'*Hygiène sociale* de M. Duclaux), c'est même une solidarité d'ordre intellectuel et moral. Bien plus, il y a solidarité non pas seulement entre contemporains, mais aussi entre les générations qui se meuvent ici-bas. Il y a une solidarité de fait. La génération présente est comptable aux générations futures : elle doit transmettre l'héritage *accru*.

Si, dans l'être vivant, les deux lois biologiques se composent, il doit en être de même pour l'organisme social. Là, on découvre la conciliation possible entre deux doctrines et tendances contradictoires, l'individualisme et le socialisme, cha-

cune ne s'inspirant que d'une seule des deux lois biologiques. La vérité sociale réside dans la synthèse des deux lois.

*
* *

La biologie montre comment ces deux lois se composent dans les êtres vivants : par analogie, on en déduira comment elles peuvent se combiner dans le corps social.

Tout individu, tout être vivant est un agrégat : les parties composantes, les cellules, sont elles-mêmes des êtres vivants. Ces éléments premiers tendent *individuellement* à l'existence, mais, dans le fait, ils ne s'entre-détruisent pas : ils se développent suivant la loi de solidarité. Leur évolution individuelle est une fonction de l'évolution collective, parce que ces éléments sont *associés* et non pas *juxtaposés*.

Loin d'entraver l'activité des parties composantes, la solidarité, qui les lie accélère, augmente très notablement l'activité de ces parties.

Or la science sociale doit transporter cette synthèse dans l'ordre de la Société.

Pour cela, elle doit reconnaître deux principes :

1° La lutte pour le développement individuel est la condition première de tout progrès. Plus s'accroît la liberté des individus, plus se fortifie le moteur premier du progrès, l'activité des individus.

2° Mais, si ces forces individuelles sont livrées à elles-mêmes, leur énergie est impuissante à produire le progrès.

Si l'on considère l'histoire des sociétés, on constate qu'aucun groupement d'hommes n'a pu vivre sans des activités individuelles ni sans coordination de ces activités. Jusqu'à présent, déclarent les doctrinaux de la solidarité, tout cela s'est fait un peu inconsciemment. Mais comme les éléments composants — les cellules — du corps social, sont des individus qui pensent et qui veulent, ceux-ci ont souvent troublé l'ordre du développement social. Aujourd'hui que les sciences naturelles nous ont révélé les conditions scientifiques du progrès, il faut s'appliquer à réaliser la synthèse biologique.

Mais apparaît un facteur capital : la notion individuelle de

justice. Il faut réaliser la justice dans la mise en œuvre consciente de la solidarité sociale, sur les données fournies par la solidarité des sciences naturelles. Il s'agit donc de déterminer, d'après la solidarité scientifique de fait, la solidarité de droit à imposer aux individus.

..

Il faut donc transporter la doctrine biologique sur le terrain social en tenant compte de l'idée de justice.

Deux enseignements découlent du fait de la solidarité des membres du corps social :

1° Évanouissement de l'idée de l'homme abstrait.

On ne doit plus considérer l'homme en soi comme une fin. L'homme est partie d'un tout, partie à la fois active et passive de ce tout. Les lois morales ne peuvent pas être cherchées en dehors de la vie en société. Il faut considérer l'homme dans ses rapports avec le milieu, la race, voir même avec les générations antérieures.

— Mais, objecte-t-on, c'est la négation de l'idée de justice; c'est en tous les cas, la confusion de l'idée de justice avec l'idée d'utilité générale.

— Nullement, répliquent les théoriciens de la solidarité, c'est la notion positive du droit, de la justice. Le juste et l'utile ne font qu'un, il y a corrélation entre le développement de l'individu et celui de la société.

2° Évanouissement de l'idée abstraite de l'État en tant qu'être distinct des membres de la société

L'État abstrait, disent les solidaristes, se comprend moins encore que l'homme abstrait. Ce n'est pas un être réel : l'État est une fiction créée par les hommes : il n'a point de droit par lui-même. Lorsque des individus fondent une société commerciale ou industrielle, créent-ils un être supérieur, ayant des droits contre eux? Ils établissent simplement une situation juridique pour régler l'ensemble des droits et des devoirs réciproques. Il ne s'agit donc aucunement de définir les droits que la Société ou l'État pourrait avoir sur les hommes : il s'agit

seulement de définir les droits et les devoirs réciproques que le fait de l'association donne ou impose aux hommes.

Le problème social, poursuit-on, c'est le même que celui résolu chaque jour par les actionnaires d'une société particulière. Il y a cependant une différence. Dans une société commerciale ou industrielle, la situation juridique de chaque associé est réglée et consentie d'avance. Dans l'État ou Société, les statuts ne sont pas établis au préalable. C'est donc d'une association de fait qu'il faut, dans la Société, déduire les conditions de droit. Il y a là, prétend-on, quelque chose d'analogue à ce que le Code appelle le *quasi-contrat*.

On insiste sur cette conception juridique de la Société : on veut faire comprendre aux individus que la loi en établissant les devoirs des individus ne limite en rien leur liberté, mais détermine seulement leur *dette sociale*.

Cette idée de quasi-contrat éveille le souvenir du *Contrat social* de Rousseau. Mais les solidaristes nient qu'il y ait une ressemblance. Il n'y a qu'un point commun : la notion de société juridique. Mais dans Rousseau il y a consentement préalable, tandis que dans le solidarisme il n'y a qu'une situation quasi contractuelle.

D'autre part, Rousseau estime que l'homme était parfait dans l'état de nature et qu'il a mis en commun les droits dont il était individuellement investi. Pour les solidaristes, l'homme est allé de la servitude vers la liberté : c'est au point de départ que l'on trouve la lutte brutale pour l'existence.

Pour Rousseau, le contrat social se réduit à l'aliénation totale de l'individu, avec son consentement, à la communauté ! Pour les solidaristes, le quasi-contrat « tend à augmenter la liberté de l'individu et la puissance individuelle dans une action commune ».

Mais pour les solidaristes, la liberté n'est pas un but en soi : la biologie ne révèle que la solidarité. La liberté n'est le plus souvent qu'une résultante : c'est la condition du développement de l'individu.

Les doctrinaires du solidarisme s'efforcent d'établir *en droit* leur théorie : ils veulent donner une « cause » juridique à la dette sociale.

Pour ce faire, ils s'appuient, comme nous l'avons dit, sur la théorie du quasi-contrat.

Voici d'abord le texte de deux ou trois principaux articles de notre Code civil qui règlent la question du quasi-contrat et qui font partie du titre IV du livre III, relatif aux « engagements qui se forment sans convention ».

« Art. — 1370. Certains engagements se forment sans qu'il intervienne aucune convention, ni de la part de celui qui s'oblige, ni de la part de celui envers lequel il est obligé. — Les uns résultent de l'autorité seule de la loi ; les autres naissent d'un fait personnel à celui qui se trouve obligé. — Les premiers sont les engagements formés involontairement, tels que ceux entre propriétaires voisins, ou ceux des tuteurs et des autres administrateurs qui ne peuvent refuser la fonction qui leur est déferée. Les engagements qui naissent d'un fait personnel à celui qui se trouve obligé résultent ou des quasi-contrats, ou des délits ou des quasi-délits.

« Art. 1371. — Les quasi-contrats sont les faits purement volontaires de l'homme, dont il résulte un engagement quelconque envers un tiers, et quelquefois un engagement réciproque des deux parties. »

Et, dans l'article suivant, le Code donne un exemple de quasi-contrat :

« Art. 1372. — Lorsque volontairement on gère l'affaire d'autrui, soit que le propriétaire connaisse la gestion, soit qu'il l'ignore, celui qui gère contracte l'engagement tacite de continuer la gestion qu'il a entreprise jusqu'à ce que le propriétaire soit en état d'y pourvoir lui-même ; il doit se charger également de toutes les dépendances de cette même affaire. Il se soumet à toutes les obligations qui résulteraient d'un mandat exprès que lui aurait donné le propriétaire... »

Ainsi donc voici une situation juridique, prévue par le Code,

qui donne lieu à des obligations sans qu'il y ait eu engagement préalable.

C'est le fait, affirme-t-on de la dette sociale. Celle-ci peut être rapprochée, par exemple, de la dette du géré d'affaires dont s'occupent les deux articles que nous venons de citer.

Le quasi-contrat, fait-on remarquer, n'est pas autre chose que le contrat rétroactivement consenti. Là où la nécessité des choses met les hommes en rapport sans qu'ils aient pu consentir un accord préalable, la loi ne doit pas être autre chose que ce qu'aurait été la convention. En d'autres termes le quasi-contrat repose sur une présomption du consentement.

Or, déclarent les solidaristes, les hommes sont en société : c'est là un fait antérieur à leur consentement. De ce fait naît un quasi-contrat d'association, un de ces quasi-contrats dont le Code, il est vrai, ne parle pas dans son énumération qui n'est pas limitative, mais qui n'est pas ignoré des jurisconsultes. Dès lors, concluent triomphalement nos théoriciens, la dette sociale, c'est-à-dire la dette du quasi-contrat social, est bien fondée, *en droit* : elle a, comme disent les légistes, une *cause*.

*
**

Dans une prochaine étude, nous verrons comment M. Bourgeois et ses amis ont essayé — chose plus délicate — de définir le contenu de la dette sociale qui sera exigible de chacun de nous.

Ceci fait, nous examinerons les critiques sérieuses que l'on formule à l'endroit de la doctrine solidariste. Le vague et la sentimentalité de cette théorie ont séduit nombre d'esprits qui seraient singulièrement étonnés de trouver dans le catholicisme ce qu'il peut y avoir de juste dans le solidarisme et, en tous les cas, de découvrir dans le dogme chrétien de la fraternité des hommes, enfants de Dieu, la seule base philosophique de la solidarité humaine.

MAX TURMANN.

LIVRES NOUVEAUX

Mémoires d'une Sœur de Charité publiés par M^{me} GAGNE (ÉLISE MOREAU). Perrin, Paris, in-12.

Très intéressants souvenirs d'une Sœur hospitalière qui vécut d'abord de la vie du monde et qui passa ensuite dans l'exercice de la charité les époques troublées de la Révolution et de l'Empire.

BROCHURES à 20 centimes : Catéchisme anti-socialiste, par G. D'AZAMBUJA. Librairie des Saints-Pères, Paris.

Catéchisme anti-protestant. Même librairie.

Le Sacré-Cœur et les hommes de France, par François VECILLOT. En vente aux bureaux du Vœu National, 31, rue de la Barre (18^e arr.), Paris.

Chemins de fer d'Orléans

*Hôtels de la Compagnie d'Orléans à Vic-sur-Cère et au Lioran (Cantal)
Ouverts du 1^{er} juin au 15 octobre de chaque année.*

L'hôtel de Vic est au milieu d'un parc clos et boisé de six hectares, à côté d'une forêt. — Altitude : 740 mètres au-dessus du niveau de la mer. — A cinq minutes à pied de la station de Vic-sur-Cère. — Omnibus à tous les trains. — Voisin de l'établissement hydrothérapique et de la source minérale. — Voisin d'un casino avec troupe d'opérette et de comédie jouant pendant la saison. — Éclairage électrique dans toutes les chambres. — Grande salle à manger de 100 couverts. — Restaurant. — Billard. — Grande véranda fermée de 40 mètres de longueur. — Distribution à tous les étages d'eau potable reconnue de pureté exceptionnelle par l'Institut Pasteur. — 55 chambres à un et deux lits. — Balcons. — Splendide vue sur la vallée de la Cère et sur la montagne. — Jeux de law-tennis. — Bains dans l'hôtel. — Boîte aux lettres dans l'hôtel. — Télégraphe à la station et à la ville. — Location de voitures pour excursions. — La ville de Vic-sur-Cère, chef-lieu de canton, compte 1.700 habitants. — Église.

Un hôtel un peu plus petit, mais aussi confortable, est établi tout près de la station de Lioran, au milieu d'une forêt de sapins et de hêtres; c'est un point tout indiqué pour une cure d'air et d'altitude (1.150 mètres); une grande route nationale parfaitement entretenue passe devant l'hôtel.

Par sa position au col même du Lioran, l'hôtel dessert la vallée riante de la Cère et la vallée abrupte et pittoresque de l'Alagnon.

Le Lioran est le centre de toute une série d'excursions et d'ascensions d'accès facile et qui peuvent être faites en une journée, aller et retour.

SOMMAIRE

Bulletin d'Écriture Sainte, par DEBARCELL, p. 113. — Notes sociales, par MAX TURMANN, p. 121. — Bibliographie, p. 127.

BULLETIN D'ÉCRITURE SAINTE

Le problème des Évangiles Synoptiques préoccupe toujours nos exégètes. Une opinion qui tend à prendre consistance est celle qui fait dériver le troisième évangile de celui de saint Marc et d'un document auquel saint Matthieu aurait aussi puisé : « Luc nous assure en commençant, dit Harnack dans son livre récent *l'Essence du christianisme* (traduit de l'allemand. Paris, Fischbacher, 1902) (1), qu'il s'est renseigné « sur tout » et qu'il a examiné un grand nombre de relations. Si nous l'étudions de plus près, à l'égard de ses sources, nous trouvons qu'il a principalement puisé dans l'évangile de Marc et à une source dont Matthieu s'est servi également. Ces deux écrits lui semblent, à cet historien digne de foi, les meilleurs parmi une foule d'ouvrages semblables. C'est une garantie de leur valeur. Il n'a pas trouvé possible, ni nécessaire, de remplacer cette tradition par une autre. »

L'anglican Sanday critique l'œuvre de Harnack dans son opuscule *An examination of Harnack's « What is Christianity »* (Longmans, Green and Co; London) et il affirme, lui aussi, le bien-fondé de cet argument que « l'usage que le troisième évangile fait des matériaux trouvés dans les deux autres est en lui-même une attestation de leur valeur ».

Rappelons en deux mots quel est l'objet du problème des Synoptiques. Si nous comparons les trois premiers évangiles, nous y remarquons de nombreuses similitudes au point de vue de la substance et de l'ordonnance générale, de l'ordre précis des narrations, de l'emploi des phrases et des mots. Le cours des événements racontés dans ces évangiles est le même, depuis le ministère de saint Jean-Baptiste jusqu'à l'apparition de l'ange aux saintes femmes, le jour de la Résurrection. Ce sont les mêmes faits, les mêmes discours presque textuels qu'ils rapportent, les mêmes aussi qu'ils passent sous silence, caractère commun bien manifeste pour qui rapproche les trois Synoptiques de l'évangile de saint Jean. — De plus, si nous y regardons de près, deux phénomènes se présentent à nous : d'une part, la

(1) On peut lire une excellente critique du livre d'Harnack dans les *Études des RR. PP. Jésuites* ; 20 mars 1902.

majeure partie des faits et des discours, contenus dans saint Marc, le sont aussi dans saint Matthieu et dans saint Luc et à peu près tous dans l'un ou dans l'autre ; d'autre part, saint Luc et saint Matthieu ont un fonds commun que saint Marc ne rapporte pas, fonds qui se compose surtout de paroles et de discours. Toutefois, l'arrangement de ces paroles est différent ; tandis que saint Matthieu semble avoir tendance à les réunir en discours plus ou moins longs, saint Luc les présente séparément et les rattache à certaines circonstances historiques spéciales introduites dans la trame synoptique que fournit saint Marc (Cf. *Stanton. Hastings, D. B.*).

Il est à peine nécessaire d'exposer ici les différentes théories proposées pour expliquer les ressemblances et en même temps les différences que l'on rencontre dans les trois Synoptiques.

Ces théories se divisent en deux grandes classes.

Les unes établissent une relation de dépendance entre les trois évangiles. Ainsi saint Matthieu serait l'évangile primitif, saint Marc l'abrégiateur de saint Matthieu, « *pedisequus et brevior* », dit saint Augustin *De consensu Evangelistarum* 1, 2, et saint Luc ne serait que saint Marc mis à la portée du monde hellénique auquel saint Paul s'adressait. Mille variations se sont produites sur cette hypothèse d'une relation de dépendance ; la dernière qui a été émise et qui a eu le plus de retentissement est celle de Griesbach. Cet auteur enseignait que saint Marc était une compilation de saint Matthieu et de saint Luc et que par là s'expliquaient les ressemblances communes aux trois Synoptiques, ainsi que leurs divergences.

Les autres théories font dériver les trois évangiles de documents antérieurs, oraux ou écrits. Selon l'opinion d'un grand nombre d'interprètes catholiques, avant que les évangélistes eussent écrit, il y avait parmi les fidèles de la primitive Église un corps de doctrine qui se transmettait oralement, une catéchèse uniforme. C'est ce corps de doctrine rédigée en araméen que saint Matthieu aurait recueilli pour les Églises de la Palestine ; saint Marc en aurait fait autant pour les Églises de l'Occident, et saint Luc pour les Hellénisants. Cette catéchèse uniforme rendrait compte des ressemblances ; les divergences s'expliqueraient par les tendances des différentes Églises auxquelles chacun des évangélistes se serait adapté. — On a fait observer que trois écrivains, dans des conditions si dissemblables, n'ont guère pu reproduire une similitude textuelle aussi frappante. Il faut chercher une autre explication.

On recourut donc à l'hypothèse des documents écrits. Eichhorn imagina un évangile écrit primitif *Urevangelium*, source commune où auraient puisé nos trois évangélistes. Cet écrit primitif rendait compte des ressemblances verbales ; pour expliquer les divergences, Eichhorn supposa une série de traductions, de copies, de recensions ;

rédigées dans nos trois Synoptiques, ces recensions devaient se présenter avec les divergences que tant de remaniements entraînaient nécessairement avec eux. — Il est difficile d'admettre que les premiers prédicateurs de l'Évangile se soient ainsi transformés en écrivains ou en copistes. En avaient-ils le temps? L'hypothèse d'Eichhorn fut rejetée et, au lieu d'un seul écrit, on admit l'existence d'un certain nombre de documents primitifs.

C'est la théorie de Schleiermacher. Elle est appuyée sur ce passage de saint Luc I, 1 : *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem* (ῥηγήσαν) *quæ in nobis completa sunt, rerum, etc.* ; on l'appela la *diegesentheorie*. Ici encore nouvelle difficulté : comment, en combinant tant de documents, les trois évangélistes ont-ils pu suivre cette trame très nette, très distincte que l'on retrouve à chaque page de leurs écrits ?

De nos jours, nous l'avons dit, la tendance s'accuse de plus en plus à ne voir comme sources de nos Synoptiques que deux documents primitifs : l'un d'eux serait l'évangile selon saint Marc ou un document plus ancien encore, qu'on appelle *Proto-Marc*, et que saint Marc aurait transcrit dans son livre ; ce premier document aurait fourni le cadre des deux autres évangiles et y aurait été reproduit à peu près mot pour mot ; — l'autre document aurait été consulté par saint Matthieu et par saint Luc ; saint Luc toutefois, à la suite des nombreuses recherches dont parle son prologue, aurait enrichi son récit de détails nouveaux. Cette théorie a pour elle d'être appuyée sur un fondement historique fourni par Eusèbe de Césarée, *H. E.*, III. 39. « Matthieu écrivit en langue hébraïque une collection de divines sentences (λογία), mais chacun les traduisit comme il put... Marc, devenu l'interprète de Pierre, écrivit exactement, mais sans ordre, tout ce qu'il se rappelait des choses dites ou faites par le Seigneur (λεχθέντα et πραχθέντα). » Ainsi l'époque rédactionnelle des Évangiles comprendrait trois états successifs : 1° l'état documentaire original — λογία de saint Matthieu, λεχθέντα et πραχθέντα de Marc ; 2° l'état de mélange, sans aucun effort de composition — évangiles de saint Matthieu et de saint Marc dans l'état actuel ; 3° l'état de combinaison ou de rédaction voulue et réfléchie où l'on sent l'effort — saint Luc.

..

Que faut-il penser de ces théories ?

Celle de la dépendance des évangiles est communément rejetée. Si saint Luc avait sous les yeux les textes de saint Matthieu et de saint Marc, pourquoi a-t-il omis tant de passages alors qu'il se promet de transcrire tous les détails qu'il a pu réunir ? — Si saint Marc a compilé saint Matthieu et saint Luc, quelle règle suivait-il pour

accepter certains récits et rejeter les autres? Au reste, la fraîcheur, la vivacité, le pittoresque des détails, donnent suffisamment l'impression que l'on a, en saint Marc, une œuvre originale.

Reste la théorie des documents oraux en présence de celle des documents écrits. La similitude verbale des textes est telle, nous l'avons vu, qu'il est bien difficile de nier absolument la présence de documents écrits. Néanmoins, il semble que l'on a poussé les principes à l'extrême en rejetant toute tradition orale. Il faut admettre que la catéchèse a joué un plus grand rôle dans l'origine de nos trois Synoptiques. C'est, au moins, la pensée de STANTON dans le remarquable article écrit par lui dans le *Dictionary of Bible*.

Pour que la tradition puisse légitimement être considérée comme source de nos évangiles, il faut qu'elle ait abouti à deux effets bien déterminés : un choix des faits et des paroles, ainsi que la manière de les présenter; une succession, un ordre fixe, dans la relation de ces mêmes faits. Or, n'est-ce pas ce que nous offre l'économie de la catéchèse orale des premiers prédicateurs de l'Évangile? Pour les contemporains des premiers Apôtres, il suffisait d'attester la réalité de la Résurrection. Ils avaient connu le grand prophète de Nazareth, ils connaissaient ses œuvres, et tout l'enseignement pouvait se borner à ces mots : « Vous connaissez la parole qui a été publiée dans toute la Judée, à commencer par la Galilée, après le baptême que prêcha Jean, Jésus de Nazareth... Et nous sommes les témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs à Jérusalem, lui qu'ils ont tué en le suspendant à la croix. Dieu l'a ressuscité le troisième jour et il nous l'a manifesté, etc. » (*Act.*, x, 37-40.) Mais peu à peu, et à mesure que s'élargissaient les cercles de la prédication apostolique, on sentait le besoin de mieux faire connaître le Sauveur du monde. Il fallait esquisser sa vie, donner les traits généraux de ses discours; il fallait rapporter les faits saillants de sa carrière évangélique, la prédication de saint Jean, les miracles, surtout les souffrances et la mort du Rédempteur. Il y avait donc tendance à raconter les mêmes faits, à donner aux récits une forme déterminée, à suivre le même plan. Toutes ces ressemblances avaient d'autres raisons d'être dans la similitude des situations où se trouvaient les apôtres, de l'éducation qu'ils avaient reçue du Maître, des conditions spéciales requises pour l'apostolat : « Incipiens a baptisinate Joannis usque in diem, qua assumptus est a nobis, testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis. » (*Act.*, i., 22.) Il est vrai que la correspondance qui existe entre les phrases et les mots qu'emploient les Synoptiques montrent bien qu'ils sont connexes par dérivation d'une source commune d'information qui était en grec. C'est ce que W.-C. ALLEN vient de mettre en évidence dans le numéro d'avril de l'*Expository Times* : *The aramaic element in*

St Mark. En dépit de ses habitudes hébraisantes, de son aptitude à trouver des relations constantes entre le Nouveau et l'Ancien Testament, en dépit de cette manière de mouler sa pensée dans des formules tirées des anciens livres (autant de caractères en faveur de la tradition qui atteste que l'évangile de saint Matthieu a été écrit pour les Églises araméennes de la Palestine), saint Matthieu abrège saint Marc et, du parallélisme du deuxième évangile, il ne retient que ce qui est nécessaire au sens de la phrase. Ainsi, dans ces versets, les mots entre crochets

- I. 13. [πεπλήρωται ὁ καρὸς καὶ] ἤγγικεν ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ
μετανοεῖτε [καὶ πιστεύετε ἐν τῷ ευαγγελίῳ].
42. καὶ εὐθὺς [ἀπῆλθεν ἀπ'] αὐτοῦ ἡ λέπρα [καὶ] ἐκαθέρσθη.

sont omis par saint Matthieu. Cela n'empêche pas, cependant, que la tradition orale grecque ne fût parallèle à une tradition hébraïque ou araméenne en cours dans la Palestine, et, si la ressemblance textuelle est trop prononcée pour que l'on puisse attribuer à la tradition orale seule la conservation intégrale même des paroles du Sauveur, on ne peut vraiment pas nier que cette tradition n'ait une part considérable dans le choix, l'enchaînement, la manière de présenter les faits et les discours évangéliques.

L'étude comparée de saint Matthieu et de saint Luc atteste que, outre le texte de saint Marc, les deux évangélistes avaient entre les mains des documents qui remontaient à une même source. C'étaient des collections de sentences, de paraboles prononcées par Jésus-Christ et que les premiers chrétiens s'efforçaient de retenir dans leur mémoire. Instruits des principales circonstances de la vie du Sauveur, ils sentaient le besoin de se rappeler ses maximes pour se revêtir de son esprit, pour apprendre à supporter les contradictions, pour faire vivre les mêmes espérances dans les communautés chrétiennes. Bien moins encore que le document Proto-Marc, ces maximes ou *logia* du Sauveur font supposer, au moins dans la première phase de leur existence, des documents écrits. Il est probable qu'elles furent collectionnées alors qu'elles n'étaient encore qu'à l'état de tradition orale. Cet état ne dura pas longtemps sans doute (au moins la concordance textuelle ne permet pas de le supposer); les maximes de Jésus durent être transcrites en des collections semblables à la collection des *logia* de Benhesa (1) et parvinrent, d'une manière ou d'une autre, à la connaissance de saint Luc et de saint Matthieu. Pour rétablir le document primitif commun à ces deux évangélistes, il ne faut procéder qu'avec la plus grande prudence. Si ce document a existé, ils ont dû s'en servir avec une certaine liberté; ainsi saint

(1) Cf. *Revue biblique*, 1897-1898.

Matthieu rattache les menaces lancées contre Corozain et Bethsaïda à la vocation des douze apôtres (Matt., x, 15; xi, 20-24), saint Luc les rapporte à la mission des soixante-douze disciples (Luc, x, 12-13). De plus, saint Matthieu, nous le savons, donne en général ces collections dans leur ensemble; saint Luc les divise et les présente à l'occasion d'épisodes particuliers. Il y a donc divergence manifeste, et Stanton croit que l'exégète sera sage en admettant que le fonds commun, avant de parvenir au premier et au troisième évangélistes, a été incorporé dans des compilations indépendantes dont ces évangélistes se seraient ensuite servis.

..

Harnack, dans le livre cité plus haut, parle en ces termes de l'évangéliste saint Jean. « Le quatrième évangile, qui, du reste, ne se donne pas pour être de l'apôtre Jean, ne peut passer pour une source historique dans le sens habituel du mot. L'auteur a écrit avec une liberté souveraine, il a transformé les actes et les a représentés dans une lumière étrangère; il a composé le récit d'une façon indépendante et a illustré de hautes pensées par des situations poétisées. C'est pourquoi son livre, quoiqu'il renferme une tradition véritable, encore que difficile à vérifier, ne peut pas être compté parmi les documents de la vie de Jésus; il y a peu à recueillir chez lui, et encore faut-il le faire avec précaution. » Toutes ces affirmations ne semblent pas ébranler beaucoup les exégètes anglicans, et l'évêque de Worcester, Dr. CH. GORE, dans la revue hebdomadaire *The Pilot* (1) entreprend de renouveler cette thèse vieille, mais non pas vieillie, que nous devons, sur l'évidence même, accepter l'autorité Johannique du quatrième évangile.

L'évidence externe fait remonter la composition de cet évangile à une date traditionnelle, c'est-à-dire à la fin du I^{er} siècle et nous amène à l'attribuer à saint Jean vivant à Ephèse; tel est, en fait, le consentement universel du II^e siècle qui, lui-même, fait appel à une *tradition vraiment digne de foi*.

Il en est de même de l'évidence interne, et c'est un signe de la force de l'argument objectif que Harnack lui-même se trouve obligé d'attribuer cet évangile à un contemporain plus jeune, disciple de saint Jean, portant le même nom, Jean le Presbytre, qu'il suppose de plus avoir reproduit les mémoires de l'apôtre.

L'évangile de saint Jean a un caractère personnel bien tranché, au point que, si un autre en est l'auteur, il faut lui reconnaître le mérite d'avoir fait un chef-d'œuvre, unique en matière littéraire, en

(1) Cf. *The Pilot*, february 22, march 1, 1902.

empruntant, à s'y méprendre, le rôle de l'apôtre. Le plan est tellement soutenu, l'unité de point de vue tellement en évidence, le tout présenté avec un sentiment de conviction tellement profond, une émotion si vive, qu'il est impossible d'en rencontrer une semblable expression, spécialement dans les apocryphes contemporains : Évangiles, Actes, Reconnaissances et autres. Il faut ajouter que les idées théologiques auraient tellement égaré l'esprit de Jean le Presbytre qu'il aurait perdu de vue les événements historiques et nous aurait présenté un Christ tout différent de l'original. C'est une hypothèse impossible « a very violent hypothesis ». Le principal sujet du quatrième évangile, l'élément le plus marquant de son enseignement, c'est le Verbe incarné ; or, la mémoire de notre auteur est si vive, si précise dans les détails et dans la mise au point, ses souvenirs sont si sûrs en tout ce qui caractérise la situation originale juive, qu'il est impossible qu'il se soit ainsi trompé sur le fait capital de son œuvre.

Les différences qui existent entre les Synoptiques et le quatrième évangile s'expliquent par cette raison que ce dernier est un évangile supplémentaire ou mieux complémentaire, qui passe sous silence ce qui a déjà été dit et ne rapporte que ce qui a été omis. Ainsi, saint Jean, écrivant à Éphèse à la fin du I^{er} siècle, ne dit rien de l'institution de l'Eucharistie ; mais, nous savons ce que saint Paul enseignait sur ce sujet (1 Cor., xi) et nous savons aussi qu'Éphèse était un des principaux centres de l'influence de cet apôtre. Saint Luc, dans son Évangile, n'a d'autre but que de rendre Théophile plus assuré de ce qu'il sait déjà (1 Luc 1, 3) ; les chrétiens avaient une connaissance suffisante des Synoptiques, mais comme la vie du Sauveur contient des enseignements inépuisables (Jean, xxi, 23), comme la génération qui vint après la destruction de Jérusalem avait besoin d'une connaissance plus approfondie des faits et des paroles de Jésus, saint Jean compléta l'enseignement des Synoptiques en suivant cette unité de développement dramatique que nous retrouvons dans son livre.

Ces différences ne sont cependant pas si grandes que l'on ne retrouve dans les Synoptiques des allusions fréquentes aux incidents que relate le quatrième Évangile. Saint Jean expose surtout le ministère de Notre-Seigneur à Jérusalem ; les Synoptiques font allusion à ce ministère dans ce passage : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants... et tu n'a pas voulu ! » (Matt., xxiii, 37 ; Luc, xiii, 34). Les récits des Synoptiques sont datés de l'emprisonnement de saint Jean-Baptiste (Marc, 1, 14) ; saint Jean indique expressément que les débuts du ministère de Notre-Seigneur eurent lieu en Judée et ont précédé cet événement (Jean, iii, 24).

On a prouvé que l'usage fréquent, dans la primitive Église, des noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit présuppose une combinai-

son de ces trois noms faite par Notre-Seigneur, telle que nous la trouvons dans l'injonction du baptême en saint Matthieu; que l'autorité de l'Eglise, telle qu'elle est conçue dans les *Actes des Apôtres*, authentique les paroles de Notre-Seigneur rapportées par saint Matthieu (Matt., xvi, xviii); de même la prédominance, dans la primitive Eglise, de l'idée de la nouvelle naissance comme associée au baptême, nous permet de croire que Notre-Seigneur a donné cet enseignement comme saint Jean, dans son troisième chapitre, nous assure qu'il l'a donné. La doctrine si abondante du Saint-Esprit, durant les premières années du christianisme, fait supposer qu'elle a eu un fondement plus large que ce que saint Luc nous en dit (Luc, xxiv 49), fondement qu'on retrouve en saint Jean (xiv-xvi). De même, peut-on croire que l'institution de l'Eucharistie, avec sa formule si saisissante, ait eu lieu sans un commentaire ou une préparation telle que nous la présente saint Jean (vi)?

Il faut encore rendre compte de ce qu'on a appelé : la manière de saint Jean, si différente de celle des Synoptiques. Il est bien vrai, les miracles rapportés par saint Jean sont opérés par le Christ comme des manifestations de sa divinité « asself-manifestations » plutôt que comme des œuvres de miséricorde ou de justice. Les discours de Notre-Seigneur en saint Jean sont aussi des manifestations de sa filiation divine avec des assertions de sa préexistence. Ici encore, la croyance des premiers chrétiens à la filiation et à la préexistence montre qu'un enseignement bien net sur ce sujet leur avait été donné; les Synoptiques l'insinuent d'une manière frappante : dans la parabole, le « fils » est distinct des « serviteurs »; le Christ n'est pas seulement le fils de David, il en est le Seigneur; il est constitué le juge suprême de tous les hommes; comme Fils, il est associé au Père dans la relation unique de mutuelle connaissance (Matt., xi, 27). En somme, les Synoptiques n'offrent qu'un fragment de l'enseignement du Christ; qu'y a-t-il d'étonnant que cet enseignement, donné dans des circonstances spéciales, devant des personnes spéciales, en Judée plutôt qu'en Galilée, ait été recueilli dans un document différent des trois premiers Évangiles? Disons encore que les Synoptiques nous rapportent la doctrine du Christ telle qu'elle a été entendue par les populations de la Galilée. L'esprit contemplatif et mystique de Jean a saisi les notes profondes et originales de cette doctrine. En saint Jean qui a vu de ses yeux, touché de ses mains le Verbe de vie, devait se graver graduellement la *self-manifestation* du Fils de Dieu et, en même temps par contraste, l'hostilité du monde grandissant devant cette manifestation. Rien n'échappe à l'œil observateur, au cœur aimant du disciple privilégié. Les scènes où se sont débattues les questions de la divinité de la mission de Jésus, sont rappelées avec une vivacité étonnante; la nature contemplative de

Jean est, en somme, une garantie de plus en faveur de la réalité des faits qu'il rapporte.

Après avoir fait remarquer l'harmonie qui existe entre les Synoptiques et saint Jean, Ch. Gore termine son article par ces lignes qu'on s'étonnera peut-être de trouver sous la plume d'un *haut critique* : « Cette harmonie a toujours été attestée par les âmes qui, dans chaque génération, ont dépensé leurs meilleures énergies spirituelles à méditer le quatrième Évangile. Un pareil témoignage rendu à l'accord essentiel des Évangiles, est bien plus important que le témoignage rendu à leurs divergences par la critique qui, après tout, ne fait que trop payer les services qu'elle rend, par la stérilité à laquelle tendent toujours ses exagérations. »

DEBARQUEL.

NOTES SOCIALES

L'ÉCOLE SOLIDARISTE

(Suite.)

Dans un précédent numéro des *Petites Annales* (1), nous avons indiqué comment les doctrinaires de l'École solidariste, et en particulier M. Léon Bourgeois, avaient mis à profit la théorie juridique de quasi-contrat pour leur thèse de la dette sociale.

Il nous faut maintenant examiner quel est, d'après l'École solidariste, le contenu de cette dette sociale.

L'individu est trois fois débiteur de la société : il l'est vis-à-vis des générations présentes, mais il l'est aussi vis-à-vis des générations passées et vis-à-vis des générations futures.

Considérons d'abord la dette de l'individu envers ses concitoyens vivants.

Il y a, pour chacun de nous, une dette envers tous les hommes vivants, à raison et dans la mesure des services qui lui sont rendus par l'effort collectif.

(1) Cf. *Petites Annales de Saint-Vincent de Paul*, 15 juillet 1902.

Les services rendus sont surtout des services d'ordre économique. Cette dette économique, procédant de la division du travail, il semble bien qu'elle n'ait pas à se régler : elle se règle d'elle-même par la voie de l'échange sur la base de l'utilité.

La doctrine solidariste ne le conteste pas, mais elle fait observer que la solidarité et les services réciproques débordent la dette purement économique.

On se garde, il est vrai, — et pour cause ! — de préciser le montant de cette dette. On se contente de déclarer que la loi peut assurer, par voie impérative, le paiement de la chose due. Le champ reste donc ouvert à l'arbitraire.

Considérons maintenant les dettes envers les morts et envers les générations futures.

Les individus, actuellement vivants, doivent aux générations disparues un énorme capital intellectuel et matériel, qui s'est peu à peu accumulé. C'est là un point que personne ne songe à mettre en doute : il est certain que nous sommes débiteurs du passé.

Les solidaristes s'efforcent de transformer cette idée morale en une obligation juridique. Mais, à la place des générations de jadis, quel sera le créancier des générations d'aujourd'hui ? Ce sera, dit-on, les générations futures.

Ce n'est pas pour chacun de nous en particulier, ni pour telle génération, que l'humanité a péniblement amassé ce trésor : c'est pour tous ceux qui seront appelés à la vie. C'est un legs de tout le passé à tout l'avenir. Chaque génération est usufruitière de ce legs qui est, en quelque sorte, grevé de substitution. Chaque génération a donc à sa charge les frais d'entretien et de conservation du capital transmis.

Mais, il y a encore un autre élément de la dette : la génération présente doit accroître le dépôt, parce que, sans cela, elle faillirait à la loi biologique de l'évolution, d'après laquelle tout être vivant tend à la persistance et au développement de son être.

Aussi, dit-on, le quasi-contrat social n'existe pas seulement entre les individus actuellement en vie, mais aussi entre toutes les générations passées et futures. Le dépôt du capital social

n'est fait que sous la condition que la génération présente accroîtra ce qui lui est confié.

Les théoriciens solidaristes restent dans les affirmations générales qui, dans leurs grandes lignes, ne sont pas précisément des nouveautés.

Mais ils évitent d'indiquer, de façon détaillée comment chacun de nous pourrait calculer le montant de la fraction de dette sociale qui pèse sur ses épaules. Ce serait, pourtant, là une chose que l'on serait en droit de désirer connaître sans, pour cela, être taxé de violente indiscretion.

• •

Mais si, vis-à-vis du corps social, chacun de nous est débiteur, n'est-il pas aussi créancier? L'affirmative résulte évidemment du principe même de solidarité.

Si les individus sont à la fois créanciers et débiteurs, il peut y avoir compensation dans une certaine mesure. Mais, la compensation faite, il peut rester un solde : il y a des gens qui demeurent créanciers, et d'autres, débiteurs.

C'est là encore une matière qu'il eût été bon d'élucider : mais les auteurs s'en sont médiocrement souciés. Ils se sont surtout préoccupés de déterminer le titre de créance pour chaque individu. Ici l'on voit apparaître la notion de l'homme abstrait que l'on avait cependant décidé de rejeter.

Le titre d'homme constitue le titre créance pour chacun de nous. « Il y a, remarque-t-on, entre tous les membres de la société humaine, un titre commun, c'est la qualité d'homme. Chaque homme, même le plus faible, coopère à l'évolution commune par le travail, par le langage, par l'échange des idées, enfin par la faculté de reproduction de l'espèce. » Chacun aura donc droit à toucher une part dans les bénéfices de l'association. Mais, pour le paiement de la dette, ces titres ne sauraient suffire : le titre d'homme donne toujours droit à une fraction du profit, mais il ne garantit jamais le paiement des charges.

En fait, il n'y aura pas égalité complète, car il y a des causes naturelles d'inégalité. On le déclare d'ailleurs : « Au milieu des

innombrables éléments de calcul tirés des inégalités de toutes sortes, il faudra toujours, pour déterminer la situation de chacun, faire entrer en ligne de compte cette valeur égale de l'homme. Dans la série des équations personnelles, les inégalités naturelles seront les seules causes de différences qui ne devront pas être accrues par une inégalité de droits. »

Il est question de calculs et d'évaluation de la dette due individuellement. Mais qui sera chargé d'effectuer ces calculs et d'établir ces évaluations? On ne le dit pas.

Dans un contrat de société, chaque partie apprécie, au préalable, les statuts et les charges. Il n'en peut être ainsi dans le quasi-contrat social.

Ces calculs et ces évaluations prêteront certainement à contestation, mais on ne détermine pas qui réglera ces difficultés : ce sera évidemment la loi, c'est-à-dire la volonté de la majorité qui pourra, si bon lui semble, violer les principes de vraie justice. On voit donc combien ce système ouvre la porte à l'arbitraire : ses auteurs ont voulu l'établir sur des bases d'apparence juridique et scientifique. Ils ne sont arrivés qu'à organiser théoriquement le régime du bon plaisir.

..

Pour terminer cet exposé critique des théories de l'École solidariste, nous croyons utile de noter les points principaux qui distinguent cette doctrine de l'individualisme et du socialisme.

1° Différences de l'École solidariste et de l'École classique libérale.

— Les solidaristes estiment, contrairement aux individualistes, que la liberté n'est pas un criterium pour juger les institutions. Sans doute, ils ne sont pas hostiles à la liberté, mais celle-ci ne présente de valeur à leurs yeux que dans la mesure où la solidarité se réalise en elle. Par suite les solidaristes ne repoussent nullement l'intervention des pouvoirs publics, car l'État est la forme la plus élevée de la solidarité sociale. Lorsque le sentiment de solidarité fait défaut, la loi peut, et souvent même doit, l'imposer.

De plus, l'École solidariste ne saurait admettre le principe de

la concurrence tel que le formule le libéralisme. Le solidarisme procède, en effet, du principe de l'association pour la vie et non de la lutte pour l'existence.

L'École libérale, il est vrai, déclare ne pas être hostile à l'association libre, et elle est d'avis que la concurrence produit une « solidarité de résultats. » Mais c'est, réplique-t-on, une solidarité à rebours : le profit de l'un devient le mal des autres, tandis que, dans la vraie solidarité, le profit de l'un doit être le profit de l'autre, le mal de l'un, le mal de l'autre.

2° *Différences avec le socialisme.* — Il y a évidemment de nombreux points de contact entre les deux écoles : les solidaristes admettent certaines critiques dirigées par les socialistes contre l'actuelle organisation sociale.

Néanmoins, le solidarisme se sépare nettement du socialisme.

Il s'en sépare d'abord quant au *but*.

Le but du socialisme, c'est, en dernière analyse, l'égalité absolue. Le solidarisme ne se propose pas plus pour but l'égalité que la liberté. On peut même dire que la suppression de toutes les inégalités irait à l'encontre des tendances de l'école : la solidarité suppose, en effet, la diversité et l'inégalité. Entre parties égales, il peut y avoir juxtaposition, il n'y a solidarité qu'entre des parties inégales et différentes, comme les organes du corps humain.

Cependant, le solidarisme met une réserve : il ne faut pas que les inégalités soient excessives. L'extrême richesse ou l'extrême pauvreté relâchent, et même parfois détruisent, les liens qui retiennent l'individu au corps social.

Le solidarisme diffère aussi du socialisme quant aux *moyens*.

Pour atteindre son but, le socialisme préconise les moyens violents, la lutte des classes, l'expropriation forcée, la suppression de l'hérédité.

Or, la lutte de classes, qui développe l'esprit de solidarité dans chaque camp, ne peut que développer les instincts haineux et ne saurait être approuvée par les apôtres de l'union. D'autre part, l'expropriation violente ne pourrait marquer l'avènement d'un régime de justice et d'entente réciproque. Enfin, si les solidaristes croient à l'avenir de la « propriété associée, » ils ne

croient pas à la disparition complète de la propriété privée, même pour les moyens de production. Ce sont là autant de divergences importantes qui séparent profondément les solidaristes des socialistes de toutes écoles.

Dans ces quelques pages, nous avons essayé de noter rapidement les traits principaux de la doctrine de la solidarité — doctrine sociale nouvelle dans sa formule sinon dans ses idées directrices. Cette doctrine obtient de nos jours un vif succès dans les milieux les plus divers. Ce succès nous semble s'expliquer à la fois par le vague des affirmations et, en même temps, par la générosité de l'inspiration dominante.

Ce n'est pas, à notre avis, une doctrine qu'il faille rejeter en bloc et sans examen détaillé. Elle contient des parties qui nous paraissent fondées, ou tout au moins très défendables : à l'analyse, on pourrait retrouver en elle des idées chrétiennes, quelquefois déformées, mais c'est là, incontestablement, pour ses adeptes, un principe de vie, et l'on ne s'étonnera pas de rencontrer, parmi ses défenseurs les plus éloquents, des personnalités marquantes du monde protestant.

MAX TURMANN.

BIBLIOGRAPHIE

Pensées pour chaque jour à l'usage des prêtres, par J. HOGAN, *P. S. S.*, supérieur du séminaire de Boston, traduit de l'anglais par un prêtre de Saint-Sulpice. Gracieux volume in-18, broché, 2 francs. Lethielleux, éditeur, Paris.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

La plupart des prêtres ont beaucoup d'occupations. Toutes sortes d'affaires, intéressant la religion ou le bien matériel des fidèles et le

leur propre, sollicitent leur attention à peu près tous les jours et à chaque heure du jour.

Ceux mêmes que les affaires ou le devoir pastoral n'absorbent pas autant, sont exposés à être saisis et entraînés par le courant de l'activité déployée autour d'eux dans le monde; et, trop souvent, ils s'y laissent aller sans résistance.

D'autres ont un tempérament si actif ou des habitudes de vie telles que, même placés en dehors de toute agitation extérieure, ils ont peine à s'appliquer, dans le calme et la paix, à la moindre occupation mentale. Or, on sait combien sont désastreuses, au point de vue de la piété, ces conditions de vie.

Non in commotione Dominus, a dit l'Esprit-Saint; *in silentio et quiete proficit anima devota*, ajoute l'Imitation.

Ces deux maximes, devenues des maximes de la vie spirituelle, aucun prêtre réfléchi ne se permettra jamais d'en contester la valeur. Quiconque ne s'efforce pas d'y conformer sa conduite montre qu'il n'a pas vraiment à cœur sa propre sanctification; et bientôt son âme ne pourra que languir et déchoir.

Or, les autorités les plus compétentes s'accordent, sauf quelques divergences de pur détail, à recommander, comme étant le soutien normal d'une vie sacerdotale, la pratique de l'oraison et la lecture régulière de livres spirituels, surtout des vies des saints.

Ces secours sont assurés aux religieux par leurs règles; le nombre s'accroît des prêtres séculiers qui les emploient fidèlement. Toutefois, il en est trop encore qui restent privés, au moins en partie, d'un aliment si nécessaire. Vont-ils donc, pour avoir manqué leur repas régulier, se trouver tout un jour, ou même plusieurs, sans aucune nourriture? Ne pourront-ils, comme les hommes d'affaires à qui il arrive parfois de ne pas avoir le temps de diner, essayer de soutenir leurs forces par quelque petit moyen, ici ou là?

C'est pour fournir un moyen de ce genre que ces pages ont été écrites. Elles contiennent des vérités à peu près textuellement tirées de l'Évangile, et envisagées sous le point de vue spécial de l'esprit et des devoirs du sacerdoce.

Le texte du début de chaque sujet est généralement une parole de Notre-Seigneur. Les développements s'inspirent, soit de quelques autres paroles du Maître, soit des écrits apostoliques, soit de l'expérience quotidienne. Un passage des Pères, de l'Imitation ou de quelque autre autorité en ces matières, forme, à la fin, une sorte de résumé-conclusion, capable d'assurer davantage le fruit de la méditation.

Si l'on a omis son oraison du matin, qu'on s'empare de quelque une de ces pensées au premier moment libre, au moins le soir avant de prendre son repos. Condensées comme elles sont, chacune d'elles

pourra suffire à un repas spirituel, — si toutefois on prend le temps de se l'assimiler. Car il en est de l'âme comme du corps : pour produire un bon résultat, la nourriture spirituelle doit être prise avec une sage lenteur.

Qu'on nous permette donc de recommander à ceux qui feront usage de ce petit volume, pour le profit spirituel de leur âme, d'éviter toute précipitation dans leur façon de considérer la pensée choisie comme sujet de méditation. Les plaques photographiques les plus sensibles demandent un certain temps pour recevoir l'empreinte des objets peu éclairés. Or, la plupart d'entre nous ne sont pas très sensibles aux choses de la foi, et les vérités qu'on nous propose ne brillent pas toujours d'un éclat suffisant. Pour qu'elles fassent impression sur nos âmes, il faut donc du temps ; il faut que, mettant humblement notre esprit et notre cœur en présence de la vérité divine, envisagée sous le point de vue spécial de son application à la vie sacerdotale, nous lui laissions le temps de se graver profondément en nous.

Les paroles de Notre-Seigneur placées en tête de chaque sujet pourront suffire souvent à produire cet heureux résultat. Alors, il vaudra mieux ne pas aller plus loin cette fois ; une autre fois, on s'occupera des réflexions qui commentent le texte sacré.

Les dix premières méditations forment une sorte de commentaire des Béatitudes. Les quarante qui suivent ont été mises là sans ordre logique précis. Aucune, du reste, n'a été l'objet d'un choix motivé par une considération d'importance spéciale. On eût pu en trouver d'autres, en plus grand nombre même et d'une valeur au moins égale. Mais ce sont celles-ci qui se sont présentées tout d'abord à la pensée de l'auteur. Si on leur fait bon accueil, d'autres pourront suivre (1).

Séminaire Saint-Jean, Boston (États-Unis).

21 novembre 1899.

(1) Hélas ! d'autres ne suivront point, à moins que l'on ne trouve, dans les papiers du cher auteur, décédé à Paris le 29 septembre 1901, de quoi continuer l'œuvre.

(Note du traducteur.)

SOMMAIRE

Publications anglaises, par G. MORRELL, p. 129. — Première persécution, par J. CALVET, p. 136. — Bibliographie, p. 141.

PUBLICATIONS ANGLAISES

La doctrine du sacrifice eucharistique a, dans ces derniers temps, beaucoup préoccupé les théologiens anglicans. C'est qu'en effet les divergences rituelles qui ont provoqué tant de polémiques et jusqu'à des troubles dans la rue, ont leur source dans la diversité des opinions relatives à l'Eucharistie. Le seul moyen de s'accorder au sujet des rites serait de s'entendre sur la doctrine. Dans l'espoir de faciliter cette entente, la Conférence diocésaine de Londres, en mai 1900, invita l'évêque à réunir une Conférence de membres de l'Église anglicane, pour discuter la question du rituel et des doctrines qui s'y rapportent. La Conférence demandée se tint au mois d'octobre au palais de Fulham, résidence de l'évêque de Londres. Le compte rendu (1) en fut publié peu après. L'évêque d'alors, le Dr Creighton, plus connu lui-même comme historien et comme érudit que comme théologien, proposa le sujet : *La doctrine de la sainte Communion et son expression dans le Rituel*, mais il ne prit personnellement aucune part aux discussions. Il tenait à laisser à chacun pleine liberté d'exposer sa manière de voir. Les quinze membres de la Conférence avaient du reste été choisis de manière à représenter toutes les tendances qui divisent l'Anglicanisme.

Dans le but de faciliter les débats en précisant les points en litige, l'opinion de chacun, mise brièvement par écrit, avait d'avance été communiquée à tous. D'un commun accord, on convint de prendre pour base de la discussion le texte rédigé par M. Dimock, homme d'une vaste lecture, très familier avec les théologiens, et de beaucoup le plus savant avocat de ceux qui aiment à s'appeler *Evangelicals*. Au sujet du sacrifice, M. Dimock s'exprimait ainsi : « Ma position est que l'on peut dire avec vérité, sans pourtant voir là le but de l'institution eucharistique, qu'il y a dans l'Eucharistie une offrande,

(1) *Report of a Conference held at Fulham Palace in October 1900*, edited by H. WACE; in-8°, 97 pages. Londres, Longmans, 1900.

j'entends une offrande à la vue de Dieu, du sacrifice de la mort du Christ ou du Christ lui-même... non pas comme faisant, mais comme ayant fait une fois pour toutes parfaite propitiation pour les péchés du monde. » Cette thèse, à part quelques mots que nous omettons, fut acceptée par la Conférence, avec une correction toutefois. Plusieurs membres, dont l'un au moins de l'école de M. Dimock, se refusèrent à exclure du but de l'institution eucharistique l'idée d'une offrande ; et l'on finit par modifier ainsi le texte proposé : « On peut dire avec vérité que l'institution eucharistique, suivant l'un de ses aspects, propose à la vue de Dieu le sacrifice de la mort du Christ... »

Les opinions du D^r Moule, aujourd'hui évêque de Durham, diffèrent très peu de celles de M. Dimock. D'après lui, il suit des termes mêmes de l'institution de l'Eucharistie que « Notre-Seigneur présente son Corps et son Sang comme sacrifiés, pour qu'on y participe comme à un sacrifice. » Le D^r Moule répéta à plusieurs reprises que c'est le Corps *mort*, le Sang *répandu* du Christ, qui se trouvent dans l'Eucharistie. M. Dimock traduisit la pensée de son collègue en empruntant à l'évêque Andrewes le mot de *cadavre*. Il est vrai que, si les ouvrages de piété du D^r Moule ont une grande réputation, son langage théologique manque de clarté, même pour ceux qui le connaissent le mieux. On ne sait pas en définitive s'il veut entendre autre chose qu'une représentation sacramentelle de la mort, par la consécration séparée des deux espèces.

Sans aller aussi loin que le D^r Moule, le D^r Wace, président de la Conférence, se refuse à admettre que les éléments deviennent sacramentellement le corps et le sang de Notre Seigneur dans son état glorifié actuel. Il préfère dire « que le pain et le vin, par la vertu de l'institution de Notre-Seigneur, deviennent les équivalents sacramentels du Corps et du Sang du Christ en tant que sacrifié ». Le D^r Robertson, principal du plus important des établissements théologiques de Londres, place le caractère sacrificiel de l'Eucharistie dans l'union des fidèles à la mort du Christ. Dans l'Eucharistie comme dans le Baptême « nous sommes unis au Christ de telle manière que sa mort devient notre mort, ses mérites notre justice, et que le pardon qu'il a obtenu nous est appliqué. Dans l'Eucharistie spécialement nous faisons du sacrifice du Christ notre sacrifice. Le caractère sacrificiel de l'Eucharistie comprend : 1^o la consécration des éléments comme condition *sine qua non*, 2^o la communion comme cause instrumentale ». Le D^r Robertson semble avoir dans l'esprit la distinction familière aux théologiens entre l'*essence* et l'*intégrité* du sacrifice.

Le D^r Gore, alors chanoine de Westminster et aujourd'hui évêque de Worcester, s'exprime ainsi : « Je crois que le Christ a institué un mémorial perpétuel de son sacrifice, et qu'il a consacré le pain et le

vin pour être son Corps et son Sang, afin que nous puissions manger sa Chair et boire son Sang, et ainsi, à travers son humanité, sa personne toute entière... Je vois dans le repas eucharistique la réalisation de ce qui me semble être, dans les religions de l'univers, l'idée fondamentale du sacrifice, c'est-à-dire une communion sacramentelle entre le Dieu et ses adorateurs, l'union des hommes entre eux par la participation commune à une vie regardée comme divine ». Toutefois, le chanoine Gore tient à faire observer que si certains placent dans la réception des éléments le point culminant du sacrifice, d'autres le placent dans la consécration. Lord Halifax — car quelques laïques prenaient part à la Conférence — déclare que « chaque Eucharistie est la répétition de ce que fit notre divin Maître à la dernière Cène; que le Christ, représenté mystiquement sous l'aspect de la mort par la consécration séparée de son Corps et de son Sang, s'offre lui-même, se présente lui-même, est offert, est présenté au Père en mémoire de tout ce qu'il a fait et souffert pour nous pendant toute sa vie et sur la Croix..... Nous faisons ainsi en *acte* la même commémoraison du sacrifice de Notre-Seigneur que nous faisons en *parole* quand nous prions « par Jésus-Christ Notre-Seigneur ».

Cette variété d'opinions reflète parfaitement l'état des esprits dans l'Église anglicane. Les dissidents, qui n'étaient pas représentés à la Conférence de Fulham, avaient eu l'occasion, en décembre 1899, d'exposer leur manière de voir dans une Conférence d'ordre plus privée, réunie à Oxford par le Dr Sanday, professeur de théologie à l'Université. A dix membres du clergé anglican, dont cinq connus comme étant « Haute-Église », s'étaient joints cette fois cinq ministres non conformistes. Le compte rendu des discussions a été publié tout au long, avec une préface du Dr Sanday (1).

« La Conférence, est-il dit dans cette préface, naquit de cette idée que la partie la plus amère des controverses ecclésiastiques modernes tourne autour de ce qu'on a appelé « sacerdotalisme », et de cette autre idée que beaucoup d'amertume pourrait être évitée par des explications mutuelles ». Parmi les résultats du début, le plus remarquable fut l'adhésion inattendue des dissidents à cette proposition générale que les fonctions des ministres du christianisme sont en principe sacerdotales. Ils avaient cru que l'Église anglicane admettait un sacerdoce complètement distinct de celui de Jésus-Christ et méconnaissait ainsi son œuvre de propitiation, et ils furent surpris de voir qu'en parlant de l'Eucharistie comme d'un sacrifice, on ne songeait nullement à contester l'efficacité de l'unique grand sacrifice. La discussion se porta sur la notion de l'Église conçue comme

(1) *Different conceptions of Priesthood and sacrifice*, edited by W. SANDAY, in-8°, XIX-176 p. Londres, Longmans, 1900.

étant une société sacerdotale, le corps mystique du Christ, suprême prêtre. Parmi les cinq dissidents, le Dr Fairbairn, principal de Mansfield College à Oxford, n'admit pas cette idée, mais les autres se montrèrent disposés à reconnaître dans les prêtres les « organes du sacerdoce de l'Église. » Avec eux toutefois, il ne peut être question de succession ni d'ordination ; les ministres sont essentiellement constitués par la simple délégation de la société chrétienne.

A la conférence d'Oxford, le P. Puller, religieux de Saint-Jean l'Évangéliste, exposa une conception de l'Eucharistie d'après laquelle l'action de l'Église est identique à celle que Notre Seigneur accomplit perpétuellement au ciel. Le P. Puller, qui s'appuie sur Thomasin, est en Angleterre le principal partisan de cette opinion. Il la présenta sous sa forme extrême, disant que la mort de Notre-Seigneur sur la croix est assurément un élément tout à fait essentiel et fondamental de son sacrifice, mais que son œuvre sacerdotale doit être rattachée spécialement à sa gloire. « Quand Notre-Seigneur entra dans le sanctuaire du ciel, quand vint le moment de se présenter lui-même au Père, il devint grand-prêtre et il accomplit d'une manière mystérieuse ce que faisait le grand-prêtre au jour de l'expiation, quand il pénétrait derrière le voile et offrait le sang. »

La théorie du P. Puller est vigoureusement combattue par le Dr Mortimer dans un volume d'un immense labeur et d'une étonnante érudition sur le *Sacrifice eucharistique* (1). Le Dr Mortimer prétend qu'on peut faire directement remonter jusqu'aux deux Socin l'opinion qu'il combat. On trouve en effet quelque chose d'analogue dans les écrits de leur contemporain George Cassander ; mais, d'après le Dr Mortimer, cette opinion aurait une connexion essentielle avec les idées sociniennes sur le sacerdoce et le sacrifice du Christ. Il n'est pas à croire, cependant, que le Dr Mortimer accuse formellement de socinianisme ni le P. Puller, ni le savant liturgiste M. Brightman qui compte, lui aussi, parmi les plus notables partisans de cette théorie. Mais il trouve dangereuse leur manière de voir à cause des affinités qu'elle a avec certaines conceptions sociniennes. Inutile de dire qu'il considère lui-même le sacrifice eucharistique comme essentiellement constitué par la relation au sacrifice de la Croix. Il ne nie pas qu'il y ait eu en certain sens un sacrifice dans le ciel mais pour lui la relation de ce sacrifice avec l'Eucharistie n'est qu'accidentelle.

Dans un appendice, le Dr Mortimer publie une correspondance extrêmement intéressante qu'il a eue avec M. l'abbé Lepin dont l'ouvrage : *L'idée du sacrifice dans la religion chrétienne*, avait été cité en

(1) *The Eucharistic Sacrifice*, by the Rev. A. G. MORTIMER, in-8°, LXIX-605 pages. Londres, Longmans, 1901.

faveur de l'opinion opposée à la sienne. On trouve, dans le même appendice, des lettres du Dr Westcott, le savant évêque de Durham, mort récemment, écrites dans un sens favorable au Dr Mortimer, ainsi qu'une lettre où le Dr Schanz, de Tubingue, explique et défend la théorie de Talhofer.

Le Dr Mortimer expose avec beaucoup de détails l'histoire de la doctrine du Sacrifice, mais la position qu'il prend lui-même n'apparaît pas très nettement. Il ne semble pas disposé à insister, comme l'ont fait notamment De Lugo et Franzelin, sur l'idée d'une destruction réelle ou mystique. A l'en croire, nul n'a exposé, aussi bien que Bossuet, la véritable nature du sacrifice eucharistique. M. Brightman (1) que le Dr Mortimer combat, repousse avec plus de décision l'idée d'une destruction; il prétend exclure cet élément de l'idée du sacrifice en général, précisément parce qu'il ne peut pas le découvrir dans l'Eucharistie. Il affirme que l'Eucharistie est « directement, absolument et avant tout un sacrifice » et il est d'avis que « nous devrions prendre pour point de départ l'Eucharistie considérée comme sacrifice, et en faire sortir notre conception du sacrifice ainsi que notre interprétation de la Rédemption. »

Le livre du Dr Mortimer a été sévèrement critiqué dans la presse, surtout à cause de sa vigoureuse polémique contre le sacrifice céleste. Le Dr Gore, en particulier, l'a traité rudement dans l'excellente revue hebdomadaire, *The Pilot*. Dans son livre, à lui : *Le Corps du Christ* (2), le Dr Gore prend une position intermédiaire. Il insiste sur la relation de l'Eucharistie avec l'action de Notre Seigneur au ciel, relation indiquée par le langage du Canon romain de la Messe, et, à ce propos, il cite plusieurs passages intéressants de Paschase Radbert. D'autre part, il signale comme une conception plus normale celle qu'indique la forme grecque de la consécration, c'est-à-dire la présence dans l'Eglise de l'Agneau immolé. En même temps, il traite la relation de l'Eucharistie à l'autel céleste comme plus immédiate et plus directe que la relation de l'Eucharistie à la Croix. Il dirige quelques attaques contre la conception d'après laquelle le cadavre du Christ serait présent dans le Sacrement, et montre qu'on ne peut s'y tenir, à moins de réduire l'Eucharistie à une pure commémoration d'un événement passé. La partie la plus intéressante de son argumentation est celle où, d'une définition bien connue de saint Augustin, il déduit que le but essentiel du sacrifice n'est pas l'oblation d'une chose à Dieu, mais l'inherence en Dieu de celui qui offre. De là, en se reportant au langage de saint Thomas : *Quicumque*

1) *The Eucharistic Sacrifice*, dissertation lue en 1880 dans une assemblée de la Confrérie du Saint-Sacrement.

(2) *The Body of Christ*, by CH. GORE, in-12, t. XV, 320 p. Londres, Murray, 1901.

sacrificium offert, debet sacrificii fieri particeps, il tire cette conséquence que la communion est de l'essence et non pas seulement de l'intégrité du sacrifice.

Quelques temps avant la publication des livres dont nous venons de parler, apparaissait un important volume du Dr Moberly, professeur de théologie pastorale à Oxford, sous le titre de *Ministerial Priesthood* (1). Le but du Dr Moberly était surtout de montrer que le sacerdoce général de l'Église est réservé par institution divine dans les mains de certaines personnes, qui sont les ministres de ce sacerdoce. Les arguments sont entremêlés de subtiles recherches sur le sacerdoce et le sacrifice, traités d'un point de vue mystique. L'Eucharistie, dit-il, est l'identification cérémonielle de l'Église avec le sacrifice propitiatoire de la Croix. Un sacrifice, d'après lui, est essentiellement un acte d'amour, dans lequel l'homme cherche intérieurement à s'unir à Dieu, et, extérieurement, manifeste son intention par un acte visible de donation; cet acte doit être institué par Dieu. « Le Christ lui-même, dit-il, a prescrit pour tous les temps un cérémonial extérieur, qui est dans l'Église sur la terre la contre-partie symbolique non pas simplement du Calvaire, mais de cette éternelle présentation de Lui-même au ciel, dans laquelle le Calvaire est vitalement contenu. » Ailleurs il dit que l'Eucharistie « n'est pas directement un sacrifice *en elle-même*, mais indirectement par la vertu de ce avec quoi elle est unie en dehors d'elle. » Elle est un sacrifice « tout juste dans le sens et dans la mesure dans lesquels on peut dire qu'elle est le sacrifice du Christ. » Partant de là, le Dr Moberly se plaint que le mot *proprium* ait été introduit dans la définition du Concile de Trente, parce que « la portée *apparente* de ce mot semble être de nier la dépendance et d'affirmer un caractère indépendant, comme si le sacrifice de l'Eucharistie était *per se* un sacrifice. »

Si le Dr Moberly représente une certaine tendance des théologiens anglicans à soulever des querelles injustifiées avec les définitions de Trente, M. Dimock, dont nous avons déjà parlé, compte parmi les adversaires déclarés de ces définitions. Dans un petit volume sur *La doctrine chrétienne du sacerdoce* (2), il semble aller très loin de la position qu'il prit à la Conférence de Fulham et nier que l'Eucharistie soit en aucun sens un sacrifice. On s'aperçoit nettement, il est vrai, qu'il emploie ce dernier mot dans un sens très restreint. Il définit le sacerdoce comme « la fonction d'offrir des sacrifices pour le péché, dans le but d'obtenir la rémission », et il ne veut entendre parler d'aucun sacrifice qui ne soit sacrifice *absolute*. Il déclare qu'un

(1) In-8°, t. XXVII, 360 p. — Londres, Murray, 1897.

(2) *The Christian Doctrine of Sacerdotium*, by the Rev. N. DIMOCK. In-8°, I, p. 14. Londres, Elliot Stock, 2^e éd., 1897.

sacrifice relatif est chose absurde et il parle de la théorie de l'application du sacrifice de la messe comme de l'offrande d'un sacrifice pour l'application des effets d'un autre sacrifice. Dans un appendice détaillé, il critique une affirmation mise en avant dans le supplément au *De Hierarchia Anglicana*, par M. Lacey, d'après lequel Cranmer, en disant qu'il y a dans l'Eucharistie un sacrifice, mais non un sacrifice *propitiatoire*, n'entendait pas rejeter ce dernier terme dans le sens que lui donne le Concile de Trente.

M. Lacey est l'auteur d'un petit volume très compact, publié récemment : *Les Éléments de la doctrine chrétienne* (1), où il vient à parler brièvement du sacrifice. Ce qu'il en dit mérite surtout d'être signalé à cause d'une apparente ressemblance avec la position de M. Brightman. M. Lacey se refuse à discuter la question du sacrifice céleste, mais il semble comme M. Brightman, faire de l'Eucharistie un sacrifice *absolu*. Plus exactement, il suggère que l'Eucharistie est le sacrifice principal du Christ, que sa mort fut sacrificielle précisément à cause de l'institution préalable de l'Eucharistie, dans laquelle l'oblation fut formellement faite et dans laquelle l'oblation est continuée par la perpétuelle action de l'Église.

La mention de son livre nous amène à parler d'un ouvrage analogue de M. Darwell Stone : *Les grandes lignes du dogme chrétien* (2), où il traite en peu de mots du sacrifice. D'après M. Darwell Stone, un sacrifice est essentiellement une dédicace de la vie; à la suite du péché, cette dédicace doit se faire par voie de mort. Mais l'expiation ayant été une fois accomplie par le Christ, le sacrifice n'implique plus la mort, et, dans l'Eucharistie, il y a une oblation du Seigneur vivant, qui s'offre lui-même en mourant sur la Croix et qui s'offre au ciel dans son humanité vivante. « De même que sur la Croix, l'offrande qui est faite au ciel et sur l'autel est celle de la sainte Humanité de Notre Seigneur lui-même ». M. Darwell Stone ne parle pas des effets de l'oblation eucharistique.

Il reste à signaler deux petites publications écrites de points de vue voisins, mais avec des méthodes différentes. Le *Schema disputationis de essentia sacrificii christiani* (3) est la rédaction de notes en latin prises en vue d'un discours en forme scolastique par un auteur qui se cache sous le titre de *Presbyter Eliensis*. Il passe en revue les opinions de Suarez, de De Lugo, de Lessius, et conclut dans le sens de Scavini et de Billot, entre lesquels il encadre Bossuet, que le sacrifice consiste essentiellement dans l'immolation mystique effectuée par la

(1) *The Elements of Christian Doctrine*, by the Rev. T. A. LACEY. In-12, XVI-307 p. Londres, Rivingtons, 1901.

(2) *Out lines of Christian Dogma*, by DARWELL STONE. In-12, XX-359 p. Londres, Longmans, 1900.

(3) In-12, 8 p. Londres, Knott.

consécration, « cum Christus sub diversis speciebus *n quodam externo habitu mortis* sacramentaliter in altari collocatur ». L'autre brochure (1) a pour auteur M. Wilson, « vicar » d'une paroisse de Londres. Elle semble avoir été imprimée pour être distribuée aux paroissiens. On y trouve une exposition populaire de la pure doctrine scolastique, avec cette particularité seulement que M. Wilson considère les assistants comme capables en quelque manière d'une participation réelle au sacrifice sans qu'ils reçoivent actuellement la communion. D'après certaines lettres qui ont été publiées dans les journaux, il semble que l'enseignement populaire anglican va assez souvent jusque-là.

G. MOREL.

PREMIÈRE PERSÉCUTION

Ces quelques pages ont été rédigées sur des notes prises au cours de M. Gaston Boissier, au Collège de France. Elles ont pour but d'expliquer le célèbre passage où Tacite raconte la première persécution des chrétiens (TACITE, *Annales*, c. XLIV). Ce texte est important, parce qu'il contient à peu près la seule mention explicite que nous trouvions chez les historiens profanes d'une persécution dont l'Église elle-même semble, pendant un siècle, avoir presque perdu le souvenir. Ce texte, d'ailleurs, a quelque chose d'un peu imprécis et a donné lieu aux interprétations les plus diverses des critiques; il importe donc de l'examiner avec soin.

Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos et quæsitissimis pœnis affecit quos per flagitia invisos vulgus Christianos appellabat. Auctor nominis ejus Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat; repressaque in præsens exiliabilis superstitio rursum erumpebat, non modo per Judæam, originem ejus mali, sed per urbem etiam quo cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt celebranturque. Igitur primum correpti qui fatebantur deinde indicio eorum multitudo ingens, haud proinde in crimine incendii quam odio humani generis conjuncti sunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contacti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, atque ubi defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur.....

(1) *The Christian Sacrifice*, 91 p.

Nero subdidit reos. — Néron, accusé par le peuple d'avoir mis le feu à Rome, cherche à se substituer des accusés, à trouver un coupable pour apaiser la foule. Par cette expression qui montre dans l'accusation un dessein préconçu, Tacite nous fait voir qu'il ne croit pas à la culpabilité des chrétiens.

Per flagitia invisos. — C'est sur ce ton que Tacite et ses contemporains parlent toujours des chrétiens. Notons cependant le sens de *flagitium* beaucoup plus vague que celui de *scelus* (cf. *Germanie*, XII). Un *scelus* est un fait criminel qui est connu et qu'on peut toujours apporter en témoignage de son accusation ; un *flagitium* est une honte cachée qui échappe à l'historien et qu'il affirme sans pouvoir la prouver. L'accusation de Tacite et de Suétone, qui n'a jamais été précisée, a par conséquent beaucoup moins de portée.

Fulgus christianos appellabat. — C'est à Antioche que ce nom leur fut donné pour la première fois, évidemment par des Romains, comme l'indique la désinence latine *Christiani*, et non par des Grecs qui auraient dit Χριστιανοί. Pourquoi Tacite dit-il *vulgus* ? C'est que les chrétiens qui se sont recrutés surtout parmi le bas peuple sont connus principalement de la foule.

Tacite affirme donc que c'est sur les chrétiens que tomba l'accusation de la police de Néron, et qu'ils furent persécutés : « *quæsitissimis pœnis affecit.* » Certains historiens qui se sont fait de l'histoire du christianisme une idée préconçue, comme Gibbon et Havet, refusent d'entendre ce texte dans le sens obvie. Ils croient que le christianisme s'est développé très lentement, qu'il s'est confondu longtemps avec le judaïsme, et ils refusent d'admettre que dès le temps de Néron, c'est-à-dire trente ans après la mort du Christ, il ait pu être assez répandu à Rome pour que Néron ait eu l'idée de lui faire porter la colère de la foule. D'après Gibbon, le mot *Christianos* aurait été introduit dans le récit par Tacite, soixante après l'événement, à un moment où l'historien, connaissant bien les chrétiens, transportait dans le passé sa science du moment. En réalité, ce n'est pas aux chrétiens, mais aux juifs que Néron se serait attaqué et à une secte juive, celle des Galiléens. Et, comme plus tard les chrétiens furent appelés Galiléens, la confusion des deux noms serait facile à expliquer.

Le système de Gibbon n'est qu'un système et il paraît être contredit par les faits. Gibbon prétend que les chrétiens du temps de Néron étaient confondus avec les juifs. Il est vraisemblable au contraire que la police les en distinguait facilement, puisqu'il leur arrivait de se battre avec les juifs dans les synagogues. A ce point de vue, le texte de Suétone est très probant « *tumultuantes, impellante Chresto, compescuit.* » En outre, la raison tirée de la confusion des noms de Chrétiens et de Galiléens ne porte pas ; ce n'est que beau-

coup plus tard, du temps de Julien, que ce nom de Galiléens fut donné couramment aux chrétiens.

Le texte de Tacite prouve donc que du temps de Néron les chrétiens étaient déjà très connus à Rome.

Mais pourquoi Néron songea-t-il à eux? — Il est possible que quelque bagarre entre juifs et chrétiens eût ému la police qui en profita pour signaler à l'empereur cette secte tapageuse. Certains historiens ont prétendu que ce sont les juifs qui dénoncèrent les chrétiens. Et, de fait, durant les persécutions chrétiennes, les juifs auparavant inquiétés jouissent de la paix la plus complète; nous savons encore que Poppée était à moitié juive, « elle craignait le Seigneur », dit Josèphe. Elle aurait pu dans cette circonstance servir ses coreligionnaires. Au fond nous ignorons la vraie raison de Néron et la manière dont il procéda.

Auctor nomini ejus. — Celui qui a donné le nom à la secte.

Christus. — Tacite regarde *Christus* comme un nom propre, dont d'ailleurs il ignore le sens. Suétone écrit Chrestos, et ce dernier nom est aussi employé que le premier.

Superstitio. — C'est le nom que les Romains donnent à cette religion, et il a un sens très précis. La religion romaine est quelque chose de réglé et de précis, et le fidèle ne songe pas plus à dépasser la mesure des actes commandés qu'à rester en deçà; une religion, comme la chrétienne, qui recommande l'élan vers Dieu et l'ascension continuelle vers la sainteté, lui paraît donc excessive : *superstat*, elle dépasse le but.

Sed per urbem etiam. — A Rome. Tacite ne parle que de la Judée et de Rome — il ne dit rien de l'Occident, où la religion chrétienne est venue assez tard — sauf à Lyon, qui était un centre commercial.

Atrocia aut pudenda. — Tous les crimes et toutes les hontes.

Celebrantur. — A multis coluntur, trouvent des partisans.

Igitur primum, correpti qui fatebantur.

Certains historiens, notamment Gibbon, se sont appuyés sur ce texte pour dire que les chrétiens ont réellement mis le feu à Rome, puisqu'ils l'ont avoué. On cherche les auteurs de l'incendie et on arrête ceux qui avouent, dit Tacite. Il faut bien comprendre le sens des mots. *Correpti* fait allusion au terme juridique de *correptio* qui est le commencement d'une instruction judiciaire (Cf. Am., III, 66); et l'imparfait *fatebantur* signifie ceux qui ont avoué. On ferait donc dire à Tacite : on commença une instruction contre ceux qui avaient avoué avoir mis le feu. — Mais pourquoi cette instruction? S'ils ont avoué, on n'a qu'à les envoyer au supplice. Il serait plus logique de dire : « qui correpti erant, confessi sunt ». — En réalité,

fatebantur fait allusion à un aveu préliminaire, l'aveu de christianisme, et cet aveu sert de prétexte à des poursuites judiciaires où on instruit le procès de l'incendie.

S'il en était ainsi, répond Gibbon, il faudrait non pas *fatebantur*, mais *confitebantur*. — Ce n'est pas exact, *fateri*, *confiteri*, *profiteri* représentent trois nuances d'un même sens : *fateri*, c'est reconnaître qu'une chose est vraie; *confiteri*, c'est avouer une chose dont on a honte; *profiteri*, c'est avouer une chose dont on est fier. Or, nous sommes au début des persécutions; les chrétiens ne savent pas qu'il soit défendu d'être chrétien, ils ne savent pas que le martyre les attende, ils n'ont ni honte ni fierté, ils avouent tout simplement.

D'ailleurs, ce qui prouve bien que les chrétiens n'ont pas avoué avoir mis le feu, c'est le contexte de Tacite. Tacite nous dit que Rome fut incendiée « forte an dolo incertum »; il n'aurait pas douté, s'il avait eu un aveu. Il nous dit « subdidit reos », on inventa des accusés; à quoi bon les inventer, s'ils avaient avoué? Et tous les autres historiens, ennemis des chrétiens comme Tacite, pensent comme lui. Aucun n'accuse les chrétiens. Plus tard, leurs ennemis ne les accuseront pas davantage; les apologistes ne chercheront jamais à les laver de ce reproche, et Tertullien osera dire : « Les chrétiens ne se sont jamais vengés des empereurs, et cependant avec quelques torches et une nuit obscure, ils auraient pu mettre le feu à Rome. » — Comment aurait-il pu parler ainsi, si Tacite avait enregistré leurs aveux? Il ne ressort donc pas du texte de Tacite que le feu a été mis à Rome par les chrétiens (1).

Indicio eorum. — Ils dénoncent leurs frères parce qu'ils ignorent ce qui les attend; c'est la première fois qu'ils sont persécutés.

Multitudo ingens. — C'est surtout contre ce mot que Gibbon s'est acharné. Il est bien possible que Tacite un peu emphatique par tempérament ait ici enflé son expression. Mais il reste que les chrétiens étaient fort nombreux. On comprend que le christianisme se soit développé rapidement; il trouvait dans la société romaine un terrain bien préparé, non pas certes dans la bourgeoisie qui dut se laisser difficilement pénétrer, mais dans le peuple des esclaves ou des fils d'esclaves qui étaient entraînés par ce que le christianisme avait de socialiste, et dans l'aristocratie fatiguée et blasée qui se laissait prendre par le côté tendre et mystique. Trente ans après la mort de Jésus-Christ, l'expression *multitudo ingens* s'explique facilement.

Haud proinde in crimine incendii quam odio generis humani conjuncti sunt.

(1) Non pas que cette opinion soit de tout point invraisemblable. Il y avait des fanatiques parmi les premiers chrétiens; on leur prêchait la fin du monde par le feu et le second avènement du Christ. Quelques chrétiens trop pressés auraient pu vouloir hâter cet événement, mais ce n'est pas dans les textes.

Les textes donnent tous *convicti sunt*; mais le *Mediceus*, seul manuscrit de Tacite, donne *conjuncti sunt*.

Essayons de traduire d'abord la Vulgate : dans ce texte, *odium generis humani* peut avoir le sens actif ou le sens passif; Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, les adopte tous les deux; Litré préfère le second. Si on accepte *convicti sunt*, il semble bien que le sens actif s'impose et qu'il faut traduire « ils furent convaincus, non pas tant d'avoir mis le feu à la ville, que de haïr le genre humain ». L'autre sens serait absurde, « convaincus par la haine », la haine n'étant pas une preuve.

Avec la leçon du *Mediceus*, les deux sens sont possibles : « Ils furent confondus non pas tant dans l'accusation d'incendie que dans la haine que le genre humain avait pour eux. » Voilà certes un sens raisonnable en soi, mais inadmissible à cause du mot *genus humanum*. Sans doute ce mot a fini par signifier l'empire Romain; mais Tacite n'a parlé jusqu'ici que de la Judée et de Rome; il semble exagéré d'employer *genus humanum* pour désigner une partie si restreinte du monde. Mieux vaut traduire: « Ils furent confondus ensemble, non pas tant dans l'accusation d'incendie que dans celle de haïr le genre humain » — Que signifierait donc cette accusation d'*odium generis humani*? On est un adversaire du genre humain, aux yeux des Romains, quand on n'accepte pas la religion universelle qui est le paganisme. Universelle, je dis bien; car, aux yeux des Romains, tous les dieux étaient les mêmes sous des noms différents, et toutes les religions entraient les unes dans les autres. Rome adopta toutes les religions des peuples vaincus, et ces religions acceptèrent le mélange et l'identification des noms des dieux. Seuls le judaïsme et le christianisme refusèrent de confondre leur dieu avec les dieux païens, et d'entrer dans le concert religieux des nations. C'est ce qui explique que du dehors les païens aient pu accuser de haine pour le genre humain ceux qui prêchaient la fraternité.

Les difficultés du texte disparaissent donc, et il semble possible de conclure de ce passage : 1° que ce sont les chrétiens qui ont été persécutés; 2° qu'ils ont été persécutés comme chrétiens et non comme incendiaires.

Mais s'ils n'ont pas mis le feu à Rome, qui l'a mis? Tous les historiens, Tacite excepté, accusent formellement Néron. Ils s'appuient sur deux faits et leur opinion paraît vraisemblable.

1° On saisit des incendiaires qui agissaient par ordre (*ita*, Tacite, Suétone et Dion Cassius). Mais sur ce point les témoignages ne sont pas concordants. D'après Suétone, c'étaient des valets de chambre de l'empereur, *cubicularii Neronis*. Dion dit que c'étaient des hommes qui faisaient semblant d'être ivres. Tacite ne nomme personne. Il semble bien que nous sommes en face d'un simple bruit. Et, quand

on songe à la facilité avec laquelle dans les temps de crise les bruits les plus étranges naissent et s'accréditent, on comprendra que celui-ci ait pu être constant et n'avoir pourtant aucun fondement.

2^e Néron, dit-on, chanta son poème de l'incendie de Troie, et il aurait mis le feu à la ville pour avoir une brillante occasion de le chanter. Mais ici encore les témoignages ne concordent pas. Suétone place Néron sur la tour de Mécène aux Esquilies ; Tacite le met sur sa scène domestique. Mais où était cette scène ? A Antium, où Néron se trouvait au début de l'incendie ? — C'est bien loin du feu. — Au Palatin ? — Mais le Palatin brûlait, quand Néron revint : c'est trop près du feu.

Si on examine de près le texte de Tacite, on trouve des raisons pour accuser Néron, d'autres raisons pour le disculper.

La manière dont Rome fut rebâtie, rapidement, d'après un plan précis et détaillé, semble indiquer qu'on y avait pensé d'avance.

De plus, on donne à Néron le dessein de détruire Rome pour la rebâtir plus belle et la chose est naturelle. — Mais alors, pourquoi fait-il brûler les plus beaux quartiers et laisse-t-il intact le Transtévère ? — On lui prête aussi le dessein d'avoir voulu se procurer à bon marché et sans expropriation légale le terrain nécessaire pour bâtir sa *domus transitoria* qui devait réunir le palais du Palatin à celui de l'Esquilin. — Mais alors pourquoi ne mit-il pas le feu entre ces deux collines ? Pourquoi l'alluma-t-il au Grand Cirque, c'est-à-dire entre le Palatin et l'Aventin ?

Ici encore un doute subsiste : le feu a pu prendre par hasard.

J. CALVET.

BIBLIOGRAPHIE

Les grands hommes de l'Église au XIX^e siècle. J.-H. Newmann :
Un vol. in-12 avec portrait, préface par P. BOURGET. Paris,
Librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères. Prix :
2 fr. (poste, 0 fr. 40).

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire de larges extraits de la préface que M. P. Bourget a écrite pour le livre si intéressant de M. G. Grappe.

Cet essai contribuera beaucoup à rendre accessibles ces ouvrages où le détail de cette histoire du mouvement d'Oxford est montré

plus complètement et il donnera peut-être à quelques esprits possédés de la grande inquiétude, la curiosité d'aborder directement cet admirable fragment de psychologie religieuse, digne de prendre place entre les *Pensées* de Pascal et les *Confessions* de saint Augustin, que le cardinal Newman a intitulé *Apologia pro vita sua*. Vous le notez avec une bien judicieuse perspicacité, ce qui fait de cette *Apologia*, pour des Français d'aujourd'hui, un livre d'une actualité singulière, c'est qu'à travers des différences radicales de tempérament et de milieu, l'ancien *fellow* d'Oriel se trouve avoir été conduit vers Rome par une voie toute pareille à celle qui détermine aujourd'hui parmi nous tant de retours. En rapprochant son nom de celui du regretté M. Ollé-Laprune, vous avez éclairé d'une vive lumière cette position très nouvelle d'un problème qui ne saurait plus aujourd'hui être résolu par la sèche ironie d'un Voltaire ni par l'analyse très superficielle, — il faut le reconnaître, malgré la fascination de cet immense talent — d'un Ernest Renan. Ce que Newman a vu nettement, ce M. Ollé-Laprune a reconnu de son côté et dit non moins nettement, c'est que la question de la vérité religieuse n'est pas purement intellectuelle. Cette vérité n'est pas une vérité abstraite. *C'est une vérité vivante*. Elle ne s'adresse pas dans l'homme à la seule intelligence, elle s'adresse au cœur et à la volonté. Elle doit être sentie autant que comprise, et voulue autant que sentie. Elle doit s'adapter aux portions conscientes de notre être et correspondre à ses portions inconscientes. Elle doit pouvoir convenir aux simples et aux ignorants aussi bien qu'aux lettrés et aux savants, se mêler au développement de la personne, se prêter aux balbutiements intérieurs de l'enfant aussi bien qu'à la réflexion mûrie de l'homme fait. Elle ne peut donc être ni une découverte individuelle, ni le fruit d'un raisonnement. Le raisonnement vient ensuite pour l'éclairer et la corroborer. La conscience individuelle y ajoute sa marque propre. Mais, primitivement et essentiellement, pour remplir ces conditions de vitalité universelle, la vérité religieuse doit être une tradition et une révélation. C'est la vue de cette nécessité qui a conduit Newman à reconnaître dans l'Eglise romaine l'organisme historique le plus conforme à cette condition nécessaire. C'est cette même vue qui domine les études de M. Ollé-Laprune sur la *Vitalité chrétienne* et son beau portrait de Jouffroy. C'était bien cette idée qu'entrevoit Pascal quand il parlait de « raisons de cœur que la raison ne comprend pas » et surtout lorsqu'il écrivait dans son *Mystère de Jésus*, sur les péchés : « A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras... » Phrase d'une portée extraordinaire ! Elle signifie que, pour penser la vérité religieuse il faut d'abord la vivre. C'est le fond même de la mystique des sacrements.

J'aurais voulu que, rapprochant Newman d'Ollé-Laprune, vous

l'eussiez aussi comparé à cet Ernest Renan dont je vous mentionnais tout naturellement le nom tout à l'heure. Permettez-moi de vous indiquer le remarquable article que M. Wilfrid Ward vient justement de publier sur ces deux hommes, dans le *Monthly Register* (n° d'avril 1902). Écrit par cet ardent catholique, avec un entier respect de deux sincérités dont personne n'a le droit de douter, sur l'auteur des *Souvenirs de Jeunesse* et celui de l'*Apologie*, cet essai se raccorde d'une manière saisissante à votre ouvrage. Il signale une coïncidence de date extrêmement frappante. C'est le 6 octobre 1845 que Renan descendit les escaliers du séminaire de Saint-Sulpice pour ne jamais les remonter. C'est le 10 de ce même mois, dans la même année, exactement quatre jours plus tard, que Newman écrivait à ses plus intimes amis la lettre suivante, datée de Littlemore : « J'attends cette nuit le Père Dominique le Passionniste, qui, depuis sa jeunesse, a eu l'idée fixe et distincte d'une mission dans les pays du Nord et en particulier l'Angleterre. Après trente ans d'attente, il a été envoyé ici sans l'avoir demandé... Je l'ai vu une fois, quelques minutes, l'année dernière, le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste. C'est un homme simple et un saint. Il ne connaît pas mon intention. Je veux lui demander de me recevoir dans le troupeau unique du Christ. » Et en post-scriptum : « Ce billet ne partira qu'une fois tout fini. Il ne demande pas de réponse... » Que l'on imagine maintenant, dans ce même automne, les pensées différentes qui agitent ces deux âmes, toutes deux en proie à la plus complète révolution de leur destinée, toutes deux séparées de toute leur existence antérieure, en rupture pour des motifs absolument désintéressés avec des milieux dont elles reconnaissaient l'excellence, Renan, celui des maîtres vénérables de Saint-Sulpice, Newman, celui de ses collègues si distingués d'Oxford. Quelles analogies et quels contrastes ! M. Wilfrid Ward a été surtout frappé de l'antithèse. La ressemblance existe cependant. Elle réside surtout dans un besoin dont ces deux grands esprits ont été dominés. Ils n'ont pu accepter de s'estimer, s'ils ne mettaient pas en harmonie leurs actes extérieurs et leurs réflexions intérieures.

La question se pose donc : qui avait raison des deux ? Quel est celui dont les réflexions intérieures se sont trouvées les plus vraies, à l'épreuve de la réalité ? Pour moi, la réponse ne fait pas doute. De quelque magie que son prestigieux génie ait enveloppé son nihilisme final, le Renan diminué des dernières années pouvait-il se comparer au Newman acétique et pacifié que vous montrez, acceptant humblement la pourpre cardinalice : « Le Saint-Père jugea que l'Angleterre catholique et même protestante ressentirait de la joie, si je recevais quelque grâce ?.. » Et, six ans avant de mourir, se rappelant son mot de Sicile dans une maladie dangereuse : « Je

n'ai jamais péché contre la lumière, » il disait : « Sur le déclin d'une très longue existence, je puis dire au fond de mon cœur que le Seigneur ne m'a jamais abandonné ni laissé à l'illusion... » Cette solennité, pleine d'espérance, met un rayon d'immortalité sur ce noble visage et, quoique les *Souvenirs de Jeunesse* soient un chef-d'œuvre d'art, comment ne pas sentir par contraste l'insuffisance de l'« A quoi bon ? » sur lequel ils se terminent ?

Voilà quelques-unes des impressions que la lecture de votre *Essai* soulèvera nécessairement chez vos lecteurs sans parti pris. Vous leur avez donné le contact d'une magnifique sensibilité, d'une volonté pure et invincible, d'une pensée ardente et lucide, enfin d'une grande existence religieuse. C'est une œuvre dont vous pouvez, à bon droit, être fier, et dont vous félicite,

Votre dévoué confrère,

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Excursions en Touraine, aux Châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande. — Tarif G. V. n° 5 (Orléans).

1^{er} Itinéraire. — 1^{re} classe : 86 francs. — 2^e classe : 63 francs. — Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou par Angers et Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2^e Itinéraire. — 1^{re} classe : 54 francs. — 2^e classe : 41 francs. — Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

Les voyageurs porteurs de billets du premier itinéraire auront la faculté d'effectuer sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire dans les bateaux de la Compagnie française de navigation et de constructions navales.

La durée de validité du premier de ces itinéraires peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % du prix primitif du billet.

Billets de parcours supplémentaires.

Il est délivré, de toute station du réseau pour une autre station du réseau située sur l'itinéraire à parcourir, des billets aller et retour de 1^{re} et de 2^e classe aux prix réduits du tarif spécial G. V. n° 2.

SOMMAIRE

Les points de départ du développement doctrinal chrétien, par l'abbé H. HENNER, p. 143. — Kant, à propos d'un livre récent, par X., p. 150. — Grand Séminaire de Besançon. Ses constitutions, p. 157.

LES POINTS DE DÉPART DU DÉVELOPPEMENT DOCTRINAL CHRÉTIEN

Si grande que l'on fasse la part du génie dans la production des systèmes, une doctrine ne prévaut jamais dans le monde sans un concours de faits et de circonstances qui en préparent l'éclosion pour ne pas dire qu'ils la provoquent, et qui en favorisent la diffusion. Le penseur le plus profond ne se féconde qu'en subissant l'influence des idées, des conceptions philosophiques ou religieuses de ses prédécesseurs et de ses contemporains qu'il s'attache à continuer, à redresser ou à combattre; ses affirmations et ses théories doivent trouver un terrain préparé dans les esprits pour s'accréditer et se répandre. La forme vivante de la prédication évangélique, l'absence de contours arrêtés, systématiques, logiquement ordonnés en vue d'une démonstration rationnelle, les préoccupations morales enfin qui tenaient une place prépondérante dans l'esprit de Jésus, bien loin de permettre au christianisme naissant d'échapper à la loi de toute doctrine philosophique ou religieuse ne faisaient que le rendre plus sensible à toutes les influences intellectuelles et morales de la société juive, hellénique et romaine où il prenait naissance.

C'est à recenser les idées primordiales qui formèrent le contenu de la prédication évangélique du temps de Jésus et durant la première génération de fidèles chrétiens, puis les influences voisines provenant de la religion juive, de la culture hellénique et de la civilisation romaine, que M. Harnack consacre une partie considérable de ses *Prolegomènes : die Voraussetzungen der Dogmengeschichte*.

1. Il n'entreprend point de faire une analyse des Évangiles; ce serait grouper d'une façon systématique des idées qui furent vécues autant qu'enseignées et de la façon la moins systématique du monde; mais il essaye de rassembler les traits épars qui, parmi toutes les manifestations religieuses du même temps, ont fait l'originalité unique et sans prix de l'Évangile.

La prédication de Jésus est remplie du sentiment de la souverai-

neté que le Dieu tout-puissant exerce sur le monde; mais il use de sa puissance en Père et en Juge : il délivre ses créatures de la puissance du démon; il leur impose une loi d'amour et perfection; l'accomplissement de sa loi a pour corollaire et même pour condition un changement radical et profond des dispositions de l'âme, une « meilleure justice » que celle des Pharisiens et de Moïse, le pardon divin des péchés. L'âme humble, confiante, aimant Dieu est assurée de vivre, conservée par la main de Dieu; tandis que celle qui a voulu gagner le monde et sauver sa vie est condamnée à l'enfer. Sur les lèvres de Jésus, ces vérités primordiales n'apparaissaient ni banales ni décharnées; elles vivaient aux yeux des hommes dans la vie de Jésus; par sa parole, par ses œuvres, par toute sa personne il est la révélation du Père qui est son Père; c'est par lui que nous savons que Dieu est notre Père; il nous appelle à sa suite et à son service, comme à la suite et au service du Père; il a droit sur les hommes, car il s'est dévoué pour eux, il a donné sa vie pour effacer les péchés du monde; il est le Rédempteur conscient, volontaire de l'humanité; c'est grâce à lui que l'homme a la certitude d'être délivré du péché, de vivre dans l'amitié de Dieu; c'est « cette certitude qui fait la force et le sérieux de l'Évangile ».

La personne de Jésus a fait sur les esprits une impression ineffaçable; il se donne pour « l'oint, » « le roi, » « le Seigneur, » « le Fils de David, » « le Fils de l'homme », autant de titres qui se résument dans cet autre de « Messie » et qui en expriment et en définissent les attributs; de plus, il ajoutait à sa qualité de Messie celle de *Fils de Dieu* qui suppose, en les surpassant, toutes les qualifications précédentes, qui établit qu'un lien, unique en son genre entre Lui et le Père, est la raison d'être de sa mission. Nulle part on ne subtilise sur la nature mystérieuse de ce rapport : la plus absolue confiance règne entre le Père et le Fils; le Fils obéit aux volontés du Père qui est « l'unique Être bon » qui seul « connaît le jour et l'heure » marqués par Dieu dans l'avenir. Jésus-Christ use de ses prérogatives pour corriger la loi, pour tracer un idéal de sainteté très différent de la répétition dans un certain ordre de pratiques extérieures et rituelles, pour enseigner une manière de prier, pour former à son école un petit groupe de disciples de choix et leur confier le soin de prêcher l'Évangile.

D'un résumé si raccourci de la prédication de Jésus, il est aussi facile qu'inutile d'essayer une critique; dans l'impossibilité de tout dire, il est indispensable de faire un choix parmi les traits caractéristiques, et ce choix même est en grande partie affaire de goût personnel. Il faut seulement remarquer dans le détail des notes qui accompagnent et qui illustrent ce résumé, que M. Harnack attribue souvent un sens trop rigoureusement littéral à des textes qui

demanderaient une explication pour rentrer dans la teneur même et la couleur générale de l'Évangile (p. 63, note 1, où il est question de l'obéissance due au Père par le Fils et d'un défaut de connaissance chez le Fils); qu'ailleurs, il distingue dans l'Évangile des couches et des stratifications d'époques différentes sans donner ses raisons et sans renvoyer d'une façon précise à quelque autre ouvrage qui contiendrait une justification de son appréciation des textes.

2. Dans la première génération des fidèles de Jésus, toutes les préoccupations religieuses ont pour centre la personne du Christ qui vient de se dérober aux yeux des disciples. M. Harnack note fort bien que la prédication des apôtres tourne autour de Jésus, de la vérité de sa mission comme Messie, et que les mots de « Jésus-Christ » reviennent aussi souvent à leurs lèvres que ceux de « royaume de Dieu » à celles de Jésus. Parmi les biens spirituels créés par le Messie, la rémission des péchés passe au premier plan, soit parce qu'elle avait la possession des autres biens pour conséquence et pour effet, soit surtout parce que le Christ avait formellement énoncé le rapport de sa mort en sacrifice sur la croix avec le pardon divin des fautes. Dans la vie très fervente des premières communautés, parmi les manifestations quotidiennes, soudaines de l'Esprit, les âmes demeurent dans l'attente de la venue prochaine du Christ, ouvertes à toutes les prédictions apocalyptiques, fort à la mode dans le monde juif.

Les points d'attache pour un développement résident en grande partie dans l'application de l'Ancien Testament à Jésus, dans la substitution du groupe élu des fidèles à Israël; il faut y joindre le besoin de réfléchir sur les commencements de l'existence du Christ afin de les harmoniser avec son élévation finale; l'impérieuse nécessité d'étendre l'action chrétienne, et par suite la mission du Christ à l'ensemble de l'humanité; enfin le désir d'éclaircir le témoignage de Jésus au sujet de ses rapports avec le Père, afin de s'en représenter d'une façon saisissable pour l'esprit la vraie nature. De ces quatre motifs de développement, il en est un qui provoque une crise sans retard parmi les fidèles. Le succès de la prédication chez les Gentils amena les disciples de Jésus à admettre que « Jésus est le Messie non seulement de son peuple mais de tous les hommes ».

3. Différentes conceptions juives survécurent chez les chrétiens et influèrent sur la formation de leurs idées : en premier lieu leurs méthodes exégétiques, et, notamment, un goût pour l'allégorisme qui s'est exercé largement dans le champ de l'exégèse chrétienne; puis un goût prononcé pour les descriptions apocalyptiques qui offraient à l'imagination de séduisantes peintures, mais combien matérielles souvent et bizarres, et propres à inquiéter les esprits, et différentes des sobres discours de Jésus sur la fin des temps et sur

le jugement; une doctrine fort obscure de la préexistence de certains êtres supérieurs; le pharisaïsme lui-même agitant les questions morales du péché, de la chute d'Adam, de la prédestination, de la nature de Dieu; les recrues que le christianisme allait faire parmi les pharisiens et les zéloteurs de la loi devaient transporter la discussion de ces problèmes de la synagogue dans l'Église.

4. La culture hellénique avait pénétré chez les Juifs dispersés dans l'empire romain, notamment dans les juiveries prospères d'Alexandrie, d'Antioche, de Damas; elle n'avait pas détruit la foi dans les livres de l'Ancien Testament et dans l'autorité de Moïse, mais elle avait contribué à spiritualiser ou du moins à subtiliser les espérances messianiques et à transformer la religion en une doctrine monothéiste de l'origine du monde et en une morale facile à faire accepter des Grecs qui s'écartaient avec dégoût du paganisme. Cependant le caractère étroitement national de la religion juive empêchait les païens convertis de s'assimiler entièrement à leurs nouveaux coreligionnaires; en se portant plus tard vers le christianisme plus souple, plus large, ils attesteront l'universalité de la mission de l'Église. Les philosophes du judaïsme hellénique, sans savoir à quelle œuvre ils travaillent, préparent le terrain pour une philosophie chrétienne. Philon ne mérite pas seulement d'être signalé pour sa doctrine du *Logos*, dont il ne faut point forcer le rapprochement avec le *Logos* de saint Jean, mais pour l'alliance qu'il réalise entre le mysticisme juif et l'intellectualisme grec, mariant les recherches purement rationnelles de la philosophie au besoin d'une connaissance supra-rationnelle de l'Être suprême dont l'essence échapperait à nos investigations. L'état d'esprit dont témoigne Philon n'était point confiné dans l'Égypte; il règne ailleurs avec moins d'éclat peut-être, parmi beaucoup de Juifs hellénisants de la Diaspora et offre un terrain propice à la germination des idées chrétiennes.

5. Dans le monde gréco-romain, le christianisme rencontrait des circonstances particulièrement favorables : l'impuissance des religions anciennes officiellement introduites dans le Panthéon; la faveur dont jouissent les cultes orientaux, lesquels ont des rites spéciaux pour purifier les âmes et les mettre en possession intime de Dieu; une législation sur les associations et une habitude, une pratique de l'association sous bien des formes, qui permettent de grouper facilement les adhérents d'un culte; la prédominance enfin en philosophie des idées morales de l'école stoïcienne; la renaissance du sentiment religieux dans le populaire, trouvant ensuite son expression et sa justification dans un néo-platonisme et dans une théosophie qui prêtent au développement le plus mystique.

Tout ce tableau est tracé par M. Harnack avec grand déploiement

d'une science très sûre et très profonde en certaines parties et que sa réputation dispense de louer; mais ailleurs et le plus souvent les lignes du tableau sont fuyantes, vagues; la lecture du livre est rendue pénible par toute sorte de discussions de détail (*Zuzätze*) détachées, intercalées dans les chapitres, aux fins de paragraphes et coupant le développement général. Pour la clarté de ce résumé, il a fallu s'interdire les réflexions sur nombre de considérations qui semblent arbitraires et de distinctions bien forcées; mais les observations qu'elles seraient de nature à soulever risqueraient de paraître aussi abstraites, aussi vagues, aussi arbitraires que les affirmations qu'elles auraient pour objet de rectifier. Mieux vaut attendre pour les présenter que l'auteur soit sorti des considérations générales où il est difficile de le saisir et d'atteindre sa pensée pour entrer dans l'histoire du développement chrétien; la nature même du sujet le contraindra davantage à la précision du détail.

Toutefois, il convient de signaler le jugement et les contradictions de l'auteur sur l'œuvre de saint Paul. « La venue de Paul, dit-il, a été le fait le plus important de l'histoire dans l'âge apostolique » (p. 88), mais en même temps, il néglige de donner une analyse un peu poussée de son œuvre parce que « la formation de la doctrine dans l'Église hellénisante (*Heidenkirche*) n'a pas son point de départ dans la théologie paulinienne prise dans son ensemble, mais seulement dans certaines idées fondamentales qui ne sont point spéciales à l'apôtre. Ce qu'il a de particulier n'a agi que par à-coups sur le développement de la doctrine ecclésiastique ». Ailleurs, M. Harnack énumère ces à-coups de « réaction paulinienne ». Marcion après les Pères apostoliques; Irénée, Clément et Origène après les apologistes, Augustin après les Pères de l'Église grecque; les grands Réformateurs du moyen âge, d'Agobard à Wessel; Luther après la scolastique; le Jansénisme après le Concile de Trente. « Le paulinisme a été un ferment dans l'histoire du dogme, il n'a jamais été la base d'un édifice. » Le rôle de saint Paul ainsi compris serait déjà assez considérable pour qu'il fût bon de fixer les traits essentiels de la théologie paulinienne. M. Harnack a soigneusement noté comme l'un des points d'attache du développement dogmatique le besoin de réfléchir sur la nature, sur les commencements d'existence du Christ; mais n'est-ce pas un premier développement en ce sens, que les riches considérations de l'apôtre Paul sur la personne du Christ? Elles donnent à sa théologie un caractère si particulier que M. Harnack la qualifie de théologie « christocentrique » et l'influence en sera sensible sur toute la suite des idées chrétiennes.

KANT

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1)

il est sage et profitable de méditer de temps en temps la pensée des grands philosophes. Le livre de M. Ruysen, dont l'éloge n'est plus à faire, nous convie à une étude dont le seul nom de Kant dira tout l'intérêt.

« La critique kantienne est proprement une théorie de la science », formule très juste de M. Boutroux citée par M. Ruysen. Nous voudrions résumer cette théorie de la science, d'après la critique de la Raison pure et les *Prolégomènes*, en insistant tout spécialement sur ses conséquences métaphysiques.

La science comprend surtout les mathématiques et la physique. La physique newtonienne réalise, aux yeux de Kant, l'idée d'une science aussi parfaite que les mathématiques.

I

Le problème philosophique soulevé par les mathématiques est le suivant : comment les mathématiques, créées par nous les yeux fermés, peuvent-elles s'appliquer aux phénomènes de la nature ? Comment expliquer la vérité et l'objectivité de la géométrie ?

La méthode de Kant consiste à partir de la considération des mathématiques, telles qu'elles nous sont données. Or, d'une part, elles sont nécessaires donc à priori ; d'autre part, elles ne sont pas purement analytiques. Par suite, empirisme et intellectualisme sont impuissants à les fonder en raison. Pour expliquer comment elles sont à priori et extra-intellectuelles, Kant a cherché leur fondement dans notre sensibilité comme siège d'intuitions à priori. Tout objet, dit-il, nous est donné dans l'espace et dans le temps : l'espace et le temps sont notre manière de voir les choses, ce sont les formes à priori de

(1) *Kant*, par M. RUYSEN (Alcan, 1900).

notre sensibilité. Ainsi la représentation d'espace, qui sert de base à la géométrie, n'est qu'une intuition portant sur la forme de notre sensibilité même. Cette théorie assure l'objectivité des mathématiques, puisque aucun objet ne peut nous être donné sans prendre la forme de notre faculté de sentir et que, dès lors, l'espace mathématique ne fait qu'un avec l'espace sensible. Elle rend compte d'ailleurs des caractères indiqués, car l'espace est une intuition à priori et dérive d'une faculté distincte de l'entendement. Kant établit ainsi les mathématiques dans une région intermédiaire entre celle de la logique pure et celle des sens. Sa doctrine est, on peut le dire, la doctrine courante : c'est elle qui est présumée dans l'enseignement classique des mathématiques. Elle résiste aux attaques d'empiristes tels que Stuart Mill et d'intellectualistes tels que MM. Calinon et Lechalas (1).

II

Un problème analogue se posa dans l'esprit de Kant au sujet de la physique. Kant vit dans la physique newtonienne un système de lois à priori gouvernant la nature. Ces lois étaient universelles et nécessaires, et, de plus, synthétiques, car « toute connaissance objective est une synthèse (2) » : on ne peut, par exemple, dans la causalité, extraire l'effet de la cause par simple analyse. Mais comment expliquer que des synthèses à priori s'appliquent ainsi au réel ? Comment, par exemple, savoir à priori que la loi de causalité règne dans la nature.

On sait la révolution opérée en philosophie par la découverte du point de vue critique. La philosophie antékantienne étudiait l'être, Kant étudia l'esprit. Au lieu de faire graviter l'esprit autour des choses, il fit graviter les choses autour de l'esprit. Kant admet que toute notre connaissance a sa source dans l'expérience. Mais qu'est-ce que l'expérience ? Quel est l'apport des choses ? Quel est celui de l'esprit ? Les choses nous fournissent « le divers » (*das Mannigfaltige*) de la sensation dureté, couleur, etc. Ce « divers » commence à s'ordonner dans l'espace et le temps, formes imposées par notre sensibilité. Nous avons alors les intuitions de la sensibilité, par exemple couleur rouge perçue dans l'espace. Ces intuitions, l'entendement les lie, les unit, les organise, par exemple en rattachant la couleur rouge à sa cause, et, en les liant, il en fait un objet qu'il s'oppose et en face duquel il se pose lui-même comme sujet.

(1) Cf. *Revue de philosophie* et *Annales de philosophie chrétienne*.

(2) RUYSSSEN, p. 82.

Cet objet, intuitions sensibles liées par l'entendement, c'est la nature, la nature empirique, celle que nous connaissons, celle qui est l'objet de notre connaissance. Et ces liaisons, ces lois sont les lois constitutives de notre entendement, lois synthétiques que notre entendement applique à priori aux intuitions fournies par la sensibilité. La nature empirique, pour nous être intelligible, doit bien se conformer à la structure de notre esprit. Si nous savons à priori, comme paraissait l'exiger la physique newtonienne, que la nature obéit à des lois, c'est que cette « législation » vient de nous.

En un sens, les lois de la nature sont les lois de notre esprit, Est-ce à dire qu'en développant simplement nos concepts, nous retrouverons le détail des lois de la nature? Maint disciple de Kant l'a cru, Schelling entre autres. Mais telle n'était pas la pensée du maître : Kant a toujours réservé la part de l'à posteriori dans la connaissance. Je sais à priori que, dans la nature, tout phénomène a une cause, mais quelle est la cause effective d'un phénomène donné? c'est l'expérience seule qui peut et doit répondre. De même, Kant a eu soin de montrer que l'entendement n'applique pas ses catégories au hasard : il y a un signe appelé schème de l'imagination, qui requiert l'application de telle ou telle catégorie. Ainsi la succession des phénomènes dans le temps est le schème de la causalité.

Si l'on juge la solution un peu étrange, il ne faudrait pas oublier les difficultés du problème : il ne s'agissait de rien moins que de justifier l'objectivité de synthèses à priori, nécessaires et universelles. Il faudrait, de plus, se souvenir que Kant n'a pas hésité à poser le problème scientifique, tel que le pose la science moderne. La doctrine antique, j'allais dire classique, est que l'expérience ne peut fournir que des notions contingentes et relatives : on se plaît à répéter avec Aristote qu'il n'y a de science que du général. Depuis Newton et Galilée, les progrès de la science démentent ce principe. Kant a dit : toute connaissance dérive de l'expérience, et il a cru à la science parfaite. Comment fonder la science sur l'expérience? Par l'application des catégories, qui sont des liaisons nécessaires et universelles.

III

La science mathématique et physique est fondée en raison. Qu'est-elle? Science des phénomènes et de leurs lois.

Il n'y a, dit Kant, et il ne peut y avoir de science que des phénomènes et de leurs lois. Énumérons, en effet, à nouveau les conditions d'une connaissance strictement scientifique. Elle a pour base indispensable, l'expérience. Il faut que son objet affecte notre sensibilité,

et, par suite, se présente dans le temps et dans l'espace. On obtient ainsi l'intuition sensible. Sans cette intuition, la connaissance serait sans objet : « Des pensées sans contenu sont vides », dit Kant. Or, poursuit-il, « l'entendement ne peut avoir aucune intuition et les sens ne peuvent rien penser. De leur union seule résulte la connaissance (1) ». La sensibilité fournit la matière de la connaissance, l'entendement fournit la forme.

Ces deux facultés, et c'est ici le centre du kantisme, sont essentiellement hétérogènes. L'entendement « *Verstand* » est règle, loi ; c'est un système de règles, de lois. Il ne crée rien, ne perçoit rien ; il légifère, il organise. Entre la sensibilité et l'entendement, il y a une différence non point de degré mais de nature.

Cette théorie rompt avec tout le passé philosophique. De tout temps, on a senti dans l'esprit une certaine dualité, les sens et la raison ; et l'on s'est efforcé de ramener à l'unité ces deux principes. Les intellectualistes, Platon, Descartes, Leibniz, cherchaient à ramener les sens à la raison ; les sensualistes, Locke, Hume, tentaient l'inverse. Entre la connaissance sensible et la connaissance intellectuelle, ils ne mettaient tous qu'une différence de degré. Kant les sépare par un abîme infranchissable.

A la faveur de leur principe de continuité, les intellectualistes accordaient à la raison la faculté de percevoir l'intelligible, l'absolu : tel était le rôle de la *νόησις* chez Platon et chez Aristote, de l'intuition chez Descartes. Kant refuse radicalement à l'esprit humain, tel qu'il est constitué, toute intuition intellectuelle. Une intuition, dit-il, c'est une vue, la vue de choses concrètes, déterminées. Dans la loi de causalité, pouvez-vous voir une cause concrète, un effet déterminé ? La pensée ou jugement est un pur rapport qui ne saurait faire jaillir du néant les deux termes réels auxquels il s'applique. Avec l'intuition intelligible, il y a longtemps qu'on aurait fondé une science métaphysique aussi solide que la géométrie. Pour que cette intuition fût possible, il nous faudrait une sensibilité universelle comme notre entendement : or nous n'avons pas de sens qui perçoivent l'universel.

Notre connaissance scientifique ne peut donc pas franchir les limites de notre expérience. Le noumène dépasse la portée de l'esprit humain : il n'est pas de science possible de l'absolu.

C'est la ruine de la métaphysique, du moins de la métaphysique dogmatique qui prétend connaître, tels qu'ils sont, des êtres qui échappent à toute expérience possible, l'âme comme sujet en soi, le monde comme réalité absolue, Dieu comme fondement de toute réalité. Avons-nous, par exemple, l'intuition de nous-mêmes comme

(1) Texte de Kant, cité par RUYSEN, p. 80.

sujets pensants ? Impossible, dit Kant : nous percevons bien notre pensée unie aux objets auxquels elle s'applique, mais non séparée de tout objet.

La métaphysique n'est pas une science, c'est un besoin, et ce besoin nous rend dupes d'une illusion transcendante. Kant accuse une de nos facultés, la raison, « Vernunft », de produire en nous cette illusion. La raison sent le besoin pour expliquer le conditionné, de remonter de condition en condition, et elle n'est satisfaite qu'après avoir posé, dans l'absolu, l'inconditionné comme synthèse totale des conditions, par exemple une cause première au-dessus et en dehors de la série des causes secondes. L'illusion consiste à voir dans cet inconditionné un être réel.

Là est le vice caché de tous nos raisonnements métaphysiques : nous passons du logique au réel, de la pensée à l'existence comme si l'existence n'était pas une « position absolue », réfractaire à toute déduction logique. Quand nous parlons de l'âme sujet en soi, nous sortons de nous-mêmes, pour nous atteindre nous-mêmes, hors de nous-mêmes, dans l'absolu, dans l'inconnu.

Kant passe en revue les différentes preuves métaphysiques : bornons-nous à quelques exemples.

La psychologie rationnelle cherche à passer de la pensée-phénomène à la pensée-être. Ce qui pense est ; or je pense, donc je suis. Dans la majeure, « ce qui pense est » veut dire : ce qui en soi pense, ce qui non seulement pour moi mais absolument est un être pensant. Dans la mineure, « je pense » veut dire : je suis pour moi un être pensant. Le syllogisme a quatre termes. Veut-on prouver la simplicité de l'âme ? On raisonne ainsi : « Un être dont l'action suppose un sujet simple est lui-même une substance simple ; or l'âme est un être dont l'action suppose un sujet simple ; donc l'âme est une substance simple. » L'action de l'âme, c'est la pensée et la pensée, suivant un argument classique, ne peut s'expliquer que par un sujet simple. Mais, dans la majeure, simple veut dire simple en soi ; dans la mineure il signifie simple pour moi. Il suffit, en effet, pour que nous pensions, que nous nous considérions comme un sujet simple, il n'est pas nécessaire que nous ne le soyons réellement.

Tout le monde connaît la critique de l'argument ontologique qui se formule « l'être parfait est nécessaire ». Kant montre que cet argument fait le fond de l'argument cosmologique ou *a contingentia mundi* et de l'argument physico-théologique ou des causes finales. De plus, dans ces deux derniers arguments, on fait, dit-il, un usage illégitime du principe de causalité : passer d'existences empiriques à des existences transcendentes, c'est une *μετάβασις εἰς ἄλλο γένος*. Du point de vue de la raison pure, il nous faut dire : tout se passe

comme si, au sommet des choses il y avait un être unique suprasensible qui en embrasse tous les principes ; Dieu est un idéal, une hypothèse, et notre erreur, toujours la même, consiste à réaliser cette hypothèse, à faire d'un « principe régulateur » de nos idées un « principe constitutif du réel (1). » Si le kantisme ruine le « théisme physique », il ne ruine pas moins l'athéisme.

Kant a voulu détruire la métaphysique ontologique, non toute métaphysique, puisque lui-même a jeté les bases d'une métaphysique de la nature et constitué une métaphysique des mœurs. Ces dernières sont critiques et méritent le nom de sciences ; la métaphysique dogmatique usurpait ce titre : c'est comme science spéculative que Kant a voulu la détruire. Mais il garde le noumène. Si nous sommes impuissants à le connaître théoriquement, nous pouvons cependant concevoir qu'en un monde différent de notre monde temporel et spatial, un entendement instinctif le perçoive. Ce noumène, que nous ne pouvons connaître mais que nous concevons qui puisse être connu, nous devons y croire, au nom de la morale. Et ainsi le « théisme moral » remplace le théisme physique.

IV

Il serait difficile et un peu puéril de porter sur un aussi vaste système un bref jugement d'ensemble. Ne pourrait-on pourtant pas avancer que Kant a été victime de son idéal scientifique ?

La « théorie de la science » que Kant a édifiée est la théorie de la science telle qu'il la concevait : nous avons vu qu'il regardait comme également parfaites les mathématiques et la physique newtonienne. Or, à en croire les représentants les plus autorisés de ces deux sciences, cette perfection serait de nos jours fort contestable. Les mathématiciens traitent leurs principes de « conventions », de « symboles commodes » ; les physiciens ne voient souvent dans leurs lois que des « approximations » ; et, dans le camp des philosophes, nous assistons à une véritable levée de boucliers contre la science. Il semble bien qu'il faille désormais opter, dans les questions scientifiques, entre la rigueur et l'objectivité. Mais, si les lois mathématiques et physiques ne sont pas aussi universelles et nécessaires que Kant le croyait, que deviennent les intuitions *a priori* et les catégories inventées pour la justifier ? Il faut refaire sur d'autres bases la « critique de la connaissance », et le criticisme doit céder la place à un néocriticisme.

Kant, dit-on, voulut être le Newton de la métaphysique : il voulut

(1) Cf. RUYSEN, p. 136.

que la métaphysique « pût se présenter comme science (1) ». On peut dire qu'il posa le problème métaphysique en *termes scientifiques*, et qu'il travailla à le résoudre d'après des *données scientifiques*, avec des *méthodes scientifiques*.

Croyant la physique newtonienne entièrement à priori, Kant posa le problème métaphysique en ces termes : comment passer de la connaissance à l'être ? Légitime et nécessaire dans la science, cette séparation absolue de la connaissance et de l'être n'est qu'une abstraction. La philosophie doit saisir le réel tout entier avec son mélange d'intelligence et d'activité.

Kant bâtit son système sur deux données scientifiques : le phénomène et le concept. La conscience, d'après lui, n'atteint que le phénomène : mais ne saisit-elle pas aussi l'effort, la tendance, la volonté ? Le concept, d'autre part, n'est qu'une formule, un symbole abstrait, qui ne saurait traduire tout le donné : la réalité psychique est trop riche pour tenir dans une formule.

Enfin Kant ne parle que d'analyse et de synthèse. Ce sont là assurément des méthodes scientifiques idéales. Mais dans la réalité le raisonnement ne procède pas avec une rigueur pareille. Le raisonnement réel est surtout analogique, et les certitudes métaphysiques se tempèrent de certitudes morales. Est-il, par exemple, légitime de prétendre ramener les preuves de l'existence de Dieu à des raisonnements strictement scientifiques !

En un mot, si les preuves métaphysiques doivent avoir une valeur scientifique, il leur faudra, semble-t-il, revêtir la forme que leur a donnée Kant et alors sa critique est sérieuse. Mais cette critique démontrera tout au plus que les procédés purement scientifiques ne réussissent pas en métaphysique. Et on en conclura sans doute que la philosophie n'est pas la science, parce que la science n'est pas la vie.

X.

(1) Cf. *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*. Traduction nouvelle. Hachette, 1891.

SÉMINAIRE DE BESANÇON

SES CONSTITUTIONS

Le 13 juillet 1670, l'archevêque Antoine-Pierre de Grammont bénit et posa la première pierre du séminaire de la rue Saint-Vincent, à Besançon. De grandes libéralités permirent au vénéré prélat de réaliser ses projets et bientôt la petite communauté put s'installer dans le nouvel établissement. Il fallut alors songer à une organisation stable. Aux difficultés inhérentes à l'œuvre — elles étaient très grandes à cette époque — venaient s'ajouter celles que faisaient naître les susceptibilités provinciales des Franches-Comtois. L'archevêque avait eu recours aux disciples de M. Bourdoise pour donner la première impulsion. La direction définitive fut confiée à des prêtres du diocèse réunis en une sorte de communauté locale, à la fois dépendante de l'archevêque et autonome. Le séminaire reçut de M^{sr} de Grammont des constitutions qui lui donnent une physionomie très particulière, intéressante à connaître. Nous empruntons l'analyse de ces constitutions à l'*Histoire du Séminaire de Besançon*, par M^{sr} JACQUENET (p. 129 et suiv.).

Les Constitutions du Séminaire se divisent en deux parties : l'une concernant les directeurs, l'autre relative aux élèves.

Les directeurs, dont le nombre n'a d'autres limites que les besoins du service de la communauté, sont essentiellement des prêtres séculiers; animés du zèle pour la discipline ecclésiastique, unis entre eux par les liens de la charité et du dévouement. Sans en déduire expressément les motifs, mais avec une insistance qui les fait assez deviner, on leur défend de s'obliger par aucun vœu spécial, ni de s'affilier jamais à aucun ordre religieux. On les déclare exempts, eux et leurs subordonnés, de toute dépendance paroissiale, afin que rien ne les détourne du but principal de l'institution, qui est de former les clercs aux vertus et aux fonctions sacerdotales. Et pour qu'ils réussissent mieux dans cette espèce de création, où le maître forme aussi le disciple à son image, on leur recommande de se proposer en premier lieu leur avancement personnel dans la piété et dans la perfection ecclésiastique.

A la tête de la communauté est l'Archevêque, qui prend le titre et exerce les fonctions de premier supérieur. Dans les affaires qui se

rattachent à l'administration générale du diocèse, les directeurs ne sont que ses vicaires particuliers ; mais ils jouissent d'une sorte de souveraineté dans les affaires intérieures. Ainsi, par une disposition singulièrement favorable, à l'uniformité des maximes et à l'union des cœurs, ils ont le droit de choisir eux-mêmes leurs collègues, dans tout le diocèse. L'agrément de l'Archevêque, gage de l'harmonie qui doit régner entre lui et ses coopérateurs, intervient seulement pour rendre le choix définitif. C'est encore la communauté qui élit son supérieur particulier, en présence de l'Archevêque ou de son délégué. La majorité absolue est requise pour la validité de son élection ; et, afin de prévenir les inconvénients du pouvoir à long terme ou à vie, le mandat du supérieur est triennal. En sortant de charge, le même sujet n'est régulièrement pas rééligible ; néanmoins, si la grande utilité de ses services est reconnue, il est permis de lui donner un nouveau mandat, moyennant la dispense de l'Archevêque. Deux assistants, élus à la pluralité des suffrages, suppléent le supérieur dans l'occasion et traitent avec lui les choses de moindre importance, ou celles qui, ne motivant pas une convocation extraordinaire de la communauté, ne peuvent néanmoins se différer, sans inconvénient, jusqu'à l'assemblée hebdomadaire. Car les directeurs se réunissent une fois chaque semaine, pour s'occuper de concert de la conduite et des intérêts de l'établissement. Les décisions se prennent à la pluralité des suffrages ; et, en cas de partage, la voix du supérieur est prépondérante, à moins que l'Archevêque ou un vicaire général, son délégué, ne soit présent.

Pour avoir entrée et voix délibérative aux conseils de la communauté, il faut une probation préalable, dont la durée ordinaire est de deux ans ; et réunir, à la fin de l'épreuve, au moins les deux tiers des suffrages. Après l'admission, la communauté est plus obligée aux particuliers, qu'ils ne sont eux-mêmes liés envers elle. Ainsi les membres restent libres de se retirer quand il leur plaît, à la seule condition d'en prévenir le supérieur neuf mois d'avance, par respect pour la communauté, et afin de lui donner le temps de se pourvoir ; tandis que la communauté ne peut exclure personne de son sein que pour une cause avouée et légitime après plusieurs monitions fraternelles et sur une décision appuyée des deux tiers des suffrages.

Des instructions sont données pour la conduite de ceux qui se présentent au séminaire : les uns, prêtres ou laïques, pour vaquer aux exercices de la retraite ; les autres, pour éprouver leur vocation et faire le noviciat ecclésiastique. La disposition concernant les retraites des laïques est remarquable ; on n'eut lieu de l'appliquer que longtemps après.

Afin de s'entretenir constamment dans la ferveur indispensable au succès de leur ministère, les directeurs suivent les principaux exer-

cices spirituels de la communauté et font, chaque année, une retraite à l'époque et de la durée fixées par le supérieur.

Les intérêts temporels du séminaire sont liés trop étroitement à ses intérêts spirituels pour être oubliés. On les confie à un économe, sous le contrôle des directeurs et de l'Archevêque. Les directeurs, considérés comme les membres d'une famille, n'ont pas de traitement déterminé; ils reçoivent de quoi s'entretenir sans pénurie ni superflu.

Cette première partie des Constitutions respire la confiance; mais la sagesse du prélat se révèle d'une manière bien différente dans la seconde. Autant celle-là laisse de latitude à des hommes dévoués, autant celle-ci, destinée spécialement à des jeunes gens, est-elle précise et inflexible. C'est une sorte de moule sacerdotal d'où il doit sortir des ecclésiastiques parfaits, à moins qu'on n'y jette une matière excessivement ingrate. Tout ce que les séminaristes font chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année, y est réglé avec une précision qui s'étend jusqu'aux variantes des années bissextiles. Un trait de cette force nous dispense de descendre aux détails.

Signalons seulement un point qui imprime à la règle du séminaire de Besançon un caractère original : Par une disposition unique entre tous les séminaires de France, cette règle admet un externat et suppose que l'internat ne dure qu'une seule année. Envisagé sous l'influence d'une pratique contraire, et en dehors de ses circonstances, cet arrangement pourrait paraître étrange et périlleux. Mais, de toutes les prescriptions de la règle, ce n'est peut-être pas celle qui a contribué le moins à ses effets salutaires, ni qui révèle moins de prudence dans son auteur. Connaissant le cloître et le siècle, Antoine-Pierre ne jugea pas à propos de séquestrer, pendant toute la durée de leur cléricature, des jeunes gens destinés à exercer un jour le ministère ecclésiastique au milieu du monde. Afin de soumettre leur vocation à une épreuve que le défaut d'écoles cléricales préparatoires rendait encore plus utile, et pour se ménager le temps de connaître le fond qu'on pouvait faire sur eux, il voulut qu'ils suivissent les cours théologiques du séminaire, au moins une année avant leur admission. Assez souvent les sujets douteux disparaissaient dans l'intervalle; et il ne restait, pour se présenter au séminaire, que des sujets d'élite. Ils apportaient une volonté affirmée à des exercices qui avaient pour eux tout le prestige de la nouveauté; et la grâce, trouvant leurs cœurs bien disposés, les transformait.

Deux nouvelles années d'externat étaient comme une école d'application où, sous la conduite de leurs maîtres, ils s'exerçaient à la pratique des leçons reçues au séminaire, et s'affermisssaient dans les saintes habitudes qu'ils y avaient contractées. Une circonstance heureuse n'avait point échappé à l'archevêque. Besançon, par son

étendue, n'exposait les jeunes ecclésiastiques ni à la familiarité des petites villes, ni aux ténèbres des plus grandes; d'ailleurs, les dangers, dont on n'est exempt nulle part, étaient conjurés par l'esprit éminemment religieux de la population, et par les études sérieuses des élèves. Formés de la sorte, sinon au milieu, du moins en regard du monde, les ecclésiastiques s'aguerrissaient contre ses séductions, apprenaient à le connaître et pouvaient s'employer ensuite à son salut avec moins de péril et plus de succès.

BIBLIOGRAPHIE

Apostolat social : *Les Œuvres du Rosaire au faubourg de Plaisance*, par François Veuillot. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90. Paris.

Il est peu de quartiers populaires aussi pauvres, aussi déshérités que le faubourg de Plaisance, à Paris. Mais il en est peu où l'apostolat catholique ait créé tout un faisceau d'œuvres, à la fois économiques et charitables, aussi complet, aussi sagement conçu, aussi ingénieusement groupé.

Patronages, écoles professionnelles, école ménagère, ouvroir, secrétariat du peuple, institutions variées d'épargne et de prévoyance, cercle d'études sociales, coopératives de consommation et de production, bibliothèques, journal, confréries, etc., etc., tout cet ensemble a grandi, depuis peu, sous la main de quelques prêtres, autour d'une chapelle.

M. François Veuillot a voulu montrer non seulement le mécanisme de ces œuvres et leurs rapports entre elles, mais aussi dépeindre la misère où elles sont nées, retracer leur histoire, exposer leur esprit, esquisser le portrait de leurs fondateurs, photographier leur vie dans tout son mouvement.

Son livre est donc à la fois la monographie d'un effort des plus intéressants, la description d'un faubourg parisien, enfin l'exposé d'un véritable enseignement charitable, économique et social.

SOMMAIRE

Notes sociales. par MAX TURMANN, p. 161. — Art chrétien et archéologie chrétienne :
A propos d'un livre récent, par Z., p. 167. — Bibliographie, p. 173.

NOTES SOCIALES

QUE FAIRE? — UN EXEMPLE

Que faire? C'est la question que se posent à l'heure actuelle bien des catholiques français.

Nous n'examinerons point les conseils donnés au point de vue politique. Il y en a pour tous les goûts: c'est dire qu'ils sont légèrement contradictoires. Mais ce n'est point le lieu de discuter de semblables sujets. Les *Petites Annales* se sont fait une règle de se tenir en dehors de semblables débats.

Mais il nous sera bien permis de dire quelques mots du côté social de la question.

Car la question a un côté social.

Je serais même tenté de dire qu'elle a surtout, avant tout, un côté social. Mais, peu importe; il nous suffit qu'on ne supprime point cette face du problème.

*
* *

Pour conquérir — ou mieux reconquérir — l'influence dans notre pays, les catholiques, nous semble-t-il, doivent s'appliquer, pendant des mois et des années, à remplir, tout entière, leur tâche de vrais et dévoués amis du peuple.

Il faut que l'ouvrier et le paysan sentent que nous les aimons, pour eux-mêmes, à plein cœur, et *sans arrière-pensée de domination*. Il faut, en un mot, qu'ils trouvent en nous des disciples de l'Évangile et non pas seulement des baptisés en quête de *combinazione* politiques.

Les réformes, l'action sociale, ce sont là le terrain sur lequel, à notre avis, nous devons nous placer.

Et puis, nous devons être patients et persévérants. Ce ne sera point en quelques semaines que nous pourrons convaincre le peuple de notre parfaite sincérité et dissiper de navrants malentendus.

Beaucoup de chrétiens se rendent compte des besoins de l'heure présente, et, avec de légères variantes, formulent à peu près les mêmes conclusions que nous.

Plusieurs se sont mis à l'œuvre. Quelques-uns même avaient commencé depuis longtemps; malheureusement, ils étaient trop peu nombreux et leur activité ne s'exerça que dans un cercle assez restreint.

Mais leur exemple peut être fécond — plus fécond que ne le seraient les critiques adressées aux *autres*. Aussi nous proposons-nous d'entretenir nos lecteurs d'un de ces groupes apostoliques dont l'initiative et l'œuvre déjà réalisée méritent examen et considération.



Ce groupe, que nous tenons à signaler à l'attention de nos amis, est le petit groupe des *Prêtres des faubourgs* qui exercent leur ministère dans le quartier, populeux et miséreux, de Plaisance.

Ces apôtres — nous n'avons pas besoin de le dire — ne sont certes pas les seuls qui travaillent en France à ramener le peuple aux pieds du Christ. Mais leur méthode et leur esprit nous ont paru particulièrement intéressants à étudier et à faire connaître : il y a là quelque chose qui répond admirablement aux nécessités du moment.

A Paris — comme d'ailleurs en beaucoup de grandes et de petites villes de notre pays — c'est la minorité, l'infime minorité des habitants qui vit d'une vie religieuse. Cela est surtout vrai pour les quartiers qui, comme celui de Plaisance, forment une agglomération ouvrière. Là, près d'un tiers des enfants ne sont pas baptisés et les ménages réguliers ne sont probablement pas la majorité.

Les Prêtres des faubourgs se sont mis résolument en face de cette situation lamentable. Ils se sont groupés et, à cinq ou six,

vivant en commun, ils ont entrepris la besogne apostolique. Voici comment l'un d'eux, M. l'abbé Soulange-Bodin, dans un opuscule, exprimait les idées directrices de leur action :

« On peut, disait-il, définir la paroisse « un mode d'administration de gens convertis ».

« Or, dans nos faubourgs, la paroisse ne répond plus au but de son institution : les convertis sont le petit nombre, les gens à convertir la majorité.

« Il faut donc, sous peine de faire fausse route, modifier la paroisse ; il faut l'adapter aux besoins du temps.

« Pour les gens convertis, les « fidèles », il faut conserver la vieille forme, avec ses offices chantés, ses confréries, sa vie liturgique si intéressants. Elle est à l'âme chrétienne ce que la respiration est au corps. Elle est nécessaire pour ceux qui ont le bonheur d'avoir la foi... »

Mais, il y a tout un monde qui ignore l'idée religieuse : il faut la lui faire connaître. Seulement comment y parvenir, dans nos paroisses parisiennes de 50 à 100.000 âmes ? « Le service religieux, écrit avec tristesse M. Soulange-Bodin, est devenu insuffisant. Les prêtres, débordés par ce que j'appellerai le côté matériel du ministère, baptêmes, catéchismes, mariages, enterrements, ont vu peu à peu, par la force des choses, leur église se transformer en une sorte de Bureau de culte. Apôtres par vocation, ils sont devenus employés par nécessité, et ils gémissent de ne pouvoir plus aller à ce cher peuple dont ils sont sortis, et qu'ils voudraient rendre au bonheur en le rendant à Dieu. Pendant ce temps, le peuple, privé d'églises d'une part, de pasteurs de l'autre, travaillé par les mauvais journaux, absorbé par le poignant souci de la lutte pour la vie, a fini par se passer de religion, et nos faubourgs, peuplés en principe de gens baptisés, sont devenus de *vrais pays de missions*. »

C'est donc en pays de missions qu'il faut évangéliser ces quartiers qu'une civilisation corrompue, s'ajoutant à la misère et à l'ignorance, a rendus en quelque sorte païens.

Or, remarque M. l'abbé Soulange-Bodin, « quand les missionnaires veulent convertir un pays, ils s'installent par petits

groupes de deux ou trois, d'espaces en espaces. Là ils s'entourent de catéchistes soigneusement formés qui rabattent les néophytes, les instruisent, les préparent et leur permettent d'avoir sur chacun une action d'autant plus sérieuse qu'ils sont déchargés de mille détails matériels. Ce qui se passe au pays païen ne pourrait-il pas avoir lieu dans nos faubourgs? Sous un prétexte quelconque et sous le couvert d'une école, d'un patronage, d'une œuvre charitable si minime soit-elle, il serait facile à quelques vicaires détachés de la paroisse, de créer, ne serait-ce que dans des chambres, de modestes chapelles de secours. Les jeunes gens si solidement formés par nos grands collèges religieux viendraient volontiers à certains jours les aider comme catéchistes volontaires; ils feraient le catéchisme aux enfants, des visites aux malades. Les personnes pieuses de l'endroit pourraient se joindre à eux. Quant à l'église paroissiale, loin de perdre par la dispersion de ses prêtres, elle acquerrait chaque jour plus d'importance, car elle deviendrait le Bureau central vers lequel viendrait aboutir toute la vie religieuse du quartier. C'est à elle que les chapelles de secours enverraient les baptêmes, les mariages, les enterrements de leurs fidèles. C'est là que se réunirait la partie encore chrétienne de la population, c'est là que seraient occupés les prêtres plus âgés ou moins aptes à la vie d'apostolat. »

Telles sont quelques-unes des idées directrices qui ont orienté les efforts des Prêtres des faubourgs. Il nous reste à en voir la réalisation pratique dans le groupement de Notre-Dame du Rosaire.



Ce groupement est dû à M. l'abbé Soulange-Bodin qui, vicaire dans l'immense et populeuse paroisse de Plaisance, se fit détacher par son curé dans la partie peut-être la plus misérable et assurément la plus déshéritée au point de vue religieux. Il y fonda un patronage et une chapelle de secours. Ce fut le noyau autour duquel surgirent, en très peu de temps, bon nombre d'autres œuvres, diverses d'organisation et de caractère,

mais toutes inspirées par un même souci de christianisation et de charité.

Nous ne prétendons point que ces œuvres soient nouvelles : il en existe de semblables en bien d'autres régions. Mais ce qui nous paraît surtout digne d'attention et de louange, c'est leur groupement méthodique : il semble que les prêtres et les laïques dévoués qui ont répondu à l'appel de MM. Soulanges-Bodin et Boyreau n'aient oublié aucune misère de l'âme et du corps — et qu'à toutes ils se soient efforcés d'apporter le remède de l'amour chrétien.

C'est ce dont nos lecteurs seront convaincus s'ils veulent bien faire avec nous une revue rapide des institutions qui ont pris naissance à l'ombre de la chapelle du Rosaire. Pour cet examen, nous ne saurions choisir un meilleur guide que M. François Veuillot, qui, sous le titre significatif d'*Apostolat Social* (1), vient d'étudier *les Œuvres du Rosaire au faubourg de Plaisance*. En ces deux cents pages, notre confrère nous donne un exposé très complet, fort vivant : nous y voyons naître les œuvres, nous assistons à leur développement parfois pénible, quelquefois aussi nous sommes témoins de leur épanouissement. M. François Veuillot ne s'est pas contenté d'analyser les statuts et règlements des associations, patronages, coopératives et confréries, il a voulu pénétrer jusqu'à l'âme même, cachée mais agissante, qui met en marche tous ces rouages délicats et souvent compliqués. Son livre, pour quiconque s'intéresse au catholicisme social, est un précieux document ; mais, il est mieux que cela pour tout chrétien : sa lecture est, en effet, un salutaire excitant à l'apostolique dévouement, car elle nous invite à réfléchir sur le sens de la vie et, par la leçon de l'exemple, peut nous suggérer le moyen de faire du bien — un vrai bien — à nos frères en Jésus-Christ.

Des misères de l'âme ou du corps, aucune, avons-nous dit, ne paraît avoir été oubliée au Rosaire. Jugez-en plutôt par ce tableau en raccourci que nous trace l'auteur de l'*Apostolat Social* : « Les Œuvres du Rosaire ont pour fondement toute une admirable

(1) *Apostolat social. Les Œuvres du Rosaire au faubourg de Plaisance*, par François Veuillot. 1 vol. in-12. V. Lecoq, éditeur, Paris.

variété d'institutions charitables (1), englobant la famille entière et répondant à tous les besoins. La famille, elle est également le centre et le but des créations d'utilité sociale, édifiées au-dessus des œuvres de pur secours : l'enfance est prise au berceau par l'Asile, elle est conduite à la maturité par le patronage et l'école (2), ainsi que par les cours divers où garçons et filles apprennent à vivre et à gagner leur vie. Puis c'est le « petit cercle », où les adolescents sont instruits à l'emploi de leur liberté, avant de pénétrer, hommes faits, dans le grand cercle et d'étudier leurs devoirs et leurs droits dans le cercle d'études sociales. A côté, un ensemble complet d'institutions économiques (3) enseigne à la famille ouvrière à user de l'épargne, en même temps que la coopérative de consommation lui permet de la pratiquer, et que la coopérative de production donne à plusieurs les moyens de gagner leur vie par eux-mêmes et, à tous les autres, un exemple fécond. La famille, il faut l'atteindre et la garder aussi dans tous les moments de l'existence, afin de l'arracher aux distractions malsaines, afin d'empêcher, autant qu'on le peut, la dispersion des jours de repos qui jettent le père au cabaret, les enfants dans la rue : le Rosaire y pourvoit encore avec la série des représentations, des conférences et des soirées qui égaient le labeur continu au long de l'année tout entière. Enfin, — etc'est le couronnement de l'œuvre, — à la famille unie s'ouvre la chapelle, avec ses offices et ses confréries, avec les associations de piété qui accueillent et qui réchauffent le zèle des fervents, avec les institutions apostoliques qui ramènent les égarés. »

Chacune de ces œuvres mériterait assurément une étude particulière; mais cette étude déborderait le cadre de ces simples *Notes sociales*. D'ailleurs ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître l'organisation et le fonctionnement de ces institu-

(1) Parmi ces institutions, nous signalerons les conférences de Saint-Vincent-de-Paul recrutées dans l'élément peu fortuné, l'œuvre de la Fourmi, les soupes populaires (5 à 800 soupes par journée en hiver), les sœurs gardes-malades, le dispensaire (dans l'année, 2.000 consultations, 600 opérations chirurgicales, 12.000 pansements pratiqués), le secrétariat du peuple (tenu par des dames), l'assistance par le travail (ouvrage fournissant de l'ouvrage chez elles à 2 à 300 mères de famille).

(2) Patronage de garçons; école libre de filles (plus de 500 élèves); deux patronages pour les jeunes filles; petit cercle pour les jeunes gens.

(3) Caisse d'épargne, école ménagère, société de secours mutuels.

tions — et nous souhaitons qu'ils soient nombreux — trouveront complète satisfaction dans l'excellente monographie de M. François Veuillot.

Quant à nous, en terminant, nous tenons simplement à indiquer ce qui, avec le sentiment profondément chrétien, nous paraît inspirer toutes les œuvres du Rosaire : c'est la volonté très arrêtée, chez les organisateurs, de relever, dans sa dignité même, la classe ouvrière. Toutes les fois que nous sommes allé à Plaisance, nous avons été frappé par le soin qu'apportent les Prêtres des faubourgs à susciter les initiatives [plébésiennes] et à christianiser les volontés au lieu de les briser.

Il y a là pour les œuvres un principe de vie dont l'expérience a déjà montré l'efficace fécondité.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre, que les prêtres du Rosaire sont devenus populaires auprès de tous les habitants du XIV^e arrondissement. Mais, dans ce quartier jadis si violemment anticlérical, ils ont su faire respecter la soutane. Aujourd'hui ils commencent à la faire aimer.

MAX TURMANN.

ART CHRÉTIEN ET ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1)

L'art chrétien est une forme de la prière, une expression de l'amour et de l'adoration. Né des émotions douces et profondes soulevées dans les âmes par la prédication de la bonne nouvelle, il est aussi ancien que le christianisme, et il a marqué de sa suave empreinte les plus anciens monuments de la religion. Dès l'origine, les auteurs profanes eux-mêmes en font foi, les chrétiens chantaient des hymnes au Christ; c'était le commencement de la musique sacrée. De bonne heure aussi, la célébration des saints mystères fut entourée de

(1) *Manuel d'Archéologie française, depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance.* — 1^{re} partie. Architecture, par Camille Enlart, ancien membre de l'Ecole française de Rome, membre résidant de la Société des Antiquaires de France. I. Architecture religieuse, in-8°, xx-316 p. — Paris, Picard, 1902.

majestueuses cérémonies; la liturgie n'allait pas tarder à devenir un art, art dont les caprices de l'ignorance ont souvent méconnu les harmonieuses lois. Et sans attendre que le culte pût se produire au grand jour, l'on revêtait de marbres et l'on ornait de peintures les salles étroites des catacombes. Depuis, bien des marbres ont été brisés, et bien des peintures sont tombées avec le stuc qu'elles recouvraient; et pourtant les restes, longtemps oubliés, de ces merveilles soulèvent encore aujourd'hui l'admiration. Les œuvres les plus anciennes se sont trouvées les plus parfaites : « Dès le milieu du ^{II}^e siècle, dit M. André Pératé (1), les principales scènes de l'art chrétien sont inventées et fixées; des monuments entiers, comme le vestibule du cimetière de Domitille et la chapelle du cimetière de Priscille, ont reçu un décor absolument chrétien, d'une expression et d'une beauté que l'on n'églera plus. » Assurément, l'art des catacombes a fait des emprunts innombrables au système ornemental païen; mais il a su le rajeunir et le renouveler. Une inspiration jusque-là inconnue apparaît « dans une certaine noblesse générale, une candeur, une joie innocente et paisible. La forme antique est purifiée par l'esprit chrétien (2) ».

Lorsque Constantin eut donné la paix à l'Église, l'art chrétien put subitement s'épanouir au grand jour. Papes et empereurs appelèrent à l'œuvre les architectes, les peintres, les sculpteurs et les orfèvres; ils accumulèrent dans les basiliques des richesses immenses, dont les chroniqueurs nous ont conservé de curieux dénombrements. On voulut avoir des édifices splendides, et pour que l'ornementation en fut plus brillante et plus durable, l'Église triomphante et riche laissa souvent la peinture pour un élément décoratif plus coûteux, la mosaïque d'émail, qui jamais n'avait été employée avec cette hardiesse et cette ampleur. Les mosaïques qui ont échappé aux démolitions et aux restaurations ont conservé tout leur éclat, celles, par exemple, de l'admirable mausolée de Galla Placidia, à Ravenne. « Qui les a vues, dit encore M. Pératé, ne saurait oublier la profondeur de cette voûte bleue où se meuvent de nobles figures, tour à tour paisibles ou dramatiques, d'une expression que n'a jamais connue l'antiquité païenne (3). »

L'invasion des Barbares amena la décadence de l'art chrétien; les bonnes traditions se perdirent; on imita maladroitement les anciens édifices; on rassembla sans discernement les tronçons de colonnes et les pierres sculptées découvertes sous les ruines amoncelées. Mais, à mesure qu'un monde nouveau se dégagait du bouleversement général, une renaissance de l'art s'annonçait. Il est superflu de dire

(1) *L'Archéologie chrétienne*, p. 38.

(2) *Ib.*, p. 43.

(3) Page 182, *op. cit.*

si l'Église du moyen âge a aimé et encouragé les arts. Le temps n'est plus où l'on parlait de l'époque gothique avec un injurieux dédain. Certes, ce n'est pas sans peine que Montalembert et les autres ont reconquis à nos vieilles églises l'admiration qui leur est due. Les préjugés les plus aveugles sont les plus tenaces; il fallut batailler longtemps, mais enfin la cause est aujourd'hui gagnée. Elle l'est même trop parfois. L'admiration pour l'art du moyen âge est devenue une affaire de mode, et non une affaire de goût. On est si certain de la beauté d'une église romane et d'une église gothique qu'on n'en veut plus voir d'autres. On se refuse à croire que l'art chrétien n'est pas mort avec le moyen âge, et souvent l'on s'imagine faire œuvre pie en détruisant les monuments des siècles suivants. On s'incline bien encore devant la majesté de la coupole de Saint-Pierre de Rome, et l'on convient que la Renaissance a fait des merveilles au delà des Alpes, mais l'on n'a que du mépris pour toutes les églises françaises qui ont eu le malheur de sortir de terre pendant les trois derniers siècles. Non, l'art chrétien n'est pas mort; à toutes les époques, il a produit des monuments dont la vue est une douce et religieuse jouissance pour quiconque veut étudier et comprendre. Et de nos jours encore l'art chrétien existe, encouragé par les pasteurs de l'Église, et soutenu par les libéralités des fidèles; les critiques les plus compétents savent le dire à l'occasion. « Depuis cinquante ans, écrivait dernièrement l'un d'eux (1), l'architecture civile semble n'avoir rien produit que l'on puisse mettre en comparaison avec Saint-Pierre de Montrouge, la cathédrale de Marseille, le Sacré-Cœur de Paris, Notre-Dame de Fourvières, le nouveau couvent de Solesmes. »

Mais ils savent dire aussi le mauvais goût qui s'étale trop souvent dans les églises, et l'étonnante inconscience avec laquelle le clergé traite des monuments que leur mérite artistique et leur caractère religieux devraient lui rendre doublement chers. Et ici, à la voix des critiques se joint celle des évêques. En 1875, M^{sr} André, archevêque de Tours, se plaignait dans une lettre à son clergé, « de ce que non seulement des ouvriers inhabiles portent la hache et le marteau dans des portions d'édifices ou dans des ornements d'un mérite réel, mais de ce que des monuments entiers sont tirés des églises, des sculptures encore belles sont converties en décombres, des tombes sont nivelées, des inscriptions sont effacées. Ici, ce sont des spéculateurs adroits qui obtiennent à vil prix la cession d'objets précieux; là, ce sont des vitriers, qui, par calcul ou par ignorance, substituent des verres blancs à des vitraux peints, et les fabriques se réjouissent d'avoir ainsi procuré plus de jour à l'édifice! Ailleurs, ce sont d'an-

(1) André HALLAYS. *Journal des Débats*, 27 juin 1902.

ciennes boiseries que l'on sacrifie impitoyablement à la mesquinerie des formes nouvelles; on les change ou on les mutilé, ou, sans respect pour les siècles qui les ont rembrunies, on les charge de grossières couleurs et d'ornements qui les déshonorent... Il faut que ces abus soient bien communs pour que les faiseurs de collections et les revendeurs de la capitale possèdent en si grand nombre des objets dont le caractère à la fois religieux et antique décèle assez l'origine ».

« N'a-t-on pas vu, écrivait à son tour M^{re} Paulinier, archevêque de Besançon, des fenêtres ogivales qui s'ouvraient gracieuses au fond d'une abside disparaître sous de larges ouvertures sans aucun caractère architectural, des roses resplendissantes fermées ou dissimulées sous de lourdes constructions, des colonnes montant comme des soupirs vers la voûte du temple indignement sacrifiées à des boiseries vulgaires, d'élégants chapeaux mutilés, des murs déshonorés par un badigeon ignoble ou par des peintures privées de toute inspiration chrétienne, des statues consacrées par la piété de nos pères mises hors d'usage, de riches reliquaires vendus ou échangés à vil prix, des croix d'ivoire remplacées par des crucifix en carton-pierre plus ou moins enluminés, des bénitiers du xviii^e siècle par des coquilles en fonte, des calices enrichis d'émaux par des burettes en chrysocale, et, ne faudrait-il pas pleurer comme les prophètes d'autrefois sur l'abomination de la désolation, introduite, involontairement, nous aimons à le dire, dans le sanctuaire par la manie de changer ce qui existe, ou, si vous l'aimez mieux, par le désir peu éclairé de l'embellir. »

On retrouve les mêmes plaintes indignées dans une lettre pastorale de M^{re} Turinaz, adressée, en 1875, au clergé de Tarentaise : « Combien d'églises, belles et nobles dans leur simplicité, ont été défigurées par un goût détestable ! Combien d'objets précieux au point de vue de l'art ou de l'antiquité ont été détruits, donnés ou vendus à vil prix ! » Et le prélat rappelle que l'aliénation des biens ecclésiastiques, en dehors des cas spéciaux déterminés par le droit, est interdite sous les peines les plus graves.

Le véritable moyen de mettre fin aux méfaits du vandalisme destructeur et du vandalisme réparateur qui sévit dans nos églises serait de former le goût du clergé. C'est dans ce but que d'éminents artistes catholiques se sont préoccupés de fonder à Paris, avec l'approbation de l'autorité diocésaine, une école d'art chrétien destinée aux ecclésiastiques. Il est à regretter que leur projet n'ait pu aboutir encore. Évidemment, ils ne songeaient pas à faire de leurs élèves des architectes, des peintres ou des sculpteurs; ils voulaient simplement former des hommes capables d'enseigner l'archéologie dans leurs diocèses respectifs, capables de donner à leurs confrères d'utiles avis et de surveiller les travaux entrepris dans les édifices religieux. Les

cours d'archéologie institués dans bon nombre de grands séminaires ont des visées plus modestes. On n'y prétend pas donner aux jeunes gens une science archéologique étendue ; ce serait peine perdue ; on arriverait tout au plus à faire des demi-savants, très sûrs d'eux-mêmes et capables de toutes les maladresses. Ce que l'on veut, c'est éveiller et développer le sens artistique, c'est aussi habituer les élèves à se défier de leurs impressions personnelles. Ils doivent emporter cette conviction que les questions d'art et d'archéologie sont fort complexes, et que le jour où le plus petit changement leur paraîtra nécessaire dans leur église, ce sera un devoir pour eux de consulter des hommes d'un goût sûr et d'une science solide. Le professeur n'a donc pas à s'attarder sur de minutieux détails ; en quelques leçons, il peut donner les notions indispensables sur l'histoire de l'art chrétien et sur les différents styles. On se procure à peu de frais aujourd'hui de bonnes photographies des monuments dignes d'intérêt ; quelques-unes, bien choisies et bien commentées, suffisent à donner une idée générale de l'évolution des beaux-arts. « Mais à tous les cours et à toutes les projections lumineuses on doit encore préférer la visite des monuments, même de second ordre. Il n'y a pas un diocèse de France où l'on ne puisse découvrir, intacts ou en ruines, des édifices appartenant aux différents âges de l'architecture. Il faut y conduire les séminaristes, et, sur place, leur faire sentir le caractère et la beauté d'un arc roman, d'une ogive gothique, d'une décoration de la Renaissance, d'une boiserie sculptée du XVIII^e siècle (1). »

Pour la période du moyen âge, l'excellent manuel que vient de publier M. Enlart, rendra de grands services aux professeurs et pourra être consulté avec fruit par les élèves. Ils y trouveront une foule d'informations exactes et précises qu'on était obligé jusqu'à présent de glaner dans une multitude d'ouvrages spéciaux. M. Enlart a très bien distribué son sujet, de manière à ne rien laisser dans l'ombre. Les « définitions et principes » occupent cent pages. L'auteur passe ensuite à l'architecture des différentes époques jusques et y compris la Renaissance. Le volume se termine par l'étude de ce que M. Enlart a appelé « les accessoires de l'architecture religieuse » : les divers modes de pavements, la poterie acoustique, les croix de consécration, les autels, les rétables et contre-rétables, les ciboriums et tabernacles, les piscines, les jubés, les chaires à prêcher, les fonts baptismaux, les cimetières et lanternes des morts, les croix et les calvaires. Quatre cent cinq planches, dont cinquante environ en héliogravure tirées hors texte, ornent l'ouvrage.

On aurait souhaité que les figures fussent plus nombreuses encore.

(1) André HALLAYS. *L'art et le clergé*, *Journal des Débats*, 29 août 1902.

Le premier chapitre en a évidemment trop peu ; en pareille matière la moindre figure schématique en dit beaucoup plus que la plus concise des définitions. Dans le reste du volume, on peut discuter parfois le choix auquel s'est arrêté M. Enlart. Ainsi, pour ne citer qu'un cas, on s'étonne de ne pas trouver lorsqu'on arrive au ^{xv}^e siècle, le jubé et le chœur de la cathédrale d'Albi, qui, sous le rapport de la composition architecturale, de l'ornementation et de la statuaire, sont comme le chant du cygne du gothique.

M. Enlart s'est abstenu sagement de prendre parti dans les polémiques qui se sont élevées sur les origines. Il s'est efforcé de mettre en lumière les différents modes d'expression qui caractérisent l'architecture suivant les époques et les milieux. Le lecteur sera frappé d'abord par l'unité des productions romanes ou gothiques ; il pourra ensuite porter son attention sur les divers éléments qui ont leur place dans l'ensemble. Il emportera cette impression que dans l'architecture du moyen âge, tout se tient, tout se suit avec une logique parfaite. Sans doute, les artistes se sont abandonnés parfois à de délicieux caprices, mais leur préoccupation principale, jusqu'au moment où vint la décadence, a toujours été d'adapter de mieux en mieux l'édifice à sa destination.

Les basiliques romaines n'avaient pas de voûtes ; longtemps il en fut de même de la plupart des églises des Gaules. Vinrent les Normands, qui les incendièrent. On les rebâtit, mais on avait compris que, pour les mettre en état de résister au feu, il fallait les voûter. On connaissait la voûte en berceau, la voûte d'arêtes, la voûte en coupole. On se mit à voûter d'abord les bas côtés des églises et l'on y réussit sans peine. La difficulté était de voûter la nef principale, sans grossir démesurément les piliers, sans donner trop d'épaisseur aux murs, et sans empêcher la lumière de pénétrer à l'intérieur. Tel fut le problème qui préoccupa tous les architectes de la période romane. Il était plus facile à résoudre dans le Midi, où l'on n'avait pas besoin de fenêtres bien larges. Aussi le style roman a-t-il atteint dans le Midi une plus grande perfection. On s'y tenait encore, alors que le gothique régnait dans le Nord. La solution définitive du problème fut donnée par l'invention de la voûte d'ogives, que les Romains n'avaient pas connue. Ce jour-là le style gothique était trouvé.

Il serait donc inexact de dire que le style gothique sort du roman. Il doit être considéré comme l'aboutissement du style roman, « puisque, dit M. Enlart, il apporte la solution des recherches qui préoccupaient les maîtres-d'œuvres romans ». Or le style gothique est-il né ? M. Enlart ne croit pas qu'on puisse le dire avec certitude. Et M. André Michel (1) approuve sa réserve. Le style gothique, dit ce

(1) *Journal des Débats*, 20 septembre 1902.

critique, « n'est d'abord qu'un procédé imaginé par quelque maître-maçon de village, préoccupé comme tous les constructeurs grands et petits du temps, du problème capital qui était la construction des voûtes en pierre — solides, s'il plaisait à Dieu. La croisée d'ogives, c'est-à-dire les arcs diagonaux, les deux nervures jetées comme une charpente d'un doubleau à l'autre, d'un bout à l'autre de la travée qu'elles distribuent en quatre et bientôt en six compartiments plus faciles à couvrir un à un, se présenta vraisemblablement à l'esprit de plus d'un... Saura-t-on jamais le lieu, l'endroit et l'heure où cette idée germa pour la première fois dans un esprit qui n'en devina certainement pas les prodigieuses conséquences ? » Ce qu'on sait, c'est que « le premier monument gothique, c'est-à-dire celui où le système nouveau prit directement conscience de ses ressources et de sa force, fit ses preuves aux yeux du monde et prit son essor vers l'avenir », ce fut l'abbatiale de Saint-Denis. Ce qu'on sait aussi, c'est, pour finir sur un mot de M. Enlart, que « le style gothique a porté à leur plus haut point la logique du raisonnement, le principe d'équilibre par opposition des forces, et la prédominance des vides sur les pleins... On n'a pas encore dépassé la science des maîtres-d'œuvres gothiques, et toutes les solutions trouvées depuis sont inférieures ».

Z.

BIBLIOGRAPHIE

Almanach des Patronages. — Nous sommes heureux de recommander tout particulièrement à nos lecteurs l'*Almanach des Patronages*, ouvrage couronné par la Société nationale d'encouragement au bien revêtu de l'approbation de plusieurs évêques et de celle de M. l'abbé Odelin, directeur général de l'Œuvre des Patronages. Les auteurs de ce charmant recueil connaissent et aiment les enfants et savent comment il faut leur parler. De nombreuses nouvelles, des conseils moraux, des bons mots, des recettes pratiques, d'amusantes comédies, tout cela se trouve réuni en ces pages ornées de belles illustrations.

Une remarque seulement : les jurons en *patois* sont tout de même des jurons.

L'*Almanach des Patronages* a sa place marquée dans toutes les œuvres de jeunesse. En vente à la librairie *Périsset*, 38, rue Saint-Sulpice, Paris.

Au purgatoire. Les âmes souffrent, jouissent, prient pour nous, par l'abbé J.-A. CHOLLET, docteur en théologie professeur aux facultés catholiques de Lille. In-18 (VIII-176-228) pp. 2 francs. Paris (VI^e arrondissement), librairie de P. Lethiellieux, éditeur, 10, rue Cassette, 10.

L'auteur a essayé de démontrer que, en Purgatoire, les âmes restent en communion de souvenirs, de pensée, d'affection, et de bons offices avec nous. Une fois de plus, on constatera, avec lui, que, même dans ses pages les plus sombres, la théologie catholique est pleine de suavité et de consolations.

Le Bienheureux Grignon de Montfort, par M. Ernest JAC, professeur à l'Université catholique d'Angers. — 1 vol. in-12 de la Collection **Les Saints**. Prix 2 francs. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Le Bienheureux Grignon de Montfort, apôtre des provinces de l'Ouest, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Sagesse est une des figures les plus originales de l'Église de France et l'un des hommes qui ont le plus contribué à la solidité des convictions de nos régions de l'Anjou, de la Bretagne et de la Vendée, qu'il évangélisa si souvent.

M. Jac, professeur de droit à l'Université catholique d'Angers, était bien placé pour recueillir ces souvenirs et les faire revivre, car son père, premier président de la Cour d'appel d'Angers, était né dans la ville même qui donna naissance au Bienheureux.

Légende monastique et page d'histoire contemporaine, par Dom Lucien DAVID. In-4° broché, illustré. Prix : 2 fr. Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris-VI^e.

Cette brochure emprunte aux circonstances actuelles un intérêt captivant.

Dans la *légende*, une série de tableaux animés, entremêlés de fines descriptions se succèdent, tour à tour, émouvants et spirituels, avec une teinte légère de mélancolie. Dans la *page d'histoire très contemporaine*, nous assistons aux scènes touchantes d'un exode monastique. A travers la douce harmonie du style on sent vibrer une âme délicate de moine et d'artiste. Le texte est semé de grandes et belles reproductions photographiques.

Le Linceul du Christ. — Étude critique et historique, par le R. P. Dom François CHAMARD, Prieur de l'Abbaye de Saint-

Martin de Ligugé. 1 vol. in-8°, 400 pages. Prix : 1 fr. 50.
Librairie H. Oudin, 40, rue de Mézières, Paris.

Depuis 1898, la question de l'authenticité du Saint-Suaire ou Linceul du Christ, vénéré actuellement à Turin, a passionné la presse, non seulement en France, mais même dans les deux mondes. Les adversaires l'attaquaient au nom de la critique historique ; ses partisans la défendaient au nom de l'archéologie et de la science physique. La solution définitive de ce problème paraissait impossible.

Dom Chamard, avec un sens critique remarquable et une profonde érudition, semble avoir découvert la vérité qui se dérobait sous une difficulté jugée inextricable.

Le Saint-Suaire de Turin est-il authentique? — *Les Représentations du Christ à travers les âges. — Le Saint-Suaire et l'Aloé-tine*, par F. DE MÉLY. 1 vol. in-8° carré, avec 50 illustrations dans le texte et deux reproductions hors texte en couleurs du Saint-Suaire de Turin. Prix : 2 fr. 50. Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

M. de Mély vient d'ajouter un nouveau chapitre à sa brochure sur le Saint-Suaire de Turin. C'est une étude scientifique sur « l'Aloé-tine », la substance qui semble avoir été employée pour l'ensevelissement du corps du Sauveur.

Cette découverte, car c'en est une, complète d'une façon piquante l'étude de cet érudit.

Léon XIII d'après ses Encycliques, par Jean d'ARROS. 1 vol. in-12, broché. Prix : 3 fr. 50. Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

En analysant le monumental ensemble que forment les encycliques de Léon XIII, l'auteur n'a pas négligé les enseignements purement dogmatiques ou mystiques, mais il s'est attaché de préférence aux questions morales, sociales et politico-religieuses.

Cet ouvrage est écrit par un laïque remarquablement informé.

Pages d'Évangile. — III. *De la dernière Cène à l'Ascension*, par M. l'abbé PLANUS, vicaire général d'Antin, chanoine honoraire de la Primatiale de Lyon. 1 vol. in-12 broché. Prix : 3 fr. Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

Quatre parties divisent ce volume, le troisième et dernier de la série des *Méditations sur l'Évangile*, de M. le vicaire général Planus :

La dernière Cène, l'institution eucharistique. — Après la Cène, dernier entretien de Notre-Seigneur avec ses disciples. — La Passion. — La Résurrection. — Les Apparitions de Jésus après sa Résurrection. — Son Ascension.

L'auteur, continuant à suivre pas à pas la vie du Christ, a condensé dans ce volume une étude théologique de la Sainte Eucharistie que l'ordre du sujet non moins que le souci de l'avancement spirituel du lecteur, appelait à l'issue de cet ouvrage.

Pregareto por Katolkoj, petit recueil de prières pour catholiques, en esperanto. 2^e édition. Librairie Poussielgue, Paris.

Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. — La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de la Société anonyme des voyages Duchemin, plusieurs excursions en *Egypte*, *Haute-Egypte*, et *Palestine*.

1^{re} *Excursion* : du 10 décembre 1902 au 7 janvier 1903; ou du 28 janvier 1903 au 25 février. Prix (tous frais compris) : 1^{re} classe, 2.150 francs.

2^e *Excursion* : du 10 décembre 1902 au 21 janvier 1903, ou du 28 janvier 1903 au 11 mars. Prix (tous frais compris) : 1^{re} classe, 2.700 francs.

3^e *Excursion* : du 10 décembre 1902 au 5 février 1903, ou du 28 janvier 1903 au 25 mars. Prix (tous frais compris) : 1^{re} classe, 3.550 francs.

S'adresser pour renseignements et billets aux bureaux de la Société anonyme des voyages Duchemin, 20, rue de Grammont, à Paris.

Chemin de fer d'Orléans. — La compagnie d'Orléans a l'honneur d'informer le public qu'elle vient d'étendre à toutes les sections de son réseau, pour les parcours ne dépassant pas 40 kilomètres, la faculté de fractionner par paiements mensuels le prix des cartes d'abonnement de 3^e classe, valables 3 mois, 6 mois ou un an.

SOMMAIRE

Bulletin d'Écriture Sainte, par DEBAROEUL, p. 177. — Le péché originel dans « La nouvelle Monadologie » de M. Renouvier, par A. DUFRECHOT, p. 182. — Lettre de Mgr Le Camus, p. 189. — Table des matières, p. 192.

BULLETIN D'ÉCRITURE SAINTE

Le beau volume publié par M. E. JACQUIER, *Histoire des Livres du Nouveau Testament* (t. I, Paris, Lecoffre) fait trop d'honneur à l'érudition catholique et française pour ne pas le présenter aussitôt aux lecteurs des *Petites Annales*. L'éminent professeur des Facultés libres de Lyon est loin d'être un inconnu. Les articles parus sous son nom dans le *Dictionnaire Biblique* ont déjà donné la mesure de cet esprit judicieux. Le livre qui paraît aujourd'hui était attendu avec impatience ; il réalise parfaitement les espérances que l'on en avait conçues.

« Le but de l'ouvrage, lit-on dans l'Avant-propos, est, ainsi que le titre l'indique, de raconter l'histoire des livres du Nouveau Testament ; en d'autres termes, de faire ressortir les circonstances diverses qui leur ont donné naissance et de les replacer ainsi dans leur milieu historique. Pour atteindre ce but, il a fallu exposer les événements qui en ont été l'occasion, étudier les idées philosophiques et surtout religieuses de ceux qui les ont écrits, retracer l'état intellectuel et social de ceux à qui ils étaient destinés. » Ce but, comme on le voit, promet aux lecteurs des descriptions du plus grand intérêt. L'amour de la religion, bien plus que la curiosité attire notre attention sur les origines du Christianisme. En pareille matière, M. Jacquier est à même de nous donner d'amples renseignements : les listes bibliographiques placées au commencement de chaque chapitre montrent qu'aucun auteur ancien ou nouveau, anglais ou allemand, ne lui est inconnu ; son érudition nous garantit l'exactitude de ses conclusions. Comme tous les écrits du Nouveau Testament ont été, à divers degrés, contestés aux écrivains auxquels nous les attribuons, M. Jacquier s'attache à en prouver l'authenticité. Cette discussion lui permet d'entrer plus avant dans l'étude historique de chaque livre : « En outre, ajoute l'auteur, afin de faire pénétrer le lecteur plus

intimement dans l'intelligence des écrits, nous avons analysé chacun d'eux en ayant soin de dégager les idées directrices et d'en montrer l'enchaînement. »

Dans la suite des questions traitées, l'auteur rompt avec la tradition qui fait étudier les livres du Nouveau Testament selon l'ordre de la Vulgate : « Nous avons dû commencer par les Épîtres de saint Paul, dont nous savons la date assez exactement. Nous étudions ensuite les livres d'après leur date probable : les évangiles synoptiques, les actes des apôtres, les écrits catholiques et les écrits johanniques. » Ces dernières études n'ont pas paru encore : elles feront l'objet d'un second volume.

Le premier tome s'occupe donc spécialement des Épîtres de saint Paul. Quelques questions préliminaires servent d'introduction. Voici d'abord « la charpente générale du Nouveau Testament, c'est-à-dire la chronologie du temps de Notre-Seigneur ». L'auteur ne se borne pas à des généralités vagues ; il ne traite pas non plus cette question importante en détail, cela demanderait un livre. La discussion n'en est pas moins conduite avec un esprit ferme et impartial, ne laissant à la plupart des événements que la date approximative que permettent d'établir avec peine les chiffres fournis par les documents. Souvent deux dates sont données au lieu d'une seule, les commencements de l'année juive, de l'année romaine et de la nôtre ne concordant pas. Il est possible de fixer la date relative des événements entre eux ; pour la date réelle, c'est-à-dire le rapport d'un fait du Nouveau Testament aux faits de l'histoire générale, elle offrira toujours une certaine variabilité.

Même concision, même vigueur dans la dissertation sur la langue du Nouveau Testament. Cette langue n'est pas de style classique. Les mots nouveaux y abondent, les hébraïsmes s'y rencontrent en maints endroits et, somme toute, l'étude de l'hébreu est plus utile pour comprendre la langue du Nouveau Testament que celle de l'Ancien, les Psaumes exceptés. On n'ignore pas que ce livre des Psaumes et ceux du Nouveau Testament sont, dans notre Vulgate, ce qui nous reste de l'ancienne version Italique. « Les uns voient dans la langue du Nouveau Testament une langue spéciale autonome, les autres la regardent comme un représentant spécial de la *κοινή διαλεκτος*, de cette langue commune qui se forma dans le monde grec après la conquête d'Alexandre le Grand, par la fusion des dialectes, mais en conservant le dialecte attique pour base... Il y a lieu de distinguer, tout d'abord, dans le Nouveau Testament deux catégories d'écrits : ceux qui ont été traduits de l'araméen, comme certaines parties des Évangiles synoptiques et quelques récits des premiers chapitres des Actes, et ceux qui ont été pensés et écrits en grec, tels que les Épîtres de saint Paul et les récits des Actes. Reste une catégorie moyenne

qui renfermerait les livres qui, écrits en grec, paraissent avoir été pensés en araméen ; tels seraient les écrits johanniques. Ceci posé, il est évident que les écrits de la première catégorie offriront un certain nombre d'hébraïsmes et d'aramaïsmes, ceux de la troisième beaucoup moins et ceux de la seconde presque pas. Les faits répondent assez bien à cette hypothèse (p. 23). »

Une question importante entre toutes est celle qui traite de l'éducation de saint Paul et des influences subies par lui dans la formation de son esprit. L'influence grecque fut assez restreinte : les écrivains grecs lui paraissent peu connus, en dépit des quatre citations que l'on trouve dans ses lettres et dans ses discours, et leurs doctrines n'ont guère pénétré dans son enseignement. L'influence de Rome est assez sensible à divers points de vue : il connaît très bien ses droits de citoyen romain et il en use ; les institutions romaines lui fournissent matière à plus d'un développement littéraire. L'influence la plus profonde fut celle qu'exercèrent sur l'esprit de Paul l'Ancien Testament et la théologie juive de l'époque. Son éducation première a été toute juive ; il étudie aux pieds de Gamaliel et fait des progrès considérables dans la connaissance de la loi mosaïque et de la tradition de ses pères. Il apprend les règles de la dialecte rabbinique et s'assimile l'enseignement des écoles juives. Dès lors il ne faut pas s'étonner de rencontrer en saint Paul les arguments, la méthode exégétique littéraire et théologique dont il connaît tous les secrets. M. Jacquier donne des exemples de la manière de procéder, commune aux écoles rabbiniques et à saint Paul. « Qu'il existe des points de contact entre les doctrines rabbiniques et celles de saint Paul, cela n'est pas douteux, et il ne pouvait en être autrement. Un homme, quoique éclairé d'une lumière spéciale, ne se dépouille pas en un instant de toutes ses idées antérieures, seulement, en les conservant, il les interprète d'après cette lumière nouvelle. Tel fut le cas de Paul (p. 43). » Les rapprochements entre les enseignements juifs et ceux de l'apôtre sont frappants ; les ressemblances sont indéniables. Mais toutes ces doctrines puisées aux écoles rabbiniques, Paul nous les présente « transformées par l'action de sa puissante originalité religieuse qui recevait des révélations du Seigneur un apport nouveau ».

Les questions de critique sont traitées aussi sobrement que possible pour laisser plus de place à l'exposé historique et doctrinal. Si le sujet le demande cependant le docte professeur n'hésite pas, sans se départir de sa méthode claire et concise, à satisfaire la curiosité du lecteur. Telle est la discussion sur l'auteur de l'Épître aux Hébreux. Aucune source d'informations n'est laissée de côté : la tradition des Églises d'Orient, celle des Églises d'Occident, le vocabulaire de l'Épître comparé au vocabulaire des autres lettres

de l'Apôtre, les citations de l'Ancien Testament, les circonstances historiques, les particularités doctrinales de la lettre, etc. De ce faisceau de documents il se dégage que « l'écrivain était juif, chrétien, de la génération sub-apostolique, et connaissait bien les Saintes Écritures; il était disciple de saint Paul et avait lu attentivement les épîtres pauliniennes; peut-être même avait-il reçu directement les enseignements de l'Apôtre (p. 482) ». Quels sont les auteurs qui remplissent le mieux les conditions signalées? Paul lui-même, Barnabé, Luc, Clément de Rome sont mis en avant. Avec Origène et la majorité des critiques catholiques, M. Jacquier tient pour Paul avec les réserves faites par Origène : « Les pensées sont de l'Apôtre, mais la langue et la disposition des pensées sont de quelqu'un qui s'est souvenu des enseignements apostoliques et a commenté les paroles de son maître. Mais quel est celui qui a écrit l'épître, Dieu sait ce qui est vrai sur ce point. »

Comme l'annonce M. Jacquier la partie du livre qui est mise le plus en relief est la partie doctrinale des épîtres. Nous en trouvons les linéaments tracés d'abord dans l'article intitulé : *Occasion et but de l'Épître*. Souvent, en effet, ce sont des questions doctrinales, des attaques hérétiques, des fausses opinions qui occasionnent l'envoi de telle ou telle épître. Les premiers enseignements ont été mal compris, les Judéo-chrétiens ont semé sur les pas de Paul l'ivraie de l'erreur, les Gnostiques ont corrompu la pureté des traditions divines; il faut réagir et raviver le flambeau des saintes vérités. Le but est ainsi bien déterminé et il nous est facile, en lisant avec attention l'article suivant : *Analyse de l'Épître*, d'apprécier comment l'Apôtre remplit son programme. Nous n'entrerons pas dans le détail des points de doctrine présentés par M. Jacquier après saint Paul. L'auteur suit l'écrivain sacré pas à pas, de telle sorte que, sous sa plume, chaque verset trouve à la fois sa traduction et son commentaire. Le livre de M. Jacquier devient ainsi un manuel classique excellent. Grâce à lui, la tâche ardue du professeur qui doit expliquer le texte des Épîtres, est grandement soulagée, et l'élève lui-même, avec une matière d'étude abondante, y rencontre une marche sûre pour approfondir cet accroissement considérable que les écrits pauliniens ont apporté à la révélation évangélique.

Un autre travail vient de paraître dû, lui aussi, à un écrivain catholique et français. C'est le *Livre des Juges*, par le R. P. MARIE-JOSEPH LAGRANGE (Paris, Lecoffre, 1903). Ce travail est publié avec l'approbation du Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et l'*Imprimatur* de M^{sr} Richard, archevêque de Paris. L'auteur y explique directement le texte sacré dans l'espoir que l'exposition de ce texte sera un puissant secours pour l'intelligence de la Vulgate elle-même. L'on retrouve dans cette traduction, les principes de critique fami-

liers au directeur de la *Revue Biblique*. Celui-ci ne fait qu'imiter, dans une mesure plus restreinte cependant, la ligne de conduite suivie par un autre critique chrétien, bien connu, le R. P. NIVARD SCHLOEGL. Avec la haute approbation de Sa Sainteté Léon XIII, le R. P. Schloegl a entrepris, en effet, une édition du texte hébreu, déterminé par les principes de la critique textuelle : *Libri Veteris Testamenti ope artis criticæ et metricæ, quantum fieri poterit, in formam originalem redacti* (Vindobonæ, Mayer et sociis). Cet exemple et un pareil patronage justifient, on ne peut le nier, les procédés du R. P. Lagrange. Au reste, il y a dans l'Écriture elle-même, d'autres raisons de recourir sans crainte aux règles de la critique. « Lorsqu'il s'agit de morale, nous serions cruellement trompés à suivre trop servilement le sens trop obvie de l'Écriture. C'est ce que saint Augustin a très bien marqué à propos du vœu de Jephté. Il montre fortement combien il serait facile de conclure que les sacrifices humains plaisent à Dieu, puisque le vœu de Jephté vient après la mention du don de l'Esprit et semble récompensé par la victoire. Mais en somme l'Écriture ne se prononce pas, c'est à nous de voir... Si nous pouvons exercer en pareil cas notre jugement moral d'après la justice et la loi de Dieu, bien entendu sous la suprême autorité de l'Église, il est beaucoup moins périlleux d'exercer notre sens critique, sous la même autorité, lorsqu'il s'agit du sens que l'auteur sacré attache aux termes et aux caractères de son récit (p. xxxix). »

Au lieu d'un seul auteur, le R. P. Lagrange admet, pour le *Livre des Juges*, la pluralité des sources, la pluralité aussi des rédacteurs apportant, dans la suite du temps, leur coopération à la composition de ce livre. « Deux groupes d'histoire, l'un racontant les épisodes des guerres de Iahvé, d'un style plus populaire (J), l'autre traçant d'une manière suivie l'histoire religieuse de Josué à Samuel (E)... Pour avoir une idée plus complète de cette période, il suffirait de souder ces deux suites de récits. Il est probable pour Jephté, plus visible pour Gédéon, que ces deux héros faisaient partie des deux séries. » Le rédacteur deutéronomiste (R^p) aurait mélangé ces deux séries et universalisé, en les appliquant à tout Israël, les leçons particulières données par Dieu aux différentes tribus. Une dernière rédaction, celle de l'auteur-rédacteur inspiré de tout le livre (R) aurait ajouté une préface et les deux appendices, anciens monuments de la littérature nationale, de façon à donner ainsi un tableau plus complet de cette époque.

Nous ne pouvons ici que signaler la curieuse tentative faite par le R. P. Lagrange pour résoudre la difficulté bien connue de la chronologie des Juges : « Le chiffre de *quarante* ans (que dure chacune des grandes judicatures) n'a pas la prétention d'être une mesure exacte de l'histoire, mais une mesure proportionnelle... les 480 ans

(qui s'écoulant de la sortie d'Égypte à la construction du temple, pendant la quatrième année de Salomon) équivaudraient à douze générations et il est remarquable que ce chiffre de 480 ans se retrouve de la quatrième année de Salomon au retour de l'exil... Il doit être permis de raisonner, à leur égard, comme pour les généalogies de saint Matthieu. »

Des notes critiques littéraires, textuelles et historiques accompagnent la traduction et les commentaires du texte. Le R. P. Lagrange y examine et y juge les travaux parus avant lui. Il n'attache qu'une importance médiocre aux théories encore trop fragiles, comme celles de Grimme, sur la métrique du chant de Débora : « Nous considérons la métrique comme trop incertaine pour justifier, à elle seule, une suppression ou un changement. » Cette réserve est toute à l'avantage du savant exégète. Elle offre une garantie de plus au bien-fondé des principes qui l'ont dirigé dans l'interprétation du texte sacré.

DEBARCEUL.

LE PÉCHÉ ORIGINEL

DANS LA « NOUVELLE MONADOLOGIE » DE M. RENOUVIER

(COLIN, 1899)

« La Genèse, dit M. Renouvier, attache très justement à l'exercice de la liberté la connaissance du bien et du mal (1). » Ce monde d'injustices et de souffrances ne saurait être, en effet, la création d'un Dieu juste et bon : il est l'œuvre de la liberté humaine. L'homme a péché, à l'origine des temps, et son péché a créé le mal dans l'humanité et le désordre dans la nature. Mais quelle fut, au juste, la faute originelle? Quels furent les coupables? Quelles ont été les circonstances de temps et de lieu? La Bible et l'Eglise professent sur ces questions une doctrine que répudie, paraît-il, la raison du philosophe.

M. Renouvier n'admet pas qu'un symbole suffise à traduire la loi morale donnée au père du genre humain. L'arbre de la science

(1) *Nouvelle Monadologie*, p. 471.

du bien et du mal porte un fruit défendu : Adam et Ève y goûtent. C'est un symbole, et la faute reste « indélinie dans sa nature intrinsèque ». Il est vrai qu'elle est « délinie quant au fait de la perpétration du crime par la désobéissance à la volonté de Dieu ». Mais, fidèle disciple de Kant quand il s'agit de l'autonomie morale, M. Renouvier répond que, dans cette désobéissance à la volonté simple de Dieu, « le caractère de violation de la loi morale n'entre point (1) ». En second lieu, d'après la Genèse, le péché originel fut le péché d'un couple unique. « C'est donc par une raison qui ne se découvre pas, remarque M. Renouvier dans son style habituel, que le péché est imputé à la race humaine tout entière. Il est contraire à la raison et à la morale qu'une condamnation soit prononcée contre toutes les personnes de l'humanité antérieurement à leurs déterminations personnelles (2) ». « Le dogme de la chute originelle répugne aux notions de la personnalité distincte et de la responsabilité (3). » Enfin le « Paradis terrestre » de la Bible est une belle légende, mais trop enfantine. Elle énonce sans doute un idéal de perfection matérielle, mais ne s'inquiète pas suffisamment « de ce qu'exigerait une véritable adaptation de la matière et des lois de la vie aux besoins d'Adam, pour la perfection de son organisme et l'usage de ses fonctions (4) ». Il en résulte cette grave conséquence : on ne s'explique pas comment la faute originelle a pu « corrompre les voies de la nature ».

M. Renouvier voudrait une doctrine susceptible d'une justification strictement philosophique. Il tente une esquisse de cette doctrine dans le dernier chapitre de sa *Nouvelle Monadologie*, intitulé « la Justice ». Le savant y aide le philosophe, et c'est au milieu d'un bel appareil scientifique et critique que M. Renouvier déroule à nos regards les périodes préhistoriques qui connurent le bonheur et la prévarication de la primitive humanité.

C'était avant la Nébuleuse. Car nous ne pouvons imaginer un « Paradis terrestre » contemporain du système solaire. « La vraie doctrine de la création, écrit M. Renouvier, celle qui peut satisfaire à la justice de Dieu et rendre compte du péché, est celle de l'établissement premier de l'homme libre dans la société humaine parfaite, au sein d'une nature harmonique (5). » « L'harmonie du règne humain et des règnes de la nature, dans le premier monde créé, en vue de la société humaine parfaite, a été nécessaire pour que la création fût une œuvre bonne, et pour que la justice de l'homme, l'observation

(1) RENOUVIER. *Philosophie analytique de l'histoire*, t. IV, p. 751.

(2) *Philosophie analytique de l'histoire*, t. IV, p. 751.

(3) *Nouvelle Monadologie*, p. 497.

(4) *Id.*, p. 471.

(5) *Id.*, p. 470.

de la loi morale entre les hommes ne pût rencontrer aucun obstacle dans les lois ou modes de distribution et d'action des forces naturelles (1). » Or il n'échappe à personne que le monde planétaire n'a pu être ce milieu harmonique. Prenez la loi de la pesanteur : proportionnelle aux masses, elle répartit son action de la manière la plus inégale, soumettant l'homme à de grands assujettissements, à beaucoup de peines et de dangers. De même la chaleur et la lumière : concentrées dans le soleil, elles ne visitent nos planètes que de leurs rayons affaiblis. Mais vous savez que le système des lois actuelles remonte à la révolution cosmique de la Nébuleuse. Le philosophe a bien le droit de penser que cette révolution cosmique est la ruine d'un monde antérieur. « Nous qui croyons que le monde primitif a dû être un monde parfait, nous plaçons avant l'idée de la Nébuleuse, qui est celle d'un état d'entière désorganisation, l'idée d'un système organisé et de tous points harmonique (2). »

M. Renouvier ne dédaigne pas de décrire ce milieu harmonique, et c'est une des parties les plus neuves de son étude. Le savant, comme on pense, prend ici le pas sur le philosophe. On s'attend bien à ce qu'il ne perde pas de vue le monde actuel : il se propose, en effet, de « chercher quel arrangement peut se concevoir qui, sans abandonner les plus grandes lignes du plan, offrirait des dispositions toutes favorables des forces naturelles (3) ». Avant la Nébuleuse, la matière formait un milieu unique de densité uniforme. Pas de masses disproportionnées. La loi de la gravitation liait doucement les corps, « et les vivants n'avaient pas à porter de trop lourdes chaînes dans leurs mouvements ». Ce milieu satisfaisait d'ailleurs aux trois fonctions fondamentales d'un milieu vraiment harmonique : il servait au mouvement, il renfermait et fournissait à l'être vivant les éléments de sa constitution, il transmettait l'action des forces naturelles à forme vibratoire. L'homme primitif, plus fortuné que nous, avait entre les mains le gouvernement absolu des forces caloriques et électriques, et il connaissait à fond la loi de la transformation des forces. Les progrès de la science moderne ne peuvent nous donner qu'une pâle idée de la puissance de l'homme primitif sur la nature : l'homme était le roi de la création : autour de lui, grâce à lui, régnait un ordre merveilleux, et Pythagore serait tombé en extase devant l'harmonie des sphères.

Que dire du règne végétal et du règne animal ? M. Renouvier, fidèle à sa méthode, dégage « de leurs mélanges impurs tout ce qu'ils enferment de bonté et de beauté (4) ». Les animaux, serviteurs de

(1) *Nouvelle Monadologie*, p. 471.

(2) *Id.*, p. 474.

(3) *Id.*, p. 483.

(4) *Id.*, p. 474.

l'homme, étaient immortels comme lui, exempts des douleurs de la naissance et de l'évolution vitale... Les poètes nous avaient déjà conté ces choses : le philosophe y va aussi de son âge d'or. Et il ne trouve rien de « puéril » à imaginer quelque chose d'analogue, dans le fond, à la pensée qui a souri à cet écrivain d'un ancien âge : « Dieu fit venir tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel vers Adam, pour voir comment il les appellerait (1). »

Enfin, au sommet, l'homme, je me trompe, la société humaine. Car M. Rencuvier réclame, à l'origine du monde, une société humaine parfaite. « La création de l'homme est la création de la société humaine, car l'homme ne vit et ne peut vivre seul ni physiologiquement, ni moralement (2). » La société humaine parfaite était immortelle, agénésique, heureuse. M. Renouvier nous peint ce bonheur. Ici encore, il dégage l'idéal du réel : méthode qui s'impose au penseur soucieux de ne point faire œuvre de pure imagination. C'est la méthode de M. Sully Prudhomme dans son poème « le Bonheur ». « L'idéal, dit M. Renouvier, il faut se le peindre avec des caractères de réalité sensible, car il n'y en pas d'autres qui soient abordables à notre imagination. Si nous disons : tout ce que nous connaissons doit s'évanouir et faire place à des objets admirables, nous parlons vainement, car nous ôtons tout et nous ne donnons rien. Et si nous parlons de vision béatifique prolongée..., nous n'offrons que des images d'oisiveté et d'ennui (3). » Dans le Paradis harmonique de M. Renouvier, les âmes ne cherchent pas leur bonheur dans la contemplation des essences, des Idées. Au Phèdre de Platon, notre philosophe semble préférer la République. Car, au fond, c'est une République idéale qu'il décrit. Il distribue la grande société humaine « en unités sociales coordonnées entre elles. N'étant pas constituées d'après l'idée de génération et de race, ces unités nous sont représentables comme des familles agénésiques stables, moralement égales, semblablement composées de personnes établies à l'origine dans la connaissance de la justice et instruites des mêmes notions universelles de la vérité et du bien, mais appelées par vocation à des fonctions spéciales et propres à différents exercices et services sociaux (4) ». Platon, nous aurait dit la place qui revient, par vocation, aux philosophes dans cette hiérarchie parfaite. M. Renouvier nourrit des pensées autrement nobles : « Il n'est pas de mission qui puisse être qualifiée d'inférieure dans l'administration de la création divine : toutes sont également utiles et belles, toutes étant également nécessaires pour la conservation de l'harmonie universelle et de la

(1) *Nouvelle Monadologie*, p. 483.

(2) *Id.*, 466.

(3) *Id.*, p. 482.

(4) *Id.*, p. 484.

société intégrale. Tous travaillent pour chacun et chacun pour tous. La vérité, la justice, la beauté, une harmonie consciente d'elle-même en toutes ses parties, tel est l'ordre primitivement institué (1). » L'homme heureux et libre est la personne intégrale dans la société intégrale. « Mais il est libre et le monde est dans ses mains. »

Il est libre et il abuse de sa liberté. On se demande avec M. Renouvier comment les hommes de la création harmonique qui avaient des connaissances adéquates à leurs pouvoirs, qui savaient les conditions de l'ordre et ne pouvaient ignorer les conséquences de sa violation, qui vivaient dans une félicité parfaite, qui avaient reçu le commandement et possédaient la conscience de la justice, comment ces hommes, dis-je, ont pu perdre le monde par leur faute ! M. Renouvier accuse « la passion ». « Nulle part, dit-il, la raison ne s'est produite sans la passion, ni la passion sans motiver chez l'homme des phénomènes moralement subversifs. La théologie, souvent profonde en matière morale, en a bien caractérisé la racine psychologique, en attribuant l'origine du péché à l'amour déréglé de soi ou des biens et en définissant l'état mental du pécheur comme un orgueil de la vie (2). » Si l'orgueil de la vie ne paraît pas une explication suffisante, M. Renouvier en suggère une seconde : l'homme libre n'avait qu'un moyen de se démontrer sa liberté, c'était de faire le mal. La volonté exercée dans un sens unique ne se connaît pas encore.

Quel fut le péché originel ? M. Renouvier, lui, s'explique très clairement sur la nature intrinsèque de ce péché. Ce ne fut pas un péché contre Dieu : « Le Créateur, qui ne pouvait pas avoir avec les créatures un rapport de mutualité, qui n'attendait de l'homme aucun service et n'avait nulle passion d'orgueil à satisfaire en se faisant adorer, n'a pas dû proposer sa personne pour matière propre du devoir (3). » Ce fut un péché contre la société. « L'origine du mal est dans la liberté de l'homme social. » L'homme est créé pour la société : c'est pour la société que la loi morale a été écrite dans sa conscience. Dieu constitua la personne humaine au sein d'une société humaine parfaite, et il subordonna à l'accomplissement des devoirs de tous, la conservation et la durée du bonheur de chacun. La loi morale ne porte qu'un nom, celui de justice sociale. La faute originelle fut la violation du « principe pratique suprême » : ne point prendre la personne d'autrui comme une fin, mais comme un moyen, comme un simple instrument de notre fin propre. Ce fut l'orgueil qui perdit l'humanité, orgueil prodigieux chez des hommes si richement doués.

(1) *Nouvelle Monadologie*, p. 485.

(2) *Id.*, p. 486.

(3) *Id.*, p. 467.

« Qu'importe la souffrance et qu'importe la mort, qu'importent même le mal universel et la ruine du monde à ce délire de l'orgueil (1) » qui veut dominer à tout prix sur les personnes et les choses ! Injustice sociale, ce mot doit être cher à la philosophie contemporaine, qui se donne comme la mission de faire régner dans le monde l'idée de justice et de solidarité.

Les coupables, ce furent tous les membres de la société primitive, les uns après les autres, lentement mais fatalement par l'effet des réactions de la passion. L'humanité entière prévariqua.

Et alors qu'advint-il de la nature harmonique ? La justice créait l'harmonie des forces de la création ; l'injustice produisit le trouble et le désordre. L'homme avait en main la direction des forces naturelles. Pour emprunter une image à Platon, l'homme tenait les rênes : quand, par sa faute, les rênes lui échappèrent, les fougueux coursiers s'emportèrent et l'attelage se brisa. Affranchies et déchaînées, les forces naturelles n'obéirent plus qu'aux lois les plus générales de leur institution. Le désordre dans la nature augmenta avec la déchéance progressive de l'humanité. « La décadence et la chute de ce premier monde créé ont dû occuper des siècles de cet univers où le soleil ne mesurait pas les jours » (2). A la fin, la mort envahit tout. Ce fut la Nébuleuse. Avec le système solaire, la pesanteur apparut, signe certain de la déchéance des êtres :

L'être créé, paré du rayon baptismal,
En des temps dont nous seuls conservons la mémoire,
Planait dans la splendeur sur des ailes de gloire...
Tout nageait, tout volait. Or la première faute
Fut le premier poids. Dieu sentit une douleur.
Le poids prit une forme, et comme l'oiseleur
Fuit, emportant l'oiseau qui frissonne et qui lutte,
Il tomba, traînant l'ange éperdu dans sa chute... (3).

M. Renouvier doit trouver au second vers une saveur toute spéciale.

Une difficulté reste : pourquoi l'humanité actuelle expie-t-elle une faute qu'elle n'a point commise ? Ne dirons-nous pas à notre tour que cette expiation est « contraire à la morale et à la raison », qu'elle « répugne aux notions de personnalité distincte et de responsabilité » ?

M. Renouvier résout la difficulté et d'une façon si simple qu'on en demeure surpris et qu'on sent le besoin d'y regarder à deux fois de peur d'avoir mal compris.

L'humanité actuelle subit la punition encourue par l'humanité

(1) *Nouvelle Monadologie*, p. 482.

(2) *Id.*, p. 488.

(3) VICTOR HUGO. *Ce que dit la bouche d'Ombre*.

primitive, tout simplement parce que c'est la même humanité, il faut préciser davantage, ce sont les mêmes hommes. Vous qui souffrez, vous étiez heureux avant la Nébuleuse. M. Renouvier aime Platon (1)... Celui qui est puni, c'est celui qui a péché. Quoi de plus juste?

Voici des textes : Après la Nébuleuse, « une création nouvelle eût été nécessaire, sans la continuité de l'œuvre divine, c'est-à-dire si Dieu, en prévision de la chute, et pour la préparation de la seconde phase de la destinée des êtres libres, n'avait déposé au plus profond des organismes primitifs certaines compositions monadiques... indissolublement liées à l'unité psychique des sujets où elles étaient ainsi placées, et indestructibles... Ces compositions monadiques étaient les germes des organismes reconstituables en des temps futurs, avec d'autres propriétés, sous d'autres conditions (2) ». Dieu voulait ainsi « amener par des lois spéciales la reviviscence sur le globe de tous les êtres qui avaient possédé la vie individualisée et centralisée à un degré éminent au sein du monde primitif, et particulièrement de ceux qui y avaient vécu avec la qualité de personnes et constitué la société intégrale avant la chute (3) ».

M. Renouvier affirme que ces compositions monadiques étaient, avant la chute, « étrangères aux fonctions vitales de l'ordre courant (4) ». Qui sait s'il ne veut pas écarter ainsi, d'un geste, l'objection vulgaire : si j'ai vécu dans le Paradis harmonique, il ne m'en souvient guère ! Il écrit pourtant : « Ils viennent tous, les humbles et les grands, flots par flots, dans les nations, ceux qui, au plus extrême lointain des âges astronomiques, ont pris part au gouvernement de la nature, dans les différentes fonctions de la société primitive, ils viennent en ce monde mauvais subir la peine de leur prévarication (5)... »

Quoi qu'il en soit, il importe de bien comprendre en quel sens M. Renouvier accepte une « transmission du péché originel ». Nous ne naissons ou renaissions pas « enfants de colère » avec une tâche morale. L'homme, sur terre, n'est pas un être mauvais, mais un être diminué, diminué par sa faute. L'état mental de l'homme, ce que M. Renouvier appelle son caractère, est la résultante des influences primitives, des influences héréditaires, et des influences actuelles, telles que « le milieu hostile », l'évolution vitale avec son cortège de souffrances, les besoins et les douleurs de toutes sortes. « L'individu est moralement soustrait, par le fait d'une origine si complexe, à tout jugement absolu que ses semblables voudraient porter sur sa

(1) Cf. *Théorie de la réminiscence*.

(2) *Nouvelle Monadologie*, p. 489.

(3) *Id.*, p. 489, 491.

(4) *Id.*, p. 489.

(5) *Id.*, p. 500.

valeur propre comme être moral (1). « L'expiation n'est autre chose que l'état même du pécheur, dont le pécheur est la cause, et qui est pour lui, non le mal, essentiellement, mais la vraie et l'unique voie du salut, quand il la reconnaît et l'accepte (2). » La vie est une épreuve.

Les plus modestes partisans du néocritisme vantent la conception large et parfois grandiose de la théorie renouviériste; ils prennent tout particulièrement la « maîtrise des forces cosmiques ». M. Dauriac élève la question : « Ce n'était pas chose facile, dit-il, que de socialiser le Paradis terrestre et de le socialiser en le laicisant (3). » Enfin, M. Renouvier lui-même, dans la dernière page de son ouvrage, fait un aveu précieux à recueillir : « Nous sommes loin d'attribuer à la doctrine que nous exposons les qualités d'une religion, mais nous pensons qu'elle peut se donner pour une philosophie de la religion, philosophie moralement et logiquement supérieure, dans les matières qu'elle traite, à la religion quelle qu'elle puisse être. . Le christianisme pourrait, sans rien abandonner de ce qui est de son essence, trouver dans une théodicée comme la nôtre, une ressource dont l'Église devrait mieux sentir le besoin pour remédier à la caducité de ses dogmes et rendre la vie à son enseignement (4). »

Tout cela pour un mythe! Car c'est un mythe, « le mythe de M. Renouvier »!

A. DUFRÉCHOU.

LETTRE DE M^{GR} LE CAMUS

M^{GR} Le Camus, qui poursuit avec tant de zèle la rénovation du clergé, vient d'adresser une nouvelle Lettre au supérieur de son grand Séminaire. Sa Grandeur traite dans ce nouveau document de la formation ecclésiastique des séminaristes. Après avoir parlé des qualités naturelles que le séminariste doit avoir et des vertus qu'il doit acquérir, l'éminent évêque de La Rochelle en vient « au point capital de la formation des Séminaristes », à leur amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et voici les pages pleines d'énergie et de foi qu'il consacre à ce sujet.

Aimer le Maître, non pas seulement comme l'aime le commun des chrétiens, d'un amour de tendresse, de reconnaissance et d'admiration, mais d'un amour d'identification, puisqu'il faudra reproduire non pas rien que ses vertus, mais son activité même, sa puissance, son ministère en un mot. C'est pourquoi il importe, avant tout, de leur faire connaître le divin modèle par l'étude approfondie, intelligente, raisonnée, de l'Évangile.

Appliquez-vous à faire vivement sentir aux jeunes lévites qu'il n'y a qu'un Juste, qu'un Saint, qu'un vrai Fils de Dieu, Jésus-Christ; mais qu'en le saisissant par la foi inébranlable et par les œuvres,

(1) *Nouvelle Monadologie*, p. 494.

(2) *Id.*, p. 500.

(3) *Recue de philosophie*, juillet 1900. Criticisme et monadisme, p. 23.

(4) *Nouvelle Monadologie*, p. 494.

fruit nécessaire de cette foi et signe certain d'union avec lui, nous devenons nous aussi justes, saints et fils de Dieu. En sorte que l'identification de notre vie avec celle du Maître s'accomplit progressivement à mesure que la loi nous fixe, ou mieux nous anéantit en lui plus complètement.

Puisque l'Eucharistie est non seulement le symbole, mais le moyen sacramentel de cette union, vos jeunes clercs y chercheront l'élément premier de leur vie sacerdotale. Prêtres, sacrificateurs, pontifes par vocation, ils apprendront dès le Séminaire, à s'identifier à la Victime qu'ils seront bientôt appelés à offrir. Les épreuves, les fatigues, les déceptions, les douleurs que leur réserve l'avenir, ils apprendront à les saluer d'avance comme la part généreuse qu'ils devront apporter eux-mêmes à l'holocauste où ils feront descendre, pour l'adorer, l'immoler, le manger, Celui qui sauve le monde.

Ces considérations capitales seront le thème ordinaire des conversations exquises appelées direction, où vous parlerez âme à âme à nos chers jeunes gens. Ainsi vous sèmerez patiemment, constatant, jour par jour, si la bonne, la meilleure de toutes les semences lève à votre gré. Il n'est pas de plus sûr moyen de faire un bon prêtre que d'établir ainsi Jésus-Christ en lui, ou mieux de le greffer lui-même très fortement sur Jésus-Christ. Plus tard, il pourra communiquer aux autres ce qu'il aura individuellement et très heureusement reçu.

Pour bien réussir à ce labeur essentiel et décisif, il faut que votre parole demeure toujours forte et virile, exempte de ces mièvreries, de ces jeux d'imagination, de ce langage étrangement figuré, dont le jeune homme, à tête reposée, sourira plus qu'il n'en profitera. Voyez comment par le Paul dans ses Épîtres. Qu'il soit votre modèle. Ne donnons qu'une nourriture vraiment substantielle à ceux que Dieu nous charge de faire grandir dans son amour. Empêchez qu'ils ne perdent leur ardeur d'âme dans le goût de ces petites dévotions nouvelles qui varient d'année en année avec les inventeurs. N'oubliez pas qu'ils auront à se présenter à leurs troupeaux comme des hommes : *Tu autem, ô homo Dei* (1), et non pas comme des femmelles, et qu'ils devront être des prédicateurs de raison et non pas d'impression. L'affadissement général des âmes dans l'Église vient en partie de la déviation que font subir au vrai sentiment religieux une foule d'innovations excitant un enthousiasme passager, mais compromettant finalement la santé spirituelle, comme les sucreries, substituées à la viande, provoquent un instant l'estomac gourmand, mais ruinent en réalité les éléments essentiels de la vie physique. Est-il sage de faire insensiblement avancer au premier plan les Saints, qui doivent rester la cour, glorieuse il est vrai, mais simplement la cour du Roi Jésus, en sorte que celui-ci finit, aux yeux des

(1) *Tim.*, vi, 12.

simples, par se confondre dans la foule, et souvent par y être acclamé moins fréquemment que tel ou tel d'entre eux à qui on demande de perpétuels miracles.

Un directeur prudent ne laissera jamais intervertir les rôles dans le plan providentiel de la rédemption. Il maintiendra énergiquement chacun à sa place. Jésus-Christ d'abord, seul, à part, visiblement incomparable, unique auteur et moyen du salut : *Non est in alio aliquo salus* (1). Dès qu'il sauve tout le monde, nul ne saurait partager son universelle prééminence, ou son essentielle et éternelle royauté. Il domine tout, comme le ciel domine la terre. A ses pieds vous leur montrerez, douce et aimable vision, la très Sainte Vierge humblement et amoureusement prosternée, reportant à son fils les hommages qui lui viennent de la terre et, dans son âme inondée de grâces, reproduisant les saintes vertus de son Sauveur, autant qu'une simple créature peut réfléchir l'infinie beauté de Dieu. Ils l'aimeront d'un amour d'admiration, de tendresse et de reconnaissance, comme la Mère adoptive puissante et compatissante que Jésus lui-même nous légua, et que l'on est heureux de sentir devant soi, nous conduisant, comme par la main, quand il faut, après de graves infidélités, se présenter à son Fils pour redemander son amitié et être plantés *ἐν ᾧ*, ou greffés à nouveau, selon le mot de saint Paul (2) sur le tronc par qui seul germe le salut. La filiale et tendre dévotion à Marie a toujours été celle des bons Séminaristes.

Si, parmi les saints, ils désirent en prendre quelques-uns plus spécialement pour modèles et protecteurs, aidez-les à chercher, à travers leur vie, Jésus-Christ, comme à travers Jésus-Christ nous devons saisir Dieu.

Quant au Sauveur lui-même, pourquoi le diviser, le transformer, le défigurer, alors qu'il s'agit tout simplement pour nous de l'écouter, de l'imiter, de l'aimer et de l'adorer ? Sans parler de ces images étranges qui nous le représentent étalant au centre de sa poitrine un immense cœur symbolique qui dit si mal ce qu'un geste, un regard pouvaient dire si bien, et pour ne citer qu'un exemple entre mille, que penserait Paul du petit Enfant Jésus de Prague, avec son vêtement d'or et les accessoires de sa future royauté ? Avec quelle énergie il crierait qu'il faut savoir une seule chose, Jésus crucifié. De fait, est-il rien de plus éloquent, de plus saisissant, de plus conquérant que la Croix ? Je n'ignore pas que toutes ces dévotions diverses dont j'ai quelque peine à m'accommoder peuvent se raisonner et se défendre au point de vue de la théologie et de l'orthodoxie la plus rigoureuse ; mais cela veut-il dire qu'elles soient utiles à notre génération ? *Omnia licent, sed non omnia expediunt* (3).

(1) *Actes*, iv, 12.

(2) *Rom.*, vi, 5.

(3) *I Cor.*, vi, 12.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| <i>Supplément du 15 janvier.</i> | |
| Publications allemandes, par M. l'abbé Gustave MOREL..... | 1 |
| L'impôt indirect et l'obligation de conscience, par M. Paul VIOLLET, de l'Institut..... | 7 |
| <i>Supplément du 15 février.</i> | |
| La question des manuels..... | 17 |
| Bulletin d'Ecriture Sainte, par R. F..... | 19 |
| Notes de philosophie, par X..... | 26 |
| <i>Supplément du 15 mars.</i> | |
| Développement doctrinal et histoire des dogmes, par M. l'abbé H. HEMMER..... | 33 |
| Notes sociales, par Max TURMANN..... | 37 |
| Mémoire pour servir au projet des grands séminaires..... | 43 |
| <i>Supplément du 15 avril.</i> | |
| L'infailibilité du Pape et les Russes, par Eugène TAVERNIER | 49 |
| Le manuel et l'enseignement, par A. BOUDINHON..... | 57 |
| <i>Supplément du 15 mai.</i> | |
| Publications allemandes, par G. MOREL..... | 65 |
| Grands Séminaires, règlements..... | 71 |
| <i>Supplément du 15 juin.</i> | |
| Institut catholique..... | 81 |
| La réforme de l'enseignement secondaire..... | 83 |
| <i>Supplément du 15 juillet.</i> | |
| Institut catholique de Paris, par F. P..... | 97 |
| Notes sociales, par Max TURMANN..... | 105 |
| <i>Supplément du 15 août.</i> | |
| Bulletin d'Ecriture Sainte, par DEBAROEUL | 131 |
| Notes sociales, par Max TURMANN..... | 121 |
| <i>Supplément du 15 septembre.</i> | |
| Publications anglaises, par G. MOREL..... | 129 |
| Première persécution, par J. CALVET..... | 136 |
| <i>Supplément du 15 octobre.</i> | |
| Les points de départ du développement doctrinal chrétien, par l'abbé H. HEMMER..... | 146 |
| Kant, à propos d'un livre récent, par X..... | 150 |
| Grand Séminaire de Besançon. — Ses constitutions..... | 157 |
| <i>Supplément du 15 novembre.</i> | |
| Notes sociales, par Max TURMANN..... | 161 |
| Art chrétien et Archéologie chrétienne, par Z..... | 167 |
| <i>Supplément du 15 décembre.</i> | |
| Bulletin d'Ecriture Sainte, par DEBAROEUL..... | 177 |
| Le péché originel dans « la nouvelle monodologie » de M. Renouvier, par A. DUFRECHOU..... | 182 |
| Lettre de Mgr Le Camus..... | 189 |

POMMADE FONTAINE

Le pot : 2 fr. ; Franco, 2 fr. 15 en timbres-poste

SAVON FONTAINE

Excellent auxiliaire de la Pomme Fontaine

Le savon 2 fr. ; Franco 2 fr. 15 en timbres-poste

LIN-TARIN

Graine spécialement préparée pour combattre avec succès : Constipations, Échauffements, Maladies du Foie et de la Vessie.

La Boîte : 1 fr. 20

(Exiger la femme à 3 jambes, Marque de fabrique.)
Tout Cycliste doit faire usage du LIN-TARIN (Pharmacies du monde entier)

TARIN, Pharmacien de 1^{re} classe

Ex-Interne des Hôpitaux

Place des Petits-Pères, 9, Paris

contre les Dartres, Eczémas,
Démangeaisons, Rougeurs de la
Face, Chute des Cheveux.

TRÈS RÉDUIT
PAIX DE REVIENT

Les grandes administrations, communautés, hospices, etc.,
ont intérêt à distribuer à leur personnel de la boisson faite
avec le

SUC-REVEL

(HORS CONCOURS)
EXPOSITION D'HYGIÈNE, PARIS 1897

Le SUC-REVEL est un extrait de Plantes Aromatiques.

Le tarif est adressé franco sur demande faite à la
Pharmacie REVEL, 83, route de Vienne. — Lyon

LE MALT D'AVOINE

est
la santé
de
l'estomac



s'emploie
dans tous
les
Potages

ADAM, Rue Auber (Téléph. 225-97)

A SAINT-JOSEPH

C. ORVAL

Articles religieux — Maroquinerie, Imagerie — Fournitures classiques,
Portraits de Saint Vincent de Paul. Héliogravures Dujardin.

60, rue de la Montagne

BRUXELLES

NÉO-FRESQUE

Peinture Murs, Inaltérable, Incrustante

Eminemment favorable à la production des Tonalités claires et Lumineuses

MODE RATIONNEL DE LA DÉCORATION

DES

CONSTRUCTIONS EN CIMENT

avec lequel elle fait corps

MARC GAIDA

ARTISTE PEINTRE-DÉCORATEUR

PARIS — 48 Rue Saint-Placide, 48 — PARIS



PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 12.